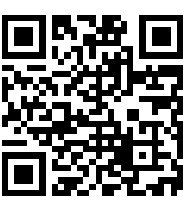
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

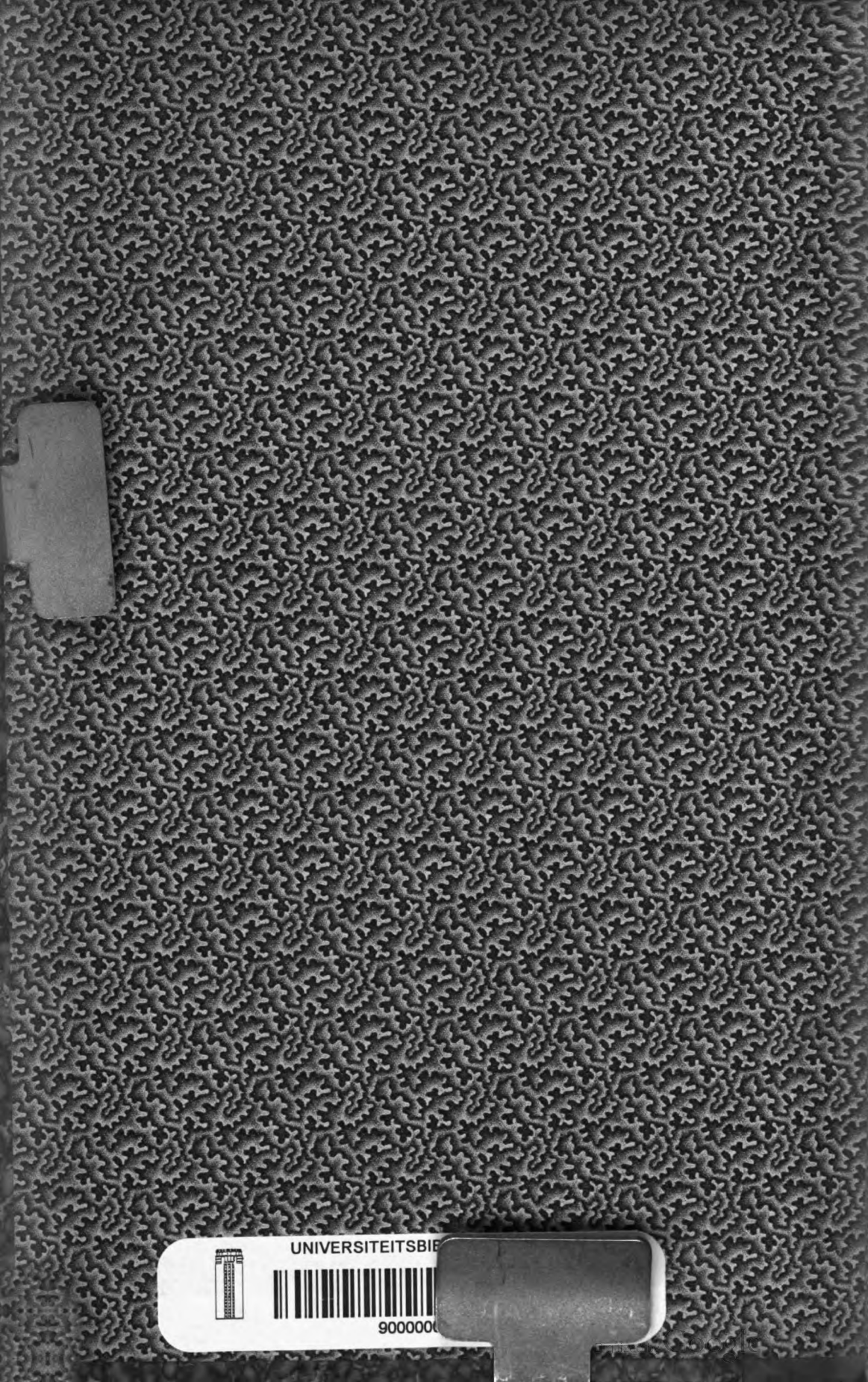
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIE
9000000

Digitized by Google

Hist. 0653

La livraison de juillet manque.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

Ire LIVRAISON. — AVRIL 1847.

SOMMAIRE.

Jean IV et Jacqueline de Bavière. (Étude historique). FERDINAND CARRON. . . . . page 1
Fleurs d'Allemagne. A un enfant. (Lénau.) ÉDOUARD WACKEN. 28
Ether et Alcool, Opium et Hatchis. J. HANNON. 30
Fleur de seize ans. ÉDOUARD D. L. 37
Histoire de Liége. (Fragment.) L. POLAIN. 38
Légendes nationales. II. La Fontaine aux Pepins. HENRI DELMOTTE. 51
Essai sur les écrivains modernes. II. *Hégésippe Moreau.* ALEXANDRE WAUQUIER. 60
Facéties académiques. RETCHEZKEN. 69
Bulletin littéraire. J. PERRIER. 90
Chronique musicale. TH. J. 98

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 28.

HISTOIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

TOME IV.

BRUXELLES,
ÉMILE LELONG ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND.

Digitized by Google

JEAN IV ET JACQUELINE DE BAVIÈRE[1].

Jean IV avait treize ans, lorsque son père fut tué à Azincourt: les États se réunirent à Louvain pour régler la question de tutelle, et nommer les personnes qui gouverneraient jusqu'à sa majorité. La noblesse, le clergé et les villes furent également représentés dans le conseil de régence: le sire De Gavre y figurait pour Louvain, Reynier Van Moorsel pour Bruxelles, Nicolas Stieland pour Anvers, et Thierry De Rovère pour Bois-le-Duc. — 1415. —

Dès le premier jour, le règne de Jean IV s'annonça tel qu'il devait être: les villes, représentées par les États, se consultèrent pour décider à quelles conditions le nouveau Duc serait reconnu[2]. L'aristocratie communale voulait profiter de la circonstance pour regagner le terrain perdu; d'un autre côté le Duc de Bourgogne, qui rêvait déjà peut-être l'annexion de toutes les principautés belgiques à ses États, réclama la régence du duché de son cousin. Les États tenaient à faire eux-mêmes leurs affaires; ils déclinèrent la dangereuse protection qu'on leur offrait. Pour se venger le Duc de Bourgogne déchaîna contre le Brabant Jean-sans-Pitié, évêque de Liége[3], pensant amener une guerre qui obligerait les Brabançons de recourir à lui: mais le Néron Liégeois n'aimait que l'intrigue et l'assassinat. Il n'osa même pas marcher contre le jeune Duc, qui était entré sur le territoire de Saint Lambert, malgré son refus de lui accorder le passage pour aller se faire reconnaître et inaugurer à Maestricht. — 1416. —[4]

[1] Cette étude fait partie d'un ouvrage historique auquel travaille depuis longtemps Mr F. Carron. *(Note de la Rédaction.)*

[2] Consultatum quibus conditionibus novus Dux reciperetur. — Divæus, p. 220.

[3] Anonymi chron. p. 149. — Divæus, p. 222. — Harræus, p. 386.

[4] Anonymi chron. p. 149. — Edm. Dinterus. *MSS.* de la Bibliothèque de Bourgogne, sous le N° 17019. Nous citons de préférence l'Anonyme qui a presque toujours suivi Dinterus, tout en complétant le récit du secrétaire d'Antoine de Bourgogne. La *Chronique anonyme des Ducs de Brabant*, a été composée 50 ans environ après celle de Dinterus.

Digitized by Google

Ce fait très-insignifiant en apparence, révèle le plan de conduite que s'était tracé Jean-sans-Pitié à l'égard du jeune duc de Brabant; ce n'était qu'un essai; l'année suivante l'ambitieux prélat démasqua son véritable but, lorsque Jean IV se rendit à Gand pour traiter de son mariage avec Jacqueline fille de Guillaume de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, mort au commencement de l'année. L'évêque de Liége, malgré l'expresse volonté de son frère qui avait fiancé Jacqueline au duc de Brabant, comptant sans doute sur l'appui du duc de Bourgogne lui-même, osa mettre opposition à cette alliance, il éleva tous les obstacles possibles; puis, lorsqu'il crut avoir effrayé le jeune couple, il demanda que, pour prix de son approbation, Jacqueline lui cédât en toute propriété les biens dont son père et son frère lui avaient accordé l'usufruit. Mais les États de Brabant veillaient; instruits de cette proposition ils rappelèrent au Duc qu'il ne pouvait disposer d'une parcelle de ses États sans leur autorisation, et lui déclarèrent qu'ils regarderaient comme nulle et non avenue toute cession faite à l'Évêque de Liége. [1]

L'ambitieux prélat ne se tint pas pour battu. Peu de temps après la rupture des négociations de Gand, il abandonna Liége et se retira à Dordrecht, qui devint dès lors un foyer d'intrigues, un refuge pour tous les mécontents des États de Jacqueline de Bavière. Jean-sans-Pitié, au milieu de cet étrange entourage, donna plein essor à ses mauvaises passions. Ambitieux, il concentra toutes ses facultés, toute sa puissance pour arriver au but; ce but, c'était la rupture du mariage de sa nièce, en attendant qu'il pût l'épouser lui-même. Il crut qu'il lui suffirait, pour réussir, de retarder les fiançailles des deux jeunes princes jusqu'à ce qu'il eût réuni un parti assez nombreux pour imposer sa volonté. Il représenta donc humblement aux États de Hollande « que sa nièce étant veuve [2] et que le Concile de Constance refusant d'autoriser son mariage avec le duc de Brabant, ils devaient le prendre, lui Jean de Bavière, pour protecteur et mambour [3]. » Les États repoussèrent sa demande.

Alors l'ambitieux prélat jeta le masque; l'intrigue ne lui avait pas réussi, il eut recours à la force; mais il trouva dans Marguerite

1 Anonymi chron. p. 153.
2 Veuve du Dauphin de France.
3 Anonymi chron. p. 154.

Digitized by Google

de Bourgogne un adversaire digne de lui. Pendant que, d'un côté, cette princesse faisait tête aux partisans de Jean-sans-Pitié, de l'autre, les envoyés du duc de Bourgogne négociaient avec le nouveau pape, Martin V, et lui arrachaient enfin les dispenses si impatiemment attendues. Le duc de Brabant et sa fiancée étaient alors à La Haye : les préparatifs commencèrent aussitôt pour la célébration du mariage ; mais au moment où ils croyaient toucher au terme désiré, arriva une bulle qui révoquait les dispenses accordées à la sollicitation du duc de Bourgogne. Jean-sans-Pitié, secondé par l'Empereur Sigismond, était parvenu à surprendre la religion du pape et à l'effrayer. Ce succès inespéré l'aveugla et ne servit qu'à précipiter la conclusion du mariage qu'il voulait empêcher. La pièce expédiée à La Haye n'était qu'une copie de la bulle; le fait fut juridiquement constaté dans une assemblée générale des villes et des nobles de Hollande et de Zélande, par l'évêque de Tournai. On se hâta de passer outre, et le mariage était célébré lorsque la bulle originale arriva. Le duc de Brabant avait alors seize ans. — 1418 — [1].

Cette nouvelle défaite ne servit qu'à exalter encore le désir de vengeance de Jean de Bavière : sa prélature, *in partibus* désormais, le gênait, il s'en démit, à la grande satisfaction des Liégeois et de tous les chrétiens que ses déportements et ses cruautés avaient si souvent indignés, pour épouser la duchesse de Luxembourg, veuve d'Antoine de Bourgogne. Fort de ce secours et des ressources que lui fournissaient les États de sa femme, il reprit avec une nouvelle ardeur son œuvre d'intrigues et de corruption en Hollande ; à sa voix, les factions des *hoeck* et des *cabeliaws* ressuscitèrent. Il y a tout lieu de croire même qu'il réussit, non peut-être à se faire des partisans parmi les nobles de la cour du duc de Brabant, mais à les armer les uns contre les autres. En effet, pendant qu'il rallumait ainsi la guerre civile dans les états de sa nièce, Guillaume de Berg, pour flatter l'orgueil et l'impatience de tout frein que manifestait le jeune Duc, et dans l'espoir d'hériter de leur influence, avait pris à tâche de lui rendre odieux tous les hommes de quelque valeur du Brabant et de la Hollande. — Ce sont les patriciens qui sont les auteurs de la loi de tutelle, lui disait-il; eux seuls veulent la

[1] Anonymi chron. p. 155. — Harræus, p. 388. — Divæus. — Dinterus.

Digitized by Google

maintenir parce qu'ils règnent à votre place. « Débarrassez vous du damoisel de Nassau, des sires de Bréda, Henri de Berg et de deux ou trois autres, sans quoi vous ne serez jamais le maître dans vos États. [1] »

Les patriciens avertis de ces menées, convoquèrent les États de Brabant, et accusèrent le sire de Berg de comploter leur mort et de conspirer contre les franchises du duché. Les députés appartenaient tous à l'aristocratie communale ou à la haute bourgeoisie qui faisait cause commune avec elle et partageait le pouvoir avec les lignages ; ils condamnèrent le favori du duc au bannissement. L'édit fut publié partout excepté à Bruxelles ; l'Amman de cette ville, le sire d'Assch, celui-là même que le duc Antoine avait fait arrêter, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, refusa d'obéir. Il paya de sa liberté cette résistance à un pouvoir qu'il détestait et qu'il n'osait attaquer de front. [2] — 1418. —

Ces petites querelles d'intérieur seraient indignes de la gravité de l'histoire, si elles ne lui servaient comme de jalons, pour se reconnaître au milieu d'une foule de récits tronqués ou incomplets, et indiquer les diverses phases de la civilisation politique du peuple dont elle retrace les annales. Les conseils sanguinaires donnés au jeune duc de Brabant par un baron ambitieux, constatent du moins, qu'à l'époque où nous sommes arrivés, les institutions démocratiques avaient succombé, après une lutte de soixante ans, et que la puissance ducale elle-même, pour avoir abandonné les traditions politiques des règnes précédents, se trouvait isolée entre deux principes ennemis et sur le penchant de sa ruine.

Pendant ce temps, Jean-sans-Pitié avait réuni une flotte. Ses vaisseaux mirent tout à feu et à sang sur les côtes de la Hollande : ils s'emparèrent même par surprise de Rotterdam. Les communes brabançonnes le regardaient faire sans sourciller ; quel intérêt les bourgeoisies pouvaient-elles avoir à défendre les États de leur souverain ? elles n'étaient pas menacées, elles. Heureusement que Philippe, comte de Châlolais, vint au secours de son cousin, et parvint à décider Jean-sans-Pitié à vendre la paix au jeune duc de Brabant, pour une somme de 100,000 écus d'or. Ce honteux traité

1 Cum duobus aut tribus de majoribus, et nisi hoc faceret nunquam plenè dominaretur. — Anonymi chron. p. 158.

2 Divæus, p. 224; Harræus, t. 1, p. 588. — Anonymi chron. — Dinterus.

Digitized by Google

signé, Jean IV revint dans ses États, mais il n'entra pas à Bruxelles, parce que le sire d'Assch était encore retenu en prison par les magistrats de la ville. — 1419. —

Deux partis divisaient la noblesse; le parti féodal qui comptait les barons et les chevaliers du plat pays, et le parti aristocratique presque uniquement composé de la noblesse urbaine, soutenu par les grands métiers. Au milieu des troubles et des dissensions qui agitèrent le long règne de la duchesse Jeanne, ce dernier parti, un moment menacé par les succès de la démocratie, parvint à rétablir ses affaires, en acceptant le concours intéressé des riches bourgeois représentants des métiers privilégiés. Cette alliance le rendit maître de la cité, et lui assura la prépondérance dans les États. Nous avons vu comment il en usait en toute occasion. Les mesquines tracasseries qu'il suscita au duc Antoine, ouvrirent enfin les yeux à la noblesse territoriale. La réaction fut vive, d'autant plus vive que la plupart des membres de cette noblesse étaient d'origine étrangère, comme nous l'avons dit ailleurs [1], et avaient apporté dans leur nouvelle patrie toute la morgue, tous les préjugés de la vieille féodalité. Néanmoins ils auraient peut-être consenti à partager le pouvoir avec les échevinages; mais, comme c'est le propre de tous les partis, l'oligarchie communale, victorieuse de ses deux ennemis, la féodalité et la démocratie, c'est-à-dire du principe de l'autorité personnelle, et de celui de l'égalité, s'arrangea de manière à affermir son pouvoir et à profiter seule des avantages qu'elle devait bien plus aux circonstances et aux fautes de ses adversaires, qu'à son savoir faire ou à son mérite réel. La lutte de ces deux grands partis, nous allions dire de ces deux formes sociales, représentées, l'une par le duc et ses conseillers, l'autre par la noblesse urbaine, remplit tout le règne de Jean IV. La vieille féodalité allait mourant; le principe de l'autorité sur lequel reposait l'ancienne société, comme une lampe prête à s'éteindre, se ravivait de temps à autre, mais pour pâlir presque aussitôt. Une féodalité nouvelle tendait à la remplacer, mélange singulier des formes anciennes et des idées nouvelles, espèce de compromis entre le droit du plus fort et le droit commun. Les choses en étaient à ce

[1] La noblesse était nombreuse et puissante dans le Brabant, mais la plupart des seigneuries appartenaient à des étrangers : Dominiorum pars maxima ad exterorum potestatem pervenerat. — Divæus, p. 210.

Digitized by Google

point, lorsque quelques hommes tentèrent de faire revivre le principe de l'autorité au profit du prince, ou plutôt au profit de leur ambition personnelle.

Tout, dans les communes belgiques, dans celles du Brabant surtout, poussait à ce résultat ; qu'on se rappelle ce que nous avons dit en parlant de l'organisation de ces bourgeoisies : les priviléges des propriétaires du sol échangés contre le droit, d'abord exclusif, d'administrer, de gérer les affaires de la commune, la division du peuple en grands et en petits métiers, les longues luttes de la bourgeoisie contre l'élément aristocratique, l'admission des métiers riches dans les conseils de la Cité, et, plus que tout cela peut-être, la constitution des communes en personnes féodales, constitution qui a échappé à tous les historiens, quoiqu'elle ressorte évidemment de tous les faits, de tous les diplômes, de toute la législation d'alors, tout cela, disons nous, devait conduire par la suite des temps, à l'omnipotence des représentants véritables ou simulés de la bourgeoisie, de ceux qui ont sur ceux qui n'ont pas; à moins que l'oligarchie ne fût arrêtée dans sa marche envahissante par un nouveau Jean III. Malheureusement le changement de dynastie et par conséquent de politique, les lâchetés de Wenceslas et la faiblesse de Jeanne, laissèrent le champ libre au patriciat appuyé sur la haute bourgeoisie. La noblesse territoriale longtemps spectatrice indifférente ou plutôt désintéressée de cette révolution sociale, n'en comprit le sens et la portée que le jour où les États osèrent se poser en face du duc Antoine et s'emparer du pouvoir ; que le jour où ils mirent le prince en tutelle. Les barons virent alors que leur intérêt et celui du prince étaient solidaires, et qu'ils se trouvaient en face d'un principe, ou si l'on veut d'un pouvoir nouveau, jeune, ardent, appuyé tout à la fois sur le droit et sur la force ; ils reconnurent enfin que le peuple comptait pour quelque chose dans la balance politique. C'était trop tard; l'oligarchie avait si bien mis à profit ses avantages, qu'Antoine ne put lui arracher aucune de ses conquêtes. Où Antoine avait échoué son fils devait se briser.

Cela dit, reprenons notre récit. Jean IV, comme nous l'avons vu, traversa le Brabant sans s'y arrêter, et se rendit en Hainaut. Ses conseillers ne le quittaient pas; ils lui répétaient sans cesse qu'il ne serait maître qu'après s'être défait de quelques hommes trop habitués au pouvoir, pour consentir jamais de bonne grâce à

Digitized by Google

abdiquer ; qu'il ne triompherait du patriciat qu'après l'avoir privé des chefs qui faisaient toute sa force.

Le Duc, faible et indécis, les écoutait, mais il n'osait se décider : ses conseillers, pour le compromettre sans retour, firent assassiner, presqu'en sa présence, le grand trésorier de Brabant, Guillaume de Berg, l'homme du patriciat. Ce crime fut commis avec l'assentiment de Jean IV et de Jacqueline de Bavière, sa femme, s'il faut en croire un des annalistes brabançons les plus exacts [1]. Pour sa part Jacqueline ne tarda pas à s'en repentir. Le masque une fois jeté, les barons, dans le but de séparer tout à fait les jeunes princes du parti des États, et d'augmenter leur influence sur la duchesse dont le caractère fier et indépendant ne paraissait pas devoir se plier facilement à l'espèce de servage qu'ils voulaient lui imposer, et dont l'intelligence ferme et droite n'avait pas tardé à soupçonner leurs projets, exigèrent le renvoi de toutes ses demoiselles d'honneur. C'étaient des jeunes filles élevées avec la duchesse, ses amies d'enfance et qui l'avaient suivie par affection : à leur place, les sires de Wesemael, de Gaesbéek, de Monyouwe et les autres chefs du parti féodal voulaient mettre leurs femmes et leurs sœurs. Jacqueline pria, supplia son époux de ne pas la séparer de ses demoiselles. — Elles ont été les compagnes de tous mes jeux, elles ont grandi avec moi, ce sont mes seules amies, lui disait-elle en pleurant ; ne me les enlevez pas, c'est tout ce que je vous demande pour les riches principautés que je vous ai données. — 1420. —

Jean IV se montra inflexible ; ainsi l'avaient ordonné ceux qui pensaient pour lui, pauvre mannequin. Mais Jacqueline n'était pas une de ces femmes que l'on offense impunément : elle revint pourtant à la charge plusieurs fois ; elle essaya le pouvoir de ses caresses jusqu'alors irrésistibles ; tout échoua contre l'inertie du Duc. Alors la fière et courageuse fille de Marguerite de Bourgogne parut se soumettre ; « mais, dit un chroniqueur, la paix et la concorde qui avaient présidé jusqu'alors à leur union, disparurent peu à peu, leur amour se refroidit de jour en jour... Telle fut la cause première des maux que la haine de Jacqueline de Bavière pour son époux attira sur le duché [2]. » — 1420. —

[1] Harræus, t. 1, p. 389.

[2] Ex quibus causis originem sumpsit quòd domina Jacoba posteà separata à Duce. — Anonymi chron. p. 159 et 160. — Harræus, p. 391. — Divæus. — Dinterus.

Digitized by Google

Jusqu'alors, les communes, étaient restées spectatrices impassibles de ces luttes intestines. Que le duc avilit le pouvoir livré à des conseillers indignes, qu'il se fit l'instrument des persécutions dirigées contre une jeune femme qui lui avait apporté en dot la moitié des Pays-Bas, elles n'avaient pas à s'en préoccuper, tant qu'il ne toucherait pas à leurs priviléges. L'égoïsme calcule mal : il est probable que l'intervention des échevinages, au commencement de la querelle, eût prévenu bien des malheurs. Jacqueline était aimée ; sa beauté, son caractère fier et bienveillant tout à la fois, plaisaient aux Brabançons. Malheureusement le peuple n'était pas le maître ; il ne pouvait lui offrir que ses vœux. Et il y parut bien, lorsque Jean IV, cédant encore aux conseils perfides des barons [1], chassa pour ainsi dire Marguerite de Bourgogne de son palais, parce qu'elle avait osé réclamer les droits de sa fille et protester contre l'acte qui donnait ou plutôt affermait à Jean-sans-Pitié, pour sept ans, le gouvernement de la Hollande, de la Zélande, et de la Frise, lâcheté ou trahison qui prouve l'imbécillité du duc de Brabant et les dispositions de son entourage. La douairière de Hainaut se retira dans une hôtellerie célèbre à cette époque [2], accompagnée de sa fille et d'un seul serviteur. A la vue de leur duchesse qui pleurait et qui traversait la ville à pied, les bourgeois se sentirent émus [3]. Pour l'aristocratie communale ce fut le signal longtemps attendu de sa dernière lutte, de la victoire qui devait lui assurer une prépondérance définitive.

Elle n'avait eu ni un bon conseil ni une consolation à donner à l'épouse persécutée. Elle prit fièrement en main sa cause, dès qu'il y eut profit pour elle à le faire. Ce n'est pas Jacqueline et son droit souverain que les patriciens défendirent, que l'on ne s'y trompe pas ; ce n'est pas même le droit des États, car les États de Brabant n'avaient pas à se mêler de ce qui se passait en Hollande, puisque les pays de Jacqueline, son mariage étant stérile, ne pouvaient être annexés à la couronne ducale, quelque fut l'héritier de Jean IV.

[1] Pessimo usus consilio. Anonymi chron. p. 161.

[2] L'*hôtel du Miroir*, rue de la Montagne.

[3] Quam domina Jacoba filia sua statim flendo secuta est pedestris, cum uno tantummodo famulo, super quo hoc multi videntes contristati sunt. Anonymi chron. p. 161. — Dinterus.

Digitized by Google

Ils saisirent seulement ce prétexte comme une arme, pour intervenir, pour revendiquer la prépondérance que leur disputaient les barons. Une simple remarque le prouvera : les constitutions du duché défendaient au prince d'aliéner la moindre partie de ses États, nous avons cité ailleurs la loi même ; dans le traité de 1420 entre Jean IV et l'ancien évêque de Liége, il ne s'agissait pas d'aliénation ; le duc cédait à son oncle, pour un temps déterminé, le gouvernement de quelques provinces : ces provinces ne lui appartenaient pas, et, en réalité, céder à Jean-sans-Pitié le gouvernement temporaire des comtés du Nord, c'était s'en dépouiller. Ses prétentions, ses menées, ses tentatives et son caractère, tout devait éveiller la défiance de la duchesse et de ses amis. Aussi ne blâmons-nous point l'intervention des patriciats brabançons ; nous lui restituons son véritable caractère.

Les États réunis à Louvain évoquèrent la cause de Jacqueline : ils s'assemblèrent, disent les chroniqueurs, pour juger et punir ceux dont les mauvais conseils avaient rendu leur seigneur si dur pour la duchesse [1]. Pour réunir dans une alliance intime les bourgeoisies et les nobles, et gouverner en leur nom, « jusqu'à ce qu'ils eussent fait entendre raison au duc. [2] » C'était déclarer la patrie en danger. Jean IV surpris de cette audacieuse agression, ne sut que courber la tête, lorsque les États lui firent signifier l'arrêt qui ordonnait au sire de T'Serclaes, au sire d'Assch, et à son fils, au sire de Gaesbéek et aux autres chefs de la faction féodale, de se rendre en pélérinage à l'île de Chypre menacée par les Turcs, et les condamnait au bannissement jusqu'à ce que la Hollande, la Frise et la Zélande fussent restituées au duc. Jean IV laissa partir ses favoris, mais il les remplaça par d'autres hommes encore plus hostiles à l'oligarchie, et qui n'avaient, pour justifier leur antipathie, ni un grand nom ni de grands intérêts à défendre.

Cette bravade poussa à bout les États. Ils envoyèrent des députés à Philippe comte de St Pol, frère puiné du duc, pour lui demander sa médiation [3]. Le comte de St Pol accourut aussitôt. C'était un jeune homme sage et prudent, comme on ne l'est guère

[1] Tam durus uxori. Anon. chron. p. 162.
[2] Quo Ducem ad sanitatem redigerent. Id., ibid. — Dinterus, Divæus.
[3] Anon. chron. p. 162. — Divæus, p. 227 et 228. — Harræus. — Dinterus.

Digitized by Google

à son âge, doué d'un esprit juste et d'une rare énergie ; un prince qui aurait pu rendre au Brabant la paix intérieure et une partie de son ancienne splendeur, si le hasard de la naissance ne l'eût éloigné du trône. Il aimait son frère ; aussi s'employa-t-il de toutes ses forces à amener un rapprochement entre Jean IV et Jacqueline de Bavière. Il engagea Marguerite de Bourgogne et sa fille à se rendre à Louvain où les États tenaient leur réunions, et il y vint lui-même accompagné de députés du roi de France et du duc de Bourgogne son cousin, afin de donner plus de poids à sa démarche.

Le Duc était à Bruxelles : en apprenant l'arrivée de son frère, au lieu d'aller le rejoindre, il quitta la ville, pendant la nuit, docile instrument des misérables dont ses anciens conseillers l'avaient entouré avant de s'éloigner, et se rendit à Herlaer, près de Bois-le-Duc, où l'attendaient le sire d'Assch et les autres bannis[1]. Que faire en pareille occurrence? Les adversaires du Duc avaient le droit pour eux, ses amis l'engagèrent à en appeler à la force. C'était dans les mœurs du temps. Il se rendit en conséquence à Maestricht où il convoqua en armes tous les ennemis de l'oligarchie, ses sujets et ses alliés d'outre Meuse[2].

Les États relevèrent le gant. La noblesse et la bourgeoisie réunies à Vilvorde suspendirent leur souverain et choisirent pour Mambour et Gouverneur du duché, le comte de St Pol [3]. — 1420. —

C'est un triste spectacle que cette lutte de deux frères, armés pour des hommes et par des hommes également égoïstes, au nom de deux principes également hostiles à l'autorité ducale. Les deux jeunes princes du moins avaient pour excuse, l'un son imbécillité, l'autre ses bonnes intentions ; mais quel rôle honteux que celui de l'aristocratie dans ces démêlés ! Les nobles étaient toujours restés les nobles d'autrefois, et ils ne poursuivaient, sous le couvert du droit public, que le rétablissement de leur ancienne prééminence, sous une forme nouvelle. Qui le croirait? Cette aristocratie si hostile au Duc, si ardente à réclamer l'exécution de la loi constitutionnelle, au mois de décembre 1420, rappela secrètement le prince déposé par elle-même quelques mois auparavant, parce que

[1] Anonymi chron. p. 163. — Divæus, p. 228. — Harræus.
[2] Ut nobilitatum armis obsequium cogeret. — Divæus. p. 228.
[3] Id., ibid. — Anonymi chron. p. 163. — Harræus. — Dinterus.

Digitized by Google

le régent avait osé se rappeler que le duché n'était pas peuplé seulement de nobles, et que les métiers, à Bruxelles, avaient leurs droits comme le patriciat [1].

A peine investi de la régence, le comte de St Pol, avait dû marcher contre Jean de Bavière, qui cherchait à se mettre en possession de vive force des gouvernements que lui avait vendus le duc de Brabant. Sa campagne fut heureuse : c'était un titre de plus à l'amour des Brabançons; mais loin de songer à en tirer parti dans l'intérêt de son ambition, il crut l'occasion favorable pour ramener son frère à de meilleurs sentiments. Il lui dépêcha les abbés du Brabant pour l'engager à revenir. Les patriciens, de leur côté, effrayés de l'énergie et de l'esprit de justice du jeune mambour, invitèrent secrètement le Duc à venir reprendre le gouvernement de ses États. A quelle condition? les chroniqueurs n'en disent rien. Tout ce que nous savons, c'est que Jean IV, d'accord avec les lignages de Bruxelles, au lieu d'accepter ou de repousser franchement l'offre de son frère, évite de répondre d'abord, emploie des subterfuges pour gagner du temps, et finit par demander une conférence à Diest, pour le 15 décembre. Ces hésitations le trahirent. Philippe ayant appris qu'il réunissait des troupes, se prépara de son côté à combattre : il fut trahi par ceux qui l'entouraient. Au moment où il s'y attendait le moins, une rumeur sourde se répandit dans Bruxelles; on disait que les exilés, ayant le Duc à leur tête, et suivis d'un corps d'armée, venaient d'arriver sous les murs de la ville.

A cette nouvelle, le peuple s'émut et prit les armes. Vainement les patriciens répandus dans la foule, ou leurs amis de la bourgeoisie, essayèrent de calmer ses terreurs et d'endormir sa défiance; tout ce qu'ils purent obtenir, c'est que le Duc entrerait dans la ville accompagné seulement de cent vingt hommes. Les échevins durent souscrire à cette exigence, et encore fallut-il qu'ils se rendissent en corps à la porte du Treurenberg pour la faire ouvrir [2]; ils avaient néanmoins réussi à sauver les apparences. Le chroniqueur anonyme ne parle pas formellement de la conspiration, il raconte seulement

[1] Divæus, p. 229. — Harræus, t. 1, p. 393.

[2] Harræus, t. 1, p. 393. — Tum septem scabini ad portam accedentes eam aperiri fecerunt. Anonymi chron. p. 165.

Digitized by Google

qu'aux premiers bruits de l'émeute, le magistrat se réunit à l'hôtel-de-ville, et décida que le Duc ne serait reçu qu'avec une escorte de cent vingt hommes. En cela encore l'intérêt du patriciat était servi par la défiance populaire : ce n'était pas pour se donner un maître qu'il avait rappelé le Duc, c'était pour avoir un instrument à opposer au régent. Or, admettre immédiatement dans la ville les hommes d'armes du sire de Heynsberg et des autres barons allemands, c'était se livrer pieds et poings liés à la vengeance des bannis, et aux exactions de leurs mercenaires ; en tous cas, c'était provoquer une émeute, peut-être une insurrection.

La convention ne fut pas scrupuleusement respectée par le Duc : le lendemain, pendant qu'il faisait savoir au Conseil de la Commune qu'il ne cherchait que la paix et la concorde et qu'il le conjurait de lui prêter aide et assistance pour y arriver, ses partisans introduisaient secrètement dans la ville une partie des Allemands campés hors des portes. Le même jour le comte de St Pol, prévoyant sans doute les complications qui ne tarderaient pas à naître, et instruit des détails du complot, partit brusquement pour Louvain, où l'attendaient les partisans des États. A cette nouvelle le Duc effrayé crut voir déjà la noblesse et les bourgeoisies irritées aux portes de Bruxelles ; il courut à l'hôtel-de-ville pour supplier les échevins d'interposer leur médiation. C'était une comédie préparée dont le peuple seul, et probablement aussi le Duc, n'avaient pas le secret. Les échevins, comme gage de dévouement à leur seigneur, lui remirent les clés de la ville : le soir même les mercenaires allemands y entrèrent enseignes déployées. Les métiers accueillirent ces défenseurs importuns avec une défiance de mauvais augure ; ils laissèrent même bientôt éclater leur mécontentement d'une manière assez significative pour ouvrir les yeux aux plus prévenus[1]. Les mercenaires ne s'y trompèrent pas, eux ; aussi changeant tout à coup de manières et de langage, ils parlèrent en conquérants et agirent en ennemis. On les voyait parcourir les rues par troupes, et maltraiter les habitants ; le soir ils s'installaient dans les tavernes, l'épée sur les genoux, insultant de la parole et du geste les bourgeois que leur

[1] Verumtamen ipsa communitas Bruxellensis valdè malè contenta fuit. Anon. chron. p. 165. — Divæus, Harræus, Dinterus, racontent de la même manière ces événements, mais avec moins de détails que le chroniqueur anonyme.

Digitized by Google

présence n'avait pas mis en fuite, leur répétant à tout propos qu'ils ne quitteraient le duché que gorgés des richesses des Brabançons [1].

Bientôt, en effet, passant de la menace à l'action, ils formèrent le projet de s'emparer de la ville. La soldatesque ne songeait qu'au butin, mais le pillage n'était pas le but de l'entreprise; on voulait abattre le parti populaire dont l'attitude avait suffi pour paralyser les secrets desseins de la Cour et du patriciat. Le complot fut révélé: comment et par qui? on l'ignore. Un bruit mystérieux se répandit tout à coup; le sire de Heynsberg, se disaient à l'oreille les bourgeois, doit surprendre la ville cette nuit, lorsque la cloche du monastère de Caudenberg sonnera minuit: tenez-vous prêts et en armes; ne perdez pas de vue surtout les Allemands qui logent dans votre maison. Chose admirable! plus de quinze mille bourgeois connaissaient le complot et les mesures arrêtées pour en prévenir l'effet, et le secret fut si bien gardé, que, le soir, les Allemands, que l'excès de leur insolence seule aurait trahis, se retirèrent dans leurs logements sans se douter de rien. Une heure après les bourgeois réunis en armes devant l'hôtel-de-ville se disposaient à les attaquer, lorsque le Duc parut au milieu de leurs rangs [2]; il venait pour dire à ses bons et féaux bourgeois, qu'on les avait trompés, que les Allemands ne songeaient pas à trahir leur hospitalité; il venait pour les conjurer de rentrer paisiblement chez eux. Peine inutile [3]; les bourgeois savaient bien qu'on ne les avait pas trompés, ils avaient vu de leurs yeux les hommes d'armes du sire de Heynsberg se coucher tout armés. Néanmoins il n'y eut pas de collision cette nuit-là; ce n'est que quelques jours plus tard, lorsque les agents du comte de St Pol et des États eurent définitivement organisé l'insurrection, le 29 janvier 1421, que les bourgeois firent prisonniers tous les mercenaires venus à la suite de Jean IV.

[1] Se ex Brabantiâ non velle recedere, nisi ditati essent opibus Brabantinis. Anon. chron. p. 162.

[2] Communitas.... nocte surrexit et benè armata super forum convenit. Anon. chron. p. 166. — Divæus, p. 230. — Harræus. — Dinterus.

[3] Sed minimè valuit. Anonymi chron. p. 166. — Divæus. — Harræus. — Loc. cit., Divæus, et, d'après lui, Harræus parlent aussi d'une première émeute apaisée par le Duc, mais ils placent la prise d'armes de la bourgeoisie au mois de février; l'Anonyme, dont nous avons en mainte circonstance reconnu la scrupuleuse exactitude, dit que le peuple s'empara des Allemands le 29 janvier 1421.

Digitized by Google

Le lendemain, le régent arriva en compagnie de la noblesse des États et des députés de Louvain et d'Anvers; il ne venait pas comme un vainqueur irrité venger sa défaite et son amour-propre saignant: expression vivante de la loi, il se montra froid et sévère comme elle: tous les conseillers du Duc, ses officiers et une foule de citoyens convaincus d'avoir favorisé secrètement leurs intrigues furent arrêtés; quant aux patriciens ils s'estimèrent heureux de partager avec les neuf nations les charges municipales dont ils avaient encore une fois voulu faire leur apanage exclusif[1]. Dernier effort de l'esprit communal, pour arriver à une égalité de droit qu'il ne lui était pas donné d'atteindre, prémices du terrible dilemme dont la révolution française devait, trois siècles et demi après, donner la conclusion.

Qu'il nous soit permis, avant d'aller plus loin, de jeter un coup d'œil en arrière, et de mesurer l'espace parcouru, comme un voyageur qui gravit une montagne escarpée se retourne pour voir à quelle distance il est de sa base. Nous avons vu d'abord les habitants divisés en trois classes, les patriciens, maîtres et propriétaires des villes, les bourgeois descendants des anciens habitants libres, libres eux-mêmes autant qu'on pouvait l'être sous le régime hiérarchique d'alors appuyé sur la loi du plus fort, mais soumis, en signe de sujétion, à certaines redevances, et en troisième lieu, les *manentes*, quelquefois aussi nommés *coloni* dans les petites villes, résidents venus du dehors, obligés d'acheter, moyennant finances, leur droit de séjour, et d'accepter telle forme de juridiction à laquelle échappaient les Gildes ou associations de régnicoles, nous n'avons pas d'autre mot pour désigner les habitants originaires de la localité, trop libres pour être des serfs, trop assujétis pour être des citoyens. Après ceux-là venaient les serfs, qui formaient, comme au temps de l'empire romain, la population agricole, et, dans les villes, remplaçaient ce que nous nommons aujourd'hui les prolétaires[2].

Tel était le droit; mais entre le droit et la pratique l'intervalle

1 Anonymi chron. p. 165. — Permissa plebs unâ cum patriciis magistratus gerere. Divæus, p. 230. — L'Anonyme ajoute: et hæc constitutio posteà à Duce confirmata est. — C'est en effet la constitution qui a régi Bruxelles depuis; elle porte que les affaires de la ville seront gérées par sept échevins, deux bourgmestres, quatre receveurs et six conseillers.

2 Ducange. Glossaire, aux mots: *gildæ*, *manentes*, *coloni*, *servi*.

Digitized by Google

était immense, d'abord : raison du plus fort, oppression avec tout le luxe imaginable de violence que comporte la fantaisie grossière et effrenée, voilà, en deux mots, l'histoire du bas moyen âge. Peu à peu cependant, l'ordre se fait au milieu de ce chaos ; le principe d'autorité surnage, la hiérarchie se régularise ; les populations se pressent autour d'un même chef ; l'idée du droit public apparaît d'abord sous la forme d'un contrat bilatéral, entre les petits chefs et le chef principal, entre les seigneurs et le seigneur des seigneurs, pour nous servir de l'expression des capitulaires. C'est le pays à l'état rudimentaire ; la nation va paraître à son tour. Ces bourgeois réunis dans les villes dépendent autant du prince que du seigneur *local* ; organisés en gildes, ils ont sauvé une partie de leurs anciens *droits* ; à la longue ils en ont acquis de nouveaux, droits de tolérance, il est vrai, mais qu'une longue possession rendit imprescriptibles, comme le prouve le préambule des chartes communales. Vienne un prince qui s'appellera Henri Ier, dans le Brabant, Albert de Cuyck, à Liége, et Thierry d'Alsace, en Flandre, et ces droits seront reconnus, classés et définis. Cela ne pouvait pas ne point arriver ; par la force seule des lois qui règlent le progrès, vers le milieu du XIIe siècle, l'ordre commençait à se faire dans le chaos féodal, la société avait repris sa marche vers l'avenir, aucune puissance au monde n'aurait pu l'empêcher d'arriver à l'étape prochaine : le prince tendit la main aux opprimés, il avait besoin d'un appui ferme et sûr, contre une noblesse orgueilleuse, irritable, versatile, et toujours disposée à faire cause commune contre lui. Ce que nous disons s'applique particulièrement au Brabant ; c'est le résumé des faits que nous avons longuement exposés dans les pages précédentes. Le résultat fut le même dans toutes les principautés belgiques, si les moyens furent différents et appropriés aux circonstances et au caractère des populations. Dans le Brabant les bourgeoisies s'établirent sans obstacle, presque sans secousse, leurs chartes n'étaient que la légalisation d'un ordre de choses préexistant, et devaient profiter aux lignages patriciens comme à leurs subordonnés ; car en fixant les principes régulateurs du droit de propriété, en créant la société civile, elles ne touchaient pas à la société féodale. Les nobles restèrent les administrateurs nés de la communauté et conservèrent tous leurs priviléges.

Cette coexistence de deux principes ennemis ne pouvait durer

Digitized by Google

longtemps ; aussi voyons nous, vers le milieu du XIIIe siècle, la bourgeoisie riche et puissante relever la tête et réclamer sa part d'influence. Cette nouvelle phase du mouvement communal n'aboutit pas, comme on l'a dit, à l'établissement des États de Brabant, assemblée suprême où se réunissaient les propriétaires du sol, pour approuver les lois ou les grandes mesures présentées au nom du duc. Les États datent réellement de l'époque où la féodalité organisée consentit à reconnaître la suprématie d'un chef suzerain. C'était alors une réunion de possesseurs de fiefs convoqués pour discuter leurs intérêts communs, et seule apte à les discuter, puisque tous les nobles, depuis le prince jusqu'au simple chevalier, avaient des droits égaux et une indépendance égale : plus tard ce fut comme un lointain souvenir des champs de mai. Du reste, rien de régulier, rien de précis dans cette espèce d'organisation politique. Née de la féodalité, elle était, comme elle, soumise à toutes les fluctuations qui peuvent naître d'un état de choses où la raison du plus fort est toujours la meilleure. Faut-il encore s'étonner de voir les érudits s'embourber à chaque pas dans les champs de l'hypothèse et du paradoxe, lorsqu'ils parlent des origines de la législation politique de la période communale ? Le chanoine Ernst [1] a dépensé des trésors d'érudition pour donner corps à un fantôme qui lui échappe sans cesse. Il cherche des faits, il combine des dates, et son édifice s'écroule toujours sous sa main. Il avait oublié la clef de voûte, c'est-à-dire la loi constitutionnelle de la féodalité.

Combien plus clairs, plus rationnels nous paraissent les événements lorsque nous les étudions dans les institutions et dans les chroniqueurs en même temps. L'histoire n'est qu'une suite de péripéties, c'est la vie des nations. S'il s'agissait d'apprécier un homme, nous ririons de celui qui le jugerait sur ses vêtements, sur sa démarche ; et, ce qui nous paraîtrait le comble de la sottise vis-à-vis d'un homme, nous le faisons tous quand il s'agit d'un peuple. Les faits sont le vêtement de la pensée, de l'âme de ces grands corps que l'on nomme nations : la pensée seule constitue leur individualité réelle, et l'individualité ne se manifeste d'une manière certaine que dans les institutions. Les actes matériels sont

[1] Histoire des États du Brabant.

Digitized by Google

soumis à trop d'influences locales, intérieures ou extérieures, pour que l'on puisse les classer avec certitude, lorsque l'on ne connaît ni leur loi d'action ni le milieu dans lequel ils se sont produits. Montesquieu l'a dit : on doit étudier l'histoire par les lois et les lois par l'histoire ; mot profond qui amènera tôt ou tard une révolution dans nos études historiques.

Ces paroles achèveront d'expliquer notre opinion, sinon de la justifier. Aux propriétaires du sol, aux seuls ayant droit de la féodalité pure, réunis en vertu de ce droit pour débattre leurs intérêts, se joignirent, au XIVe siècle, les représentants des communes. Auparavant les échevinages avaient entrée aux États, mais seulement comme nobles, c'est-à-dire possesseurs du sol ; ce n'est que longtemps après, lorsque les bourgeoisies du XIIIe siècle se transformèrent en communes, que leur droit de séance, confondu avec le droit de la communauté qu'ils ne représentaient plus seuls, communauté jouissant, en sa qualité de personne féodale, de tous les droits du propriétaire de fief, devint ce droit de représentation qui a subsisté jusqu'à la fin du siècle dernier.

Quant à la commune brabançonne elle-même, si elle ne se constitua pas en république démocratique, comme les communes du comté de Flandres et celles de la principauté de Liége, c'est parce que l'organisation politique de l'État, suivit immédiatement l'organisation civile de la cité, et en devint le corollaire ; c'est parce que le pouvoir, représenté non plus seulement par un homme, mais par une assemblée qui ne faisait qu'une souveraineté de toutes les petites souverainetés, qu'on nous passe le mot, était devenu vraiment national. Ce mot ne paraîtra pas trop fort, si l'on se rappelle quelle fut la politique constante des descendants de Henri 1er jusqu'à la duchesse Jeanne, le soin qu'ils mirent à être souverains dans la véritable acception du mot, et vis-à-vis des bourgeoisies qu'ils favorisèrent toujours, et vis-à-vis de la noblesse qu'ils surent maintenir dans une position dépendante, tout en respectant ses droits et son influence. Le Brabant aurait devancé de plusieurs siècles les États voisins, il se serait élevé à l'unité véritable des États modernes, et peut-être jusqu'au grand principe de l'égalité politique, par la force seule d'un progrès sage et continu, si la famille ducale ne s'était malheureusement éteinte, au moment où, la révolution communale arrivée à sa seconde période, l'esprit démocratique commençait à se répandre.

Digitized by Google

Nous avons raconté les luttes de la démocratie sous le règne de Jeanne et de Wenceslas, nous l'avons montrée introduisant la bourgeoisie dans les conseils de la cité, puis succombant, trahie par elle, sous les coups du patriciat uni à la noblesse du plat pays. Alors commence le règne des États, si l'on peut dire ainsi. Ils parlent en maîtres, ils dictent leur volonté au Duc Antoine, et, à force d'exigences et de tracasseries, font naître une réaction contre leur pouvoir. C'est la lutte des États ou du pays légal, contre une partie de la noblesse ralliée autour du Duc, qui remplit de troubles, de crimes et de sang le règne de Jean IV. De part et d'autre, on combat *pro aris et focis*; les États défendent la position qu'ils se sont faite, le fédéralisme qu'ils ont substitué de fait à l'unité du pouvoir ducal : quelques barons, au contraire, et les patriciens de Bruxelles en général, cherchent à rendre au Duc le pouvoir qu'on lui a ravi, les premiers parce qu'ils sentent peut-être instinctivement, que le fédéralisme est la négation du principe d'autorité; les autres, parce que, Bruxelles réduite au rang de simple commune comme Anvers ou Bois-le-Duc, ils perdent tous les avantages que leur assurait le titre de capitale et la présence de la cour.

On se tromperait étrangement toutefois si l'on croyait que ces nobles brouillons et ignorants se rendaient compte de leur conduite, suivaient un drapeau connu et aimé : rien de tout cela. Ils obéissaient à leur instinct et aux intérêts du moment, quitte à changer de parti dès que le vent changerait. Ainsi le patriciat de Bruxelles s'était divisé d'abord. Tandis que le sire T'Serclaes et quelques autres poussaient le Duc à un coup d'état et lui mettaient les armes à la main, leurs parents et leurs amis se déclaraient pour les États. Il ne s'agissait alors que de rivalités ambitieuses ; mais le jour où la querelle prit les proportions d'une lutte de principe, le jour où le comte de St Pol leur eut prouvé que cette lutte avait lieu entre la loi constitutionnelle du duché et le principe féodal, ils livrèrent la ville à ceux qu'ils voulaient combattre la veille.

Ceci n'est point une supposition. Bruxelles, où les patriciens dominaient, abandonnna le parti des États, tandis que Louvain et Anvers, celle-ci par esprit de conduite, celle-là parce que l'influence de la bourgeoisie y balançait celle de la noblesse, parce que le pouvoir était partagé entre elles, soutinrent jusqu'au bout le comte de St Pol. Partout la bourgeoisie était pour lui. L'Anonyme

Digitized by Google

dans sa chronique des ducs de Brabant, et tous nos annalistes ne disent-ils pas que le *peuple* de Bruxelles ne voulait recevoir le Duc qu'avec 120 cavaliers d'escorte [1] ? Ne sont-ce pas les mêmes bourgeois qui s'insurgèrent quelques semaines plus tard, et qui demandèrent la tête de plusieurs nobles, lorsque le comte de St Pol revint triomphant dans leur ville, comme nous le verrons plus loin ?

Ce mouvement était si prononcé que Jean IV, effrayé de l'unanimité de réprobation qui frappait sa politique, se hâta d'abandonner ceux qui l'avaient compromis, de reconnaître le titre accordé à son frère et d'approuver tous ses actes. La bourgeoisie triomphait; elle avait le secret de sa force, elle en abusa, comme cela arrive toujours dans les guerres sociales. Quelques nobles prisonniers, ayant eu l'imprudence de laisser voir leur ressentiment et de parler de vengeance, les métiers demandèrent leurs têtes. Le Duc et le comte de St Pol étaient alors absents; le magistrat, vivement sollicité par les nobles, voulait attendre le retour des deux princes. Le peuple irrité de ce qu'il regardait comme un déni de justice, prit les armes : quatorze nobles furent exécutés; les exilés qui avaient rompu leur ban furent bannis à perpétuité, leurs biens furent confisqués, et une amende de 500 couronnes prononcée par les États contre celui qui donnerait asile à un des captifs, ou favoriserait sa fuite [2].

Telle est la version de l'Anonyme : Divæus et après lui Harræus disent que le comte de St Pol, après avoir fait arrêter les partisans du Duc, renvoya les mercenaires, ne gardant en prison que leurs chefs au nombre de 150. Sa vengeance s'appesantit surtout sur les nobles brabançons : il fit trancher la tête à Jean Cluetinck, qui avait été l'âme du complot, et condamner à une forte amende les habitants de Diest, parce qu'ils avaient reçu le Duc sans l'autorisation des Etats; puis, quelque temps après, il immola à la colère du peuple le fils du sire T'Serclaes et seize autres nobles [3]. — 1421. —

[1] Communitas Bruxellensis. Anonymi chron. p. 165. — Divæus, p. 229, se sert du mot *plebs*, le peuple. — Harræus, t. I, p. 393.

[2] Anonymi chron. p. 166. — Dinterus.

[3] Divæus, p. 230. — Harræus, t. 1, p. 395. — L'Anonyme écrivait sous le règne de Charles-le-Téméraire ou sous celui de Marie de Bourgogne; le livre de Divæus est postérieur d'un siècle au moins; celui d'Harræus fut composé au commencement du XVIIe. Cette simple comparaison de dates suffira pour expliquer la différence que l'on remarque entre les appréciations de nos trois auteurs.

Digitized by Google

Plus tard les étrangers obtinrent leur liberté à la prière de l'Empereur.

La féodalité était vaincue sans retour, le comte de St Pol déposa les armes et, d'accord avec les États, remit à son frère le gouvernement du duché. Il pouvait le faire sans danger, car la noblesse frappée de terreur ne songeait qu'à s'effacer, ou à porter ailleurs son humeur turbulente et son amour des combats [1].

Nous avons perdu de vue Jacqueline de Bavière, dont les griefs avaient servi de prétexte au parti des États. Ces griefs étaient réels, mais la véritable cause des querelles qui avaient troublé l'intérieur du palais de Bruxelles, c'était le caractère, l'humeur, et le tempérament des deux époux ; Meyer le dit formellement. « Ils n'étaient pas faits pour vivre ensemble : Jacqueline, jeune, forte, pleine de sève et d'intelligence, douée d'une âme ardente, ne trouva dans son époux qu'un esprit faible et lourd, caché dans un corps débile [2]. » Cette phrase nous explique toute la vie de Jacqueline : amour et ambition. En effet, pendant que ses amis triomphaient à Bruxelles, l'ardente duchesse de Brabant, pour n'être pas obligée de se rapprocher d'un époux qu'elle ne pouvait plus aimer, passa en Angleterre, au mois de mars 1421. Bientôt le bruit se répandit qu'elle s'était éprise du duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, et que son amour était payé de retour. Quelque temps après en effet, la duchesse demanda au pape l'annulation de son mariage. Jean IV ne se défendit pas; néanmoins, lorsqu'il apprit que Jacqueline, sans attendre la décision de Rome, avait épousé le duc de Glocester, il se décida, de l'avis de son conseil [3], à rompre le silence. Des députés brabançons passèrent les monts, moins pour combattre les assertions de la duchesse, que pour l'accuser elle-même d'adultère et de bigamie et attirer sur sa tête les foudres de l'église.

1 Anonymi chron. p. 168. — Divæus. — Harræus, p. 395. — Beaucoup de nobles passèrent en Bohème pour prendre part à la guerre des Hussites.

2 Erat impar societas. Tenera admodum habitudini corporis fuit, Brabantus viribus non fortis hebetique et tardo ingenio,... Florentissima ætate, succi plena..... Meyeri. Ann. Flandriæ. An. 1420.

3 De concilio patriarum Brabantiæ et Hannoniæ. — Anonymi chron. p. 168. — Divæus et Harræus ne donnent presque pas de détails sur cette époque de l'Histoire brabançonne ; les annalistes du Hainaut ne sont guère plus explicites.

Digitized by Google

Vainement le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, essayèrent d'interposer leur médiation ; la haine avait fait place à un désir effréné de vengeance dans l'âme des deux époux. Ils voulaient que Jacqueline et Jean IV leur soumissent l'affaire : la proposition ne fut pas acceptée. Glocester poussait Jacqueline à la résistance, il songeait à devenir comte de Hainaut et de Hollande. Il alla même jusqu'à faire arrêter le héraut que le duc de Brabant avait envoyé en Angleterre pour recueillir des faits à la charge de la comtesse de Hainaut [1]. — 1422. —

Pendant que le Duc s'attachait à poursuivre Jacqueline jusque dans la maison de son nouvel époux, « les trois États, réunis à Louvain, rédigèrent et publièrent, sous le titre de *Nouveau régime*, plusieurs règlements qui furent approuvés par le Duc et acceptés par toutes les villes du duché, excepté Bruxelles et Bois-le-Duc [2]. »

Ainsi s'exprime le chroniqueur anonyme. Aucun de nos annalistes n'a remarqué ce fait important ; ils avaient des combats et des siéges à peindre ; les règlements de 1422, quoique repoussés par deux villes où dominait l'esprit aristocratique, n'ont donné lieu à aucune révolte, à aucune émeute ; peu leur importe qu'ils aient clos cette longue série d'émeutes et d'insurrections que nous avons signalées en passant, qu'ils aient fixé définitivement le droit politique du Brabant : on se souciait fort peu de ces choses-là au XVIIe siècle.

Jacqueline voulait reconquérir ses États, et Humfroi, duc de Glocester, devenir comte souverain, nous l'avons déjà dit ; pendant que le duc de Brabant négociait avec son cousin, Philippe-le-Bon, et avec le roi d'Angleterre, ils rassemblèrent une armée et passèrent sur le continent, au commencement de l'année 1423. Le Hainaut était préparé à les recevoir ; Marguerite de Bourgogne et le sénéchal du comté, le sire de Havarets, leur firent ouvrir les portes de la plupart des villes. La noblesse seule, refusa de se soumettre, malgré les 5000 chevaux et les archers qui accompagnaient Jacqueline. Cette résistance sauva le Brabant. Rien n'y était prêt pour la guerre ; et il fallut que la commune de Bruxelles donnât ses archers, sous la conduite de son amman, pour défendre la petite ville de Hal.

[1] Anonymi chron. p. 168.

[2] Fecerunt Lovanii patres status patriæ confectæ et institutæ multæ ordinationes, et vocabantur novum regimen, etc. Anonymi chron. p. 168.

Digitized by Google

Pendant ce temps, Jean IV faisait demander des secours au duc de Bourgogne, à Jean-sans-Pitié, l'implacable ennemi de Jacqueline, et obtenait « des deux États séculiers du Brabant » tous les subsides et toutes les levées nécessaires pour pousser vigoureusement la guerre [1]. On pourrait croire, à voir cette activité, que la haine tenait lieu d'inspiration à Jean IV, si l'on ne savait que tous ces préparatifs étaient l'œuvre du comte de St Pol, qui gouvernait sous le nom de son frère. Toujours est-il que le Duc, après lui avoir remis le commandement de l'armée et du Brabant, passa en Hollande afin d'encourager par sa présence les officiers qui devaient y organiser les moyens de défense.

Libre d'agir à sa guise, le jeune prince, par une inspiration digne d'un grand capitaine, réunit tout à coup son armée, au cœur de l'hiver, apaise les rivalités jalouses des communes qui avaient été sur le point de livrer à l'ennemi le duché sans défense [2], et pénètre dans le Hainaut. Humfroi n'eut que le temps de jeter deux cents hommes d'élite dans la forteresse de Braine-le-Comte. Les Brabançons vinrent mettre le siége devant cette ville qui fut prise et brûlée le 11 mars 1424, après une défense héroïque. Quelques centaines de bourgeois et les deux cents Anglais d'Humfroi avaient arrêté, pendant plusieurs semaines, 50,000 Brabançons, sans compter leurs auxiliaires. Aussi le vainqueur se montra impitoyable, autant par caractère que par politique [3].

Ces exécutions produisirent l'effet que s'en était promis le comte de St Pol : la plupart des villes qui avaient accueilli Jacqueline, redoutant le sort de Braine-le-Comte, chassèrent les officiers de la duchesse et se déclarèrent pour Jean IV. C'est Valenciennes qui donna l'exemple. Tout le Hainaut se fût soumis successivement, si des pluies torrentielles mêlées de neige n'eussent interrompu la marche victorieuse des Brabançons [4].

[1] Duo status seculares Brabantiæ.—La noblesse et les villes.—Anon. chron. p. 169 et 170.

[2] L'armée fut sur le point de se débander par suite des querelles de ceux d'Anvers et de Louvain, qui prétendaient, chacun de son côté, que les milices de Lierre et de Santhoven devaient marcher sous leurs drapeaux. Anonymi chron. p. 170.

[3] Anonymi chron. p. 170-172. — Harræus, t. I, p. 396. — Divæus, p. 235. — Les annalistes du Hainaut s'accordent parfaitement avec les auteurs brabançons sur tous les faits de cette guerre.

[4] Gravi inundantiâ nivium et pluviarum prohibiti. Anonymi chron. p. 172.

Digitized by Google

Au mois d'avril les hostilités furent suspendues, le duc de Bourgogne ayant proposé au mari de Jacqueline de terminer la guerre par un combat singulier [1]. Glocester accepta le défi et, après avoir confié Jacqueline à la valeur des Montois, passa en Angleterre pour faire ses préparatifs, disait-il.

Tant de sollicitude de la part du cauteleux duc de Bourgogne, pour les intérêts de son cousin, aurait lieu de nous surprendre, si nous ne savions que rien ne lui coûtait pour arriver à ses fins. Son défi à Glocester n'était qu'une ruse : allié intime du roi Henri VI, il avait sans doute mis au nombre des conditions du concours actif qu'il lui avait promis contre le roi de France, le désistement volontaire ou forcé du duc de Glocester de ses prétentions sur les États du comte de Hainaut. Ce qui le prouve, c'est que ce défi solennel n'eut pas de suite, c'est que le duc de Glocester envoya son héraut provoquer le comte de St Pol [2], c'est que l'époux de Jacqueline ne revint pas sur le continent, lorsqu'il apprit que les Brabançons assiégeaient la duchesse dans Mons. C'était une comédie concertée entre Philippe-le-Bon et Henri VI : le duc de Glocester n'était pas dans le secret ; mais son amour commençait à se refroidir, l'ambition seule le soutenait encore.

La guerre recommença en 1425. Le comte de St Pol avait profité de la trève pour préparer de nouvelles défections et achever par la corruption la conquête commencée par les armes. Aux premiers beaux jours, l'armée brabançonne entra en campagne ; à son approche presque tous les nobles Hennuyers, qui suivaient le parti de Jacqueline, passèrent à l'ennemi ; la ville de Mons resta seule fidèle à sa souveraine. Glocester avait confié la duchesse à l'honneur et à la bravoure des bourgeois, et laissé dans la ville une garnison anglaise : sa confiance ne fut pas trompée. Ils se défendirent avec courage : ni les assauts des Brabançons ni leurs *bombardes* ne purent les effrayer [3]. Il était encore réservé au duc de Bourgogne de triompher de cette fidélité obstinée. Sur sa demande des envoyés

[1] Pactum.... ut inter eum de Glocestrium singulari certamine decerneretur. Divæus, p. 236.

[2] Anonymi chron. p. 172.

[3] Factus est assultus terribilis contra eam (urbem) bombardarum, machinarum, etc. Anonymi chron. p. 161. — Divæus, p. 238. — Harræus; De Boussu; Hist. de Mons; Vinchant, Ann. du Hainaut, etc.

Digitized by Google

de Jacqueline et de Jean IV se réunirent à Douai, pour discuter les clauses d'un traité qui mît fin pour toujours aux sanglantes rivalités des deux époux. La duchesse n'avait pas osé repousser cette médiation, car Glocester, après avoir fait solennellement défier le comte de St Pol, avait oublié de venir dégager sa parole et vis-à-vis le prince brabançon et vis-à-vis les Montois auxquels il avait promis des secours qui n'arrivaient point : les bourgeois d'ailleurs commençaient à se lasser de leur héroïsme. Mais lorsqu'elle lut sur le parchemin que ses délégués lui apportaient à signer, qu'elle devrait résider sur les terres du duc de Bourgogne jusqu'à ce que la Cour de Rome eût prononcé sur sa demande en divorce, ou jusqu'à ce que le procès fût terminé par la mort d'un des trois intéressés, et y vivre d'une pension que son premier époux s'engageait à lui payer ; que le gouvernement de ses comtés resterait au duc Jean, lequel toutefois ne pourrait confier l'administration du Hainaut qu'à un homme « agréable à Philippe-le-Bon [1] » ; que l'oubli du passé serait proclamé, et enfin que les deux princes auraient à pourvoir d'accord à l'administration civile du comté ; lorsqu'elle lut cet acte qui la dépouillait de tous ses domaines et la livrait sans défense à son ennemi, elle redevint elle-même, et repoussa fièrement ces honteuses conditions, résolue à s'ensevelir dans sa ruine.

Mais que pouvait cette résolution désespérée contre des forces supérieures et l'astuce du duc de Bourgogne, contre la lassitude de ses défenseurs et l'exemple si contagieux de la défection donné par Valenciennes et par les autres villes du comté, qui toutes avaient reçu le duc de Brabant comme seigneur et comte souverain du Hainaut. Des copies du traité furent répandues à profusion parmi les assiégés ; le peuple se mutina, et Jacqueline, pour ne pas être livrée sans condition par la bourgeoisie irritée, se vit réduite à accepter les conditions qu'elle avait d'abord rejetées avec mépris [2]. Trois jours après la notification du traité de Douai, elle sortit de Mons, accompagnée des députés du duc de Bourgogne, et se rendit au camp du comte de St Pol. Elle voulait avoir une entrevue avec son époux, dans l'espoir sans doute d'obtenir de lui quelques

[1] Duci Philippo gratum et acceptum. Anon. p. 173. — Idem.

[2] Hoc pactum Jacoba ad se delatum, primum aspernata, mox Montensium seditione coacta recipere. Divæus, p. 238.

Digitized by Google

concessions; Jean refusa obstinément de la recevoir. Alors la malheureuse princesse fit appeler Engelbert de Nassau et Henri de Leckeynden, deux chevaliers dont elle connaissait l'influence sur le Duc, et les supplia, les larmes aux yeux[1], d'obtenir pour elle la permission de résider dans un château du Brabant. Était-ce par défiance envers le duc de Bourgogne dont elle avait deviné les projets, ou cédait-elle à l'espoir de reconquérir un jour sa position près du faible et imbécille époux qu'elle avait abandonné? Peut-être l'un et l'autre. Elle savait, disent les chroniqueurs, qu'elle serait prisonnière en Flandre. Ses prières ne purent changer la détermination des deux princes; pour couper court à toutes les supplications, ils se hâtèrent de l'envoyer à Gand[2].

Le Brabant respirait; tout le monde croyait la guerre terminée, lorsqu'on apprit tout à coup que le duc de Glocester qui n'avait secouru Jacqueline qu'en paroles, secouant son inqualifiable apathie, faisait de grands préparatifs et se disposait, soutenu cette fois par son frère, à envahir les comtés du Nord. A cette nouvelle, Jean IV perdit tout-à-fait la tête : les villes du Hainaut furent mises en état de défense. Quant à la Hollande, où Jacqueline comptait de nombreux partisans, désespérant de pouvoir la défendre et même de s'y maintenir, « de l'avis de son conseil, il en céda au duc de Bourgogne le gouvernement et l'administration. » [3]

Les États de Brabant, soit qu'ils ne fussent pas dupes de cette comédie en partie double, soit qu'ils ne crussent pas aux dispositions hostiles de l'Angleterre, rejetèrent le traité. Le Duc ne tint compte de cette opposition; mais le chancelier de Brabant refusa d'y apposer le sceau de l'État. Jean IV fit graver un nouveau sceau et scella lui-même la convention[4].

Il était temps: Jacqueline était parvenue à gagner Schoonhoven, en Hollande, et le duc de Glocester avait enfin pris la mer à la tête d'une flotte nombreuse, pour venir l'y rejoindre. Philippe-le-Bon, possesseur désormais des comtés du Nord, se mit rapidement en

[1] Quos et flebilibus oculis ipsa supplicavit. Anonymi chron. p. 174.

[2] Nihil obtinuit et sic brevi deportata est Gandavum. Id., ibid.

[3] Consilio habito deliberatus est transportare in manus et potestatem ducis Burgundiæ gubernationem ac regimen patriarum Hollandiæ ac Zelandiæ. Id. p. 175. — Divæus, Harræus. — Meyer, ad an. 1425.

[4] Attamen fuerunt sigillatæ novo sigillo facto Mechliniæ. Anonymi chron. p. 175.

Digitized by Google

mesure d'y faire reconnaître son autorité. Le 13 janvier, il défit complètement la flotte anglaise ; dans le même temps, la Cour de Rome cassa le mariage de Jacqueline avec le duc de Glocester qui repassa en Angleterre, abandonnant à des ennemis sans générosité la malheureuse qui n'avait plus de couronne à lui offrir. Ce concours de circonstances qui paraissent être le résultat d'un hasard préparé d'avance ou dirigé par une main habile, ne mit pourtant pas fin à la guerre. Les hostilités continuèrent entre les partisans du duc de Bourgogne et ceux de Jacqueline, repoussée encore par son époux et réduite au désespoir [5]. — 1425.

Débarrassé du souci de la guerre, le duc de Brabant put enfin s'occuper de ses États. Toutes les villes avaient souffert des troubles qui agitaient le duché depuis sept ans : le commerce déclinait, les manufactures dépérissaient, l'industrie, amie de la paix et de la sécurité, abandonnait cette contrée livrée aux factions et désolée tour à tour par la guerre civile et par la guerre avec l'étranger. Les luttes du patriciat et des États achevèrent la ruine de l'industrie drapière. Cette industrie arrêtée dans son développement par l'insurrection démocratique de 1362, cruellement atteinte par la réaction nobiliaire, n'avait cessé de décliner depuis un demi siècle; la guerre civile de 1420 lui porta le dernier coup. Lou vain ressemblait presque à une immense cité abandonnée, dit un auteur. L'expression est exagérée, car le plus exact de nos annalistes, Divæus, dit simplement : l'industrie de la laine dépérissant, le Duc dota Louvain, avec l'approbation du pape Martin V, d'une université pour l'enseignement du droit, de la médecine et des arts [2]. — 1426. —

Cette institution montée, dès le premier jour, sur un pied respectable, est devenue l'orgueil de la vieille cité des ducs de Brabant, mais elle n'a pu lui faire oublier ses rues à moitié désertes, son enceinte immense et presque vide, ses richesses perdues et son ancienne splendeur.

Jean, heureux d'être déchargé du poids et des soucis du gouver-

1 Anonymi chron. p. 175. — Divæus, p. 239. — Harræus. — Meyer, ad an. 1426.

2 Pereunte lanificio. Divæus, p. 140. — Juste-Lipse raconte en détail les événements qui ont précédé et amené pour ainsi dire l'établissement de la célèbre université, dans son livre intitulé : *Lovanium, sive oppidi et academiæ ejus descriptio*, livre intéressant quoique superficiel.

Digitized by Google

nement, ne songeait plus ni aux États dont il avait méconnu les droits, ni à Jacqueline que la dureté de son dernier refus avait réduite à chercher son salut dans une tentative désespérée, lorsqu'il faillit être enlevé par quelques hommes inconnus, dans une partie de chasse. Le misérable qui s'était chargé de le suivre et de l'attirer dans un guet-à-pens, se trahit et fut arrêté au moment où ses complices s'approchaient du Duc, n'attendant plus que le signal convenu pour se précipiter sur lui [1].

Ce n'était qu'un délai de quelques jours accordé par la providence à ce pauvre duc de Brabant, qui commençait à faire le bien, parce que son frère l'avait entouré de sages conseillers, avec la même indifférence qu'il avait autrefois fait le mal, sous l'inspiration de quelques hommes ambitieux et méchants; le 16 avril, il fut saisi d'une fièvre ardente et le lendemain il mourut, avant que ses médecins eussent reconnu même la nature de la maladie [2].

Comme c'est l'usage en pareil cas, on dit qu'il était mort empoisonné par ordre de cette Marguerite de Bourgogne qui avait voulu quelques jours auparavant le faire enlever. Avec lui tomba l'indépendance du Brabant. Le temps était passé depuis longtemps où l'amour de l'isolement, premier besoin de la féodalité, rendait presqu'impossible l'annexion de deux États : le commerce avait renversé les barrières élevées autrefois entre les diverses provinces des Pays-Bas; la loi suprême de l'intérêt les avait rapprochées, et leur avait créé une communauté d'intérêts qui facilita l'œuvre des ducs de Bourgogne. La loi non moins irrésistible du progrès groupa autour d'un seul chef les diverses principautés, comme elle avait groupé autrefois de la même manière les villes et les seigneuries des barons autour du seigneur des seigneurs.

FERDINAND CARRON.

[1] Anonymi chron. p. 178 et 179. — Divæus et Harræus se contentent de dire qu'il échappa aux embûches de Marguerite de Bourgogne, sa belle-mère.

[2] Divæus, p. 240. — Anonymi chron. p. 179. — Harræus, etc.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

VIII.

A UN ENFANT.

(LÉNAU.)

Enfant, pourquoi gémir sans cesse?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux?
Ton oiseau, l'ingrat! te délaisse
Et prend son essor vers les cieux.

Ton œil en pleurs se tourne, avide,
Tantôt vers l'arbre au front hautain,
Et tantôt vers la cage vide
Où chantait ton rêve enfantin.

De la demeure du volage
Que tes mains cherchent à couvrir,
Mesurant le frêle treillage,
Tu dis: « Comment m'a-t-il pu fuir? »

Sur cet arbre voisin des nues
Ton oiseau se pose en chantant:
Des larmes longtemps contenues
Tombent sur ton sein haletant.

Digitized by Google

Prends garde, ô bel enfant, prends garde
De t'asseoir là, pleurant un jour
Tous les biens que le ciel te garde
Envolés ainsi tour à tour ;

Homme éprouvé par les tempêtes,
De poser les mains sur ton cœur
Vide de tous ses chants de fêtes,
Déchiré par mainte douleur ;

Et d'enfoncer, pâle de rage,
Tes ongles dans ce sein charnel
D'où l'innocence, oiseau sauvage,
A fui pour retourner au ciel!

Parfois, de loin, sa voix si belle
Viendrait frapper tes sens confus,
Et tu te tournerais vers elle, —
Mais l'oiseau ne reviendrait plus!

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

ÉTHER ET ALCOOL, OPIUM ET HATCHIS.

La lumière nous vient de l'Orient comme la plupart de nos découvertes. Arts, sciences, lettres, tout a pris naissance en Asie, tout s'éteindra quelque jour en Europe. Il n'est pas jusqu'au spleen, dont le Levant n'ait gratifié nos contrées : seulement, quand un Anglais est poursuivi par le spleen, il lui échappe en quittant ce monde ; quand un Brahme, un Fakir, un Sultan, un Shah, sont dévorés par l'ennui ils s'enivrent d'opium, ou de hatchis ; — nous n'en sommes pas encore là, mais nous y viendrons, à moins que nous ne préférions l'éther, ainsi que le veut M. de Cassagnac.

Depuis longtemps les Occidentaux connaissent l'usage de l'eau-de-vie ; mais cela est bon pour ceux qui ont l'ivresse gaie, et tout le monde n'a pas ce bonheur. L'eau-de-vie manque souvent son effet ; l'éther, l'opium, le hatchis, ne le manquent jamais.

Dès l'origine des âges, l'Orient dut être en proie au spleen ; un ciel toujours bleu, une atmosphère toujours tiède, de délicieuses fraîcheurs au fond des ogivales forêts de palmiers, des almées toujours belles et soumises comme des esclaves, sont des causes trop efficientes d'ennui, (rien ne fatigue vite comme le plaisir facile) pour que de tous temps les Orientaux n'aient pas été les gens les plus spleenatiques du monde. L'antique renommée de l'opium et du hatchis nous le prouve assez. Le Coran ne défend pas formellement l'opium ; aussi les Asiatiques en font-ils usage sans s'inquiéter des déclamations furibondes des casuistes et des docteurs de la mosquée. Chaque jour il transporte le musulman dans le ciel de Mahomet et lui donne un avant-goût des félicités suprêmes. C'est toujours cela de pris. En Orient comme chez nous, sans refuser de croire aux promesses de l'avenir, on aime assez à jouir du présent.

Digitized by Google

L'opium régna longtemps en souverain, comme le seul antispleenatique ; mais le hatchis vint tout à coup inquiéter et balancer son pouvoir.

Haider, le chef de tous les scheiks, adorait le parfum du chanvre ; souvent il passait des journées entières couché à l'ombre du konnab [1] ; l'arôme pénétrant de ce végétal l'assoupissait et berçait son sommeil de si doux rêves, qu'il chercha le moyen de les fixer près de lui. Haider était quelque peu botaniste, chimiste et médecin ; il fit transporter des feuilles de konnab dans sa demeure de Nischabour, les manipula, les infusa, leur fit subir diverses expériences et le haschischat alfokara, (le hatchis) cette panacée universelle, fut bientôt découvert. Cela se passait vers l'an 650 de l'Hégire. L'Orient proclama le chanvre trois fois saint ; on le nomma la plante des Fakirs. Les poètes célébrèrent ses vertus et les chants de Dimaschi Mohamed et de Amed Halabi Ali, fils de Mekki, se gravèrent dans le cœur de tout bon musulman. Ce fut l'âge d'or des Fakirs. Si l'on quittait l'ivresse du hatchis, c'était pour se plonger dans celle de l'opium ; on n'abandonnait l'extase opiacée que pour le rêve si doux, si voluptueux, du hatchis.

Les choses allèrent si bien que l'Orient entier, grâce à l'usage continuel de ces deux narcotiques, tomba dans le marasme le plus épouvantable. Vers l'an 815 de l'Hégire, Ahmed, sultan de Bagdad, les mit tellement en vogue que, d'après Ebn-Beitur, les peuples asiatiques ne furent plus que l'ombre d'eux-mêmes.

La Chine seule peut nous offrir aujourd'hui un aussi triste spectacle. Lord Jocelyn nous rapporte que le sourire stupide et l'apathie léthargique du fumeur d'opium ont quelque chose de plus horrible que l'abrutissement de l'ivrogne. Ses yeux hagards et ses joues sans couleur inspirent la répulsion et le dégoût. Quelques jours de l'usage du redoutable narcotique donnent à la face cette pâleur maladive et aux regards cet air effaré. En quelques mois l'homme le mieux constitué se change en une sorte de squelette idiot. Les facultés vitales ne se réveillent plus que sous l'influence de l'opium. Dans toutes les villes de la Chine, on voit errer ces tristes victimes du redoutable poison. Dans les maisons vouées à leur ruine, les uns présentant tous les caractères de la folie, rient, gesticulent, parlent

[1] C'est le nom que porte le chanvre en Asie.

Digitized by Google

sans mesure; les autres gisent sur des sofas, languissants, immobiles, absorbés dans leur cruel plaisir. Dans une chambre voisine, véritable chambre de morts, sont transportés les extasiés, raides et froids comme des cadavres.

Tel est l'affreux tableau que nous présente aujourd'hui la Chine, telles devaient être l'Egypte et l'Asie à l'époque du sultan Ahmed.

De nos jours l'usage du hatchis a été interdit; cela porterait à croire que ses effets sont plus redoutables encore que ceux de l'opium, puisque celui-ci est toléré comme un objet de luxe parmi les nations musulmanes.

Certes, pour se plonger volontairement dans une semblable dégradation, il faut que de bien célestes félicités rachètent les souffrances qu'elle entraîne après elle. Recherchons quels sont ces effets. Comparons-les à l'effet de l'éther et de l'alcool. L'opium, le hatchis, l'éther et l'alcool ont des vertus communes : tous quatre enivrent, tous quatre vous font passer par les trois degrés de l'ivresse, exaltent, égarent votre esprit, l'abrutissent; mais tous quatre aussi ont des façons d'agir particulières, l'alcool ne vous transporte pas vers les régions célestes où vous entraîne l'éther, l'opium, le hatchis; — le sommeil de ces substances narcotiques n'est pas le sommeil de plomb de l'alcool. L'action de l'opium et de l'alcool est plus durable, plus profonde, plus violente; l'action de l'éther et du hatchis, plus douce, plus fugitive, plus suave.

Les boissons alcooliques transmettent tout d'abord au cerveau une impression excitante, puis à mesure que l'alcool est absorbé, l'excitation se fait sentir par tout l'organisme. L'intelligence s'exalte, les forces musculaires s'exagèrent. Qu'une nouvelle dose de liqueur soit introduite alors dans l'économie, et ce qui d'abord n'était qu'un simple afflux du sang vers le cerveau, suffisant pour activer ses fonctions, devient une véritable congestion. De là, incertitude dans la marche et dans les idées; joie ou tristesse sans motifs, délire, fureur. Que les verres se vident encore et l'exaltation cesse, l'organisme fatigué réclame le repos, les muscles se détendent et l'individu tombe *ivre-mort*. Comme on le voit, — pas d'extases, pas de rêves, pas de délicieuses visions; — quelques vertiges, un oubli stupide du monde réel, une torpeur fatigante, puis un avant-goût du repos éternel.

Tels sont les effets du narcotique des Occidentaux, si sagement

Digitized by Google

interdit aux nations orientales par Mahomet. Pour les croyants, le vin est une abomination suggérée par le démon.

Par l'alcool, le cerveau s'enivre d'abord, tous les effets partent du cerveau; par l'éther la moëlle épinière est la première atteinte. Cette distinction est de la plus haute importance, elle explique tous les phénomènes de ces deux ivresses.

En effet, lors de l'inhalation de la vapeur de l'éther, un fourmillement tout particulier parcourt les jambes, le torse, les bras; puis un engourdissement profond s'en empare. L'intelligence pendant ce temps n'éprouve aucune atteinte, elle préside à toutes ces impressions; peu à peu des bouffées montent à la tête, les sens se troublent, la vue, l'ouïe, l'odorat se modifient de la façon la plus bizarre; la lumière prend une splendeur inaccoutumée, les sons les plus discordants se changent en une harmonie divine, la vapeur de l'éther devient un parfum d'une suavité infinie. Les rêves, les visions apparaissent... puis tout s'évanouit : l'insensibilité survient. Granier de Cassagnac a rendu assez bien compte des effets de l'éther. D'après lui les objets extérieurs s'effacent pendant l'ivresse qu'il provoque, ils n'ont plus leur réalité première, on est très-heureux, on rit. Toute force, toute volonté échappe; le monde extérieur n'existe plus, on habite le ciel; la sensibilité intérieure arrive à une exaltation indicible. On dirait que le corps, *aux bras et aux jambes surtout, est traversé d'un bout à l'autre par les cordes innombrables d'une lyre nouvelle qui frémit avec une douceur infinie.* On voit, on parle, on entend, comme dans l'état ordinaire, seulement on éprouve une grande répugnance à se laisser distraire de cette joie céleste dont on est pénétré, et qui n'inspire que de l'éloignement et du dédain pour les choses de la vie, si douces qu'on veuille les supposer. Ce n'est pas une ivresse, c'est un ravissement.

D'après ce feuilletoniste l'éther est une panacée universelle. Imaginez le chagrin le plus vif, le désespoir le plus profond, un peu d'éther les fait disparaître en deux minutes. Il transporte celui dont il s'est emparé à des hauteurs tellement inaccessibles, que les douleurs ou les joies de la terre n'arrivent plus jusqu'à lui. Tout cela est bien attrayant; — seulement il y a quelque chose de si individuel dans cet état, qu'il n'est pas deux personnes qui puissent éprouver les mêmes sensations sous l'empire de l'éther. Peut-être ces vapeurs qui ont ouvert le ciel à M. de Cassagnac vous rendraient-

Digitized by Google

elles la créature la plus malheureuse de la terre, si vous les inspiriez. J'ai vu des hommes sous l'influence de cette *panacée* entrer tout à coup en fureur et courir sus à ceux qui les environnaient. Certes ceux-là, s'ils étaient gais et contents, avaient une manière toute particulière d'exprimer leur contentement et leur gaîté.

Quand je fus sous l'influence de l'éther, les jambes, le torse, la poitrine et les bras furent successivement parcourus par un frémissement d'une grande douceur. Puis la lumière devint si radieuse que je dus fermer les yeux; une harmonie inconnue charma mon oreille et les parfums les plus suaves s'exhalèrent autour de moi. Ce qu'il y avait d'étrange dans cet état, c'est que les corps brillants étaient les seuls qui frappassent ma vue; tout ce qui était coloré ou sombre semblait avoir disparu. La figure des assistants m'apparaissait éblouissante de lumière, mais elle nageait dans le vide; le corps n'existait plus pour moi; — je voyais la main, mais je ne distinguais pas de bras. Je me sentais en même temps entraîné vers le ciel avec une irrésistible rapidité, qui me donnait le vertige. — Le monde extérieur s'effaçait de plus en plus; un voile d'abord transparent, puis opaque, semblait tout recouvrir; bientôt tout disparut et je restai comme mort. — Quand vient le réveil, on repasse par tout ce qu'on a éprouvé d'abord. Ce réveil n'est pas sans tristesse. Le jour semble terne, le soleil sans éclat; l'harmonie la plus douce a quelque chose d'aigre et de mal sonnant; on rentre enfin dans la vie positive et réelle : toute aberration de l'esprit a cessé. Pendant plusieurs jours cette impression ne vous abandonne pas; joignez à cela une violente migraine produite par l'espèce d'empoisonnement que l'on a subi, et je crois que vous ne suivrez pas les prescriptions de M. Granier de Cassagnac. Autant vaudrait nous conseiller les extases de Sainte-Thérèse. Dumas, Gautier, Sue, recommandent le hatchis, Granier de Cassagnac l'éther, d'autres l'opium. Pauvre Occident ! *seras-tu donc toujours livré aux divagations du feuilletoniste?* Peut-être demain verrez-vous au bas des journaux l'éloge de l'état apoplectique de l'homme sanguin et blasé, sous prétexte qu'il entend des sons bizarres, qu'il voit des bluettes et tombe dans un sommeil comateux des plus agréables.

Le hatchis a des effets bien différents de ceux que produit l'éther. Chez les uns il fait naître le fou rire, chez les autres la mélancolie la plus profonde; on est incapable d'apprécier la durée des heures,

Digitized by Google

le temps n'existe plus. Tout ce qu'on voit est singulier, soit par le ridicule, soit par la teinte de tristesse dont les objets se revêtent. C'est une extase toute particulière ; on voit mal ce qui existe, on voit ce qui n'existe pas ; on juge mal ce qu'on est, ou on se juge tout autrement qu'on a été, ou qu'on sera ; c'est enfin un état de folie dont on retrouve des analogues dans les maisons d'aliénés. Ceux qui ont l'habitude de cette substance perdent tout empire sur eux-mêmes; toute volonté s'éteint, le fatalisme est pour eux l'unique culte possible. On dit qu'au temps des croisades le chef d'une secte terrible, cantoné dans le Liban, exaltait des fanatiques par le hatchis et qu'il les envoyait frapper au bout du monde la victime désignée. Le Vieux de la montagne les faisait entrer dans de superbes jardins plantés par Hassen ben Sabah, et là, d'après Marco Polo, ces élus s'enivraient de hatchis. Leur rêve leur semblait si beau, paraît-il, qu'ils se donnaient corps et âme au Vieux de la montagne qui le leur avait procuré. Quelques jours de l'usage du connab énervaient chez eux volonté et résistance, au point qu'ils n'étaient plus, dans les mains du maître, que de dociles instruments. Telle est l'origine de cette célèbre association si redoutée de l'Orient au moyen-âge.

D'après Dumas, lors de l'ingestion du hatchis, toute fatigue du corps disparaît ; il acquiert une légèreté immatérielle, l'esprit s'éclaircit d'une façon inouïe, les sens semblent doubler leurs facultés. L'horizon va toujours s'élargissant, se colorant, se parfumant. Puis, c'est une volupté sans trêve comme celle que promettait le prophète à ses élus. On s'y abandonne avec amour, sans réserve, et l'on finit par tomber, haletant, épuisé par les enchantements de ce rêve merveilleux.

Lorsqu'on revient à soi, quand les objets extérieurs frappent la vue, le songe semble continuer encore ; on se croit dans un sépulcre où pénètre à peine, comme un regard de pitié, un rayon de soleil.

Les effets du hatchis sont cependant moins intenses que ceux de l'opium. Par l'opium, c'est une sorte de fièvre délirante pendant laquelle le cauchemar vient aussi vous tenir sous son genou de fer. Parfois ce sont de délicieuses visions, parfois des rêves atroces. L'oriental est transporté, grâce à l'opium, dans un monde nouveau, mais si beau, si brillant, que les malheureux habitants de la terre ne sauraient s'en faire une idée ; dans ce monde ni soucis, ni cha-

Digitized by Google

grins, toutes les joies réservées aux élus du prophète vous comblent à la fois. Des vallées délicieuses, de magnifiques jardins, des pavillons solitaires ; et au milieu de tout cela des houris aux sourires lascifs, aux regards magnétiques, aux cheveux s'épanchant comme l'onde, qui vous enlacent dans des liens de fleurs et vous prodiguent un amour si vif qu'il est presque une douleur, des voluptés si pénétrantes qu'elles touchent à la souffrance ; voilà le ciel du Mahométan, voilà le monde délicieux où le transporte le divin narcotique. Ce qu'il y a de terrible, c'est que la passion de l'opium est mille fois plus irrésistible que la passion des alcooliques. Une fois entraîné dans cette voie, on n'en saurait sortir. L'intelligence s'énerve, la volonté s'anéantit et l'idiotisme survient peu à peu. Quant au physique, la faim se perd, le corps dépérit, et le marasme, le marasme dans toute sa hideur, est le terme inévitable où vient se briser le fumeur d'opium.

Nous avons signalé les funestes conséquences de l'usage du hatchis et de l'opium. Quelques romanciers de notre époque ont néanmoins trouvé tant de charme et de poésie dans les rêves provoqués par ces narcotiques, que leurs ouvrages semblent avoir pour but de les naturaliser chez nous. Granier de Cassagnac a découvert dans l'éther ce que Alexandre Dumas et Théophile Gautier trouvent dans le hatchis ; les douces émotions que le mandarin va chercher dans l'opium. Mais défions-nous de leurs conseils, ne suivons pas leurs exemples.

Aucune substance n'énerve avec autant de rapidité que l'éther. Les vives douleurs, les rêves pénibles, les migraines qu'éprouvent les personnes soumises à son influence, montrent assez quelle est la secousse que ressent le système nerveux durant cette absorption délétère. Chez de jeunes filles innocentes et pures l'éther a produit des rêves désordonnés de Bacchantes. Déjà plusieurs individus sont morts des suites de l'inhalation de la vapeur tant vantée. Les veines du cerveau, des poumons, du foie, des reins et de l'abdomen étaient gorgées d'un sang noir et caillé ; les muscles de la poitrine s'étaient paralysés.

Servons-nous du hatchis pour modifier certaines hallucinations accablantes pour les aliénés, de l'opium pour calmer les douleurs de nos organes souffrants, et laissons l'éther aux chirurgiens. — Il serait indigne des peuples de l'Europe d'aller chercher dans ces

Digitized by Google

substances une source de jouissances morales ou physiques, qui nous abaisseraient au niveau des peuples énervés de l'Asie. N'inventons pas de nouveaux stupéfiants : n'avons-nous pas déjà le vin et le tabac ?

J. Hannon.

FLEUR DE SEIZE ANS.

Riches atours, dentelles et bijoux,
Malgré le temps, en dépit des jaloux,
Par maint flatteur vous font proclamer belle ;
Simple beauté qui passe près de vous,
Séduit soudain votre cercle fidèle.
Qu'a-t-elle donc qu'on s'empresse autour d'elle ?
Deux beaux trésors que, soit dit entre nous,
Ne vous rendront dentelles, ni bijoux :
Fleur de seize ans et grâce naturelle.

Édouard D. L.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LIÉGE.

(1313-1335.)[1]

L'administration des villes par l'aristocratie féodale allait désormais faire place au gouvernement des Communes par les métiers. L'échevinage même, que les nobles avaient jusqu'alors possédé sans partage, finit par tomber entre les mains des bourgeois. Adolphe de la Marck, à qui le pape venait de conférer l'évêché de Liége, remplaça les échevins morts à la male Saint-Martin par des hommes pris dans le commun peuple : « Il transféra le grand sang de la nation dans les métiers, s'écrie douloureusement l'un de nos meilleurs chroniqueurs, et ainsi disparut peu-à-peu tout honneur de chevalerie » [2].

Il ne paraît pas, néanmoins, que les intentions du nouvel évêque fussent d'abord aussi favorables à la bourgeoisie. A peine élu, on ne le vit s'occuper que d'amasser des fonds pour tirer un châtiment exemplaire des troubles sanglants qui avaient éclaté pendant la vacance du siége. A cet effet, il engagea la seigneurie de Malines au comte de Hainaut, moyennant la somme de quinze mille livres, et envoya des ordres afin que l'on fortifiât sur-le-champ ses châteaux de Bouillon, de Franchimont, de Huy et de Moha [3].

1 Ce chapitre est extrait du 2e volume de l'Histoire de Liége, par M. Polain, qui paraîtra très-prochainement.

2 Ilh mit des esquevins a Liege de comon peuple en restitution de cheaz qui mors estoient a male de Saint Martin. Si translata le grand sanc el nation des gens des mestiers...., etc. JEAN D'OUTREMEUSE.

3 Præmissis autem nunciis ad fabricandum machinas et instrumenta bellica pro excessibus, de quibus prædiximus, corrigendis. HOCSEMIUS, p. 364. — JOANNES PRESBYTER. — CHRONICON GEMBLACENSE.

Digitized by Google

Mais Adolphe de la Marck se vit contraint d'ajourner l'exécution de ses projets; la guerre privée des Awans et des Waroux avait recommencé avec plus de violence que jamais, au mépris des quarantaines. Le prince comprit bientôt la nécessité de ne point s'aliéner les classes bourgeoises, qui, seules, pouvaient l'aider à réprimer les excès des barons. Il se borna donc à imposer au peuple de Liége l'obligation de reconstruire l'église de Saint-Martin; en même temps, il publia une ordonnance qui confirmait l'existence et les priviléges des confréries d'artisans [1].

La collation de l'échevinage à des gens de métiers fut sans doute dictée à l'évêque par les mêmes vues politiques. Malgré la loi muée, les traditions du droit carlovingien étaient restées toutes puissantes dans nos provinces; les chevaliers continuaient à ne vouloir reconnaître d'autre législation pénale que celle de Charlemagne; ils durent renoncer à ces prétentions, aussitôt qu'ils eurent affaire à des juges tirés du sein de la bourgeoisie. Le code barbare qui n'avait point cessé de régir nos contrées fut alors de nouveau battu en brèche, une première fois en 1315, puis en 1328, époque à laquelle on promulgua *les Statuts de la cité*, bonne loi de police qui rendit les crimes beaucoup moins fréquents dans le diocèse [2].

L'avénement de la bourgeoisie au maniement des affaires publiques ne fut pas uniquement marqué par ces tentatives d'améliorations sociales : la liberté civile et politique des Liégeois reçut en

[1] Et finablement li esvesque les quittat tout che que a li appartenoit, mains quilh fachent refaire lenglieze Saint-Martin et les cloques, et de che les donat ilh lettres. Et aussi li evesque donat al suplication de capitle de Liege lettres de franchieses a cascon mestiers por li. Jean d'Outremeuse. Les précieux cartulaires de Saint-Lambert contenaient ces chartes importantes et beaucoup d'autres encore; on ne sait malheureusement ce qu'ils sont devenus.

[2] Le commencement de ces statuts indique suffisamment le but qu'on se proposa en les publiant : « Partant, y lit-on, que li loi anchine que ons appelle li loy Charlemaigne, que li esquevins de nostre citeit de Liege salvent et wardent, est sy large que les malfeiteurs en la dite citeit ne peuvent plus par ladite loy estre corrigiez de leurs meffaits suffisamment, li maistres, jureis, gouverneurs et li universiteit de nostre citeit pour les dits malfeiteurs corrigier, dekachier et pugnir selon la quantiteit de leurs meffait, etc. Li status delle citeit. Archives de la Province, grand Greffe des Échevins.

Digitized by Google

même temps une consécration écrite et solennelle par la paix de Fexhe, conclue le 18 juin de l'an 1316. Cette paix célèbre confirma, derechef, les garanties personnelles mentionnées dans la grande charte d'Albert de Cuyck; elle déclara que les bourgeois ne pouvaient être distraits de leurs juges naturels, et que chacun devait être mené par loi et jugement des échevins; elle stipula, en outre, certaines pénalités contre les violateurs de la loi, proclama formellement le grand principe de l'intervention populaire dans l'administration de l'État, et décida que le pouvoir législatif résidait tout entier dans la nation [1].

« Partant, y est-il dit, que chacun, selon sa condition, est tenu de travailler autant qu'il est en lui à ce que la chose commune soit réglée et maintenue de manière que tous puissent vivre paisiblement et que les malfaiteurs soient punis, Nous l'Évêque et le Chapitre, Nous les Chevaliers et Nous les Communautés du pays, avons ensemble ordonné et ordonnons que les franchises et les anciens usages des bonnes villes et du pays de Liége soient dorénavant maintenus et préservés de toute atteinte; que chacun soit mené et traité par loi et jugement d'échevins, ou d'hommes, et pas autrement, excepté les cas appartenant à la hauteur de l'évêque, à savoir l'homicide et le droit de brûler la maison du coupable.

« Et afin que cette ordonnance soit mieux observée, Nous, évêque et nos successeurs, devons et devrons commander à tous nos officiers, maréchaux, baillis, prévôts, gouverneurs de châteaux, mayeurs, et à tous autres qui tiendront de nous quelque office, et leur ferons jurer, à leur réception, de traiter chacun, par loi et jugement, comme il est dit ci-dessus.

[1] La paix de Fexhe a été publiée dans la plupart des recueils qui ont rapport à l'histoire de Liége. L'original n'existe point aux Archives de la Province, mais on en trouve des copies fort anciennes dans les registres *aux paix et concordats*, qui font partie du grand Greffe des Echevins. Cette paix est aussi transcrite dans le beau *cartulaire de Sainte Croix* que nous avons eu plus d'une fois occasion de citer.

Digitized by Google

« Et s'il arrivait, puisse-t-il n'arriver jamais! que l'un de ces officiers contrevînt à cette ordonnance, c'est-à-dire qu'il menât quelqu'un hors loi et jugement, il sera tenu d'indemniser celui à qui il aura causé préjudice en agissant de la sorte. S'il récidive, Nous et nos successeurs devrons le punir selon la gravité de son délit.

« Et si Nous ou nos successeurs, évêques de Liége, ou notre mambour en cas d'absence, étant requis de la part de celui qui aura souffert le dommage ou par tout autre, négligions de faire réparer l'attentat dans la quinzaine après que la plainte aura été adressée, l'offensé pourra exposer ses griefs à notre chapître, lequel, en pareil cas, devra incontinent, et sans malengien, nous requérir de les faire redresser dans la quinzaine suivante, ou de réparer le tout en fournissant le dommage à nos dépens.

« Et si nous ne déférons pas à la requête de notre chapître dans cette seconde quinzaine, alors celui-ci se mettra avec le pays contre nous, afin de nous y contraindre de la manière qu'il trouvera la plus convenable, et il enjoindra en même temps à tous les juges de cesser leurs fonctions jusqu'à ce que l'atteinte portée à la loi ait été réparée.

« Il a été en outre convenu par nous tous que si, en aucun cas, les loix et les coutumes paraissent trop faibles, trop rigoureuses ou trop obscures (*trop larges, trop roides ou trop estroites*), il y sera remédié en temps et lieu par le *sens du pays* » ; c'est-à-dire, par l'avis et le consentement unanimes des trois ordres de l'État, le clergé, la noblesse et la bourgeoisie. »

La paix de Fexhe ramena quelques moments de calme dans nos provinces, mais ils ne furent pas de longue durée. Une rivalité de commerce entre deux villes voisines l'une de l'autre, Dinant au pays de Liége, sur la rive droite de la Meuse, et Bouvigne, sur la rive gauche du même fleuve, dans le comté de Namur, interrompit de nouveau la tranquillité publique [1].

[1] Jean d'Outremeuse. — Hocsem. — Joannes Presbyter. — Galliot, dans son Histoire générale de la ville et province de Namur, a raconté cette guerre en détail.

Digitized by Google

La place de Bouvigne avait jadis beaucoup plus d'importance qu'à présent, et son château passait même pour une excellente forteresse; du côté de la plaine, la ville était entourée d'épaisses murailles, ce qui la rendait en temps de guerre d'un accès extrêmement difficile. Dinant était aussi alors bien plus renommée qu'aujourd'hui; elle faisait un trafic considérable avec la haute Meuse et le nord de la France; elle exportait au loin, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs ces cuivreries si renommées, ces admirables *dinanderies* dont on possède encore aujourd'hui quelques précieux restes [1]. C'était, pour le commerce et l'industrie, la première ville du pays après Liége.

La rivalité de Bouvigne et de Dinant datait de loin et avait à diverses époques occasionné des démêlés sanglants. Ce furent cette fois les Dinantais qui commencèrent les hostilités : le 2 novembre 1319, ils prirent tout à coup les armes, entrèrent dans Bouvigne et allèrent y piller les manufactures. A leur tour les Bouvignois, renforcés par un certain nombre de soldats, que leur avait envoyés secrètement le comte de Namur, cherchèrent à surprendre leurs ennemis [2]. Ils se partagèrent en deux corps, et pendant que le premier faisait mine de s'avancer résolument vers Dinant, comme pour l'attaquer, l'autre se plaça en embuscade dans un petit bois qui longeait le chemin.

Les choses se passèrent ainsi que les habitants de Bouvigne l'avaient présumé ; les Dinantais, voyant l'ennemi au pied de leurs murailles, sortirent incontinent de la ville et tombèrent avec impétuosité sur les assaillants qui se replièrent aussitôt vers le lieu de l'embuscade ; les Dinantais, s'étant lancés imprudemment à leur poursuite, allèrent se jeter au beau milieu de l'ennemi [3]. Un grand

[1] Voyez les fonts baptismaux de Saint-Barthélemi, à Liége.

[2] Partant ont-ilh mandeit al comte de Namur leur sangnour natureis quilh les secorist. Et ilh les envoyat grant genz d'armes qui ont gardeit Boving contre les Dysuantois. JEAN D'OUTREMEUSE. — HOCSEM. — JOANNES PRESBYTER.

[3] Se vinrent une partie vers Dynant por atraire les gens four. Et quant cheaz de

Digitized by Google

nombre d'entr'eux succombèrent; il n'y eut de merci pour personne, pas même pour les prisonniers qui furent tous inhumainement égorgés.

L'évêque de Liége alors prit fait et cause pour les Dinantais; de son côté, le comte de Namur déclara qu'il soutiendrait ses gens de Bouvigne, et la guerre fut déclarée. Le duc de Brabant interposa sa médiation et obtint qu'il y aurait trêve entre les parties belligérantes pendant deux ans; mais les Dinantais ne purent se résoudre à suspendre aussi longtemps les effets de leur vengeance. Au mépris de l'armistice, ils construisirent, sur les hauteurs qui dominent Bouvigne, une tour extrêmement haute, qu'ils appelèrent Montorgueil, et d'où ils faisaient tomber sur la ville d'énormes quartiers de rocs qui écrasaient les maisons [1].

Les hostilités recommencèrent. Adolphe de la Marck alla mettre le siége devant Bouvigne, dans le dessein de la raser; mais cette ville résista à tous les efforts qui furent faits pour s'en emparer, et après quarante et un jours de tentatives infructueuses, l'évêque se vit obligé de renoncer à son entreprise. De son côté, le comte de Namur avait pénétré en Hesbaye et s'était fait battre à Burdinne par deux vaillants capitaines, Jacques de Lens et Amel de Bovegnistier (3 août 1321). Il y eut encore plusieurs engagements du côté de la Mehaigne; enfin la paix fut conclue le 13 novembre 1322; on ignore à quelles conditions [2].

Les difficultés avec le pays de Namur venaient à peine d'être assoupies que la guerre privée des Awans et des Waroux, qui durait depuis si longtemps, recommença avec une nouvelle fureur;

Dynant les veyrent, si sont armeis et yssus fours a banires leveez et deployez. Et cheaz sen vont fuiant malicieusement en atraiant toudis et en brochant toudis vers Boving. Et les Dysnantois les cachent fort, et les ont jusques à Boving cachies. JEAN D'OUTREMEUSE. — JOANNES PRESBYTER. — HOCSEM. — GALLIOT.

1. Intereà Dionantenses turrim erigere fortissimam inceperunt, undè machinis erectis per Bovinium lapides jacere possunt, domos oppidi diruendo. HOCSEM, p. 377.

2 HOCSEM. — JOANNES PRESBYTER. — JEAN D'OUTREMEUSE. — CHRONICON GEMBLACENSE. — GALLIOT, etc.

Digitized by Google

des rencontres sanglantes eurent lieu à Waremme, Berlo, à Saint-Trond ; mais loin d'amortir le feu des dissensions, le nombre des victimes ne faisait qu'augmenter celui des combattants. A l'expiration de chaque quarantaine, on voyait des barons, qui jusqu'alors s'étaient abstenus de prendre les armes, venir se ranger du côté des uns ou des autres [1] ; les villes elles-mêmes finirent par s'intéresser à cette grande querelle de la noblesse ; Liége embrassa le parti des Awans, tandis que Huy se déclarait pour les Waroux.

La plupart des anciens chefs qui avaient entrepris cette guerre étaient morts ou avaient été remplacés par d'autres. A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1325, le capitaine des Awans était Guillaume, châtelain de Waremme. Henri, seigneur de Hermalle, commandait les Waroux. La haine que se portaient ces deux puissants barons n'était ni moins vive, ni moins profonde que celle qui, trente ans auparavant, divisait messires Humbert Corbeau d'Awans et Guillaume, le Jeune, de Waroux. Comme eux, ils étaient sans cesse à s'épier, et s'efforçaient de se nuire le plus possible [2].

Un jour que Henri de Hermalle, accompagné de ses gens, se rendait au village de Herck, près de Tongres, il tomba dans une embuscade que lui avait dressée le châtelain de Waremme, et il y fut tellement maltraité qu'il ne donna bientôt plus aucun signe de vie. Après l'avoir tourné et retourné en tous sens, ses assassins, le croyant mort, remontèrent à cheval et s'en allèrent [3].

Ils étaient déjà loin quand l'un d'eux, messire Arnould de Jehain, frère du châtelain de Waremme, et qui haïssait le seigneur de Hermalle plus que tout autre, s'avisa de revenir sur ses pas afin de

1 Nequident, quant un leurs prochains cuziens en estoit mors, et les quarantaines estoient jettées, par lesquels ilh estoyent loyez, ilh y entroient de noveal, dont en la fin, anchois les paix faites, ly plus grant partie de cheaz qui a ce jour ne sen estoient meleis, furent ens bouteis ly ung devant, ly altre apres. Hemricourt, p. 345.

2 Hemricourt, Miroir des nobles de Hesbaye.

3 La fust ilh playeis et teilement navreis quil gisoit la syque mors, et navoit en ly nul semblant de vie ; ilh fust dois ou trois fois tourneis et retourneis afin que on fuist bien certain de sa mort.... Mais tos les jugont por mort et sains esprit. Adont montont ilh a cheval et le laissont sor les champs. Hemricourt, p. 340.

Digitized by Google

bien s'assurer s'il n'était plus en vie. Il retrouva le corps dans la même posture où il venait de le laisser ; néanmoins il tira derechef son épée, et lui en porta un coup terrible de bas en haut, en s'écriant : « Sire de Hermalle, sire de Hermalle, tu t'étais vanté que je périrais un jour de ta main, mais ton orgueil est abattu et ta parole faussée, car te voilà frappé de la mienne. » Puis il s'éloigna et courut rejoindre ses compagnons [1].

Cependant, les valets du sire de Hermalle recueillirent leur maître et le transportèrent à Herck, où il guérit de ses nombreuses blessures. Le chef des Waroux n'eut plus alors un moment de trêve qu'il ne se fût vengé. Il manda les chevaliers de son lignage et beaucoup d'autres encore, leur remontra la violence qu'on lui avait faite, et comme il était riche et fort remuant, il embrouilla tellement les affaires, dit Hemricourt, qu'il eut mis en peu de temps tout le pays en feu [2].

Les quarantaines prescrites par l'évêque à la suite des dernières rencontres expiraient le 24 août (1325) ; le sire de Hermalle, prenant l'initiative, envoya défier le châtelain de Waremme, et lui fit savoir que le dimanche suivant, jour de la Saint-Barthélemi, il irait abattre la porte de son château de Haneffe. Des deux côtés, on se prépara donc à la guerre. De tous les points de la Hesbaye et du Condroz les barons arrivèrent avec leurs gens d'armes et leurs vassaux ; les Berlo, les Gaillard de Chaynée, les Des Prez de Neuvice, les Colonster, les Chabot, les Julemont, les Charneux, les de Cerf de Huy, les Chantemerle et beaucoup d'autres vinrent se ranger sous la bannière du sire de Hermalle, tandis que les Surlet de Liége, les Chauveau de Vivegnis, les Diavelos de Herstal, les sires de Rummen et de Villers-aux-Tours, les Haneffe et les Hozemont se joignirent au châtelain de Waremme [3].

[1] « Sire de Hamalle, tu testois vanteis que je moroy de ta main, mais tes orgoul est abatus et ta parolle fasee, car tu es mort delle mienne. » HEMRICOURT. ibidem.

[2] Ilh estoit de grans sens et de gran porkache et de gran richeche ; si kemelat tailement les fiseez par tot, etc. HEMRICOURT, p. 341.

[3] HEMRICOURT, Guerres d'Awans et de Waroux. — JEAN D'OUTREMEUSE.

Digitized by Google

Au jour de la bataille, les Awans se trouvèrent réunis au nombre de plus de deux cent soixante-dix chevaliers ; il y en avait trois cent cinquante parmi les Waroux, sans compter une foule de gens de pied qui accompagnaient leurs seigneurs.

Les deux troupes ennemies se rencontrèrent le 25 août dans la plaine de Dammartin. Aussitôt le châtelain de Waremme se fit armer de toutes pièces. Le chef des Awans était un homme extraordinairement gros et fort, et de la plus haute stature qu'il y eût dans le pays [1]. Quand on lui amena son grand cheval de combat, Moreau de Dave, il eut besoin de deux hommes vigoureux pour se mettre en selle. Quelques-uns de ses amis le blâmaient d'avoir revêtu une armure tellement pesante qu'il lui était presque impossible de se mouvoir : « Or ça, taisez-vous, leur dit-il, et ne vous mettez pas en peine, je vous jure que s'il en a fallu deux pour m'y placer, quatre et plus ne m'en feront pas descendre. Laissez faire Dieu et monseigneur saint Georges à qui je me recommande [2]. »

Pendant ces préparatifs du chef des Awans, les capitaines avaient rangé leur monde ; les bannières des lignages avaient été déployées, et les penonceaux flottaient au vent. Les chevaliers et les écuyers s'étaient placés en avant et sur une seule ligne, chacun tenant son heaume suspendu à l'arçon de la selle de son cheval ; les gens de pied se trouvaient derrière la cavalerie, comme cela se pratiquait généralement alors.

On allait en venir aux mains lorsque on vit paraître entre les deux armées Gérard Sougnet et Goffin de Fetinne, tous les deux hommes de fief de l'évêque, et qui, haletants et couverts de sueur, accouraient proclamer la quarantaine de par Monseigneur de Liége ; mais les barons ne firent pas semblant de les entendre, ils se

1 Ilh estoit demezurement fort et ly plus poissans chevalier de corps, de membres et de grandeche de stature quy fuist en ce pays. Hemricourt.

2 « Or taiziez, taiziez, et ne vos emayez de rins, car je vos jure Dieu et S. George que silh a covenut enz dois a moy aydier monteir, puisque je suis sor Moreal, quilh y farat eaz quatre ou plus anchois que je soye demonteis. Laissiez en Dieu et saint George covenir, eu cuy warde je suy commandeis. » Hemricourt, p. 336.

Digitized by Google

couvrirent aussitôt de leurs heaumes, et donnant violemment de l'éperon dans le ventre de leurs destriers, ils se précipitèrent les uns contre les autres et engagèrent le combat [1].

Le premier choc fut terrible et coûta la vie à plus d'un baron; les gens de pied donnèrent à leur tour; ils se jetèrent résolument au milieu des chevaux, des lances et des armures, s'efforçant de désarçonner les cavaliers et les assommant ensuite à grands coups de maillets.

Les chefs des deux partis opposés se rencontrèrent enfin et s'attaquèrent avec un acharnement inouï. Le sire de Hermalle était petit de taille, mais brave outre mesure [2] : il montait un excellent destrier et avait à ses côtés ses cousins Raes et Eustache, sires de Chantemerle, qui ne s'occupaient qu'à parer les coups dirigés contre lui. Robert de Trugnée et Thomas de Hemricourt remplissaient le même office auprès du châtelain de Waremme.

La lutte des deux champions durait depuis quelques instants, lorsque le cheval du sire de Hermalle s'abattit et renversa son cavalier. Aussitôt Arnould de Jehain saute à terre, monte sur le corps du chef des Waroux et lui brise la tête d'un coup de hâche. Mais, au même instant, il tombe lui-même ainsi que son frère Butoir, frappé par les Chantemerle [3]. Alors le combat fut une vraie boucherie; furieux de la mort des siens, le châtelain de Waremme se précipite au travers des rangs ennemis, renverse tous ceux qui osent se mesurer avec lui, et fait des Waroux un horrible carnage. Les Berlo et les de Ville abandonnèrent les premiers le champ de bataille; les autres se défendirent quelque

[1] Adont vinrent en grant haste entre dois batailhes Gerars Sougnes et Goffin de Fetines, citains de Liege, hommes de fyez a Monss. de Liege, por jeteir quarantaines entre les parties et monstroient leur commission. Mais les parties jetont leurs heames en leurs tiestes, et fisent un grant bruit, et ferirent chevaz des esporons de grant volenteit les uns contre les autres. HEMRICOURT.

[2] Ly syres de Hermalle estoit petit, mais corageux estoit outre mesure. HEMRICOURT.

[3] Anchois que lydit monss. Ernus soy powist releveir, ilh et ses freires Butoir furent mors par cheaz de Chantemierle. HEMRICOURT.

Digitized by Google

temps encore avec vigueur, mais la victoire appartint décidément aux Awans [1].

Depuis cette sanglante rencontre, dit Jacques de Hemricourt, les chevaliers des deux lignages se renfermèrent dans leurs châteaux et n'adressèrent plus aucun mandement général à leurs amis pour s'assembler et se battre à certains jours fixés comme cela s'était pratiqué jusqu'alors. Il n'y eut plus entre eux que des défis isolés et de simples escarmouches sans grande importance [2].

Enfin, après trente-huit années de guerre, un arrangement fut conclu entre les Awans et les Waroux, le 15 mai 1335. Les chefs des deux partis, au nombre de douze, s'étant assemblés à l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége, y convinrent des points suivants [3]:

« Il y aura paix éternelle entre les familles, et amnistie générale des guerres, meurtres, combats, haines, rancunes, dépits, injures, dommages, crimes, larcins, incendies, et d'autres méfaits, sans en excepter qui que ce soit, et sans que personne puisse jamais adresser aucunes plaintes à Monseigneur de Liége au sujet de ces dommages, lesquelles plaintes sont déclarées nulles pour l'avenir.

» En mémoire perpétuelle de la réparation des désordres qui ont pendant si longtemps désolé le pays, il sera construit, en lieu convenable, une église consacrée à la Vierge, mère de Dieu, et aux douze apôtres. Les chevaliers du lignage des Waroux, par forme d'amende et en expiation de leurs crimes, contribueront à la construction de cette église pour une somme de trois mille cinq

1 Hemricourt. — Jean d'Outremeuse. — Li bataie di Dammartin, vieille chanson publiée dans le Choix de chansons et poésies wallonnes, recueillies par MM. B. et D. Liége, Félix Oudart, 1844, in-8°.

2 Apres ches choses teilement avenues demoront toutes les parties assez clossement sor leurs fortreches et en leur warnisons et ne fissent onk puis nul general mandement et assemblée de leurs amis por revenir a journee determinee les uns contre les autres, mais maintes belles skermuses y avait, etc. Hemricourt, p. 361.

3 Le texte bien complet de la paix des XII se trouve dans la chronique de Jean d'Outremeuse, manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, vol. 11, fol. 208 et suiv. Salbray, l'éditeur de Jacques de Hemricourt, n'en a publié qu'une traduction, et en a retranché plusieurs pièces qui doivent y être jointes.

Digitized by Google

cents livres, en bonne monnaie de Liége; le lignage des Awans fournira également pour sa part quatre mille livres de même monnaie, lesquelles sommes compenseront les pèlerinages auxquels les coupables devraient être condamnés.

» Pour tout ce qui surviendra par la suite au pays et diocèse de Liége entre les familles divisées, comme mort d'homme, membre mutilé ou estropié, plaie ouverte, effusion de sang, blessure, combat, coups, paroles outrageantes ou autres injures, les coupables seront punis comme pour de nouveaux attentats, et ne seront compris dans le châtiment que ceux-là mêmes qui auront commis le mal, laissant en liberté tous leurs adhérents, afin de ne point renouveler ces funestes dissensions.

« Les infractions à la paix seront punies de la manière suivante :

« L'homicide recevra la mort, s'il est prouvé par les informations qu'il la mérite réellement. Dans le cas contraire, il sera chassé du pays et sujet à la poursuite de monseigneur de Liége [1]. Les amis et les parents de la victime n'entreprendront aucune guerre à ce propos, sous peine de bannissement.

« Quiconque privera quelqu'un d'un membre devra perdre ce même membre. Si le coupable échappe, il sera banni du diocèse et soumis à la poursuite de monseigneur de Liége pendant un espace de vingt ou de quarante années; au bout de ce terme, il aura seulement satisfait à la justice de l'évêque, et pour rentrer dans le pays, il devra également satisfaire à celle du seigneur particulier du lieu où le crime aura été commis.

« Pour ce qui concerne les offenses ou autres injures, le plaignant pourra avoir recours à la loi du pays dans le délai fixé, ou s'adresser au *tribunal des douze*, institué par la présente paix [2], et dont les

[1] Quiconque des parties et linages dessurdis ochiroit l'autre, mort rechevieroit se tenus ilh est, tantoist de ce faist meisme banis et decachies four del pays del evesqueit et dyocèse dessurdite et en la cache del signour de pays. PAIX DES DOUZE dans JEAN D'OUTREMEUSE, fol. 229, V°.

[2] Li blechies soy porat ploindre et de chu avoir recours a le loy de pays, dedens le temps quelle warde que on doist telle pleinte faire. Et se pleindre ne aleir ne veult a le

Digitized by Google

membres, nommés à vie et choisis par moitié parmi les Awans et les Waroux, seront juges de tous les différends qui s'élèveront désormais entre les descendants de Raes de Dammartin. »

La *paix des douze*, comme on nomma cet arrangement, brisa les liens qui jusqu'alors avaient uni entre eux les membres d'un même lignage et devint une cause de ruine pour la chevalerie liégeoise, dont la puissance, à dater de cette époque, alla déclinant de jour en jour [1].

Ce fut précisément à la fin de cette longue guerre des barons, et comme au soir même de la bataille, que naquirent à Liége les deux chroniqueurs qui devaient nous conserver le souvenir de tous ces preux et nous raconter les temps héroïques de la patrie : Jacques de Hemricourt vit le jour en 1333; Jean d'Outremeuse cinq ans plus tard.

L. Polain.

loy de pays, ilh poroit silh ly plaist son mal demonstreir a cheaz de nos XII, etc. Paix des douze. Nous ne donnons ici que la substance des principaux articles de la paix des XII.

1 Puis l'an 1335 que pais fust faicte des lynages dessurdis, sont tous chis lynages oblieis, et tout amour, charnaliteit et serviche refroidie, car chevaliers et escuwiers des lynages dessurdis nont besongne de nul serviche partant qu'il ne soy puelent werier por le loyen del pais des XII, se nont cure de savoir qui sont leurs cuziens, etc. Jacques de Hemricourt, Miroir des Nobles de Hesbaye, p. 267.

Digitized by Google

LES BORDS DE LA SAMBRE.

LÉGENDES NATIONALES.

2me LÉGENDE. — LA FONTAINE AUX PÉPINS.

A son entrée en Belgique, la Sambre passe sous un pont célèbre dans la contrée à laquelle il donne son nom. C'est d'après les érudits de l'endroit, un ancien ouvrage des Romains, mais il n'a pas gardé le moindre vestige de son origine. Environ une demi-lieue plus loin la Sambre reçoit la Hante.

Nous remontions, Gustave et moi, le cours de cette petite rivière tantôt coulant paisible et calme à l'ombre de peupliers élancés, de saules trapus à la tête touffue et de sorbiers aux fruits éclatants; tantôt bruissant encaissée entre des rocs de marbre brut ou tombant en cascades sur un lit de cailloux arrondis; tantôt déroulant les mille sinuosités de son ruban d'argent au milieu de vastes prairies. Après quelques heures de marche, nous débouchâmes sur la route de Chimay, une des routes les plus fastidieuses que jamais voyageur ait eu à parcourir. Heureusement nous en arrivions à l'endroit le moins monotone. La rivière gronde sous nos pieds. A droite, sur les derniers plans du paysage, le toit rouge d'une marbrerie et des cabanes d'ouvriers couvertes de vieux chaume se montrent à travers le feuillage. A gauche, bordée le long de la route par des sapins et close de tous les autres côtés par des bois percés de larges allées, une prairie déploie son tapis de velours vert semé de marguerites. A l'horizon, les collines qui courent le long de la Sambre se confondent avec les nuages. Le grincement monotone de la scie qui ronge le marbre se mêle aux sifflements du vent qui ploie la cime des hêtres, à la voix irritée de la Hante et aux derniers roulements d'un orage qui se dissipe.

Digitized by Google

Suivez-nous dans ces beaux bois et dans ces riches promenades. Laissons, à notre gauche cette ruine d'un couvent, franchissons la planche posée sur le ruisseau, traversons cette prairie et asseyons-nous.

Des pommiers plantés en cercle autour du banc où nous sommes, nous protègent de leur ombre. Le soleil qui reparaît aura bientôt séché les dernières gouttes de pluie et nous pourrons nous reposer de notre longue promenade.

— Quelle est cette fontaine ? demandai-je à mon compagnon en lui montrant un bassin circulaire bordé de gazon, qui se trouvait à nos pieds.

— *La Fontaine aux Pépins.*

— Quel nom bizarre !

Vous saurez que j'aime beaucoup les traditions et les légendes ; aussi la question d'usage suivit-elle immédiatement mon exclamation.

— Il doit y avoir une histoire là dessous. La connais-tu ?

Il fit un signe de tête affirmatif. Le cou tendu, les oreilles ouvertes, les yeux fixés sur sa bouche pour ne perdre aucune de ses paroles, je pris la position la plus commode pour écouter longtemps, et Gustave commença :

» Sous le règne de Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, vivaient dans ce village, le seigneur du lieu, le sire de Montigny, et sa noble dame. Après vingt années d'une union stérile, ils désespéraient d'avoir un héritier de leurs domaines et du blason vaillamment créé par leurs aïeux aux premières croisades, lorsque Dieu exauça leur vœu le plus ardent. Le sire de Montigny chassant dans les forêts voisines de son manoir poursuivait un énorme sanglier, lorsque tout à coup son palefroi s'arrêta court. Le bon seigneur mit pied à terre et aperçut un petit enfant couché dans une corbeille. Un billet attaché au coussin qui soutenait sa tête portait ces mots : « Ayez pitié de moi. Je suis de sang » noble et ai nom Rombaud. »

» La bonne étoile du pauvre petit ne pouvait mieux le servir. Le sire de Montigny prit l'enfant et la corbeille, sonna du cor pour rappeler ses piqueurs et ses chiens, laissa le sanglier et la chasse et revint à son château. La Châtelaine reçut fort bien son époux et le gibier singulier qu'il lui rapportait. Rombaud, confié aux soins d'une nourrice, fut élevé comme un enfant de haut lignage.

Digitized by Google

« Dieu récompensa cette bonne action. Deux ans après l'arrivée de Rombaud, il y eut fête et liesse au noble manoir : la Châtelaine venait de donner le jour à une fille qui fut appelée Domitilde. Cet événement était heureux pour Rombaud. En effet, le sire de Montigny devenu père d'un fils, devait laisser Rombaud ce qu'il était, à savoir un enfant trouvé dans les bois, et pouvait en faire tout au plus un page favori. Mais tout en lui laissant un futur héritier de son nom et de ses armes, une fille lui donnait à chérir un enfant qui pourrait, en épousant Rombaud, unir plus étroitement celui-ci à la famille de son bienfaiteur.

« Les deux enfants grandirent ensemble. A dix-sept ans Rombaud promettait d'être un jour un chevalier accompli. Beau, grand, bien fait, la figure expressive, les traits fortement accentués, il était habile à manier la lance et l'épée, et domptait les destriers les plus difficiles. Domitilde, âgée alors de quinze ans, était devenue une douce et joyeuse jeune fille. Je ne t'en ferai pas le portrait : les habitants de ce pays n'ont conservé que le souvenir de ses vertus.

« A cette charmante affection de l'enfance qui n'est plus de l'amitié sans être encore de l'amour, succéda cette dernière passion qui d'abord timide et s'ignorant elle-même, se révèle, un matin, par le serrement de main ou, un soir, par le baiser accoutumé. Bientôt plus hardie, elle se montre dans les regards, dans des mots insignifiants pour tout autre que les amoureux, sur le pétale d'une fleur, dans le miroir des eaux; parfume l'air et murmure avec la brise. Tout s'anime alors d'une vie nouvelle qui ne se laisse comprendre que par l'amour et qui disparaît à tout jamais avec les premières émotions du cœur.

« Que de fois Rombaud et Domitilde parcoururent les environs, chevauchant l'un à côté de l'autre en compagnie du seigneur et de sa dame. Ceux-ci se réjouissaient de cette passion naissante et si riche de promesses de bonheur pour leurs deux enfants qui, après s'être aimés comme frère et sœur, s'adoraient déjà comme amants et se rendraient heureux comme époux.

« On dit qu'en ce temps-là les serfs s'occupaient peu ou point des faits et gestes de leurs suzerains, surtout pour en médire. Aussi les manants de Hantes-Wihéries et du territoire du moderne Montigny-saint-Christophe, ne voyaient-ils dans la conduite des deux jeunes gens que pure affection d'enfance. Domitilde et

Digitized by Google

Rombaud même s'aimaient éperdument, qu'ils croyaient encore n'être pas sortis des bornes de l'amitié fraternelle.

« Or, voici qu'un matin le seigneur de Montigny manda Rombaud dans la salle d'armes de son castel. Le jeune homme se hâta d'arriver et trouva son bienfaiteur assis dans un vaste fauteuil sculpté richement et garni de cuir doré. Quelques varlets portaient sur des coussins les insignes d'écuyer : une épée et un écu sans armoiries.

« Rombaud s'avança avec respect et mit un genou en terre devant son seigneur.

« Mon fils, lui dit celui-ci, te voilà parvenu à l'âge où tout mâle « de noble lignée se doit distinguer par ses faits d'armes et gagner « ses éperons de chevalerie. Te voilà assez habile à manier la lance, « à frapper de l'épée, à dompter un palefroi. Tu as de nouveaux « devoirs à remplir. Le sire de Lalaing consent à te recevoir au « nombre de ses écuyers. Tu vas partir pour te rendre au château « du plus haut en renom et vaillantise des vaillants et renommés « chevaliers Hennuyers. Profite des exemples de féale conduite que « tu recevras en son manoir et que *Dieu, mon Seigneur, et ma* « *Dame!* soit toujours ta devise comme celle de tout brave et loyal « chevalier. »

— « Je serai digne de vous, mon père, et du maître que vous me donnez, » répondit Rombaud.

— « Au nom de Monseigneur Dieu le Père, au nom de Monsei- « gneur Dieu le Fils, au nom de Monseigneur Dieu le Saint Esprit « et de Madame la Très-Sainte et Bénoite Vierge Marie, je vous « bénis, mon fils. Gardez-vous de forfaire à l'honneur et mourez à « l'heure même si vous devez un jour être un chevalier couard et « félon. »

« Rombaud reçut l'épée et l'écu des mains du sire de Montigny, et après l'avoir embrassé, alla prendre congé de sa mère adoptive ainsi que de Domitilde, pendant que deux varlets sellaient les chevaux et faisaient les préparatifs du voyage.

« Les adieux furent touchants, Domitilde s'évanouit lorsque son ami lui annonça son départ. Rombaud était sans doute en proie à une vive émotion, mais un écuyer du sire de Lalaing ne pouvait laisser éclater de telles faiblesses et des sentiments qu'il ne s'expliquait pas trop lui-même.

Digitized by Google

« Il partit donc vers le milieu du jour. Le pont-levis et la herse se relevèrent après lui. Les varlets faisaient à l'envi l'éloge du jeune maître absent, tandis que les nobles châtelains parlaient sans cesse du jeune écuyer, vantaient sa beauté, sa force, sa bravoure, et rêvaient pour lui l'avenir le plus brillant. Domitilde seule restait silencieuse. Elle songeait non aux honneurs, à la gloire, mais au bonheur de Rombaud. Son instinct de femme lui disait que c'était là le point important et qu'en cela tout dépendait de l'amitié qui l'unissait à son ami absent.

« Trois ans s'étaient écoulés depuis lors sans autre événement remarquable qu'un tournoi tenu à Mons, en Hainaut, sous les yeux du comte Baudouin. Rombaud, armé chevalier quelques jours avant cette solennité féodale, y fit ses premières armes avec beaucoup d'éclat et y reçut des mains de la comtesse Marie de Champagne, une belle écharpe aux couleurs de la noble souveraine et brodée par elle. Ce brillant succès attira sur Rombaud l'attention des seigneurs et la bienveillance des dames; mais il restait fidèle à Domitilde qui lui gardait son amour dans le silence du manoir paternel.

« Depuis le départ de son ami, la jeune fille se plaisait à diriger ses promenades vers cette fontaine. C'était le but ordinaire de ses excursions dans les temps plus heureux où Rombaud partageait ses plaisirs et chevauchait à ses côtés. Assise sur le gazon, Domitilde évoquait le souvenir des joies si pures de son enfance et se rappelait, avec une émotion douloureuse mais qui n'était pas sans charme, l'instant où Rombaud, quittant le manoir de Montigny, lui avait adressé, au détour du chemin, un dernier baiser d'adieu. Tout à coup elle entend un léger bruit derrière elle. La jeune fille se retourne et jette, en rougissant, un cri de surprise. C'est Rombaud qui la serre sur son sein et l'embrasse avec amour. Après avoir satisfait au besoin de leurs cœurs en échangeant les douces paroles que se disent deux amants réunis après une séparation prolongée, les jeunes gens remontent sur leurs destriers qui broutaient l'herbe au pied des arbres où ils étaient liés, et gagnent au galop le château du sire de Montigny.

« Rappelle-toi le jour où, disant un éternel adieu à l'esclavage bientôt regretté du collége, tu vis ta mère verser de douces larmes sur ton retour. Tel fut l'accueil que firent le vieux châtelain et la

Digitized by Google

bonne dame de Montigny à leur fils adoptif. Mais ils remarquèrent sur la cotte d'armes du beau chevalier un signe dont l'aspect avait fait tressaillir Domitilde; c'était une croix d'étoffe rouge.

— Auriez-vous pris la croix ? demanda, non sans quelque inquiétude, la dame de Montigny.

— Oui, ma mère. Le curé de Neuilly me l'a donnée lui-même. Le départ des croisés de Flandre et de Hainaut, sous le commandement du comte Baudouin, aura lieu prochainement et ceux qui ne seraient pas au rendez-vous le jour fixé, perdraient une partie des indulgences et pardons accordés par le Saint Père Innocent III. Aussi le bonheur de nous voir réunis sera bien court, hélas !

— Bien, mon fils, dit le châtelain. Tu as mis à profit les exemples de De Lalaing. Ah ! si l'âge et les infirmités ne me retenaient cloué dans mon manoir, tu ne partirais pas seul et le comte Baudouin me verrait à ses côtés aussi fidèle au fils que je le fus au père !

— Mon doux ami, dit alors Domitilde en surmontant son émotion, Dieu m'est témoin que c'est avec joie que je vous vois partir pour sa cause, et je le prierai pour qu'il vous octroie prompte victoire et prompt retour.

« Tu sais que dans ces temps reculés il n'était point rare que deux amants, dans la position de Domitilde et de Rombaud, se fiançassent au moment d'une séparation qui pouvait être sans fin. De tels engagements étaient si religieusement tenus de part et d'autre, que souvent, lorsque l'absent mourait, le survivant lui gardait une fidélité inviolable et attendait que la mort vint réaliser dans une autre vie l'union éternelle qu'ils s'étaient promise dans celle-ci.

« Les fiançailles des deux jeunes gens s'accomplirent la veille même du jour fixé pour le départ du jeune homme. Après cette cérémonie les fiancés voulurent revoir, avant de se séparer de nouveau, le lieu témoin des joies d'un premier retour. Quand ils y furent arrivés :

— Regarde, ami, dit la jeune fille, ces deux pommiers que nous avons semés ensemble il y a quinze ans. Vois leur vigueur et leur riche feuillage. Nous leur avons donné ton nom et le mien et notre amour a grandi avec eux. Pendant ton absence ils seront mes confidents les plus chers. Je viendrai sous leur ombrage prier Dieu pour mon Rombaud; tu songeras, quand tu seras loin d'ici, à notre fontaine, à nos chers pommiers.

Digitized by Google

« Rombaud ferma par un baiser la bouche de sa fiancée, et la journée touchait à sa fin lorsque les jeunes gens furent de retour au château.

« Le lendemain, par une magnifique matinée de printemps, un jeune chevalier armé de pied en cap, portant la bannière de Montigny et monté sur un beau palefroi, sort du vieux castel. Il est suivi de cent hommes de fief, tous croisés. Un vieillard embrasse avec effusion le jeune chef de cette petite troupe. A la fenêtre d'une des tourelles du manoir, une femme agée et une jeune fille agitent, en pleurant, une écharpe en signe d'adieu. Les traits de Rombaud, car c'est lui, respirent une noble ardeur et l'espérance de la victoire. La visière de son casque qu'il a relevée, lui permet de jeter les yeux sur la fenêtre où sa fiancée et sa mère adoptive se sont placées pour le voir le plus longtemps possible. Mais les clairons sonnent le départ. Rombaud et son escorte descendent la colline sur laquelle est assis le château de Montigny. Au pied de cette colline s'étend un vallon entrecoupé de bois et sillonné par la Hante. La petite troupe se déploie en suivant les sinuosités du chemin. Le soleil éclaire de ses rayons les plus purs cette scène où la douleur de l'absence est combattue par la conscience de la cause qu'on va défendre, l'espoir du succès et la pensée du retour; Rombaud, couvert d'armes resplendissantes, marche en tête en levant sa bannière, et se retourne souvent vers la tourelle où l'écharpe apparaît longtemps encore après que le dernier homme d'armes a disparu dans la forêt.

» Il est inutile de te rappeler les faits principaux de la quatrième croisade et la fin controversée de Baudouin de Constantinople. Le *bruit* de ces événements était parvenu depuis deux ans jusques en nos provinces, que les habitants de Montigny ignoraient encore le *sort* de Rombaud.

« Un manant de ce village rapportait à sa chaumière le bois mort qu'il avait ramassé dans la forêt, et traversait le vallon de la Hante. On était en automne. Les squelettes des arbres dépouillés de presque tout leur feuillage, rendaient plus triste l'aspect du paysage terminé par la colline sur laquelle s'élevait le vieux manoir abandonné, hélas ! et commençant à tomber en ruines. La lune jetait une faible clarté à peine suffisante pour détacher les masses principales de cet ensemble désolé. Le bûcheron pressait le pas pour

Digitized by Google

atteindre les premières maisons du village, lorsqu'arrivé au détour du chemin, il recula effrayé. En regardant avec plus d'attention, il parvint à distinguer la cause de sa terreur. Il vit, assis au pied d'un arbre, un homme pâle et couvert d'armes faussées. Cet étranger semblait rêver profondément, tandis que son cheval qui paraissait aussi épuisé de fatigue que son maître, broutait avec avidité l'herbe qui croissait sur le bord de la route. Le bruit des pas du paysan tira l'inconnu de sa rêverie. Il se releva brusquement et s'adressant au manant :

— Êtes-vous de Montigny? lui demanda-t-il avec une politesse mêlée de hauteur.

— Oui, monseigneur, répondit le paysan saisi d'un respect involontaire.

— Alors vous pouvez m'indiquer le chemin du château?

— Sans doute; mais si vous n'avez pas d'autre gîte pour cette nuit, je vous plains, seigneur étranger.

— Et pourquoi donc? Le sire Enguerrand de Montigny et sa dame me connaissent.

— C'est possible, mais cela ne vous servira guère, car ils sont mort depuis quatre ans environ et le château n'est habité que par des corbeaux et des hiboux.

— Le manoir abandonné! s'écria l'étranger avec une émotion qu'il ne chercha pas à maîtriser et qui surprit le bûcheron. Mais la fille du châtelain, madame Domitilde?

— Ah! pour celle-là, elle vit, heureusement pour le pays, car c'est une sainte.

— Mène-moi près d'elle alors.

— Impossible, seigneur. Madame Domitilde, à la mort de son père et de sa mère, a fait deux parts de ses biens. La plus grosse appartient à messire Rombaud, un brave jeune seigneur, son fiancé, qui malheureusement est mort, dit-on, dans un combat contre les Sarrazins. L'autre part a été employée par notre dame et maîtresse à fonder un petit monastère qu'elle habite aujourd'hui. De là elle répand ses aumônes sur les pauvres de la contrée, et elle prie Dieu de lui ramener son fiancé. Mais j'ai peur qu'elle l'attende longtemps encore, ajouta le manant en secouant la tête avec tristesse, ou que messire Rombaud ne revienne trop tard, car la pauvre dame a bien souffert, a bien pleuré depuis son départ, et

Digitized by Google

surtout depuis que le bruit de la mort du sire Rombaud est parvenue jusqu'à elle.

» Mille sentiments divers avaient agité le cœur du chevalier pendant le récit du paysan.

— Où est ce monastère, dit-il avec vivacité? Conduis-moi, je le veux.

— Mais, seigneur, reprit le bûcheron.

— Pas de réplique. Marche, si tu aimes ta dame.

» Le manant convaincu par ce dernier argument, aida l'inconnu à se remettre en selle et marcha à la tête du cheval. Au bout de cinq minutes ils arrivèrent auprès de cette fontaine assez vivement éclairée par la lune. Une jeune femme vêtue d'habits de deuil était assise au bord de l'eau et ne pouvait voir les arrivants. Cette apparition fit naître chez l'étranger une émotion profonde, une sorte de pressentiment mystérieux. Il congédia son guide après avoir mis pied à terre. Au bruit qu'il fit en s'avançant, la femme se retourna et se leva avec la légèreté d'une gazelle. Elle voulait fuir, mais au cri qu'elle avait jeté en l'apercevant, l'étranger l'avait reconnue. Il lui tendit les bras en disant: Domitilde! — Rombaud! tel fut le nom qu'on lui répondit.

» Quelques jours après, le mariage des deux amants eut lieu dans la chapelle du vieux manoir qui fut rélevé de ses ruines. La fontaine, baptisée du nom qu'elle porte encore aujourd'hui, devint le but d'une espèce de pèlerinage, et les amants contrariés dans leurs amours, attribuent à ses eaux la vertu de consolider la fidélité des amoureux. »

Henri Delmotte.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

II.

LES POÈTES-OUVRIERS DE LA FRANCE.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Hégésippe Moreau tient de l'ouvrier et de l'homme de lettres; il aurait pu goûter la vie calme du premier, il préféra la vie brillante et agitée du second. Maintefois il eut regret d'avoir abandonné le travail du compositeur d'imprimerie; il voulut y revenir, mais ses mains avaient perdu leur habileté; son esprit distrait courait les champs et sa tâche restait inachevée. D'une nature passionnée, impressionnable à l'excès, il avait véritablement une âme de poète; le noble et le beau y éveillaient des échos harmonieux. Pour suivre l'exemple donné par Reboul, la force lui manquait. Il comprenait trop bien l'art pour ne pas s'y livrer tout entier; puis il aimait les longues rêveries, et le cri poétique était lent à sortir de son cœur. Il dut donc choisir entre le travail des vers et celui de l'atelier. En lisant ses œuvres pleines de talent et de verve, qui pourrait condamner le choix qu'il a fait? Ah! si le blâme doit tomber sur quelqu'un, c'est sur ces littérateurs dédaigneux qui l'ont repoussé; sur ce public indifférent qui l'a jeté en proie à la misère. On a reproché au dix-huitième siècle d'avoir laissé mourir Gilbert à l'hôpital; le dix-neuvième siècle a traité Hégésippe Moreau avec plus d'injustice et de rigueur encore. Car l'un n'eut ses plus belles inspirations qu'à la fin de sa vie, l'autre brilla dès son début et nul ne pouvait méconnaître son mérite. La poésie a maintenant un double grief à élever contre la France; ces deux noms, Gilbert et Moreau, elle les réunira éternellement et les lui jetera à la face comme un sanglant reproche.

Digitized by Google

Hégésippe Moreau fut élevé à Provins, mais il est né à Paris en 1810. Son père, professeur sans fortune, mourut sans le reconnaître, sans lui donner son nom. Sa mère était femme de charge chez une grande dame qui devint la protectrice du jeune orphelin, quand la mort de ses parents le laissa sans soutien, sans ressources. A quinze ans, Hégésippe avait terminé ses études humanitaires au petit séminaire d'Avons. Comme la robe de prêtre lui pesait, qu'il préférait les poètes aux livres saints et faisait des vers en cachette, sa protectrice renonça à l'idée de lui faire embrasser l'état ecclésiastique, et le mit en apprentissage chez un imprimeur de Provins. Il y resta trois ans en qualité de correcteur, donnant une partie de ses nuits et ses jours de loisir à la poésie tant aimée. Heureux s'il eût été inaccessible à l'ambition, heureux si les succès de ses premiers vers et les conseils imprudents de ses amis ne lui eussent pas inspiré la pensée de se rendre à Paris, sphère brillante, où le talent toujours apprécié se développe, tandis qu'il végète meconnu en province. Il devait, disait-on, marcher sur les traces de Béranger, devenir son rival, le surpasser peut-être. En réalité, Moreau qui a fait quelques chansons hors ligne et beaucoup d'autres comme tout homme spirituel en fait, était naturellement porté vers le genre sérieux. Les débats humanitaires, la satire politique, voilà ce qui allait à sa pensée grave. S'il entonne parfois un couplet gaillard, c'est pour endormir cette indignation que l'injustice de ce monde réveille dans son âme; c'est pour s'étourdir, pour donner le change à sa douleur. Ses tableaux les plus brillants ont à la fin quelques traits sombres; après les idées riantes, vient toujours une idée mélancolique; au fond de la coupe, il y a toujours un peu de lie amère. Bon nombre de poésies obscènes n'ont pu trouver place dans ses œuvres, qui sont l'image fidèle de sa vie : à côté d'une production sérieuse et belle, vous trouvez une pièce négligée et indigne de lui; n'est-ce pas là son existence inégale, passée tantôt à la taverne, au milieu des pots et du bruit, tantôt dans la sollitude ou dans la bonne compagnie.

Hégésippe Moreau resta peu de temps chez M. Firmin Didot auquel il était recommandé, et se fit maître d'études, espérant que sa nouvelle profession lui permettrait de consacrer plus de temps à ses goûts littéraires. Il reconnut bientôt son erreur; de tous les métiers il avait choisi le pire, celui qui offre le moins de loisir et d'agrément. Il quitte sa place, donne sous le manteau des leçons

Digitized by Google

particulières, cherche à se produire. Mais il va droit à l'écueil où doit infailliblement se perdre tout jeune homme qui arrive à Paris, sans guide, sans expérience. Dans cette ville immense où il est si difficile de se connaître, il se lie avec des gens qui l'exploitent ou éteignent en lui les plus nobles sentiments : fêté, choyé par la mauvaise société, il se déprave de plus en plus et devient un de ces bohémiens qu'on a mis en scène et à l'existence desquels nous avons peine à croire, nous, innocents provinciaux toujours soucieux du lendemain. C'est alors qu'on le voit, traqué par la misère, passer ses nuits à la belle étoile, dans les chantiers, aux corps-de-garde, où il rompt avec le vagabond ou avec le soldat le pain qu'il ne veut pas demander aux riches. Mais il doit sortir bientôt de cet abaissement. Un jour, il prend la résolution de retourner à Provins. Il ira faire à ses amis l'aveu de ses erreurs et de son dénuement; il s'adressera à Louise Lebeau, cette sœur aimante dont il garde le souvenir; à cette fermière de St Martin, qui ne doit pas l'avoir oublié. C'est chez cette dernière qu'il trouve un asile et rétablit sa santé altérée par les excès et les privations. Là, dans le calme et sous les arbres verts, il conçoit l'idée d'une publication poétique qui doit lui assurer du pain. A la lecture de son prospectus en vers, Provins s'émeut, se met en travail et donne quatre-vingt souscripteurs à l'auteur de *Diogène*. Quatre-vingt souscripteurs, quel enfantement pour une ville de l'ordre de Provins ! Le journal satirique paraît cependant; il marche et se soutient avec ce faible appui. Tout à coup Moreau voit les encouragements lui manquer; ses abonnés l'abandonnent, ses fidèles lui tournent le dos, — un vers malencontreux a blessé la susceptibilité d'un haut fonctionnaire de la petite ville. Tout tremble à la colère du puissant personnage, et le poète est obligé de fuir pour ne pas appeler la foudre sur ses amis...

Hégésippe Moreau revint à Paris où il avait déjà tant souffert, où il devait tant souffrir encore. Il redevint maître d'études, donna de nouveau des leçons particulières; mais son caractère s'était aigri; victime d'un injuste ressentiment, toute contrainte était pour lui un joug insupportable. Impatient du résultat, il abandonnait sans retour les élèves qui ne repondaient pas à ses soins. Bientôt sans ressources, il alla frapper encore à la porte de l'atelier. Mais, comme nous l'avons dit, il n'avait plus le calme nécessaire au

Digitized by Google

travail de l'ouvrier ; sa besogne se faisait lentement, imparfaitement, et le maître grondait. C'en était trop pour le poète irritable. Il s'enferma chez lui, ne vit plus personne et pensa à se laisser mourir. La crainte qu'on n'attribuât son suicide à un motif déshonorant, l'empêcha seule d'attenter à ses jours, dit l'écrivain à qui nous avons emprunté les principaux traits de cette notice. Comme il manquait d'une énergie soutenue, ses moments de découragement duraient peu. Il reprit bientôt l'espoir. Il comprit qu'un seul moyen de salut lui restait, c'étaient les lettres. Il se remit obstinément à l'œuvre, adressa ses productions aux littérateurs en vogue ; lui, le poète misanthrope, il sollicita. — Il ne rencontra que dédain et froideur. Plus tard cependant, quelques dames, à la voix de Mme Emma Ferrand, firent accueil à l'homme de mérite méconnu. Dans cette époque de doute et de sarcasmes, les femmes sont les seules qui conservent encore quelque respect pour les nobles convictions ; seules, peut-être, elles croient encore à la poésie ; au jour où on voudra la condamner, ce sont elles qui la protègeront et la sauveront. Elles protégèrent Hégésippe Moreau, elles l'auraient sauvé s'il avait pu l'être : mais son destin devait s'accomplir. Quand la fortune commença à lui sourire, la santé lui fit défaut. Grâce à d'aimables solliciteuses, il obtint donc de l'emploi dans une revue littéraire, de l'ouvrage dans les ateliers de M. Bethune. Revue, atelier, il quitta tout bientôt : un nouveau protecteur venait d'acheter et de faire imprimer ses œuvres, moins les épigrammes politiques. Cent francs et vingt cinq exemplaires furent le prix accordé à l'auteur ; cela n'est point une plaisanterie : le chiffre est exact, bien qu'on ait peine à le prendre au sérieux. Dès ce moment, le bon Hégésippe Moreau crut à la Providence et à la fin de ses malheurs. Bientôt il devait croire à son talent, car aussitôt que ses œuvres furent mises au jour, MM. Félix Pyat et Bertauld en firent un brillant éloge dans le feuilleton du *National*. Ils firent mieux, ils offrirent de l'argent au jeune poète. Nous signalons ce fait avec bonheur, il prouve qu'il est encore parmi les critiques français, de bons juges et de nobles cœurs. La joie du pauvre Moreau fut grande : il ne doutait plus de lui : sa plume allait lui donner le bien-être, l'indépendance, la richesse... Ses rêves durèrent quelques mois ; une dernière déception l'attendait, une dernière, car celle-là devait le tuer.

Digitized by Google

Hégésippe Moreau se livra tout entier à la profession d'homme de lettres. Maintenant que les journaux avaient proclamé son nom, chacun d'eux allait lui ouvrir ses colonnes. Malheureusement pour lui, il n'avait ni la facilité, ni l'aplomb de nos romanciers à la mode ; il travaillait lentement, un peu par paresse, beaucoup par conscience..... Sa position ne s'améliora guère ; la misère était toujours à sa porte. Puis enfin, sa santé qui n'avait jamais été bien ferme, chancela tout à coup. Un de ses amis lui conseilla de cesser ses travaux littéraires et prononça en rougissant le nom d'Hôtel-Dieu. Hégésippe se résigna ; il entra à l'hôpital ; il ne devait plus en sortir vivant : il y expira le 20 décembre 1838, à l'âge de vingt-huit ans. Quelques années avant il avait écrit ce beau *souvenir* dans lequel il peint si éloquemment la douleur de Gilbert : il était condamné à souffrir, à mourir comme lui.

Hégésippe Moreau dans la prévision de sa fin prochaine, de son court passage sur cette terre oublieuse, a donné le nom de Myosotis (la fleur du souvenir) à son recueil de poésies. Les premières offrent peu de traits saillants ; *J'ai dix-huit ans*, une bonne chanson à Béranger, la fin de l'épitre à M. Didot, méritent à peine d'être remarqués. C'est dans la publication de son *Diogène* qu'il se posa comme poète et fit voir à quel degré d'énergie il pouvait atteindre. C'est qu'il avait trouvé son véritable élément, la satire politique. Une noble chaleur puisée dans son âme naïve et franche, une certaine rudesse d'expression, des images hardies donnent à ses vers ce cachet d'originalité qui manque à la plupart des poètes-ouvriers. Il aurait conservé toute son individualité dans ce genre où Barthélemy l'avait précédé, et d'éclatants succès l'y attendaient. S'il n'avait point la fougue entraînante du Juvenal marseillais, il savait mieux se garder des écarts et de la déclamation. C'était la conviction qui parlait en lui, et si par le talent il est au-dessous de son devancier, il était au-dessus par le cœur. Nulle promesse, nulle menace, nous en sommes sûr, n'auraient pu étouffer la voix de sa conscience. Jamais il n'a manqué à sa profession de foi, qu'il résume en trois mots dans la préface de son *Diogène :* Dieu, l'amour, la liberté.

Quelles franches allures il conserve dans ses conseils à Joseph Buonaparte, où le bon sens étincelle à chaque vers, et dont la fin, calme et bienveillante, contraste d'une manière si frappante avec le début :

Digitized by Google

Mais que fais-je ? et pourquoi, sur un bruit populaire,
Traîner devant ma barre un homme consulaire,
Qui sans doute ignorant le factum publié,
Oublieux des partis, s'en croyait oublié.
Heureux colon ! semblable au pasteur de Virgile,
Tu couronnes de fleurs tes pénates d'argile.
Dans un riche désert, que peuplent à la fois
Les révolutions et la haine des rois,
Tranquille au bord des mers, comme une écume immonde,
Tu repousses du pied le bruit de l'ancien monde,
Et si, frappant chez toi, les partis pèlerins
Pour leur pavois désert quêtent des souverains,
« Insensés, réponds-tu, quel espoir vous anime ?
« Pourquoi dans son jardin troubler Abdolonyme ?
« La couronne avant l'âge a blanchi mes cheveux ;
« J'en connais trop le poids ; il suffit à mes vœux
« Que mon pré soit en fleurs et que mon champ jaunisse ;
« Peuples qui mendiez des rois, Dieu vous bénisse ! »

Dans l'éloge à Merlin de Thionville, c'est encore le même amour de la vérité. Ce morceau si chaleureusement écrit est plein de nobles sentiments, de mouvements poétiques, et de traits de génie. On ne peut oublier cette belle tirade enfermée entre deux vers qui touchent au sublime :

A ta place, Merlin, la séance est ouverte.
. . . . . .
Merlin, repose-toi, la séance est levée !

On n'a que des éloges à donner à la défense des héros de la première révolution française :

Quoi ! des récits menteurs que la peur accrédite
Font de l'époque sainte une époque maudite !
Par les auteurs vendus tout royal attentat
Est absous et paré du nom de coup d'état,
Et pour les nations il n'est point d'indulgence !
Après avoir longtemps amassé sa vengeance,
Lorsque le peuple-roi se relève et s'assied
Sur les partis vaincus qui le mordent au pied,
Il faudrait qu'il n'eût pas de fiel dans les entrailles,
Qu'il étouffât la soif des justes représailles
Et ne réveillât pas contre ses ennemis
Le beffroi chaud encore des Saint-Barthélemis !
Pour les Fouquiers royaux l'histoire est sans colères,
Et ne pardonne pas aux Jeffreys populaires !
Et quand même ils auraient frappé d'aveugles coups,
Lâches accusateurs, silence ! oubliez-vous

Digitized by Google

Que leur âme de feu purifiait leurs œuvres?
Oui, d'un pied gigantesque écrasant les couleuvres,
Par le fer et la flamme ils voulaient aplanir
Une route aux Français vers un bel avenir;
Ils marchaient pleins de foi, pleins d'amour, et l'histoire
Absoudra comme Dieu, qui sut aimer et croire.
Semblables au Mogol, pourvoyeur des vautours
Qui de crânes humains édifiait des tours,
Au dieu qu'ils confessaient votant d'horribles fêtes,
Pour lui bâtir un temple, ils entassaient des têtes,
Et quand il le fallait, résignés au malheur,
Couronnaient l'édifice en y portant la leur.

La pièce adressée à M. Opoix de Provins, ex-conventionnel, est écrite dans le même esprit et avec la même force. *Le poète en province* est une excellente satire, où l'auteur prend habilement les tons les plus divers. Rien de doux comme les vers qui la commencent :

Hélas! j'ai préludé sous de riants auspices, etc.

Rien de fort comme les menaces qui la terminent. Les vers à Henri V ont plus d'un passage à noter, et finissent par un de ces beaux mouvements que le cœur inspire à Hégésippe Moreau :

Écoute, cependant : quand tu pleures la France,
Si le mal du pays est ta seule souffrance,
Si l'exil t'est mortel, espère; mais attends
Que les nouveaux Bourbons aient achevé leur temps.
Un règne à l'agonie aurait peur d'un fantôme,
Un trône chancelant craint le choc d'un atome;
Ta légitimité doit effrayer la leur,
Mais tu n'es rien pour nous que faiblesse et malheur.
Plus radieux après une éclipse totale,
Quand juillet brillera sur notre capitale,
Fuis ta prison dorée et viens, sans appareil,
Libre et seul refleurir, à ton premier soleil.
. . . . . .
. . . . . .
Alors si des bivacs fument à l'horison,
Soldat, va conquérir un laurier pour blason,
Et comme Ivanoé transfuge de Solyme,
Étonnant son pays d'un courage anonyme,
Dans le tournoi sanglant qu'ouvre la Liberté,
Fais dire aux spectateurs : Gloire au *déshérité!*

Oui, confonds pour jamais ton avenir au nôtre,
Sois vraiment *fils de France*, et plût au Ciel que l'autre,
L'autre orphelin, débris d'un empire plus beau,
Pût revenir aussi de l'exil du tombeau!...

Digitized by Google

Mais que sert d'embrasser une vaine chimère?
Ils sont perdus tous deux pour la France, leur mère;
Dans la grande cité qui leur donna son lait.
Ma pitié caressante en vain les rappelait:
L'un ne peut soulever la pierre sépulcrale,
L'autre, inhumé vivant dans la pourpre royale,
Grelotte comme lui sous les brouillards du Nord:
Je parlais à deux sourds: l'égoïsme et la mort.

Sa voix ne gronde pas toujours; si au spectacle de nos ridicules et de nos hommes d'état, l'ironie et le sarcasme naissent sous sa plume; si l'injustice et le dédain excitent son indignation, son âme n'est pas pour cela fermée aux autres inspirations. Après les pièces satiriques viennent *L'apparition*, charmante production où la poésie est mêlée au sentiment, la résignation à la souffrance; *Le hameau incendié*, *La fauvette du Calvaire*, *Bordeaux*, *La Voulzie*, *Un quart d'heure de dévotion*, dans lesquels tous les sentiments tendres, la charité, la douce pitié, la reconnaissance, l'amour de la patrie, la confiance religieuse agitent tour à tour le poète et revêtent les formes les plus ingénieuses. Rien ne se lit avec moins de fatigue que les œuvres d'Hégésippe Moreau; sa nature impressionnable lui permettait de passer avec facilité par tous les tons, d'aborder tous les genres. Plus que tous ses rivaux, il possède la variété, ce caractère essentiel du véritable talent. Il a composé bon nombre de chansons; comme nous l'avons dit, beaucoup d'entr'elles n'ont ni grand mérite, ni frappante originalité; ses meilleures sont ou politiques ou trop *légères* pour être citées.

Si nous n'avons rien dit du *Souvenir à l'hôpital*, ce n'est pas que cette pièce ne nous ait frappé. Mais nous avons voulu la reproduire tout entière; c'était à elle à clore l'analyse des œuvres d'Hégésippe Moreau: elle ne peut manquer, par les souvenirs qu'elle éveille, par le rapprochement qu'elle fait faire, d'exciter dans le cœur ces sentiments que l'auteur a si peu rencontrés dans sa vie: l'estime et la bienveillante pitié.

UN SOUVENIR A L'HÔPITAL.

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs:
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir:

Digitized by Google

Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Ils me disaient : Fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort ;
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume....
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi ;
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leur banquet ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive....
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrais !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

La suite à un prochain Numéro.

ALEX. WAUQUIER.

Digitized by Google

FACÉTIES ACADÉMIQUES.

Je chante, quoy que d'un gosier
Qui ne mâche point de Laurier,
Non Hector, non le brave Ænée,
Non Amphiare, ou Dapanée,
Non le vaillant fils de Thétis,
Tous ces gens-là sont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'adventure.
SCARRON.

Les petits écrits n'offensent que les petits esprits.

BILBOQUET. — Ceci est de la haute Botanique.
ZÉPHIRINE. — C'est différent.

Or ça, ami lecteur, amusons-nous. Il s'agit de l'Académie Royale de Belgique, de cette immortelle compagnie composée de grands hommes à la renommée discrète, parmi lesquels se trouvent fourvoyés quelques natures d'élite, quelques écrivains distingués dont les œuvres de talent font tache au milieu des innombrables joyeusetés émanées du *foyer de lumières*.

Depuis Voltaire, les *Facéties* ont passablement dégénéré; après les grands succès de l'écrivain français, le genre a chaque jour perdu de son éclat; il est pour ainsi dire retombé en enfance. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des membres de l'Académie Royale de Belgique en versaient d'intarissables larmes, lorsqu'à l'éternel étonnement de ses confrères, une idée lumineuse traversa l'insigne cerveau d'un de nos immortels.

L'Académie de Belgique existe, pensa le cerveau en question, donc la *Facétie* ne peut mourir.

Les intarissables larmes se tarirent, et l'insigne cerveau fut porté en triomphe.

On se mit à travailler nuit et jour à la restauration de la *Facétie*. Les résultats les plus brillants furent obtenus. Nous avons dernièrement ouvert les œuvres de M. de Voltaire; nous prétendions

Digitized by Google

esquisser un parallèle; mais M. de Voltaire nous a paru d'une faiblesse prodigieuse, M. de Voltaire nous a ennuyé! Nous n'avons pu achever ni le *Discours aux Welches*, ni l'*Instruction du gardien des capucins de Raguse à frère Pédiculoso partant pour la Terre-Sainte*, ni la *Canonisation de saint Cucufin*, ni la *Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape*, — rien enfin!

Le jour même, les Mémoires de l'Académie Royale de Belgique avaient enrichi notre bibliothèque en compagnie d'une vingtaine de chefs-d'œuvre non moins facétieux.

Il y aurait de très-agréables choses à vous dire de M. l'abbé Carton. Le 8 février 1847, M. l'abbé Carton a annoncé à ses confrères que « les recherches faites par lui dans les divers dépôts d'archives « de Bruges, lui ont permis de réunir les noms d'environ *quatre* » *cents peintres* qui ont vécu dans cette ville de 1450 à 1800. » La conscience de M. l'abbé l'a obligé de faire ensuite cette déclaration d'une touchante naïveté :

« *La plupart de ces artistes ont sans doute mérité l'oubli dans* « *lequel ils sont tombés;* il en est cependant parmi eux dont la bio- « graphie n'était pas encore connue et qui n'étaient pas dépourvus « de mérite. »

L'infortunée classe des lettres, heureuse d'échapper à l'énumération des *quatre cents rapins* ressuscités par M. Carton, s'est empressée de décider l'impression du malencontreux *speech* dans le bulletin de sa séance.

M. l'abbé Carton est directeur d'une école de sourds et muets: nous ne voyons rien là que de très-honorable; mais il y avait tout lieu de craindre que le plaisir d'avoir enfin des auditeurs à sa disposition ne le menât un peu loin.

M. Carton a voulu être à la fois court et amusant. En revanche, M. Morren est long, très-long, mais aussi — facétieux, très-facétieux.

M. Morren est l'inventeur de l'ex-*vanille belge*, et des *Fleurs Éphémères*, recueil de poésies fantastiques.

Exemple :

Donnez-moi la cascade
Et le bond de ses eaux,
L'eau qui fuit en saccade,
Que la truite escalade
Au chant de mille oiseaux.
. . . . . .

Digitized by Google

Sur la haute colline
Venez vous reposer,
Voyez comme s'incline
La montagne taquine
Sur le flanc du rocher.

Oh ! c'est que la montagne
Au rocher fait la cour,
En rieuse compagne,
Et nargue la campagne
De sa forêt d'amour.

Autre exemple :

Descendez par ici, ma belle et noble dame,
Car les cailloux ont, sur mon âme,
Des pointes à fendre les pieds.
Jamais dans ce chemin ni seigneur, ni cavale,
N'ont fait trembloter la cigale ;
Ils s'y seraient estropiés.

« *La chute en est jolie, amoureuse, admirable.* »

Nous croyons indispensable d'attester sur l'honneur que nous n'inventons pas une syllabe.

De mauvaises langues prétendent que M. Morren, sous prétexte qu'il pourrait savoir la botanique, — aimerait assez à s'entendre appeler, et au besoin à s'appeler lui-même LINNÉE II. Mais les médisants ont tort.

M. Morren est donc poète et botaniste, horticulteur et versificateur, maniant avec une égale supériorité la serpe et la plume, courtisant et Flore la brune et Erato la blonde, mêlant l'utile à l'agréable, l'agréable à l'utile, la poésie pittoresque et descriptive au bagage des monocotylédones et des dycotylédones. M. Morren n'est pas un être simple comme quelques autres pourraient le penser ; c'est un être complexe, un alliage, une organisation algébrique qui, réduite à sa plus simple expression, peut se présenter sous cette formule : Linnée multiplié par Buffon et divisé par Bousmard, le tout affecté de cette valeur constante, de cette puissance d'individualité que nous allons rechercher avec soin dans une des dernières élucubrations du facétieux académicien.

Le 16 décembre 1846, — date mémorable, — l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique se trouvait réunie pour célébrer, dans une séance publique et solennelle, le double anniversaire de sa fondation et de la naissance du Roi. A

Digitized by Google

cette occasion les suffrages des honorables collègues de M. Morren — c'est lui-même qui nous le dit — invitèrent l'illustre botaniste à prendre la parole, et il crut devoir accepter cet honneur en déclarant que les *circonstances où ces paroles seraient prononcées, étaient loin de rendre leur acceptation plus facile.* Quelles étaient dont ces circonstances fâcheuses ? — la gelée ! Nous voyons déjà des sourires d'incrédulité et nous avons hâte d'affirmer de nouveau que nos citations seront textuelles. Voici la fin de l'exorde de M. Morren :

« La classe des lettres tient sa séance publique au mois de mai, « alors QUE la nature se parant de charmes nouveaux, dispose le « cœur à la bienveillance, alors QUE l'esprit lui-même, semble « s'associer au partage de ces fleurs QUE [1] Dieu, dans sa bonté, jette « à pleines mains sur nos champs et dans nos forêts : le mois de mai « est trop riant pour ne pas communiquer à l'homme sensible, *et « quel littérateur ne l'est pas ?* sa joie, son expansion et son bonheur. « L'Académie des lettres a donc posé sur sa tête, en vertu d'un « décret royal, la couronne de beauté et de fraîcheur qui devient « le symbole de ses œuvres. »

Nous vous signalons en passant la *sensibilité du littérateur*, l'esprit qui s'associe au partage des fleurs, la joie, l'expansion et le bonheur du mois de mai, le décret royal qui couronne l'Académie de fleurs, et ces fleurs elles-mêmes devenant le symbole des œuvres de nos immortels. Puissent les *fleurs éphémères* être écartées de ce symbole d'immortalité !

M. Morren pense que l'Académie des Beaux-Arts est bien heureuse aussi de pouvoir se réunir aux *fêtes de septembre.* « Quelle « époque PLUS favorable, pour repandre ENCORE PLUS au loin, pour « faire apprécier ENCORE PLUS par nos *propres* compatriotes la gloire « de nos artistes et le mérite de leurs œuvres. Tout se réunit pour « donner aux Académies, NOS SŒURS BIEN-AIMÉES, le double pres- « tige de leur talent et de l'actualité de ces séances où le contact « avec la nation leur est permis. »

[1] Nous ne pouvons et ne voulons pas souligner les *qui*, *que*, *quoique*, prodigués par M. Morren avec une libéralité peu commune. Nous avons eu la patience de les compter à diverses reprises et voici les résultats de nos investigations :

1° 263 ; — 2° 234 ; — 3° 266 ; — 4° 280 ; — 5° 249 ; — 6° 265.

La moyenne — 262 — pourrait enorgueillir M. Morren, mais nous devons le prévenir d'une concurrence redoutable : M. De Gerlache (Directeur de l'Académie de Belgique) dans son discours du 1er janvier, a adressé au Roi une série de 48 *qui*, *que*, *quoique* disséminés dans une harangue 48 fois plus courte que celle de M. Morren.

Digitized by Google

Halte-là, M. Morren ! une de vos *sœurs bien-aimées* peut se permettre le *contact* avec la nation aux fêtes de septembre ; mais l'autre sœur non moins *aimée* n'a de contact — vous l'avez dit — qu'avec les fleurs du printemps. Nous devons réclamer au nom du pays contre cette sorte d'assimilation, qui nous confondrait avec les symboles littéraires de vos collègues. Je crains les fleurs et surtout les *fleurs éphémères*.

Ce pauvre M. Morren ! Il est désolé de ne pouvoir parler pendant les mois de mai et de septembre, devant le double parterre des fleurs et de la nation. Il essaie cependant de se consoler :

« On nous dira que l'Académie des sciences, *à qui* l'article 11 du « règlement général, — *comment trouvez-vous l'article* 11 *qui nous « tombe du ciel et du règlement général ?* — laisse la latitude de « choisir au mois de décembre, le jour de sa séance publique an- « nuelle, a été doublement heureuse de pouvoir désigner pour ce « jour l'anniversaire de la fondation de l'ancienne Académie par « Marie-Thérèse, et celui de la naissance du Roi, l'auguste protecteur « de l'institution. L'Académie des sciences se félicite, en effet, de « cette coïncidence... »

Peste, M. Morren, comme vous traitez et Marie-Thérèse et votre auguste protecteur. *On dit* que vous avez dû être doublement heureux de cette coïncidence, et vous répondez : Je m'en félicite EN EFFET. Cet *en effet* est bien sec, bien froid, venant du poète si amoureux du printemps, de l'automne, du mois de mai, du mois de septembre, des fleurs et des fêtes nationales. La moindre fleur, fût-elle *éphémère*, vous semble préférable à Marie-Thérèse — ce qui n'est pas galant ; — le plus petit provincial représentant la nation aux fêtes de septembre vous est plus cher que le souvenir attaché à la naissance du Roi — ce qui sent furieusement l'opinion démocratique et anti-dynastique. Mais, hélas ! il faut excuser ces rancunes de M. Morren ; il est frileux, il aime les fleurs et vous n'exigerez pas qu'il vienne, au beau milieu de décembre, vous adresser un discours chaleureux et fleuri. Fixez vos séances au mois de juillet et n'en parlons plus.

Nous reprenons cependant la phrase incriminée parce qu'elle sert à l'auteur — et nous servira, à nous, — de transition pour passer à l'exposition du sujet. Cette phrase a d'ailleurs le mérite d'être d'une longueur, dont les replis gigantesques du fameux serpent de mer

Digitized by Google

peuvent seuls donner une idée à peu près satisfaisante. Lisez et relisez ce chapelet de 145 mots sans points, ni points et virgules. L'auteur, s'il n'a respiré vingt fois, a dû être affreusement essoufflé en le défilant, et ses collègues ont dû voir son teint se colorer des belles nuances pourprées de la pivoine (*peonia rutilans*).

« L'Académie des sciences se félicite, en effet, de cette coïnci-« dence et fait des vœux sincères pour pouvoir célébrer pendant « une longue série d'années la mémoire de son illustre fondatrice « et la fête de notre monarque révéré, et, puisque nous avons reçu « la mission de prendre la parole dans cette circonstance, nous « avons pensé qu'abandonnant pour quelques instants le langage « scientifique dont nous parlions tout à l'heure, et désirant ôter « d'une des sciences qui rentre dans le domaine de l'Académie, « cette aridité qui faisait dire à Jean-Jacques Rousseau que c'était « (du moins comme l'avaient faite quelques savants de son époque) « plutôt une science de mots que de choses, nous avons pensé, « disons-nous, que vous nous auriez permis de vous présenter « quelques considérations sur les fleurs nationales de Belgique et « sur l'utilité de créer des jardins historiques, destinés à l'enseigne-« ment de l'histoire de la patrie.... » Ouf ! respirons un moment. Aussi bien nous sommes arrivés au sujet du discours, et ce n'est pas sans peine ; — la dernière étape surtout était un peu longue et la route escarpée. Cependant avant de quitter son cher mois de mai, l'auteur se retourne une dernière fois pour lui jeter un regard d'adieu triste et mélancolique.

« Les fleurs ont de tout temps exprimé les REGRETS comme les « ESPÉRANCES. » — Je prie M. l'avocat général De Bavay de tenir note de cette phrase qui nous servira plus tard. — « Ces deux sen-« timents dont nous venons de parler, pourraient, ce nous semble, « légitimer le choix de notre sujet, et si nous n'avons pas, comme « l'Académie des lettres, le beau mois de mai devant nous (*regrets*), « si nous sommes en présence des frimats, des neiges et des glaces « (*regrets*), nous sommes sûrs du moins qu'en nous adressant aux « *fleurs de vos souvenirs*, nous les trouverons (*espérances*) ni moins « abondantes ni moins pourvues de fraîcheur et de poésie. » Ces fleurs des souvenirs, fraîches, abondantes et poétiques, ce sont les *fleurs éphémères*, pauvres fleurs étiolées par l'envie et desséchées par le dépit. Leur jardinier inconsolable leur fait une *épitaphe-réclame*,

Digitized by Google

une *annonce-posthume* adroitement enveloppées dans un madrigal coquet dont le parfum est digne de faire oublier les *concetti* les plus musqués de l'Italie.

Vous connaissez déjà le sujet du discours de M. Morren [1]. Avant d'examiner les détails de sa conception, parcourons les lignes délicieuses que l'auteur consacre à l'esquisse de l'ensemble.

« Nous appelons à nous les filles du printemps....

(*Maudit printemps, reviendras-tu toujours?*)

« non *comme* des symboles de nos affections ou *comme* des per-
« sonnifications des vices et des vertus qui appartiennent à l'espèce
« humaine, nous les appelons à nous *comme* évoquant à nos yeux
« les plus glorieux souvenirs de notre histoire nationale, et, si nous
« ne nous trompons, cette liaison entre la botanique et l'histoire de
« nos faits et de nos hommes politiques, de nos époques, de nos
« illustrations, de nos souvenirs sociaux, n'a pas été l'objet d'un
« examen assez sévère. (*Ce sévère est assez plaisant.*)

« Dans nos écoles primaires, il ne serait pas hors de propos (*à
« propos de quoi ce hors de propos*), de PLANTER l'histoire de la
« Belgique (*tudieu! quel planteur!*) dans les jardins, de telle ma-
« nière que les souvenirs des temps passés et des noms dont le
« pays se glorifie *s'attachassent* à des arbustes, à des arbres, à des
« plantes, à des fleurs dont l'histoire littéraire, l'histoire naturelle,
« l'histoire médicale ou l'histoire technologique acquerraient par
« cette utile combinaisons d'idées, un charme nouveau. »

Que dites-vous de l'idée et de l'histoire littéraire et technologique des fleurs? Chut! Voyons l'application.

Entre les mains d'un homme habile, — *cette désignation modeste nous suffit, M. Morren, et nous prenons votre* OURS. — « Entre les mains d'un homme habile, cette science, complexe
« si l'on veut, mais neuve, mais parlant aux yeux, aux souvenirs,
« à l'érudition, acquerrait, nous en sommes persuadé, une utilité
« pratique incontestable. L'enseignement de l'histoire serait *peut-
« être* plus facile et plus attrayant. »

Le *peut-être* vient ici à merveille, car nous allions demander à

[1] Le titre du discours est à lui seul une facétie charmante :
« Sur les fleurs nationales de Belgique, et Sur l'utilité de créer des Jardins historiques, destinés à l'enseignement de l'histoire de la patrie. »
L'étiquette est digne du bocal, digne surtout des simples qu'il renferme.

Digitized by Google

l'auteur comment l'enseignement d'une science peut devenir plus facile quand cette science devient complexe. En un mot, dans les idées *historicoles* [1] de M. Morren, pour étudier l'histoire il faudrait d'abord connaître la botanique, et ce, dans les écoles primaires; comme le dit M. Morren, cette idée est neuve mais nous doutons quelle soit fort attrayante.

Cependant M. Morren ne se décourage pas : c'est de l'attrait, du plaisir que vous demandez? il va vous en donner : à sa voix le jardin historique devient une sorte de *phalanstère* où les groupes, les séries de grands hommes sont étudiés sous toutes leurs faces par des promeneurs aussi studieux que folichons. Lisez :

« Par elle, *(l'historiculture)* il serait possible de renouveler l'en-« seignement péripatéticien, si utile à l'hygiène, à la gaieté, à la « création d'idées neuves et variées. » — Eh! vite un jardin, deux jardins, trois jardins. Promenons-nous à la suite de l'artiste bucolique qui prodigue les idées neuves et nous apprendra la manière de les créer et de s'en servir; déjà la gaieté et la santé ont reparu sur nos traits pâlis, amaigris par les frimats et les neiges de décembre. *O Éphémères*, fleurs de nos souvenirs — et vous, charmantes fleurs de rhétorique qui vous épanouissez en ce moment sous nos regards ravis, — vous surtout, fleurs de l'avenir qui ouvrirez bientôt vos corolles délicates au souffle puissant du joli mois de mai et de notre péripatéticien — l'un chantant l'autre, — accourez, ô filles du printemps, tressons les guirlandes, les couronnes et les bouquets, apportons le miel et le lait et immolons la blanche génisse au Dieu de la botanique qui nous a fait ces loisirs.

Continuons :

« Désormais le cours d'histoire se ferait partiellement du moins « en se promenant au milieu des *guérets*, des vallons, des bois, et « mieux encore, dans les jardins appropriés à cet usage, où la « jeunesse prendrait ses ébats. »

[1] Nous demandons humblement à l'Académie Française indulgence et pardon pour les néologismes commis par notre plume en suivant les traces de M. Morren. Les *que*, les *qui* pourraient bien s'infiltrer aussi dans notre vile prose, car le contact avec la prose de M. Morren, — notre sœur peu aimée — n'est pas sans danger. Mais je me consolerais sans peine de cette tache légère qui me serait comptée favorablement le jour de ma présentation à l'Académie, en vertu du proverbe bien connu de nos immortels en général et de M. De Gerlache en particulier : Abondance de *que* ne nuit pas.

Digitized by Google

Nous ne pouvons laisser passer cette tirade phalanstérienne sans protester, au nom de la morale, contre les tendances par trop naïves et primitives de M. Morren. Hélas ! mon bon M. Morren, nous ne sommes plus à l'âge d'or. Vous êtes vertueux comme une *Primevère* de M. Van Hasselt, — j'aime à le croire, — et vous ne songez guère aux dangers que courraient inévitablement vos élèves des deux sexes, si en bon père vous leur laissiez prendre leurs ébats à l'ombre de vos grands hommes, et sous vos charmilles de héros. Votre paradis terrestre est planté d'arbres de la science du bien et du mal; surveillez Adam et Ève, et surtout n'imitez pas le serpent fallacieux et tentateur, en venant dérouler à nos yeux éblouis le frais tableau de la jeunesse prenant ses ébats dans vos nouveaux jardins d'Armide. Le figuier de Cratès doit être banni du jardin d'Académus. Suivons Aristote, c'est bien ; mais quant à Diogène : holà !

M. Morren commence ici l'inventaire de ses plantes héroïques et historiques. Mais nous ne pouvons le suivre dans ce dédale touffu, dans ce labyrinthe champêtre. Nos lecteurs ont déjà pu se faire une idée du plan général de ce jardin mirifique. Il nous reste maintenant à monter au sommet d'un des grands hommes de M. Morren et à porter nos regards sur les points les plus saillants, et surtout sur les plates-bandes où la main de l'historiculteur a semé tant de beautés de style autour des betteraves, des choux, des navets et autres céleris.

Voici le début :

« Je ne dirai rien de l'horticulture biblique, mais il est néanmoins « remarquable que le livre de Moïse place l'origine de l'homme « dans un jardin et fait d'Adam le premier botaniste. »

M. Morren aurait pu ajouter, à l'appui de l'origine jardinière de l'homme, la tradition enfantine qui nous fait naître sous la feuille du chou ; mais cette circonstance aurait contrarié l'auteur dans ses idées légumineuses sur Jules-César.

Pour rappeler le *Druide*, M. Morren propose une liste de 19 plantes secondaires et une de 4 plantes de premier ordre. Ce qui démontre à merveille l'efficacité du système complexe et facile du botaniste historien. Il est vrai que M. Morren compte sur « *les « fleurs de nos souvenirs et espère les trouver aussi* ABONDANTES *que* « POÉTIQUES. »

Digitized by Google

L'herbe antiscorbutique de la *grande patience* rappelle à M. Morren l'invasion des légions de César. « Elles campèrent dans un canton « voisin de la mer où une seule fontaine donnait de l'eau potable, « mais en deux ans, elle fit tomber les dents des Romains et en re- « lâchant leurs articulations (*des dents?*) elle leur ôta toute la « force dans les genoux. Alors nos Belges eux-mêmes ne tenant « pas à combattre des ennemis *invalides*, leur indiquèrent la *grande* « *patience* de nos eaux, dont les racines toniques et anti-scorbuti- « ques les guérirent complètement, » Noble trait, touchante fraternité guerrière que bien des nations civilisées envieraient à ces peuplades à demi-barbares. Si les dents osanores et l'illustre *Bilboquet* avaient existé, nos aïeux se seraient empressés de remeubler les mandibules délabrées de leurs ennemis, pour ne pas avoir à combattre des gencives veuves de leur dernier chicot. Essuyons une larme d'admiration et passons à la *verveine modeste* « qui peut « revendiquer pour elle le plus grand honneur auquel une fleur « puisse *prétendre*, celui d'avoir ceint le front du plus illustre des « conquérants de Rome. » Charmante verveine, — elle n'en est pas plus fière ! Ah ! si M. Morren était à sa place, comme il étalerait avec un juste orgueil *ses longs et fluets épis de fleurs violettes.*

Mais non, la pauvrette se cache et n'est « connue à peine que de « nos enfants pour qui toutes les fleurs ont encore des charmes, et « de nos pharmaciens pour qui les plantes ont encore des propriétés « médicales, en dépit des médecins. » Nous ne serons pas de l'avis des docteurs en médecine ; les enfants, la pharmacie et M. Morren nous entraînent sous leur bannière poétique et thérapeutique. A bas M. Purgon, vive M. Fleurant ; honneur au mérite modeste ! gloire à la Verveine au plus profond des haies, et paix sur la terre aux apothicaires de bonne volonté.

Que nous veut ce platane immense? il nous rappelle que « dès « ses premières campagnes, César fut jaloux de donner aux Morins « (*une partie des Flamands*) [1] *un arbre* au large ombrage. Il intro- « duisit le beau platane d'Orient qui depuis gela plusieurs fois,

[1] La parenthèse était ici doublement indispensable : 1° aux sections des Beaux-Arts et des Sciences qui pourraient ignorer la signification du mot Morin. 2° A la section des Lettres qui, naturellement amie des jeux de mots, aurait pu entendre *Morren* au lieu de *Morin*. Les règlements particuliers de l'Académie interdisent formellement le coq-à-l'âne personnel.

Digitized by Google

« (*Ah! mon Dieu!*) de sorte que de très-vieux platanes sont incon-
« nus en Belgique — *c'est contrariant!* — *Rassurez-vous :* — Mais ce
« qui est remarquable, c'est que cet arbre s'est le plus propagé aux
« environs de Tongres dont les remparts, plantés d'arbres plusieurs
« fois séculaires, semblent attester encore le culte que les conqué-
« rants venus des bords du Tibre, vouaient aux forêts. » Il est en effet très-remarquable que des arbres plusieurs fois séculaires ne soient pas très-vieux et deviennent — tout en florissant à Tongres — inconnus en Belgique par suite d'une succession de gelées malencontreuses. Il est vrai que l'été de 1846 a pu leur procurer un dégel complet. Nous livrons cette cause météorologique aux méditations transcendantes de M. Morren.

Mais du haut du chêne altier, — pardon, du *druide* sur lequel nous sommes perchés, — nous voyons là-bas un coin tumultueux où semblent se remuer des passions ambitieuses et mécontentes. C'est le coin des grands événements et des grands hommes, c'est là que s'agitent la pomme, la cerise, le chardon et le chou : *Septius*, *Lucullus*, *Jules-César*, et *Charlemagne*. Écoutons le langage de leurs tiges éloquentes.

« On a toujours dit et imprimé, et nous en attestons Varron,
« Van Hultem, Desmet, etc. que la Belgique ne produisait, avant
« l'invasion des Romains, AUCUN fruit proprement dit, et ENTRE
« AUTRES, en citant Varron, sur l'avis duquel nos historiens se
« sont appuyés, ni raisins, ni olives, ni pommes. En ce qui
« regarde la vigne et l'olivier, il y a certitude; mais quant au
« pommes, les Belges ont été CALOMNIÉS. »

Atroce et épouvantable calomnie.

« Bien adroit sera celui qui découvrira la première patrie du
« pommier. » Certainement il sera bien adroit, car il aura vaincu M. Morren qui cherche cette patrie avec une patience et une adresse dignes des plus grands éloges. L'auteur entre ici dans une grave discussion où figurent : le Paradis Terrestre, la Renaissance, les Italiens, le Figuier, les Arabes, le Tabernémontane, les Flamands, la découverte de l'Amérique, le Bananier, le Cidre, les zônes de la Vigne et de l'Olivier, Pline, les créateurs de pommes, la mémoire pomologique de Van Mons, MM. Poiteau, d'Aremberg, Diel, Quetelet, les cuisses-madame, *la princesse Marianne* [1], Septius, Matius, Gestius, Manlius, Scandius, les griottes, les spadonies

[1] M. De Bavay est prié de noter avec soin la Princesse Marianne.

Digitized by Google

sans pepin et la castration des pommes ; il en conclut que « les « Belges devaient être horticulteurs dans tout le sens du mot et de « la chose, » puis il s'écrie avec joie : « Voilà où nous conduit « l'étude de la géographie des plantes ! » Pourvu qu'elle ne nous conduise ni à Gheel ni à Charenton ! — la *fleuromanie* est peut-être contagieuse et je sens déjà mon pauvre cerveau détraqué sous l'influence des effluves odoriférantes que lui verse la serre-chaude de M. Morren.

« La pomme n'est pas le seul fruit qui rappelle César, les Ro- « mains et l'ancienne horticulture des Belges. *On sait* que Lucullus « après avoir vaincu Mithridate rapporta de l'Hellespont, à Rome, « l'an 680, le premier cerisier [1]. Les Romains ne savaient pas dis- « tinguer les cerisiers et en confondaient les espèces et les variétés. » J'ai toujours dit que les Romains étaient des cuistres.

« Une véritable espèce, le cerisier capronien avait produit en « Portugal une variété particulière à gros fruits et à pédoncule « très-court. » La manchette de dentelles de Buffon eût écrit à *queue* très-courte. L'auteur des *Éphémères* y substitue le *pédoncule*, cela est à la fois plus savant et plus poétique. Voilà ce que nous gagnons à la fusion du poète et du botaniste, vantée par M. Morren au début de son discours : nous y gagnons une élégance et un charme extraordinaires dans l'ÉLUCIDATION *des questions spéciales*. *Élucidation*, arbuste audacieusement planté par M. Morren dans le jardin de l'Académie Française. « On appelait ce cerisier *lusitania* « du nom de sa patrie la Lusitanie. » Si M. Morren n'était déjà botaniste, poète et historien, nous voudrions qu'il se lançât dans les recherches étymologiques.

Ici nous trouvons la plus splendide facétie que nous ayons lue depuis longtemps :

« *En Belgique*, dit Pline, *on préfère les cerises de Lusitanie*. Près « de dix-sept siècles n'ont pu détruire en Belgique, ni le goût des

[1] Lucullus et Mithridate, en l'an 680. Il y a probablement une erreur typographique, nous aimons à le croire, quoique M. Morren ne se gêne pas pour accomplir ces tours d'adresse ; — nous verrons, à propos de Clovis, un escamotage de deux siècles. — Nous lui permettons même le choix entre l'ère ancienne et l'ère chrétienne. Nous admettons Lucullus en 680 avant J.-C., c'est-à-dire aux premiers âges de Rome, et nous ajournons à 680 après J.-C. la mort de Mithridate, qui aura pu de cette manière connaître Mahomet avant de mourir.

Digitized by Google

« populations, ni le nom romain des cerises : la grosse *griote* de « Bruges, la cerise de prédilection des Flandres, est toujours la « *Portugaise. Romains, Barbares, Espagnols, Autrichiens, Fran-* « *çais, Hollandais se sont appesantis sur la Belgique, les peuples ont* « *passé, mais une* CERISE *a défié les temps et les révolutions, elle est* « *restée sans changer de goût ni de baptême.* »

Richesse de pensée, sentiment profond et philosophique des vanités humaines, splendeur du style, tout est réuni dans ce mouvement oratoire qui laisse bien loin derrière lui le fameux tableau de Massillon :

« Tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien « n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les âges se « renouvellent, la figure du monde passe sans cesse; les morts et « les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : rien « ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul « demeure toujours le même. »

Mettons-y de la franchise, l'évêque de Clermont peut-il dans cette lutte intéressante l'emporter sur l'académicien belge. Non, évidemment non. Cependant pour apaiser les mânes du vénérable prélat, nous reconnaîtrons que les circonstances et le sujet présentaient des différences assez notables.

Massillon prêchait le carême, et M. Morren pouvait se permettre les folles allures du carnaval. L'un célébrait les louanges de Dieu et l'autre chantait la Cerise.

La victoire devait donc rester à la *Portugaise* et nous ajouterions que cette humble cerise a fait la queue à son puissant créateur, si ce n'était commettre à la fois une horrible impiété, et un calembour aussi vieux que détestable.

Passons à Jules-César.

« Si l'influence de Lucullus et des légions romaines sur les « desserts, les marmelades et les beignets de Belgique est incon- « testable, nous ne saurions méconnaître les *services* rendus par « Jules-César *aux premières entrées de nos repas :* l'horticulture culi- « naire doit voter des actions de grâces au plus grand des Romains : « César nous a donné les choux !!! »

Nous ne voulons pas affaiblir par nos *commentaires* l'effet irrésistible de ce second mouvement oratoire. La marmelade, les beignets, les entrées, le dessert, les actions de grâces, et le chou

Digitized by Google

forment un salmis délicieux que nous ne voulons pas gâter par un hors-d'œuvre de notre façon.

« Et *qui oserait prétendre* que les choux de Bruxelles, cette variété « si particulière au sol des environs de la capitale, n'est pas sortie, « lors des semis faits directement après l'introduction, *de ceux semés* « à Castres où, sans doute, les Romains, d'après les élégantes re- « cherches de M. Kickx père, M. B.... et M. Roulez placèrent un « de leurs camps. »

Nous n'oserons certes prétendre le contraire, seulement nous regrettons que M. B. ait voulu garder l'anonyme dans une question si importante et dans une phrase si remarquable par sa lucidité. Quoi qu'il en soit le procès est jugé, et désormais « les choux nous « rappellent la mémoire de César et les bienfaits de la civilisation « romaine. » Laissons de côté les querelles mesquines de l'*Iris*, du *Flambe* et du *Lis*, où viennent se jeter étourdiment Clovis, Marc Wilson, Paul-Émile, Jean Naucler, Nostradamus, Gastelier de la Tour, Louis VII et Philippe-Auguste, mais disons un mot de la vigne et du grand homme qui *s'y rattache*. Ce n'est pas Noë, c'est Clovis.

« Dans L'ORDRE CHRONOLOGIQUE, nous eussions dû représenter « ce grand nom (Clovis), par la plante fameuse dont Dieu lui-même « apprit à Noë le *bienfaisant* usage : c'est assez indiquer la *vigne*. « *C'est vers* 282 *qu'elle pénétra en Belgique, à l'époque du règne de* « *Probus*. »

Il faut la flexibilité des rameaux de la vigne pour se prêter aux courbes extra-historiques que l'historiculteur lui fait prendre. Probus fait replanter la vigne dans tout l'empire en 282, et la vigne représente Clovis qui régnait en 482. Deux siècles d'erreur ! si on ne connaissait la sobriété de M. Morren, on serait tenté de supposer que ce 2 a été doublé par « *l'usage bienfaisant du* « *végétal sarmenteux né au mont Ararat.* » Mais il est impossible d'admettre que l'auteur ait adopté le principe épicurien de se pénétrer du sujet que l'on veut chanter. La tâche préliminaire eût été difficile quant aux druides, dangereuse quant aux pommes, affadissante quant aux cerises, indigeste quant aux choux et déshonorante quant aux chardons.

Or, savez-vous ce que renferme le chardon, « cette plante sans « tige, aux feuilles épineuses étendues en rosace sur le sol ? A cette « forme on ne soupçonnerait rien de noble ni de grand, et cepen-

Digitized by Google

« dant, l'histoire à la main, l'homme instruit voit s'élever hors de « cet humble chardon la colossale image de CHARLEMAGNE. A « peine l'histoire de la nature eut-elle ses commentaires et ses « annales, que déjà la tradition consacra le nom du fils de Pépin « dans ce végétal. »

Pour ma part, — et M. de Reiffenberg est de mon avis, — je pense que le fils de Pépin eût été mieux consacré dans un poirier. Cet humble petit pepin enfantant l'empire immense des poires eût dépeint la grande époque avec une exactitude extraordinaire. Mais M. Morren tenait à réhabiliter le chardon, la nourriture favorite des ânes patients et laborieux ; et la majorité de l'Académie a applaudi à cette œuvre de courage et de bon goût.

Dans sa *reconnaissance* pour le *chardon*, Charlemagne ordonne « que dans chaque VILLA de l'empire on cultive les *rosiers*, les *lis*, la « *balsamite*, le *fœnum*, la *sauge*, la *rue*, l'*abrotane*, les *melons*, les « *pepons*, les *fèves*, le *romarin*, les *glayeuls*, l'*origan* et plus de « cinquante autres plantes, et il termine cette œuvre *d'une botanique* « *toute* IMPÉRIALE par l'introduction du pêcher et du prunier. » Importer les prunes et encourager les melons, voilà ce que nous appelons de la botanique toute impériale !

Après l'histoire de quelques « plantes aussi jolies par leur fleurs « que NATIONALES par leur NAISSANCE, » M. Morren fait fleurir Godefroid de Bouillon dans la rose trémière, et Baudouin dans le Lychnis de la Calcédoine. *L'histoire des Croisades* se présente sous les apparences du *pavot* (somnifère) et du sarrasin destiné à la confection de ces galettes si renommées par leur légèreté. Ce symbole épigrammatique s'adresse-t-il aux croisades elles-mêmes ou à leur *habile* et célèbre historien ?

La garance rappelle l'industrie prospère des Flamands dans la fabrication du drap et des cuirs dorés de Maline. Et enfin, Charles IV ayant, un an après la mort de d'Artevelde, accordé une réduction sur les bières fabriquées avec le houblon, l'auteur en conclut : « Ces trois idées de houblon, de bière et d'Artevelde, sont trop SI- « MILAIRES pour ne pas nous permettre de représenter le tribun « favori des Flandres par la vigne du Nord. »

Par quelle image plus frappante et plus vraie aurait-on pu représenter la grande figure du héros gantois ? La bière seule ou le houblon *similaire*, pouvait faire songer à ce tribun puissant, qui

Digitized by Google

sut aigrir les mécontents, remuer le levain des passions populaires, faire fermenter les idées de liberté, et finit par s'engloutir — sort assez commun aux brasseurs et aux tribuns imprudents, — dans le vaste torrent que sa parole chaleureuse avait fait bouillonner.

M. Morren nous apprend que « le premier *palmier* qui se *vit* en « Belgique ne put être CONTEMPLÉ que sur le panneau de l'Apo- « calypse de Van Eyck. » Ce palmier *peint* doit nous « rappeler à « la fois la grandeur du règne de Philippe, qui sut réunir sous son « sceptre les Provinces-Unies, et celles de la Belgique et du duché « de Bourgogne, et la gloire de l'école de peinture qui se déve- « loppe sous sa puissante protection. » M. Morren a sans doute l'intention de faire copier le palmier de l'Apocalypse pour le plus grand ornement de ses serres futures et pour la glorification de Philippe-le-Bon.

Charles-Quint... « A ce nom que de fleurs se rattachent. »

« Le Tagetès croissait sur les murs de Tunis et frappa *sans doute* « les REGARDS de Charles-Quint par l'ODEUR de ses feuilles frois- « sées, *où* il ENTREVOYAIT peut-être un remède contre sa goutte « et ses rhumatismes. »

Nous recommandons à M. Dillens, le peintre ordinaire des *Charlequintiana*, le magnanime empereur regardant l'odeur d'une feuille froissée, et entrevoyant dans cette odeur un remède contre la goutte. Quelle physionomie intéressante à reproduire, quelle puissance olfactive dans les yeux, quelle perspicacité médicale et rhumatismale!

« Charles-Quint connut de même la Rhubarbe, et l'on prétend « que c'est grâce à ses soins que cette plante fut introduite en « Europe, où elle est devenue une excellente espèce *culinaire*, « digne de *rehausser* nos desserts, tout autant que les cerises de « Lucullus, les raisins de Clovis et les prunes de Charlemagne. »

Mais tout cela, c'est du dessert, et jusqu'ici un seul homme s'est occupé *des premières entrées de nos repas* : c'est CÉSAR LE CHOU. La compote de Charlemagne, les Clovis secs, les Lucullus à l'eau-de-vie, les marmelades et les beignets à patrie inconnue, ne doivent pas étouffer dans nos estomacs repus le souvenir des Césars de Bruxelles, de la soupe aux Césars blancs, et aux Césars rouges, des fleurs de César à la maître d'hôtel, et des César-croûte au lard. Si Napoléon nous a laissé le poulet à la Marengo, l'empereur

Digitized by Google

romain nous a légué les perdrix à la César. Nous aurons désormais, grâce aux jardins historiques, des dîners historiques. des potages, des entrées, des entremêts, des hors-d'œuvres, des desserts historiques, des vins historiques, et en fin de compte des indigestions historiques, des gouttes et des rhumatismes historiques. Mais nous aurons pour nous guérir Charles-Quint et ses découvertes historiques. O Charles-Quint !

Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?
Oh ! lève toi, viens voir, les bons font place aux pires.
. . . . . .
Et l'aigle impérial qui jadis sous ta loi
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme.

« Mathias de l'Obel, botaniste belge, rapporte de Portugal les « premières betteraves qu'on vit dans ce pays. (*Le Portugal?*) Il « est même *probable* que c'est la découverte de la betterave qui fut « la cause de l'expatriation de cet homme célèbre. » O betterave, voilà de tes coups !

M. Morren nous semble ici d'une audace peu commune. Comment, sans entrer dans aucun détail historique, sans avancer un seul fait, sans apporter une preuve, un document à l'appui de ses assertions, il vient accuser la betterave d'avoir été cause de l'expatriation d'un homme d'autant plus célèbre qu'il est parfaitement inconnu à trois millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille Belges ! C'est plus que de la légèreté historique, et la haine de la betterave ne devrait pas conduire à des excès aussi déplorables.

Près des betteraves se dressent plusieurs arbres et arbustes moins doux et moins sucrés, et cachant sous des dehors brillants les pensées les plus abominables. Ces plantes représentent — le devineriez-vous, M. de Gerlache? — le règne de Philippe II.

« Certes le règne de Philippe II ne semblerait pas pouvoir atta- « cher son souvenir à des fleurs, mais rappelons-nous que si le « manteau des rois a pu couvrir naguère la tyrannie, les fleurs aussi « peuvent céler le poison et la mort. » Cette époque se résume pour M. Morren dans « les *fritillaires impériales*, belles sans doute de « tout l'éclat de leurs corolles, mais AU FOND plantes néfastes et « vénéneuses [1]. »

[1] M. l'avocat-général De Bavay fera bien de noter cette phrase.

Digitized by Google

Nous doutons que M. Van Hasselt laisse jamais passer dans les *Fleurs nationales* de la *Bibliothèque nationale*, le stigmate d'infamie imprimé par M. Morren au front de Philippe II et de la très-sainte Inquisition. Où donc l'orthodoxie de M. Morren était-elle allée se nicher?

« Il faut le règne d'Albert et d'Isabelle pour nous donner des *idées* « et des *plantes* plus CONSOLANTES. » Après les plantes *néfastes* il fallait nécessairement des plantes *consolantes*. Cette idée n'est pas neuve.

« Au moment de livrer bataille, (le CROIRAIT-ON?) Albert et Isa- « belle offrent à l'abbaye d'Eenaeme, deux *palmiers* VIVANTS, deux « *chamerops* QUI ONT VÉCU pendant deux cent vingt-cinq ans, et « dont nous sommes heureux de posséder encore *les tiges histo-* « *riques* dans le musée de l'Université de Liége où nous les avons « *déposés*. » Si nous ne sommes pas consolés maintenant, nous devons au moins reconnaître que M. Morren a tout fait pour sécher nos larmes. Deux palmiers vivants, deux chamerops qui ont vécu, et leurs tiges déposées par M. Morren lui-même: quoi de plus consolant au monde?

« Sous le règne pacifique des Archiducs on songe à des *plantes* « TOUTES PLACIDES; nos provinces se reposent. Un chanoine d'Hoog- « straeten, Van Steerbeck, introduit les truffes, essaie leur culture « et disserte sur les bons et les mauvais champignons. »

Excellent Van Steerbeck!

« On songe à la prosaïque mais indispensable pomme de terre, « au fécond topinambour et enfin, ce qui certes est une découverte « d'une immense portée, tandis que Louis XIV construisait le « somptueux parc de Versailles, un échevin de Gand, Guillaume « de Blasere, inventait les serres, et déplaçait par cette hardie « conception les saisons et les climats. Désormais, l'introduction de « toutes les plantes du globe était possible en Belgique et les sou- « venirs, par conséquent, que peuvent inspirer les végétaux et les « fleurs, se multiplient à l'infini. »

Ces souvenirs se multipliant à l'infini, la science historicole, qui était déjà complexe, devient *infinie* et par cela même plus *facile* et surtout plus *attrayante*.

« L'année même de l'avénement de Marie-Thérèse, tandis que « les palatins hongrois prononcent leur serment énergique : *Moria-* « *mur pro rege nostro, Maria Theresia*, une révolution importante « s'opère dans l'alimentation du peuple belge. »

Digitized by Google

En d'autres termes, tandis que les palatins s'écrient énergiquement : Mourons pour Marie-Thérèse ! le peuple belge s'écrie non moins énergiquement : *Vivons par la pomme de terre !*

Grâce à cette antithèse poétique, la *mère de la patrie* se présente à notre mémoire par la *prosaïque* et indispensable pomme de terre.

« Marie-Christine revit dans les beaux orangers de Laeken, qui « lui doivent leur immense *conservatoire* et leur *splendide santé*. »

Si la *mère de la patrie* avait créé un *conservatoire* pour les pommes de terre, nul doute que le précieux tubercule n'eût échappé au terrible fléau dont *Marie-Thérèse* a été atteinte dans ces derniers temps.

« Joseph II, ce malhabile empereur, ne s'occupait pas seulement « de régler le costume des religieuses et la hauteur de leur guimpe, » — D'où vient ce fiel que l'âme de notre dévot historien laisse tomber sur le souvenir de l'empereur Joseph ? [1] — « Mais il catégorisait les « arbres à fruits, les arbres des forêts, les arbustes et les plantes. »

Ah ! çà, M. Morren, que faites-vous depuis une heure, sinon la *catégorisation*, pour parler votre langage, des arbustes et des plantes ?

Joseph II, selon vous, « créait un *nouveau Jardin botanique*, où « tout était tiré au cordeau et où les malheureux arbres étaient *enrégimentés* comme des soldats, raides et étriqués. »

Il est vrai que vous les classez comme des grands hommes. Le jardin de Joseph II était une caserne, le vôtre est un panthéon. Mais l'expression de *malhabile* n'en est pas moins imprudente et pourrait vous être appliquée *en toute sécurité de conscience* par quelques *frères Sacristains sèchement taillés et tondus*.

L'auteur passe, faute de temps, (c'est dommage) sur l'époque de la Terreur et de la République Française. Mais à propos de Napoléon il dit : « ON SAIT ASSEZ qu'aux cent jours et après Wa- « terloo, les serviteurs et amis du grand homme portaient en son « souvenir un *œillet* à la boutonnière. »

M. Morren NE SAIT PAS ASSEZ que la fleur napoléonienne, l'emblème des bonapartistes, était *la violette*. Et en vérité, quand nous

[1] Voici le portrait de l'empereur Joseph II : « Un arbre sèchement taillé et tondu « représenterait parfaitement dans un jardin, celui que Fréderic appelait *mon frère le* « *Sacristain ;* et si l'on ne se contentait de cette *seule représentation*, on pourrait EN « TOUTE SÉCURITÉ DE CONSCIENCE, ajouter un figuier *dont le nom de fruit* était devenu « dans notre révolution brabançonne le sobriquet des partisans de l'Autriche. »

Digitized by Google

voyons une erreur aussi grave, aussi importante dans l'histoire contemporaine, nous devons avouer que notre foi en M. Morren est bien près d'être ébranlée. Prendre une violette pour un œillet, mais c'est à faire douter de l'authenticité des raisins de Clovis, des choux de César, des cerises de Lucullus, des pommes de terre de Marie-Thérèse, du houblon d'Artevelde, de la rhubarbe de Charles-Quint, du cyprès de Philippe II, des betteraves de Delobel, des truffes de Van Steerbeck et des prunes de Charlemagne.

Ici notre tâche devient difficile, pénible même; mais il est du devoir de tout bon citoyen de signaler à qui de droit, de perfides attaques dirigées contre une personne inviolable et sacrée. Nous parlerons donc quoiqu'il nous en coûte. Puisse la franchise de notre aveu désarmer la rigueur austère des âmes délicates et sensibles!

Voici le premier chef de notre acte d'accusation.

« Permettez-moi, Messieurs, de déposer aux pieds de notre « auguste protecteur le brillant bouquet des *Coburgia*, ces somp- « tueuses amaryllidées du Mexique, ces enfants d'une famille élé- « gante à laquelle se rattachent les *fleurs du zéphir* (zephirantes), les « *fleurs de la beauté* (BELLADONE), les fleurs de la *nymphe de Virgile* « (Amaryllis), les *Lycoris*, les *Narcisses*, et à laquelle sa Majesté « notre roi daigne en botaniste savant accorder sa BIENVEILLANCE « et sa *protection*.

Certainement le bouquet et le compliment sont des mieux tournés : jamais *Chloris* n'en a reçus d'aussi galants. Et cependant le poison gît sous ces fleurs. En un mot, suivant M. Morren, le règne actuel n'est qu'une renaissance de l'époque de Philippe II. Rappelez-vous, M. de Bavay, « les fritillaires impériales, belles « sans doute de tout l'éclat de leurs corolles, mais au fond néfastes « et vénéneuses. » Nous citerons aussi : « *Le laurier-cerise* qui « contient, la chimie l'a prouvé, le plus subtil des poisons. » Voilà les fleurs de Philippe II l'exécrable, et M. Morren ne craint pas de venir déposer aux pieds du Roi, l'emblème de son règne; et cet emblème, c'est la Belladone, c'est-à-dire la fleur de la beauté, qui renferme, la chimie l'a aussi prouvé, le plus subtil des poisons. Et qu'on ne vienne pas chercher à excuser M. Morren en nous opposant une distraction, une légèreté, une imprudence, une inconséquence; tout vient nous prouver que l'auteur a agi sciemment et avec les détours les plus perfides. Disons toute notre pensée :

Digitized by Google

M. Morren malgré ses fleurs nationales, malgré ses protestations chaleureuses, malgré ses galanteries fleuries, M. Morren (*horresco referens!*) est un ORANGISTE. Je l'ai dit et je le prouve.

« La maison d'Orange indique par son nom même sa fleur sym-« bolique. Sous son règne les *richesses* végétales de l'Asie pénétrè-« rent dans nos palais de verre. »

Qu'en dites-vous, M. De Bavay? L'orange délicate, sa fleur immaculée, emblème de la virginité et de l'innocence, voilà le symbole de la *maison* que notre constitution exclut impitoyablement du trône. Et ce n'est pas tout. « Les *plus beaux* palmiers de « l'Archipel de la Sonde, les plus *fastueuses* Orchidées de l'Inde « rappelleront les souvenirs de cette époque. »

Il est impossible de formuler plus nettement une profession de foi politique, et si M. de Bavay veut consulter les notes recueillies dans le cours de ce récit, il y trouvera un souvenir de la *princesse Marianne* et cette phrase significative : « Les fleurs ont de tout « temps exprimé les REGRETS comme les ESPÉRANCES. »

Ce que l'auteur regrette, c'est la *belle* et *fastueuse* époque de la domination hollandaise. Ce qu'il espère, nous l'ignorons; ou plutôt nous ne voulons point le chercher dans le buisson embaumé où les poisons les plus subtils viennent se cacher sous les *Narcisses* et les *Lycoris protégés* par la *bienveillance* du Roi.

Aujourd'hui qu'une loi spéciale vient défendre la personne royale contre la licence et les mauvaises passions, il est du devoir de M. de Bavay de poursuivre avec énergie les tendances rétrospectives de M. Morren et de ne point se laisser arrêter par des considérations personnelles et par des influences puissantes. M. Morren n'aura pas, nous l'espérons du moins, l'impunité dont jouit M. Smits, le trop peu célèbre M. Smits, qui dans ses poésies (ORNÉES du portrait de l'auteur) ne craint pas d'adresser au duc de Brabant, prince royal, cette apostrophe irrévérencieuse :

« Fils de deux barricades. »

Traduction libre : — M. Smits, s'adresse au Roi et lui dit respectueusement :

Sire, vous n'êtes qu'une barricade.

Et à la Reine :

Madame, vous en êtes une autre.

RETCHEZKEN.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

SOMMAIRE.

MM. Colbeau, L. Wocquier et De Reume. — Louis et Charles Blanc. — MM. Van Bemmel, A. Mathieu, Hannon et Pasquini. — Théorie de l'architecture ogivale, par M. Solvyns. LES PEINTRES BRUGEOIS, *par M. Alfred Michiels. — L'Annuaire dramatique. — Alexandre Dumas, censeur royal et Auguste Jouhaud. — Béranger, Lamartine et Théophile Gautier. — M. Gachet. — La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers. — La Bibliothèque Illustrée. — La Revue de Flandre. — Une faute d'impression. — M. Schoonen. — Le Conseil communal de Bruxelles.*

Les productions littéraires commencent à se succéder rapidement en Belgique. M. Émile Colbeau vient de publier un poème, et M. Léon Wocquier un roman qui devait d'abord paraître dans notre recueil ; mais des difficultés soulevées par l'éditeur du jeune écrivain n'ont pas permis à la Revue de Belgique de procurer à ses abonnés le plaisir d'être les premiers à lire *Édouard Gaillan.* — De son côté, M. le capitaine De Reume a fait paraître un travail très-intéressant sur les *Elzevier.* La Revue s'occupera bientôt de tous ces ouvrages, ainsi que de l'*Histoire de la Révolution française* de M. Louis Blanc. Elle s'efforcera de parler dignement de l'illustre historien. Puis viendront M. Charles Blanc et son *Histoire des peintres français au XVIIIe siècle*, dont nous avons reçu le premier volume ; M. le baron Van Bemmel et son beau livre sur *la Langue et la Poésie provençales ;* M. Adolphe Mathieu et son dernier recueil de poésies ; M. Hannon et son Mémoire couronné au concours universitaire ; M. Pasquini et son *Histoire de la Ville et du Port d'Ostende.*

Aujourd'hui nous avons à vous entretenir des études de M. Solvyns sur l'architecture ogivale, de l'Histoire des peintres brugeois, par

Digitized by Google

M. Alfred Michiels [1], et d'une collections d'Annuaires dramatiques, qui, nous l'avouons à notre honte, nous étaient inconnus.

L'architecture du moyen-âge dont l'origine est très-obscure, se distingue complètement de celle des Grecs et des Romains. Si l'on en considère le style, on le trouve empreint d'un caractère tout particulier qui s'allie merveilleusement avec la religion, avec les mœurs de l'époque. De nos jours, on a vainement essayé d'élever des constructions du même genre. On a employé des moyens inconnus à nos aïeux, on a eu recours à des sciences nouvelles, et on n'a pas réussi. On a fait du *pseudo-gothique*. On s'est alors décidé à écouter les savants qui soutenaient que les architectes du moyen-âge avaient un secret religieusement gardé par eux. — C'est à retrouver ce secret que s'est appliqué un homme profondément versé dans les mathématiques et qui a longtemps rêvé aux applications possibles de cette science. M. Guillery s'est convaincu de l'impossibilité d'arriver à construire des édifices dans le style du moyen-âge, avec les seuls éléments que l'architecture moderne emprunte à la géométrie. La ligne droite, le cercle, l'ellipse, voilà l'origine des formes de l'architecture actuelle. Il remarqua que ces formes ne sont point applicables aux voûtes, aux arcades des temples du moyen-âge. On ignore aujourd'hui l'usage des arcs-boutans pour balancer la poussée d'une voûte, on les a remplacés par des contreforts. Ce qui frappe surtout les regards, c'est cette forme des arcades à laquelle on a donné le nom d'ogive. Cette forme si variée devait dépendre de la courbe dont nous ne nous servons pas, et qui était susceptible de se plier — sans changer de nature — à un grand nombre de combinaisons. M. Guillery soutint — et c'est, à notre avis, une découverte belle et utile, — que cette courbe est la cycloïde et l'épi-cycloïde qui en dérive. Il fit remarquer que jamais un arc de cercle n'a pu décrire exactement une ogive du XIe, du XIIe ou du XIIIe siècle, que les voûtes gothiques n'ont point de clé, que cette absence eût été une faute de la part de ceux qui auraient employé le cercle. De plus les dessinateurs et les peintres, dit M. Guillery, ont bien avec leurs yeux exercés reproduit ce que le compas de l'architecte imite d'une manière imparfaite.

[1] *Les peintres brugeois*, 1 vol. in-18 de 305 pages, A. Vandale, éditeur, 30, rue des Carrières, à Bruxelles.

Digitized by Google

Un savant repoussa ce système, et au lieu de s'adresser directement à M. Guillery, il fit circuler cette objection : « Comment aurait-on « employé au moyen âge la cycloïde *découverte* au XVIIe siècle « par Pascal? » Rien n'est plus faible que cette réfutation. A-t-on *découvert* une courbe parce qu'on en donne l'équation? A ce compte, Descartes aurait découvert le cercle, car il l'a mis le premier en équation. On trouve des traces de la cycloïde dans Cuza et même dans Aristote. D'ailleurs n'était-il pas question d'un secret perdu, et ce secret pouvait-il consister dans l'emploi d'une courbe connue de tout le monde?

Deux ans ont passé depuis la publication du secret retrouvé par M. Guillery. Un mathématicien, un archéologue, M. Solvyns, vivement impressionné par le nouveau système, en a fait l'objet de longues et sérieuses études. Aujourd'hui il nous donne le résultat de ses travaux; il est en tout point favorable à l'auteur des *Lettres sur l'Architecture* et prouve aux plus incrédules la réalité de la découverte. Dans son livre purement mathématique, M. Solvyns montre comment on peut construire exactement avec des arcs de cycloïde ou d'épi-cycloïde toutes les arcades, voûtes, portes, etc. du moyen âge, dont il donne les formes en onze planches très-bien gravées. Dès ce moment le véritable style ogival est possible. Les architectes et les constructeurs doivent donc s'empresser d'étudier l'ouvrage de M. Solvyns qui est destiné à se répandre dans l'Europe entière, car l'intérêt excité par l'architecture du moyen âge augmente chaque jour.

— *Les Peintres-Brugeois* sont un abrégé du second volume de l'*Histoire de la Peinture flamande et Hollandaise*[1] dont la Revue donnera une analyse étendue. On comprend donc pourquoi nous n'entrons pas aujourd'hui dans de grands détails. Comme l'auteur le dit lui-même, « il a retranché toutes les notes, les catalogues, « les discussions; il n'a laissé que le résultat de son travail, les faits « qui peuvent exciter généralement l'intérêt et devenir populaires. « L'École de Bruges forme un ensemble bien distinct au milieu de « l'art flamand, elle s'en détache comme une île brillante, située « près d'un fertile royaume. » Aussi M. Michiels l'a-t-il traitée avec amour; les Van Eyck et leurs disciples, Jean Hemling,

[1] Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs qu'une traduction du premier volume de l'ouvrage de notre compatriote vient de paraître à Londres.

Digitized by Google

J. Bosch, etc., voilà les hommes dont vous parle tour à tour son livre qui se termine par le tableau douloureux de la décadence de la grande cité flamande. L'écrivain n'a omis aucun détail, il a su entourer d'un charme extraordinaire les sujets les plus arides. Voici d'ailleurs un fragment qui donnera une juste idée de la poésie répandue dans l'ouvrage.

« L'enthousiasme idéal, qui guidait le pinceau de Hemling, n'avait pas seulement pour objet le corps de l'homme : il transfigurait aussi la nature. Il cherchait dans le monde extérieur les scènes, les détails les plus poétiques et les embellissait encore. La route avait été frayée par Jean Van Eyck; son successeur y marcha résolument. Il couvrit la terre de moelleux gazons, finis avec tant de patience que l'on peut compter les brins d'herbe; mille fleurs y rayonnent, dont un botaniste indiquerait sur-le-champ l'espèce et le nom. Ici l'on voit des fraisiers, qui arrondissent leurs blanches corolles et décèlent leurs fruits de pourpre, la mauve au calice rayé, la pudique violette, le pissenlit portant son bourrelet diaphane; plus loin, la sauge étale ses feuilles curieusement striées et chagrinées, le millepertuis ouvre son ombelle d'or, la centaurée déploie son panache rose, la lychnis élégante couronne sa longue tige d'un bouquet sans tache. Hemling affectionne beaucoup cette dernière plante, qui abonde au printemps dans les pâturages de son pays : elle annonce les beaux jours et le peuple la nomme ingénieusement fleur de coucou; elle est comme lui la messagère de la saison nouvelle et semble écouter le refrain monotone qu'il chante sous les voûtes silencieuses des bois. Notre artiste donne à l'eau des nuances charmantes, aux ombres qui s'y projettent une intensité merveilleuse : l'œil s'y joue pourtant comme dans les endroits les plus clairs. Des bords arrondis la maintiennent; elle coule lentement, doucement, comme les fleuves des Pays-Bas; des vagues ou des rides légères s'y forment à peine, en sorte qu'elle réfléchit les objets les plus voisins de son cours et le limpide outremer du ciel.....

« Un trait par lequel Hemling diffère de Van Eyck, c'est la nuance de ses végétaux. Il dore les gazons des teintes de l'automne : les arbres prennent des couleurs sombres dans les parties inférieures et jaunissent vers leur cime : on dirait que la lumière du soir en pâlit le faîte et l'abandonne avec regret. Ce sont les premiers symptômes de la mort, qui va joncher le sol de frêles débris. Ces caractères prouvent que Hemling, le rêveur, aimait surtout les mois qui précèdent l'hiver. Nulle saison n'est aussi belle dans la Néerlande, comme en général dans les pays humides : leur atmosphère inconstante a eu besoin de longues chaleurs pour s'éclaircir, pour se fixer. Mais alors, quelle grâce revêt la nature! Les eaux deviennent plus transparentes, et un phénomène, dont j'ignore l'essence, leur communique le don de reproduire les images comme de vrais miroirs : leur surface se change en harmonieux tableaux. Les campagnes sont plongées dans une sorte de recueillement : l'air vaporeux et tranquille semble lui-même réfléchir : on n'entend plus au fond des bois que le chant mélancolique des grives et les sourdes rumeurs des branches agitées. L'homme des champs se figure que d'invisibles génies traversent en soupirant les clairières. La forêt même a encore un attrait plus magique. Rien n'égale l'éclat de ses teintes rousses, couleur aussi flatteuse pour l'œil que celle de la verdure et choisie exprès, comme la dernière, par le souverain ordonnateur. On y retrouve les nuances des fruits mûrs; la lumière blonde et chaude paraît avoir mûri aussi bien qu'eux. Elle s'est incorporée avec les feuilles, qui en gardent les tons magnifiques. Jaunes en-dessus, blanches par-dessous dans le peuplier, elles frissonnent et chatoyent comme une robe d'or et

Digitized by Google

d'argent. Le frêne pâlit, quelques espèces ont de sanglants reflets, tels que le charme et le coudrier. Le hêtre, qui a conservé toute sa parure, déploie dans les airs un manteau d'une sombre opulence. L'orme rèche et vivace défie seul les premières atteintes des gelées nocturnes. Et les chemins couverts de feuillages sonores, comme ils enchantent le regard attentif! Comme la vue se perd dans leurs brumeux détours! Comme la saison qui meurt nous adresse de touchants adieux! [1] »

Vous le voyez, en dépit de l'opinion de M. Michiels lui-même [2] son livre est mieux qu'un guide pour les touristes. Nous lui adresserons cependant un reproche : les légendes de saint Christophe et de sainte Ursule sont, sans aucun doute, fort intéressantes, mais elles sont écrites d'un style inférieur au reste de l'ouvrage. C'était la partie la plus aisée à traiter, et l'auteur, croyons-nous, s'en est trop rapporté à son extrême facilité. Les deux légendes sont un peu racontées au courant de la plume. C'est là une tache que l'historien des Idées littéraires en France fera disparaître dans une nouvelle édition, c'est-à-dire bientôt. Avec les hommes de talent il faut dire la vérité sans détour; aussi n'hésitons-nous pas à user de franchise envers M. Michiels.

— Depuis 1839, il se publie à Bruxelles [3] un Annuaire dramatique fort curieux et dont cependant très-peu de personnes chez nous connaissent l'existence [4]. Nous venons de lire les sept volumes qui ont paru de ce livre et cette lecture nous a constamment amusé et souvent instruit. Un soin extrême préside à la rédaction de ce recueil. Le principal auteur qui garde l'anonyme est le propriétaire du journal politique le plus consciencieux peut-être de Bruxelles et un homme de beaucoup d'esprit. Il a une rare connaissance du théâtre, et un séjour fréquent à Paris l'a mis au courant des moindres intrigues des artistes et des hommes de lettres.

L'*Annuaire dramatique* abonde en piquantes révélations. Nous y avons appris, tout au long, les motifs qui ont obligé le beau-père d'une demoiselle de Mérode, l'époux de Mlle *Rouiller*, une très-humble roturière, le prince de Monaco en un mot, à se faire figurant au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Duvert qui a écrit tant de rôles pour Arnal, Arnal qui a assuré

1 Les Peintres Brugeois, page 256.

2 Voyez l'Avertissement placé en tête des *Peintres brugeois*.

3 Chez Tarride, libraire, rue de l'Écuyer, et chez Lelong, 46, rue des Pierres.

4 Chose remarquable, il n'en est pas de même en France, où M. Théophile Gautier a fait de cette publication l'éloge le plus flatteur dans le feuilleton de *la Presse*.

Digitized by Google

le succès de tant de vaudevilles de Duvert, tous deux, le croirez-vous? ont servi dans le 1er régiment de tirailleurs à pied de la garde impériale, le premier comme simple soldat, le second en qualité de sergent; — et Arnal était un enragé, si jamais il en fut!

Et Félicien David! que n'a-t-il pas été? D'abord enfant de chœur, élève des jésuites, clerc d'avoué, chef d'orchestre en second, maître de chapelle de St-Sauveur à Aix, élève du Conservatoire de Paris, ensuite saint Simonien, prisonnier à Smyrne, voyageur errant à travers la Palestine, l'Égype et la Syrie. En 1835 enfin, il revoit Paris et publie des *Mélodies orientales*, des *quintetti*, une *symphonie* en *fa*, etc. Le 8 décembre 1844, sa destinée s'accomplit: il fait entendre son œuvre intitulée le *Désert*, et la France peut nommer un compositeur d'élite.

Il n'y a pas six semaines, le 7 mars, Félicien David a fait exécuter une symphonie nouvelle, *Christophe Colomb*, que tout Paris a applaudie avec enthousiasme.

On peut prédire, sans prétendre passer pour un prophète, que l'annuaire dramatique de l'an de grâce 1847 ne sera pas moins riche en détails curieux. Déjà que de choses à raconter! Le règne de la signora Lolla-Montès, lorette émérite métamorphosée en comtesse Égérie par S. M. bavaroise; les succès de la gracieuse Lucile Grahn, les triomphes de Jenny Lind.

L'un des chapitres les plus étonnants sera celui qu'on pourra intituler: *Alexandre Dumas, censeur royal*. Écoutez-en un épisode. Nous avons un compatriote établi depuis plusieurs années à Paris où il a fait représenter déjà cent-quarante vaudevilles. M. Auguste Jouhaud a récemment donné une *Revue* au théâtre Beaumarchais, et il vient à ce sujet d'adresser à un de ses amis une lettre dont on a bien voulu nous donner communication. « Je vous envoie, écrit « M. Jouhaud, une *Revue-Vaudeville* pour laquelle j'ai eu bien des « tribulations avec le *Théâtre-Dumas* et le ministère; car vous « savez, sans doute, que tout plie devant M. Alexandre Dumas: « il fait marcher le pouvoir à sa guise; on n'a rien à lui refuser. Il « suffit qu'une chose déplaise au nouveau *Théâtre-historique*, pour « qu'une mesure ministérielle, arbitraire ou non, soit prise en « faveur de M. Dumas, et de son factotum, M. Hostein, ex-direc- « teur du *Théâtre du Luxembourg*. Voyez la note au titre de la « pièce que je vous envoie. » — La *Revue* imprimée a pour titre:

Digitized by Google

l'Ile de Monte-Christo, — « titre autorisé le 24 et défendu le « 25 décembre, dit la note, sur une réclamation du *Théâtre-histo-* « *rique*, dont cette île de la Méditerranée est la *propriété*. *L'Ile* « *de Monte-Christo* a donc été remplacée, sur l'affiche, par *l'Ile* « *Saint-Denis* qui, jusqu'à présent, n'a été revendiquée par per- « sonne. »

C'est là, de l'arbitraire et du plus misérable. La censure a fait de singuliers progrès en France : abolie à jamais par la *Charte-Vérité*, puis ressuscitée dans le but d'obtenir par la force une ombre de respect pour la monarchie bourgeoise de 1830, la voilà aujourd'hui qui prend sous sa protection les propriétés fictives de M. le marquis de la Pailleterie, — ami de M. le duc de Montpensier, à dire vrai.

Les turpitudes littéraires de la France serviront d'exemple à la Belgique et l'engageront à se défendre de la contagion. La manie de l'imitation a des bornes, et notre vieil honneur, nous n'en doutons pas, voudra rester exempt de toute flétrissure.

Il est juste de le reconnaître cependant ; nos voisins ne sont pas entièrement gâtés, tant s'en faut. Béranger publie neuf chansons nouvelles — neuf chefs-d'œuvres. Lamartine vient de faire paraître les trois premiers volumes de son *Histoire des Girondins*.

Après l'œuvre sérieuse, la pièce comique : Théophile Gautier prétendant que l'art a besoin de se retremper aux sources primitives, travaille pour le théâtre des Funambules. Il prépare une grande *pantomime-arlequinade*, convenablement *ornée* de coups de pieds et de coups de poings. Il engage fort sérieusement les jeunes écrivains à le suivre dans cette voie.

— Le gouvernement vient d'adjoindre à la Commission royale d'histoire un bureau de paléographie, dont M. Émile Gachet a été nommé directeur. C'est à la fois une institution utile et une justice rendue à un homme de mérite.

— La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers, ouvre des concours de composition littéraire et musicale pour l'Année 1848. Le sujet proposé aux poètes est *Godefroid de Bouillon* ; les prosateurs ont à traiter la question de l'*Influence du Christianisme sur les anciens Belges*. Une *Symphonie* à grand orchestre, en trois parties, est demandée aux musiciens. Les lauréats recevront une médaille d'honneur et une *gratification* de trois cents

Digitized by Google

francs ; « les ouvrages que la commission *trouverait* contraires à *l'ordre* ou aux bonnes mœurs, ne seront pas admis aux concours. » *Trouverait* et *ordre* nous semblent assez bien imaginés et MM. les commissaires auront une liberté parfaite ; nous connaissons peu d'expressions qui puissent être interprétées d'une façon plus large et plus commode .... pour les juges [1].

—Nous avons reçu le premier volume de la *Bibliothèque Illustrée* [2], publiée sous la direction de M. Th. Juste. Nous attendrons pour juger les tendances et le mérite de cette collection, les nouveaux ouvrages annoncés par l'éditeur.

— La *Revue de Flandre* continue à paraître avec succès. Nous avons lu surtout avec intérêt, dans les dernières livraisons, l'article intitulé — *Une erreur judiciaire* [3].

—En critiquant, dans notre bulletin littéraire du mois de février, le style de M. Victor C. de l'Émancipation, nous avons eu l'air, grâce à notre éditeur, de commettre nous-même le péché que nous reprochions à l'élégant feuilletoniste. On nous a fait dire, à propos de l'idée d'introduire des éléments belges dans un mauvais vaudeville parisien, que l'article de M. Deleutre était écrit avec infiniment de goût et DE français. Nos lecteurs, nous l'espérons, auront bien voulu lire — EN français.

—Nous sommes forcé d'ajourner à la prochaine livraison le compte rendu des *Aventures de Mignonnet*, vaudeville de M. L. Schoonen, au succès duquel nous avons applaudi de grand cœur. Nous vous parlerons en même temps du nouveau Cahier des charges des Théâtres royaux et de l'intérêt tout particulier que l'administration communale de Bruxelles témoigne aux hommes de lettres.

J. PERRIER.

[1] « Les pièces envoyées au Concours seront écrites d'une manière très-lisible et d'une autre main que celle de l'auteur. Elles devront être remises, franc de port, au plus tard le 28 février 1848, au domicile de M. Eug. Van Delft, secrétaire de la société, à Anvers.

[2] BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE, par une Société de Littérateurs Belges et Étrangers. — Histoires de toutes les Nations. — Voyages dans tous les pays du Monde. Le 1er volume vient d'être distribué à tous les souscripteurs. — On classe en ce moment la 2e liste. — Après la mise en vente du 2e volume, qui va paraître, les prix seront portés à fr. 1,50 et 1,75. MM. les correspondants et agents sont priés d'en prendre note et de tenir ces prix avec sévérité.

[3] La 3e livraison du second volume (mars 1847) renferme les articles suivants : I. Le budget de la justice. II. Réflexions au sujet des élections communales de Bruxelles. III. Rapport de la médecine avec la science et la société. IV. De la proposition de M. Demassay relative à la réduction des droits sur le sel. V. Une erreur judiciaire (4e article). VI. Bulletin bibliographique. VII. Revue politique.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE.

Nous avons déjà annoncé le succès obtenu par l'opéra de MM. Scribe, Vaez et Boisselot : *Ne touchez pas à la Reine.* Il faut dire ici toute notre pensée ; nous sommes loin de partager l'enthousiasme extraordinaire qui s'est manifesté à la première représentation. Aujourd'hui que tout Bruxelles a vu l'opéra nouveau, aujourd'hui que nos grands confrères ont analysé et livret et musique, un compte-rendu de l'ouvrage serait plus qu'une superfluité. Nous aimons mieux vous raconter brièvement l'histoire du compositeur, de son œuvre, et des circonstances qui les ont tour à tour repoussés et servis.

M. Boisselot est un grand-prix de Rome. — Comme tous les grands-prix il avait fait un opéra-comique qui devait être joué le plus tard possible. Le livret que MM. Scribe et Vaez avaient confié à M. Boisselot ayant trois actes, M. Boisselot avait trois raisons pour ne jamais entrer en répétitions.

Cependant M. Boisselot ne se décourageait pas ; M. Boisselot est Marseillais ; les Marseillais de Paris ne laissent jamais un Phocéen dans l'embarras, et Paris regorge de Marseillais. — Marseille n'est plus dans Marseille, elle est toute où se trouve M. Méry. De temps en temps on lisait dans les journaux : « L'opéra-comique nous promet, cette » année, quelques opéras nouveaux : *Le Domino noir* d'Auber, *Ne touchez pas à la* » *Reine* de M. X. Boisselot. Ou bien : Incessamment, Les *Diamants de la Couronne*, » puis *Ne touchez pas* etc. Ou bien encore : L'opéra de M. X. Boisselot suivra de près » *la Part du Diable.*

Ces ballons d'essai, ces amorces aventureuses partaient de la Provence de Paris. C'étaient quelques rayons protecteurs et bienfaisants émanés d'une étoile de dix-neuvième grandeur, attachée à la constellation politique et littéraire qui a nom *les Débats*, *la Presse*, ou *le Siècle.* Il n'y avait pas jusqu'à cet X qui ne répandît comme le *Z. Marcas* de Balzac, un parfum inconnu, une atmosphère mystérieuse autour de l'œuvre tant promise.

Cela dura huit ans.

Enfin M. Basset vint au pouvoir, M. Basset, digne enfant de l'antique Phocée. A cette nouvelle, la Cannebière tressaillit — la Bouillabaisse était sauvée. Un an plus tard, après bien des remises, des retards, des embarras, la triple muse put terminer cette gésine laborieuse et se débarrasser du fardeau précieux qu'elle portait depuis neuf ans. Tout Marseille assistait à la délivrance, Méry servait de parrain et le baptême fut chaleureux et bruyant comme on devait l'attendre de cœurs marseillais et de mains méridionales. Un mois après, Gustave Vaez annonçait à M. Scribe son départ pour Bruxelles où il désirait surveiller la mise en scène du nouveau né trop peu robuste pour être sevré de soins intelligents et maternels ; M. Boisselot s'écriait comme Hernani : Je te suis — de ta suite, j'en suis! et M. Scribe ajoutait avec un calme plus académique : Il se peut que je vous accompagne pour montrer la Belgique à Mme Scribe.

Digitized by Google

Et voilà comment M. Boisselot est arrivé à Paris et comment M. Scribe est venu à Bruxelles.

Tout le monde se mit à l'œuvre : M. Hanssens essaya de s'entasser la partition dans la tête ; M. Zelger mit de côté ses affections du larynx ; Mlle Charton se fit plus jolie et Mme Guichard plus spirituelle que jamais ; M. Michel s'avisant d'être moins mauvais qu'à l'ordinaire, parvint à être bon, et Conderc accomplit un nouveau tour de force en sauvant le ténor le plus langoureusement lamentable qui ait jamais soupiré avec accompagnement de cor anglais (obligé). Le mobilier des accessoires fut enrichi d'un fauteuil royal et d'une *toilette* magnifique, et l'on fit des économies sur la chaise du Régent afin de donner aux choristes des gants d'une entière blancheur. C'était superbe.

La salle était comble, et tout le monde s'apprêtait à fêter galamment nos illustres visiteurs. On écouta et on applaudit de confiance l'ouverture, mosaïque très décousue, les couplets d'Estrella dignes d'un élève de première année, un trio incompris et incompréhensible, et un duo où le musicien a voulu prendre une allure plus vive et plus preste, en cinglant de vigoureux coups d'archet une mélodie boiteuse ramassée dans les remises poudreuses de l'Opéra-Comique.

Les plus enthousiastes commençaient cependant à se calmer. Le chœur original du premier acte, les couplets si bien instrumentés : *C'est un ruban*, passaient inaperçus et le Régent venait de donner le coup de grâce en débitant son *air-ministre* pour faire pendant au *discours-idem* de M. Thiers, lorsque les castagnettes vinrent réveiller le public de la torpeur où il se plongeait. Ce boléro était loin, bien loin de ceux que M. Auber nous a donnés, dans le *Domino* ou dans les *Diamants*, et pourtant jamais les échos de la Monnaie n'avaient retenti d'applaudissements aussi frénétiques. C'est que le premier service avait été si maigre et si fade, que les gourmands se jetaient avec avidité sur l'olla podrida piquante et assez savoureuse, dont l'Espagne avait bien voulu gratifier leur fringale et leur enthousiasme aux abois. Rien de plus maussade que de mâcher et d'applaudir à vide. L'élan était donné, le Roi d'Aragon venait de sauver la Reine de Léon, et la cantilène de Fernand, le finale écourté du second acte passaient emportés dans la ronde joyeuse du muletier Pédro.

Au troisième acte, un mélange bizarre d'une idée mélodique de *Lucia*, — affreusement déchiquetée, — d'une musette de haut-bois, vieille comme le haut-bois, et d'un douze-huit digne de ce bon M. Concone, a été accepté pour un grand air, grâce à la gentillesse de Mlle Charton. — Mlle Charton serait bien plus gentille encore si elle voulait bien ne plus prononcer : *J'ai reçu, qui m'aiméra, sa souveraine.* — Nous avons applaudi de grand cœur la vieille et naïve chansonnette d'Estrella et le quatuor nocturne dont l'instrumentation rachète en partie le peu d'originalité. L'allure et le rythme de cette scène sont évidemment calqués sur l'admirable trio du *Comte Ory*, et l'analogie de la situation rend encore ce rapprochement plus dangereux.

Toute cette musique, cet ensemble de bon et de mauvais, de médiocre et de pire, a été porté aux nues. M. Boisselot est pétri de bonnes intentions, l'avenir lui appartient, et le grand opéra surtout semble l'attendre ; mais nous avons cru devoir avouer ici, et franchement, les restrictions que plus d'un auditeur entraîné apportait dans ses applaudissements. On a été jusqu'à regarder M. Boisselot comme un novateur cherchant des sentiers nouveaux dans les pays si rebattus et cependant si riches encore de la mélodie, et à ce propos on a parlé de Monpou, en oubliant que Monpou créait des rythmes originaux et que M. Boisselot pourrait difficilement imiter Monpou, attendu que M. Boisselot n'a pas de rythme.

Que M. Boisselot fasse des phrases boiteuses, des mélodies de 9 ou de 7 mesures, nous acceptons cette prétendue couleur locale à propos de chants nationaux ou populaires ; ces

Digitized by Google

innovations heureuses sont placées à merveille dans l'entrée de la Reine au premier acte et dans la vieille chanson du troisième. Mais lorsque nous voyons M. Boisselot altérer le rythme, allonger la phrase pour cacher l'emprunt, lorsque nous le voyons après ces vaines tentatives retaper pour la centième fois un lieu commun banal et usé : nous croyons pouvoir dire que les essais néo-rythmiques ou mieux anti-rythmiques de M. Boisselot ne sont pas conduits par ce parti-pris, par cette audace qui caractérise le génie du novateur ; ils semblent plutôt accuser par ces tâtonnements gauches et maladroits, l'irrésolution et l'impuissance du débutant.

Il nous reste bien peu d'espace pour vous dire que l'*Ame en peine* est rétournée au séjour des bienheureux, malgré les soins et les efforts de M. Massol. L'opéra de M. Flotow est en deux actes et une mélodie, mélodie renvoyée du baryton au ténor, reprise par le baryton pour la rendre à la donna qui la repassera bientôt à la basse, lequel la restituera au baryton, son légitime et malheureux propriétaire. Cette mélodie est gracieuse, élégante, mélancolique, et les personnes qui l'aiment beaucoup sont sans cesse en proie aux plus doux transports.

Quant à *La Xacarilla* qui s'est glisée dans le répertoire — pauvre répertoire — en mettant des sourdines et en gardant un silence qui convient au mérite et à la valeur modeste des opéras d'été, nous la retrouverons le mois prochain si Mme Guichard veut bien jusque-là promettre son appui à l'humble fille de M. Marliani.

Le Conservatoire et l'Association ont clôturé la saison musicale. Les deux orchestres continuent à lutter avec éclat d'ensemble, de *brio* et de fini. Les chanteurs seuls font tache au milieu de ces solennités symphoniques. Il est entr'autres, certain *Othello* dont nous devrions parler avec sévérité, mais nous savons respecter les vaincus même lorsque des prétentions colossales ont seules causé leur défaite. Seulement, si je me nommais M. Riccio, professeur de chant d'ensemble au Conservatoire Royal de Musique, je ne demanderais qu'un jour pour abandonner mes élèves consternés, et deux jours pour fuir Bruxelles et ses éclats de rire impitoyables.

Th. J.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

— Nous avons reçu de M. Alexandre Henne, secrétaire de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, une lettre en réponse à l'article de M. Van Roy. L'abondance des matières nous a forcés d'en différer la publication. Elle paraîtra dans le N° du mois prochain.

— MM. les Abonnés recevront, avec la livraison du 15 mai, la Table des Matières et l'Errata du 3e volume de la 1re année.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La Revue de Belgique paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *l'ar an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco* : *Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance.*

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

2me LIVRAISON. — 15 MAI 1847.

SOMMAIRE.

Hymne au siècle. TH. WEUSTENRAAD. . . . . page 101
Introduction à l'Esthétique. G. TIBERGHIEN. 104
La Captive. DU RIVAN. 122
Vierge, quand tu souris. ÉDOUARD D. L. 123
Cécile. LÉON WOCQUIER. 124
Pauvres Enfants. Mlle LOUÏSA STAPPAERTS. 153
Profils historiques. — Marie de Bourgogne et Marguerite d'Autriche. EDMOND DE B. 155
Satan. O. DELEEUW. 174
Critique littéraire. Poésies de Clocher. A. W. 175
Salon de Paris. L. VAN ROY. 180
Chronique. 193
Lettre aux Directeurs de la Revue de Belgique. AL. HENNE. 194

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE
DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

2me ANNÉE.

2me LIVRAISON. — 15 MAI 1847.

Digitized by Google

HYMNE AU SIÈCLE.

Gloire au Dieu juste et fort qui nous donna la vie !
Trève à ces chants de deuil, à ces cris d'agonie
Dont la Muse moderne attriste son berceau !
L'homme est toujours puissant, la femme est toujours belle,
L'enfant sourit encore au vieillard qui l'appelle,
Le raisin à la coupe et la fleur à l'oiseau.

Frères ! ce beau soleil, astre que l'homme adore,
Brille aussi radieux qu'à sa première aurore ;
Rien à l'œil du savant n'annonce son déclin.
La féconde nature, auguste et tendre mère,
De son lait généreux nourrit toujours la terre ;
Nul flot de volupté n'a tari dans son sein.

Partout la vie éclate en œuvres immortelles,
Tonne, au sein du forum, en doctrines nouvelles,
Ou vole, en traits de feu, sur un vélin glacé,
Fuit en fleuves de fer sous des nefs sans voilure,
Ou déploie en champs d'or sa splendide ceinture
Autour du globe ardent, son divin fiancé.

Digitized by Google

Tout change, tout grandit, tout marche, tout s'élève.
De l'œuf que la pensée a couvé dans un rêve
Sort un monde réel au jour qu'elle a fixé.
Nos travaux font pâlir les travaux de nos pères ;
Nos fils les béniront, et, dans leurs jours prospères,
Diront en s'inclinant : gloire au siècle passé !

Que de peuples lointains dont l'esprit se dévoile
Partent de leurs foyers aux rayons de l'étoile
Qui guida vers le Christ les Mages d'Orient,
Franchissent les déserts et bravent les tempêtes
Pour venir, tour à tour, saluer nos conquêtes,
Et nous offrir les dons d'un climat plus riant !

Frères ! tendons à tous la main droite des braves ;
S'ils sont partis mourants, s'ils sont partis esclaves,
Qu'ils s'en retournent forts, libres et consolés ;
Qu'ils aillent arborer sur les murs de leurs villes
L'étendard illustré dans nos luttes viriles
Par tous les grands progrès des siècles écoulés.

Maîtres des nations, les arts et l'industrie
Ont détrôné la guerre et vaincu l'anarchie.
Un seul, prêtre ou soldat, ne règne plus sur tous.
La grande Liberté, mère de notre histoire,
A reconquis l'empire usurpé par la gloire.
Au seul bruit de ses pas tout fléchit les genoux.

Digitized by Google

Des droits et des devoirs tressés en diadème,
Par les élus du peuple, au nom du peuple même,
Se compose aujourd'hui la couronne des rois;
Rude bandeau de fer sans luxe et sans prestige,
Mais dont le froid contact préserve du vertige
Le front, puissant ou faible, accablé de son poids.

Frères! un noble siècle est entré dans l'arène.
Sous chacun de ses coups se resserre la chaîne
Qui nous rattache au Dieu dont nous descendons tous.
Qu'importe si parfois un vieil anneau se brise!
L'esprit réunira ce que le bras divise;
Nous avons la raison et la force avec nous.

Jamais le Tout-Puissant n'éleva sur nos plages
Des phares plus nombreux pour éclairer les âges.
Guidé par leurs fanaux l'homme s'éloigne en paix:
Il parcourt, triomphant, le globe qu'il explore,
Et grand à son départ, revient plus grand encore
Pour bénir le Seigneur et chanter ses bienfaits.

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

INTRODUCTION A L'ESTHÉTIQUE.

La philosophie du beau et des beaux-arts, étudiée d'une manière sérieuse, depuis le commencement du dix-huitième siècle, n'a pris le nom et le rang de science que depuis 1750. Baumgarten lui consacra le terme d'*Esthétique*. Winkelman, en divulguant les monuments de l'art antique, fournit les matériaux nécessaires à son édification. Kant fonda la science sur les principes d'une saine critique; il analysa le beau dans ses rapports avec l'esprit humain; sa théorie du sublime, bien supérieure à celle de Burke, est encore aujourd'hui le modèle du genre. Mais l'ouvrage le plus remarquable et le plus complet qui ait paru sur l'Esthétique est le Cours de Hegel. La détermination de l'idéal, le développement de l'art à travers les formes du symbolisme oriental, du classicisme grec et du romantisme chrétien, enfin l'examen de la nature particulière des diverses espèces d'arts, méritent de fixer toute l'attention du philosophe, de l'artiste et du critique consciencieux. Cependant on peut adresser à cette œuvre les mêmes reproches qu'au système entier de Hegel. La partie subjective ou psychologique, c'est-à-dire le point de départ, lui manque; les principes ne sont pas immuables, l'art est entraîné à sa ruine par le développement de l'absolu ou de Dieu, qui doit se manifester sous une forme plus spirituelle; les rapports du beau avec le bien et le vrai, esquissés déjà par le P. André, ne sont pas suffisamment appréciés. Ces lacunes ne furent remplies que d'une manière imparfaite par les ouvrages de Cousin, de Jouffroy, de Lamennais, et même de Gioberti. La philosophie du beau n'est pas encore assise sur sa véritable base. Il faut instituer une nouvelle critique de l'esprit humain, afin de trouver un point de départ qui assure notre marche dans la sphère de l'art, et nous permette de vérifier les théories antérieures, en nous plaçant à un point de vue plus élevé.

Digitized by Google

On pense bien que je n'ai pas l'intention de tenter une pareille entreprise dans un article. Mon but est seulement de poser quelques jalons, d'indiquer quelques moyens qui pourront servir à résoudre ces questions dans un sens nouveau, et d'en tirer ensuite quelques conséquences générales. Je chercherai surtout à mettre de la rigueur dans mon exposition, au risque de rebuter quelques lecteurs. C'est là le côté faible des ouvrages philosophiques qui nous viennent de la France ; qu'il nous soit permis, à nous Belges, d'emprunter un peu plus, dans les choses sérieuses, à la gravité de l'Allemagne.

Des penseurs éminents se sont demandé si l'Esthétique est une science possible ; et le sens commun est assez disposé à répondre par la négative. L'Esthétique, dit-on, s'occupe du beau et des beaux-arts. Or, le beau peut-il, comme le vrai, être déterminé par la science ? La beauté et la logique ne jurent-elles pas ensemble ? Est-il possible de ramener au même type, de renfermer dans une seule définition les formes si riches et si variées de l'art ? Les beaux-arts ne sont-ils pas une libre création de l'imagination, cette folle du logis, qui refuse de se soumettre à la règle ? Ne s'adressent-ils pas au sentiment plutôt qu'à l'intelligence, et de quel droit veut-on contrôler par la pensée les inspirations du cœur ? En un mot, le beau n'est-il pas une affaire de goût individuel, et non de spéculation philosophique ?

La question est grave, et se complique de considérations qui dépendent de la métaphysique et de la psychologie. C'est que l'Esthétique est une science d'un ordre supérieur ; ce n'est point par elle qu'il faudrait débuter dans l'étude de la philosophie ; c'est par elle qu'il faut finir. Elle est le couronnement, non la base d'une bonne éducation de l'esprit, comme le confirme déjà son tardif développement dans l'histoire. Nous devons donc répondre aussi par la psychologie, et laisser à la métaphysique le soin de démontrer la justesse de nos raisonnements. Nous pourrions, à la vérité, objecter tout d'abord l'expérience, le fait accompli, la constitution même de l'Esthétique comme science, et prouver ainsi la possibilité de l'Esthétique par sa réalité. Cet argument suffirait au moins à réfuter cette partie de la critique qui, fondée sur la diversité des goûts dans l'expérience, prétend interdire le sanctuaire de l'art à la spéculation. Mais, outre que les écrivains qui ont construit le système de l'Esthétique ne s'accordent pas sur les premiers principes de cette

Digitized by Google

science, il est notoire que l'expérience, toujours incertaine et sujette à révision, ne peut renverser dans sa base un argument philosophique. Force nous est donc de chercher d'autres armes : nous les trouverons dans la nature de l'esprit humain et dans la nature du beau, c'est-à-dire dans le *sujet* et dans l'*objet* de l'art.

Quelle est la *faculté du beau*? En d'autres termes, quelle est dans l'esprit humain l'énergie fondamentale qui nous met en rapport avec la beauté? On me dira que l'âme entière est active dans la perception du beau. Je suis bien loin de le nier. L'esprit est tout entier dans chacun de ses actes. Mais encore y a-t-il dans l'âme un certain nombre de puissances ou de facultés distinctes, qui se portent spécialement sur des objets distincts. Nous savons, par exemple, que la faculté du vrai est l'intelligence ou la pensée; que la faculté de l'amour est le sentiment; que la faculté du bien ou de la moralité est la volonté, et qu'ainsi ces trois manifestations suprêmes de l'absolu ou de Dieu, le bien, l'amour, la vérité, ont leurs représentants dans les puissances de l'âme. Mais, encore une fois, quelle est la faculté du beau, cette autre manifestation de la divinité? Le penseur, habitué à l'analyse, est porté à croire que c'est l'intelligence; l'artiste, de son côté, tenant trop peu compte de la science, penche plutôt pour le sentiment. Les esprits philosophiques, au contraire, qui ont examiné la question sous toutes ses faces, proclament le *goût*, comme la faculté spéciale du beau. Le Batteux, Burke, Reid, Kant surtout, dont l'autorité est ici du plus grand poids, sont d'accord sur ce point. Reste à savoir ce qu'est le goût. Or, après avoir soumis cette puissance à une analyse sévère, appuyée d'inductions métaphysiques et confrontée avec les résultats de l'histoire, je pense que le goût est précisément une faculté complexe, formée d'éléments appartenant à l'intelligence et au sentiment, et qu'ainsi le penseur et l'artiste ont raison tous deux, et tous deux ont tort.

L'intelligence et le sentiment, ayant pour objet la vérité et l'amour, se développant dans la sphère de la science et dans celle de la vie, sont opposés entre elles et occupent, pour ainsi dire, les deux pôles de l'âme. Mais, tout opposées qu'elles sont, ou plutôt par cela même qu'elles sont opposées et que toute opposition dans le monde doit se résoudre en harmonie, en vertu de l'unité supérieure et divine qui pénètre et rallie les contraires, ces deux

Digitized by Google

facultés se combinent entre elles, comme l'esprit et la nature se fondent dans l'humanité ; elles s'unissent en un terme moyen, en une synthèse intérieure, qui est le goût. Envisagé en lui-même, le goût renferme, en effet, un élément de la pensée, à l'aide duquel il juge, analyse et critique les œuvres d'art, et un élément du sentiment, à l'aide duquel, rapportant toutes les parties à l'ensemble de la représentation, il est agréablement affecté en présence de la beauté, soit dans l'art, soit dans la nature. En un mot, le goût juge et jouit. Reid le définit, avec raison, la faculté de l'esprit qui nous fait discerner et sentir la beauté.

D'où il suit que le goût, comme les autres facultés de l'esprit, est primitivement un et identique dans tous les êtres raisonnables, dans l'homme et dans la femme, dans le sauvage et dans le civilisé, mais aussi qu'il est susceptible de varier à l'infini dans sa direction et dans sa culture. De là la diversité des goûts, et la possibilité de les ramener à l'unité, par l'effet d'un développement égal ou d'une éducation commune des esprits.

Hegel objecte que le goût n'est pas la faculté du beau, parce qu'il n'ose s'attaquer aux grands effets de l'art, alors qu'on met en scène les passions et les mouvements profonds de l'âme. Admettons la justesse de cette observation. Elle n'est nullement contraire à ma pensée ; je pourrais même dire qu'elle la justifie, au moyen d'une simple distinction, dont Hegel ne récusera point la valeur. Les grands effets de l'art appartiennent au *sublime*, et le sublime est tout autre chose que le *beau*. Le beau n'apparaît que dans le domaine du fini et de l'individuel ; le sublime tend vers l'infini, ou manifeste l'infini lui-même, surtout dans la poésie. C'est un fait acquis à la science, depuis les études de Kant. Le beau, plein d'ordre, de grâce et de proportion, inondé d'une lumière douce et d'une calme harmonie, nous ravit dans le monde de l'*idéal*, où règne la sérénité et la paix de l'âme ; il répand l'ordre et l'harmonie dans l'esprit, en séduisant à la fois la raison et la sensibilité (l'imagination et les sens extérieurs). Voilà pourquoi il se fonde sur le goût, comme faculté d'union et d'harmonie. Le sublime, au contraire, impétueux et désordonné dans ses élans, inégal dans ses proportions, gigantesque dans ses contours ou dans sa puissance, jette la discorde entre nos facultés, entraîne l'imagination, malgré elle, au-delà des bornes de sa sphère, et soulève en nous

Digitized by Google

des sentiments opposés, l'admiration et la terreur, c'est-à-dire le frémissement de la sensibilité joint à la vénération de la raison. Voilà pourquoi les spectacles sublimes de la nature et de l'art échappent à nos facultés ordinaires, et relèvent directement du génie. Un goût épuré et délicat suffit pour aimer Sophocle ; le génie seul est à la hauteur de Shakespeare [1].

Cette détermination du goût, comme faculté spéciale du beau, est de la plus haute importance ; car, en fixant la base subjective de l'Esthétique, elle trace, en quelque sorte, toute sa marche ultérieure. Une fausse conception du goût a conduit Kant dans les plus graves erreurs par rapport à l'idéal.

En effet, si le goût est l'union harmonieuse du sentiment et de l'intelligence, son objet doit aussi occuper le milieu entre les objets propres de ces deux facultés, c'est-à-dire entre la science et la vie, entre la réalité abstraite et la réalité concrète. Car, de même qu'en géométrie les circonférences sont entre elles comme leurs rayons, de même en philosophie les objets sont entre eux comme leurs sujets, comme les activités spirituelles auxquelles ils se rattachent. Il faut donc, à priori, si nos prémisses sont exactes, que l'art constitue une sphère moyenne entre la science et la vie, comme le goût constitue une sphère moyenne entre l'intelligence et le sentiment.

Tel est aussi le caractère de l'*art*, et voilà pourquoi on l'oppose constamment à la nature et à la science : à la nature, parce qu'il est un produit de l'activité humaine, comme la science ; à la science, parce qu'il présente l'aspect général de la nature, dans la création de ses types et la variété de ses formes. L'art n'est pas la vie même, mais l'image de la vie : il la reproduit telle qu'elle est en réalité, dans l'ensemble de ses détails, c'est-à-dire d'une manière concrète, tandis que la science la décompose et la détruit au moyen de l'analyse ; il n'est pas non plus la science, mais une application de la science. Il participe de la nature de ces deux choses, et combine leur double face. Ainsi, l'art est plus abstrait que la réalité vivante de la nature, puisqu'il n'est qu'une ombre, un fantôme de la réalité ; mais il est encore moins abstrait que la science, puisqu'il

[1] Ce sujet demanderait de longs développements, dans lesquels nous ne pouvons entrer ici. La théorie du beau, de l'idéal et du sublime constitue la première moitié de l'Esthétique. La théorie des beaux-arts n'en est que l'application.

Digitized by Google

s'arrête à la représentation des choses individuelles, et les expose sous une forme parfaitement déterminée et perceptible aux sens. Au point de vue opposé, tandis que la science ne fait que tendre vers l'ensemble, au moyen de la méthode, l'art l'offre immédiatement aux yeux, mais rarement d'une manière aussi complète que la nature. La science procède insensiblement et progressivement à la construction de la synthèse, qui doit couronner ses efforts ; l'art la cherche directement, mais ne la trouve pas sans peine ; la nature la réalise à chaque instant dans sa plus grande perfection.

La place de l'art est donc entre la science et la nature, à une distance égale de l'une et de l'autre, et leur servant de lien mutuel. La science se réfléchit dans l'art, au moyen de ces savantes combinaisons de lignes et de lumière qui constituent l'ordonnance et l'harmonie générale d'une belle œuvre. La nature se réfléchit dans l'art, au moyen des éléments qu'elle lui fournit, et qui consistent dans les formes, les couleurs, les sons, les mouvements. L'art à son tour se réfléchit dans la nature et dans la science : dans la science, par la disposition de la matière ou la forme systématique, par le style de l'écrivain, par l'impresssion et les ornements de l'ouvrage ; dans la nature, d'abord par la belle culture des jardins et des parcs, qu'il est facile d'appliquer par l'imagination à l'agriculture tout entière ; ensuite, par la vie individuelle ou par la vie de famille, réglée, dans la succession de ses états et dans son foyer domestique, selon les lois de l'ordre universel ; enfin par la vie commune des familles dans l'État, c'est-à-dire par la création d'une société qui réponde à l'idéal de l'humanité. Car l'art peut étendre ses droits jusqu'aux dernières limites de l'activité humaine, et la société est avant tout un produit de notre libre activité.

Ainsi, à quelque point de vue que l'on se place, l'art est toujours l'harmonie de la science et de la nature, comme le goût est l'harmonie de l'intelligence et du sentiment. C'est pourquoi l'art renferme deux éléments fondamentaux : l'un intelligible, rationnel et général, emprunté à la sphère de la science et de la vérité ; l'autre particulier, sensible, individuel, emprunté à la sphère de la vie et de la réalité extérieure. Le premier consiste dans l'*idée* qui fait le fond de la représentation esthétique ; le second consiste dans la *forme* qui enveloppe l'idée. L'un exprime l'*intérieur*, l'autre l'*extérieur*. La nature propre de l'art est le rapport parfait et intime de

Digitized by Google

ces deux éléments, tandis que la science et la nature présentent chacune la prédominance exclusive de l'un sur l'autre. En effet, l'objet de la science, la vérité, réside à l'intérieur des choses ; pour connaître un objet selon la vérité, il faut le connaître à fond, c'est-à-dire dans son essence ; c'est alors seulement qu'on possède son idée, son type. La nature, au contraire, telle que nous avons à la considérer ici, dans son opposition à la science, la nature est plutôt caractérisée par l'extériorité ; c'est à la surface des globes, notamment de notre terre, que la vie se montre et se développe, sous l'influence des lois générales du monde physique. Dans l'ordre de la science encore, l'idée prédomine sur le fait sensible ; l'expérience cède le pas à la déduction métaphysique, au lieu que le fait absorbe l'idée dans l'ordre de la nature, et l'enveloppe dans les liens des choses accidentelles et des phénomènes passagers. Dans la sphère de l'art, au contraire, l'idée générale et la forme particulière se combinent harmonieusement pour produire l'effet.

De la fusion intime de ces deux éléments résulte ce qu'on appelle l'*expression*. En effet, l'expression, que M. Cousin regarde avec raison comme le caractère distinctif de l'art, est le reflet extérieur de l'intérieur, l'image visible de l'invisible, le langage muet de l'âme ; en d'autres termes, le rapport harmonique du fond et de la forme. Comparées à l'art, la vérité et la nature manquent également d'expression. La parole, soit articulée, soit écrite, n'est qu'un symbole, un indice, le plus souvent arbitraire, suffisant pour exprimer l'idée, par l'habitude que nous avons d'en saisir le sens, mais qui ne la représente jamais d'une manière adéquate, dans toute sa généralité. La nature est plus expressive, sans être encore bien déterminée : certaines couleurs, certaines fleurs ont un langage naturel, équivalent à quelque état de l'âme ; mais il serait impossible de définir le sens de tous les objets de la nature, à cause de la profusion de leurs formes et de la délicatesse de leurs nuances. L'art, au contraire, est expressif au plus haut degré, parce qu'il est libre de choisir ses matériaux, et de les disposer de telle manière que l'idée, dégagée des accidents et des imperfections de la réalité vulgaire ou prosaïque, brille dans toute sa pureté et dans toute son indépendance. C'est en cela que consiste l'idéal dans l'art. La jouissance qu'il nous procure est plus sévère, plus désintéressée et plus profondément religieuse que celle de la beauté réelle dans

Digitized by Google

la nature, parce que l'attrait sensible s'y marie avec les intérêts supérieurs de la raison.

Ces notions générales, dont Hegel a le premier fait sentir toute l'importance, bien qu'il les ait appliquées, selon nous, d'une manière erronée à la détermination de l'art classique et de l'art romantique, ces notions suffisent pour résoudre la question préjudicielle que nous avons posée tout à l'heure, à savoir si l'Esthétique est possible comme science. En effet, je me suis attaché à montrer que le goût et l'art, c'est-à-dire le sujet et l'objet, renferment chacun un élément intellectuel. Or, par ce côté, ils rentrent dans la sphère de la science. Si l'art n'était qu'une affaire de sentiment, il est très-vrai que la science n'aurait pas à lui prescrire ses lois; on ne réglemente pas les sentiments, comme on réglemente les idées. Mais l'art a une partie technique, consistant dans la mise en œuvre de ses matériaux, dans l'invention et la composition, qui est du ressort de la science. L'art surtout doit avoir un fond d'idées, qu'il est appelé à faire valoir. Un grand nombre de nos artistes modernes semblent, par leurs œuvres, protester contre ce fait. A leurs yeux, la forme pure, même la plus vulgaire et la plus triviale, doit suffire aux besoins de l'art. Ainsi conçu, l'art dégénère en métier. Il est du devoir d'une saine critique de relever ces prétentions injustes, et de défendre l'art contre les artistes qui manquent à leur mission, comme il est du devoir de la philosophie de défendre la religion contre les ministres qui laissent tomber le culte dans la superstition. Il y a donc dans tout art quelque chose de personnel à l'artiste, qui constitue son originalité, et ne peut se transmettre : c'est la manifestation la plus profonde de l'âme ; mais il y a aussi dans tout art quelque chose de commun, des règles, des lois, qui se communiquent de l'un à l'autre par l'enseignement ou la tradition, et qui forment les grandes écoles et les périodes distinctes du développement de l'art : c'est l'expression de l'esprit scientifique. Je pourrais citer une longue suite d'artistes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, qui ont exposé la théorie de leur art. Ces artistes-là comprenaient mieux que nous la nécessité d'unir la science au sentiment, et le rationnel au sensible. L'imagination, sans doute, est d'un grand secours et d'une nécessité incontestable dans la création du beau ; mais l'imagination, abandonnée à sa propre impulsion, sans un fond d'idées sur lequel elle travaille, ne donnera jamais que la

Digitized by Google

forme pure, qui n'est point l'art. Dans ses rêves les plus fantastiques, elle doit suivre un certain ordre, une méthode qui, sans gêner la liberté de ses allures, laisse sentir l'intervention supérieure de la raison. Le caprice ne plaît que s'il est ordonné suivant une loi et ramené à l'unité. Cette unité, cette loi de l'art, dont le génie même ne peut s'affranchir qu'à ses dépens, c'est le beau. Le beau est une idée, une idée absolue, indépendante de nos fantaisies, et, comme telle, objet de la raison et de la science. Ils sont déjà loin de nous les temps où une philosophie sensualiste confondait le beau avec le sentiment égoïste et subjectif de l'agréable. On l'a restitué d'une voix unanime dans la sphère des idées absolues, à la suite du mouvement rationaliste de la philosophie moderne.

Telles sont les considérations qui rendent possible l'édification de l'Esthétique, comme science. Il ne suit pas de là que le beau ne s'adresse pas au sentiment ; je dis seulement qu'il s'adresse aussi à l'intelligence, et que nous avons l'idée, en même temps que le sentiment du beau. Il n'en résulte pas non plus que cette idée doive se présenter toute faite en nous, et que la science soit constituée du moment qu'on s'en occupe. Comme toutes les idées à priori, le beau n'a qu'une existence virtuelle dans la raison ; son développement dépend de nos propres efforts ; sa perfection suppose le jeu libre et harmonique des facultés de l'esprit.

Les beaux-arts se trouvent à cet égard dans une condition spéciale vis-à-vis de la science. Celle-ci, à cause de son caractère abstrait, peut se développer dans une indépendance complète de toute influence extérieure. Du moment que sa base est fixée, elle n'exige plus qu'une logique rigoureuse ou une patiente observation. Voilà pourquoi la science est toujours le précurseur de la civilisation. Les arts, revêtus d'un caractère plus concret, sont aussi dans une plus étroite connexion avec la réalité environnante. A part les exceptions, qui ne comptent pas avec le temps, l'art demande un milieu social convenable pour son développement. Il faut à l'artiste un public qui l'apprécie et le soutienne ; il faut à l'art une société qui lui fournisse les conditions de vitalité. Les beaux-arts ne fleurissent en général qu'à l'ombre de la civilisation, et s'imprègnent de son esprit. Loin de combattre la société qui les nourrit, ils lui donnent une plus grande consistance, en l'ornant de leurs splendeurs et en l'éclairant de leur lumière. Témoin les siècles de Périclès,

Digitized by Google

d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. A chacune de ces époques l'art a été, avant tout, selon le terme consacré par les théories littéraires modernes, l'*expression* de la société ; il s'est harmonisé avec le milieu ambiant dans lequel il est né, et en a réfléchi toutes les faces, le mal comme le bien, l'erreur comme la vérité. L'art est le plus fidèle miroir des mœurs, du caractère et de l'esprit d'un peuple. Aussi est-il quelquefois la source la plus authentique et la plus importante de l'histoire, par exemple, pour l'Inde, la Perse, et l'Égypte. L'archéologie et la philologie sont les guides les plus fidèles qui nous introduisent dans la haute antiquité, comme le démontrent les magnifiques travaux de Heeren. La science est loin d'être aussi sensible à l'influence des agents extérieurs ; elle a plus d'initiative et de spontanéité ; elle est progressive, non conservatrice. La philosophie grecque, entre autres, est bien supérieure à son époque, quoiqu'elle n'en ait pas répudié tous les préjugés sans exception. Platon et Aristote ont presque suffi pour occuper l'activité intellectuelle de l'humanité jusqu'à la rénovation cartésienne.

C'est cette propriété de l'art de recevoir facilement l'empreinte de la civilisation extérieure, et de la réfléchir dans l'ensemble de ses perfections et de ses défauts, qui a donné lieu aux critiques inconsidérées de Rousseau contre le rétablissement des lettres et des arts. Parce que les arts fleurissent ordinairement au sein d'une société avancée, parvenue même à l'apogée de sa grandeur, c'est-à-dire touchant au moment de sa décadence, Rousseau a voulu se figurer que cette décadence était l'œuvre des arts. Je ne prétends pas que les arts, détournés de leur mission, ne puissent exercer aucune influence funeste aux mœurs, de la même manière que l'industrie moderne, qui enrichit la société, engendre en même temps le paupérisme. Cela tient à ce que ces grandes manifestations de l'activité humaine n'ont pas encore trouvé leur place et leur rang dans l'ordre social, ou plutôt qu'il n'existe point d'ordre social. Mais je prétends qu'en principe, dans un ordre véritable et naturel, c'est-à-dire dans la société organisée en vue de la nature humaine, l'art ne peut sortir que des conséquences conformes à l'ordre, épurer les mœurs, élever les âmes, former les cœurs.

Cependant l'art n'est pas exclusivement le produit et l'expression de la société. Il l'est seulement à un plus haut degré que la science. Car il renferme aussi, comme nous l'avons vu, un élément abstrait,

Digitized by Google

intellectuel, au moyen duquel il peut se dégager, dans une certaine limite, de la réalité actuelle, pour se transporter, par l'histoire, dans la réalité passée, ou, par la philosophie, dans la réalité future. Il devient alors, soit la manifestation d'un retour plus ou moins sensible vers les idées d'un autre siècle, comme à l'époque de la Renaissance[1], soit le reflet et l'apologie du présent, comme aux temps glorieux de l'unité nationale, soit enfin le signal d'une régénération intellectuelle et sociale. Cette dernière tendance semble être la *mission spéciale* de l'art à notre époque. Tout nous assure que nous touchons aux confins de l'ère de division, de souffrance et d'antagonisme, dans laquelle l'humanité s'est agitée jusqu'aujourd'hui : les forces vives de la société commencent à se constituer sur leurs bases ; le besoin d'association et d'organisation se fait sentir de plus en plus, comme unique remède aux maux qui nous affligent ; enfin la science sociale et la philosophie de l'histoire (c'est l'indice le plus certain de notre position) ont conquis leur place dans le monde, et nous convoquent au banquet de l'avenir. Il n'est plus aujourd'hui d'esprit sérieux qui ne sente profondément la nécessité de changer notre constitution sociale. Nous marchons lentement, mais d'un pied ferme, vers l'accomplissement de nos destinées terrestres, vers l'idéal de la société humaine. Il faut que l'art, sans abdiquer sa mission propre, par la simple représentation de la beauté idéale, et même par le contraste pittoresque de nos misères, seconde les efforts de l'humanité pour atteindre ce but. Cela importe à l'art même. Car la destinée sociale renferme la destinée de l'art. C'est seulement dans la société organisée d'après les prescriptions de la raison, sur la base éternelle et sacrée de la nature humaine, que l'art trouvera les conditions nécessaires à son développement intégral. Hegel, qui ne s'est pas élevé à la conception d'un idéal de la société humaine, cherche le milieu social le plus favorable à la représentation de l'art dans les âges héroïques, qui ont servi de transition entre la barbarie et la civilisation. Mais, sans contester la fécondité de ces âges, à ne les considérer que comme une scène où se déroulent librement les idées et les sentiments impérissables

1 « Dans les pays où la réforme ne put s'établir, l'adoption de la poésie classique ne fut rien moins qu'un protestantisme littéraire.... » M. Michiels, *Histoire des idées littéraires*, liv. I, ch. 1.

Digitized by Google

de l'humanité, il est permis, je pense, de transporter le théâtre de l'art dans les régions idéales, encore imaginaires, des conditions absolues qui conviennent au développement de l'homme. Ce serait là peut-être la source d'une rénovation complète de l'art. Quoi qu'il en soit, le véritable artiste ne doit pas reculer devant l'utopie, dût-elle rester toujours utopie. Que la poésie ne craigne pas de chanter les magnificences de la terre, embellie et gouvernée comme le domaine d'un seul homme, et soumise, dans tous ses domaines, aux puissances merveilleuses de l'industrie. Les esprits moroses prendront ces choses en pitié ; mais les cœurs vierges, où sommeillent les instincts religieux de la fraternité, s'éveilleront aux accents du poète inspiré et le béniront comme l'interprète de Dieu.

Cette mission de l'art est d'autant plus importante, que l'*homme* et la *femme* doivent y concourir. En effet, la nature complexe de l'art embrasse les deux facultés prédominantes de l'homme et de la femme, l'intelligence et le sentiment. C'est ce qui justifie notre analyse psychologique, et nous montre une nouvelle face du caractère harmonique de l'art. Car si l'art ne relevait que du sentiment, il est manifeste qu'il conviendrait spécialement à la femme, comme il conviendrait spécialement à l'homme s'il ne relevait que de l'intelligence. De l'une ou de l'autre manière, il y aurait exclusion, au moins partielle, d'un sexe, ce qui est contraire à la réalité. L'art n'est le partage exclusif ni de l'homme ni de la femme ; il est propre à l'un par l'intelligence, à l'autre par le sentiment ; il est la sphère commune de leur double activité, le centre où elles se touchent et s'harmonisent. Telle est la mission providentielle de l'art dans l'ensemble des fonctions sociales. Tandis que l'homme est plutôt organisé pour la vie abstraite de l'intelligence et de la science, et la femme plutôt pour la vie concrète du sentiment et de la famille, tous deux se rapprochent par la beauté et trouvent un domaine commun dans l'art. Leurs aptitudes sont égales ; leur goût est le même. La fonction de l'art est d'unir et d'harmoniser leurs activités respectives. Cependant, en vertu de la différence de leur constitution animique, l'homme se réserve principalement le côté scientifique de l'art ; la femme, principalement le côté sympathique. Les grandes créations de la poésie, l'épopée et le drame, sont du ressort de l'homme ; la poésie lyrique, qui exprime les nuances les plus délicates du sentiment, est aussi du ressort de la femme. Les arts

Digitized by Google

plastiques exigeant une application soutenue de l'intelligence et de nombreuses combinaisons scientifiques, sont propres à l'homme ; la femme cultive avec succès l'art musical, plus intime et plus profond. La peinture, la mimique et la danse leur semblent être communs, à des degrés divers ; si l'action de l'un prédomine dans le premier de ces beaux-arts, l'action de l'autre prédomine dans le dernier. Mais la sphère principale où se déploie l'art de la femme, c'est la vie. La femme concentre presque toute son existence au sein de la famille, et met tous ses soins à embellir le foyer domestique. C'est ainsi qu'elle attire et retient l'homme dans sa propre sphère, au moyen de l'art. L'homme, de son côté et par le même moyen diversement appliqué, doit chercher à attirer la femme dans la sphère de la science, de sorte que leurs influences réciproques se balancent au profit de la société conjugale, et que l'art, indépendamment de sa culture propre, établit encore l'union de la femme et de l'homme dans le domaine de leurs activités spéciales. Dans cette large acception, l'art est une condition fondamentale de l'union des familles, de l'union des hommes et des peuples. Il est la révélation de l'ordre universel dans toute société humaine, fondée sur l'harmonie. Aussi doit-il être associé à tous les actes importants de la vie publique et de la vie privée.

C'est à cette mission providentielle que l'art emprunte son caractère moral et civilisateur. Les conditions d'ordre et d'harmonie sont aussi les conditions de la moralité et de la science. Il existe, au point de vue de l'absolu, la plus étroite relation entre le *bien*, le *beau* et le *vrai*, qui sont des manifestations diverses de la divinité dans le monde. L'art est la représentation individuelle et sensible de l'ordre, comme la science en est la représentation abstraite et générale, comme la vertu en est la représentation active et volontaire. L'idée de l'ordre et de l'organisme résume toutes les faces des choses, et contient toute la destinée de l'humanité. Sous ce rapport, la science et la vie sont des arts ; l'art est un enseignement et un devoir : il est nécessairement en harmonie avec le bien et la vérité. L'enseignement que l'art renferme est d'autant plus puissant qu'il est plus sympathique, et se fait comprendre de tous les hommes, en stimulant leur raison par les sens. Mais, pour conserver ce caractère et ne point abuser de sa force, il faut que l'élément intelligible et rationnel du vrai perce à travers l'élément sensible de la représentation ;

Digitized by Google

il faut que la forme fasse valoir le fond et se laisse gouverner par l'idée qui l'anime, sans trahir l'effort de l'esprit, dans sa lutte contre la matière. L'art doit exprimer l'invisible, sous une apparence visible, de telle sorte que l'idée éclate dans la forme, et que la forme soit le fantôme de l'idée. Il y a alors pénétration intime, accord parfait entre l'intérieur et l'extérieur ; la représentation est expressive dans son ensemble et dans toutes ses parties ; elle ne contient que l'idée, mais toute l'idée : rien de trop, rien de trop peu. Or, c'est là, je le répète, un haut enseignement moral pour nous. L'art est le symbole de notre propre vie. Nous aussi nous devons chercher à faire régner constamment l'harmonie entre notre intérieur et l'extérieur, entre nos pensées et notre conduite, entre nos sentiments et la nature, entre nos désirs et nos devoirs. Ce que nous pensons être bien, nous devons le faire, afin que notre existence tout entière soit l'expression de notre âme, et le vivant témoignage de nos doctrines. Nous devons réaliser extérieurement tout ce qui est en nous, sans effort, sans fatigue, comme par l'expansion facile et naturelle d'une force qui va librement à son but. C'est en cela que consiste la *vertu*, qui fait le charme et la *beauté* de la vie.

Quoique forcé de me restreindre, je ne puis ici me défendre d'une citation. Platon exclut de son état idéal les artistes dont les ouvrages n'ont ni grâce, ni correction, ni noblesse. « Ceux qui ne pourront faire autrement, dit-il, nous leur défendrons de travailler chez nous, dans la crainte que les gardiens de notre république, élevés au milieu de ces images vicieuses, comme dans de mauvais pâturages, et se nourrissant, pour ainsi dire, chaque jour de cette vue, n'en contractent à la fin quelque grand vice dans l'âme, sans s'en apercevoir. Il nous faut, au contraire, chercher des artistes habiles, capables de suivre à la trace la nature du beau et du gracieux, afin que nos jeunes gens, élevés parmi leurs ouvrages, comme dans un air pur et sain, en reçoivent sans cesse de salutaires impressions par les yeux et les oreilles, que dès l'enfance tout les porte insensiblement à imiter, à aimer le beau, et à établir entre eux et lui un parfait accord. »

J'abandonne le commentaire de ce remarquable passage à la sagacité du lecteur.

Mais cet enseignement de l'art, consistant dans la libre et parfaite harmonie de la représentation, devient plus émouvant encore

Digitized by Google

dans la collision des puissances de l'âme, dans la lutte dramatique des passions égoïstes contre la raison, et du mal contre le bien. Cette lutte, qui est la base des poëmes indiens et de la philosophie persane, est passée de l'Orient dans le dogmatisme chrétien. Elle est, en effet, de quelque manière qu'on l'envisage, un moment important de la vie humaine, dans sa condition finie, sujette au mal et à l'erreur, et constitue le ressort de la représentation théâtrale. Dans le drame, il ne s'agit plus seulement de vertu, ni de beauté ; car la vertu, dans le sens ordinaire du mot, est inséparable du bonheur et de la sérénité de l'âme, comme la beauté est inséparable des lois de l'ordre et de l'harmonie. Le combat des puissances ennemies jette l'idéal dans l'opposition et le désordre. Les deux éléments de l'art, l'élément rationnel et l'élément sensible, fondus harmonieusement dans la beauté, sont ici dans un état constant d'hostilité, et cherchent à prévaloir l'un sur l'autre. Mais la raison triomphe au dénouement sur la personnalité égoïste : l'homme meurt, pour assurer la victoire du bien sur le mal. C'est en cela que consiste l'*héroïsme* moral, qui fait la *sublimité* de la vie. Le spectacle de l'homme de bien, aux prises avec le mal et l'adversité, est, selon les paroles de Sénèque, digne d'être contemplé par la divinité. Aucun autre n'est plus propre à fortifier les convictions morales, à imprimer dans l'homme le sentiment de sa dignité et de son indépendance. Il nous enseigne que l'esprit possède en lui-même une puissance capable de lutter contre toutes les puissances déchaînées de la matière. Il nous enseigne, par l'exemple de tous les héros, de tous les martyrs qui ont souffert pour la sainte cause de l'humanité, que nous devons au besoin faire le sacrifice de notre bonheur et de notre vie même, aux intérêts absolus du monde. Il nous enseigne, enfin, par le triomphe de la raison sur les sens, la supériorité infinie de ce qui est éternel et divin en nous, sur ce qui est temporel et périssable, et rend ainsi témoignage de notre céleste origine.

Pénétrés de cette influence du beau, quelques philosophes modernes, entre autres MM. Lamennais et Gioberti, critiquent amèrement la formule de M. Cousin : *l'art pour l'art*. C'est une erreur, que les auteurs allemands, Schelling, Hegel, mieux guidés vers l'absolu, ont évitée avec soin. L'art, sans doute, comme je crois l'avoir démontré, doit être moral et vrai : il doit avoir un

Digitized by Google

fonds d'idées qui parle à l'intelligence et au cœur, et qui contienne un enseignement pour la vie. Mais il est moral et vrai, sans le chercher, par cela seul qu'il est art. Son objet propre, immédiat, est de manifester le divin, sous la forme du beau. La laideur ne doit avoir accès dans l'art que pour relever la beauté par le contraste, et quelquefois pour produire le sentiment du sublime ou du ridicule. Elle ne peut jamais être l'objet exclusif de la représentation, c'est-à-dire être traitée en elle-même et pour elle-même, comme semblent le croire beaucoup d'artistes, à l'exemple du chef de l'école romantique moderne en France. Dans le drame, une pareille prétention peut être excusée, jusqu'à un certain point, par le dénouement. Mais dans la peinture et dans la sculpture, qui visent moins au sublime qu'à l'idéal, elle est l'indice certain d'une décadence ou d'un essai de rénovation avorté. S'il en était autrement, l'art se réduirait à l'habileté de l'imitation, et serait vaincu par la mécanique. Or, par cela même qu'il manifeste la beauté, et que la beauté est nécessairement unie au bien et au vrai, dans l'ordre absolu des choses, l'art est une leçon morale et renferme un enseignement. En d'autres termes, la moralité est l'effet, non le but de l'art, la conséquence, non le principe. Si elle en était le but et le principe, l'art devrait de nouveau se perdre, se laisser absorber dans la science. Il n'en est pas ainsi. Le seul principe, le principe le plus complet et le plus universel qu'on puisse assigner à l'art, c'est la représentation du divin, sous l'aspect du beau. Le beau est ensuite un symbole de l'ordre moral et logique, une allégorie dont nous devons pénétrer le sens et tirer la morale. La beauté est absolue, comme toutes les idées fondamentales de la raison, et veut, en conséquence, être comprise et traitée d'une manière absolue, en elle-même et pour elle-même. C'est ce qui constitue la dignité des beaux-arts, et les distingue radicalement des arts utiles. La formule de l'art pour l'art est donc exacte, aussi exacte que la formule logique : chercher la vérité pour la vérité, — ou la formule morale : faire le bien pour le bien. Il n'est plus permis aujourd'hui de contester à l'homme, sous le prétexte de la révélation, le caractère du désintéressement, ni la conception de l'absolu. La révélation elle-même, à moins de s'imposer brutalement à la raison, ne peut se faire accepter qu'à l'aide de ces données.

Digitized by Google

Je demande pardon au lecteur de m'être étendu un peu sur la nature morale et civilisatrice de l'art. C'est qu'il n'est pas rare de rencontrer des gens du monde, des artistes même, qui se demandent si l'art importe à l'ordre social, et se désespèrent de leur impuissance. Qu'ils se rassurent ! Il importe à la société d'être bien convaincue que la recherche de l'utile ne doit pas occuper toute la vie de l'homme. Il en est d'autres qui, continuant la critique de Rousseau, regardent les arts et les sciences comme dangereux pour la société, parce qu'ils nous écartent de la simplicité de l'état de nature. A ceux-là il faut répondre que l'état de nature pour les êtres raisonnables, n'est pas la sauvagerie, mais la société organisée selon les besoins de la nature humaine. Mais Jouffroy, dans un moment de tristesse, qu'il faut excuser chez les hommes de génie, ne craint pas d'avancer que tous les avantages des beaux-arts sont empoisonnés par un vice radical : l'impossibilité de la possession. — L'amour du beau, dit-il, excite en nous des désirs d'un ordre supérieur qui ne sont jamais satisfaits dans notre condition terrestre : on sent le besoin, on éprouve le mal de la privation, et l'on conçoit en même temps l'impossibilité de le guérir. On peut supposer que ces besoins élevés sont en nous comme des témoignages de la supériorité de notre nature sur sa condition, des gages et des indices d'un meilleur avenir dans un autre monde ; mais leur tour n'est pas arrivé. Ils nous ravissent, ils nous font pressentir Dieu et l'autre vie, quand nous nous y abandonnons un moment ; ils deviennent un supplice quand nous nous y livrons entièrement. Là est la règle de l'usage que nous en devons faire. — Je louerais sans réserve l'hommage que Jouffroy vient de rendre aux beaux-arts, si je ne me sentais sous l'impression d'un devoir plus sévère. Je dois dénoncer ces paroles, comme indignes du philosophe qui les a prononcées. L'art, sans doute, ne doit pas être l'unique occupation de la vie. On est homme, avant d'être artiste, comme on est homme, avant d'être savant. Notre devoir, notre destinée est de nous développer comme homme, dans toute la richesse de notre nature, dans la science, dans l'art, dans l'action, dans le travail, dans la vie. *Homo sum : nihil humani a me alienum puto.* Ce devoir, nous devons l'accomplir, autant que le permet la société dans laquelle nous vivons. Mais il y a loin de là au désespoir profond et mystique de Jouffroy. Je ne prétends pas que tout soit illusion et bonheur dans la vie de

Digitized by Google

l'artiste et du savant ; mais je soutiens que, s'ils ont la conscience de leur mission, le bonheur n'est pas leur but. L'accomplissement du devoir a ses nécessités qu'il faut savoir endurer avec courage. Si la culture des arts, dans les circonstances présentes, n'est pas toujours accompagnée de jouissances ; si la comparaison de l'idéal est défavorable à la réalité actuelle, ce n'est pas l'idéal qu'il faut abandonner, mais la réalité, qu'il faut changer pour la rapprocher de l'idéal. Là est l'écueil de l'éclectisme, philosophie sans idéal et sans vitalité. Pour nous, qui avons foi dans les destinées terrestres de l'humanité, l'imperfection de notre ordre social, où l'harmonie est en effet rompue entre la vertu et le bonheur, entre le droit et le devoir, doit être un stimulant, et non pas un sujet de stérile désolation. C'est une impiété de croire que la source de l'illusion soit tarie ici-bas, et que la terre, déshéritée de Dieu, doive être à jamais une vallée de larmes et de misère. Nos destinées doivent s'accomplir. Seulement, pour qu'elles s'accomplissent, il faut agir, au lieu d'attendre, dans l'inaction et le désespoir, qu'il plaise à Dieu de nous retirer du théâtre de la lutte. En nous donnant la terre pour habitation, Dieu nous a dotés en même temps des moyens de la soumettre à notre empire. Si les conditions qu'elle nous offre, si la société que nos pères nous ont faite, ne répondent plus aux besoins de notre nature, c'est à nous qu'il appartient de les modifier, afin que le règne de Dieu arrive au moins pour nos descendants, et que l'harmonie s'établisse enfin sur la terre, comme elle existe dans les cieux.

G. Tiberghien.

Digitized by Google

LA CAPTIVE.

Que je souffre d'être captive
Sur des rivages inconnus!
Mais en vain d'une voix plaintive,
J'implore ceux que j'ai perdus.
Leur image toujours chérie
Ne vit que dans mon souvenir;
Captive loin de ma patrie,
Puis-je avoir foi dans l'avenir?

Si parfois la brise m'apporte
Un doux parfum de mon pays,
Adieu, mes fers! l'espoir m'emporte
En rêve auprès de mes amis.
Je mêle au vent la plainte amère
Que mon cœur ne peut contenir.
S'il la porte au cœur de ma mère,
J'ai foi, j'ai foi dans l'avenir.

O fleur d'amour et d'espérance,
Révèle-moi mon sort futur;
Dois-je mourir loin de la France?
Dois-je revoir son ciel d'azur?
A ce nom de France chérie
Ton éclat paraît s'embellir;
Si tu fleuris dans ma patrie,
J'ai foi, j'ai foi dans l'avenir.

Digitized by Google

Petits oiseaux que l'hiver presse,
Et chasse vers ces bords brûlants,
Que vos doux chants à ma tristesse
Offrent des charmes consolants.
Mon cœur, pour tenir à la vie,
N'a plus qu'un nom, qu'un souvenir;
Si vous venez de ma patrie,
J'ai foi, j'ai foi dans l'avenir.

Du Rivan.

VIERGE, QUAND TU SOURIS.

Subrides si virgo...
Gallus.

Vierge, quand tu souris mainte vive étincelle
Jaillit de ta prunelle,
Comme l'éclair jaillit des cieux;
Et de tes lèvres où les dieux
Ont répandu l'éclat des roses immortelles,
S'échappent je ne sais quels sons mélodieux.
Mais, vierge! quand me feront-elles
L'aveu qui doit enfin répondre à mes aveux?

Édouard D. L.

Digitized by Google

CÉCILE.

—

A JUSTINUS KERNER.

Hommage d'admiration et de sympathie.

L. W.

I.

DAS HAUS DES TRAURIGEN GREISES.

S'il vous arrive, en parcourant le Wurtemberg, de vous arrêter à Heilbronn et d'errer à l'aventure après un bon dîner, par les rues et les places, — ce qui est bien la meilleure manière de visiter une ville étrangère lorsqu'elle n'est pas trop grande et qu'il n'est pas une heure indue, — il est impossible que dans l'une des rues qui avoisinent le Neckar, vous ne remarquiez pas une maison d'un aspect sombre et sévère dont la façade occupe la plus grande partie de cette rue. Le mode de construction de cet édifice, ses fenêtres hautes, étroites, garnies de barreaux de fer, la porte massive semée de clous à grosse tête et percée d'un trou qui permet aux habitants de faire des reconnaissances à l'extérieur, enfin la teinte brune des pierres dénotent une antiquité respectable. Le caractère d'antiquité ressort d'autant plus que la maison attenante étale au soleil sa façade rajeunie et nouvellement reconstruite. De légers et gracieux balcons encadrent chaque étage; la porte resplendit de riches ornements de bronze merveilleusement ouvragés; à l'intérieur de somptueuses tentures de damas et de velours encadrent les fenêtres, où mille fleurs rares et exotiques semblent venues de tous les points du globe y mêler leurs couleurs et leurs parfums. Les habitudes du

Digitized by Google

maître répondent à cette habitation princière ; tout s'y fait avec grandeur et magnificence et souvent des fêtes luxueuses et splendides y réunissent les plus notables habitants et les plus jolies femmes de Heilbronn et des environs.

La vieille maison, elle, offre un contraste parfait avec ce luxe, cette vie, cette animation : tout y est austère, nu, délabré ; un silence éternel y règne ; l'herbe pousse dans les cours et jusque sur le seuil. Jamais une main étrangère ne vient soulever le marteau rouillé, et c'est à peine si la porte s'en ouvre à de rares intervalles pour livrer passage à un vieux domestique dont la maigreur, le crâne chauve et dénudé, la physionomie grave et renfrognée, l'antique habit de livrée sont tout à fait en harmonie avec cette demeure, froide et muette comme la tombe, que le peuple nomme la maison du vieillard triste, *das haus des traurigen greises.*

A certaines époques de l'année, on voit la grande porte s'ouvrir à deux battants. Il en sort une berline fermée, trainée par deux superbes chevaux noirs harnachés de deuil. Le peuple s'écarte sur son passage et l'on ne peut se défendre d'une mystérieuse terreur à la vue de ce sombre équipage qui parcourt lentement les rues, traverse une partie de la magnifique allée de marronniers qui embrasse Heilbronn du côté du Midi, longe la double haie de riants jardins plantés aux portes de la ville, et s'arrête enfin devant le vieux cimetière dont les croix funèbres et les urnes sépulcrales projettent leur ombre mélancolique sur toute cette végétation luxuriante. Le vieux domestique descend du siége et vient ouvrir respectueusement la portière à son maître. Celui-ci, vieillard plus que sexagénaire, est tout vêtu de noir et porte le cordon de l'Aigle d'or de Wurtemberg. Son front et le sommet de sa tête sont complétement nus, mais ses tempes sont encore garnies de longues boucles, blanches comme la neige, qui descendent jusqu'aux épaules; sa physionomie, toute grave et austère qu'elle est, porte l'empreinte d'une douleur profonde. Il s'avance, d'un pas lent mais ferme, dans le cimetière, le traverse dans toute sa longueur et s'arrête à l'extrémité nord, devant une tombe de marbre noir qui porte pour toute inscription en lettres de marbre blanc : Cécile de B... Le vieillard lui-même est le comte de B...., le dernier rejeton d'une des plus nobles et des plus illustres familles du Wurtemberg. Il s'agenouille sur la tombe et y prie longtemps ; puis il y dépose une couronne

Digitized by Google

d'immortelles et la tête baissée, l'attitude accablée, les yeux gonflés de larmes, il regagne sa berline qui se referme sur lui et le reconduit à sa demeure d'où il ne sortira plus de plusieurs mois.

Vous savez maintenant pourquoi le peuple nomme la maison dont je vous parlais tout-à-l'heure, la *maison du vieillard triste*, et je ne fais que vous dire ce que tout le monde sait à Heilbronn. Il me reste à vous faire l'histoire de cette profonde et inconsolable tristesse.

II.

SOUS LES MARRONNIERS.

Vers la fin de septembre 18.., par une magnifique soirée d'automne, une jeune fille se promenait dans le jardin de l'hôtel du comte de B... C'était Cécile sa fille unique. Le vieux comte, l'une des illustrations militaires de l'Allemagne dans les guerres de l'Empire, avait combattu jusqu'au bout; puis, après Waterloo, il était rentré dans la vie civile et s'était marié. Une mort prématurée lui avait enlevé sa femme, beaucoup plus jeune que lui, peu de temps avant l'époque dont nous parlons, et il avait concentré toutes ses affections sur Cécile pour laquelle il éprouvait un amour qui allait presque jusqu'à l'adoration. Et vraiment Cécile le méritait : jamais plus pure et plus idéale créature ne vécut sous le ciel. Bien qu'elle n'eût que dix-sept ans, elle avait atteint toute la plénitude de son développement; ce jour-là, elle portait encore le deuil de sa mère; une robe de soie noire dessinait ses formes sculpturales et sa taille svelte et élancée comme celle que Tony Johannot prête à ses anges et à ses vierges. Elle suivait, pensive, une allée de vieux arbres, et était plongée dans une rêverie si profonde qu'une jeune et charmante levrette bondissant autour d'elle, cherchait vainement à attirer son attention : c'est à peine si la jeune fille daignait l'agacer de temps en temps avec une branche de pervenche bleue qu'elle venait de cueillir. Alors, par un mouvement plein de grâce, comme l'a dit Lamartine dans un vers admirable, elle

Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,

et l'on pouvait voir qu'elle était d'une pâleur extrême qui, cependant, n'avait rien de maladif, mais trahissait plutôt une organisation

Digitized by Google

toute nerveuse. Cette pâleur faisait ressortir mieux encore l'éclat de ses grands yeux noirs, fendus en amande, dont la vivacité tempérée par une langueur singulière semblait le reflet d'un feu intérieur, et annonçait tout ce que renfermait de trésors d'intelligence et de sentiment cette jeune âme que n'avait jamais ternie le souffle des passions de la terre.

Cécile traversa lentement l'allée et vint s'asseoir sous un groupe de marronniers centenaires; la jeune levrette posa sur ses genoux son museau effilé en attachant sur elle un regard vif et intelligent. Cécile lui accorda des caresses distraites et retomba dans ses méditations bien éloignées de tout ce qui l'entourait. Un rossignol se mit à chanter dans les marronniers, et la jeune fille écoutait avec ravissement ces gammes rapides, ces cadences perlées, ces roulades merveilleuses que n'a jamais pu imiter aucun instrument, quand tout à coup un bruit sonore retentit à côté d'elle. Cécile frissonna de tout son corps et se leva toute droite, l'oreille au guet comme une biche effrayée. Elle ne tarda pas à reconnaître la cause de son effroi : sa harpe se trouvait à deux pas du banc et l'une des cordes de l'instrument venait de se briser. Elle s'en approcha et laissa courir ses doigts blancs et délicats sur les cordes qui résonnèrent de préludes vagues et incertains. Le rossignol se tut. Le crépuscule commençait à éteindre les couleurs et à rendre indistincts les contours des objets. A travers les branches des marronniers, Cécile vit dans une éclaircie du ciel, scintiller une étoile naissante. Alors elle fit entendre une ritournelle simple et mélodieuse et, le regard fixé sur l'étoile, elle chanta d'une voix admirable de timbre, d'expression et de sentiment :

Jamais encore à moi n'a songé jeune fille
Au beau front gracieux ;
Jamais je n'ai senti son doux regard qui brille
Aussi pur que les cieux
Interroger mes yeux.

Mais voyez vous là haut cette petite étoile
Scintiller dans la nuit ?
Celle-là m'aime bien, et quand mon front se voile
De tristesse ou d'ennui
J'ai son regard ami !

Digitized by Google

Voyez ! la curieuse en sa marche s'arrête
Et son rayon d'argent
Entre dans ma cellule ; elle épie, indiscrète,
Mon doux et faible chant
Souvent, oh ! bien souvent !

Ah ! bientôt, tu viendras, mon étoile timide,
Quand le soir tombera,
Silencieuse, errer dans ma cellule vide ;
Ma harpe se taira
Ton rayon pâlira !

— Brava ! brava ! mademoiselle Cécile ! s'écria une voix lorsque le chant eut cessé.

Celui qui parlait ainsi s'avançait dans l'allée avec le comte de B... C'était un homme robuste et grand, vêtu d'une ample redingote noire, un bambou solide à la main. Sa tête, bien qu'un peu épaisse, avait gardé les traits les plus délicats, les lignes les plus symptomatiques de l'esprit ; sa main était la plus blanche et la plus fine qu'on pût voir, et ses yeux bruns qu'enchâssaient de petites lunettes d'écaille, perçaient au travers avec une vivacité singulière. Ce n'était rien moins que le célèbre Justinus Kerner, le poète, le visionnaire, le médecin, l'une des gloires de cette belle et poétique Souabe qui compte encore parmi ses enfants Uhland et Rückert [1].

— Brava ! disait Kerner en s'approchant de Cécile ; les plus grandes cantatrices pâliraient d'envie si elles vous entendaient, mademoiselle ; et vraiment, jamais je n'ai si bien compris ce pauvre petit lied que vous venez de chanter...

— Vous me flattez, monsieur Kerner, répondit timidement Cécile ; vos vers sont admirables, et si je les ai bien compris, c'est que j'ai cru voir briller au ciel votre petite étoile... C'est de là qu'est venue l'inspiration...

— Vous croyez donc à la poésie des étoiles, mademoiselle ?

— Qui ne la comprendrait en vous lisant, monsieur Kerner ?

— Vous me flattez à votre tour, mademoiselle ; mon ami Uhland comprend tout cela bien mieux que moi.

— Allons ! allons ! dit le comte de B.... qui, en vieux soldat qu'il était, entendait peu cette vaporeuse conversation ; le docteur s'oublie sous le poète, monsieur Kerner.

[1] Voyez la remarquable notice publiée par M. Henri Blaze sur Justin Kerner, dans ses *Écrivains et poètes de l'Allemagne*, Paris 1846, Michel Lévy.

Digitized by Google

— C'est vrai, répondit Kerner ; parlons de choses plus sérieuses... Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, mademoiselle ?

— Mais bien ! très-bien, docteur ! répartit Cécile avec un sourire charmant ; je ne sais pourquoi mon père et vous tenez tant à me faire malade ; voyez plutôt !

Et elle tendit sa main blanche et effilée à Kerner qui interrogea le pouls.

— C'est vrai, dit-il ; bien qu'il y ait un peu d'agitation...

— Quant à cela, à vous la faute, monsieur Kerner ; pourquoi faites-vous de si belles choses sur les étoiles ?

— Encore ! reprit Kerner. Chassons la poésie ! le médecin vous conseille, mademoiselle, de ne pas demeurer plus longtemps sous ces arbres ; la fraîcheur du soir commence à se faire sentir, et pourrait vous être pernicieuse. Voulez-vous accepter mon bras jusqu'au salon ?

— Mais sans doute, dit Cécile en joignant l'action aux paroles, et elle s'éloigna appuyée sur le bras de Kerner, tandis que le comte les suivait à quelque distance en attachant sur sa fille un regard d'amour.

En atteignant le seuil, Kerner s'arrêta et, se penchant à l'oreille de Cécile, lui dit à voix basse :

— Et surtout, craignez l'amour !

Cécile fixa ses grands yeux expressifs sur ceux du docteur-poète.

— Il y a longtemps que je sais cela, dit-elle ; cela est écrit là !

Et elle mit la main sur son cœur.

Le comte les rejoignait. Kerner siffla son chien noir qui avait quitté sa gravité ordinaire pour répondre aux agaceries de la levrette de Cécile, et il prit congé du père et de la fille.

III.

COMMENT L'AMOUR VIENT EN FUMANT A LA FENÊTRE.

Le même soir, à l'une des fenêtres de la maison voisine qui était restée inhabitée depuis de longues années, était accoudé un jeune homme enveloppé dans une magnifique robe de chambre, et aspirant à longs traits les bouffées odorantes d'une pipe d'écume merveilleusement *culottée*. C'était le jeune baron Albert de Th.... orphelin depuis l'enfance, et élevé par un oncle qui était en même temps

Digitized by Google

son tuteur ; il avait passé les dernières années de sa minorité à l'université de Berlin où il avait fait de longues études peu fructueuses. En revanche, il était devenu d'une force respectable au billard, maniait la rapière d'étudiant avec une adresse remarquable, le pistolet non moins bien, et avait eu nombre de duels d'amour et de politique dont il était sorti à son grand honneur.

Albert n'était pas d'une beauté plastique, mais il avait une de ces physionomies expressives qui intéressent sans qu'on s'en rende compte, et l'ensemble de ses traits, sans être parfaitement régulier, plaisait au premier abord ; puis, il avait de magnifiques cheveux noirs, un œil vif et ardent, une moustache naissante, le teint frais : c'est dire assez qu'à Berlin il avait fait de nombreuses victimes. Il en était à une nouvelle intrigue, lorsque la franchise de ses opinions politiques le perdit. Comme tout bon étudiant allemand, il abhorrait le roi de Prusse et vouait une admiration sans bornes aux poètes des bords du Rhin. Il eut un jour l'imprudence de chanter à tue-tête, dans un café, une chanson peu mesurée de Herwegh et une autre d'Hoffmann de Fallersleben, qui ne l'était guère plus ; il en résulta que la police s'en mêla et que le lendemain un *consilium abeundi* coupa court à ses études et à son amour pour Roeschen, jeune fille imprudente et naïve, qui avait eu le malheur de croire à des protestations et de juger le cœur par le visage. Albert partit sans lui dire adieu. Heureusement sa vingt et unième année venait de s'accomplir ; son oncle lui avait rendu ses comptes de tutelle et y avait joint sa malédiction : Albert avait accepté les uns avec reconnaissance et s'était peu soucié de l'autre. Il était venu à Heilbronn où étaient situées la plupart de ses propriétés ; mais il avait trouvé cette ville très-maussade en comparaison des bruyantes émotions de la vie universitaire ; aussi se promettait-il bien de l'abandonner aussitôt que ses affaires seraient terminées, et d'aller jouir sur un théâtre plus vaste de l'immense fortune dont il venait d'obtenir enfin la libre administration. Il était plongé dans ces rêveries, quand la voix de Cécile s'éleva sous les marronniers... Albert dressa l'oreille avec étonnement, et lorsque le lied fut fini, il aspira une longue bouffée, la renvoya lentement en l'air, et dit sentencieusement :

— Une merveilleuse voix en vérité ! La Jenny Lind n'eût pas fait mieux... Si l'oiseau ressemble à son ramage...

Digitized by Google

Un bâillement lui coupa la parole.

— C'est étonnant, comme le sommeil vous prend ici à des heures indues ! dit-il.

Et il alla se coucher.

Le lendemain, Albert ne quitta pas sa fenêtre; il y fuma un nombre incalculable de pipes et vit Cécile; car elle passait ses journées presque tout entières dans le jardin, avec sa harpe, ses fleurs et ses oiseaux.

— Elle est bien, cette jeune fille ! se dit-il quand le soir fut venu.

Le jour suivant, il se remit à son observatoire ; il entendit encore chanter Cécile :

— C'est qu'elle est très-bien ! dit-il.

Le troisième jour, il sortit pour aller aux informations; il apprit que la jolie chanteuse était mademoiselle de B... et qu'elle était unique héritière d'une des plus belles fortunes de l'Allemagne :

— Elle est vraiment ravissante ! s'écria Albert en rentrant chez lui.

A la fin de la semaine il était amoureux fou. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, ne sortait plus; mais, en revanche, il fumait beaucoup et ne quittait plus la fenêtre, profondément absorbé dans ses rêveries contemplatives : le jardin du comte de B... était devenu tout son horizon. Cela dura ainsi quelques jours. Il était heureux comme un roi, n'eût-il fait qu'entrevoir la robe noire, la blonde tête ou la blanche main de Cécile. Mais l'état de l'atmosphère changea et des pluies continuelles commencèrent à tomber. Albert eut beau mettre la tête à la fenêtre à chaque rayon de soleil passager : Cécile n'aventurait plus son petit pied au jardin. Alors, il se dit que cela ne pouvait continuer ainsi et se mit en quête d'un moyen de voir Cécile de plus près et de lui parler. Ce n'était pas le plus facile; car la jeune fille n'allait jamais dans le monde; M. de B... vivait fort retiré et ne recevait personne sauf quelques vieux amis. Albert en vint à former cent projets tous plus bizarres les uns que les autres, et les abandonna tour à tour. Il était à bout de ressources et son imagination lui faisait défaut, lorsqu'il se souvint d'un ancien ami de son père, bon vieillard avec lequel il s'était trouvé en relation dès son arrivée et qui l'avait engagé avec une grâce toute bienveillante à recourir à lui toutes les fois qu'il en aurait besoin. Albert s'étonna de ne pas avoir pensé plus tôt à ce moyen si simple, et courut chez son futur protecteur. Celui-ci l'accueillit parfaitement

Digitized by Google

et lui renouvela ses offres de services. Le jeune baron le prit au mot, et, tout sincèrement amoureux qu'il était, lui fit l'histoire de sa passion et le supplia de l'introduire chez le comte de B... ; il alla jusqu'à parler de mariage. Le vieillard donna une tournure sérieuse à l'entretien et chercha à calmer l'effervescence d'Albert en lui soumettant de graves et judicieuses considérations, dont la plus forte était qu'il ne pouvait de prime abord aller demander la main d'une jeune fille qui ne l'avait jamais vu, et que lui-même, de compte fait, ne connaissait pas ou presque pas. Il avoua que Cécile était charmante, mais que ce n'était pas là tout ; et comme Albert impatienté lui demandait du moins un expédient qui lui permît de faire plus ample connaissance, le vieillard lui dit que, sous la condition qu'il se montrerait sage et réservé, il s'engageait à lui procurer l'occasion de voir Cécile et de l'entretenir. — Le jour de naissance du Comte est proche, dit-il, il a coutume de recevoir tous les ans ce jour-là quelques amis, et je me fais fort de vous présenter.

Albert s'en alla plein de joie et d'espérance. Les jours lui parurent des siècles jusqu'à ce qu'arriva l'anniversaire tant désiré ; il reçut une lettre d'invitation du comte de B....

IV.

LA PREMIÈRE RENCONTRE.

Le salon où le comte de B... recevait ses amis était garni d'un meuble simple et sévère. D'antiques boiseries sculptées en couvraient les murs et dans les panneaux s'enchâssaient des portraits de famille dont le premier remontait au XIIIe siècle. Le dernier était celui de la mère de Cécile avec laquelle il offrait une frappante ressemblance : c'était la même pâleur, le même regard, à la fois vif et chargé de langueur, la même expression de tristesse rêveuse et poétique.

Cécile recevait les invités avec une grâce charmante et ce sourire plein d'une douce mélancolie qui lui était particulier. Elle avait, ce jour-là, quitté le deuil de sa mère pour une robe blanche, fraîche et simple, dont les manches à la religieuse laissaient apercevoir la naissance d'un bras admirablement modelé et entouré d'un bracelet d'or. Une branche de pervenche bleue s'entrelaçait aux boucles

Digitized by Google

soyeuses de sa magnifique chevelure qui retombait sur ses épaules d'albâtre ; elle était adorable ainsi.

Nous avons dit que le comte vivait très-retiré : il ne rompait avec ses habitudes que le jour de sa naissance et de celle de Cécile, et encore dans ces occasions ne réunissait-il que de vieux amis du même âge que lui, la plupart anciens militaires comme lui. Ils passaient la soirée à se rappeler leurs campagnes communes et à jouer une partie de boston ou de whist en savourant quelque vieille bouteille du cru, et en s'interrompant de temps à autre pour écouter la voix mélodieuse de Cécile qui chantait en s'accompagnant de la harpe. Tout cela offrait peu d'intérêt à la jeune fille qui, après avoir rempli ses devoirs de maîtresse de maison, s'était retirée à l'écart et s'abandonnait à ses rêveries aimées d'où elle ne sortait que pour veiller à ce qu'il ne manquât rien au service et donner des ordres au vieux Mathias, devenu le valet de chambre de son père après avoir été son domestique de garnison.

Tous les invités à peu près étaient arrivés et la jeune fille s'était assise, rêveuse, sous le portrait de sa mère, lorsqu'elle tressaillit tout à coup en entendant la voix de Mathias qui annonçait :

— M. le baron de Th....

Ce nom lui était tout à fait inconnu : elle leva la tête et vit Albert... elle se sentit frappée au cœur. Le laisser-aller de l'étudiant avait fait place chez le jeune baron à ce suprême bon goût qui se devine d'instinct plutôt qu'il ne s'acquiert ; il n'était plus reconnaissable. Il entra dans le salon avec une aisance et une désinvolture parfaites et répondit avec convenance aux phrases bienveillantes que lui adressa le Comte. Celui-ci s'était avancé jusqu'à la porte pour le recevoir, et le conduisit ensuite vers Cécile qui tressaillit sous le regard ardent dont l'enveloppa le jeune homme. Elle se leva tremblante et put à peine répondre à Albert ; son embarras s'accrut encore lorsqu'elle entendit son père dire :

— Je vous laisse ensemble ; les jeunes gens se comprennent toujours, et puis j'entends là-bas un chelem de mauvais augure...

Le Comte regagna la table de whist et Albert demeura seul avec Cécile. Il y eut un moment de gêne mutuelle : le jeune homme s'était assis à côté de Cécile qui osait à peine lever les yeux ; de son côté, le cœur d'Albert battait si fort, il se sentait si heureux, que ses idées en étaient toutes bouleversées, et que, loin de se

Digitized by Google

rappeler les ardentes déclarations qu'il avait méditées pendant tant de nuits d'insomnie, il ne savait par où entamer la conversation. Cependant il fit un effort sur lui-même et parla de choses insignifiantes. Cécile lui répondit parce qu'il fallait répondre, mais le tremblement involontaire de sa voix accusait une profonde émotion... elle pressentait qu'il allait se faire en elle un immense changement, et elle éprouvait des éblouissements comme si elle eût été au bord d'un abîme. Pourtant elle se remit peu à peu ; la douce voix d'Albert l'enhardit ; l'entretien s'anima. Ils parlèrent poésie, musique, beaux-arts... Cécile finit par s'abandonner à son enthousiasme et laissa entrevoir les richesses de son cœur et de son esprit. Mais son organisation de sensitive qui ne vivait que par l'*esprit des nerfs*, comme le disait Kerner, ne tarda pas à se ressentir de ces émotions puissantes et nouvelles ; elle renversa légèrement la tête et ses yeux se fermèrent. Albert effrayé se leva et le comte accourut au secours de sa fille ; mais Cécile était déjà revenue à elle ; elle mit son indisposition sur le compte de la chaleur étouffante de l'appartement et dit que le grand air suffirait pour la remettre entièrement. Albert s'empressa de lui offrir son bras pour la conduire au jardin, et comme elle allait refuser, le comte l'en empêcha en disant à Albert :

— Allez ! je vous la confie, et n'oubliez pas que c'est mon trésor !

Cécile obéit à cet ordre et posa sa main tremblante sur le bras d'Albert ; ils sortirent.

C'était une chaude soirée d'automne... pas un souffle ne soulevait l'air lourd et chargé de nuages orageux. Ils s'enfoncèrent dans la grande allée et la traversèrent silencieusement jusqu'au bout. Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé un seul mot ; mais leur émotion n'en était que plus vive : l'imagination et le cœur vont vite en pareil cas. Lorsqu'ils furent sous les marronniers, Cécile quitta le bras d'Albert et s'assit sur le banc en poussant un profond soupir : le jeune homme n'y put résister... son cœur battait à lui rompre la poitrine, il tomba à genoux devant Cécile et, d'une voix si émue que ce fut à peine si la jeune fille l'entendit, il murmura :

— Cécile je t'aime !

— Ah ! s'écria la jeune fille en retirant vivement sa main dont Albert s'était emparé ; ah ! voilà ce dont j'avais peur !

— Peur ! dit douloureusement Albert, peur de mon amour ?

Digitized by Google

— Oui... l'amour tue... on me l'a dit... Écoutez ! jamais je ne donnerai mon cœur à un homme, parce que si cet homme venait à en aimer une autre que moi, j'en mourrais !... on me l'a dit... et je le sens là...

Un froid glacial parcourut les veines d'Albert... il pensait à la pauvre Roeschen qu'il avait si lâchement abandonnée !... Mais il se remit bientôt. Pour persuader la jeune fille il cessa d'être sincère, il mentit à Cécile : il lui dit comment son amour avait pris naissance et s'était emparé de tout son être ; il jura qu'il lui vouerait sa vie et que jamais son cœur ne serait partagé ; il osa lui dire que jamais femme avant elle n'avait fait battre ce cœur, enfin lui aussi parla de mourir. Il n'en fallait pas tant pour convaincre Cécile ; le coup le plus fort était porté ; le cœur avait parlé depuis longtemps ; la parole brûlante et passionnée d'Albert acheva de vaincre le triste pressentiment qui oppressait la jeune fille, et quand Albert lui dit :

— Moi aussi j'en mourrais !

Cécile vaincue lui abandonna sa main. Albert transporté de bonheur couvrit de baisers cette main adorée sans pouvoir prononcer une parole ; mais bientôt la jeune fille dominant son émotion se leva et dit :

— On pourrait remarquer notre longue absence, Albert !...

— Oui, dit Albert, rentrons ! j'ai trouvé le bonheur !

— Et moi ! murmura Cécile.

Quand ils reparurent dans le salon, le Comte demanda à sa fille avec un tendre intérêt si le grand air lui avait fait du bien...

— N'ayez plus d'inquiétude, mon père, répondit-elle ; maintenant je suis calme et heureuse !

V.

ADIEUX D'OUTRE-TOMBE.

Albert rentra chez lui le paradis dans l'âme. Il se sentait si profondément heureux que toutes les mauvaises passions qui l'avaient agité autrefois se taisaient... il se mit à genoux dans sa chambre et récita une prière que sa mère lui avait apprise dans son enfance... puis il ouvrit sa fenêtre et se mit à regarder le ciel, les étoiles et les marronniers. Il se rappela tout ce que Cécile lui avait dit ;

Digitized by Google

l'amour gonflait son cœur ; les paroles de tendresse affluaient sur ses lèvres et s'en échappaient à son insu. Il passa plus d'une heure dans cette rêverie exaltée... Enfin il ferma la fenêtre... A la lueur de sa lampe qu'il venait d'allumer, il aperçut une lettre sur la table. Il la prit ; l'écriture de la suscription lui était inconnue, il la retourna ; elle était cachetée de noir... Il frissonna des pieds à la tête et une terreur indéfinissable s'empara de lui ; il avait comme un vague pressentiment que cette lettre allait détruire tout son bonheur. Il hésita longtemps avant de l'ouvrir et quand il en eut rompu le cachet d'une main frémissante, il recula épouvanté : cette lettre était signée : *Roeschen !* Il la lut avec une avidité fiévreuse. La malheureuse fille lui écrivait mourante sur un grabat d'hôpital ; elle aussi l'amour la tuait... elle reprochait tendrement à Albert son abandon, puis elle lui pardonnait et faisait des vœux pour son bonheur ; enfin, elle lui redemandait avec instance les lettres qu'elle lui avait écrites autrefois lorsqu'il l'aimait encore. « Il me faut cela pour mourir tranquille, disait l'infortunée. » Un post-scriptum d'une écriture étrangère terminait la lettre : un infirmier de l'hôpital y informait froidement Albert que le n° 5 de la salle B était morte d'une broncho-pleuropneumonie et l'avait prié en mourant de lui transmettre cette lettre.

Albert fut terrifié par la lecture de cet écrit funèbre, voix d'outre tombe, qui venait troubler son bonheur comme un sinistre augure :

— La pauvre fille m'aimait donc bien ! murmura-t-il d'une voix sourde.

Mais il s'opéra par degrés en lui un revirement complet et, comme si le démon eût éteint tout ce qu'il avait de sensibilité, il se dit qu'après tout il en avait aimé bien d'autres qui n'étaient pas mortes ; — que c'était la faute de Roeschen si elle avait succombé à l'amour ; — qu'elle serait morte sans qu'il y fût pour rien, puisqu'elle était atteinte d'une maladie incurable ; enfin il en vint à penser qu'il était heureux pour lui qu'elle ne fût plus de ce monde... il se trouvait dispensé par là de restituer des lettres accusatrices qui suffiraient pour lui faire perdre l'amour de Cécile. Il finit par jeter insoucieusement la lettre de l'infortunée Roeschen dans son secrétaire, en prononçant ces mots horribles par le sens qu'il leur donnait :

— Qu'elle repose en paix !

Ah ! si la pauvre Cécile l'eût entendu !

Digitized by Google

VI.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Le lendemain Roeschen était oubliée, Albert ne songeait plus qu'à Cécile. Il alla trouver le protecteur qui l'avait introduit chez le comte de B..., lui dit ce qui s'était passé la veille entre Cécile et lui et le pria instamment de demander en son nom au Comte la main de sa fille. Le confident d'Albert ne laissa pas d'être fort surpris de la rapidité de la marche de cette passion, mais il consentit à se charger de la démarche que lui demandait Albert et s'en acquitta dès le lendemain. Le Comte qui ne soupçonnait rien fut bien plus étonné encore; mais, comme il adorait sa fille et n'avait rien de plus à cœur que son bonheur, il la chargea de décider elle-même de la réponse à faire au baron de Th... Quant à lui il trouvait dans cette union toutes les convenances de rang et de fortune : il se contenta de poser une seule condition, c'était qu'Albert en épousant Cécile s'engagerait à ne jamais le séparer de sa fille bien aimée ; le vieillard voulait que son enfant fût là pour lui fermer les yeux. On devine qu'Albert souscrivit sans peine à cette condition : que n'eût-il pas fait pour obtenir Cécile !

Depuis lors la maison du comte de B... lui fut ouverte.

VII.

L'ESPRIT DES NERFS.

Je ne veux pas m'arrêter ici à vous décrire longuement les amours de Cécile et d'Albert; je ne fais pas un roman; puis ces choses-là se comprennent mieux qu'elles ne s'écrivent; je prie ma jolie lectrice de laisser parler ici son cœur pendant quelques secondes, il lui en dira plus sur le bonheur de Cécile que je ne le pourrais faire en cinquante pages. Albert était jeune, passionné, ardent ; il aimait Cécile de toute son âme et si parfois le souvenir de Roeschen mourante venait obscurcir sa pensée ou serrer son cœur, il dissimulait assez habilement pour que Cécile n'en soupçonnât rien... Quant à celle-ci... j'avoue mon impuissance à vous

Digitized by Google

dire combien elle était heureuse. Le Comte partageait sa félicité : depuis la mort de sa femme, nous l'avons dit, son cœur n'était plus ouvert qu'à l'amour paternel qui y dominait sans partage ; en voyant Cécile si heureuse de l'amour d'Albert, comment n'eût-il pas aimé le jeune baron ? D'ailleurs le caractère franc et ouvert de celui-ci lui plaisait ; puis Albert écoutait si complaisamment le vieux soldat qui lui racontait ses campagnes ou lui parlait de Cécile en lui faisant jurer de l'aimer toujours !

Une seule personne voyait l'amour des deux jeunes gens avec une inquiétude profonde et singulière ; c'était Kerner. Il faisait de fréquentes visites au Comte et à Cécile comme par le passé, et toujours il trouvait la jeune fille dans une agitation fiévreuse et presque morbide qui était loin de le rassurer : *l'esprit des nerfs* agissait trop. Le secrétaire intime de la visionnaire de Prévorst ne comprenait que trop bien tout le danger qu'il y avait pour cette organisation frêle et délicate à se trouver en contact avec cette ardente passion de l'amour. Ses craintes ne tardèrent pas à se justifier. Les symptômes inquiétants augmentèrent et prirent un caractère plus décisif. Les joues de Cécile devinrent pâles comme le marbre ; son regard prit cette expression fébrile et animée qu'on remarque chez les poitrinaires ; sa sensibilité devint excessive en tout ce qui touchait Albert... La voix de son amant la faisait tressaillir convulsivement ; un retard de quelques minutes dans son arrivée la jetait dans des agitations nerveuses extraordinaires ; enfin la présence d'Albert, ses aveux d'amour, ses brûlantes protestations faisaient passer sur les joues de la jeune fille des lueurs rapides et fugitives, et précipitaient son pouls si fort que pendant le reste de la journée on eût dit qu'elle était en proie à une fièvre violente. Bientôt l'organisme s'ébranla plus profondément ; elle eut des évanouissements subits et fréquents, à la suite desquels elle ressentait une faiblesse si grande qu'elle pouvait à peine marcher ; sa respiration devint brève et gênée ; ces grands murs sombres semblaient peser sur sa poitrine et la comprimer.

Kerner comprit toute l'imprudence qu'il y aurait à dissimuler le danger plus longtemps. Il fit part au Comte de ses inquiétudes, et lui démontra la nécessité d'éloigner momentanément Cécile d'Albert : il lui conseilla de l'emmener à la campagne ; l'air vif et pur qu'on y respire, la vie active qu'elle y mènerait, et surtout

Digitized by Google

l'absence des émotions violentes que lui communiquait la présence d'Albert devaient bientôt rétablir sa santé altérée. Le Comte, vivement alarmé par cette révélation du péril qui menaçait sa fille chérie, promit à Kerner de suivre de point en point les conseils qu'il venait de lui donner, et le jour même il prit Albert à part, lui témoigna ses craintes, et l'engagea à joindre ses efforts aux siens pour décider la jeune fille à une séparation qui, après tout, ne serait pas de longue durée. Bien qu'Albert prévît tout ce qu'il aurait à souffrir de cet éloignement, il comprit que le sacrifice était nécessaire et y consentit. Cécile céda quoiqu'à regret aux instances réunies de son père et de son fiancé, et quelques jours après le Comte et sa fille partaient pour la campagne, tandis qu'Albert se renfermait chez lui, seul avec son amour... et le souvenir de Roeschen qui semblait, de jour en jour, reprendre plus d'empire sur lui.

VIII.

CÉCILE A ALBERT.

Voici tout un grand mois, mon Albert, que je ne t'ai vu... Tout respire ici la vie et la santé, il ne manque que toi à mon bonheur, toi c'est à dire tout. Tu ne connais pas la maison de campagne de mon père, c'est une charmante habitation. Figure-toi une sorte de châlet élégant comme on en rencontre tant dans notre belle Souabe, bâti sur la pente douce d'une colline au pied de laquelle s'étendent de riants vergers tout en fleurs et pleins d'oiseaux, et le village de C.... dont les maisons blanches et proprettes, pittoresquement groupées au milieu de massifs de verdure, font à l'œil le meilleur effet... puis tout au fond de ces massifs s'échappe une petite rivière dont les eaux limpides bordées d'arbres viennent alimenter un gentil petit moulin tout blanc avec des croisées vertes, bâti sur les bords. — Plus loin, sur des roches presqu'à pic, s'élèvent les ruines d'un antique manoir féodal auquel se rattachent les traditions les plus touchantes et les plus poétiques. Imagine-toi un doux soleil dorant de ses tièdes rayons ce ravissant paysage qui a cette teinte fraîche et tendre des premiers jours du printemps, et tu auras une faible idée de la vue qui s'étend sous les fenêtres de l'appartement qui t'attend et qui occupe un des angles du châlet. De l'autre côté et à

Digitized by Google

peu de distance, s'élèvent de gigantesques rochers tapissés d'une mousse verdoyante et dominés par les noirs sapins et les chênes centenaires de la *Forêt noire* que couronnent à l'horizon lointain les sommets bleuâtres du Rauhe-Alp. Un balcon auquel on peut monter du rez-de-chaussée entoure tout le premier étage et permet de jouir dans toute leur étendue de ces deux vues charmantes où tout est réuni, d'un côté les souvenirs et les débris des vieux âges, de l'autre la nature ici fraîche et grâcieuse, là imposante et sévère. Et puis il faut voir tout cela au clair de lune... N'oublie pas de partir aussitôt que tu auras reçu ma lettre.

Voilà pour l'extérieur. Maintenant, je te confierai, mon Albert, que je me suis chargée moi-même de disposer ton appartement; je n'ai pas entendu que personne autre s'en mêlât... Je me suis souvenue des goûts que je te connais, j'ai cherché à deviner les autres; j'y ai mis aussi un peu des miens. — Tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas? — Et d'abord tu as pour première pièce un joli salon avec une porte vitrée et tout tendu de vert. Tu y trouveras une bibliothèque choisie, Schiller, Novalis, Uhland, Rückert, notre bon Kerner surtout et quelques autres. Pour pendant à la bibliothèque il y a de l'autre côté un secrétaire où tu pourras cacher tes petits secrets... mais en as-tu pour ta Cécile?.. J'ai garni les murs d'excellentes gravures d'après les charmants tableaux d'Ary Scheffer qui a su si bien deviner les poétiques figures de Marguerite et de Mignon : ceci vient de moi; c'est un présent que je te fais. Près du salon, il y a deux cabinets plus petits; l'un d'eux te servira de chambre à coucher et l'autre... devine! A fumer, vilain! car je sais que tu le fais... Je vous défends de fumer dans mon salon, monsieur; mais, comme je sais qu'une bonne femme allemande ne doit pas interdire ce plaisir à son mari, j'ai trouvé l'accommodement dont je viens de te parler.

Vois un peu, comme l'air de la campagne et la belle nature m'ont changée; je viens de relire ma lettre et j'y suis presque gaie... Viens bien vite, mon Albert, bien vite, bien vite!... je t'attends et je t'aime de toute mon âme.

Ta Cécile.

Digitized by Google

IX.

LA VISIONNAIRE DE PRÉVORST.

Après le départ de Cécile pour la campagne, Albert s'était renfermé chez lui, avec la ferme résolution d'attendre le retour de sa bien-aimée dans l'isolement et sans se mêler aux bruits du monde. Les journées lui parurent bien longues d'abord ; la privation subite et complète de la présence de Cécile fit un grand vide dans son existence ; mais bientôt le souvenir prit la place de la réalité, et l'éloignement loin d'affaiblir son amour ne fit que l'accroître de plus en plus.

D'un autre côté le souvenir de Roeschen ne l'avait pas abandonné ; il semblait, au contraire, revivre de jour en jour plus profond et s'attachait à son cœur comme un remords vengeur. C'était dans son sommeil surtout que l'image de la jeune fille mourante et abandonnée lui apparaissait.... alors il se réveillait en sursaut et tout couvert d'une sueur froide.

Un jour qu'il parcourait distraitement sa correspondance, une des dernières lettres de Roeschen lui tomba sous la main. Il y trouva ce passage : « Aime-moi bien, mon Albert !... je te jure moi, que « je t'aimerai jusque dans le tombeau. » Cette phrase qu'il avait à peine remarquée comme un élan de passion, acquit une consistance effrayante à la suite de l'événement extraordinaire que voici.

Le Comte écrivait souvent à Albert pour l'informer de l'état de la santé de Cécile, et Kerner venait régulièrement prendre communication de ces lettres et donner ses conseils et ses ordonnances. Il reprocha un jour à Albert de s'abandonner un peu trop à ses instincts de misanthropie, et l'engagea vivement à sortir de sa solitude. Il fit si bien qu'il décida le jeune baron à visiter la *Visionnaire de Prévorst*, dont l'Allemagne entière se préoccupait alors, créature étrange, vivant à la fois d'une double vie, tantôt en contact avec le monde des Esprits, tantôt végétant au milieu des hommes, et dont la vie écrite par Kerner rappelle les plus mystiques rêveries de Swedenborg et de Jacques Boehm.

Kerner introduisit Albert dans le sanctuaire de la sibylle. Frédérique Hauffe, c'est le docteur-poète qui parle, appartenait à cet

Digitized by Google

état qui précède la mort et qui dès ce monde était le sien. Son corps n'était guère pour elle qu'un voile transparent jeté autour de son esprit. Elle était petite, elle avait les traits du visage orientaux et ses yeux, à travers de longs cils épais et noirs, dardaient le regard perçant des visionnaires. Fleur du soleil qui ne vivait que de rayons !

Lorsque Kerner et Albert entrèrent, elle était plongée dans ce demi-sommeil mystérieux qui était son état habituel. Le docteur invita Albert à prendre la main de la visionnaire et à l'interroger. Le jeune baron, en esprit fort qu'il était, tenta l'épreuve.

— Me vois-tu ? demanda-t-il.

— Oui ! répondit-elle ; et je vois un esprit qui te suit, comme une forme blanche et vaporeuse... c'est une femme morte !

Albert pâlit affreusement, et n'eut pas la force d'ajouter une parole.

Kerner lui-même fut inquiet ; il craignit que Cécile n'eût éprouvé une rechute fatale et demanda non sans une vive émotion :

— Y a-t-il longtemps que cette femme est morte, Frédérique ?

— Quelques mois ! répondit la visionnaire.

Kerner respira comme un homme profondément soulagé, et voyant Albert qui pâlissait encore davantage :

— Rassurez-vous, M. le Baron, dit-il, la visionnaire ne se trompe jamais. Il est probable que vous avez perdu depuis peu une de vos parentes....

— Oui, balbutia Albert, une parente....

— Alors, reprit Kerner, il n'y a rien d'étonnant en ceci, et je pourrais vous citer nombre de faits du même genre plus remarquables. En voici un seul. J'avais, dans ma maison, une servante auprès de laquelle Frédérique voyait toujours flotter le spectre lumineux d'un enfant de douze ans : j'interrogeai cette fille pour savoir si elle avait eu quelqu'un de cet âge dans sa parenté ; elle me répondit que non et quelques jours après m'avoua qu'en y réfléchissant, elle s'était souvenue d'un petit frère mort à trois ans et qui tout juste en aurait eu douze alors...

Albert terrifié ne répondit pas.

— Et tenez, poursuivit Kerner, faites provision de courage, car il n'est pas impossible que l'esprit qui vous accompagne, vous apparaisse un jour...

Albert jeta autour de lui un regard effrayé et plein d'égarement.

Digitized by Google

— Allons donc ! M. le Baron ! pas de terreur enfantine !... Moi-même je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait. Je ne dirai pas que j'en aurais pu, comme elle, définir la figure et les moindres traits ; c'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, une colonne vaporeuse de la grandeur d'un homme debout au pied du lit de la visionnaire, et lui parlant tout bas.... Voulez-vous qu'elle interroge celui-ci ?

— Non, non ! dit Albert qui avait éprouvé une terreur croissante en entendant le récit de Kerner, partons ! je me sens mal à l'aise dans ce monde mystique et surnaturel....

Il s'avança rapidement vers la porte, mais au moment où il allait franchir le seuil il s'arrêta pétrifié ; la visionnaire répétait :

— *L'esprit te suit ! l'esprit te suit !*

Il fallut que Kerner lui prêtât l'appui de son bras pour qu'il pût s'éloigner.

Cette scène produisit sur lui une impression d'autant plus vive et plus profonde qu'elle lui rappela la phrase de Roeschen qu'il avait prise jadis pour une exagération de la passion. Il se donna vainement toutes les raisons qui pouvaient le rassurer, rien n'y servit ; les ténèbres le jetaient dans des épouvantes mortelles, et depuis le jour fatal de sa visite à la visionnaire, il laissa veiller toutes les nuits sa lampe à son chevet.

La lettre de Cécile lui parvint sur ces entrefaites et le transporta de joie. Dès le lendemain il partit pour le *Schwartzwald* ; il avait hâte de revoir Cécile pour oublier Roeschen et la mystérieuse terreur qu'elle lui inspirait.

X.

LES LETTRES DE ROESCHEN.

Nous passerons rapidement sur les émotions que ressentirent les deux amants lors de leur réunion. Contentons-nous de dire qu'au bout de peu de jours Albert avait retrouvé le calme et la tranquillité ; les sombres hallucinations qui l'avaient si longtemps obsédé disparurent et le souvenir de Roeschen ne vint plus que rarement et comme une ombre confuse et lointaine troubler ses rêves d'amour et d'avenir.

Digitized by Google

Un soir, Albert monta de bonne heure à son appartement ; il avait, disait-il, des lettres à écrire. Le comte, selon son habitude, était déjà couché, et Cécile, restée seule sur le seuil du châlet, ne pouvait s'arracher à la contemplation de cette belle nuit qui la plongeait dans une rêverie vague et pleine de charmes ; d'ailleurs Albert lui avait promis de descendre aussitôt sa correspondance achevée ; elle pensait à lui en l'attendant. Cependant le temps s'écoulait et Albert ne paraissait point. Cécile résolut d'aller le surprendre. Il faut tout dire : à cette résolution se mêlait une curiosité innocente et bien pardonnable ; depuis longtemps Cécile brûlait de savoir si Albert avait fait quelque changement dans son appartement, ou s'il avait respecté les dispositions qu'elle avait prises : l'occasion était trop belle pour ne pas la saisir. Si Albert s'était retiré dans sa chambre à coucher, le magnifique clair de lune qui éclairait le châlet permettrait toujours à Cécile de distinguer tous les objets qui se trouvaient dans le salon ; si Albert était encore à écrire, ce qui était plus probable, il serait facile de l'épier sans qu'il s'en aperçût. Cécile monta l'escalier du balcon sur la pointe du pied, légère comme une fée. En tournant l'angle du châlet elle vit que le salon d'Albert était éclairé... elle s'avança en redoublant de précautions... Tout à coup la lune se voila ; Cécile s'arrêta terrifiée...son regard démésurément agrandi par l'épouvante plongeait dans le salon par la porte vitrée demeurée entrebâillée.

La lampe, posée sur le secrétaire ouvert, illuminait le salon : Albert était profondément endormi dans son fauteuil ; mais sa respiration était pénible et oppressée. A côté de lui, se tenait debout une femme vêtue de blanc et mortellement pâle ; de grosses larmes coulaient sur ses joues, et ses mains de marbre rassemblaient des papiers qu'elle séparait soigneusement des autres en les mettant à part... Ceci se passait dans un silence profond... Cécile sentit une sueur froide perler sur son front et tout son sang refluer vers le cœur. La femme continuait son triage, tout à coup elle se baissa vivement sur une lettre qu'elle venait de découvrir et un gémissement sourd et déchirant sortit de sa poitrine...

Cécile poussa convulsivement la porte et se précipita dans l'appartement. L'apparition s'était évanouie... mais Albert était toujours endormi de son sommeil lourd et pénible ; la lampe brûlait sur le secrétaire ouvert, et les papiers soigneusement recueillis tout à

Digitized by Google

l'heure par le fantôme étaient encore sur le tapis vert. Cécile s'élança vers le secrétaire avec une impatience fiévreuse : elle parcourut d'un regard avide la lettre qui avait arraché à la femme pâle son cri de douleur ; c'était la lettre qu'elle-même avait écrite peu auparavant à Albert pour l'appeler près d'elle... Elle jeta ensuite les yeux sur les papiers mis à part. C'étaient les lettres de Roeschen à Albert !... Cécile sentit comme un fer rouge lui traverser le cœur et tomba évanouie sur le parquet.

XI.

LA MORT DANS LA VIE.

Albert se réveilla en sursaut, et vit avec effroi l'infortunée Cécile étendue à ses pieds, sans mouvement ; il vit les lettres de Roeschen sur le secrétaire ; il comprit tout ; Cécile les avait découvertes. Tout cela fut rapide comme l'éclair. Il releva la jeune fille inanimée, la transporta sur son lit et donna l'alarme ; mais ce fut en vain que l'on s'efforça de rappeler Cécile à la connaissance, rien n'y fit.... Albert épouvanté la laissa aux soins de son père et du vieux Mathias et partit à franc étrier pour Weinsberg où il alla consulter Kerner. Il lui fit un récit fidèle de ce qui s'était passé, parla de la découverte des lettres de Roeschen par Cécile et de ses suites fatales, et décrivit aussi exactement qu'il lui fut possible l'état alarmant dans lequel se trouvait la fille du Comte. Il supplia enfin le docteur de partir immédiatement avec lui pour C... Kerner l'avait écouté avec une profonde attention, et son front s'était assombri de plus en plus. Quand Albert eut fini, il l'engagea à se retirer à Heilbronn, et à ne pas se présenter devant Cécile avant qu'il n'eût reçu de lui une lettre qui l'y autorisât.

— Priez Dieu qu'elle ne soit pas perdue pour toujours ! ajouta-t-il.

Une heure après, Kerner était en chaise de poste sur la route de C... Lorsqu'il y arriva, il trouva le Comte profondément désolé. Plusieurs médecins de Tubingue étaient déjà venus visiter Cécile, mais aucun d'eux n'avait compris quelque chose à l'état effrayant de la jeune fille. Kerner se fit conduire près d'elle. A l'évanouissement avait succédé une sorte de catalepsie terrible. Elle était étendue immobile sur le lit ; un tressaillement nerveux continuel

Digitized by Google

l'agitait ; son cœur battait violemment et cependant ses membres demeuraient inertes et sans force : seulement, par intervalles, ses lèvres balbutiaient des plaintes inarticulées, et sa main par un mouvement automatique se portait au front comme si elle eût ressenti une vive douleur. Le docteur ne put dissimuler ses craintes.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il, une maladie terrible.... je n'en connais qu'un seul exemple....

Et comme le Comte pleurait à chaudes larmes.

— Ne pleurez pas, monsieur le Comte, dit Kerner ; si le Ciel seconde les moyens que je vais employer, j'espère encore la guérison...

Kerner commença son traitement sans retard et se fixa à C.... Le surlendemain Cécile sortit de sa léthargie, mais pour tomber dans une fièvre ardente accompagnée d'un violent délire. Kerner ne quittait pas le chevet de la malade et recueillait avec le plus grand soin les paroles vagues et incohérentes qui lui échappaient.... Il voyait le mal, il en cherchait le principe. Cécile rentra bientôt dans son état primitif, puis deux jours après, le délire la reprit. Durant trois semaines environ, elle passa tour à tour de l'exaltation de la fièvre à cette immobilité effrayante pendant laquelle on voyait néanmoins qu'elle souffrait horriblement. Enfin Kerner vint un jour trouver le Comte et lui annonça que Cécile retombée en léthargie en sortirait le lendemain, et que la crise décisive allait s'accomplir. Il le pria de faire changer complétement l'ameublement de la chambre de la malade, et d'y placer les mêmes tentures, les mêmes meubles que ceux qui ornaient son appartement à Heilbronn. Depuis longtemps le Comte, sur le conseil de Kerner, et sans comprendre les motifs qui le faisaient agir, avait fait transporter ces meubles à la campagne. Le lendemain soir tout fut prêt : le Comte et Kerner entraient dans la chambre de Cécile toujours immobile.

— Monsieur le Comte, dit Kerner, l'heure fatale approche ; le médecin n'a plus rien à faire ici...

— Perdue ! s'écria le Comte au désespoir.

— Non, répondit Kerner ; la lutte suprême va s'engager ; quelle en sera l'issue ? c'est le secret de Dieu.

Le docteur s'assit au chevet de Cécile et le Comte se tint debout au pied du lit, épiant d'un regard plein d'angoisse le premier symptôme du retour à la vie de sa fille adorée.

Digitized by Google

Kerner avait pris la main de Cécile et interrogeait le pouls dont le mouvement s'accélérait de plus en plus; de rapides tressaillements parcouraient le corps de la jeune fille ; elle ouvrit les yeux, la crise commençait.... Le regard de Cécile était fiévreux et effrayé ; elle semblait voir devant elle un objet qui lui inspirait une vive terreur; elle se leva tout à coup sur son séant.

— Ah !... cette femme... cette femme !... Voyez... comme elle est pâle.... elle pleure.... pourquoi ? Ah ! oui, ces lettres.... je me souviens.... ôtez donc ces lettres.... ne voyez-vous pas qu'elles me brûlent ?... Roeschen ! Qui donc s'appelle ici Roeschen ?

Elle porta la main à son front.

— Qui donc, mon Dieu, qui donc ?

— Personne ! dit Kerner en lui tenant toujours la main.

Cécile se tourna vers lui comme si elle l'eût entendu ; elle ne le reconnut pas, et laissa retomber sa tête pâle sur l'oreiller ; il se fit un silence de quelques instants, puis la jeune fille reprit la parole d'une voix adoucie :

— J'aime les vergers en fleurs et pleins d'oiseaux... et la vieille forêt... et les rochers et l'antique manoir !... Comme l'air est pur ici ! oh ! qu'on respire bien ! la poitrine s'élargit.... on boit ici à longs traits la vie et la santé.... Viens, Albert !

Elle se tut, puis tressaillit vivement et dit d'une voix éteinte :

— Ta main me brûle, Albert ! ta voix, ta douce voix me fait peur... prends garde ! je vais mourir ! ces grands murs m'écrasent... oh ! l'amour ! l'amour ! Albert, je t'aime ! je t'aime, mon Albert !

Cécile s'évanouit ; le Comte épouvanté se précipita vers elle.

— Silence ! dit Kerner à voix basse.

La jeune fille revint à elle après cinq minutes... elle retira sa main de celle du docteur qui la laissa faire.

— Tu m'aimes, dis-tu ? non, Albert, il ne faut pas dire ces choses là ! je n'aimerai jamais personne, moi ! l'amour tue, je le sens là !

Elle mit la main sur son cœur.

— Tu vois bien que je ne puis pas t'aimer !

Elle se tut de nouveau, et l'on vit s'opérer sur son visage un changement complet. Son regard prit cette expression rêveuse et mélancolique qui lui était habituelle avant sa maladie. Elle fixa les yeux au ciel et chanta d'une voix vibrante et expressive :

Digitized by Google

Jamais encore à moi n'a songé jeune fille
Au beau front gracieux,
Jamais je n'ai senti son doux regard qui brille
Aussi pur que les cieux,
Interroger mes yeux.

Elle se laissa aller mollement sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent peu à peu, et elle s'endormit en murmurant les paroles entrecoupées du couplet suivant. Kerner reprit sa main, et bientôt il entendit le souffle égal et facile de la respiration de la jeune fille plongée dans un sommeil calme et profond. Il se leva et s'approcha du Comte.

— Remerciez Dieu, monsieur le Comte, lui dit-il, tout va bien; allez prendre un peu de repos, ce sommeil se prolongera jusqu'au jour.

Le Comte quoique accablé de fatigue refusa de quitter la chambre et s'étendit dans un fauteuil. Alors Kerner plaça la harpe de Cécile de manière à ce que son regard tombât sur l'instrument, à son réveil; il mit un bouquet de pervenches bleues sur le guéridon et ouvrit avec précaution les persiennes de l'appartement qui étaient restées fermées depuis la maladie de Cécile. Il sortit ensuite pour revenir un instant après avec la levrette de la jeune fille, fit coucher à ses pieds l'animal obéissant et se mit à rêver en regardant poindre les premières lueurs de l'aube à l'horizon.

Une heure après, Cécile ouvrait les yeux, le soleil inondait la chambre de ses rayons, la levrette bondissait autour du lit avec de petits cris joyeux, le comte couvrait sa fille d'un regard à la fois inquiet et heureux, et Kerner lui présentait le bouquet de pervenches.

— Mon Dieu! dit Cécile en rougissant légèrement, que venez vous faire ici monsieur Kerner, et pourquoi ce splendide lever?

— Pour une raison bien simple, mademoiselle, repartit Kerner; je sais que vous aimez beaucoup les pervenches et je vous en apporte de charmantes; puis comme j'ai trouvé hier votre pouls un peu revêche, j'ai voulu m'assurer s'il était plus calme ce matin...

Cécile tendit sa blanche main à Kerner.

— Merci de votre sollicitude, docteur; je crois que vous ne vous trompiez pas... il me semble que j'ai eu un sommeil très-agité et je me sens un peu faible...

Digitized by Google

— Vous voyez, dit Kerner, que j'avais raison de vous conseiller de ne plus rester le soir sous les marronniers...

Le comte stupéfait de ce qu'il voyait et entendait voulut parler, mais Kerner l'en empêcha.

— Allons ! monsieur le comte, dit-il, mademoiselle Cécile se dit un peu fatiguée ; laissons lui prendre du repos...

Et il l'entraîna hors de l'appartement.

XII.

JUSTIN KERNER A Mr LE BARON DE TH....

« Elle est sauvée, M. le Baron ! Ce n'est pas la médecine qu'il faut remercier ; c'est le ciel qui a fait un miracle. Il me reste un devoir à accomplir, un sacrifice pénible à exiger de vous. Cécile a complétement perdu le souvenir de la période de sa vie où elle vous a connu ; tout le prouve : elle ne s'est pas informée de vous, elle n'a pas prononcé une seule fois votre nom. Il y a, monsieur le Baron, dans les événements qui se sont accomplis depuis quelque temps, quelque chose de surnaturel et de mystérieux où la science se perd. Je vous le répète encore, la main de Dieu est intervenue et a sauvé Cécile en lui ôtant le souvenir de son amour. Vous avez pu voir, par vous même, combien cette organisation frêle et nerveuse s'étiolait sous le souffle ardent de la passion ; vous avez vu le coup terrible qui l'a frappée lors de la découverte de ces lettres fatales ; je suis persuadé qu'aujourd'hui votre vue suffirait pour la tuer. Je vous en conjure donc, renoncez à elle ! Je comprends tout ce qu'il y a de douloureux pour vous dans ce renoncement, mais je vous le jure, Cécile est perdue si vous la revoyez ! Partez à l'instant ! éloignez-vous ! la revoir serait un meurtre ! »

Albert fut désespéré à la lecture de cette lettre ; mais Kerner semblait si convaincu que le jeune homme n'osa pas lui désobéir. Dès le lendemain, il partit pour l'Italie, le cœur serré, mais avec la consolation de savoir Cécile sauvée, et l'espérance dans l'avenir.

Digitized by Google

XIII.

JUSTIN KERNER A Mr LE BARON DE TH....

Je viens de recevoir votre lettre, M. le Baron, et je m'empresse d'y répondre. Je compatis vivement aux souffrances morales que vous éprouvez, et cependant je viens encore vous dire : Ne vous rapprochez pas de Cécile ! Je ne me trompais pas lorsqu'il y a un an environ, je vous disais qu'elle avait perdu tout souvenir de vous ; rien n'annonce aujourd'hui que cet oubli ait cessé. Elle vit, comme par le passé, avec ses oiseaux, sa harpe et ses fleurs, et je la crois heureuse. D'un autre côté, bien que sa sensibilité soit toujours excessive, sa constitution semble s'affermir un peu, et je ne désespère pas qu'elle ne puisse un jour affronter les émotions du mariage. Mais, faites-y bien attention, monsieur le Baron, ce n'est pas une espérance que je vous donne ; vous ne pouvez plus penser à cette union. Cécile est heureuse, ne venez pas briser son bonheur. Sachez être généreux ! Souffrez avec résignation et sans vous plaindre : ce sera une expiation méritoire du mal que vous avez fait autrefois à la pauvre Cécile... Encore une fois, ne songez pas à la revoir, mais espérez que le temps, ce grand consolateur, viendra à votre aide, et que ce souvenir et cet amour finiront par s'effacer de votre cœur... Avec votre nom et votre fortune vous avez encore bien des éléments de bonheur.

Maintenant que je vous ai dit franchement ma pensée sur ce point, il me reste à répondre à la seconde partie de votre lettre. Vous vous plaignez de ce que des visions surnaturelles, des apparitions fréquentes, et toujours de la même personne viennent troubler votre sommeil. A ceci j'ai deux réponses à faire. Ou ces visions sont l'effet d'une imagination frappée et n'ont rien d'objectif ; alors le meilleur remède à employer, c'est une volonté ferme qui chassera infailliblement ces fantômes, ces hallucinations. Ou il y a de la réalité dans les faits que vous me rapportez, — et je vous avouerai que, bien que votre constitution ne me semble pas de nature à vous mettre en rapport avec les esprits d'un monde supérieur, d'un autre côté ce que vous a dit la visionnaire lorsque vous l'avez visitée, me décide à pencher vers cette dernière opinion. S'il en est ainsi,

Digitized by Google

monsieur le Baron, s'il y a de la réalité dans les apparitions qui vous obsèdent, je ne sais qu'un moyen de vous en délivrer : c'est la prière !

Agréez, etc.

XIV.

LA DERNIÈRE RENCONTRE.

Cinq ans s'étaient écoulés. La façade sombre de l'hôtel du comte de B... était richement pavoisée, le seuil et les rues étaient parsemés de fleurs ; une musique joyeuse retentissait dans l'intérieur de la cour, un immense concours de peuple affluait aux alentours, et bientôt l'on vit s'avancer un pompeux cortége. Le mariage de la fille du comte de B... avec M. de K..., député du Wurtemberg à la diète germanique, allait s'accomplir.

Le cortége s'achemina vers la vieille église. En y entrant Cécile était radieuse ; ses joues ordinairement si pâles s'étaient colorées d'une légère teinte de carmin : la pervenche bleue mêlée cette fois aux fleurs d'oranger, couronnait ses cheveux, et, quand elle levait timidement la tête, on voyait son œil noir et expressif briller de tout l'éclat d'un bonheur pur et sans ombre.

La cérémonie commença, et la jeune fiancée, conduite par son père, s'avança vers l'autel ; elle parcourut l'église d'un regard timide et heureux ; elle semblait vouloir dire à tous combien était grande sa félicité. Tout à coup, elle aperçut dans l'ombre, entre deux piliers, la figure pâle et amaigrie d'Albert, et derrière lui une ombre vaporeuse et flottante de femme... Le souvenir la frappe comme la foudre... elle tombe raide morte sur les marches de l'autel : son cœur s'était brisé !

Le lendemain Albert fut trouvé inanimé sur le parquet de sa chambre. Sa mort fut-elle naturelle ? nul ne le sait ; mais les médecins ne purent découvrir aucune lésion de l'organisme qui la justifiât. — Quoi qu'il en fût, sa fortune passa tout entière à des collatéraux, et c'est un cousin éloigné du Baron de Th... qui étale aujourd'hui son faste et ses richesses dans la magnifique demeure voisine de la *maison du vieillard triste*, sans s'inquiéter beaucoup de la triste et mystérieuse histoire que je viens de vous dire.

Digitized by Google

XV.

A MM. LES DIRECTEURS DE LA REVUE DE BELGIQUE.

Messieurs,

Au moment où j'allais vous envoyer le récit qui précède, je lis dans les journaux belges un appel de M. Reinberg, notaire à Heilbronn, aux héritiers inconnus qui pensent avoir des droits à faire valoir à la succession du comte de B... Maintenant que ce cœur, si longtemps déchiré par les douleurs paternelles, a cessé de battre, je ne vois plus d'inconvénients à vous dire qu'il s'agit ici du comte de Bernsfeld, l'un des plus illustres généraux de l'Allemagne dans les guerres de la République et de l'Empire.

Agréez, messieurs etc.

Léon Wocquier.

Digitized by Google

PAUVRES ENFANTS.

A M. BAUD.

L'ombre au loin s'avançait ; sur la route isolée,
Deux petits savoyards se tenaient par la main.
Le frère aîné guidait sa sœur qui, désolée,
Répétait faiblement : J'ai bien froid, j'ai bien faim !
— Il ne faut pas perdre courage,
Viens, hâte-toi, petite sœur !
La nuit il fait triste en voyage,
Et la nuit te ferait si peur.
Notre écureuil plus ne remue ;
Tiens, prends ma main, ne pleure pas.
Je voudrais te porter, hélas !
Mais la fatigue aussi me tue.
— Frère, c'est que je souffre tant !...
Le froid me raidit. — Oh ! que faire !
Marie, au nom de notre mère,
Redouble d'efforts un instant.
Bientôt à la ville voisine,
Petite, on nous accueillera.
— Pauvre Michel, je le devine,
Sans pitié l'on nous chassera.
— Va, n'en crois rien ! Il est, Marie,
Partout des hommes généreux ;
Nous les implorerons tous deux.
Avance donc, je t'en supplie.

Digitized by Google

Tiens-moi bien, marche avec ardeur ;
Encor quelques pas, prends courage.
Je crois voir au loin un village,
Tu sais, le pauvre a si bon cœur.
Ne va donc pas t'asseoir ; la terre
Est de glace ; tu vas mourir.
— Je ne puis plus marcher, mon frère :
Ici laisse-moi m'endormir.
— Le sommeil qui vient à cette heure,
Ma sœur, c'est la mort. Lève-toi !
Tu ne dis rien, et moi je pleure ;
N'as-tu plus d'amitié pour moi ?
A genoux, défaillant en disant sa prière,
Le cœur gonflé d'angoisse et des pleurs dans les yeux,
Il regardait sa sœur se couchant sur la terre,
Et la neige tombait et les couvrait tous deux.

. . . . . .

. . . . . .

Au matin, un passant aperçut sur la route
Deux petits corps d'enfants par la glace durcis ;
Deux enfants qui d'un seuil, hélas ! chassés sans doute,
S'étaient pourtant éteints sans reproche et sans cris.

Louïsa Stappaerts.

Digitized by Google

PROFILS HISTORIQUES.

ESQUISSES FLAMANDES.

MARIE DE BOURGOGNE. — MARGUERITE D'AUTRICHE.

I.

La mort avait brisé, devant Nancy, les gigantesques projets de Charles le Téméraire [1], qui ne voulait rien moins que réédifier l'ancien royaume de Bourgogne, en réunissant à ses états la Lorraine, la Provence, le Dauphiné et la Suisse.

Pendant la vie du Téméraire, Louis XI avait projeté l'union du Dauphin (depuis Charles VIII), avec l'héritière de Bourgogne, afin de rendre à la couronne de France ce duché que Jean II en avait distrait en faveur de son quatrième fils, Philippe le Hardi.

Le roi, délivré de son dangereux rival, résolut de profiter de la position difficile de Marie de Bourgogne, et de s'emparer de vive force de la plus belle partie de son héritage. Il commença par corrompre tous les grands qui pouvaient l'aider dans cette entreprise. Il envoya ensuite en Bourgogne le sire de Craon et le sire de Chaumont, à la tête de sept cents lances. Les conseillers au Parlement dont ils étaient accompagnés, après avoir distribué beaucoup d'argent, sommèrent les États assemblés à Dijon de se soumettre à Louis XI, ce qui s'effectua le 29 janvier 1477. Dans le même temps, le roi s'emparait de la Picardie et d'une partie de l'Artois.

1 Janvier 1457.

Digitized by Google

Fidèle à sa maxime : *Diviser pour régner*, il ne négligea rien pour jeter la discorde entre les Gantois et Marie de Bourgogne. Il savait que la duchesse avait demandé secours et protection aux États de Flandre ; il remit déloyalement aux députés une lettre confidentielle de Marie où celle-ci le suppliait de ne s'adresser qu'à ses deux ministres, le chancelier Hugonet et Gui de Brimieu, seigneur d'Imbercourt, et de n'ajouter foi qu'à ce qui lui parviendrait par leur entremise pour toutes les affaires qu'il voudrait traiter avec elle.

Louis XI espérait ainsi se mettre au mieux avec ses compères, les membres des États ; mais loin d'y parvenir, il ne réussit qu'à se les rendre hostiles, et le résultat immédiat de la félonie du roi fut la condamnation à mort des deux infortunés ministres.

Le 3 avril 1477, l'échafaud se dressait dans la ville de Gand, sur le marché au Vendredi, que couvraient les corps de métiers en armes. L'aspect de ces visages empreints d'une brutale énergie, rappelait ces orageuses communes flamandes détestant les grands d'une haine égale à leur amour pour leurs immunités et leurs franchises, et le sinistre échafaudage où deux conseillers de Marie de Bourgogne allaient payer de leur tête leur dévouement à leur souveraine, faisait songer aux d'Artevelde, aux Akermann, aux Zagher, à d'autres chefs encore soudainement précipités du pouvoir et broyés sous les mille pieds d'un populaire inconstant, renversant le lendemain l'idole de la veille.

Cependant, un murmure sourd s'élève de la foule ; quelques cris accueillent l'arrivée de la charrette qui amène les condamnés brisés par les tortures et pouvant à peine se soutenir encore.

Tout à coup un grand mouvement se fait à l'une des extrémités de la place. Une femme jeune et belle, vêtue d'habits de deuil, cherche par des efforts désespérés à fendre la masse compacte du peuple : c'est Marie de Bourgogne qui, s'adressant au peuple, s'écrie d'une voix déchirante : « Grâce ! grâce, au nom de vos femmes, au nom de vos enfants ! » La foule, touchée de tant de courage et de douleur, livre passage à la duchesse. Bien des cœurs s'émeuvent à son appel ; le mot « Grâce ! » est répété de tous côtés ; le peuple se divise en deux camps ; les piques se baissent, le fer luit, le sang va couler, lorsqu'à un signal donné, tombent sous la hache du bourreau les deux têtes d'Hugonet et d'Imbercourt.

Tout en frémissant au souvenir de ce drame sanglant, comment

Digitized by Google

ne pas admirer cette volonté de fer qui chez les Gantois se transmet de génération en génération et sort victorieuse de presque toutes les luttes : car c'est une volonté sainte et sublime que la volonté de défendre à tout prix sa liberté, quelle que soit la main qui tente d'y toucher.

II.

Le peuple de Gand, maître désormais de diriger la politique au gré des communes flamandes, se ligua avec elles contre Louis XI, choisit le duc Adolphe de Gueldre pour commander les troupes confédérées et marcha à la rencontre de l'armée française. Un premier combat livré sous les murs de Tournay, mit en danger la cause populaire ; mais le roi, quoique maître de la campagne, fut arrêté par la résistance de quelques villes et tellement inquiété par des bandes de hardis partisans qu'il n'osa pénétrer au cœur de la Flandre.

Cependant, l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, avait envoyé à Gand une ambassade solennelle pour proposer le mariage de son fils, l'archiduc Maximilien, avec Marie de Bourgogne. Accueillie par les États de Flandre, cette proposition fut agréée aussi par Marie et le mariage eut lieu par procuration vers la fin d'avril 1477.

L'archiduc arriva à Gand le 18 août. Il fut procédé aux fiançailles le même soir et à la cérémonie du mariage le lendemain. De cet événement date la rivalité des maisons d'Autriche et de France.

Louis XI avait cherché à faire manquer le mariage de mademoiselle de Bourgogne ; mais ses intrigues n'avaient obtenu aucun succès. Se voyant repoussé alors dans le Hainaut et dans la Flandre, et les revers se succédant pour lui en Bourgogne où le peuple se révoltait contre les exactions de ses officiers, il écouta les propositions de Maximilien et consentit à une trêve qui dura jusqu'à la fin de l'année 1477.

La guerre contre la France continua l'année suivante avec des chances diverses ; mais, en 1479, Maximilien remporta à Guinegate, près de Thérouane, une grande victoire sur Louis XI dont les francs archers furent détruits par les piquiers des villes de Flandre.

Depuis lors le roi cessa de menacer sérieusement la Belgique et

Digitized by Google

l'archiduc put se faire inaugurer dans les diverses provinces, avec sa jeune épouse, au milieu des fêtes et des réjouissances publiques.

Deux enfants cimentèrent cette heureuse union : Philippe qui eut pour fils Charles-Quint, et Marguerite, née le 10 janvier 1480.

A la suite d'une chute de cheval, Marie de Bourgogne mourut agée de vingt-cinq ans, le 27 mars 1482, comme si le ciel qui l'avait si cruellement éprouvée, eût été jaloux du bonheur dont elle jouissait depuis cinq ans à peine.

Avec elle finit la puissante maison de Bourgogne dont l'éclat s'évanouit devant la splendeur de la maison d'Autriche.

Après le décès de la duchesse, sa femme, Maximilien voulut régner seul, comme tuteur de son fils; mais la Flandre, sous le prétexte que Maximilien était étranger, continua la révolte qui avait coûté la vie à Hugonet et à Imbercourt. Les Gantois donnèrent eux-mêmes des tuteurs au jeune duc Philippe et conclurent avec la France le traité d'Arras (23 décembre 1482), par lequel Louis XI, tout en conservant l'Artois et la Franche-Comté, obtint encore les seigneuries de l'Auxerrois, du Maconnais et du Charolais, comme dot de Marguerite, fille de Maximilien, promise au Dauphin. Marguerite devait être conduite et élevée en France.

Le traité d'Arras ne tarda pas à recevoir son exécution. Le 21 juillet 1483, Marguerite, âgée d'un peu plus de trois ans, arriva à Paris, et le lendemain ses fiançailles avec le Dauphin furent célébrées de la manière la plus brillante.

Peu de temps après, le 30 août, Louis XI mourut, laissant le trône à son fils, âgé de treize ans, et la régence à sa fille Anne de Beaujeu, sœur aînée de Charles VIII, princesse d'un grand mérite.

III.

Le lecteur voudra bien franchir avec nous un espace de huit années.

Par une belle journée du mois de mai 1491, un essaim de jeunes filles dont la plus âgée ne comptait pas seize ans, courait, avec de bruyants éclats de rire, dans les jardins du château d'Amboise qui domine les rives fécondes de la Loire. Bientôt essoufflées et haletantes, elles se laissèrent tomber plutôt qu'elles ne s'assirent sur une pelouse qui semblait être le but de leur course. Presque toutes

Digitized by Google

étaient jolies ; mais deux d'entre elles se faisaient remarquer par un genre de beauté qui trahissait une origine étrangère. La plus grande pouvait avoir quinze ans ; ses beaux yeux bleus promettaient plus de tendresse que de décision et d'énergie. Elle était blonde et frêle et se nommait Pauline. La seconde qui s'appelait Margot, venait d'atteindre sa onzième année, et déjà ce n'était plus un enfant. Il y avait de la fermeté dans son geste et dans son attitude. Ses yeux et son front où régnait la dignité qui accompagne la force d'âme, commandaient le respect.

— A quel jeu jouerons-nous ? s'écria-t-elle, dès qu'elle eut repris haleine.

— Jouons au couronnement de la reine, répondit l'une des jeunes filles.

— Le couronnement de la reine ! soit ! s'écrièrent les autres, et la troupe folâtre alla cueillir des fleurs de toute espèce.

Bientôt de fraîches, de suaves couronnes sont tressées, et la plus belle est mise à part.

Maintenant qui sera reine ? demanda-t-on, et les réponses de se croiser et de se confondre : — La plus grande !... la plus petite !.. la plus jolie !... Tirons au sort !... — Ce dernier avis prévalut. Pauline alla chercher une feuille de papier, la déchira en neuf morceaux, y inscrivit neuf noms, et les jeta pêle-mêle dans son aumonière. Le premier billet qu'on en tira portait le nom de Margot.

D'unanimes applaudissements accueillirent ce jeu du hasard. La plus petite d'entre les jeunes filles est désignée pour poser la couronne sur la tête de la reine ; mais l'enfant avait beau se dresser sur la pointe du pied, son petit bras ne pouvait atteindre au front de Margot qui, par espiéglerie, se grandissait autant qu'elle le pouvait. La pauvrette s'épuisait en vains efforts, lorsque avisant un escabeau boiteux, elle courut le chercher et monta dessus. Mais au moment où sa main allait placer le diadème fleuri sur le front de Margot, l'escabeau se renversa, entraînant dans sa chute l'enfant et la couronne.

Cet accident fit jeter un cri d'effroi au timide essaim, et Margot elle-même tressaillit légèrement.

A partir de ce moment, les rires, les joyeux propos avaient cessé presque entièrement ; les jeux avaient langui, et l'on ne tarda guère à se séparer.

Digitized by Google

Margot, demeurée seule avec Pauline, s'étonna de ce brusque départ.

— Pourquoi donc nous ont-elles ainsi quittées? Pourquoi toi-même, Paulette, es-tu devenue si pensive tout à coup.

— Bien le savez, Margot; pas n'est besoin de vous le dire.

— Folle que tu es! Que peut valoir si mince accident?

— Gens de sapience et de sens m'ont assuré que maintes fois le ciel prénonce les malheurs.

Sans doute le lecteur a déjà reconnu dans Margot la fiancée de Charles VIII. Pauline était la fille du chancelier Hugonet.

Après la fin tragique de ses deux ministres, Marie de Bourgogne avait attaché à sa personne Pauline Hugonet et le fils d'Imbercourt. Plus tard, Maximilien, demeuré veuf, avait nommé Pauline demoiselle d'honneur, et le jeune Imbercourt premier écuyer de sa fille Marguerite, que tous deux avaient suivie en France. Réunis par une même et terrible infortune, constamment élevés ensemble, les deux orphelins avaient appris à se chérir comme frère et sœur, et leur mutuelle affection, changeant de caractère avec les années, était devenue de l'amour, qu'eux-mêmes l'ignoraient encore.

Les discours de Pauline revinrent plusieurs fois à l'esprit de Marguerite. Elle eut beau s'en défendre, différentes circonstances, passées inaperçues jusqu'alors, se retracèrent à sa mémoire. Elle se rappela que le roi qui d'abord la venait voir tous les jours, laissait passer des semaines entières sans la visiter, ne demeurait que peu d'instants et prononçait à peine quelques mots; que la comtesse de Beaujeu semblait l'éviter aussi et paraissait inquiète et embarrassée lorsque toutes deux se trouvaient en présence; elle se rappela enfin que depuis quelque temps les seigneurs et les dames de la Cour la saluaient plus froidement et se montraient moins assidus auprès d'elle. Frappée de tant d'indices, Marguerite, si grande que fût la force de son caractère, se crut menacée de quelque grave événement.

Cet événement ne se fit par attendre.

La régente, par sa fermeté à l'égard des grands, avait continué le règne de Louis XI. Comme lui elle tendait sans cesse à joindre de nouvelles provinces au territoire du royaume. Une occasion s'en présenta et elle ne manqua point de la saisir. Ce ne pouvait être, il est vrai, qu'au prix d'un acte de déloyauté; mais la politique des princes n'y regarde pas de si près.

Digitized by Google

La comtesse de Beaujeu avait appris que le mariage de Maximilien d'Autriche avec Anne de Bretagne, était chose à peu près arrêtée. Elle chargea le duc d'Orléans (depuis Louis XII) d'empêcher cette union qui eût donné la Bretagne à la maison d'Autriche, et de demander la main de l'héritière de Bretagne pour le jeune roi Charles VIII. Le duc réussit complétement dans cette négociation.

Bien que le roi eût atteint sa vingt-unième année, madame de Beaujeu avait conservé sur l'esprit faible et peu capable de son frère un grand ascendant. Doué d'un cœur noble et bon, le jeune prince ne se rendit cependant aux désirs de la régente qu'après une vive résistance.

Le renvoi de Marguerite fut donc décidé.

Le soleil de juin dardait ses rayons vivifiants sur la Touraine, ce jardin de la France, et la terre disparaissait en quelque sorte sous un tapis de fleurs et de moissons dorées.

Un matin, Marguerite était couchée encore, lorsque Pauline introduisit madame de Beaujeu. — Mon enfant, lui dit la Comtesse, après l'avoir embrassée, de puissantes, de bien puissantes raisons forcent, à son grand regret, le roi mon frère, de rompre l'union qu'il voulait contracter. Il me charge de vous demander quand il vous plaira de partir pour la Flandre.

— Dans une heure, madame !...

Puis, retenant à grand'peine ses larmes :

— Dites au Roi que l'enfant qu'il chasse aujourd'hui sera femme un jour... et alors !...

La Comtesse était à peine sortie, que se jetant dans les bras de Pauline, Marguerite donna un libre cours à ses larmes; mais bientôt, se relevant forte et calme :

— Le présage n'a pas menti, dit-elle. Mais, je le jure, je me vengerai !...

Et elle tint parole.

Une heure ne s'était pas écoulée, que les deux jeunes filles quittaient le château d'Amboise, et s'acheminaient, en litière, escortées par quelques cavaliers, vers le pays de Flandre.

L'énergie de la pauvre Marguerite avait triomphé jusque-là de sa douleur. Mais lorsqu'elle fut seule avec Pauline, la nature reprenant le dessus, les deux exilées pleurèrent abondamment. Puis

Digitized by Google

soulevant un peu la portière et jetant un dernier regard sur la riante contrée qu'elle quittait, Marguerite murmura tristement :

— Adieu, belle France où mes premières années s'écoulèrent si heureuses ! Adieu, riante contrée !... Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, pour mériter que tu me traites comme Ève, notre mère, et que tu me chasses de ce paradis !

IV.

C'était le 7 avril 1497. Tout avait un air de fête dans la ville d'Ostende. Les cloches sonnaient à grande volée. Des drapeaux aux armes d'Autriche flottaient sur les édifices publics. La demeure du riche était parée de brillants tapis, la maison du pauvre de fleurs et de feuillage.

Marguerite était attendue à Ostende où elle devait s'embarquer pour l'Espagne.

Elle allait épouser l'Infant, le prince Jean, fils de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille.

Vers midi, de bruyantes fanfares résonnèrent ; le cortége de l'archiduchesse arrivait à la porte de la ville. Il se composait de cent hommes d'armes et d'une suite nombreuse de dames et de seigneurs. Marguerite, ayant à sa droite le duc de Médina-Cœli et à sa gauche sa caméréra mayor, la princesse de Léon, venait la dernière, montant avec grâce une blanche haquenée arabe, à la crinière de neige, à la jambe de cerf. Le bourgmestre, suivi des échevins et des corps de métiers, lui adressa un discours auquel Marguerite répondit que bien que devenant espagnole de fait, elle resterait toujours flamande de cœur.

Le cortége se dirigea vers l'hôtel-de-ville. Partout de bruyantes acclamations et des cris de joie saluèrent la future reine d'Espagne. C'est qu'elle était belle, la noble Marguerite !... Ce que promettait l'enfant, la jeune fille de dix-sept ans l'avait tenu... Son doux regard était empreint d'une mâle fierté ; la majesté de son front était tempérée par l'air enjoué et fin de sa spirituelle physionomie. Une abondante chevelure noire flottait sur ses épaules. Rien n'égalait la dignité de son maintien, la grâce de ses moindres mouvements.

Dès qu'elle fut entrée dans le somptueux appartement qu'on lui avait préparé à l'hôtel-de-ville, elle congédia les dames de sa suite

Digitized by Google

et demeura seule en compagnie d'une jeune blonde d'une vingtaine d'années, dont l'air triste et rêveur contrastait singulièrement avec les manières vives et pleines de gaieté de Marguerite qui, riant, sautant et agaçant sa compagne, s'écria :

— Ah ! nous voilà donc seules ! Je puis laisser enfin pour quelques heures mon rôle de princesse ! Quel ennui, mon Dieu !...

Et arrachant plutôt qu'elle ne défit sa robe de velours nacarat, garnie de menu-vair, la grande dame fit place à une charmante espiègle. La métamorphose était complète.

— Eh bien, Paulette ! qu'as-tu donc ? Toujours pensive ! Allons, devisons un peu ; parlons de tes amours. Que tu es heureuse de pouvoir aimer à ta guise ! Tu l'aimes donc bien, ton Charles, et tu m'en veux de l'avoir envoyé en mission auprès de mon père ?

— Oh non, Madame.

— Madame ! encore !... Tu sais qu'entre nous je veux que tu m'appelles Margot. Voyons, damoiselle, à genoux, et qu'on me demande pardon d'avoir désobéi à mon vouloir ! — Puis se jetant au cou de Pauline, elle l'embrassa vivement au front.

Jamais caractères ne furent plus dissemblables : l'une gaie, pétulante et pleine d'énergie ; l'autre rêveuse, faible, aimante et tendre et se laissant abattre au moindre choc ; — toutes deux cependant, peut-être à cause de ce contraste même, s'aimaient comme deux sœurs.

— Écoute, Paulette, dit Marguerite en s'asseyant sur les genoux de sa compagne et lui passant le bras autour du cou, tu épouseras ton Charles ; je te le promets, foi de Margot, foi de reine, car cette fois-ci, je le serai, j'espère. Pour acquitter la dette de ma mère envers ses deux fidèles ministres, je me suis promis de faire le bonheur de leurs enfants. Imbercourt est pauvre ; tu es riche ; voilà pourquoi ton tuteur s'oppose à votre mariage. Eh bien ! je saurai le forcer à y consentir. J'appellerai ton ami à ma cour ; je le rendrai si puissant qu'il n'aura rien à envier à personne au monde.

— Oh ! merci, Madame !... ma bonne Margot !

Et les deux amies s'embrassèrent avec effusion.

Le lendemain matin, la camérera mayor vint annoncer à l'Archiduchesse que le commandant de la flottille n'attendait que son bon plaisir pour appareiller.

— Je suis prête, répondit Marguerite ; — et quelques moments après le cortége se mit en marche vers le port.

Digitized by Google

Il n'avait pas fait cent pas, lorsqu'un cavalier couvert de poussière se précipita vers la princesse ; puis, arrêtant court son coursier blanc d'écume, il se découvrit en s'inclinant respectueusement.

— Bonjour, messire Charles. Que nous apportez-vous ?

— Une lettre dont le roi, votre illustre père, m'a chargé pour vous, Madame ; la voici !

— Et vous attendez sans doute une réponse ?

— J'attends les ordres de votre Altesse.

— Point n'ai le loisir, dit Marguerite avec un malin sourire, de répondre au message du roi ; je m'embarque à l'instant même. Mais il nous sera agréable, messire Imbercourt, que vous nous accompagniez jusqu'à Madrid, où nous vous remettrons notre réponse.

Puis, le congédiant de la main, elle ajouta plus bas :

— Il y a derrière nous quelqu'un qui désire vous parler; allez, messire !

Et Imbercourt, rayonnant de bonheur, chevauchait quelques instants après à côté de Pauline Hugonet.

Bientôt la princesse et sa suite arrivèrent au port. On y voyait plusieurs galères ornées de drapeaux, de guirlandes et de rubans. Une surtout, à quatre rangs de rames, attirait les regards. Elle portait un pavillon aux armes de la couronne d'Espagne écartelées des armes de la maison d'Autriche. C'était le navire destiné à la fiancée de l'Infant.

Après avoir reçu les adieux des dames et des seigneurs de la cour de son père, Marguerite s'embarqua sur cette galère avec le duc de Médina-Cœli, sa caméréra mayor, Pauline et Charles. Le reste de sa suite, composée de Castillans, se dispersa sur les autres bâtiments. Aussitôt les ancres furent levées et l'escadrille cingla, toutes voiles dehors, vers la pleine mer, par un vent arrière, et aux acclamations du peuple d'Ostende qui se pressait sur le rivage.

V.

Le temps se montra favorable les deux premiers jours, et le capitaine de la galère qui portait la princesse, assurait qu'avant trente-six heures on serait en vue de St Sébastien, s'il continuait à venter bon frais. Mais le troisième jour un calme plat succéda à la brise, et l'on n'avançait plus qu'à force de rames. Le ciel cependant

Digitized by Google

était demeuré pur. Marguerite tout à fait remise du mal de mer, se promenait sur le pont, entre Pauline et Charles. Ils parlaient de leur pays, de l'avenir, faisaient de beaux projets au milieu desquels Marguerite, partant d'un éclat de rire, s'écria tout à coup :

— En vérité c'est le moment ou jamais de faire des châteaux en Espagne.

Tout en causant ainsi, ils suivaient de l'œil, le long des vergues et sur les huniers, les manœuvres hardies des matelots qui larguaient les écoutes et bordaient les voiles dès que le vent venait à fraîchir un peu. Le jeune Imbercourt cependant avait remarqué que le capitaine tenait depuis quelque temps sa longue vue braquée sur un point de l'horizon.

Il l'aborde, cherche des yeux ce qui peut attirer son attention, et n'apercevant rien :

— Que diable, capitaine, regardez-vous donc là depuis un quart d'heure ? dit-il.

— Eh ! eh ! voyez vous-même. Là ! au sud-ouest, ce point noir ; et en même temps il passe sa lunette au jeune Imbercourt.

— J'entrevois en effet un petit point noir. Eh bien, qu'est-ce ?

— Eh ! eh ! ce petit point noir, messire, si le vent ne change pas, nous annonce pour cette nuit un bel et bon ouragan.

— Chut ! ne parlez pas si haut; vous effrayeriez ces dames.

— Ma foi ! un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toujours qu'elles le sachent.

— Mais ne serait-il pas possible de gagner la terre avant la nuit ?

— Non, messire. Ces côtes-ci sont fort dangereuses; nous n'avons d'autre voie de salut que de tenir la haute mer. Eh ! eh ! croyez-moi, préparez son altesse à une danse qui se fait au bruit d'une drôle de musique.

Imbercourt revint près de Marguerite, les traits quelque peu altérés.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle. Vous voilà bien pâle.

— Ce n'est rien, madame.

— Parlez ! je veux tout savoir.

— Le capitaine prétend que nous allons avoir du mauvais temps... une tempête peut-être.

— Oh ! tant mieux, s'écria Marguerite, en sautant et frappant ses petites mains l'une contre l'autre. Il y a si longtemps que je désire voir une tempête. Eh bien ! qu'as-tu donc ? dit-elle à Pauline qui se pressait, pâle et tremblante, contre elle. Aurais-tu peur ?...

Digitized by Google

— Oui ! mais pour vous, Marguerite.

— Allons donc, petite sotte ! Crois-tu que Dieu n'y regardera pas à deux fois avant de noyer une ex-reine de France et une future reine d'Espagne ?

Vers onze heures du soir rien n'annonçait encore que les prévisions du capitaine dussent se réaliser.

— Allons nous coucher, dit Marguerite, et demain nous toucherons la terre d'Espagne.

La camérera mayor et Pauline la suivirent, l'aidèrent à se coucher et ne tardèrent pas à la voir s'endormir d'un profond sommeil. La jeune Hugonet, effrayée, tremblante et prêtant l'oreille au moindre bruit, ne s'endormit que fort tard.

Tout à coup, vers deux heures, un grand bruit la réveille en sursaut ; elle se jette à bas de sa couchette, mais la cabine est pleine d'eau. Se précipitant alors vers le lit de Marguerite :

— Madame, s'écrie-t-elle, levez-vous ! Nous allons périr.

La princesse, se couvrant à la hâte d'un manteau, monte sur le tillac, et là, un spectacle effrayant la fait tressaillir. Le pont est couvert de débris de cordages et de mâts dont la chute a grièvement blessé plusieurs matelots. Ces malheureux poussent des cris déchirants. D'autres, égarés par l'épouvante, ont perdu tout courage ; au lieu de travailler à sauver le navire, à genoux et les bras tendus vers le ciel, ils implorent son secours.

Pauline, à cette vue, se jette en sanglotant aux pieds de Marguerite et la supplie de rentrer dans sa chambre. Imbercourt, le bras en écharpe, se précipite vers elle et veut l'arracher à cette scène de désolation. Marguerite le repousse et s'écrie d'une voix forte et l'œil étincelant :

— Laissez-moi, messire ! Ma place est au poste du danger.

L'ouragan alors était dans toute sa violence.

Quand la foudre sillonnant la nue éclairait ce terrible tableau, on voyait des masses de hautes montagnes, noires et entourées d'une ceinture d'écume blanche, se déferler en voûtes immenses qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et menaçaient à tout moment d'engloutir le malheureux vaisseau. Tantôt du sommet d'une de ces montagnes, il était précipité dans un abîme ; tantôt du fond du gouffre, il était lancé à une hauteur effrayante. Jouet du vent et des flots, il vogue de travers, et, pour dernier désastre, une voie d'eau est signalée.

Digitized by Google

A cet horrible spectacle des éléments déchaînés, Marguerite sent croître son énergie. Elle s'approche du capitaine :

— Tout espoir est-il perdu ? demande-t-elle.

— Pas encore, madame ; mais peu s'en faut. Mes gens sont accablés de fatigue ; les forces commencent à leur manquer. L'eau va monter et faire sombrer la galère.

— Suivez-moi, Charles ! dit-elle au jeune Imbercourt, et descendant dans sa chambre : — Prenez cette caisse de vin de tokay ; c'est un cadeau de l'empereur à Ferdinand le Catholique. Qu'on le distribue à l'équipage !

Marguerite cependant remonte sur le pont, verse elle-même le vin aux matelots et par sa présence et ses paroles ranime leur courage.

A peine vêtue, les cheveux flottant sur ses blanches épaules, l'œil animé d'une indomptable résolution, qu'elle était belle à voir l'intrépide Marguerite ! Son brûlant héroïsme ramène chez tous l'espérance et l'énergie. On aurait dit un ange descendu des cieux pour sauver le navire.

Tant d'audace, tant de courageux efforts ne furent point perdus. On finit par se rendre maître de la voie d'eau, et l'avarie fut réparée. L'ouragan avait perdu de sa fureur. Les matelots alors, croyant le danger passé, se précipitent aux pieds de Marguerite, la bénissent comme une sainte et baisent avec respect le bord de son manteau. Mais la princesse, s'apercevant enfin du désordre de son costume, rougit et se dirige en courant vers sa chambre : la jeune fille avait reparu tout à coup.

Cependant, la tempête était loin d'être calmée. Vers sept heures du matin, elle se déchaîna avec une rage nouvelle comme si elle eût regretté le répit qu'elle venait d'accorder à la galère.

Aussitôt Marguerite reparaît. Sa présence raffermit tous les cœurs. Le travail est repris avec un zèle nouveau, lorsqu'une énorme vague que le timonier n'a pu éviter, brise le gouvernail. Le capitaine laisse échapper un cri d'effroi : — Tout est perdu ! c'est fait de nous ! — et à la question de Marguerite s'il n'y a plus d'espoir : — Un miracle seul peut nous sauver, répond-il.

Le navire en effet ne gouvernait plus ; il bondissait de vague en vague, et la lame écumante et furieuse semblait se faire un jouet de la galère avant de l'engloutir.

Digitized by Google

Dans ce moment suprême, Marguerite qui jusque-là n'avait cessé de courir sur le pont afin d'encourager l'équipage, s'assit sur le banc de quart. Pauline se dégageant des bras de Charles, embrasse, tout en pleurs et en prononçant dans son égarement des mots sans suite, les genoux de sa maîtresse. Imbercourt, debout devant elles, les contemple toutes deux dans un morne désespoir.

Marguerite cependant promène autour d'elle un regard calme et résigné. La mort qui semble imminente n'a pu troubler la tranquillité stoïque de son âme.

Tout à coup, dans un mouvement de courage et d'enjoûment sublimes, elle prend ses tablettes, y trace deux lignes, arrache le feuillet et le présente en souriant au jeune Imbercourt.

— Si vous me survivez, lui dit-elle, voici mon épitaphe.

A peine a-t-il lu les deux lignes qu'une vive rougeur lui monte au visage. Il court vers le capitaine :

— Lisez ! lui dit-il. Il nous appartient de ne pas montrer moins de courage qu'une faible jeune fille. Elle se rit de la mort. Quelle honte si nous faisions preuve d'une force d'âme moins grande ?

Les lignes magiques ont produit le même effet sur le capitaine. Il se lève, serre la main d'Imbercourt, et les yeux rayonnants d'enthousiasme : — Nous la sauverons, s'écrie-t-il.

Aidés de plusieurs matelots, tous deux, prompts comme l'éclair, saisissent quelques rames et quelques planches, les ajustent, les lient fortement ensemble, et bientôt un nouveau gouvernail a remplacé celui que les flots ont brisé. Le capitaine se place lui-même à la barre, et la galère, docile à la main qui la gouverne, commence à suivre la direction qui lui est imprimée.

L'équipage pousse des cris de joie ; l'espoir renaît dans tous les cœurs. On s'empresse d'obéir aux ordres du commandant, et la tempête ayant, quelques heures après, cessé de mugir, le vaisseau qui doit son salut à l'héroïque sang-froid de Marguerite, poursuit rapidement sa course.

A la chute du jour la galère entra dans le port St André, où l'on apprit plus tard que les autres navires avaient péri corps et biens.

Quelles étaient donc ces deux lignes miraculeuses qui avaient conjuré un affreux désastre ? Marguerite, au moment où la mort la menaçait, avait conservé assez d'enjoûment et de présence d'esprit pour composer cette épitaphe moqueuse :

Digitized by Google

Ci gist Margot, la gente damoiselle,
Qu'eust deux maris et si morut pucelle.

Le 15 avril, l'archiduchesse d'Autriche faisait dans Madrid son entrée triomphale, et le surlendemain l'archevêque de Tolède bénissait deux mariages, celui de Marguerite avec l'Infant d'Espagne, celui de Pauline Hugonet avec Charles Imbercourt.

VI.

Marguerite eut trois maris et ne mourut pas pucelle.

Elle eut un fils de son mariage avec l'Infant; mais elle perdit dans l'année même de son arrivée en Espagne, son époux et son fils.

En 1501, elle épousa en troisièmes noces Philibert le Beau, duc de Savoie, qu'elle eut encore la douleur de perdre après quatre années de l'union la plus heureuse.

Veuve pour la seconde fois et âgée seulement de vingt-quatre ans, elle résolut de ne plus former de nouveaux liens et refusa l'alliance du roi d'Angleterre, Henri VII et du roi de Hongrie, Wladislas II.

Ce fut alors qu'elle prit pour devise ces mots : *Fortune infortune fort une*, qui ont si souvent exercé la patience des chroniqueurs.

Après la mort de Philippe le Beau, époux de Jeanne la Folle (1506), Maximilien (empereur d'Allemagne depuis 1493), reconnu tuteur de son petit fils Charles-Quint, nomma Marguerite régente des Pays-Bas.

« L'empereur, dit Garnier [1], ne pouvait faire choix d'un ministre plus actif et plus intelligent. Marguerite douée d'un génie profond et dissimulé, élevée dans l'adversité, formée au manége de la cour de Ferdinand, était l'ennemi le plus dangereux et le plus opiniâtre que la fortune pût susciter à la France. »

A peine investie du titre de gouvernante, Marguerite s'employa en faveur des intérêts matériels de la Belgique en rétablissant la liberté du commerce, interrompue entre l'Angleterre et les Pays-Bas depuis 1505.

Mais elle eut bientôt l'occasion de déployer ses talents sur un plus vaste théâtre. Appelée à suivre au nom de Maximilien et de Ferdinand les négociations qui eurent lieu à Cambrai pour régler les

[1] Histoire de France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV.

Digitized by Google

différents des Pays-Bas avec la France et la Gueldre, elle prépara l'abaissement des Vénitiens enrichis des dépouilles de toute l'Europe, et rassembla contre eux, dans une ligue étonnante, une foule de princes dont les caractères étaient incompatibles et les intérêts opposés. Elle égara la sagesse de Louis XII, éblouit le cardinal d'Amboise et entraîna tous les autres.

L'Europe entière fut surprise dans la suite d'avoir été un instrument aveugle entre les mains d'une femme habile qui, sous le prétexte de châtier les Vénitiens, avait servi son père et s'était vengée de la France. Le serment fait dans le château d'Amboise par l'enfant de onze ans, avait été tenu, dix-sept ans plus tard, par la gouvernante des Pays-Bas.

Sa vengeance ne se borna pas là.

Elle ne cessa de susciter sourdement des ennemis à Louis XII et sut l'empêcher de s'opposer à l'élévation de la maison d'Autriche. Elle ne se montra pas moins l'ennemie de François Ier et détermina le roi d'Angleterre, Henri VIII, à entrer, en 1515, dans une nouvelle ligue contre la France.

Marguerite fut assez habile pour éloigner la guerre des frontières des Pays-Bas. Pendant son administration l'agriculture et les arts qu'elle protégeait, firent des progrès remarquables.

Cependant le jeune Charles-Quint avait atteint sa quinzième année et la régente dut résigner les pouvoirs dont elle avait été investie. Mais après la mort de son aïeul, Ferdinand le Catholique, Charles, appelé au trône d'Espagne, continua à Marguerite (24 juillet 1518) le gouvernement des Pays-Bas.

Depuis le décès de l'empereur Maximilien (12 janvier 1519), elle dirigeait toutes ses pensées, tous ses efforts vers un seul but, celui d'assurer au jeune roi d'Espagne la succession à l'Empire. Ce fut principalement à l'or des Pays-Bas et à l'admirable habileté de sa tante que Charles-Quint dut la couronne de Germanie (18 juin 1519).

François Ier devint, pour le nouvel élu, un rival plus redoutable que jamais. Il déploya tout à la fois ses forces du côté de l'Italie et sur les frontières des Pays-Bas. Marguerite sut se placer à la hauteur des circonstances. Elle fit un énergique appel au patriotisme de son peuple, et le glorieux fait d'armes de Tournay (décembre 1525) lui dut prouver qu'elle n'avait pas compté en vain sur son dévouement.

Digitized by Google

Après la bataille de Pavie (1525), ce fut Marguerite encore qui travailla le plus efficacement à la paix de Madrid laquelle devait restituer aux Pays-Bas la Bourgogne et le Charolais.

Le dernier grand acte de la vie politique de Marguerite fut le traité qu'elle conclut à Cambrai, en 1529, avec la duchesse d'Angoulême, entre Charles-Quint et François Ier.

La paix de Cambrai, dite *la Paix des Dames*, fit briller d'un nouvel éclat l'auréole de gloire de la noble Marguerite. Ce traité était à la fois honorable et avantageux pour les Pays-Bas, et funeste pour la France qui abandonnait tous ses alliés. François Ier confirmait la renonciation qu'il avait faite à Madrid au profit de Charles-Quint de tous ses droits sur les comtés d'Artois et de Flandre, sur les villes et châtellenies de Lille, Douai et Orchies, et il consentait à ce que Tournai et le Tournésis demeurassent incorporés au comté de Flandre.

Marguerite avait l'esprit vif et enjoué. Elle aimait passionnément les lettres, accueillait et protégeait dignement les savants. Elle fut pour les Pays-Bas ce que François Ier fut pour la France [1].

Parmi les écrivains qui célébrèrent les grandes qualités de cette princesse, nous citerons Molinet, le bon, le naïf Molinet, également remarquable comme poète et comme historiographe; Lemaire, le fantasque auteur du *Triomphe de l'amant verd*; Jean Second, Adrien d'Utrecht, Erasme, Nicolas de Granvelle et Cornelius Agrippa.

Les arts ne reçurent pas de la gouvernante des encouragements moins brillants que les lettres. Marguerite fit faire de grands progrès à la musique.

Parmi les musiciens dont elle recherchait le talent et qui contribuèrent aux plaisirs de sa cour, on peut nommer Josquin Desprès, Henri Isac, Bruhier, Compère, Pierre de La Rue et Brunel.

Après les musiciens voici venir les peintres : Rogier van der Weyde de Bruxelles, Bernard van Orley, célèbre par ses cartons et ses vitraux, Gérard Horembout, si admiré des Gantois pour ses beaux diptyques. Enfin pour clore cette liste d'hommes remarquables à tant d'égards, nous nommerons le célèbre sculpteur Conrad de Malines.

[1] V. le savant opuscule de M. J. J. Altmeyer, *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour*. Liége, in 8°, 1840.

Digitized by Google

C'était une cour brillante que celle de Marguerite d'Autriche. Les murs des salles de son palais disparaissaient sous les riches tentures sorties des fabriques nationales de Martini et de Nonne. C'était là que la princesse multipliait les fêtes et les ballets pour ces intrépides gentilshommes flamands dont les vêtements somptueux ruisselaient de perles et de diamants ; c'était là que Massé lui racontait ses fabuleuses histoires d'Assyrie et de Babylone, que Lemaire et Molinet chantaient :

Après regretz il se faut resiouir,
Chassant tristesse et souuenir ;

là que Marguerite elle-même faisait contre les Français des vers aussi spirituels que satiriques, qu'elle disait, en guise de conseils, à ses filles d'honneur :

Belles parolles en paiement,
A ces mignons présumptueux
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou aultrement.

Sans nul crédo, mais promptement,
Donnez pour récompense à eulx
Belles parolles en paiement.

Mot pour mot, c'est fait justement ;
Ung pour ung, aussi deulx pour deulx.
Se deuis ilz font gracieux,
Respondez gracieusement
Belles parolles en paiement.

M. Le Glay, bibliothécaire de la ville de Lille, a donné une savante nomenclature des diverses collections de livres, de tableaux, d'objets d'art, que possédait Marguerite. Sa bibliothèque était riche d'un grand nombre d'ouvrages de religion, de politique, de jurisprudence et d'histoire. La galanterie même n'y était pas oubliée, et l'on y voyait quelques titres d'œuvres érotiques ; puis c'étaient des manuscrits recouverts de velours *cramoisy*, *verd*, *bleu*, *noir* ou de *drap d'or frisé*, la plupart *hystoriés* et *illuminés*. A côté des deux livres de *Lancelot du Lac*, flanqués de la *Forteresse de la Foi*, se dressait la *Décrétale* ou une décade de Tite-Live.

La pinacothèque n'était pas moins remarquable. Ici un portrait de l'Empereur en robe et en bonnet de velours cramoisi, puis une petite toile représentant Philippe le Beau et madame Marguerite *ayant un beguin en teste ;* là un parchemin sur lequel était peint

Digitized by Google

à cheval monseigneur de Savoie, Philibert le Beau, enveloppé d'un manteau de marguerites; les *pourtraictures* de Charlemagne, de Charles VIII, du duc de Milan qui *estoyt mermouz*, voire du *Grand Turc*. Plus loin la gracieuse image d'une petite *Nostre-Dame disant ses heures*, tandis que *le petit Dieu dort*; des tableaux de Jacques de Barbaris, de maître Hans, de Rogier, de maître Michel; puis enfin de curieux ouvrages d'orfévrerie, des statuettes, des tapisseries, des tentures, et *moult aultres choses mirificques*.

Dans les derniers jours de sa vie, soit que sa foi religieuse eût augmenté de ferveur, soit qu'elle fût rassasiée du monde et de ses plaisirs, Marguerite manifesta l'intention de se retirer, près de Bruges, au couvent des Annonciades dont elle était la fondatrice; mais la mort la surprit au milieu de ses projets de réclusion: elle décéda à Malines, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre 1530.

Il existe à la bibliothèque de la ville de Bruxelles trois gravures sur bois, dont la dernière représente Marguerite après sa mort, couverte d'un long suaire, les joues pâles, les lèvres closes, les yeux éteints. [1]

« Telle fut, dit un écrivain français, la fin de cette femme de tête et de cœur, qui, après avoir souffert avec dignité l'outrage d'une répudiation, envisagé sans pâlir la tempête et la mort, subit la douloureuse épreuve d'un double veuvage et d'une maternité sans fruits, et qui devait montrer, dans le gouvernement des Pays-Bas, le même sang-froid et la même grandeur d'âme que dans les événements de sa vie; telle fut la fin de Marguerite d'Autriche, à qui Fontenelle [2], deux siècles plus tard, décernait la palme de l'héroïsme sur Caton d'Utique. »

Marguerite a laissé plusieurs ouvrages en vers et en prose, entre autres le *Discours de sa vie et de ses infortunes*.

D'après les auteurs contemporains, elle ressembla à sa mère; mais la gloire de la fille fut de beaucoup plus éclatante. Marguerite en effet cultiva elle-même et protégea les lettres, seules dispensatrices de l'immortalité. [3]

EDMOND DE B.

[1] J. J. ALTMEYER. Marguerite d'Autriche. – Belges illustres.

[2] Dialogues des morts. Marguerite et l'empereur Adrien.

[3] V. FRANCISCI HARRÆI: Annales ducum seu principum Brabantiæ totiusque Belgii. — Fata varia fortunæ divæ Margaritæ augustæ, Cornelio Graphæo auctore. — Les Chroniques et Annales de Flandre, par Pierre d'Oudegherst.

Digitized by Google

SATAN.

—

L'ange qui suscita la révolte insensée,
Tombe du haut des cieux, l'auréole brisée,
Le front noir, calciné par l'éclair flamboyant;
Comme au sommet des monts un sapin centenaire
Frappé des vents et du tonnerre,
Tombe au précipice béant!

Il garde sa beauté dans l'horrible tempête.
Un reste de splendeur illumine sa tête.
Sa chevelure sombre ondoie au vent d'enfer.
Son sourcil est froncé comme un obscur nuage,
Et debout, immobile, et concentrant sa rage,
De l'ongle il laboure sa chair!

Oh! sur ton front rêveur quelle douleur profonde!
Tandis que les démons vont hurlant dans leur monde,
Tu couves la vengeance, Archange audacieux,
Et sans faire éclater une plainte frivole,
Seul, à part, redressant ses débris d'auréole,
Ton orgueil veut encore escalader les cieux!

O. Delbeuw.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Poésies de Clocher, *par M. Adolphe Mathieu*, un volume in-16, chez Piérart, à Mons.

Dans une des livraisons de la Revue de Belgique, nous avons fait une analyse *des Fleurs parlementaires*, que nos lecteurs ont sans doute oubliée. Nous avons retrouvé cette spirituelle satire (nous parlons des *Fleurs parlementaires*) dans les *Poésies de Clocher ;* elle était bien de M. A. Mathieu, ainsi que nous l'avions deviné. Nous disions alors que dans le genre satirique le poète montois était sans rival, et la lecture de ses poésies nouvelles ne nous a pas fait changer d'avis. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à la plupart d'entre elles, et l'auteur l'a senti le premier en adoptant son titre, c'est d'offrir un caractère trop local, trop personnel, de nous laisser voir trop souvent le bout du clocher natal. Que nous importe en effet que MM. tel et tel suivent ou non la ligne oblique, qu'ils faussent ou accomplissent leur mandat ; hors du cercle de Mons et de sa banlieue, ces grandes questions ne troublent le sommeil de personne... Mais le poète est libre dans sa fantaisie ; il traite le sujet qu'il lui plaît et comme il lui plaît : la critique n'a rien à y voir, si l'auteur captive et entraîne après lui son lecteur, s'il reste dans les conditions et sur le terrain de l'art.

Voilà de compte fait trois recueils de vers publiés par M. Adolphe Mathieu : les *Passe-Temps poétiques*, l'*Olla Podrida* et les *Poésies de Clocher*. L'écrivain travailleur ne s'est pas endormi sur ses lauriers, épuisé par l'enfantement de son premier volume. Aussi le temps et l'étude ont-ils porté leurs fruits ; ses dernières productions ont gagné en correction, en fermeté, en mérite, bien qu'on retrouve dans les premières beaucoup de talent et de verve, la même tendance au dithyrambe, le même cachet d'originalité. Chez nos voisins, bien des littérateurs, après de brillants débuts, tombent en

Digitized by Google

dessous de leur réputation; les mêmes symptômes de décadence ne se manifestent pas chez nous. Nos poètes,

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait nommer,

ne descendent guère des hauteurs qu'ils ont occupées dès l'abord; comme nos fleuves, ils semblent trouver de nouvelles forces en avançant : *acquirunt vires eundo.* Acceptons cet augure et ne désespérons plus de l'avenir en écoutant les promesses du présent. Les littératures, comme les langues, ne se forment pas en un jour.

Le temps serait peut-être venu de compter nos forces, de rassembler, de vérifier nos titres, et de savoir quel rang nous devons espérer dans le monde littéraire. Plus d'un de nos écrivains a vu son talent mis en doute, plus d'un nom est par terre; mais nous en savons d'autres qui n'ont pas à craindre la rude épreuve de la critique et dont l'éclat grandit chaque jour, loin de pâlir. M. Ad. Mathieu prendrait infailliblement place parmi ces représentants de notre littérature. *Mons et ses environs*, *Un poète*, *La bataille des Eperons*, *le Criminel*, le placent au premier rang de nos poètes épiques. Ce sont là de courts, mais de charmants poëmes où l'envie ne trouve pas à mordre. *Par une belle matinée de printemps*, *Homicide point ne seras*, *la Bienfaisance*, *Le peuple a faim*, les épitres *à M. E. R.* et *aux membres de la majorité du conseil communal*, montrent avec quelle habileté il manie l'arme de la satire. Peu de morceaux réunissent à ce point les qualités du genre, l'ironie amère, la verve, le mouvement, l'énergie. Pour que l'auteur des *Poésies de Clocher* balançat la réputation des satiriques français, il ne lui a manqué peut-être qu'un plus vaste théâtre, qu'un point de vue plus élevé.

La satire ne rencontre pas chez nous le même accueil que chez le Français *né malin*. Il est dans le caractère belge un fond de circonspection qui nous fait regarder l'épigramme et la mordante hyperbole comme des énormités toujours escortées de funestes conséquences. Bien des gens, nous en sommes certain, se sont effrayés de voir M. Ad. Mathieu persister dans la voie qu'il a prise; bien des amis ont tenté de l'en détourner. Quelques-uns même ont déploré *son égarement*, blâmé son franc-parler. Ils tombaient dans une grave erreur. Il est bon que les puissants entendent la rude voix de la vérité, il est bon que nos poètes fassent parfois retentir la lyre d'airain de Juvénal. C'est au talent à réhabiliter la satire,

Digitized by Google

longtemps méconnue parce qu'elle était abandonnée à des mains inhabiles ou grossières.

On suppose difficilement qu'un auteur qui excelle dans le dithyrambe réussisse à exprimer les sentiments tendres. L'homme qui semble se complaire dans le ressentiment, trouve rarement le mot du cœur... On se trompe. L'indignation part souvent d'une âme aimante, trompée dans de légitimes espérances. Le cœur seul inspire ces retours soudains vers l'affection, ces beaux mouvements, ces contrastes auxquels la satire emprunte tant de charme et de puissance. Gilbert, et Hégésippe Moreau, non moins habile, non moins infortuné que lui, ont laissé des modèles en ce genre. On a dit, on a répété que le sentiment faisait défaut dans les écrits de M. Ad. Mathieu; le chantre montois dans les *Poésies de Clocher* a songé à repousser cette accusation plus ou moins fondée. De nombreux passages des poëmes cités dans cet article, *La neige*, *Nil desperandum*, nous prouvent que l'auteur sait prendre tous les tons. Nous citerons, pour mettre le lecteur à même d'en juger.

C'est là, c'est là pourtant qu'en moins de quatre années,
Vous, de Dieu pour mon âme images incarnées,
O ma mère ! ô mon père ! et toi, mon pauvre enfant,
— La veille encor si beau, si gai, si triomphant ! —
Je vous conduisis tous, hélas ! l'un après l'autre,
Me cherchant une tombe à côté de la vôtre,
Une tombe, un asile, un refuge assuré
Sur cette terre ingrate où j'avais tant pleuré.
Mais l'heure du départ, si lente à mon envie,
Ne marquait pas encore au cadran de ma vie ;
Du Dieu qui nous créa l'inflexible pouvoir
Rivait encor mes jours à l'écrou du devoir ;
Ma tâche jusqu'au bout devait être accomplie.
Comme le malheureux qui sous le fardeau plie
Et tombe à chaque pas de fatigue vaincu,
Il fallut vivre encor.... si dès lors j'ai vécu,
Traîner encor ma vie, hélas ! pour ne la rendre
A Dieu qu'au jour fixé par lui pour la reprendre.
Des enfants, une femme.... êtres faibles, qui tous
Comme un dernier soutien embrassaient mes genoux,
Se pressaient dans mes bras, s'abritaient à mon ombre,
Et, me voyant si triste et si morne et si sombre,
S'efforçaient de sourire en étanchant mes pleurs....
Femme trois fois bénie ! et vous, ô douces fleurs,
Qui, défiant bientôt le monde et ses tempêtes,
Au niveau de la mienne allez lever vos têtes,

Digitized by Google

Pardonnez si mes vœux, mes sanglots superflus
Me ramènent toujours à ceux qui ne sont plus,
Si toujours ma pensée et s'affaise et retombe,
Navrante et solitaire, à l'angle d'une tombe !
Là reposent, couchés devant ce crucifix,
Et mon père et ma mère et l'aîné de mes fils,
(Pauvre enfant qui mourut en appelant son père !)
Là toujours une voix semble me dire : Espère ;
Ce qu'appelle ton cœur, ce que cherchent tes yeux,
N'est plus là qui t'attend, mais là-haut, dans les cieux !
Là-haut, quand s'échappant à son lien fragile,
Ton âme de tes sens aura brisé l'argile,
Et repris sa splendeur et sa sérénité,
Tu la retrouveras, mais dans l'éternité !

Nous aurions désiré reproduire ici tout entière la pièce intitulée *Nil desperandum* ; mais l'espace nous manque : Procuste de nouvelle espèce, nous sommes forcé de la mutiler.

..... Plus tard, l'âge a mûri mes passions ; celui
Qu'enfant grondait mon père, est un homme aujourd'hui.
De mes premiers printemps les fleurs se sont fanées,
Mon soleil s'est fait froid ; après bien des années,
Revenu, mais trop tard, de mes illusions,
J'aime encor, bien souvent, aux lieux où nous causions,
Dans ces mêmes sentiers où souvent nous passâmes
Laissant l'une dans l'autre épancher nos deux âmes,
Comme recommençant quelque songe effacé,
A retremper ma vie aux sources du passé ;
A rappeler ce temps si doux et si prospère,
Ce temps où je t'avais pour me guider, mon père !
Où tes exemples saints, tes utiles avis
— Que pour jamais, hélas ! la tombe m'a ravis ! —
M'instruisant, mais en vain, dans le grand art de vivre,
Me montraient vers le bien toujours la route à suivre ;
A regarder la plaine, à voir si le pavé
Des traces de tes pas ne m'a rien conservé,
Si je n'obtiendrai point du zéphyr qui murmure
Un écho de ta voix à travers la ramure,
Si l'arbre où tant de fois nous nous sommes assis
Ne me redira rien de tes sages récits,
Si je ne verrai pas sous son feuillage sombre
Comme aux jours d'autrefois se dessiner ton ombre,
Si tout a disparu pour ne plus revenir,
Tout, jusqu'à l'espérance et jusqu'au souvenir !
. . . . . .
..... Jouons, puisqu'à jouer votre âge vous invite,
Enfants ! les maux sont courts, les chagrins passent vite,

Digitized by Google

L'eau reverdit la plaine où l'orage a glissé,
Un an finit et l'autre est déjà commencé ;
Tout s'évapore, fuit, meurt et se renouvelle;
Toujours près d'une tombe un berceau se révèle;
Où d'autres ont passé nous passerons aussi,
Ou plus tôt ou plus tard; mais puisque nous voici
Dans la saison des fleurs, du soleil, de la joie,
Sachons goûter les dons que le ciel nous envoie;
Oublions : c'est jouir, véritables élus,
Des seuls biens ici-bas à l'homme dévolus;
Oublions : à l'oubli le printemps nous convie;
L'oubli, c'est le remède extrême de la vie,
Qui seul relève un cœur sous ses maux affaibli,
Et qu'est-ce que ce monde? un éternel oubli.
Loin de tout doute obscur, de tous soucis moroses,
Rêvez, jeunes amis, l'éternité des roses;
Chaque heure en vain grandit l'ombre devant vos pas,
L'ombre, qu'est-ce que l'ombre? Anges, n'y croyez pas.
Que demain, ce grand mot que vont criant les sages,
Ne se présente à vous que sous d'heureux présages;
Qu'importe quels tombeaux sous vos jeux sont foulés,
Quels espoirs de nos cœurs à jamais envolés?
Qu'importe le secret des choses inconnues,
Et d'un monde encor loin les sombres avenues?
Enfants, votre aube est belle et le gazon fleuri;
Dans ses moindres rayons le ciel vous a souri.
Allez, n'attendez pas que son lustre pâlisse;
Qui sait quel sort caché vous attend dans la lice?
Qui sait, de deuils au cœur et de rides au front,
Ce que gardent pour vous les combats qui viendront?.....

Après la lecture de pareils vers, on n'a plus le triste courage d'adresser à M. Ad. Mathieu quelques critiques de détails. Nous ne pouvons cependant passer sous silence quelques excentricités qui nous ont blessé. Parfois notre écrivain, au milieu des morceaux les plus sérieux, se laisse aller à des saillies qui n'ont pas toujours le ton convenable. Nous n'aimons pas ce titre, par exemple : *Poésies de Clocher* (*ne pas lire de cocher.*) Nous aimons encore moins cet *envoi* imprimé la tête en bas, à la fin du volume, et dont les mots se trouvent coupés par le milieu. C'est un cachet particulier, nous dira-t-on. Nous le voulons bien, mais il y a originalité et originalité. Un poète du mérite de M. Adolphe Mathieu ne doit pas, pour sortir de la foule, recourir à de pareils moyens.

A. W.

Digitized by Google

SALON DE PARIS.

A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE LA REVUE DE BELGIQUE.

Paris, 28 *avril* 1847.

En France, un critique bien appris commence invariablement un compte-rendu des expositions du Louvre par un examen sévère de la conduite du jury, et s'il tient à être lu, il a grand soin *d'éreinter* de la belle façon — comme on dit ici — les membres de cette vénérable institution. Je n'ai point l'ambition d'être lu par nos voisins et cependant je ne crois pas pouvoir me dispenser de consacrer quelques lignes à ce malheureux jury dont la façon d'agir chaque année plus arbitraire, plus despotique, vient de donner lieu à une décision d'une extrême gravité.

Les artistes les plus éminents ont successivement déserté le Louvre et jamais leur absence ne s'est plus vivement fait regretter que cette année. Je n'en finirais pas si j'entreprenais de vous citer tous les noms populaires qui font défaut au livret; et ce livret cependant est un gros volume de 338 pages! Ce livret comprend 2321 numéros [1]!

Un seul fait vous donnera une idée du bon sens et de l'équité qui président aux jugements de messieurs les membres de l'Académie. M. Chasseriau, artiste à la manière souvent bizarre, mais artiste puissant en dépit de ses défauts, a été chargé de décorer la chapelle de Ste. Marie Égyptienne à l'église St. Merri; des éloges universels sont accordés à ses travaux; victime annuelle des brutalités du jury, il ose cette fois espérer plus de bienveillance et il envoie au Louvre une toile dont on ne peut — à moins d'un mauvais vouloir inconcevable — méconnaître les grandes qualités. M. Chasseriau a été

[1] Plusieurs artistes ont exposé sous le même numéro sept, huit et même douze œuvres différentes.

Digitized by Google

repoussé. En revanche M. Heim, membre de l'Institut, a au Salon un *Champ de Mai* destiné au Musée de Versailles dont il ne sera pas le plus bel ornement, et une *Lecture faite par Andrieux dans le foyer de la Comédie française.* Ce dernier tableau a, dit-on, valu à l'artiste du papier timbré à lui adressé par MM. Scribe, V. Hugo, F. Soulié, etc. Ces Messieurs prétendent qu'on aurait pu se donner la peine de demander leur autorisation, avant de les faire figurer à l'état de caricatures, parmi l'auditoire de M. Andrieux, et ils enjoignent à M. Heim de retirer immédiatement son chef-d'œuvre. Lors de ma dernière visite au Salon, la toile n'avait pas encore disparu, mais je puis vous assurer qu'elle sera retirée aussitôt qu'un mois se sera écoulé depuis le jour fortuné où M. Heim a jugé convenable d'en enrichir les galeries du Louvre [1].

M. Blondel, autre membre de l'Institut, a fait mieux encore. Abraham a été sur le point d'immoler son cher fils Isaac sous prétexte que la chose pourrait être agréable au Seigneur ; M. Blondel a été plus loin. Pour les plaisirs du barbare public, il n'a pas hésité à immoler bel et bien sa propre fille. Il n'y a pas moyen de s'y tromper, M. Blondel ne fait pas les choses à demi. Voici ce qu'il a lui-même ordonné d'insérer au catalogue : *N°* 157. *Portrait de la fille de l'auteur.*

J'oubliais de vous dire que MM. Heim et Blondel, membres de l'Institut, se trouvent par hasard être membres du Jury. Le Jury a admis leurs œuvres par acclamation ; absolument comme les pièces de M. Léon Gozlan à la Comédie Française. Mais aussi, toujours comme à la Comédie Française, le public, juge suprême, siffle, siffle, siffle.....

En présence de pareils faits, les artistes dissidents n'ont plus hésité. Ils vont ouvrir une exposition rivale de celle du Louvre. Les adhésions leur arrivent de toutes parts et leur projet sera positivement mis à exécution en 1848.

Je vous ai dit que la plupart des peintres éminents se sont abstenus ; c'est vous dire que le Salon est pauvre, très-pauvre.

En voulez-vous une preuve plus évidente encore ? vous savez comment l'école belge est représentée au Louvre ; nos artistes ont eu le grand tort de prendre au sérieux Messieurs les critiques

[1] Le réglement défend aux artistes d'enlever leurs œuvres avant ce délai.

Digitized by Google

parisiens; ils ont eu la faiblesse de s'offenser du mépris des grands journaux qui gouvernent la France; n'ayant aucune idée des mille et une intrigues qui font dire à un feuilletoniste aujourd'hui blanc, demain noir, ils ont fait à ces messieurs l'honneur de leur croire une opinion sincère; ils ont regardé les insultes qu'on leur adressait comme le résultat d'une conviction profonde; et ils ont abandonné le champ de bataille en vaincus, alors qu'il dépendait d'eux d'obtenir les honneurs du triomphe. Un seul a persévéré; j'ai nommé M. Leys. Sa *partie de musique* et son *armurier* ont forcé la critique à s'humilier et à le reconnaître pour un artiste supérieur. Que M. Leys sache profiter de son succès, qu'il continue à améliorer sa manière, il lui reste peu de chose à faire pour être irréprochable; ce qu'il doit avant tout modifier, on ne saurait assez le lui répéter, c'est cet air de vétusté, cette teinte uniformément dorée qui règne dans ses tableaux. De M. Leys à MM. Jean Van Eycken dont le *Van Dyck à Saventhem* n'est cependant pas une toile dépourvue de mérite, J. Van Imschoot, F. Verheyden qui au lieu d'envoyer à Paris une de ses gracieuses compositions, les *Jeunes filles à la Fontaine*, par exemple, s'avise d'exposer en plein Louvre une servante flamande bien grassouillette offrant à M. le curé, son digne maître, un gâteau de Savoie orné de cette spirituelle inscription : « *Vive St-Basile*[1] » ; — de M. Leys à MM. Ange François (!), Henri Decoene (!!), Hunin que j'ai été surpris de trouver si faible, Van den Eycken; — de M. Leys à Mme Geefs qui sous le titre d'*Espérance* et de *Regrets* a reproduit avec son talent habituel deux fois *son même tableau*, absolument comme M. Petrus Van Schendel; — de M. Leys enfin à MM. Stevens, Verwée et Dyckmans, il y a tout simplement une chute immense. M. Joseph Stevens a bien obtenu un certain succès à Paris, mais qu'il ne se trompe pas, c'est — chose singulière — à ses seuls défauts qu'il en est redevable. M. Stevens a du talent — cela est incontestable — mais il *fait noir* et son dessin n'est pas toujours irréprochable. Aux yeux de M. Thoré, le critique du *Constitutionnel*, ce sont là d'immenses qualités. C'est M. Thoré qui entre autres belles inventions a découvert que Rubens ne dessinait pas, que Rubens ne voulait pas dessiner; d'après M. Thoré le dessin est chose très-méprisable, tout le monde dessine. Enfin ce critique qui

1 Cela s'appelle *La Fête de M. le Curé.*

Digitized by Google

a quelques imitateurs, se prend surtout de belle passion pour les toiles dont il est à peu près impossible de distinguer le sujet. Il parle alors clair-obscur, et on est tout surpris de lui entendre citer, à propos d'un infortuné rapin, Rembrandt et Salvator Rosa qui, s'ils revenaient en ce monde, seraient fort étonnés de se voir donner pour émules, dans les douze colonnes du journal-patriarche, d'illustres personnages ayant nom *Trois Étoiles*, X, Y, ou Z.

Quant à M. Verwée, nous ne pouvons que le féliciter de son courage; artiste consciencieux et modeste, il n'ignorait pas les dangers qui l'attendaient au Louvre. Les paysagistes sont la gloire de l'école française. Aussi M. Verwée n'a-t-il pas même espéré d'être remarqué; s'il a exposé à Paris, c'est afin de mieux juger de tout ce qui lui manque, il a vu ce qui lui reste à acquérir; la tâche est rude, mais M. Verwée travaille avec opiniâtreté et il arrivera. Cela ne signifie pas précisément que je lui assure les brillantes destinées des Cabat, des Croyon, des Aligny, des Corot, etc. Ce serait là une flatterie, et lorsqu'on s'adresse aux artistes il faut toujours leur parler le langage de la vérité. Nous ajournons M. Verwée à un an; l'exposition de Bruxelles prouvera à tous, nous l'espérons, que le Salon de Paris est une excellente étude pour nos peintres.

On jettera peut-être les hauts cris à Anvers en lisant ce compte-rendu qui cependant désire ne blesser personne. Prétendre qu'un abîme sépare MM. Leys et J. Dyckmans, c'est là un affreux blasphème!... Prenez-le comme bon vous semblera. Toutefois si vous imposez silence à l'esprit de parti, vous reconnaîtrez que ce jugement malveillant est le seul que les gens de goût puissent porter. M. Dyckmans passe un temps infini à peindre et à repeindre des sujets dépourvus de toute espèce d'idée, exemple: sa *vieille cuisinière plumant un coq*. Le coq, la cuisinière, les murs, le parquet, les moindres accessoires, tout cela est traité avec une patience de bénédictin, mais aussi tout cela est ennuyeux comme plusieurs bénédictins. Les Français ont Meissonier; Meissonier qui fait aussi de petits tableaux, mais qui travaille ses petits sujets, toujours pleins d'observation et de finesse, avec une verve étonnante.

Que si par hasard M. Dyckmans a une idée, je ne sais quel malheur le poursuit, mais il parvient à force de soin à gâter son idée. Je n'en veux d'autre preuve que *la femme à la mode*. Un vieux mari, placé au second plan, grimace affreusement en lisant un interminable compte que vient de lui remettre un des fournisseurs de

Digitized by Google

madame, occupé à étaler aux yeux de la coquette les tissus les plus précieux ; un lion, *l'ami de la maison*, laisse errer sur ses lèvres un sourire adorablement impertinent, et contemple avec un air de parfaite satisfaction la Célimène qui... Grand Dieu ! je m'y perds ; je ne sais vraiment quelle périphrase employer pour vous expliquer que la belle est faite à ravir pour représenter une cuisinière de bonne maison, une belle fille de Flandre qui vient d'abandonner son pot-au-feu pour revêtir une parure de sa maîtresse. En un mot *la femme à la mode* de M. Dyckmans est tout... excepté une femme à la mode. — M. Dyckmans exécute avec une fidélité prodigieuse velours, schals, soie, tapis, etc ; j'ai visité hier les immenses magasins de *la Ville de Paris*, et je me fais un devoir de l'attester sur l'honneur, je n'y ai rien vu d'aussi merveilleux que les velours, schals, etc., de M. Dyckmans.

Nos artistes, vous le voyez donc, sont faiblement représentés ; eh bien ! il n'en est pas un qui paraisse tout à fait nul au Salon de Paris. Je n'excepte pas même M. H. Decoene ! et cependant M. Decoene est l'auteur de *Il y aura éclipse ce soir !* . . . . Cela donne une idée avantageuse du Louvre en 1847.

Je ne vous ai point parlé de Mme Amélie Champein et pour cause. Je suis forcé de me montrer sévère à l'égard de cette dame, dont la reine des Français a eu l'extrême indulgence d'acquérir *la Sainte Famille en Égypte*. Par conséquent il vaudrait mieux me taire. Un vieux préjugé ayant nom les lois de la galanterie, impose à tout critique l'obligation de déguiser la vérité lorsqu'il s'agit d'une femme.

Ce préjugé-là vaut les autres, peut-être même est-il cent fois plus absurde. La femme qui descend à l'état de rapin ou de bas-bleu perd pour nous tout son prestige ; le ridicule l'atteint et dès-lors les seuls compliments qu'elle puisse espérer de nous sont des compliments mensongers. J'aime doublement les femmes qui s'occupent d'art, elles s'attachent au front une seconde auréole, mais il faut qu'elles soient artistes supérieures, ou tout au moins artistes de talent, alors elles se nomment Madame de Stael, George Sand, la Malibran, Mme Frédérique O'Connell, la princesse Marie d'Orléans, Mme Élisabeth Cavé, Mme de Mirbel, etc.

Il faut le reconnaître : Mme Amélie Champein n'est encore ni une artiste supérieure, ni une artiste de talent. Sa *Fuite en Égypte* n'est pas plus peinte que dessinée. Nous le disons à regret, mais

Digitized by Google

peut-être un jour Mme Amélie Champein elle-même, nous remerciera-t-elle de la sévérité de notre jugement.

M. Navez a envoyé un portrait d'homme; je préfère de beaucoup son portrait de M. Van Meenen, que j'ai admiré avant de quitter Bruxelles, et dont je compte bien m'occuper à mon retour.

Quant à MM. Decaisne et Hamman, ces deux transfuges qui ont dit adieu à notre Belgique pour se fixer à Paris, ils appartiennent de fait à l'école française, le premier par la pensée et par la couleur, le second sous le rapport de la pensée seulement. M. Hamman est toujours le coloriste dont l'école d'Anvers a le droit d'être fière. Paris a fait un accueil tout charmant au *Réveil de Montaigne enfant* et aux *Étudiants Espagnols* du jeune peintre de *Dante à Ravenne*.

Le pinceau de M. Decaisne n'a pas cette richesse, cet éclat qui distinguent les Anversois; mais l'auteur de la *Belgique couronnant ses enfants* est toujours un artiste consciencieux, au dessin pur et élégant, au faire parfois un peu maniéré, à dire vrai. Beaucoup de science et une entente heureuse de la composition font oublier les défauts de M. Decaisne.

Une déplorable manie est à la mode depuis quelques années chez les critiques français. Les hommes qui honorent le plus la France par leur talent sont tour à tour en butte à des attaques d'une inconcevable grossièreté. M. Gudin, par exemple, après avoir été universellement loué, est obligé aujourd'hui de subir mille avanies. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, M. Gudin est et restera toujours le peintre de marine par excellence. Je suis le premier à reconnaître que ses tableaux officiels ne sont pas dignes de sa haute réputation, mais dans les œuvres les plus faibles de Gudin, on rencontre certaines parties qui révèlent le maître et dont bien des artistes voudraient posséder le secret. Une *Aurore boréale* est un tableau plein de *maestria*; il n'est pas au Salon un peintre de marine qui ait rien exposé d'un effet aussi saisissant. Après Gudin, Horace Vernet. Cela devait être. Horace Vernet est un *peintre bourgeois!* Ces messieurs l'ont décidé; inclinons-nous, et admirons leur jugement. — Vernet se fût-il montré inférieur à lui-même au Salon de 1847, on eût encore dû lui accorder le respect. Mais cela n'est pas; Vernet est toujours un des plus grands artistes de notre temps. Ce pauvre père, le cœur encore brisé par la mort d'une fille adorée, — Mme Paul Delaroche, une femme charmante entre toutes les femmes de Paris — est venu demander à son pinceau

Digitized by Google

de l'empêcher de penser à sa douleur, et excité par je ne sais quelle fièvre de génie, il a peint ce portrait équestre du roi entouré des princes ses fils. Jamais M. Vernet, qui possède l'anatomie du cheval mieux que personne, n'a obtenu un pareil résultat. Les six chevaux sont vus de face, ils semblent sortir de la toile; je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi vivant; le cheval blanc du roi, et surtout le cheval noir qui est à sa gauche, sont des chefs-d'œuvre. Je ne vous parle pas des immenses difficultés de raccourci admirablement vaincues; le peintre est Horace Vernet. Il est fâcheux que le roi ait exigé la présence de deux ou trois gardes nationaux qui font un très-mauvais effet derrière le duc d'Aumale, et surtout cette vue de Versailles qui sert de fond au tableau et que nous souhaitons fort de voir disparaître au plus tôt. — La *Judith* au moment où elle va frapper Holopherne a été l'un des grands succès de Vernet; il a voulu lui donner un pendant; mais il a joué de malheur, la *Judith* tenant la tête du général assyrien est un tableau manqué. Il ne me paraît pas que M. Ziégler, l'ancien directeur de l'école française à Rome et un homme d'un mérite réel, ait été mieux inspiré. M. Ziégler avait au Salon de 1844 une délicieuse composition : *La Rosée répandant ses perles sur les fleurs*. Si M. Ziégler ne s'en souvient pas, le public a meilleure mémoire. Il y a cette année des qualités précieuses dans la *Vision de Jacob*.

J'aime l'école française, car elle veut le progrès, et j'avais applaudi de grand cœur aux tentatives hardies des novateurs. Hélas! dans les arts comme en littérature, mes pauvres romantiques sont tombés bien bas. M. Eugène Delacroix surtout marche à grand pas vers sa perte. L'illustre peintre du *Massacre de Scio*, de la coupole de la chambre des pairs, et de la salle du trône à la chambre des députés, se laisse enivrer par l'encens épais d'amis plus ou moins sincères dans leur enthousiasme. Après avoir l'an dernier fait rire à ses dépens, grâce à ce pauvre *Roméo* et à cette infortunée *Juliette*, M. Delacroix en est arrivé aujourd'hui à ne plus exciter que la tristesse de tous les amis des arts. On déplore les écarts de cette riche organisation; on s'étonne de voir un homme qui a du génie, afficher hautement le plus souverain mépris pour la pureté des lignes et pousser l'égarement jusqu'à méconnaître les premières lois du dessin. *Les Musiciens juifs de Mogador* sont le seul tableau *supportable* de Delacroix; les cinq autres toiles exposées au Louvre sont pitoyables; son *Christ en Croix* qui affiche des prétentions à la couleur, brille par l'absence

Digitized by Google

de toute espèce de dessin et de lumière; ce sont là ses seules qualités. Quant aux *Cavaliers Marocains*, ils sont mal en selle, et les pieds des chevaux n'ont jamais touché la terre. Il ne leur manque que des ailes pour représenter le mythologique coursier des poètes. M. Delacroix est donc évidemment mauvais à ce Salon; cela n'empêche pas M. Thoré de lui trouver toutes les qualités de Michel-Ange, de Rubens, de Raphael (!), du Tintoret, des Carrache, de Van Dyck, du Guide et de Rembrandt, et d'avoir soin d'ajouter que chez M. Delacroix, ces qualités sont innées; il les eût possédées, même si ces grands hommes n'eussent pas été ses devanciers. Selon M. Thoré, il est temps « d'expliquer une bonne fois au public « pourquoi M. Delacroix est un grand peintre, non-seulement dans « le présent et dans la série des peintres français, mais encore en « comparaison avec toutes les écoles éminentes d'Italie, d'Espagne « ou de Flandre; pourquoi *les quelques critiques qui entendent les « arts* s'acharnent malgré le jury, malgré le vulgaire, à admirer « ses œuvres; etc., etc. » M. Théophile Gautier, lui, l'appelle « *notre artiste* » et s'écrie « Delacroix est l'égal des plus grands de « ce temps-ci, et pourrait les combattre chacun dans sa spécialité. » Puis il consacre six colonnes de la *Presse* à décrire les toiles de Delacroix, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devraient être, telles qu'elles existent dans la brillante imagination de M. Gautier. Il y a une grande différence entre M. Thoré et l'auteur de *Mlle de Maupin* : le premier ne doit sa réputation qu'à l'absurdité de sa mise, à ses chapeaux fabuleux, etc.; le second est un écrivain vif, ardent, coloré, qui plaît toujours, même lorsqu'il parle de ce qu'il ne connaît pas; l'un n'a pas de style ou plutôt son style est barbare; l'autre peint avec sa plume mieux que beaucoup d'artistes ne le font avec le pinceau.

Je ne m'arrêterai pas à M. Narcisse Diaz de la Pena. M. Diaz n'est pas un peintre. C'est un homme qui exécute merveilleusement certaines petites choses qui commencent à passer de mode. Cela se travaille avec un pinceau chargé de la plus riche couleur, et sur un morceau de toile ou sur un panneau grand comme la main. M. Diaz traite avec un égal succès n'importe quel sujet. Cela représente des formes indécises: femmes, eau, paysage, animaux, tout est vaporeux, inachevé, pas le moins du monde dessiné; encore une fois cela n'est pas de la peinture, mais cela est charmant, cela plaît, et une *Orientale* de M. Diaz ne laisse pas que d'être d'un très-bon effet dans un boudoir.

Digitized by Google

M. Robert-Fleury n'excite plus autant l'attention générale. Il n'a pas retrouvé ses grands succès de 1841, 1843 et 1845. Son *Galilée* cependant est bien composé ; je regrette de ne pouvoir adresser ce même éloge au *Retour de Christophe Colomb*. Comme M. Delacroix, comme presque tous les peintres français actuels, M. Robert Fleury vise à l'imitation des anciens flamands. Cette recherche est évidente ; ils n'en conviennent pas, et ils ont raison, car en conscience ils ne comprennent pas nos grands maîtres. Pour moi, si quelque chose pouvait augmenter l'admiration que m'inspire notre vieille école, c'est sans contredit l'exposition du Louvre en 1847. M. Robert Fleury, par exemple, croit faire du clair obscur, et produire beaucoup d'effet en abusant des teintes rousses ; il pousse au noir une partie de son tableau, et au lieu de répandre habilement la lumière sur la toile entière, il la concentre sur un seul point. Le contraste est étrange ; vous êtes ébloui, mais bientôt vous analysez cette manière et vous reconnaissez la fausseté de ces effets. Le fameux *Auto-da-fé* de 1845 est entièrement exécuté dans ce système. Aussi la lithographie et la gravure sont-elles très-avantageuses aux tableaux de M. Robert Fleury qui entend la composition avec une rare intelligence. Le crayon de M. Mouilleron prête surtout un charme inexprimable aux œuvres du peintre des *Scènes d'Inquisition*, du *Benvenuto Cellini* et du *Michel-Ange soignant son domestique malade*.

Au milieu de la foule des médiocrités, trois fortes individualités se dessinent franchement et assurent de nouvelles gloires à l'école française. Retenez les noms du prince javanais Saleh Adma Wi Djaya, de MM. Gérome et Hégésippe Vetter ; tous trois sont pleins d'avenir. Je ne range point M. Couture parmi les débutants. Les *Romains de la décadence* ne sont que l'exécution des promesses de l'artiste en 1844. On est d'accord sur les éloges à donner à M. Couture ; il n'y a de discussion qu'au sujet de sa couleur. Il est positif que sans les deux portraits inscrits au livret sous les nos 401 et 402, on serait tenté de déclarer que sous ce rapport, *l'Amour de l'Or* faisait espérer mieux. Mais cet aspect un peu froid qui résulte d'une teinte gris-perle que l'on remarque dans les *Romains de la décadence*, provient d'un calcul de l'artiste ; il a voulu représenter des hommes abrutis, énervés, n'ayant plus même la force nécessaire pour se livrer à une de ces colossales débauches de la Rome des premiers empereurs. L'abattement se fait en effet très-bien sentir chez les divers acteurs

Digitized by Google

de l'orgie, mais l'effet général perd un peu de sa puissance par ces tons grisâtres. Il est fâcheux que les bras d'une femme placée au dernier plan, soient tiraillés de telle façon que les muscles semblent près de se rompre. Quant à l'idée d'entourer cette foule hébétée des statues des grands citoyens, elle est des plus heureuses.

Camille Roqueplan que depuis trois ans on disait à la mort, nous est revenu, grâce au soleil d'Espagne, plein de vie et riche d'un nouveau talent. C'était, vous vous en souvenez, un peintre délicieux quoique un peu mignard. Aujourd'hui il est fort, énergique, vrai surtout. Ses *Paysans de la vallée d'Ossau* et son *Paysage* sont de la grande peinture. Il n'a jamais fait mieux. — M. Adolphe Leleux, l'artiste breton, a exposé des *Bergers des Landes*, de *Jeunes Pâtres Espagnols*, etc. M. Ad. Leleux est un des plus beaux peintres de l'école française, et son portrait peint par lui-même ne peut qu'ajouter à sa brillante réputation. A côté de lui il faut citer son ami, M. Hédouin, et M. Octave Penguilly dont le *Paysage par un temps de pluie* et le *Mendiant* commandé par le duc de Montpensier, sont deux excellents tableaux. La couleur de M. Penguilly est ferme et solide comme celle de M. Adolphe Leleux; les empâtements ne sont pas trop épais, — en un mot, les progrès du jeune artiste sont immenses.

Une délicieuse composition, c'est cette *Cérémonie dans l'église de Delft*, par Isabey. Cela ne représente positivement rien. Figurez-vous une grande colonne à laquelle est adossé un vaste escalier qui conduit à une galerie. La galerie est encombrée de monde, l'escalier aussi, et l'église plus encore que l'escalier et la galerie. Et cependant tout ce monde se dirige vers l'escalier, tout ce monde veut prendre place dans la galerie. C'est impossible, et, je le répète, il n'y a pas là de sujet, mais cela est peint avec un charme infini, mais tout cela est brossé d'une façon vraiment magistrale, et je vous défie de me montrer rien de plus agréable que cette infinité de personnages qui portent si galamment leurs habits du moyen-âge. Comme science du costume, M. Isabey est sans rival au Salon; il faut cependant faire une exception en faveur de M. Vetter, ce débutant dont le *Molière chez le barbier, trouvant le type du* BOURGEOIS-GENTILHOMME, est une chose à la fois fort savante et fort spirituelle, et de M. Henry Baron qui a peint avec amour *le Pupitre de Palestrina*, une *Soirée d'été* et *Andrea del Sarto peignant la fresque de la* MADONA DEL SACCO. M. Baron est un des meilleurs *genristes*, dirai-je,

Digitized by Google

pour parler le langage de ce bon M. Popeliers, l'enthousiaste de M. G. Geefs. M. Baron doit s'il veut atteindre à la perfection se défier d'une certaine crudité de tons qui dépare ses œuvres composées avec un esprit et un goût dignes des louanges les plus sincères.

J'ai passé sous silence les tableaux religieux, j'ai pour cela d'excellents motifs; ils pullulent au Salon, mais, vous le savez, la quantité ne fait pas la qualité. Passons au *Sixte-Quint bénissant les marais pontins*, de M. Rodolphe Lehmann. Ce n'est pas précisément un bon tableau, mais cela en approche de bien près. La couleur est très-supérieure à tout ce que l'école de M. Ingres a produit jusqu'ici. Ce n'est point prétendre qu'elle soit très-remarquable; mais M. R. Lehmann nous avait habitué à des tons bien autrement ternes. Quant à M. Henri Lehmann que nous avons vu à Bruxelles, je ne puis me rendre compte de ses deux portraits.

E. Lepoittevin a exposé six tableaux. C'est toujours un très-agréable artiste, mais il peint, et surtout il dessine trop vîte. M. A. Lorentz n'est pas si riche, il a modestement envoyé une seule toile : *l'Inspection générale du 11e régiment de dragons*. Cela est très-beau. J'ai vu avec plaisir les animaux de M. Elmerich; il n'en est pas de même de ceux de M. Kiörboe; cela n'est que passable; l'an dernier, j'aurais dit cela est bien. Brascassat s'est abstenu. Il a imité nos principaux artistes et les peintres genevois; tous ont tort, je ne le répéterai jamais assez. La critique à Paris est une affaire de coterie, et bien bon est celui qui s'en offense.

J'ai été tout heureux de retrouver un de mes romantiques presque redevenu lui-même. Il y a dans la *Mort de Jeanne Seymour* d'admirables qualités de coloriste qui font reconnaître M. Eugène Devéria. Aussi ai-je pardonné de grand cœur les nombreuses erreurs de l'artiste dans ces dernières années. Il y a encore à travailler avant d'en revenir au beau temps de la *Naissance d'Henri IV* et du *Puget montrant à Louis XIV le Milon de Crotone;* mais M. Eugène Devéria qui depuis trop longtemps dormait sur ses lauriers, semble vouloir se réveiller. Attendons le Salon de 1848, ce sera le réveil du lion, ou je me trompe fort.

J'ai hâte d'arriver aux paysagistes et de terminer cet article déjà trop long. Je passe sans doute de bons tableaux, mais il n'est point possible de vous parler de tous, une livraison de la *Revue de Belgique* n'y suffirait pas.

Les *Laboureurs égyptiens* et la *Vue de la citadelle du Caire*, par

Digitized by Google

M. Karl Girardet, sont bien traités; son frère Édouard est un peintre de genre très-distingué : *Un bon cœur* obtient un très-légitime succès. Mme Élisabeth Cavé est une femme qui manie le pinceau avec une rare habileté; ses sujets sont d'un goût parfait. Je regrette de ne pouvoir en dire autant de Mme Empis. Mme Empis est aux arts ce que M. son illustre mari est à la littérature, et M. Empis (Alphonse Karr doit vous l'avoir appris), M. Empis « est fort.... en rien. »

Malgré l'absence de Cabat, d'Aligny, de Bertin, de Decamps, de Troyon, de Dupré, de Marilhat, etc., le paysage est encore la partie la plus remarquable du Salon. MM. Th. Blanchard, Alfred Arago, Charles Leroux, Jules Coignet, Michel Bouquet, Ch. Collignon, P. Thuillier, J. Thierry, A. et G. Salzmann, E. Lapierre, etc., représentent dignement l'École. Quant à M. Paul Flandrin, il est au dessous de la réputation qu'il doit aux journaux.

Les honneurs du Salon appartiennent de droit à MM. Corot, Gaspard Lacroix, Desgoffe et Flers. J'ai déjà parlé de Roqueplan et de Penguilly. M. Corot brille principalement par la pensée. On est tenté de croire que le pinceau lui tremble dans la main. Il pêche par une certaine indécision de la forme qui disparaît si l'on ne s'obstine pas à considérer ses œuvres de près. C'est un beau paysagiste, mais je lui préfère Cabat. Les paysages historiques de M. Alexandre Desgoffe ont peu d'admirateurs, parce qu'en général le public ne s'arrête pas devant un tableau pour l'étudier. La sécheresse du coloris, les sites sévères que choisit M. Desgoffe, n'ont rien qui attire. Il est à désirer que l'artiste modifie sa manière, car il a de la noblesse, un grand style, et il serait fâcheux de voir un homme qui possède de pareilles richesses en diminuer la valeur par une exécution systématique. Je serai bref au sujet de M. Flers, c'est un homme d'infiniment de talent, mais vous connaissez mon opinion sur M. Fourmois. Il me faudrait répéter mot à mot la même chose pour M. Flers, et vos lecteurs ne seraient pas charmés de mes redites. Un paysage que je mets au dessus de tous les autres est l'*Avare qui a perdu son trésor*, de M. Lacroix. L'homme et le paysage sont tous deux largement peints; le talent de M. Lacroix est vigoureux; il cherche ses inspirations dans la nature, et sa manière de composer annonce une étude sérieuse des maîtres; M. Lacroix, veut dérober le secret du Poussin et de Claude Lorrain. — Je m'aperçois que j'ai oublié M. Muller et sa *Ronde de mai*, une des plus

Digitized by Google

gracieuses compositions du Salon. Autre oubli bien plus terrible! ma chère patrie ne me le pardonnerait pas: il s'agit de deux de ses enfants, MM. Mathieu et Wauters. M. Mathieu a exposé une *Sainte Famille;* on trouve ici que si M. Dyckmans se préoccupe trop de Mieris et de Metzu, M. Mathieu a une passion pour Raphaël qui pourra lui être fatale. Il n'est jamais bon de se lancer dans la voie de l'imitation; si les citations latines n'étaient passées de mode, ce serait le cas de s'écrier avec Horace: « O imitatores servum pecus! » — M. Wauters a envoyé l'*Albane* que vous avez vu à Anvers. L'*Albane*, il est inutile de le répéter, est une erreur de M. Wauters qui est homme à prendre sa revanche. On a très-justement fait remarquer que pour un Flamand, le peintre malinois ne brille pas par le coloris — nous parlons toujours de l'*Albane* bien entendu.

Les tableaux officiels commandés pour Versailles, sont aussi d'assez tristes erreurs. De là naturellement grandes clameurs de messieurs les critiques. Cette fois encore les aristarques français ont tort. Il y a de fort belles choses à Versailles, il y en a de fort mauvaises. Les dernières, prétend-on, ne doivent pas être imputées aux artistes, mais au Roi qui ne paie pas assez. Il est convenu en France que Louis-Philippe est l'avarice incarnée parce qu'il se refuse une foule d'agréments personnels, parce qu'il n'a pas pour lui-même la passion du comfortable, etc., etc. C'est l'affaire du roi, et on ferait bien de ne pas s'en mêler. Quant à ce qui regarde les arts, cette économie tant reprochée n'a jamais existé; mes sympathies pour Louis-Philippe ne sont pas très-grandes, mais j'aime qu'on rende justice à tout le monde, et dans cette occasion les Français jugent encore avec leur légèreté habituelle. La liste civile est positivement obérée. Les magnifiques travaux exécutés dans les châteaux royaux pour les rétablir dans leur état primitif, ont coûté des sommes énormes; j'ai vu le château de Pau restauré et meublé dans le style de Henri IV, et, je me plais à le reconnaître, Louis-Philippe a le droit de s'en enorgueillir. En ce qui regarde Versailles, l'idée fixe du roi est de terminer avant sa mort les galeries de l'histoire de France. Cela nécessiterait des dépenses incalculables, et l'argent ferait défaut si l'on ne s'adressait qu'aux premiers artistes. Les commandes faites aux jeunes gens les encouragent et si leurs ouvrages sont médiocres, ils ne sont acceptés que provisoirement, pour remplir les vides. Versailles terminé, on commencera

Digitized by Google

une révision des tableaux ; le roi et ses successeurs remplaceront peu à peu les mauvaises toiles par des ouvrages de mérite. Louis-Philippe dont le vœu le plus cher est de pouvoir achever le Louvre, désirerait fort vendre le musée de Versailles à la nation; d'un côté le produit de la vente lui permettrait de réaliser son rêve de chaque jour, de l'autre il serait assuré de voir continuer son œuvre nationale. On peut en effet douter que ses successeurs consacrent annuellement aux galeries de Versailles une partie de leur liste civile.

Dans mon prochain article je m'occuperai des sculpteurs et je vous dirai un mot de l'aquarelle, de la miniature, des graveurs et des lithographes. J'assisterai dans les premiers jours de mai à la vente de la collection du comte d'Espagnac[1]. Les Écoles italienne, espagnole et flamande sont là magnifiquement représentées. Quelle belle occasion pour le gouvernement belge! son pauvre musée a grand besoin de sa sollicitude. Mais le gouvernement belge n'a pas l'habitude de profiter de ces bonnes fortunes.

Agréez, etc.

L. Van Roy.

[1] 15, rue d'Aguesseau.

CHRONIQUE.

— Le Théâtre des Nouveautés ouvrait ses portes au public le jour où les Théâtres Royaux déposaient leur bilan (9 mai 1847). MM. Mourose et Delannoy ont obtenu le plus brillant succès. Nous nous occuperons plus longuement dans notre prochaine livraison de la troupe et du répertoire de M. Guérin.

— On a représenté avec succès à Gand un drame qui a pour titre *Robert-le-Frison*. Nous regrettons d'en devoir ajourner le compte-rendu. Nous en parlerons en même temps que du vaudeville de M. L. Schoonen.

— On vient de donner à une locomotive du chemin de fer de l'État le nom de Louis De Geer dont nous avons offert à nos lecteurs l'intéressante biographie. Une seconde édition de cette notice biographique a paru chez notre éditeur ; elle forme une jolie brochure de 32 pages, et se trouve chez tous les libraires.

— Les amis des lettres ont regretté sans doute qu'à l'occasion de la retraite de M. De Stassart, une feuille politique de Liége ait cru devoir diriger contre lui une attaque aussi peu mesurée dans la forme que dans le fond. Sans vouloir en aucune façon prendre part à ces débats, nous devons nous féliciter que dans la presse quotidienne il se soit trouvé un organe assez impartial pour relever l'inconvenance de cette attaque. Le *Politique* a bien compris le respect dû aux lettres ; dans un de ses derniers nos, il a rappelé les titres incontestables de notre spirituel fabuliste à l'estime de ses concitoyens.

—

Digitized by Google

A MM. les Directeurs de la Revue de Belgique.

MESSIEURS,

Dans un article de M. Van Roy reproduit par la dernière livraison de la Revue de Belgique, on lit le passage suivant :

« L'école de Bruxelles, à dire vrai, produit annuellement d'assez « pauvres résultats; des réformes dans le corps professoral sont « impérieusement réclamées : l'enseignement a besoin d'être déve- « loppé, d'être établi sur des bases plus larges, plus solides [1].

L'intérêt de la vérité et l'honneur d'une institution digne à tous égards de l'estime publique, me portent à relever ces paroles dictées, non par la malveillance, loin de moi l'idée d'en attribuer à M. Van Roy, mais par ce fâcheux esprit de dénigrement trop commun aux Belges et aux Bruxellois surtout. M. Van Roy s'est rendu inconsidérément l'écho de ces accusations hasardées auxquelles tout établissement comme tout homme est en bute, et, trop confiant, il a jugé sans avoir vu. Qu'il nous fasse le plaisir de visiter cette Académie si sévèrement condamnée, et, j'en suis convaincu, il reviendra sincèrement de son erreur.

Permettez-moi cependant, Messieurs, d'entrer dans quelques détails, non pour justifier l'organisation de l'Académie et le corps professoral; mais pour les faire apprécier comme ils méritent de l'être.

L'organisation des cours repose sur des bases simples et par là même solides. L'élève débute par l'étude du dessin linéaire, moyen mécanique, sorte d'écriture à l'usage de toutes les professions. Il est initié au principe adopté pour toutes les classes : la décomposition des dessins par des lignes droites et des figures géométriques.

Cette partie pratique est complétée par des exercices de dessin ombré et de dessin d'ornement. Deux ou trois années passées dans ces classes inférieures préparent les élèves aux quatre branches d'études qui se présentent alors à eux : l'architecture, le dessin, la sculpture et la gravure, et dont l'enseignement est divisé en trois parties.

L'*enseignement inférieur* comprend les principes de dessin, le dessin à la plume, l'architecture.

Dans les classes de dessin où il passe de la tête d'expression à la figure académique, aux groupes, l'élève travaille d'après des estampes imitées des tableaux des plus célèbres écoles.

Le dessin à la plume prépare l'élève à la gravure au burin.

Dans la classe élémentaire d'architecture, formée de trois sections, on s'occupe de la copie des détails, de l'explication raisonnée

[1] Page 336.

Digitized by Google

des *ordres*, du tracé des plans, des élévations et des coupes, en un mot de tout ce qui concerne le dessin architectural.

L'enseignement moyen comprend le dessin d'après la bosse (tête antique), le modelage d'après l'antique, la gravure d'après l'estampe, l'architecture en ce qui concerne l'invention et la distribution des édifices, l'ornement de l'ensemble et des détails.

Enfin, l'*enseignement supérieur* comprend le dessin d'après la bosse (figure antique), le dessin et le modelage d'après nature, la composition historique (dessin et sculpture), la gravure d'après des tableaux et l'architecture, (composition.) Pendant cette période d'études qui s'adressent plus directement à l'âme et à l'intelligence des artistes, les élèves suivent des cours accessoires : les dessinateurs et les sculpteurs, les cours d'anatomie et de perspective; les architectes, les cours de mécanique, de perspective et de géométrie appliquée à la coupe des pierres et à la charpente.

Ces cours, on le voit, formeraient un enseignement complet si les locaux affectés à l'Académie avaient permis l'érection d'une classe de peinture, lacune qui fait l'objet de regrets d'autant plus amers qu'elle enlève à l'Académie l'auréole dont elle aurait droit de se montrer fière. Si quelque chose a pallié jusqu'à ce jour cette déplorable circonstance, ce sont les leçons privées données par le digne directeur de l'Académie à tant d'élèves qui, grâce à ses soins et à son habile impulsion, se sont honorablement distingués dans la carrière des arts.

Passons maintenant aux résultats produits par cette organisation. Les indiquer c'est en même temps montrer le zèle et le talent des professeurs à qui je croirais faire injure rien qu'en paraissant chercher à les laver d'un reproche. Ces résultats sont des noms et des faits. Procédant par les premiers nous citerons, entre autres élèves sortis de l'Académie dans ces dernières années,

Parmi les peintres : MM. Debiefve, Van Eycken, Portaels, Sturm, Roberti, Stallaert, Jules Storms, Bonet, Swartzembrouck, Schubert, Gisler, Cautaerts, Leclercq, Legrand, Frédéric Storms, Robert, Duwée, Philipkin, Meulenberg, Voordecker, Sudot, Bouillot, Dams, Bataille, Haezeleer, Lami, etc., etc.

Parmi les sculpeurs, MM. Jacquet, Fraiquin, Swiggers, Aloïse Geefs, etc., etc.

Parmi les architectes, cette foule d'artistes attachés à tous les grands travaux qui s'exécutent actuellement en Belgique.

Tous se sont déjà fait un nom par leur talent. Il en est plusieurs qui sont professeurs, directeurs d'Académie, membres de l'Académie des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts, et quelques-uns se sont vus l'objet d'éclatantes distinctions. Huit ont été envoyés en Italie; d'autres ont remporté le grand prix à Anvers. Aux deux dernières expositions de Bruxelles, les seuls artistes qui aient été jugés dignes d'encouragements pour la peinture historique, sont des élèves de l'Académie de Bruxelles. Dans tous les concours

Digitized by Google

ouverts en Belgique, nos élèves ont conquis des couronnes. Pour n'en citer que de récents exemples, rappelons qu'à Anvers M. Portaels remporta le grand prix de peinture en 1842; M. Geefs, le grand prix de sculpture, en 1846; MM. Victor Paniset et Charles Vincent, les prix d'architecture en 1846, et qu'au concours de Gand, en 1844, ce fut encore un élève de Bruxelles, M. Félix Laureys, qui obtint le grand prix d'architecture disputé par une foule de concurrents de toutes les écoles du pays.

M. Van Roy connaissait-il ces faits? Évidemment non. Un établissement qui, tous les ans, produit un sujet distingué, peut s'en glorifier à juste titre, et que de noms nous avons à citer pour quelques années!

Mais ce ne sont point là les seuls titres de l'Académie. A nos yeux, son titre le plus précieux lui vient des nombreux bienfaits qu'elle départ à la classe ouvrière. Aussi est-elle justement appréciée par cette partie si intéressante de la population. Sur les 735 élèves admis, en 1845-1846, à fréquenter les cours de l'Académie, il y avait 342 artisans, et si, parmi les autres élèves, il s'en trouvait plusieurs se destinant, par goût ou par vocation, aux arts libéraux, la plupart aussi fils d'artisans, étaient trop jeunes encore pour avoir choisi un état. Nous avons donc fait remarquer avec bonheur, dans notre rapport annuel, que plus des deux tiers de nos élèves étaient des ouvriers éclairés, intelligents, animés du désir de s'instruire, et travaillant par leurs études d'aujourd'hui non-seulement à l'amélioration future de leur position, mais même à la gloire et à la prospérité de leur pays.

Ces détails vous paraîtront peut-être longs, Messieurs, mais vous m'excuserez en voyant le but que je me proposais. Permettez-moi d'ajouter que si quelque réforme utile était proposée, la direction de l'Académie n'hésiterait pas à l'adopter. Elle sait qu'être stationnaire, c'est bientôt décliner. M. Van Roy souhaite à notre enseignement des bases plus larges et plus solides. Nous serions charmés de lui voir développer sa pensée et de connaître les bases sur lesquelles il conviendrait, selon lui, d'édifier l'enseignement académique.

Je ne terminerai pas cette lettre sans remercier M. Van Roy des vœux qu'il forme pour que notre Académie ait enfin un local digne d'elle, digne de la capitale. En l'enfouissant dans d'insalubres souterrains on lui a enlevé une grande partie de sa considération, et beaucoup de gens, jugeant peut-être comme M. Van Roy l'a fait à son insu, se disent : mauvaise enseigne, mauvais vin.

Recevez, je vous prie, Messieurs, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

ALEXANDRE HENNE,
Secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La REVUE de BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco* : *Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance.*

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

3me LIVRAISON. — 15 JUIN 1847.

SOMMAIRE.

A propos d'une lettre. ÉDOUARD D. L. . . . . page 197
Une Sombre Histoire. ALEXANDRE WAUQUIER. . . . 200
Un premier beau jour. Chanson. ADOLPHE MATHIEU. . . 234
*Considérations générales sur l'*UNITÉ et le NOMBRE. FR. GILAIN. 236
Le Voleur. chanson. ANTOINE CLESSE. 252
Fleurs au berceau, fleurs à la tombe. LÉON WOCQUIER. . 254
Étude sur le P. Lacordaire. N. REYNTIENS. 255
De l'admiration exagérée envers les savants et les hommes de lettres. OCTAVE DELEPIERRE. 266
REVUE ARTISTIQUE. — *Salon de Paris. — A M. Alexandre Henne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.* L. VAN ROY. *Salon de Liége.* G. D. 272
BULLETIN DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE. *Les aventures de Mignonet. Robert le Frison. — Théâtre des Nouveautés. — Une mésalliance.* L. P.. 291
CHRONIQUE. — *La statue de Charles de Lorraine, au parc de Bruxelles*, etc., etc. 299
CORRESPONDANCE.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE
DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse.
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

3me LIVRAISON. — 15 JUIN 1847.

SOMMAIRE.

A propos d'une lettre. EDOUARD D. L. . . . . page 197
Une Sombre Histoire. ALEXANDRE WAUQUIER. . . . 200
Un premier beau jour. Chanson. ADOLPHE MATHIEU. . . 234
Considérations générales sur l'UNITÉ et le NOMBRE. FR. GILAIN. 236
Le Voleur, chanson. ANTOINE CLESSE. 252
Fleurs au berceau, fleurs à la tombe. LÉON WOCQUIER. . 254
Étude sur le P. Lacordaire. N. REYNTIENS. 255
De l'admiration exagérée envers les savants et les hommes de lettres. OCTAVE DELEPIERRE. 266
REVUE ARTISTIQUE. — Salon de Paris. — A M. Alexandre Henne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut. L. VAN ROY. Salon de Liége. G. D. 272
BULLETIN DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE. Les aventures de Mignonet, Robert le Frison. — Théâtre des Nouveautés. — Une mésalliance. L. P.. 291
CHRONIQUE. — La statue de Charles de Lorraine, au parc de Bruxelles, etc., etc. 299
CORRESPONDANCE.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 23.

Digitized by Google

A PROPOS D'UNE LETTRE.

Et vous avez, là-bas, conservé la mémoire
Du temps où ma jeunesse ignorant l'avenir,
— Jours de folle espérance et d'extase illusoire ! —
Songeait qu'un même sort nous devait réunir ;
Et là-bas ce doux nom, seul débris du naufrage
Où mon rêve et mes vœux ont dû s'évanouir,
Ce nom dont seuls nous deux nous savions le langage,
Du passé dans votre âme éveille encor l'image !...
Ne me trompé-je point ? Est-ce trop présumer ?
Dira-t-on que d'un mot étrangement j'abuse ;
Qu'un simple souvenir ne peut tant exprimer ;
Que si ma lettre a plu, que si mon style amuse,
C'est qu'on a de l'esprit là-bas, et du meilleur ;
Que mes faibles essais soi-même on les relève,
Que certes bien trop haut mon attente s'élève
Et qu'en me daignant lire ou me fait trop d'honneur ?
Oh ! ne nous fâchons pas. Je connais la rigueur
Qui me fut sans relâche autrefois opposée.
Je n'ai point oublié de mon amour brisée
L'ivresse, les tourments, le trouble et la douleur.
Maintenant je le sais quelle fut ma folie :
Rêver que mon amour d'un sourire accueillie,
Un jour m'eût fait goûter le bonheur infini
De n'avoir à nous deux qu'une âme et qu'une vie...
C'était d'un insensé : — le Ciel m'en a puni.

Digitized by Google

REVUE
DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse.
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

3me LIVRAISON. — 15 JUIN 1847.

SOMMAIRE.

A propos d'une lettre. EDOUARD D. L. . . . . page 197
Une Soirée. Histoire. ALEXANDRE WATTEAU. . . . 200
La premier beau jour. Chanson. ADOLPHE MARTIAL. . 231
Considérations générales sur l'UNITÉ et le NOMBRE. FR. GUIAIN. 236
La Valse. chanson. ANTOINE CLESSE. 252
Fleurs au berceau, fleurs à la tombe. LEON WOCQUIER. . 254
Étude sur le P. Lacordaire. N. BRYNTENS. 255
De l'admiration exagérée envers les savants et les hommes de lettres. OCTAVE DELEPIERRE. 266
REVUE ARTISTIQUE. — Salon de Paris. — J. M. Alexandre Dienne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres de Hainaut. L. VAN ROY. Salon de Liége. G. D. 272
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE. Les orphelins de Mignonet, Robert le Frison. — Théâtre des Nouveautés. — Une rédaction. L. P.. 291
CHRONIQUE. — La statue de Charles de Lorraine, au parc de Bruxelles, etc., etc. 299

CORRESPONDANCE.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE.
RUE DES MINIMES, 32.

Digitized by Google

A PROPOS D'UNE LETTRE.

Et vous avez, là-bas, conservé la mémoire
Du temps où ma jeunesse ignorant l'avenir,
— Jours de folle espérance et d'extase illusoire ! —
Songeait qu'un même sort nous devait réunir ;
Et là-bas ce doux nom, seul débris du naufrage
Où mon rêve et mes vœux ont dû s'évanouir,
Ce nom dont seuls nous deux nous savions le langage,
Du passé dans votre âme éveille encor l'image !...
Ne me trompé-je point ? Est-ce trop présumer ?
Dira-t-on que d'un mot étrangement j'abuse ;
Qu'un simple souvenir ne peut tant exprimer ;
Que si ma lettre a plu, que si mon style amuse,
C'est qu'on a de l'esprit là-bas, et du meilleur ;
Que mes faibles essais soi-même on les relève,
Que certes bien trop haut mon attente s'élève
Et qu'en me daignant lire ou me fait trop d'honneur ?
Oh ! ne nous fâchons pas. Je connais la rigueur
Qui me fut sans relâche autrefois opposée.
Je n'ai point oublié de mon amour brisée
L'ivresse, les tourments, le trouble et la douleur.
Maintenant je le sais quelle fut ma folie :
Rêver que mon amour d'un sourire accueillie,
Un jour m'eût fait goûter le bonheur infini
De n'avoir à nous deux qu'une âme et qu'une vie...
C'était d'un insensé : — le Ciel m'en a puni.

Digitized by Google

Oui ! je la sens encor, la blessure profonde ;
Et si de mes douleurs j'aime le souvenir,
Vers mes chagrins passés si j'aime à revenir,
C'est que tel est le sort de l'homme dans ce monde,
De désirer sans cesse et sans cesse souffrir,
De suivre dans les pleurs le vol de l'Espérance,
Sur les maux ressentis de toujours s'attendrir,
Et de chérir toujours d'autant plus sa souffrance
Que la perte fut vive et le malheur immense.

Quand le pêcheur, sauvé de l'écueil et des vents,
Se retrouve le soir dans son humble chaumière,
Qu'il voit autour de lui se presser ses enfants,
Curieux des dangers qu'affronte sa carrière ;
Alors, au coin de l'âtre, exauçant leur prière,
Il leur conte d'abord le calme du départ,
L'aurore avec la nuit dissipant le brouillard,
La gaîté du marin et sa chanson joyeuse,
L'espoir d'un prompt retour après la pêche heureuse,
La brise enflant la voile et sur les flots d'azur
L'horizon sans nuage et le ciel le plus pur. —
Déjà la terre a fui par la vague effacée.
Mais le vent tombe et meurt.... Sous la voile affaissée
L'esquif s'est arrêté dans un morne repos.
Là-bas voyez pourtant, comme un essaim d'oiseaux,
S'élancer de la mer ces nuages rapides :
Ils étendent leur vol sur les plaines humides ;
Le soleil pâlissant disparaît dans leur nuit,
Et sous un ciel de plomb la foudre éclate et luit.
Tel qu'un reptile affreux dont s'éveille la rage,
Le flot plus noir se gonfle et monte en mugissant ;
L'écume au loin blanchit l'abîme frémissant ;
Un sifflement aigu bruït dans le cordage,
Et la barque soudain, comme un rapide éclair,
Fuit devant la tempête et sillonne la mer. —
Puis il rappelle encor les lames bondissantes,
Leurs rauques hurlements, leurs cimes blanchissantes ;

Digitized by Google

Ici le frêle esquif dans un gouffre jeté,
Là, comme sur un mont, par le flot emporté ;
Et la voile en lambeaux et la vergue qui ploie,
Et l'abîme béant et le ciel qui foudroie,
Dans ce tumulte enfin nul abri, nul recours,
Mais sans cesse et partout, sans espoir de secours,
La mort, la pâle mort prête à saisir sa proie.

Ainsi des jours passés il remonte le cours.
Ainsi, goûtant l'oubli de l'heure qui s'envole,
Dans le cercle adoré qu'attendrit sa parole,
Des maux qu'il a soufferts le vivant souvenir
Prête un charme plus doux aux moments de loisir.

Les tempêtes du cœur ont ainsi leur histoire.
Dans la vie il est doux d'y revenir ainsi.
Il est doux dans les pleurs qu'arrache leur mémoire,
De voir auprès de soi s'attendrir un ami.

Mais cent fois plus heureux celui dont la parole
A celle qu'il aima fait verser quelques pleurs ;
Qui peut voir une larme, un regard qui console,
Dans les yeux où naguère il puisait ses douleurs !

Non, ne me dites pas que mes jours de souffrance
Là-bas n'éveillent plus le moindre souvenir ;
D'un oubli moins profond laissez-moi l'assurance,
Pour charmer le présent, pour dorer l'avenir.

Édouard D. L.

Digitized by Google

UNE SOMBRE HISTOIRE.

CHAPITRE I.

LE CONSEIL DES DIX ET LE DERNIER QUERINI.

Le Conseil des Dix ne fut d'abord qu'une commission d'enquête, chargée de rechercher les complices des Querini, ces hardis patriciens qui faillirent en une nuit renverser le gouvernement de Venise. Investi de pouvoirs sans limites, il devait avoir une existence de courte durée. Mais ceux qui le composaient, prirent goût à cette puissance dictatoriale et surent se rendre nécessaires en exploitant habilement la terreur. Le nouveau Conseil fut prorogé pour dix jours, puis pour un an; pour cinq ans, puis pour dix autres années encore. A l'expiration de ce terme, certain de sa force, il se fit déclarer perpétuel. En 1411, il gouvernait à son gré la république, nommant ou destituant les magistrats, élevant ou déposant le doge. Sûr de l'impunité, frappant au grand jour ou dans l'ombre, par lui-même ou par ses agents secrets, il enveloppait Venise dans un réseau de fer. Son ordre, obéi sans murmure, inspirait une égale frayeur au patricien et à l'homme du peuple; son nom, comme celui du génie du mal, ne se prononçait qu'à voix basse. Au milieu de cette foule soumise, quelques hommes audacieux avaient parfois tenté d'abattre ce pouvoir insolent, mais leurs desseins, découverts avant le jour d'exécution, étaient venus échouer contre l'implacable tribunal, et le sang de plus d'un noble avait rougi les dalles de la place St. Marc. Chose étrange! toujours de fiers descendants des Querini s'étaient mêlés à ces conjurations, et les sombres tyrans qui faisaient trembler l'État, ne se croyaient pas en sûreté tant qu'ils comptaient autour d'eux des représentants de cette famille proscrite.

Digitized by Google

Au moment où commence cette histoire, le Conseil des Dix était assemblé dans la salle du palais ducal, attenante à la chambre des tourments. Là, le front soucieux, étaient rangés autour d'une table couverte de terribles dénonciations, les plus puissants des patriciens de Venise. Ils gardaient un lugubre silence, impassibles aux cris d'angoisse qui, de la pièce voisine, parvenaient de temps en temps jusqu'à eux. Un huissier parut à la porte, s'avança sur un signe de celui qui présidait l'assemblée et déploya devant lui une feuille de parchemin.

— Des noms de populaires, dit le juge en y jetant les yeux, et pas un nom illustre !... mais cette plèbe n'est point assez hardie pour s'attaquer à nous, si elle n'avait des nobles pour appui... Qu'on redouble les tortures, continua-t-il, et que la souffrance arrache au patient des aveux plus complets !

— Mais, hazarda le sbire en s'inclinant, François Baldo est à l'agonie ; quelques moments encore et il aura cessé de vivre....

— Hâtez-vous donc de le pendre en compagnie de ses complices, s'écrièrent quelques patriciens, et qu'il ne soit plus parlé de cette misérable engeance.

— Ne vous y trompez pas, messeigneurs, reprit celui qui avait le premier rompu le silence. Les véritables chefs de la conspiration, quand vous les connaîtrez, vous inspireront moins de dédain. Tout à l'heure, lorsque je longeais les murs de S^t^. Marc, quelqu'un a murmuré près de moi : « prenez garde au dernier des Querini ! » Ce n'est pas la première fois que cette voix frappe mon oreille ; ce n'est pas la première fois que les mêmes avertissements me sont donnés. Prenez garde aux dernier des Querini ! c'est dans sa demeure qu'est le danger, c'est là qu'est la tête de l'hydre.

— L'un des nôtres est admis dans cette famille, observa quelqu'un; si des projets ambitieux s'y tramaient, il en eût été instruit.... Ne savons-nous pas déjà que Ruggier n'est pas le fils du vieux Paul ?

— Steno est jeune encore, répliqua un autre membre du sombre tribunal... et qui nous répond de Steno ?

— On m'accuse, je crois, dit l'ardent patricien, qui parut dans la chambre du Conseil.

— Et ce n'est pas sans cause. Des réunions suspectes ont lieu dans le palais Querini. Vous qu'on y voit souvent, répondez ! Devons-nous croire à une conspiration formée contre la république, contre nous ?

Digitized by Google

— N'en doutez pas : elle existe et j'en fais partie.

Tous les regards s'attachèrent sur le noble. Il reprit sans s'émouvoir :

— J'ai gardé le silence, et le coupable n'a point paru devant vous, car un éclat nous eût empêchés de connaître ses complices. J'ai gardé le silence, mais pour mieux vous servir : avant huit jours Paul Querini sera couché dans sa tombe.

— Qui nous l'assure ?

— Il est empoisonné !... Vous souvenez-vous, Maffei, d'une page de mes livres de comptes [1] qui vous a frappé ? Paul Querini s'y trouvait parmi mes débiteurs, et sous son nom j'avais tracé ces mots : « pour la mort de mon père. »

— Je m'en souviens, répondit l'interpellé.

— Eh bien ! avant huit jours, au bas du feuillet, j'écrirai de ma main : « il me l'a payée. [2] »

— Malheur à qui vous offense, Steno, murmura un vieux patricien ; votre laboratoire bien connu pourrait faire de sombres révélations...

— J'apaise l'ombre de mon père, répliqua Laurent Steno ; de mon père tué par la douleur, tué par un rival heureux.

— Mais ce rival, ce Paul Querini, a payé cher son amour partagé ; tous ses enfants sont morts à leur naissance et son épouse les a suivis dans la tombe... votre laboratoire n'en sait-il rien ?

Le jeune noble pâlit à cette question, comme si le remords l'avait mordu au cœur, et il répéta en balbutiant : j'apaise l'ombre de mon père...

— Vos seigneuries mettent en oubli les intérêts de la république, dit le président, qui avait dédaigné de prendre part à ces débats ; songeons à elle, avant de penser à nous.

Et ces nobles qui semblaient avoir dépouillé tout sentiment humain, ces patriciens dont la robe traînait toujours dans le sang, s'occupèrent avec une louable ardeur des affaires de Venise, lui consacrant leur pensée et leurs veilles, prêts à lui donner leur vie si le salut de l'état l'exigeait.

[1] Beaucoup de nobles exerçaient le commerce. A Venise ce n'était pas déroger.

[2] L'a paghata ; formule commerciale du temps.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

RIVAUX AU JEU, RIVAUX EN AMOUR.

Le Casino della città resplendissait de lumière ; ses fenêtres aux vitres coloriées projetaient leurs losanges de feu sur les dalles sombres du Rialto. Mélange de luxe asiatique et de luxe européen, l'élégante taverne était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de riches patriciens à Venise. Des pages empressés se croisaient dans tous les sens portant les sorbets et les urnes de vin de Chypre. Au choc des hanaps se mêlaient les voix avinées et le bruit des cornets roulant les dés sur les tables de marbre. Au milieu d'un groupe animé, un jeune homme aux traits pleins de distinction, aux manières aristocratiques, était le point de mire de tous les regards; le sujet de toutes les conversations. Les sequins s'amassaient autour de lui. A chaque instant, c'étaient de nouvelles exclamations de surprise, car à chaque instant de nouveaux caprices du hasard venaient favoriser le beau joueur. Fatigués de cette persistance du sort, ses rivaux allaient se retirer, quand un nouveau venu, qui depuis quelque temps suivait d'un air sombre les chances du jeu, se plaça devant le jeune patricien : c'était Laurent Steno.

— A nous deux ? messer Ruggier, dit-il en lui tendant la main. Ruggier répondit à cette politesse ; mais en touchant la main sèche et froide de Steno, il ne put s'empêcher de tressaillir... La partie s'engagea et les spectateurs silencieux et attentifs resserrèrent leur cercle. Aux premiers coups, la fortune de Ruggier chancela ; il perdit, il perdit sans relâche, sans trève. Les ducats disparurent avec la même rapidité qu'ils étaient venus. Quand son escarcelle fut vide, le jeune vénitien joua sur parole : il ne fut pas plus heureux. Sa vanité était intéressée dans la lutte ; après avoir gagné avec tant de bonheur, il ne pouvait céder au premier échec. Et puis le démon du jeu s'emparait de lui ; sa tête devenait brûlante, ses idées se confondaient. Il se sentait gagner par ce vertige qui pousse le joueur vers sa ruine, quand, par un effort soudain, il reprit son calme et sa raison.

— Tout ce que je possède est à vous, dit-il en reposant ses mains palpitantes sur son cornet renversé... presque tous les biens de ma mère... je n'irai pas plus loin.

Digitized by Google

— Vous reculez ! répartit Steno.

— Je m'arrête sur la pente fatale... un peu par épuisement : je n'ai plus que mon ombre à perdre.

— Et la villa Albana ?

— La villa Albana appartient à mon père...

— Eh ! votre père ne peut toujours vivre !

— Dieu lui donne de longs jours, répondit gravement le fils de Querini et il se leva de son siége. Cette dernière parole, comme le mot qui dégrise le buveur, lui avait fait tomber le voile des yeux, et il ne voyait plus dans Steno qu'un mauvais génie acharné à sa perte.

— Malheureux au jeu, heureux en amour, s'écria quelqu'un, lorsque Ruggier se fut éloigné. Les tendres aveux de Luizza Barbano vont le dédommager des rigueurs de la fortune.

— Croyez-vous qu'il soit véritablement aimé ? demanda Steno, et ses paroles s'échappaient une à une de ses dents serrées.

— Ce n'est plus un secret pour personne, lui répondit-on, et nous doutons que sur ce terrain le jeune Querini se laisse battre par vous aussi facilement qu'ici.

— Peut-être ! murmura le patricien, et il se mit à se promener dans la salle, distrait, agité, comme un homme qui hésite à prendre un parti. De temps en temps il s'arrêtait sur le seuil et jetait aux facchini et aux lazzarones, toujours campés devant le casino, des poignées de ducats gagnés au pauvre Ruggier. Quand il fut las de ce jeu et de ses pérégrinations intérieures, il se fit apporter son feutre empanaché et prit résolument le chemin suivi par son rival.

La demeure du docteur-physicien-astrologue Barbano avait un aspect de bon goût et d'élégance qui lui faisait honneur. Certes, elle ne pouvait se comparer aux palais des Querini et des Baudouer, mais comme eux, elle avait des colonnes et des escaliers de marbre, des jardins rafraîchis par l'ombre des platanes et les eaux du canal qui coulait à leur pied. Steno entra dans l'habitation du docteur sans se faire annoncer, et au risque d'être indiscret pénêtra dans les vertes allées du parc. En ce moment, assis sous un berceau d'orangers en fleurs, Ruggier et Luizza échangeaient de douces paroles et de doux regards. La lune, traversant lentement le ciel au milieu de son cortége d'étoiles, perçait de ses rayons d'argent la voûte fleurie qui recouvrait les deux amants, et les entourait d'une

Digitized by Google

molle clarté. Ruggier, retenant la main de Luizza dans les siennes, se laissait aller au bonheur d'être auprès d'elle ; mais, malgré lui, les idées sombres venaient l'assaillir et sa tête se penchait de plus en plus sur sa poitrine. Sa préoccupation ne put échapper à la fille du docteur.

— Ruggier, lui dit-elle avec un sourire à mettre en fuite les soucis, vous ai-je accueilli ce soir avec moins de joie que de coutume?

— Pourquoi cette question ?

— C'est que le chagrin vous gagne, Ruggier, malgré vos efforts et les miens pour l'éloigner.

— Cela est vrai, Luizza ; cette malheureuse partie du Casino della città me revient toujours dans l'esprit, avec la figure froide, impassible, de Laurent Steno...

— Eh ! qu'importent le jeu et la fortune, n'avons-nous pas notre amour ? Qu'importe un rival puissant, peut-il changer nos cœurs ?

— Parlez encore, rassurez-moi, Luizza ; car maintenant que je vous connais et vous aime, tout me fait peur : que deviendrais-je sans vous ?

Comme il achevait ces mots, un homme se montra à quelques pas du berceau d'orangers.

— Steno ! murmura le jeune patricien, Steno dans ces lieux ! c'est par trop d'audace !

— Calmez-vous, Ruggier, répondit Luizza à voix basse ; vous n'avez rien à craindre de lui !... Et la jeune fille, loin de se séparer de son amant, pencha avec un geste charmant sa tête sur son épaule. Un rival ordinaire en fût mort de dépit ; Steno se contint.

— Me pardonnerez-vous d'arriver ainsi à la male-heure et sans avertissement, demanda-t-il en s'inclinant devant la fille du docteur ; vous vous attendiez peu...

— Pardon ! interrompit Luizza ; nous parlions de vous...

— Pour en dire du mal ?

— Pas trop de bien, en effet...

— Hélas ! c'est mon lot : toujours malmené par les dames.

— Et bien traité par la fortune.

— Ah ! vous me rappelez un moment de bonheur ; mais messer Ruggier reprend ici sa revanche... N'importe ! je ne lui cèderai pas la victoire sans combat, je l'en préviens... La vie est un jeu, et le hasard la règle aussi... l'espérance nous trompe souvent, le bonheur,

Digitized by Google

que nous croyons avoir fixé, nous fuit à tire-d'aile... Qui peut compter sur rien, à Venise?... Tel qui s'endort riche et considéré, se réveille parfois pauvre et flétri; tel qui porte le nom le plus illustre de la république, sera peut-être demain reconnu pour un fils supposé, un enfant du ruisseau... Et le patricien après cette tirade, se mit à rire, comme Satan doit rire dans son domaine.

Ruggier pâle, glacé, baissait le front sans répondre. On eût dit que chaque parole de Steno venait le frapper au cœur. Luizza, craintive comme à l'approche d'un malheur, sentait toute sa confiance s'évanouir, et sa main se dégageait peu à peu de l'étreinte de son amant... Mais repoussant bientôt cette terreur vaine, elle reprit sa gaîté.

— Nous avions bien raison de ne pas faire votre éloge, messer Steno, dit-elle; vos paroles ont fait envoler nos rêves d'or; vos maximes n'ont rien de rassurant.

— La vérité est rarement réjouissante, répartit le patricien; qu'en dit l'illustre Querini?

Ruggier gardait obstinément le silence, et Luizza voulant mettre fin à une situation qui devenait embarrassante, parla de se retirer... En sentant le bras de la jeune fille s'appuyer sur le sien, le fils de Paul Querini revint à lui; il comprit le rôle ridicule qu'il avait joué et la colère commença à gronder dans son cœur.

Les deux gentilshommes sortirent ensemble de la maison du docteur. Ils cheminaient silencieux et sombres, et l'on eût facilement deviné à leur mine altière, que la première parole échangée contiendrait ou la menace ou l'injure.

Steno rompit la glace. — Par le ciel qui se couvre de nuages, vous avez depuis tantôt un air bien sinistre, Ruggier. Une perte de jeu peut-elle vous affecter à ce point, ou bien rêvez-vous une revanche?

— J'ai en effet une autre partie à vous proposer, grommela le fils de Querini, dont le courroux éclatait.

— Qu'avez-vous encore à perdre?

— Ma vie, Steno; ma vie contre la vôtre, acceptez-vous? Non pas à la lueur des bougies, mais là-bas dans l'ombre; non pas avec des dés, mais avec nos épées de combat.

— La partie n'est plus égale, objecta le noble en riant; je suis riche et vous... ruiné.

Digitized by Google

— Je suis aimé et vous... indifférent.

— Oui, mais la fortune maintenant ne fera-t-elle pas pencher la balance de mon côté ?

— Steno, vous insultez une femme, cela n'est pas du courage.

— Noble Querini, j'ai trois blessures et autant de duels sur le corps, et je professe la plus profonde estime pour les dames et pour Luizza en particulier.

— Steno, vous vous battrez ou je vous tuerai comme un chien.

— Reprenez votre calme : un duel entre nous est impossible ; j'ai promis mon bras à la cause de votre père, ce n'est point pour frapper son fils.

Mais Ruggier était dans un état d'exaspération qui ne lui permettait de rien entendre. Il avait tiré sa dague du fourreau, et sa raison semblait l'avoir abandonné.

— A demain ! dit Steno en échappant à l'étreinte de son rival.

— L'un de nous ne verra pas le soleil de demain.

— Allons, vous êtes fou !

— Oh ! c'est donc moi qui dois mourir, s'écria Ruggier et, jetant son poignard, il s'éloigna à grands pas.

En ce moment, un homme masqué qui glissait comme une ombre le long de la muraille, s'en détacha tout à coup, leva le bras et Steno tomba baigné dans son sang. La nuit était devenue noire et orageuse ; les rues étaient désertes ; le bravo poursuivit tranquillement sa route. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE III.

SOUPÇONS.

— Au diable, l'étourdi ! s'écria le médecin-physicien-astrologue Barbano, que le jeune Querini venait de heurter dans sa course.

Tous deux s'arrêtèrent un moment pour rétablir leur équilibre ébranlé et se regardèrent en face. Le docteur reconnut le fils de Paul Querini, mais celui-ci dont le regard était égaré, poursuivit précipitamment sa route.

— Que veut dire ceci ? continua Barbano, depuis longtemps prévenu contre Ruggier. C'est bien le fils de Paul Querini, et dans

Digitized by Google

un tel désordre !... Il doit y avoir ici du sang répandu : quelqu'un ici a besoin de mon ministère... Ce disant, le médecin s'avança, sa lanterne à la main, vers l'endroit que Ruggier semblait fuir. Des gémissements étouffés lui apprirent qu'il ne se trompait pas : un jeune homme mourant gisait sur le pavé... Le vieillard appela à l'aide, courut frapper aux portes voisines et revint bientôt avec deux manants qui transportèrent le blessé chez lui.

Cependant Ruggier errait par les rues de Venise, ainsi qu'un insensé : le hasard plutôt que sa volonté le ramena vers son hôtel. Il monta dans sa chambre et se jeta anéanti sur un siége.

— Malheur, malheur ! s'écria-t-il ; ce Steno est mon mauvais génie : il paraît, et ma fortune passe entre ses mains ; il parle, et mon bonheur s'évanouit !... Ah ! qui me délivrera de cet homme ?...

— Moi ! répondit une rude voix qui partait du coin de la cheminée.

— Qui a parlé ? demanda Ruggier en se levant d'un bond.

— Votre serviteur, Géronimo ! Et par le corps de Bacchus, il commençait à perdre patience...

Celui qui le prenait sur ce ton, était un homme du peuple, aux traits accentués et durs ; l'inflexibilité de son âme se reflétait sur sa figure. On devinait en le voyant que le robuste pêcheur exécutait ses résolutions, quelles qu'elles fussent, et reculait peu devant les obstacles. Il était drapé dans un vieux manteau taché de vin, et fièrement campé sur son fauteuil.

— Je devais vous voir aujourd'hui, murmura Ruggier : vous m'apparaissez chaque fois qu'il m'arrive malheur.

— Vous êtes injuste, noble Querini ; car je viens vous apporter une bonne nouvelle...

En prononçant ce nom de Querini, l'homme du peuple avait souri avec amertume ; les joues pâlies de Ruggier s'étaient légèrement colorées...

— Le seigneur Steno a cessé de vivre, continua le pêcheur.

— Et comment a-t-il péri... parlez !

— Eh ! qu'importe !

— Qu'importe ? vous ne savez donc pas tout ce que je souffre déjà... portant un nom qui n'est peut-être pas le mien, toujours menacé du deshonneur.... Ah ! croyez-moi, il est affreux d'être forcé de feindre, de composer sans cesse avec la honte. S'il est vrai que vous soyez mon père, vous eussiez mieux fait de me laisser

Digitized by Google

dans le rang où je suis né : j'eusse vécu obscur, mais j'aurais trouvé le bonheur ; tandis que ma vie n'est qu'un long supplice.

— Mais n'avez-vous pas été forcé d'accepter cette position ? D'autres vous l'ont imposée, supportez-la avec courage ; l'avenir vous promet des jours plus doux.

— Eh ! pourrais-je jamais apaiser le cri de mon cœur... Renoncez à vos projets...

— Mais, vous n'y songez pas ! renoncer au prix de tant d'efforts, perdre le rang, la richesse...

— Et l'amour de Luizza, murmura Ruggier accablé. Mais, continua-t-il, en s'engageant dans la ruse, on marche vers le crime...

— Vos mains resteront pures.

— Le châtiment retombera sur moi. Prenez-y garde, c'est bien assez de mes remords.

— Il fallait que Steno disparût...

— Vous l'avez frappé !...

— Il en savait trop : votre sort était entre ses mains, et il était votre rival. Avez-vous donc oublié les paroles qu'il prononçait ce soir, dans les jardins du docteur Barbano ?... au pied de l'escalier baigné par les flots du canal, un pêcheur l'écoutait, couché dans sa barque... c'était moi... l'imprudent ! tandis qu'il vous menaçait, il dictait son arrêt...

— Oh ! retirez-vous ; votre audace m'effraie, vos excuses m'indignent, continua Ruggier ; comment supporter maintenant le regard du vieux Paul ?

— Eh ! que nous fait ce patricien sans cœur ? Je veille sur mon fils.

— Retirez-vous, vous n'êtes pas mon père !

— Osez interroger, le docteur Barbano...

— Tout espoir m'est donc ôté !

— Non, non ; malgré vous-même, j'assurerai votre bonheur.

Géronimo sortit à ces mots.

— Que disait cet homme ? demanda Paul Querini qui parut à la porte opposée.

Il avait entendu du bruit dans la chambre de son fils, et quoique faible et malade, il avait quitté son fauteuil pour connaître la cause de cet éclat.

Digitized by Google

— Quelle imprudence, mon père! fit observer Ruggier reprenant soudain son sang-froid. Souffrant comme vous l'êtes, à quoi bon vous exposer ainsi?

— Ce Géronimo parlait de son fils, je crois... vous et moi, nous étions mêlés à tout cela...

— Cet homme est insensé, il ne sait ce qu'il dit.

— Oh! mes soupçons, mes soupçons! continua le vieux patricien à voix basse; seraient-ils fondés?

Ruggier s'empressa de soutenir son père et le ramena vers son appartement.

CHAPITRE IV.

LE FILS DE GÉRONIMO.

Pour que le lecteur comprenne mieux la scène qui vient de se passer, nous allons reprendre d'un peu plus haut le récit de cette histoire.

On pleure aussi sous les lambris dorés; sous la soie et le velours il est des cœurs qui saignent. Vingt ans avant l'époque où nous sommes arrivés, dans une chambre décorée des merveilles du luxe, une femme noble, jeune et belle, souffrait de toutes les douleurs d'une mère. Le ciel aussi la traitait avec une incroyable rigueur : tous ses enfants mouraient à leur naissance et ne semblaient ouvrir les yeux à la lumière, que pour les fermer dans la tombe. Soulevant sa tête brûlante de dessus l'oreiller de satin, pour la vingtième fois elle interrogeait le docteur sur le sort de son fils.

— Il est mort, n'est-ce pas? disait-elle; mort comme les autres, sans répondre à l'étreinte de sa mère.

— Madame, soyez forte et espérez, tout n'est point encore perdu, répondit messer Barbano qui, debout à la fenêtre, les yeux fixés sur la grille dorée du palais Querini, donnait depuis quelques temps des signes d'une grande impatience. Enfin par un mouvement brusque, il laissa retomber la tenture de moire et vint prendre, près du lit, son feutre pointu et sa canne à bec d'ivoire. Et tout en descendant l'escalier de marbre, il se disait :

— Qui peut donc retenir Marie?... allons! il faut tenter sur elle un dernier effort; s'il échoue, que Dieu nous soit en aide, j'aurai épuisé toutes les ressources humaines... L'enfant est mort, il reste

Digitized by Google

à sauver la mère, que son désespoir va tuer. Il n'est plus pour elle qu'un seul moyen de salut, celui de substituer un fils de manant au fils du noble patricien. Quelle tache à l'écusson des Querini ! mais qui se doutera jamais de mon subterfuge ? Allons, dottore Barbano, je crois que vous hésitez : il faut sauver la riche patricienne, à tout prix il faut la sauver... Votre conscience d'ailleurs ne peut rien vous reprocher, puisque cette ruse va vous coûter une bourse d'or : Hippocrate et Marguerite Orsini vous la rendent !

Le médecin prit une rue tortueuse et s'arrêta bientôt devant une maison de chétive apparence.

— Eh bien ? dit-il à la jeune femme qu'il trouva accoudée près du foyer éteint; avez-vous oublié nos conventions et vos promesses ? préférez-vous donc à mes offres la misère où vous êtes plongés, vous, votre époux malade et votre nombreuse famille !

— Assez, docteur ! l'enfant est là, répondit la pauvre mère, en indiquant un misérable berceau d'osier appuyé contre le mur humide et nu; l'enfant est là, emportez-le !... Et comme brisée par cet effort, elle s'affaissa sur elle-même et se mit à sangloter.

— Mon Dieu ! observa messer Barbano, je ne comprends pas vos larmes. Votre fils, voué au travail et à la douleur, change tout à coup de fortune; la richesse, les soins attentifs vont lui être prodigués; pourquoi vous attrister ? Votre sort va changer, continua le docteur en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, qu'il déposa sur la table boiteuse.

— Oui, et mes autres enfants vont avoir du pain, murmura la pauvre femme : c'est là mon seul motif, c'est là ma seule excuse.

L'émotion gagnait le docteur. Pour couper court à toute objection, il se dirigea vers le berceau, prit le nouveau-né dans ses bras et gagna la porte. Mais à ce moment, Marie se leva furieuse avec un cri de lionne, et se précipita vers lui.

— Non, non ! c'est impossible ! s'écria-t-elle et arrachant son fils des mains du médecin effrayé, elle pressa la petite créature sur sa poitrine et la couvrit de baisers. Le mouvement fut si inattendu, si prompt, que messer Barbano perdit un moment le fil de ses idées. Marie lui avait remis la saccoche en reprenant son enfant. Le noble disciple d'Hippocrate eût bien voulu se fâcher : il l'essayait en vain. Il cherchait une formule d'indignation et de colère, il ne trouvait que des mots d'approbation et d'éloge.

Digitized by Google

— Mais, dit-il enfin, en souriant malgré lui de la tournure de sa phrase : pas d'enfant, pas d'argent!

— Plutôt toujours souffrir, murmura la jeune femme.

— Pas d'argent, la misère, reprit le tentateur.

— Soit; éloignez-vous!

— C'est une résolution prise, tu refuses cet or?

— Oh! laissez-moi!

— Tu gardes ton enfant?

Marie, pour toute réponse, pressa son fils contre sa mamelle frémissante.

— Garde donc les deux, répartit le docteur vaincu, et il laissa sa bourse sur les genoux de la bonne mère.

Messer Barbano avait cédé à un mouvement du cœur. Dans la rue, il pensa à l'épouse de Paul Querini, qui, faible et mourante, allait infailliblement succomber en apprenant la mort de son fils, et il revint.

Quand il rentra, Géronimo, l'époux de Marie, était auprès d'elle et comptait avidement l'or laissé par le docteur. A l'aspect de celui-ci, le pêcheur comprit tout et trembla. — Ces femmes, dit-il, ont plus de cœur que de raison; elles ne comprennent pas qu'on veut le bonheur de leurs enfants : allez, docteur, Marie va vous suivre.

Barbano s'attendait à une nouvelle lutte, il fut tout surpris de voir les choses prendre une tournure aussi satisfaisante. Il jeta un regard à la dérobée sur Marie. Elle se taisait, domptée par la terreur que lui inspirait son mari, mais de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Ne prenez nul souci de cette petite créature, murmura-t-il; un jour vous la reverrez heureuse, bien heureuse sans doute. Cela dit pour apaiser sa conscience et la douleur de Marie, il partit en déposant sournoisement une seconde bourse dans un coin de la fenêtre.

Marie suivait le docteur, mais son cœur se fondait en larmes; au moment de se séparer de son dernier né, son amour de mère se réveillait avec une force irrésistible. Cet enfant, il lui semblait qu'elle l'aimait plus que tous les autres à la fois. Pour le conserver, elle eût abandonné époux, famille, patrie. Parfois, désespérée, folle, la pensée lui venait de se jeter avec lui dans le premier canal qui s'offrirait devant ses pas... Mais le docteur marchait à ses côtés et ne la quittait pas du regard.

Digitized by Google

Arrivé au palais Querini, il traversa silencieusement les corridors et s'arrêtant devant une porte qu'il ouvrit :

— Déposez ici votre enfant, dit-il à Marie, et emportez le cadavre... Puis, poursuivant sa route, il se dirigea vers l'appartement de Marguerite Orsini : il était temps. La jeune mère inquiète appelait à grand bruit ses femmes, prudemment éloignées par messer Barbano.

— Docteur, dit la noble patricienne en l'apercevant; je sens que la force m'abandonne ; une dernière fois laissez-moi voir mon fils, vivre s'il vit, ou mourir avec lui.

Avant de céder à son désir, le médecin jeta sur elle un regard profond : la vie semblait en effet la quitter rapidement. Il courut prendre l'enfant qu'il croyait celui de Marie, et l'apportant sur le lit de la jeune femme : — Madame, dit-il, revenez à l'espoir, votre fils est sauvé !

La malade se leva sur le coude, et regardant le médecin, elle murmura après un pénible silence :

— Docteur, ne cherchez pas à me cacher la vérité, on ne trompe pas les mourants : est-ce bien là mon fils?

Messer Barbano se troubla et n'eut pas la force de répondre. Le ciel donne-t-il aux mères le pouvoir de lire dans nos cœurs? pensa-t-il.

— Éloignez cet enfant, continua Marguerite Orsini, frappée de l'embarras du docteur, sa vue me fait mal : éloignez-le d'ici, il a du sang au front!... Et laissant retomber sa tête en délire, elle devint d'une pâleur livide.

Le médecin effrayé agita toutes les sonnettes de l'appartement; aidé des suivantes de la patricienne, il épuisa toutes les ressources de l'art pour la rappeler à la vie ; mais elle avait fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

Un jour plus tard, Paul Querini se présentait tout poudreux devant le docteur. Une mission secrète l'avait longtemps retenu loin de Venise : il arrivait enfin.

— Et Marguerite? demanda-t-il.

Barbano montra tristement le ciel, et les valets en deuil.

— Mais mon enfant, au moins, mon enfant m'est resté!...

Le médecin n'eût pas le courage de frapper d'un second coup le cœur du patricien, en lui découvrant la ruse. Il l'entraîna vers le berceau où dormait le nouveau né, et d'une voix mal affermie :

Digitized by Google

— Voilà votre fils, balbutia-t-il.

Paul Querini, tomba à genoux et remercia le ciel d'avoir placé ainsi la consolation auprès de la douleur. Le docteur s'était détourné pour cacher sa rougeur et les deux larmes qui roulaient dans ses yeux.

L'enfant reçut le nom de Ruggier. Entouré de soins affectueux, il grandit dans l'hôtel des Querini; il était la seule consolation, la seule joie du vieux Paul, quand son caractère changea tout à coup. Il devint sombre, inquiet, taciturne; à son affection pour son père succéda une froide contrainte. Le vieux patricien s'étonna, s'affligea de cette triste métamorphose, et voulut en pénétrer la cause... Les visites nocturnes et souvent répétées de Géronimo, le pêcheur, les paroles imprudentes échappées à l'homme du peuple et rapportées au vieillard le jetèrent dans un doute affreux. La scène que nous avons esquissée et dont il avait écouté la fin, vint réveiller ses soupçons : ils devaient bientôt se changer en certitude.

CHAPITRE V.

LE TESTAMENT.

Chaque jour le docteur Barbano passait une heure au palais Querini. Quand il vint y faire sa visite accoutumée, son front était soucieux et sillonné de rides. Il s'assit sans mot dire au chevet du patricien et ce fut le malade qui, le premier, lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Pardon, messer, pardon ! s'écria-t-il... mais de graves pensées me préoccupent.

— Qu'avez-vous appris?

— Rien de bon... François Baldo a été trahi et son corps inanimé est accroché au pilier rouge du Palais-Neuf.

— C'est un malheur, répartit le noble; mais il n'a pu révéler ni notre nom, ni nos projets... Il savait seulement qu'un parti puissant le soutiendrait dès qu'il aurait frappé le premier coup.

— Oh! de tristes pressentiments me poursuivent, reprit le docteur. Tout ceci doit avoir une issue fatale... Entre le Conseil des Dix et nous, c'est une guerre à mort : il a proscrit les Querini et il me semble toujours entendre marcher dans l'ombre, autour de vous, quelqu'un de ses agents... Et puis, qui sait?...

Digitized by Google

— Qui sait si j'atteindrai le jour fixé pour écraser ce pouvoir odieux, n'est-ce pas? interrompit le patricien... Le mal qui me dévore (et le vieux Paul mettait la main sur sa poitrine), redouble avec ma faiblesse... Oh! mourir au moment de voir se réaliser une espérance de vingt années, c'est affreux!

Le docteur baissa tristement la tête.

— Mais qu'importe! si je succombe à l'œuvre, un autre prendra ma place et accomplira ma vengeance.

— Et qui donc?

— Mon fils, Ruggier!

— Ruggier, répéta Barbano, Ruggier est bien jeune pour lui confier une telle mission... Steno...

— Le père de Steno était mon ennemi, et, à Venise, la haine se transmet avec le sang.

— Oui, vous avez offensé son père... mais depuis le jour où vous avez obtenu celle qui lui était promise, tant de revers vous ont frappé coup sur coup, que votre douleur a désarmé le fils irrité, et qu'il vous a tendu la main... Ah! vous pouviez accepter son affection : celle-là du moins était sincère... Si vous aviez vu avec quelle chaleur il épousait nos querelles et promettait de venger nos affronts; si vous l'aviez entendu appeler le châtiment sur la tête des oppresseurs de Venise, vous n'auriez plus douté de son cœur...

— Dieu nous sauve si Steno nous trahit!

— Eh! c'est Dieu qui l'a conduit vers nous. Au premier mot d'une conspiration formée contre le Conseil des Dix, il avait voulu y prendre part : il eût été notre guide, il connaissait les détours du palais ducal. Grâce à lui nous aurions vu face à face ces juges invisibles... Il n'y faut plus songer.

— Comment?

— Hier Steno a été lâchement assassiné.

— Ruggier le remplacera.

— Eh! c'est sous les coups de Ruggier que Steno est tombé!

— Oh! des preuves, des preuves! s'écria Paul Querini.

— Steno mourant l'accuse...

— Son père était mon ennemi... je ne puis condamner mon fils.

— Eh bien, parlons de Ruggier, murmura messer Barbano. Vous connaissez son caractère; tantôt sombre, tantôt violent, il fuit le monde ou se jette dans les écarts de la passion, comme s'il cherchait

Digitized by Google

à étouffer le remords. Froid, embarrassé devant vous, rarement il vous a laissé voir l'affection d'un fils...

— Seul j'ai le droit de m'en plaindre, interrompit tristement le vieux patricien.

— Paul, continua le docteur de plus en plus sombre, n'est-il pas des enfants qui désirent avec trop d'ardeur des richesses que la mort de leurs proches peut seule leur donner; n'en est-il pas qui hâtent par un crime un héritage trop lent à venir?

— Que voulez-vous dire, docteur?

— Je veux dire qu'on respire ici une odeur de poison...

— Malheureux! la passion vous égare... Non, non, un tel forfait n'est pas possible!... Je vous réponds du cœur de Ruggier.

— Vous m'en répondez! reprit le médecin avec un sourire amer; eh! bien, connaissez toute la vérité. Ruggier n'est pas votre fils, c'est celui de Géronimo... tous deux vous trompent de concert... Pour sauver votre épouse mourante, j'ai substitué à votre fils mort un enfant du peuple plein de santé et de force; plus tard craignant de redoubler vos douleurs, je n'osai vous révéler ce terrible secret... Je fus coupable comme eux...

— Assez, assez! murmura Paul Querini dont le front devint plus pâle que de coutume... le voilà ce fatal mystère que j'avais pénétré en partie... Je tremblais de voir : vous m'avez arraché le bandeau des yeux.

— Oh! pardon! s'écria le docteur frappé de la profonde douleur du vieillard; j'aurais dû me taire... et vous allez me haïr...

— Non, non; votre intention, à vous, fut pure comme votre cœur... un homme jeté dans ma noble famille entache l'honneur des Querini; vous me le signalez au risque de vous perdre... c'est bien... Moi seul, je manque de courage, docteur, continua le malade en laissant éclater ses sanglots : c'est qu'il est affreux de voir briser sa dernière espérance; c'est qu'il est affreux de trouver un étranger, un misérable, dans le fils qui avait toute notre affection!...

Le docteur était accablé; en parlant, il avait cru céder au devoir; il s'effrayait maintenant du mal qu'il avait fait. Après tant de coups, le vieux Paul avait besoin de repos, de solitude; messer Barbano cependant ne pouvait se résoudre à le quitter : le patricien le congédia.

Digitized by Google

— Je vous reverrai demain, lui dit-il; allez en paix, je ne puis vous en vouloir.

Le docteur pressa sur son cœur la main du noble vieillard et se retira.

A quelque temps de là, Paul Querini était assis devant son secrétaire et traçait sur un parchemin ses dernières volontés. Le docteur, pâle et triste, occupait un fauteuil auprès de lui ; un valet se tenait debout au fond de la chambre. Il régnait un silence solennel dans le riche appartement et l'on entendait la plume glisser en criant sur la feuille de vélin. Quant le vieillard eut tracé son nom au bas de la page, il la plia, et y mit le sceau de ses armes. En relevant la tête, il aperçut le valet qui semblait attendre ses ordres. Surpris et mécontent, du doigt il lui indiqua la porte et l'homme disparut.

— Ces valets sont nés pour épier les secrets de leurs maîtres, murmura-t-il. Docteur, assurez-vous que nous sommes seuls...

Le médecin se convainquit que la porte était bien close.

— Ceci est mon testament, continua Paul Querini. Je laisse et mon nom et mes biens à Stella Baldo, pauvre enfant que je repoussai sans pitié loin de moi. Il y a dix ans, lorsque sa mère expira victime peut-être de mon lâche abandon, elle disparut de Venise. Mais vous la retrouverez, docteur, j'en ai l'assurance; je vous aiderai de tous mes souvenirs, de tout mon pouvoir dans cette active recherche. A ma mort, qui, je le sens, ne se fera pas attendre, vous trouverez mes dernières volontés dans une cachette de fer, masquée par ce portrait. Et le vieillard désigna un tableau qui représentait un de ses nobles ancêtres. — Jusqu'à ce jour, continua-t-il, soyez muet sur mes dernières résolutions.

Barbano s'inclina silencieusement.

CHAPITRE VI.

AMOUR ET DÉVOUEMENT.

Cependant Ruggier s'effrayait de l'abîme entr'ouvert sous ses pas. De sombres pressentiments venaient l'assaillir. Il lui semblait que chacun lisait dans son cœur, sur son front, et que le jour n'était pas loin où sa honte éclaterait aux yeux de tous. Paul Querini ne

Digitized by Google

l'accueillait plus qu'avec une froideur glaciale ; un singulier sourire errait sur ses lèvres pâlies quand son fils lui donnait le nom de père. Messer Barbano évitait avec une frayeur visible le jeune patricien. Luizza même, la fille chérie du docteur, elle à qui Ruggier se rattachait avec un nouvel amour, Luizza le fuyait aussi et refusait de répondre à ses messages... Quelle était donc la cause de ce changement soudain, de cette aversion qui grandissait autour de lui ? La cause, il la devinait ; son fatal secret était connu. Ruggier frissonnait à cette pensée, une indicible terreur s'emparait de lui.

— Mais ce supplice ne peut durer, s'écria-t-il enfin. Plutôt la vérité, la vérité qui tue !... Luizza me la dira tout entière : elle ne peut avoir étouffé cet amour que j'ai lu dans ses yeux.

La fille de Barbano était dans son oratoire, quand Ruggier pénétra jusqu'à elle : les valets, malgré les ordres rigoureux du docteur, n'avaient osé lui fermer l'entrée des appartements. Luizza agenouillée devant son prie-dieu, la tête appuyée sur les pieds du Christ d'ivoire, semblait absorbée dans une ardente prière et le nom de Ruggier revenait souvent sur ses lèvres...

— Luizza, murmura le jeune homme, je suis près de vous ; je viens vous demander les motifs d'une rigueur imméritée...

— J'obéis à l'ordre de mon père, répondit Luizza en levant sur Ruggier ses yeux remplis de larmes... Depuis quelque temps sa sévérité redouble, son air sombre m'épouvante...

— Oh ! confiez-moi ce qu'il vous dit, reprit le patricien, que je sache si je dois vivre ou mourir.

— Eh bien ! à l'en croire, Ruggier, il faut renoncer à notre amour.

— C'est renoncer au bonheur...

— Notre union est désormais impossible... Vous n'êtes plus digne de nous...

— Si pour mériter votre amour, interrompit Ruggier, il suffit des sentiments les plus purs, du plus noble dévouement, je puis aspirer à vous, Luizza... si pour obtenir votre main, il faut un nom illustre et la richesse... non, je ne suis plus digne de vous... Rappelez-vous les paroles de Laurent Steno, ces paroles qui ont jeté l'effroi dans mon âme : elles se sont réalisées : l'homme qui brillait au premier rang, va peut-être tomber au dernier ; celui qui portait un nom envié de tous, n'est plus qu'un enfant du peuple...

— Mais l'enfant du peuple porte un noble cœur, répondit Luizza

Digitized by Google

avec exaltation ; mais nulle tache n'a flétri son honneur, nul crime n'a souillé ses mains, n'est-ce pas ? Eh ! bien, rien n'est changé.., rang, fortune, qu'importe ? Ce n'est point cela qui m'attirait vers vous, Ruggier : pauvre ou riche, vous ne me verrez point changer... devant Dieu qui nous écoute, quoi qu'il arrive, je vous promets de n'être point à un autre !..

— Vous êtes une sainte et noble fille, dit Ruggier ému jusqu'au fond de l'âme. Mais je ne dois pas accepter un semblable sacrifice... Le mystère qui m'entoure va se dissiper bientôt, je le sens. Si j'ai été le jouet d'une fatale erreur, si le sang des Querini coule dans mes veines, alors le fils du vieux Paul jure aussi de vivre pour vous, Luizza... mais si tombé du faîte, la risée et l'insulte m'attendent, vous ne partagerez pas ce sort affreux, aucun serment ne peut vous lier à une pareille infortune.

— C'est dans le malheur que le cœur se révèle : s'il vous frappe, il me trouvera près de vous... Mais nos craintes sont peut-être chimériques...

— Nous le saurons bientôt...

— Espoir !

— L'espoir est un leurre, Luizza !.. Adieu !

— Adieu, mais non pour toujours... nous nous reverrons ?

— Peut-être là-haut !

Et le jeune homme s'éloigna.

Non loin de son hôtel, Ruggier rencontra Géronimo.

— Je vous cherchais, dit l'homme du peuple, soucieux et sombre.

— Que me voulez-vous encore ?

— Écoutez-moi, continua le pêcheur : il s'agit de votre fortune, de votre nom dont on veut vous dépouiller. Paul Querini a signé, il y a huit jours, l'acte qui vous déshérite... un de ses valets m'a tout confié. Le noble sait maintenant que vous n'êtes pas son fils, grâce au docteur sans doute, grâce à mes imprudences peut-être, misérable que je suis ! — Et le père de Ruggier se meurtrissait la poitrine. — Mais le mal est fait ; s'il faut tout mon sang pour le réparer, continua-t-il, avec un attendrissement dont on ne l'eût pas cru capable, disposez de moi, Ruggier : dites un mot, et je frappe ou me dévoue.

Le patricien tressaillit. — Oh ! cet homme ne me trompe pas, pensa-t-il, cet homme est bien mon père. Puis il dit avec émotion :

Digitized by Google

Géronimo, je vous remercie ; peut-être un jour aurai-je besoin de vous.

— J'attends votre ordre, et je suis prêt.

— Encore une fois, merci ! répondit le jeune homme qui semblait avoir pris une sombre résolution.

CHAPITRE VII.

MORT DE PAUL QUERINI.

Ruggier était à peine de retour chez lui, qu'un valet vint l'appeler de la part de Paul Querini. Ruggier se hâta de se rendre auprès du vieillard. Le noble patricien paraissait plus faible et plus souffrant que de coutume. A l'approche de son fils, il se releva péniblement sur le coude et fixa longtemps son regard sur le jeune homme. En voyant la noble figure de Ruggier, ce front déjà flétri par la douleur, il sentit tous ses soupçons se dissiper soudain. Une voix secrète, puissante comme le cri de la nature, s'élevait du fond de son cœur pour celui qu'il allait condamner.

— Ruggier, lui dit-il, de graves accusations pèsent sur vous et je ne puis y croire... Non, vous n'avez pas désiré ma mort, non, vous n'avez point trempé vos mains dans le sang !

— Ma pensée et mon cœur sont purs, répondit le jeune patricien, je le jure devant Dieu et devant vous... mille fois j'ai voulu vous faire un pénible aveu, mille fois la force m'a manqué... Je ne suis point votre fils, me dit-on ; comment expliquerai-je donc ce que j'éprouve en votre présence ; ce respect, cette affection dont je suis pénétré devant vous, cette tristesse qui me saisit au spectacle de vos souffrances ?

Paul Querini laissait parler Ruggier : il écoutait avec bonheur cette voix sincère et franche. Au moment suprême, car la mort était à son chevet, un rayon divin, bannissant ses doutes, lui montrait l'innocence du jeune patricien... Le docteur et Steno se trompaient... peut-être Ruggier était-il son fils... A cette pensée, les entrailles du vieux Paul s'émeuvent : non, il ne rejettera pas, pauvre et nu, dans la foule, cet enfant habitué au luxe ; non, il ne condamnera pas, sans l'avoir entendu, ce fils dévoué ; et ses dernières dispositions, ce testament funeste, il va l'anéantir... Mais

Digitized by Google

le progrès du mal ne lui laisse pas le temps d'exécuter son projet ; sa faiblesse devient extrême, ses phrases restent inachevées ; ses bras qu'il soulève retombent languissants sur sa couche, et il expire désespéré dans les bras de Ruggier.

Le jeune homme resta longtemps accablé auprès du corps inanimé de son père. Puis enfin il se souvint de son ordre suprême : il y allait de son honneur, de son avenir : il fit taire sa douleur... Le vieillard mourant a indiqué un portrait suspendu à la muraille... derrière le panneau, peut-être, une cachette renferme le testament dont il parlait... par un autre mouvement le vieux patricien a semblé désigner son chevet : une clef s'y trouve, Ruggier s'en saisit, court au portrait qu'il soulève... Une armoire de fer est là ; elle est bientôt ouverte : ô terreur ! la cachette est vide... Des sceaux brisés, une enveloppe en lambeaux tombent aux pieds du jeune patricien...

— Bravo ! noble descendant des Querini, s'écrie le docteur qui vient de pénétrer dans la chambre de deuil, et ne peut douter un moment que Ruggier n'ait détruit le testament du vieux Paul... Poursuivez ! il n'est plus qu'un témoin de vos crimes, un vieillard, finissez-en avec lui, frappez !.. vous reculez !

— Tout m'accuse, murmure le jeune patricien attéré.

— Voilà donc votre reconnaissance pour celui qui vous éleva ! à peine il a fermé les yeux, et vous insultez à sa mémoire ! Là, devant son cadavre, vous bravez sa dernière volonté : vous avez commencé par le meurtre, vous finissez par le vol !..

— Qui parle de meurtre et de vol ?..

— Oui, niez maintenant, poursuit le vieillard ; fils de Géronimo, il manquait à vos crimes et la lâcheté et le mensonge.

— Oh ! c'est trop de malheur et de honte, s'écrie Ruggier et il quitte désespéré cette chambre funeste... il sentait son cœur se rompre et sa raison s'égarer...

Le docteur s'approcha du lit du vieux Paul :

— O mon maître et mon ami, murmura-t-il, du haut du ciel où tu m'entends, pardonne-moi de ne point avoir mieux veillé sur le dépôt que tu m'avais confié. Tout à l'heure encore je m'occupais de ton dernier désir : je cherchais cette Stella que tu éloignas de toi, cette enfant qui eût été aimante et dévouée... Pardonne et inspire-moi ! dois-je révéler à tous la conduite de l'infâme ?...

Digitized by Google

Scandale inutile et qui rejaillirait sur ton nom !.. quelle preuve puis-je apporter ? seul je connais le fatal secret, seul j'ai été témoin du crime. Steno, frappé par le fils de Géronimo ou par son ordre, va mourir peut-être... Mais Ruggier, assassin et parricide, évitera-t-il le châtiment mérité ?... non ; j'irai trouver les magistrats de Venise : ils savent punir sans éclat, ils frapperont dans l'ombre comme le meurtrier : j'irai leur demander justice.

Des valets qui survinrent vers le soir, trouvèrent le médecin encore agenouillé près du lit du vieux Paul.

. . . . . .

Que faisait Ruggier pendant ce temps ? Ruggier pensait à mourir. Une espèce de fatalité s'acharnait à sa perte : il le sentait. Au moment où il croyait se soustraire à la honte, le docteur avait paru comme l'homme du destin, et lutter avec lui semblait inutile, insensé. Il valait mieux en finir avec la vie. Le soir était venu et le jeune patricien, roulant dans sa tête son sinistre projet, marchait à grands pas sur le sable de la mer. Un homme s'arrêta en le voyant passer, le reconnut et le suivit : c'était Géronimo.

— Eh bien ! Seigneur, dit-il, le moment d'agir ne viendra-t-il pas ?

— Il est venu, répondit le patricien, d'une voix sombre.

— Je suis prêt... le vieux Paul Querini ?

— Est mort.

— Le testament ?

— Disparu !

— Victoire alors ! s'écria le pêcheur en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Ruggier resta un moment sans répondre. — Un homme sait tout, dit-il enfin, et cet homme peut me perdre...

— Oh ! c'est le médecin, j'en suis sûr, grommela Géronimo ; comme le génie du mal, c'est lui qui vint nous tenter de son or : il vous jeta dans cette famille, pourquoi veut-il maintenant vous en chasser ?..

— Parce qu'il sait tout, vous dis-je ! Il parlera.

— On peut l'en empêcher.

— Par quels moyens ?

— C'est mon secret ; enseignez-moi seulement où je trouverai messer Barbano, et je vous réponds de son silence.

— Pas de violence au moins, plus de sang !

Digitized by Google

— Soyez tranquille...

— Le docteur est encore au palais Querini, continua Ruggier, sans pénétrer le dessein du pêcheur.

— Tout va bien !.. Seigneur, demain vous n'aurez plus de crainte : nul ne songera à vous contester le nom et la fortune des Querini ?

— Dieu le veuille, murmura le jeune homme, qui se remit à espérer ; vous serez alors véritablement mon père.

Géronimo s'éloigna heureux, tout fier de cette affectueuse parole, et en se dirigeant vers le canaletto au bord duquel devait passer le médecin, il se disait :

— A nous deux, messer Barbano !.. D'accord avec la misère, vous m'avez arraché mon enfant, et c'était pour consommer sa ruine !.. un instant, monseigneur !.. En vérité, ces nobles se croient tout permis : ils ont besoin d'un fils pour renouveler leur sang appauvri, ils prennent le nôtre. Tout à coup cet enfant les embarrasse, et ils le tuent ! c'est trop commode !... En emportant Ruggier tout jeune encore : « Vous le retrouverez heureux, bien heureux » nous a dit le docteur. Je forcerai le docteur à tenir sa promesse... Et le pêcheur, la tête basse et les poings crispés, se mit à se promener silencieusement le long du canal de la Jiudecca. Puis il se prit à rire et continua son monologue :

— Bravo ! le ciel devient noir et tel qu'il me le faut. Le sire Barbano a la mauvaise habitude de marcher seul au milieu de la nuit; j'ai toujours pensé que cette habitude lui serait funeste... Eh ! eh ! le médecin-physicien-astrologue ne devine pas qu'un homme du peuple l'attend ici et que tous ses beaux projets vont se heurter contre un manant. Mais un manant est l'égal de son suzerain, en face de la mort ! et nous allons nous y trouver tous les deux, messer Barbano ! car j'entends venir quelqu'un et une voix secrète me dit que c'est vous...

Le médecin s'avançait en effet vers l'homme du peuple ; il était seul et regagnait sa demeure.

— Qui va là ? s'écria-t-il, en distinguant Géronimo dans l'ombre.

— Un pauvre pêcheur, répondit celui-ci.

— C'est Géronimo ! reprit le docteur. Que me voulez-vous ?

— Un moment d'entretien.

— Le lieu et l'heure sont mal choisis ; venez demain à mon hôtel..

— Demain est loin et l'affaire est pressante ; nous avons un long

Digitized by Google

compte à régler ensemble, monseigneur !.. Vous souvenez-vous du jour où Marie, emportant son dernier né vous suivit au palais Querini ?

— Jour maudit ! répondit le docteur.

— Jour funeste en effet... car depuis lors je n'ai plus revu ma pauvre femme ; depuis lors tout ce qui m'était cher m'a abandonné, la main de Dieu s'est appesantie sur moi : j'avais vendu mon enfant... et maintenant je n'ai plus qu'un fils.

— Ruggier, murmura amèrement messer Barbano.

— Un mot de vous peut causer sa ruine : ce mot, vous ne le direz pas : sur votre âme vous allez jurer de garder le silence et de protéger Ruggier.

— Ruggier ! répéta le docteur, comme si ce nom prononcé lui eût fait perdre toute prudence en réveillant sa colère ; Ruggier ! je vais révéler au Conseil des Dix ses crimes et sa naissance.

— Non, vous ne le ferez pas, vous aurez pitié de lui.

— On ne doit point de pitié aux ingrats.

— Vous l'épargnerez .. ou laissant la prière, je saurai le défendre... Et le pêcheur se rapprochant toujours du médecin, le forçait à reculer vers le bord du canal.

— Rien ne m'arrêtera.

— Grâce ! au nom de votre enfant...

— Jamais !

— Eh ! bien, je serai donc sans merci à mon tour ; vous l'avez voulu, monseigneur !

— Retirez-vous ou j'appelle à l'aide, s'écria Barbano.

Pour toute réponse, Géronimo le saisit dans ses bras nerveux et tenta de le renverser. Mais Barbano, rappelant toutes ses forces, se cramponna à l'homme du peuple, car il devinait son projet, et cria vivement au secours.

— Oh ! il faut en finir, murmura Géronimo ; il faut sauver Ruggier, il faut sauver mon fils.

Il dégagea un de ses bras, mit la main à sa ceinture et bientôt le docteur se tut et lâcha prise : le couteau du pêcheur l'avait atteint au cœur... Le cadavre roula dans les flots du canal ; l'homme du peuple continua sa route. Mais sa tête était lourde ; on eût dit que la vapeur du sang l'avait enivré.

— C'est étonnant, dit-il ; mes jambes vacillent et ma tête est de

Digitized by Google

plomb... Je n'en suis pourtant pas à mon premier crime ; Steno a su comment frappe cette main, quand je défends mon fils...

Ruggier, rentré au palais Querini ne comptait pas trop sur la promesse du pêcheur. Cependant huit jours se passèrent sans qu'il entendît parler du docteur. Géronimo avait-il dit vrai ? possédait-il des secrets assez importants pour obliger le vieillard à se taire ? Il n'osait l'espérer... Un matin Paolo, l'un de ses pages, entra tout effaré dans sa chambre.

— Messer Barbano est mort, dit-il, on vient de retirer son cadavre du canal de la Jiudecca... Le jeune patricien comprit tout. Un frisson parcourut son corps et il mit machinalement la main à son front, comme un homme dont les idées s'embarrassent...

— Et Géronimo ? balbutia-t-il.

— On ne l'a pas revu... le malheur semble habiter ce palais, depuis que cet homme y a mis le pied. Que n'est-il mort comme le docteur ! le ciel serait juste.

— Le ciel est juste, répéta Ruggier dont le trouble était devenu effrayant ; car le repos m'a fui ; le ciel est juste car le remords me déchire... Mais qu'ai-je dit ? reprit-il après un silence ; ma tête s'égare, tant de secousses l'ont brisée... Et ses yeux agrandis par l'effroi et le délire cherchaient en vain à reconnaître tout ce qui l'entourait... Où suis-je ? dans le Casino della città, dans la chambre funéraire du vieux Paul, sur les bords de la Jiudecca : partout le crime et le remords s'attachent à moi !

— Seigneur, au nom du ciel, revenez à vous ! s'écria Paolo en tendant les bras vers lui.

— Qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? reprit le jeune noble.

— Hélas ! reconnaissez votre page fidèle.

Ruggier se prit à rire. — Serviteurs, amis, parents, dit-il, je n'en ai plus ; ne suis-je pas un enfant abandonné, introduit par fraude dans la noble famille des Querini ? Le vieux Paul m'a chassé de sa demeure, le docteur et Géronimo ont tout découvert ; Steno s'est relevé de la tombe pour m'accuser... Et pourtant, le pêcheur l'a dit, mes mains sont pures... mais ce sang, c'est pour moi qu'il est versé, c'est sur moi qu'il retombe !

— Silence, par le ciel, silence ! s'écriait le page effrayé, en cherchant à contenir son maître ; mais celui-ci le repoussait et poursuivait un aveu dont chaque mot eût pu le perdre... Enfin, son délire

Digitized by Google

sembla se calmer et il tomba épuisé au milieu de l'appartement. Seulement alors Paolo appela du secours, et le jeune patricien fut transporté sur son lit.

CHAPITRE VIII.

L'AVIS SECRET.

Ruggier resta longtemps en proie à une fièvre ardente. Quand il revint à la raison, il se vit entouré des nobles les plus distingués de Venise : il y avait là des représentants des familles Baudouer, Maffei, Barozzi, Douro... Tous se pressaient autour du lit avec la plus vive sollicitude.

— Où suis-je ? dit le jeune patricien.

— Au milieu de vos amis, au milieu d'hommes qui vous estiment et comptent sur vous.

Ruggier ne comprenait pas. Le plus âgé des nobles visiteurs prit la parole :

— Ruggier Querini, vous n'ignorez pas dans quel abaissement le Conseil des Dix tient la noble cité de Venise. Chacun de nous a sur lui une injure à venger ; chacun doit trembler sous ce glaive invisible que le tribunal secret tient suspendu sur nos têtes.... Assez de honte et de frayeur ainsi !.. Nous avons résolu de rompre ce joug insolent. Déjà nos mesures sont prises. Paul, votre père, était notre chef, vous le savez sans doute. Sa mort nous a douloureusement frappés : elle a suspendu nos projets, mais elle ne les a pas anéantis ; vous nous restez encore, vous conduirez nos bras. C'est au dernier des Querini, c'est à vous qu'il appartient de renverser une institution qui ne s'est affermie qu'en poursuivant, en immolant vos ancêtres... C'est à vous qu'il est donné de rendre la liberté à Venise. Autrefois votre noble famille l'a tenté. Enfant, on vous a parlé de cette nuit où Marc et Benoît Querini succombèrent devant le palais ducal en voulant nous arracher à la tyrannie : vous serez plus heureux que ces nobles martyrs : le ciel, dans sa justice, vous doit une éclatante revanche.

Ruggier se taisait : les embarras de sa position se multipliaient. Il reculait devant l'idée de tromper tous ces nobles conjurés, en gardant un nom qui ne lui appartenait pas ; mais il ne pouvait se

Digitized by Google

résoudre à avouer là, devant eux, qu'il n'était pas le fils de Paul Querini... Exposer ses jours pour tant de cœurs généreux, justifier leur confiance, réaliser leur espoir, c'était peut-être expier une conduite jusque-là bien coupable... Ce serait du moins le moyen de trouver une mort honorable.

— Eh bien ? murmurèrent quelques conjurés, surpris du silence de Ruggier.

— Je répondrai à votre attente, répondit-il en relevant son front baigné de sueur : je serai digne de vous.

— Nous savions bien que vous seconderiez nos efforts.

— Honneur et succès au dernier Querini !

— Et maintenant nous vous quittons, ajoutèrent les nobles qui s'avancèrent vers Ruggier pour lui presser les mains... En attendant la gloire, pensez à vous-même.

Quand il fut seul, Ruggier retomba dans ses hésitations. Garderait-il le silence, s'obstinerait-il à marcher aveuglement dans cette voie où il avait déjà tant souffert ?... Il tremblait aussi que la vérité ne vînt à se découvrir. Ce testament du vieux Paul, qui le vouait à la honte, qu'était-il devenu ?.. Un ennemi seul avait eu intérêt à s'en emparer. Il avait donc un ennemi secret et puissant...

Tout à coup les rideaux du lit s'agitèrent ; un homme qui s'y tenait caché, s'avança avec précaution et parut devant Ruggier.

— Géronimo ! s'écria celui-ci, encore Géronimo !..

— Oui, c'est moi, le pauvre pêcheur... et depuis plus d'un jour, je veille là, près de vous.

— Toujours cet homme ! éloignez-vous, votre présence m'est funeste : vous avez cru me servir et vous m'avez perdu.

— Je vous ai conservé l'honneur.

— Vains efforts, ma vie est condamnée.

— Pas encore ! Ce testament qui pouvait vous perdre, je l'ai soustrait au péril de ma tête ; le voilà ! continua-t-il en le tirant de son sein : je l'ai arraché aux griffes du lion de St Marc.

— Oh ! respectez la volonté suprême d'un homme trop longtemps abusé...

Mais le pêcheur sans écouter Ruggier, déchira la feuille de parchemin. — Et maintenant il faut fuir... on peut s'apercevoir de la disparition du testament, on peut découvrir vos projets audacieux...

Digitized by Google

Rien n'échappe au sombre tribunal : il a dans les palais des portes inconnues qui ne s'ouvrent que pour lui ; des clefs qui ouvrent toutes les portes...

— Que m'importe ! je resterai.

— Non, non ; fuyez, je vous en supplie.

— Je resterai.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que le Conseil des Dix ?

Le jeune homme n'écoutait plus ; il semblait résolu à tenter le destin, à courir à la mort... Tout à coup ses yeux tombèrent sur un pli de vélin qu'une main subtile avait glissé sous sa couverture... Il saisit la lettre et crut y reconnaître le sceau du tribunal secret... Aux premiers mots, il poussa un cri de rage :

— Oh ! vous avez raison, murmura-t-il ; rien n'échappe au Conseil des Dix...

— Quel nouveau malheur vous menace ?..

— *Il sait la conspiration dont je suis le chef ; à la première tentative, le sang coulera longtemps, le sang des Baudouer, des Maffei...* Oh ! il est bien informé ; un de ses membres ou l'un de ses agents se cache parmi les conjurés : eux seuls ont pu s'approcher de ma couche...

— Le ciel vient à mon aide, observa le pêcheur. Vous le voyez, vous n'avez plus qu'un parti à prendre... fuyez ! si ce n'est pour vous, fuyez pour sauver vos nobles compagnons... Luizza vous suivra, je saurai l'y résoudre...

— Eh ! puis-je songer à la revoir, à m'unir à elle, moi, votre fils, quand vous avez tué son père...

— Vous êtes innocent, balbutia Géronimo... ce n'est point à vous qu'il faut reprocher des crimes amenés par un enchaînement fatal... moi seul je fus coupable... coupable, mais plus malheureux encore... Ne repoussez pas le bonheur parce qu'il vient de moi.

L'hésitation gagnait Ruggier. Le pêcheur s'en aperçut...

— Vous écouterez ma prière, ajouta-t-il en saisissant les mains du jeune homme, vous quitterez les États de Venise, vous irez vivre loin d'elle, loin d'un pouvoir terrible... et vous penserez quelque fois au pauvre Géronimo... Je vais tout ordonner pour le départ : il faut fuir, fuir sans perdre un instant...

— Il est trop tard ! s'écria Laurent Steno qui parut à une porte secrète, suivi de sbires armés jusqu'aux dents. Au nom du Conseil

Digitized by Google

de Venise, Ruggier Querini, je vous arrête comme traître à la république... Ah ! ah ! vous ne m'attendiez pas, continua-t-il en faisant entendre ce rire infernal que nous lui connaissons... vous m'aviez condamné, ainsi que ce pauvre docteur, mort, hélas ! avant moi... Ma mission n'était pas accomplie, j'ai voulu vivre, et j'ai vécu malgré les assassins masqués et les médecins...

En apercevant le messager du sombre tribunal, Ruggier avait tressailli comme à l'approche d'un spectre. La pâleur de Steno, son regard courroucé, sa voix ironique et menaçante, tout rappelait au fils de Querini le mauvais génie de sa famille, dont on avait effrayé son enfance. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, sa raison chancelait et il cherchait en vain dans son âme la force de vaincre sa terreur.

Les sbires s'approchèrent, il se laissa entraîner sans résistance, sans murmure, comme un homme accablé sous la main de fer du destin.

Géronimo reçut l'ordre de suivre le jeune patricien. Le pêcheur voyait tous ses projets anéantis. Son cœur était brisé, mais un reste d'espoir venait le soutenir : tombé aux mains de l'implacable tribunal, il rêvait encore au moyen de sauver Ruggier.

CHAPITRE IX.

LE CANAL D'ORFANO.

Au milieu de la nuit, une barque sillonnait lentement les eaux du canal Orfano. Une torche attachée à la proue jetait sa lumière funèbre sur ceux qui la montaient. A l'un des bouts, Ruggier pâle, résigné, était assis près d'un moine qui l'exhortait. A l'autre bout, Géronimo ramait à intervalles inégaux et ses bras distendus laissaient parfois flotter l'aviron. Près de lui deux soldats dont les armures brillaient de reflets sanglants devisaient confidentiellement de leurs amours... Cet appareil avait quelque chose de lugubre. C'était en effet une de ces exécutions ordonnées par le tribunal secret et qui ne laissaient ni souvenir ni trace. Le canal était sombre, désert, silencieux. On approchait de l'endroit où le Conseil des Dix faisait disparaître les condamnés ; déjà le prêtre s'apprêtait à jeter sur la tête de Ruggier le cilice qui devait lui cacher l'aspect de la mort,

Digitized by Google

quand Géronimo se rapprocha tout à coup du mur humide rongé par les flots du canal.

— Oh ! hé ! s'écrièrent les soldats, ce rameur est bien distrait ou bien maladroit... la barque est lourdement chargée, l'eau menace à chaque instant d'envahir le bord... Pas de plaisanterie, l'homme à la mine funèbre !.. Nos armures de fer n'ont pas la légèreté des écailles de poisson...

Mais Géronimo avait son projet : il se leva brusquement, et s'aidant de la rame et du pied, par un effort désespéré, surhumain, il imprima à la barque une secousse violente ; la barque ébranlée chavira : bourreaux et victime furent précipités dans les flots... Un instant après le pêcheur revint à la surface, appelant Ruggier, le cherchant du regard... Mais le jeune patricien ne reparaissait pas. — Un soldat fit d'inutiles efforts pour se soutenir sur l'onde : — Géronimo laissa périr le soldat. — Le prêtre implora son secours, lui tendit les bras dans une affreuse agonie : Géronimo laissa périr le prêtre... c'était son fils qu'il voulait sauver... et Ruggier ne reparaissait pas. Vingt fois le pêcheur le chercha sous les eaux, et toujours vainement. Quand il sentait la force l'abandonner, il remontait le courant et venait s'asseoir et respirer à quelque distance, sur un escalier de pierre baigné par le canal. Puis il recommençait son avide recherche et plongeait et replongeait encore dans les eaux glacées de l'Orfano. Enfin ce corps de fer fut brisé. Au moment où il voulait tenter encore de retrouver son fils, Géronimo tomba sans connaissance sur les marches de l'escalier de pierre...

Pendant ce temps, une fenêtre s'était ouverte sur le canal. Un homme s'y était accoudé, et avait assisté à cette scène déchirante : c'était Laurent Steno : il avait voulu voir mourir le dernier des Querini.

Le lendemain le caveau funéraire de cette noble famille s'ouvrit pour recevoir une nouvelle tombe. Une main inconnue y grava le nom de Ruggier avec ces mots significatifs :

« Morti li Querini,
Morta la sedizione »

Les conjurés qui vinrent rendre un dernier hommage à ce nom révéré, comprirent qu'ils étaient trahis. Ébranlés par la mort du vieux Paul, effrayés par celle de Ruggier, les nobles patriciens rentrèrent dans le repos et cherchèrent à désarmer par leur soumission

Digitized by Google

ce terrible pouvoir dont l'œil les suivait partout. Cette conspiration, œuvre patiente et laborieuse du vieux Querini, s'évanouit en un instant comme un faisceau privé de son lien. Quelques jours après la disparition de Ruggier, le Conseil des Dix apprenait que l'orage dont il avait craint les coups, s'était soudain dissipé.

— Je vous l'avait prédit, répétait un membre du sombre tribunal : morts les Querini, morte la sédition.

— L'issue de la lutte n'était pas douteuse, reprenait un autre.

— N'exaltez pas votre triomphe, fit observer un troisième; l'hydre peut renaître. On vient d'introduire dans la salle voisine un homme qui demande à faire d'importantes révélations...

— Quel est-il?

— Un vieux plébéien, un pêcheur.

— Qu'il paraisse et parle!

Géronimo fut amené devant le Conseil des Dix. Il était morne et triste, son front creusé de rides profondes, son regard ardent et égaré.

— Messeigneurs, dit-il d'une voix brève, il y a un mois, l'un des vôtres, Laurent Steno tomba sous les coups d'un assassin... c'est moi qui l'ai frappé : faites justice!

— Que n'avez-vous été plus adroit, répondirent quelques patriciens; Steno est un homme dangereux, plus occupé de ses vengeances que du sort de la République... Déjà nous l'avons éloigné de nos séances...

Géronimo poursuivit résolument :

— Quelque temps après, le docteur Barbano fut tué et jeté dans le canal de la Jiudecca... c'est moi qui l'ai frappé...

— De mieux en mieux; le docteur-physicien-astrologue trahissait sa patrie, et machinait avec les Querini.

Une sourde colère gagnait le vieux pêcheur; il reprit en s'animant :

— Hier, deux de vos soldats et ce moine qui assiste à vos sombres exécutions, ont péri dans les eaux du canal Orfano... c'est moi qui ai causé leur perte...

— Ceux-là, du moins, n'iront pas dire quelles mains ont fait disparaître Ruggier Querini.

— Mais je vous dis que je veux mourir, s'écria Géronimo, désespérant d'émouvoir la colère de ses juges... Tous ces crimes, je les

Digitized by Google

ai commis pour assurer le bonheur de mon enfant, et je n'ai réussi qu'à le pousser dans l'abîme : la vie m'est à charge...

— Choisissez le plus profond des canaux de Venise.

— En ordonnant mon supplice, vous sauverez l'âme d'un chrétien; Dieu, au moment suprême la prendra peut-être en pitié... La mort!...

— Non, non; c'est impossible! répondirent les patriciens qui semblaient s'amuser de la douleur et des étranges scrupules du pêcheur.

— Oh! prenez garde! s'écria celui-ci, et son front devint menaçant, sa voix éclatante... Je vous connais tous, messeigneurs. Je me suis dévoué corps et âme au sombre tribunal, mais c'était pour mieux veiller sur mon fils, pour mieux pénétrer vos secrets... Je vous connais tous, vous dis-je! j'ameuterai nobles et populaires contre vous. Ce que n'ont pu les Querini, un simple pêcheur le fera... Ne vous ai-je pas déjà arraché le testament du vieux Paul?... Vous voyez bien que vous ne devez pas me laisser sortir d'ici...

Il y eut un long silence et Géronimo vit tressaillir les nobles sous leurs robes noires... Enfin le plus vieux prit la parole :

— Vos seigneuries doivent, je crois, se montrer indulgentes jusqu'au bout; elles ont pardonné aux complices des Querini, qu'elles accordent sa demande à cet obscur plébéien... Puis s'adressant à Géronimo après avoir lu, dans leurs yeux, l'assentiment de ses collègues : — Soyez content, dit-il; vous serez pendu!

Un éclair de joie passa sur le front du pêcheur :

— Dieu puisse-t-il me rejoindre à mon fils, murmura-t-il.

— Mais quel était donc votre fils? demandèrent quelques patriciens.

— Mon fils, c'était celui que poursuivait votre haine aveugle; c'était Ruggier Querini!

— Un moment nous l'avons cru, dit le doyen du Conseil; comme vous un moment nous avons été trompés...

— Que dites-vous?

— Marie restée seule dans le palais du vieux Paul ne put se résoudre à se séparer de son enfant, et s'enfuit avec lui de Venise, car elle redoutait votre ressentiment. Le docteur revenu près du berceau du jeune Querini qu'il croyait mort, y retrouva un enfant plein de vie, sauvé par une crise inattendue : il ne douta point

Digitized by Google

que cet enfant ne fût celui de Marie... Nous avons partagé son erreur... Ce moine à qui vous avez hier refusé votre secours, vint dessiller nos yeux...

— Et qui donc était-il pour être si bien informé, demanda Géronimo tremblant...

— Qui ?... c'était votre fils, le dernier né de Marie.

Le vieux pêcheur chancela sous ce coup inattendu. Il baissa la tête et ne prononça plus une parole : il semblait n'être plus de ce monde.

Et le soir, le peuple réuni devant le Palais-Neuf à l'un des piliers duquel était suspendu le corps de Géronimo, prononçait avec effroi le nom du Conseil des Dix.

Le ciel gardait aussi son châtiment à Laurent Steno. Le noble patricien avait savouré la vengeance, ce plaisir suprême des dieux et des Vénitiens, et cependant son cœur n'était pas satisfait. Il aimait Luizza, il l'aimait avec cette passion qu'il mettait à toute chose... Il se dirigea donc vers la demeure du docteur Barbano. Un moine vint le recevoir.

— Et Luizza ? murmura Steno, déjà glacé par l'aspect sévère du prêtre.

— Luizza est morte pour ce monde, répondit l'inconnu ; peu de temps après la disparition de Ruggier, la jeune fille a pris le voile : n'avait-elle pas promis de n'être qu'à Ruggier ou à Dieu ?...

Steno se retira le cœur brisé. Il vécut longtemps encore, mais sombre, isolé, malheureux, cherchant une affection qui le fuyait, dévoré par un amour sans espoir.

Alex. Wauquier.

Digitized by Google

UN PREMIER BEAU JOUR.

AIR :

Séchons nos pleurs : voici l'aurore,
Voici le printemps qui revient !
Des maux que l'hiver fit éclore
C'est à peine s'il nous souvient.
Les champs qui se métamorphosent
Ont rendu tous les cœurs contents !
Le ciel sourit, les fleurs éclosent
Au premier baiser du printemps.

Dans ton orgueil simple et touchante,
O ma muse, reprends ton luth.
Fille du peuple, chante, chante
Ce joyeux gage de salut.
Indifférents aux maux qu'ils causent
Les riches dorment... et j'attends!
Le ciel sourit, les fleurs éclosent
Au premier baiser du printemps.

Peuple, leur coupable démence
En vain t'a cru déshérité
Des biens dont couve la semence
Aux sillons de l'humanité.
A ta sève en vain ils s'opposent
Et la compriment par instants !
Le ciel sourit, les fleurs éclosent
Au premier baiser du printemps.

Digitized by Google

La nature, clémente et sage,
Se pare à tes yeux comme aux leurs.
C'est le soleil qui te présage
Un terme à de longues douleurs.
Tes vœux, ses rayons les exaucent
Par des bienfaits toujours constants !
Le ciel sourit, les fleurs éclosent
Au premier baiser du printemps.

Courbé sous des travaux arides,
Modère-toi, peuple en haillon :
Partout dans tes éphémérides
Brille le signe du lion.
De ton sort que les lois disposent !
Juillet vient... laissons faire au temps.
Le ciel sourit, les fleurs éclosent
Au premier baiser du printemps.

Ad. Mathieu.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

L'UNITÉ ET LE NOMBRE.

Quand on observe attentivement la nature, on y distingue bientôt, d'un côté, une multitude de phénomènes qu'il nous est donné de connaître et d'utiliser ; de l'autre, une série de mystères que l'homme ne peut pénétrer dans l'état actuel de son intelligence et qu'il ne pénétrera jamais, à moins de lui supposer une perfectibilité sans bornes. Ces mystères, hâtons-nous de le dire, portent tous sur les causes premières des choses. Mais s'il nous est impossible d'approfondir ces causes, il n'en est pas de même de leurs effets, ni du mécanisme qu'elles emploient pour produire ceux-ci. Les phénomènes de la nature et le mécanisme par lesquels ils s'accomplissent, tombent sous l'appréciation de nos sens et peuvent tous être découverts. Il suit de là, que notre activité, pour ne pas se répandre en pure perte, doit se concentrer tout entière sur ces deux ordres d'idées : *moyens* et *effets*. Celui qui veut tout connaître et tout prouver ne rencontre que le néant. De même que tout édifice présuppose des matériaux, de même tout raisonnement présuppose des axiomes. Cette vérité, tout homme de sciences et tout philosophe devrait l'avoir constamment présente à l'esprit; il devrait toujours avoir écrite devant les yeux cette maxime immuable : *avec le néant on ne fait rien.*

Parmi les phénomènes de la vie intellectuelle et morale, qui doivent être rangés au nombre de ceux de la nature, puisqu'ils sont une conséquence nécessaire de l'organisation de l'homme; il en est un qui mérite spécialement de fixer notre attention. Au point de vue de notre individualité, ce phénomène est peut-être le plus important de tous, puisque c'est celui par lequel nous arrivons à la connaissance du monde extérieur; en un mot, celui par lequel nous acquérons la science.

Digitized by Google

Quand l'homme ouvre les yeux à la lumière, quand il fait, pour la première fois, usage de ses sens, pour lui tout est confusion, tout est chaos dans le monde; ces milliers d'impressions qui frappent simultanément ses sens, et pour la classification desquelles il n'a aucune base, lui donnent cet air de stupidité qui caractérise si bien la première enfance, et qui caractériserait l'homme, dans l'âge le plus avancé, si l'on refusait à ses sens l'occasion de s'exercer. Nous-mêmes, lorsque nous nous présentons pour la première fois devant un site, dans un lieu, dans une chambre même, nous éprouvons ce mouvement de stupeur, compagnon fidèle de la nouveauté. Par l'habitude on parvient, il est vrai, à sortir promptement de cet état, mais l'impression n'en reste pas moins réelle, ni moins frappante. Comment sortons-nous de cet état? Cette question a rarement été posée, nous ne croyons donc pas sans intérêt d'essayer de la résoudre, et, quand nous aurons développé toute notre pensée à cet égard, on pourra juger de l'importance de la question, en apparence si futile, que nous nous proposons de traiter dans ce travail.

Reprenons la question posée plus haut et demandons-nous comment l'homme parvient à la connaissance de cette multitude d'objets qui l'environnent. Nous n'avons pas la ridicule pensée de nous reporter aux premiers jours de notre existence; car, entre ce temps et le nôtre, il y a toute la distance qui sépare le sommeil de la veille; à peine se rappelle-t-on ces rêves fugitifs qui berçaient notre esprit au moment du réveil. Mais reportons-nous par la pensée à l'un de ces moments où nous nous sommes trouvés sous l'empire de la nouveauté et tâchons de nous rappeler les sensations que nous avons succcessivement éprouvées.

D'abord nous avons été en quelque sorte éblouis par cet ensemble d'objets nouveaux, ou d'objets connus, mais arrangés d'une manière imprévue. Un étonnement insurmontable, une vague inquiétude nous faisait porter furtivement les yeux sur tout ce qui nous entourait. Tel est l'état dont nous parlions tantôt; eh bien? comment avons-nous fait pour en sortir?... Nous avons pris en main le scalpel de l'analyse. Nous avons concentré d'abord notre attention sur les objets connus, puis sur ceux qui s'en approchaient le plus; nous y avons ensuite comparé ceux qui les entouraient immédiatement, et, passant ainsi de proche en proche, nous sommes arrivés à la connaissance du tout dont notre esprit était frappé. Alors toute

Digitized by Google

préoccupation a cessé ; nous avons acquis la science, et avec la science se sont évanouis le mystère et la poésie. Nous nous sommes vus délivrés du malaise dont nous parlions tantôt, malaise qui n'est cependant pas dépourvu de charmes.

Bien des esprits se contentent de la science imparfaite que nous procure l'analyse; mais il en est d'autres qui au travail analytique font succéder un travail synthétique qui seul peut nous donner la vraie science. Pour connaître une chose, il ne suffit pas d'en posséder les éléments; il faut encore savoir comment les éléments se combinent, se groupent et agissent les uns sur les autres. Tel est précisément le but de la synthèse : aussi peut-on dire, sans crainte d'être sérieusement contredit, que toute analyse se fait en vue d'une synthèse dont le but est déterminé d'avance. En résumé, on voit donc que pour acquérir la science, l'homme passe par trois états bien distincts :

1° La période de la synthèse poétiqne ou mystérieuse ; époque de malaise.

2° La période de la science analytique ; époque de tranquillité ou d'aisance partielle.

3° La période de la science synthétique; époque de tranquillité parfaite.

Telles sont les trois périodes que la simple observation des faits constate dans toute espèce d'étude.

On comprend aisément combien l'habitude, ou mieux l'exercice, doit développer en nous cette faculté d'investigation, et nous donner cette promptitude de jugement que l'on chercherait en vain à acquérir ailleurs.

Ainsi, comme nous l'avons dit et comme chacun le sait : la science s'acquiert par le jugement. Qu'est-ce donc que juger? C'est établir au moyen de la comparaison, les relations qui existent entre deux objets ou deux attributs, soit qu'on les connaisse tous deux, soit que l'on veuille arriver par l'un à la connaissance de l'autre. Ce dernier cas est le plus fréquent; il est aussi le plus utile; c'est celui dont nous allons nous occuper spécialement. En restreignant le sens du mot juger, dans ces limites, pour juger que faut-il? Il faut évidemment deux objets ou deux attributs dont l'un soit connu et l'autre à connaître. Le premier de ces objets ou attributs, celui qui sert de base à la comparaison, a reçu chez les mathématiciens le

Digitized by Google

nom d'unité; et le jugement porté sur la relation réciproque de ces deux objets ou attributs, a reçu le nom de *nombre*. Il nous reste à définir plus exactement ce que l'on entend par *unité* et par *nombre*. Pour cela nous devons conduire un instant le lecteur sur le champ des sciences exactes; mais qu'il ne s'en effraie pas, notre excursion sera courte et nous tâcherons d'aplanir autant que possible ces chemins qui paraissent si rocailleux.

Le premier objet des mathématiques est d'assigner à chaque chose sa valeur matérielle ou quantitative. Pour y parvenir le premier soin de l'homme est et doit être de rechercher un objet de même nature, dont, par un maniement fréquent et un examen attentif, il ait acquis une notion bien exacte. Une fois ce but atteint, il compare l'objet proposé à celui dont il a acquis la connaissance, et porte sur leurs relations un jugement qui lui donne une idée exacte du premier objet dans toute l'étendue de la comparaison établie. Nous disons dans toute l'étendue de la comparaison, parce que celle-ci peut ne s'étendre qu'à certains attributs de l'objet, tandis que pour en avoir une notion complète, il faut le considérer sous toutes ses faces et dans tous ses attributs. Comme nous l'avons dit plus haut, l'objet connu qui sert de base au jugement, c'est ce que l'on nomme *unité*, et le jugement qui nous fait connaître l'autre objet s'appelle *nombre*. On voit d'après cela qu'une même quantité peut être exprimée par une infinité de jugements ou nombres, suivant que l'on prend telle ou telle quantité pour point de comparaison ou pour unité de mesure.

Il est aisé de comprendre combien on s'est trompé, en divisant les nombres en deux espèces, savoir : les nombres abstraits et les nombres concrets. Les prétendus nombres que l'on désigne sous le nom de concrets, ne sont autre chose que des quantités exprimées au moyen du jugement que nous avons qualifié de nombre et du point de comparaison que nous avons nommé unité.

Ainsi quand on dit: sept mètres — on désigne une quantité dont on donne une idée exacte au moyen du jugement sept et de l'unité *mètre*. Si l'on suppose que le mètre vaille trois pieds, on éveille encore en nous identiquement la même idée en disant vingt et un pieds. Dans ces deux énoncés, sept et vingt et un sont les jugements, et mètre et pied en sont les points de comparaison correspondants. Distinguons donc bien la quantité du nombre qui l'exprime; c'est-

Digitized by Google

à-dire distinguons bien le jugement de l'objet jugé : celui-ci est un, tandis que celui-là peut être multiple. La notion d'une quantité dépend donc de deux choses bien distinctes : du nombre (jugement) et de l'unité (point de comparaison) ; quand l'un de ces éléments fait défaut, on ne peut se représenter l'objet proposé. Que l'on dise, par exemple, qu'entre deux points donnés il y a une distance de trente archines de Russie, bien peu de personnes se représentent une pareille longueur, cependant le nombre trente ne laisse aucun doute dans l'esprit ; ce qui manque ici, c'est la notion de la quantité prise pour point de comparaison. Aussi toute incertitude disparaît-elle, si l'on ajoute que l'archine de Russie vaut à peu près l'aune de Brabant ; en un mot, qu'elle a soixante et onze centimètres.

On aurait tort d'attacher à cette distinction une importance secondaire, car, une fois bien comprise, elle lève une foule de difficultés que l'on aurait peine à surmonter si l'on négligeait de s'en bien pénétrer. On apprécie très-bien cette importance quand on se figure qu'en mathématiques on ne fait usage que des nombres ou jugements, tandis que les quantités elles-mêmes restent en dehors du calcul. Toute opération mathématique se divise en deux périodes bien tranchées. Dans la première, on établit les relations qui existent, ou doivent exister, entre plusieurs quantités et on les traduit aussitôt en symboles. Dans la seconde période, on exécute les opérations nécessitées ou indiquées par la première. Dans celle-ci, tous les attributs des objets sont mis en jeu, tandis que dans l'autre les jugements où les nombres seuls interviennent. On distingue ordinairement ces deux périodes en disant que dans la première on met le problème en équation, tandis que dans la seconde on exécute les opérations marquées par la première. La première de ces périodes est évidemment la plus importante, puisque la seconde a simplement pour but d'éxécuter un travail matériel auquel la première donne l'âme et la vie. On a malheureusement attribué à cette seconde partie une importance qu'elle ne mérite certes pas. En s'élançant trop avant dans l'abstraction du calcul, on a ôté la vie à la science, on en a fait un cadavre dont l'aspect inspire une répugnance presqu'invincible à la plupart des intelligences. S'occuper exclusivement du calcul abstrait, c'est rabaisser l'esprit humain, car au lieu de faire de l'homme ce génie qui invente un mécanisme et en combine les organes dans un but déterminé, on en fait un

Digitized by Google

ouvrier, une machine qui produit fatalement un résultat connu d'avance. Il est vrai, l'une de ces parties ne peut se passer de l'autre; il ne suffit pas de concevoir un travail, il faut encore l'exécuter; mais il n'en reste pas moins incontestable que pour exécuter un travail avec plaisir et perfection il faut en avoir conçu le but et la portée, car on ne fait jamais bien ce que l'on ne comprend pas.

Nous le disons avec une profonde conviction, une étude approfondie de l'unité et du nombre résume à elle seule une grande partie des mathématiques. Il n'est presque pas de difficulté qui n'ait pour objet de trouver le point de comparaison qui permette d'exprimer, de la manière la plus simple et la plus lucide, des relations connues ou qui conduise le plus simplement à un résultat cherché. Pour résoudre une question, on peut ordinairement suivre une foule de procédés; mais tous ne conduisent pas avec la même aisance au but proposé. Cette lucidité et cette facilité dépendent presque toujours d'un bon choix du point de départ; car une question bien posée est à moitié résolue. Pour prouver l'importance du rôle que joue le choix de l'unité dans le calcul, nous pourrions parcourir toute l'échelle des sciences exactes; mais pour la plupart des gens cette méthode serait trop pénible, et nous aurions d'autant plus de tort de nous engager dans cette voie, que dans les actions et les travaux habituels de tous les hommes, nous trouvons la preuve de la vérité que nous défendons.

Cependant, avant d'abandonner le champ des mathématiques, il nous reste encore quelques mots à en dire. On se fait en général une idée assez fausse de cette science en se figurant qu'elle est autre chose qu'un langage particulier, exprimant des idées et des pensées communes à tous les hommes. Ce langage symbolique a le double avantage d'être plus précis et plus succinct que le langage ordinaire. Il est plus précis, puisqu'il ne se contente pas d'énoncer les relations que les objets ont entr'eux, mais qu'il dit encore à quel degré ces relations existent. Ainsi, où le langage ordinaire dit plus grand, plus petit, beaucoup plus grand, beaucoup plus petit; le langage mathématique dit, autant de fois plus grand, autant de fois plus petit; ce qui ne l'empêche cependant pas de faire quelquefois usage des notions vagues de plus grand, plus petit. La concision du langage mathématique est connue de tout le monde; elle constitue un avantage considérable en ce qu'elle permet d'embrasser, dans

Digitized by Google

un seul coup d'œil, une foule de relations, et de tirer ainsi de leur rapprochement des conséquences qu'il eût été difficile, sinon impossible, de déduire de l'énoncé de la question en langage ordinaire. Ce sont ces propriétés qui ont fait dire à certain philosophe : « Les mathématiques sont la sténographie de la logique. »

Un examen attentif des hommes nous montre que nous agissons tous d'après des lois fixes, qui diffèrent chez les différents individus, et dont l'ensemble constitue le caractère personnel ou individuel de chacun de nous. Il n'est pas deux hommes au monde qui aient entre eux une parfaite communauté de vues. Ils peuvent bien sur un grand nombre de points sympathiser dans leurs actions, dans leurs sentiments et dans leurs pensées; mais il n'y aura jamais chez eux identité d'actions, de sentiments et de pensées. Cette différence, cette variété infinie, d'où vient-elle? Ne l'avons-nous pas dit? N'avons-nous pas montré qu'elle a son origine dans la diversité des points de comparaison sur lesquels chacun de nous base ses jugements? Si nous ne l'avons pas fait, on a du moins tiré cette conséquence naturelle de nos paroles ; car la chose est tellement évidente qu'il suffit d'y appeler l'attention pour faire naître une conviction profonde. Du reste quel est l'homme qui n'a pas fait usage de cette vérité? quel est l'homme qui ne s'est dit : Il n'y a pas moyen de raisonner avec cette personne, elle a des principes tout différents des miens? Eh bien ! ce que l'on nomme *principe*, dans ce cas, c'est précisément ce que les mathématiciens ont appelé *unité*. Et de même que l'on peut, en prenant des unités différentes, exprimer une même quantité par une infinité de *nombres;* de même aussi, en partant de tel ou tel principe, on peut porter sur une même action, un même objet, un même événement une infinité de jugements qui seront tous irréfutables si l'on admet les *prémisses* ou *principes* sur lesquels ils se basent. Seulement dans le langage ordinaire, il devient presque impossible de s'entendre, parce que l'on se contente d'énoncer le jugement sans mettre à côté le principe ou les principes sur lesquels il s'appuie.

De cette manière s'explique naturellement comment il se fait que les hommes, quoique tous doués du même esprit de logique, jugent cependant si différemment les choses. Cette divergence provient uniquement de la diversité de leurs principes. En partant des mêmes principes, tous les hommes arrivent logiquement aux mêmes

Digitized by Google

conséquences ; mais il leur est impossible de s'entendre quand ils partent de principes différents. Allons au devant d'une objection ; on pourrait nous dire : Mais on voit souvent des hommes partir des mêmes principes et arriver à des conclusions opposées. C'est là une erreur qui provient de ce que l'on ne distingue pas assez l'énoncé d'un principe, du principe lui-même. Deux hommes peuvent parler de même et penser autrement ; ils peuvent se servir des mêmes mots et y attacher un sens différent. Quand il y a divergence d'opinion, on peut être certain qu'il y a divergence de principes, sinon dans la forme du moins dans le fond. Le contraire peut fort bien arriver. Il peut se faire que deux hommes partent de principes, en apparence différents, et arrivent cependant à des conséquences identiques. C'est qu'alors il y a différence dans la forme, mais coïncidence dans le fond.

Ainsi, répétons-le, chaque homme a des principes qui lui font voir les choses sous un jour particulier, différent de celui des autres hommes. Les discussions acharnées, qui malheureusement ne sont pas rares de nos jours, n'ont souvent pas d'autres causes. Si deux hommes, possédant des principes différents, se prennent à discuter un même fait, quelle que soit la bonne foi qu'ils apportent dans la discussion, ils finissent par douter mutuellement de leur bonne foi, puisqu'ils arrivent à des conséquences contradictoires. Les maux engendrés par l'oubli de cette vérité sont incalculables. L'homme le mieux doué ne tarde pas à douter de la bonne nature de ses semblables, quand il veut raisonner avec eux. Il part de principes vrais, ou jugés tels ; il en conclut logiquement des conséquences irréfutables, à son point de vue, et cependant elles lui sont contestées. Qu'en peut-il, qu'en doit-il conclure ? Évidemment, que les hommes cherchent à se tromper mutuellement ; il les juge méchants, et de là à la misanthropie il n'y a qu'un pas. La misanthropie est un mal plus répandu qu'on ne le pense ; non pas la misanthropie à la manière d'Alceste, mais cette haine froide et concentrée qui fait prendre dans un égal mépris et les hommes et leurs œuvres.

Ces considérations nous conduisent directement à la question du langage dont elles démontrent la haute influence. Ce sujet est l'un des plus importants que l'on puisse traiter. On a beaucoup discuté et l'on discute encore sur l'importance du langage et de la parole.

Digitized by Google

Les uns lui ont refusé toute valeur intellectuelle ; les autres, au contraire, ont placé toute l'intelligence de l'homme dans les mots. Cette divergence d'opinions engendra une lutte qui ne date pas d'aujourd'hui ; car, dès le moyen-âge, elle donna naissance aux deux grandes sectes opposées des réalistes et des nominaux. De nos jours cette lutte se poursuit entre les réalistes ou les positivistes et les humanistes ; les noms ont changé, mais la question est restée la même, à son importance près. Nous signalons ces deux sectes parce qu'elles rendent immédiatement notre pensée ; mais on aurait tort d'en conclure qu'elles seules agitent cette question ; celle-ci est au contraire très-vivace dans toutes les parties de la société. Et comment pourrait-il en être autrement, dans un siècle où tout se fait par la parole ?

Pour bien comprendre la question du langage, il faut jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation de l'homme. Comme chacun le sait, nous avons des besoins physiques, des besoins moraux et des besoins intellectuels. Quant aux besoins physiques, nous n'avons pas à nous en occuper dans la question du langage, car ceux-là ne demandent qu'une chose, c'est d'être satisfaits. Ils constituent ce que l'on est convenu d'appeler la vie animale de l'homme. Mais si la vie animale n'intervient pas dans la formation du langage, il n'en est pas de même de la vie intellectuelle, en tant qu'elle n'ait pas directement en vue de satisfaire les sens, ni surtout de la vie morale. C'est à ce point de vue spécialement, qu'il est permis de dire : que l'homme est né pour vivre en société ; condition qui lui rend le langage indispensable. Sans celui-ci l'intelligence, ou mieux la science qu'elle nous procure, deviendrait inutile ; puisque nous serions dépourvus des moyens de la communiquer. Nos besoins moraux bien plus encore prouvent que nous sommes nés pour vivre avec nos semblables ; sinon, les sentiments qu'ils font naître en nous deviendraient superflus. La pensée et le sentiment demandent essentiellement à être communiqués ; c'est pourquoi le langage ou la parole nous est nécessaire. Pour que la vie de relation atteigne son but, pour qu'elle soit complète, il faut donc que le langage soit aussi parfait que possible ; c'est-à-dire que chaque mot exprime d'une manière nette, claire et simple l'idée qu'il représente ; et qu'il n'exprime que cette même idée, avec ses nuances et ses modifications. Méconnaître l'importance du langage, c'est méconnaître

Digitized by Google

l'homme dans ses facultés les plus nobles, c'est lui ôter les signes qui le distinguent de la brute. Les prétentions des réalistes n'existeraient pas s'ils appliquaient leurs principes, puisqu'ils s'abstiendraient de faire usage d'un intrument dont ils nient la puissance.

Après avoir reconnu l'importance du langage, gardons-nous de tomber dans l'excès qui caractérise la doctrine des humanistes, qui reçoit encore le nom de Bonaldisme, d'après le vicomte de Bonald, oncle de l'Archevêque de Lyon, qui dans ces derniers temps s'était fait le rénovateur du nominalisme ; gardons-nous de croire que tout soit dans la parole et que les idées soient engendrées par les mots. Ceux qui professent de pareilles doctrines méconnaissent l'homme bien plus que ne l'ont fait les réalistes. Ces doctrines ne tendent à rien moins qu'à faire de l'homme une machine qui mériterait à peine le nom d'animal. D'après elles nous serions de simples ressorts qui rendent tout juste la force qu'on leur imprime; nous serions des échos et rien de plus. Il est assez curieux de voir comment ces hommes, qui ne pensent point, expliquent l'origine du langage, ses modifications successives, les innombrables formes qu'il revêt, la perfectibilité de l'esprit humain, etc., etc. Il faut avouer cependant que le nominalisme sert admirablement la thèse de la révélation, que les Bonaldistes ont pour objet principal de défendre ; mais ils ne voient pas que leur doctrine est destructive de toute morale, qu'elle prive l'homme de son libre arbitre ; car nous ne pouvons être responsables des mots qui, depuis notre naissance, se prononcent autour de nous. Nous n'en finirions pas si nous voulions faire ressortir toutes les conséquences absurdes qui découlent de ces doctrines; du reste nos raisonnements n'auraient guère d'influence sur l'esprit de ceux que la chose concerne : nous croyons donc utile de ne pas nous y arrêter davantage. Pour en finir avec la question du langage, nous dirons : que sans l'existence préalable des pensées et des sentiments, l'homme n'aurait pas senti le besoin de la parole, puisqu'il ne pouvait chercher à communiquer aux autres ce qu'il ne possédait pas lui-même. Nous regarderons donc les pensées et les sentiments comme les causes principales du langage ; nous disons causes principales, parce que d'une manière accessoire les passions animales interviennent aussi dans sa formation, quoique leur langage propre ne soit qu'un tissu d'exclamations que l'homme, comme les animaux, profère naturellement et par instinct.

Digitized by Google

Quelques-uns pourraient s'étonner de trouver ici cette dissertation sur la parole; il nous est facile cependant de prouver qu'elle rentre complétement dans le sujet que nous traitons. On comprend, en effet, que les mots dont on se sert pour exprimer une idée sont les unités qui servent de base à son appréciation dans l'esprit de l'auditeur. Si celui qui nous écoute attache aux mots un sens différent de celui que nous leur donnons nous-même, il lui devient impossible de saisir notre pensée. Cette vérité n'a été que trop méconnue, bien des systèmes se sont écroulés par cette seule cause; bien des doctrines lui doivent les insuccès, qu'une longue suite de siècles ne sont quelquefois pas parvenus à effacer. Pour n'en citer qu'un exemple, nous signalerons la doctrine d'un homme de talent, — nous n'hésitons pas à le regarder comme un compatriote, — qui a vu tout son système ruiné par quelques maximes, paradoxales quant à la forme, mais vraies quant au fond, dont il s'est imprudemment servi; telle est la fameuse maxime de l'égalité des intelligences. Jacotot ne vit pas que le mot *égal* n'exprimait nullement sa pensée; car ses écrits comme son système, prouvent qu'il a voulu dire : Toutes les intelligences sont *semblables*, c'est-à-dire tous les hommes procèdent de la même manière pour arriver à la connaissance d'un fait ou d'une vérité. En un mot, il a voulu dire : Il n'y a qu'une seule logique et un seul procédé logique dans la nature; — maxime dont il nous paraît impossible de contester la vérité.

Souvent on se trompe gravement en suspectant la bonne foi d'un adversaire qu'on ne parvient pas à convaincre. Il est une chose dont on doit s'assurer avant tout, c'est de la nature des principes professés par celui avec lequel on veut discuter. Sans cette précaution on risque de perdre un temps précieux; car s'il y a désaccord dans les principes, les raisonnements ne peuvent rien changer dans les convictions de notre adversaire. Le premier soin que l'on doit prendre est donc de se mettre d'accord sur les bases de la discussion; alors celle-ci sera courte et deviendra souvent inutile, tant les conséquences sont en général immédiates.

Nous venons de parler longuement de l'influence qu'exercent les principes sur la société, il nous reste à dire un mot sur la manière dont ces principes s'acquièrent. Après ce que nous avons dit des nominaux et des humanistes, il devient important de bien fixer les idées à cet égard, pour que nous n'ayons pas l'air de nous

Digitized by Google

contredire. Chez les enfants il y a généralement harmonie parfaite ou presque parfaite, entre les facultés physiques, intellectuelles et morales; on trouve rarement de ces facultés exubérantes qui produisent ces phénomènes que l'on rencontre quelquefois dans le monde. Cette harmonie est une loi de la Nature, et cette loi doit être observée, pour que l'homme soit complet, pour qu'il accomplisse ses hautes destinées. Les passions les plus exaltées et les plus honteuses ont un tempéramment qui les rend non-seulement utiles mais nécessaires à la société. Telles sont, par exemple, l'orgueil et l'ambition dont le tempéramment est cette estime de soi qui nous porte à faire de grandes et belles choses, tout en nous empêchant de commettre des bassesses. Telle est encore la vanité, qui a pour tempéramment cet amour de l'approbation, sans lequel la société aurait peine à marcher; cet amour de l'approbation, qui nous porte à faire des actions en vue du bien ou de l'agrément d'autrui. Il en est de même de toutes les facultés et de tous les sentiments; car ils trouvent tous une application légitime et utile; tous ont leurs germes dans la tête humaine; le monde extérieur n'a d'autre effet que d'éveiller ces sources, ou de féconder ces germes. De même que par une gymnastique locale on développe tel ou tel membre, tel ou tel organe de notre corps; de même aussi par un exercice réitéré on développe en nous tel ou tel sentiment, telle ou telle faculté au détriment des autres. Voilà l'effet de l'éducation; voilà comment il se fait que les actions et les paroles des parents et des instituteurs ont tant d'influence sur l'avenir et le caractère de l'homme. Si l'on voit souvent des facultés ou des sentiments se développer, en dépit des efforts que l'on fait pour les étouffer; c'est qu'ils avaient déjà reçu un développement notable, ou qu'ils trouvent ailleurs un aliment qu'on leur refuse chez soi. Cette dernière cause est la plus générale; c'est celle qui exerce la plus funeste influence.

Il est à regretter que l'étendue du sujet ne nous permette que d'effleurer ces questions, car chacune d'elles mérite d'être traitée d'une manière plus spéciale et plus étendue. Espérons toutefois qu'il sera facile de suppléer à ce qu'il y a d'incomplet dans cet exposé. On comprend, du reste, que sans sortir de notre sujet nous ne pouvons nous étendre davantage sur ces questions. Nous venons de discuter quelques-unes des conséquences auxquelles conduit la

Digitized by Google

diversité des principes dans les relations d'individu à individu. Disons aussi quelques mots sur l'influence qu'ils exercent dans la société.

Pour peu que l'on examine avec attention ce qui se passe dans le monde, on ne tarde pas à diviser la société en deux grandes classes d'hommes dont les caractères non équivoques permettent de les distinguer au premier coup d'œil. Dans l'une se rangent ce qu'on appelle les hommes éclairés; elle se compose de la plupart des citadins et de ceux qui l'ont été; dans l'autre, la classe des ignorants, se trouvent la presque totalité des paysans et des habitants des petites villes. Les citadins et les campagnards! voilà les deux individualités qui sont en présence, ce sont elles qui alimentent cette lutte acharnée dont nous sommes tous acteurs ou spectateurs; lutte qui, si l'on n'y prend garde, deviendra fatale au pays et au genre humain tout entier. Après avoir signalé la lutte et les combattants, il nous reste à déterminer les causes et les éléments de cette lutte. Il n'y a rien d'absolu dans nos paroles; entre les deux individualités que nous allons essayer de décrire, il y a une infinité de nuances intermédiaires, qui toutes cependant participent d'une manière tranchée de l'un ou de l'autre des deux types que nous allons dépeindre.

Notre intention est de ne flatter aucune passion; nous voulons dire la vérité ou du moins ce que nous croyons être la vérité. Il se pourrait que quelques-unes de nos paroles ne fussent pas favorablement accueillies; mais si l'on veut prendre soin de jeter un instant des épaules cette besace dont nous a si judicieusement pourvus la Fable, et fouiller impartialement dans les deux poches, nous ne doutons nullement qu'on ne trouve beaucoup de vrai dans ce que nous allons dire. Quoi qu'il en soit, nous voulons développer complétement notre pensée.

Pour bien apprécier le caractère de l'habitant des villes, voyons quelles sont les circonstances dans lesquelles il puise les principes qui doivent le guider dans toutes ses actions. Dès sa plus tendre enfance, l'habitant des villes, surtout des grandes villes, ne voit autour de lui que matière brute et inerte; ce sont partout des murs, des maisons, des palais au milieu desquels l'homme seul vit et se meut. Tous les plaisirs, toutes les jouissances de l'enfant des villes dépendent de l'homme. Tout ce qu'il voit, tout ce qui l'en-

Digitized by Google

vironne est le produit de l'intelligence humaine. Il n'est pas jusqu'à la faible végétation des villes qui n'ait l'air d'être son ouvrage; tant il doit lui prodiguer de soins pour la faire prospérer au milieu de ces miasmes pestilentiels. Bref, tout ce qui entoure l'habitant des villes est factice ou artificiel. Dans ces conditions on finit naturellement par regarder l'homme comme l'origine de toutes choses. Pour l'enfant des villes, après l'homme il n'y a plus rien; l'homme c'est Dieu. Ne croyez pas cependant qu'il nie l'existence de l'Être Suprême, fi donc! Cela est de mauvais ton. A part quelques rares exceptions, on est convenu d'admettre l'existence de Dieu. Mais ici encore on reconnaît l'ouvrage de l'homme; chacun se crée un Dieu à sa manière; c'est une simple capitulation avec ce qu'on appelle les préjugés de l'ignorance; puis, cela facilite l'explication des choses qu'on ne comprend pas. Si vous lui demandez ce qu'il entend par ce mot Dieu; il se trouve d'abord fort embarrassé, et finit par vous jeter à la tête quelque banalité inventée par un homme d'esprit. Voilà l'habitant des villes; voyons ce qu'est celui des campagnes.

Celui-là, à peine ouvre-t-il les yeux, que ce grand spectacle de la nature se déroule devant lui; partout où il tourne ses regards, il rencontre cette action mystérieuse qui produit tant de merveilles. Le plus grand chêne comme la plante la plus infime, le plus grand quadrupède comme le plus petit insecte, tout lui montre les bienfaits de la Providence, tout lui parle de Dieu. Toutes ses jouissances dépendent des caprices du temps. Quand il fait beau le paysan est gai, quand il fait mauvais il est triste. Il n'a pas, comme dans les villes, ces fêtes splendides où l'homme vient se reposer quelques instants de ses ennuis. Contre la fatigue, contre l'intempérie des saisons, le campagnard n'a d'autre remède, n'a d'autre spectacle que les cérémonies religieuses. Ainsi, partout et toujours, on lui parle de Dieu : quand il fait beau, c'est la nature; quand il pleut, c'est le prêtre. Toutes ces circonstances développent singulièrement son imagination; le mystère fait seul tous les frais de l'éducation intellectuelle et morale du campagnard. Pour lui Dieu est la cause immédiate de tout. Quelque danger le menace-t-il, au lieu d'agir, il se prend à prier : contre tous les maux, contre tous les accidents il ne connaît que ce seul remède : la *prière!*

Voilà l'habitant des villes, voilà l'habitant des campagnes. Doit-on

Digitized by Google

s'étonner que des procédés si différents produisent des caractères aussi distincts? Tandis que le premier voit en tout l'ouvrage de l'homme, le second voit partout l'œuvre de Dieu. Pour le premier tout finit avec l'homme, pour le second après l'homme vient Dieu, après cette vie vient la vie future.

Ainsi, tandis que l'habitant des villes est tout intelligence, celui des campagnes est tout moralité, tout imagination; le premier se nourrit de science, le second de mystères. L'habitant des villes méprise le campagnard, et le campagnard a horreur du citadin. Entre ces deux classes d'hommes il y a un abîme presqu'infranchissable; ces deux natures ne peuvent se rencontrer sans qu'il ne se produise un choc. Telle est la source de tous ces tiraillements qui déchirent la société.

On s'occupe beaucoup aujourd'hui de Socialisme, cette question est partout à l'ordre du jour. Nous nous en réjouissons du fond du cœur; car c'est un grand pas de fait vers le bien que de le désirer et de le chercher. Mais que les réformateurs ne s'y trompent pas; avant qu'il soit possible d'appliquer leurs principes, ils ont un grand problème à résoudre, problème dont dépend tout l'avenir de leurs idées. Il consiste à instruire les campagnes et à moraliser les villes, à donner aux campagnards l'intelligence qui leur manque et aux citadins la moralité qui leur fait défaut; voilà le problème dont tout dépend.

Si nous voulons produire une œuvre vraiment utile, tâchons de ne pas nous faire illusion, voyons les choses sous un jour impartial. On exploite l'ignorance des campagnes et l'on nous exploite à notre tour au moyen de cette ignorance. Notre cause est commune, réunissons-nous donc pour la défendre. Le meilleur moyen de convaincre les autres de leurs défauts, c'est de reconnaître d'abord les siens; de les reconnaître, non avec des restrictions et des palliatifs, mais d'une manière franche et loyale, sans arrière pensée aucune. C'est à nous, qui avons l'intelligence, de faire le premier pas. Disons aux campagnards: nous avons tous nos qualités et nos défauts; nos défauts nous désunissent, ils jettent l'inimitié entre nous. C'est par eux qu'on nous exploite; ce sont eux qui dominent aujourd'hui le genre humain et qui jettent dans la société ce trouble dont nous souffrons si cruellement. Nos qualités et nos vertus au contraire tendent à nous rapprocher, à unir nos cœurs; malgré

Digitized by Google

l'empire du mal, elles font encore sentir leur douce influence ; elles sont aujourd'hui les seuls biens qui unissent encore les hommes et les peuples. Eh bien ! réunissons nos qualités et nos vertus ; exploitons en commun ce capital précieux, en opposant son action à celle de nos défauts et de nos vices. Nous avons besoin de vous et nous nous sommes nécessaires. Donnez-nous cet esprit de morale et de religion que notre éducation nous a refusé ; faites-nous sentir les douceurs de ce mystère de la nature qu'une expérience de chaque jour nous a révelé ; de ce mystère qui élève l'âme vers le beau, vers l'infini, vers Dieu. De notre côté, nous vous donnerons cette lumière de l'intelligence qui doit guider l'homme dans toutes ses actions ; cette lumière qui doit vous empêcher de vous égarer ; par elle ces belles qualités morales et religieuses que vous dépensez aujourd'hui en vaines pratiques, viendront contribuer au bonheur et au bien-être général. Votre exemple préservera notre intelligence de s'épuiser dans le vice ; tandis que nos connaissances et nos lumières empêcheront vos qualités morales et religieuses de s'abîmer dans le gouffre de la superstition et du fanatisme. Pour nous corriger de nos défauts, faisons-les comparaître au tribunal de la raison et de la vertu ; unissons-nous par les liens de la reconnaissance et plantons l'étendard du bonheur au milieu du genre humain étonné.

Nous avons accompli la tâche que nous nous étions imposée ; nous avons prouvé les rôles que jouent les principes dans le monde : nous avons démontré la nécessité de donner à tous les hommes des principes uniformes et justifiés par la morale et la raison ; nous avons signalé la puissance de l'éducation sur les principes. C'est donc de ce côté qu'il faut agir, c'est là qu'il faut porter toute notre activité ; et ceux qui atteindront ce but seront regardés, à juste titre, comme les bienfaiteurs de la patrie et de l'humanité.

Fr. Gilain.

Digitized by Google

LE VOLEUR.

(*AIR :* Échos des bois, errants dans ces vallons.)

A mon aspect dans la foule on a ri
En s'écriant : — quel hypocrite : il pleure ! —
Je puis pleurer, car à ce pilori,
Aux yeux de tous je dois rester une heure.
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Si vous saviez !.... mes enfants avaient faim,
(Pauvres enfants que le malheur vit naître !)
Pour les nourrir, oui, j'ai volé du pain :
Même en ce jour ils en manquent peut-être !
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Comme on se presse autour de ce poteau
Où la loi veut qu'aujourd'hui l'on m'attache.
Père, il est là, sur l'infâme écriteau,
Ton nom, que, toi, tu me léguas sans tache.
Peuple en tumulde accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Si j'étais riche, en ce moment encor,
Vous seriez fiers du nom dont on vous nomme,
O mes enfants !.... Les poches pleines d'or
Il est aisé de rester honnête homme.
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Digitized by Google

Oui, j'ai volé ! — Quelle étrange leçon
A l'indigent donne ce monde étrange,
On le nourrit quand il est en prison :
Mais, c'est avant qu'il faut lui dire : Mange !
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Dans le hameau, témoin de mon méfait,
J'en fais serment, mon cœur ne hait personne ;
Depuis trois mois que l'ouvrage manquait
On était las de nous faire l'aumône.
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

L'homme volé ne m'eût point fait de mal ;
Mais, par malheur, surpris par deux gendarmes,
J'ai résisté, dans ce moment fatal,
Pour mes enfants qui m'attendaient en larmes !
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Je suis coupable, et la société
Pour me frapper a dit de me poursuivre :
C'était son droit ! Mais moi, de mon côté,
N'avais-je pas aussi le droit de vivre ?
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

Un saint espoir charme encor ma douleur.
L'homme a jugé, c'est en Dieu que j'espère.
Le juge en moi n'a pu voir qu'un voleur,
Mais Dieu dira : le voleur était père !
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

ANTOINE CLESSE.

Digitized by Google

FLEURS AU BERCEAU, FLEURS A LA TOMBE.

Elle est morte à seize ans ! morte, alors que la vie
Offrait à cette enfant tout ce que l'on envie,
Quand jeunesse et beauté sur son front rayonnant
Posaient en même temps leur double diadème ;
Quand son cœur pressentait, timide et palpitant,
Qu'allait sonner pour lui l'heure sainte où l'on aime.
Jeunes filles, laissez, laissez couler vos pleurs,
Et sur ce froid tombeau ne semez pas de fleurs !

Mais non ! ne pleurez plus ! tressez une couronne ;
Au delà du tombeau l'espérance rayonne...
Ah ! l'on sema des fleurs autour de son berceau,
Lorsque, frêle et souffrante, elle entra dans la vie ;
Quand elle fuit d'ici vers un monde plus beau,
Le destin qui l'attend mérite qu'on l'envie...
Jetez encor des fleurs, et séchez vos beaux yeux ;
Jeunes filles, la tombe est le berceau des cieux !

Léon Wocquier.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LE P. LACORDAIRE.

De tous les orateurs chrétiens qui ont apparu au XIXe siècle, il n'en est pas un seul dont la parole ait eu un retentissement aussi grand, aussi universel que celle du R. P. Lacordaire. Dans toutes les villes que le célèbre dominicain a visitées, une foule avide accourait avec empressement pour écouter cette parole éloquente. A Metz, les Allemands qui ne se lassent jamais de discussions théologiques, venaient même des provinces trans-rhénanes pour assister à ses conférences. Il est vrai que la curiosité doctrinale agite et remue ces peuples dont les esprits s'intéressent aux questions de controverse avec la même passion, que chez nous on s'attache aux débats politiques. A Liége, l'empressement n'a pas été moins grand; l'église n'était pas assez vaste pour contenir la foule et le talent de l'orateur y a excité l'enthousiasme de tous ceux qui ont été assez heureux pour l'entendre. Les journaux ont entretenu leurs lecteurs de ces conférences, mais le discours de M. Lacordaire ne supporte pas l'analyse; privé des développements de sa pensée et des formes magiques de l'expression dont il sait la revêtir, ce n'est plus qu'un squelette dont la vie s'est retirée.

Nous nous bornerons donc à donner quelques détails sur la vie de M. Lacordaire et à étudier sous toutes ses faces son talent multiple et varié. M. Lacordaire n'est pas l'orateur de la foule; il faut posséder, au moins superficiellement, quelques notions de philosophie et avoir assez longuement médité les différentes phases de l'histoire pour suivre avec intérêt les considérations profondes et élevées dans lesquelles il se plaît à entrer. Plus d'une fois il m'a été difficile de comprendre sa pensée; l'intelligence s'arrête effrayée sur le bord de l'abîme, où plonge le regard scrutateur de l'orateur,

Digitized by Google

lorsqu'il s'efforce de convaincre la raison et d'expliquer les mystères les plus incompréhensibles au moyen de la métaphysique du monde.

Ces démonstrations hardies, ces preuves présentées avec tant d'art, entourées de tant de prestige, ne sont pas à la portée du vulgaire; elles ne s'adressent qu'à ceux dont le doute a ébranlé les convictions religieuses, dont l'indifférence a glacé l'esprit. L'orateur vraiment catholique n'a que faire de ses preuves; comme le dit Pascal, elles ne convainquent que l'esprit. « La coutume, ajoute ce profond penseur, fait nos preuves les plus fortes, elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. » De là vient que chez les peuples méridionaux légers de leur nature, le culte est tout extérieur; il doit attirer les yeux avant d'émouvoir le cœur; il s'adresse aux sens, jamais à la raison.

En général, les orateurs chrétiens n'avaient parlé qu'en affirmant, à l'exception de monseigneur de Frayssinous, qui le premier a commencé la controverse. Cependant elle n'est pas générale dans ses discours, il se hâte toujours de l'abandonner, tandis que M. Lacordaire, s'y arrête volontiers et ne conclut point sans avoir combattu tous les systèmes qui pourraient attaquer ses démonstrations. En homme supérieur, il ne se renferme pas dans l'horizon si exploré du dogme catholique, il se complaît particulièrement dans l'examen du phénomène religieux dans le monde, problème immense que tous les penseurs et tous les philosophes ont voulu résoudre et rattacher à leurs systèmes, mais que bien peu de sages ont eu le courage ou la folie de nier. Ce phénomène qui a été remarqué chez tous les peuples et que l'on pourrait appeler la passion de l'humanité, est la preuve la plus évidente de l'existence de Dieu. Quand l'orateur a constaté ce fait, point de départ auquel il veut rattacher la révélation, l'histoire, la philosophie, l'antiquité et les temps modernes, la vérité et l'unité catholiques, il examine les systèmes et les doctrines, il analyse les religions diverses du globe, pour mieux prouver la supériorité et la vérité de celle qu'il défend.

« Les conférences, dit-il dans sa préface, n'appartiennent ni à l'enseignement dogmatique ni à la controverse pure. Mélange de l'une et de l'autre, de la parole qui instruit et de la parole qui discute, destinées à un pays où l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal, et où l'erreur est plus hardie que savante et profonde, nous avons essayé d'y parler des choses divines

Digitized by Google

dans une langue qui allât au cœur et à la situation de nos contemporains. »

Mêlé lui-même au siècle qu'il enseigne, le savant dominicain en connaît les besoins ; il sait que de nos jours la foi est ébranlée dans les classes supérieures de la société, mais qu'elle n'y est pas éteinte ; c'est pour convaincre ses auditeurs indécis, c'est pour mieux toucher leurs cœurs qu'il parle à leur imagination.

« On a demandé quel était le but pratique de mes conférences. Quel est, a-t-on dit, le but de cette parole singulière, moitié religieuse, moitié philosophique, qui affirme et qui débat, et qui semble se jouer sur les confins de la terre et du ciel ? Son but, son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître, et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière, comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé. »

Quoique appartenant à un ordre que les souvenirs de l'Inquisition ont rendu tristement célèbre dans l'histoire du monde et dans les fastes funèbres de l'Espagne, M. Lacordaire fait bénir sa tolérance ; ami du progrès, il sait rendre justice aux grandes choses que l'on a réalisées de nos jours. Ancien disciple de M. De Lamennais, il n'a pas accepté la solidarité de ces principes qui séparaient son maître de l'unité romaine et l'empêchaient de se soumettre aux ordres du pape.

Pendant plusieurs années il a travaillé avec l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* ; une étroite communauté de principes avait servi de liaison à cette amitié ; passionnés tous les deux pour la liberté, le radicalisme avait toutes leurs sympathies et l'indépendance de l'enseignement, la liberté de la presse se trouvaient au nombre des réformes qu'ils demandaient au nouveau gouvernement. M. Lacordaire, comme presque tous les hommes qui se sont fait un nom dans notre siècle, s'est essayé dans le journalisme. Il rédigeait l'*Avenir* de commun accord avec M. De Lamennais et M. de Montalembert. Ils avaient fondé ce journal pour

Digitized by Google

défendre leurs principes politiques, pour rappeler à la révolution ses promesses, au gouvernement leurs justes réclamations. On se souvient encore de cette discussion hardie et profonde, de cette forme choisie et élevée qu'on n'était pas habitué à trouver dans les colonnes d'un journal.

L'*Avenir*, toujours poursuivi et attaqué, fut forcé de suspendre ses publications quand ses rédacteurs, accusés de donner un enseignement libre et gratuit, durent comparaître à la Cour des Pairs. Ce fut alors que, pour la première fois, M. Lacordaire prit la parole afin de défendre sa cause et celle de son illustre ami ; il parlait dès lors avec cette facilité, cette élégance qui charme aujourd'hui ses auditeurs ; la chambre s'émut à cette voix éloquente qui venait de révéler un talent de plus à la France. Les affaires de Rome, la condamnation de quelques principes de l'*Avenir* et des *Paroles d'un Croyant* que M. De Lamennais ne voulut rétracter à aucun prix, séparèrent les deux amis, rompirent cette longue amitié. M. Lacordaire a déploré une séparation qui rangeait parmi les plus rudes adversaires de l'Église un de ses plus illustres enfants. Moins ardent que M. De Lamennais, il voulut rester soumis à l'obéissance absolue que tout prêtre doit au pontife, quoiqu'il n'éprouvât pas de sympathie pour les doctrines politiques de la cour de Rome. Mais déjà M. Lacordaire était convaincu que le catholicisme, un et universel, ne saurait se passer d'un chef qui représente et conserve tout à la fois les préceptes, l'unité et l'universalité de la doctrine catholique.

Il prêcha à Notre-Dame de Paris avant d'entrer dans l'ordre des Dominicains dont il est l'ornement et la gloire, mais qu'il pourra difficilement relever et faire accepter malgré tout le prestige de son talent. C'était en 1833; dès le premier jour un public nombreux et choisi accourut à ses conférences. Ses discours quoique peut-être moins étudiés que ceux d'aujourd'hui, n'en sont pas moins remarquables par la nouveauté des sujets. La hardiesse de ses paroles surprit parfois ses auditeurs ; ils n'étaient pas habitués à entendre discuter en logicien ou en philosophe sur ces mystères dont l'orthodoxie romaine défend l'examen.

Les plus rigides ne pouvaient pardonner à l'orateur cette parole libre et éloquente, ce mélange du profane et du religieux, ce style pompeux, ces considérations étrangères à son sujet par lesquelles il

Digitized by Google

savait produire un plus grand effet, enfin ces inspiration soudaines, ces mouvements brusques et imprévus qui étonnaient et émouvaient si singulièrement l'auditoire.

A cette époque, il faut l'avouer, les fortes études et les immenses travaux n'avaient pas comme aujourd'hui enrichi cette belle intelligence; souvent trop confiant, il se laissait aller à son extrême facilité, et, emporté par l'improvisation, il lui arrivait de dépasser le but qu'il voulait atteindre.

Son imagination encore trop impétueuse l'entrainait malgré lui, semblable à ces fleuves voisins de leurs sources qui envahissent leurs rives encore trop resserrées et bondissent des montagnes avec la rapidité du torrent, jusqu'à ce qu'ils trouvent un lit plus profond et plus large qui, en modérant l'impétuosité de leurs eaux, en ralentit le cours.

L'abbé Lacordaire, après avoir prêché deux ans à Paris, quitta tout à coup le monde pour aller méditer dans le silence de la ville éternelle. La vue des solitudes de Rome et l'aspect des ruines du Forum impressionnèrent vivement cette âme ardente, nourrie des grands exemples de l'antiquité romaine. Ces souvenirs ont laissé des traces profondes dans son esprit. Un jour, après avoir parlé avec éclat de l'établissement de Jésus-Christ et des turpitudes qui signalèrent la décadence d'un empire si vaste, d'un peuple si grand, il montra l'abaissement de ce même peuple consentant à abdiquer sa liberté pour se faire l'esclave d'un tyran, et fit voir le despote se jouant des hommes et des Dieux, assemblant « le sénat, c'est-à-dire les reliques « de toutes les grandes familles romaines, les descendants de ces pères « conscrits qui avaient porté si fièrement dans leurs toges la guerre « et la liberté, et le forçant à délibérer sur la sauce à laquelle on « mettrait un poisson. » Tel était l'asservissement de Rome, quand le peuple n'avait plus la conscience de ses droits, quand la liberté n'avait d'autre asile que la société chrétienne vivant dans les catacombes et sachant mourir parce qu'elle voulait régénérer la foi et la liberté. Ces souvenirs du Forum, cette tristesse de l'ancienne Rome mêlée à la pompe de la Rome chrétienne, cette cité déserte et religieuse à côté d'une population bruyante, ces contrastes qui font de Rome une ville unique dans le monde, ont vivement frappé M. Lacordaire. Il aime à se rappeler ces impressions : « Et pourquoi, s'écrie-t-il, ne me laisserais-je pas aller à des souvenirs qui

Digitized by Google

« confirmeront ma parole en rajeunissant ma vie ? Un jour donc, le « cœur tout tremblant d'émotion, j'entrai par la porte Flaminienne « dans cette ville fameuse qui avait conquis le monde par ses armes « et l'avait gouverné par ses lois.

« Je courus au Capitole ; mais le temple de Jupiter Capitolin « n'en couronnait plus l'héroïque sommet. Je descendis au Forum ; « la tribune aux harangues était brisée, et la voix des pâtres avait « succédé à la voix de Cicéron et d'Hortensius. Je gravis les sentiers « escarpés du Palatin, les Césars étaient absents, et ils n'avaient « pas même laissé à la porte un prétorien pour demander son nom « à l'étranger curieux. Pendant que je pesais en mon âme ces fortes « ruines, à travers l'azur du ciel italique, j'aperçus dans le lointain « un temple dont la coupole me parut recouvrir toutes les grandeurs « présentes de cette ville dont je foulais la poussière. Je m'y ache- « minai, et là, sur une place immense autant que magnifique, je « trouvai l'Europe assemblée dans la personne de ses ambassadeurs, « de ses poètes, de ses artistes, de ses pèlerins, foule diverse d'ori- « gine, mais unie, me semblait-il, par une attente commune et « profonde. J'attendais moi-même, lorsqu'à l'extrémité de la place, « un vieillard s'avança, porté dans une chaise, le front nu, et tenant « dans ses mains, sous la forme d'un pain mystérieux, cet homme « de la Judée autrefois crucifié dont on célébrait le triomphe. »

Quel charme et quelle fraîcheur dans ce tableau ! on se sent transporté avec l'orateur au pied du Palatin, au centre de cette Rome qu'il décrit avec des couleurs si brillantes. Ce qui étonne chez M. Lacordaire, c'est qu'au milieu d'une discussion philosophique il se plaît à semer ces souvenirs poétiques, échos retentissants de sa première jeunesse, mêlés aux questions les plus abstraites. Ce n'est pas seulement dans l'histoire sacrée qu'il choisit ses exemples, le théâtre lui fournit des preuves aussi bien que la Bible ; dans ses discours, le profane et le religieux se donnent la main pour s'entr'aider, pour faire prévaloir la vérité catholique.

A propos de la sublimité continue de l'Évangile, il dit : « Le sublime est l'élévation, la profondeur et la simplicité fondues ensemble d'un seul jet. Quand on vient annoncer au vieil Horace que son fils a fui du combat où se décidait la suprématie entre Albe et Rome, et qu'en son indignation, on lui dit pour l'apaiser : « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? » Le vieillard répond ce mot si

Digitized by Google

célèbre : qu'il mourût ! Le mot est sublime, c'est le cri du devoir sorti instantanément d'une grande âme. » « Les plus grands hommes n'ont atteint au sublime que trois ou quatre fois dans leur vie, ajoute l'orateur, mais l'Évangile offre toujours et partout le même caractère de sublime simplicité. La perfection n'est pas dans la nature humaine, la tendresse ne s'accorde presque jamais avec le sublime. »

« Le regard de l'aigle n'est pas donné naturellement à l'œil de la colombe. On remarque ces nuances jusque dans les écrivains. Racine (pardonnez-moi ces comparaisons) est tendre, Corneille l'est beaucoup moins, parce que son génie se rapproche davantage du sublime. On sent en lui quelque chose de romain et de dur, comme ces Romains dont il a dit lui-même :

Et je rends grâce au ciel de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain. »

Jésus-Christ seul avait réuni en lui un assemblage de qualités qui lui donnait un caractère divin : il joignait le sentiment au sublime. Tous ces mélanges de poésie, de religion et de philosophie font le charme du discours de M. Lacordaire; on croirait qu'il a compris avec le grand poète du Christianisme « qu'il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés. »

Jusqu'ici la discussion ni le débat n'avaient apparu dans la chaire, Bossuet lui-même si puissant dans la controverse paraissait ne pas la rechercher dans ses sermons; il combattait dans ses ouvrages les doctrines nouvelles qui menaçaient d'envahir la France. De tous les pères de l'Église, à l'exception de St. Augustin, il n'y en a pas qui aient mieux raisonné le dogme; il suffisait à la lutte de tous les jours et travaillait de toutes ses forces à opérer une fusion entre les partis dissidents. Sous le règne de Louis XIV, le doute et l'indifférence n'avaient pas encore pénétré parmi les catholiques, et les prédicateurs ne songeaient à expliquer aux fidèles que les paraboles de l'Évangile, pour raffermir leurs croyances en nourrissant leur piété et leur zèle de la parole divine. Bossuet, dans ses sermons, est sublime de simplicité; ce grand génie n'a jamais recours à un épisode étranger pour produire de l'effet; le prédicateur d'alors, c'était l'envoyé de Dieu ou au moins son représentant. Le siècle n'avait pas les mêmes exigences parce que la religion était entourée de tout son prestige : les sermons de Bossuet ne sont que des explications

Digitized by Google

de l'Évangile. On dirait qu'il s'abaisse lui-même pour mieux impressionner ceux qui l'écoutent, tandis que M. Lacordaire veut les élever jusqu'à lui en entrant dans l'examen des mystères; peu de personnes peuvent se rendre compte des sujets qu'il aborde, mais on l'écoute avec intérêt parce qu'il explique avec lucidité les choses les plus abstraites. Bossuet au contraire se bornait à enseigner ses auditeurs en les entretenant des grandes vérités de la religion. « La foi, « disait-il, ne devait point se discuter avec les fidèles, car c'est « la curiosité qui est la perte des esprits, la ruine de la piété et la « mère des hérésies, et la Sagesse divine a donné des bornes à nos « connaissances. De même que la Providence infinie, voyant que « les eaux de la mer se répandraient par toute la terre et couvriraient « toute la surface, lui a prescrit un terme qu'elle ne lui permet « pas de passer; ainsi sachant que l'intempérance des esprits s'éten- « drait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué « des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours [1]. » Bossuet ajoutait dans une autre circonstance « qu'il détestait la vaine science « que l'esprit humain usurpe. »

Les orateurs chrétiens du XVIIe siècle n'auraient pas osé raisonner les mystères, de crainte que leurs paroles n'eussent pas été comprises ou qu'elles ne fussent mal expliquées par les fidèles. Ils évitaient avec soin tout ce qui pouvait ébranler les convictions chancelantes; car déjà les principes d'indépendance religieuse prêchés par Luther au XVIe siècle, avaient porté leurs fruits. Rome avait dû prendre son parti, le libre examen était reconnu par la moitié de l'Allemagne, et les prédications et les écrits du moine de Wittemberg avaient ébranlé sur sa base la papauté, ce puissant levier de l'Église qui mouvait à son gré les peuples et les rois.

Les interdits et les foudres du Vatican avaient perdu leur force en perdant leur caractère divin; les protestants, reconnus dans plusieurs royaumes, se multipliaient comme par enchantement dans certaines provinces de la France. Bossuet refuta leurs doctrines avec une élévation et une profondeur de pensée qui donnent une idée toute aussi grande de son génie que l'éloquence pathétique de ses oraisons funèbres. On ne transigeait pas alors avec les hérésies; la foi était presque générale, l'Encyclopédie et le sarcasme de Voltaire

[1] 1er Sermon pour le samedi après les Cendres.

Digitized by Google

n'avaient pas encore soufflé le vent de discorde sur les hautes classes, et tout le monde, depuis le grand roi jusqu'au modeste paysan, pratiquait et s'en faisait gloire. Louis XIV malgré ses maîtresses et la cour galante dont il était l'âme et le héros, n'en portait pas moins avec orgueil le titre de roi très-chrétien. Le siècle était plus croyant mais n'en était pas meilleur. Bossuet ne venait dans la chapelle de Versailles que pour y célébrer les vertus et les triomphes du roi. La royauté était pour ce grand homme presque l'image de la divinité; les paroles du roi étaient des ordres et aucune de ses volontés ne pouvait être méconnue.

Ces détails peuvent paraître superflus, mais ils ne sont pas inutiles pour apprécier comment M. Lacordaire a subi l'influence de son siècle, et il ne s'en cache pas; il a deviné les besoins d'une société dont il connaît les instincts.

L'ancien rédacteur de l'*Avenir*, après avoir passé quelque temps à Rome, est entré dans l'ordre des Dominicains ; mais il voulut rester français et refusa de s'affilier à une congrégation italienne : la vie monastique, en l'affranchissant des devoirs auxquels sont soumis les prêtres séculiers, lui permettait de se livrer tout entier à ses travaux. On ne peut s'expliquer comment un esprit aussi libéral ait choisi un ordre aussi tristement célèbre par les horreurs de l'Inquisition. L'institution de St Dominique est marquée du sceau de la réprobation; le sang a souillé les mains de plus d'un de ses membres.

Mais si les crimes ont cessé, l'humanité ne les a pas oubliés. Les malheureuses victimes, immolées dans ces horribles supplices inventés par l'imagination de moines fanatiques et cruels, ont légué à la postérité le soin de leur vengeance.

L'ordre qui consentit à servir d'instrument à la politique de bourreau des anciens Espagnols, ne pourra jamais échapper à ces sanglants souvenirs; l'histoire s'est faite l'écho de ses victimes. Sous le pontificat de Grégoire XVI, les Dominicains présidaient encore au tribunal de l'Inquisition, et quoiqu'ils n'exerçassent plus les mêmes cruautés, ils n'en conservaient pas moins un pouvoir tyrannique qui devait les rendre odieux.

Qui sait si, nouveau Rancé, M. Lacordaire ne prétend pas réorganiser cet ordre pour en faire un corps savant et capable de soutenir, par l'appui d'une parole militante, l'autorité de l'Église ? Mais laissons ces considérations pour parler du talent de M. Lacordaire.

Digitized by Google

Son style rappelle à certains égards celui de M. de Châteaubriand, que les meilleurs écrivains de notre siècle ont souvent imité malgré eux. Il aime comme lui les oppositions, sans toutefois rechercher systématiquement l'antithèse. Son discours manque un peu de simplicité et d'unité parce qu'il vise à l'effet dramatique ; mais s'il paraît oublier son sujet, c'est pour y revenir bientôt avec des considérations plus fortes et plus saisissantes, dont il sait tirer un merveilleux parti, ou des conclusions imprévues. Il parle plus à la raison qu'au sentiment, cependant il y a des moments où il sait émouvoir quand il s'abandonne aux élans de son cœur. En France, il ne craint même pas de mêler aux souvenirs religieux les souvenirs patriotiques : ces excursions dans le monde des idées contemporaines ne manquent jamais leur effet. C'est surtout de Napoléon qu'il aime à parler. Dans une conférence où il voulait prouver par l'histoire le caractère divin de Jésus-Christ, après avoir cité le témoignage des philosophes, même de ceux qui ont combattu la doctrine catholique, mais qui n'ont pu s'empêcher de reconnaître le caractère divin du Christ, après une longue énumération, il termina par cette éloquente péroraison dont tout le monde se souvient encore à Paris.

« Notre âge s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'Océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et, de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent; le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé et éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. — Quoi ! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'église catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce

Digitized by Google

rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ. Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. — Et alors, ouvrant l'Évangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire. Il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et après un torrent d'éloquence qu'aucun père de l'Église n'aurait désavoué, il termina par ce mot : « Enfin, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme ! » Ce mot, Messieurs, résume tout ce que j'ai voulu vous dire de la vie intime de Jésus-Christ, et l'impression qu'éprouve tôt ou tard tout homme qui lit l'Évangile avec l'équité de l'attention. Vous qui êtes jeunes encore, vous vivrez ; vous verrez les savants, les sages, les princes et leurs ministres ; vous assisterez aux élévations et aux ruines ; fils du temps, le temps vous initiera aux secrets de l'homme, et quand vous le saurez, quand vous aurez la mesure de ce qui est humain, un jour peut-être, redescendant de ces hauteurs auxquelles vous aspiriez, vous direz à votre tour : Je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme. Un jour aussi, sur la tombe de son grand capitaine, la France gravera ces paroles, et elles y brilleront d'un plus immortel éclat que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz. »

N. Reyntiens.

(*La fin de cet article à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

DE L'ADMIRATION EXAGÉRÉE

ENVERS

LES SAVANTS ET LES HOMMES DE LETTRES.

Justin, chap. 4 du livre XX, nous apprend que les Métapontins éprouvèrent un tel enthousiasme pour la sagesse de Pythagore qu'ils convertirent sa maison en temple et l'y adorèrent. Les disciples d'Épicure firent à peu près la même chose pour leur maître. Ils révérèrent sa mémoire comme celle d'une divinité, célébrèrent par des solennités son anniversaire et gravèrent son image sur des coupes et sur des anneaux, selon le rapport de Diogène Laërce, de Cicéron, de Pline, etc.

Plusieurs autres exemples analogues pourraient être rapportés d'Hippocrate, de Socrate, d'Homère.

Cette espèce de manie, qui n'a pourtant rien que de louable, considérée sous un certain point de vue, passa des Grecs et des Romains, aux nations modernes.

Bède fut entouré de tant d'hommages que ses admirateurs ayant épuisé toutes les formules laudatives, allèrent jusqu'à imaginer des miracles opérés par lui. C'est à l'un de ces prodiges qu'il doit, selon quelques-uns de ses biographes, le surnom de vénérable. Ayant perdu la vue par suite de son grand âge, il se faisait conduire, disent-ils, dans les campagnes et dans les châteaux pour y prêcher la doctrine du Christ. Un jour qu'il traversait une vallée remplie de pierres, un de ses guides lui dit par raillerie, qu'en ce lieu était réunie une grande foule de peuple, attendant avidement et en silence qu'il prît la parole. Bède aussitôt commença à prêcher avec une grande ferveur, et comme il terminait son sermon par les mots: *Per omnia sæcula sæculorum*, toutes les pierres s'écrièrent à haute voix : *Amen! venerabilis pater, Amen!* et depuis lors on ajouta cette qualification à son nom. C'est surtout parmi les théologiens que l'hyperbole fut parfois poussée jusqu'au ridicule et

Digitized by Google

jusqu'à l'impiété ; la renommée qu'acquirent Albert le Grand et Thomas d'Acquin, nous fournirait plusieurs exemples à l'appui de cette opinion ; nous nous contenterons de celui-ci : Jacques de Susate, après un pompeux éloge de ces deux hommes célèbres, ajoute : deux grandes luminaires de l'ordre des Frères prêcheurs brillèrent sur le monde ; le plus grand, Thomas d'Acquin, pour être la clarté du jour, et l'autre, Albert le Grand, pour être celle de la nuit. *Duo magna luminaria ex ordine prædicatorum mundo apparuerunt, scilicet luminare majus, id est beatus Thomas de Acquino, ut præesset diei, et luminare minus, id est Albertus Magnus, ut præesset nocti.* Chacun sentira l'inconvenante ressemblance de ce passage avec un autre analogue des livres sacrés.

Pierre Lombard, dont le nom est presqu'inconnu aujourd'hui, devint tellement fameux par ses luttes contre les réformateurs, qu'un de ses apologistes s'écrie dans un beau mouvement d'enthousiasme : Pierre Lombard vaut mieux à lui tout seul que cent Luther, deux cents Melanchton, trois cents Boullanger, quatre cents Pierre Martyrs, et cinq cents Calvins ; si tous étaient broyés dans un mortier, on n'en retirerait pas une once de vraie théologie. « Plus valet unus Petrus Lombardus quàm centum Lutheri, « ducenti Melanchtones, trecenti Bullengeri, quadringenti Petri « martyres, et Quingenti Calvini, qui omnes, si in uno mortario « contunderentur, non exprimeretur una uncia veræ theologiæ! »

Ces sentiments exagérés expirèrent avec la théologie scolastique, mais la nature humaine se jetant toujours dans les extrêmes, elle se choisit aussitôt d'autres idoles.

La littérature commençait à peine à sortir des ténèbres dont elle avait été enveloppée pendant des siècles. Les auteurs anciens étaient copiés et recopiés, corrigés, étudiés, exaltés. Il eût été difficile que ce labeur constant ne fît naître, chez quelques-uns, une admiration illimitée pour les écrits qui leur avaient coûté tant de veilles. Les uns plaçaient Homère, les autres Hippocrate, ceux-ci Aristote, au-dessus de tout ce que l'humanité avait produit de plus beau. D'autres prétendaient que Tite-Live n'avait jamais eu d'égal et n'en aurait jamais ; d'autres encore soutenaient que de tous les livres il ne fallait conserver que Plutarque, qui renferme ce qu'on rencontre de meilleur dans tous les autres écrivains, soit en philosophie, soit dans les autres sciences morales, soit en histoire

Digitized by Google

grecque et romaine. On peut consulter à ce sujet Vincent Paravicin : *Singularia de viris eruditione claris*, centuria I et II.

Ernest, Duc de Brunswick, professait une admiration si grande pour Regius Urbanus, qu'il voulut que les décrets du Sénat fussent publiés sous la formule suivante : Nous Ernest par la grâce de Dieu, Duc de Brunswick et de Lunebourg, et Urbanus Regius, docteur dans les saintes écritures, voulons et ordonnons etc., etc.

Les femmes aussi, et à plus juste titre peut-être, à cause de la déférence qui leur est due, reçurent des hommages et des éloges qui dépassèrent les justes bornes. Nous n'en citerons que deux exemples, pris entre mille. Elisabeth Jeanne Westonia est appelée par Joseph Scaliger, miracle des vertus : *miraculum virtutum* ; par Daniel Heinsius, l'égale des déesses : *Deabus æqualem*, et plusieurs autres qualifications que l'on peut voir dans le traité de Ch. Fr. Paullinus : *Van hoch und wohlgelahrten teutschen Frauenzimmer*. Page 159 et suiv.

Les savants n'épargnèrent point l'encens non plus à Anne Marie Schurman. Les noms de Muse, de Minerve hollandaise, d'Alpha des vierges, lui arrivaient de toutes parts. Saumaise dit qu'elle était tellement savante, qu'il ne pouvait décider en quelle branche des sciences elle brillait le plus. Rotger, secrétaire du roi de Suède, avance qu'elle était un assemblage de toutes les sciences, un véritable *monstre* en ce genre. Paschius, dans son *gynacæo*, p. 55, s'écrie : « O fœminam prodigio similem, quam nemo æmuletur, « quia nemo imitari potest ; nemo invideat, quia suprà invidiam « posita est ! »

Mais celui qui dans le monde littéraire fut idolâtré au plus haut degré est certes Aristote. Ses admirateurs ne peuvent trouver de termes assez emphatiques pour le désigner. Casaubon, Scaliger, Juste-Lipse le qualifient tour à tour de *magnum naturæ miraculum, unica philosophiæ aquila ; summus et primus scientiarum dictator et imperator ; summus omnium rerum judex !*

On croirait qu'on ne peut rien ajouter à ces titres pompeux, néanmoins Julius Cæsar Vanninus trouve moyen d'aller plus loin, comme on le voit dans Franc Buddeus, Theses de Atheismo et superstitionibus, cap. 1 § 24 p. 125. Là il devient : *Humanæ sapientiæ dictator ; sapientum pontifex maximus*, et enfin *Philosophorum Deus !!* Il faut convenir que malgré toute l'admiration que doivent inspirer

Digitized by Google

les vastes connaissances d'Aristote, c'est pousser l'éloge jusqu'à l'absurdité [1]. Les écrits du philosophe de Stagyre furent regardés par quelques-uns comme des traditions presque divines dont il n'était pas permis de dévier en la moindre chose. On rapporte entr'autres choses, à ce sujet, que malgré toutes les raisons que l'on put faire valoir, il fut absolument impossible d'engager un de ces extravagants à regarder dans un télescope, afin de le convaincre que Galilée avait découvert certaines étoiles ignorées d'Aristote. Un autre jura qu'il était prêt à répandre son sang et à subir le martyre pour confirmer la vérité des dogmes du précepteur d'Alexandre [2]. Ce ne furent pas seulement des individus isolés qui se jetèrent dans ces excès, mais cette folle vénération pour les écrits s'empara même des corps savants et des académies, au point que dans quelques-unes on ne pouvait obtenir les honneurs du doctorat en philosophie qu'après le serment solennel du récipiendaire, qu'il n'enseignerait rien qui fût contraire à la doctrine d'Aristote.

L'autorité ecclésiastique aussi le considéra presque comme un des pères de l'Église, ainsi que les curieux pourront s'en convaincre dans l'ouvrage d'Adam Tribbechovius : *De doctoribus scholasticis*, cap. V § 3, page 217 et suiv. Enfin l'aveugle admiration pour le Stagirite atteignit le plus haut degré de démence, lorsqu'on alla jusqu'à le placer au rang des Saints et à le considérer comme le précurseur du Christ, dans l'ordre des sciences naturelles, ainsi que nous l'apprend Corneille Agrippa, chap. 54, De incertitudine et vanitate scientiarum : Theologi etiam divis adnumerârunt eum, et concludunt fuisse Christi præcursorem in naturalibus, quemadmodum Johannes Baptista in gratuitis.

Si l'on peut en croire le témoignage de Campanella et de Baronius, cité par Tribbechovius, cap. V § 3, page 220, édit. in-8°, on l'aurait même regardé comme un Dieu. Ce fait est confirmé par l'auteur de l'ouvrage : De superstitione erudita seu litteraria, p. 23, § 11 : Quin pro ipsissimo Deo Aristotelem habere non dubitarent.

On voit jusqu'où l'esprit humain est capable de s'égarer dans son

1 On peut consulter sur cette matière Joh. Lannoius : *De varia Aristotelis in Academia Parisiensi fortuna* ; et Joh. Herm. Abelswich : *De varia Aristotelis in Scholis Protestant. fortuna.*

2 Voir Michaelis Lilienthalii de Machiavelismo litterario sive de perversis quorumdam in republica litteraria inclarescendi Artibus, dissertatio historico-moralis.

Digitized by Google

admiration exagérée pour les grands hommes, mais du moins cette exagération frappe sur la valeur que l'on attache à leurs ouvrages. Que dirons-nous de celle qui s'attache à copier leurs gestes, leur costume, leurs habitudes et même leurs défauts corporels. C'est cependant ce qui a lieu. Ainsi les Platoniciens affectaient de donner à leur dos une forme voûtée, pour imiter la légère difformité du maître, en cette partie du corps. De même les disciples de Philippe Melanchton copiaient le mouvement des épaules et des mains, qu'il avait contracté en parlant, et sa manière d'articuler faiblement les mots. Qui pourrait s'empêcher de sourire de pitié en lisant ce que rapporte Balthazar Schuppius (Oratio de oratore inepto), que quelqu'un ayant un jour vu Érasme de Rotterdam écrire par hasard avec une plume à laquelle il avait attaché un petit bâton, parce qu'elle était trop courte, s'empressa aussi de faire la même chose en écrivant, croyant ainsi imiter le style du grand écrivain.

Cette imitation aveugle de tout ce que font les auteurs célèbres, est quelquefois devenue extravagante dans les choses les plus louables en elles-mêmes. Rien par exemple n'est plus sage que de chercher à modeler son style sur les bons écrivains, et pourtant cette étude judicieuse a été poussée jusqu'au plus ridicule excès. Parmi les anciens, Cicéron, le père de l'éloquence romaine, a surtout fait naître une foule de ces sots imitateurs, dont nous lisons les récréatives bévues dans plusieurs ouvrages [1]. Lazare Bonami poussait si loin l'amour de la forme cicéronienne, qu'il préférait, répétait-il souvent, s'exprimer comme cet orateur, qu'être souverain Pontife à Rome. Des savants avancèrent sérieusement qu'il était plus blâmable de n'avoir pas un style cicéronien que de ne pas être chrétien [2]. Janus Wilhelmus doit compter parmi les plus aveugles enthousiastes du défenseur de Milon; quoiqu'il mourut bien jeune (26 ans), il savait par cœur et répétait fréquemment toutes les locutions et les phrases qu'affecte Cicéron.

L'admiration pour le style d'un auteur entraîne nécessairement une affection égale pour les livres qui renferment leurs pensées. Quelque louables que soient de pareils sentiments, ils ont été poussés l'un et l'autre jusqu'à un excès tantôt ridicule, tantôt

1 Daniel Fréd. Janus, Dissertatio de nimio latinitatis studio, § XVI p. 18 et seqq.
2 Voir Saldenus, de librorum usu et abusu, p. 750.

Digitized by Google

coupable. Colomiès, dans son recueil de particularités, page 99, nous apprend que Frédéric Morel était tellement absorbé en traduisant Libanius, que ni la maladie ni la mort de sa femme ne purent le détourner un instant de son travail. Corneille Hooft, le traducteur de Tacite en hollandais, s'imposa la loi de relire cinquante fois cet auteur d'un bout à l'autre; Jean Passerat relut quarante fois Plaute; Mme Dacier avait terminé et recommencé deux cents fois la lecture d'Aristophane; un autre savant copia tout entier Cicéron, de sa main. Les lois de la saine raison ne peuvent certainement point approuver un pareil abus de l'emploi du temps, en examinant la question sous le point de vue moral.

Si des livres nous passions aux autres objets qui ont appartenu à des hommes célèbres, tels que plumes, encrier, fauteuil, etc., nous fournirions bien d'autres preuves encore de l'aveugle entraînement des hommes.

Sans parler de la lampe d'Epictète, qui se vendit 3,000 drachmes, de la robe sale et usée de Petrarque, que l'on révéra comme un objet sacré, de la plume de Juste-Lipse consacrée à la sainte Vierge, nous trouverions des exemples bien plus rapprochés de nous, et tout aussi extravagants. Qu'il nous suffise d'avoir effleuré une matière, oubliée dans l'ouvrage de M. Salgue sur les erreurs et les préjugés, quoiqu'elle présente plus d'un genre d'intérêt. Nous pourrons y revenir plus tard, si les quelques observations qu'on vient de lire, présentent de l'attrait aux lecteurs.

Octave Delepierre.

Digitized by Google

REVUE ARTISTIQUE.

SOMMAIRE.

Salon de Paris [1]. — *A monsieur Alexandre Henne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.* — *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.* — *Salon de Liége.*

Il est rare que la sculpture — l'art par excellence — impressionne vivement les masses. Le peuple préfère la couleur à la forme ; aussi, lorsqu'il quitte les galeries du Louvre pour se rendre dans les salles du rez-de-chaussée où sont exposées les œuvres des statuaires, il semble le faire de mauvaise grâce ; c'est à peine s'il s'arrête devant les marbres ou les bronzes des maîtres les plus renommés ; les bustes seuls ont le privilége de retenir quelques instants la foule. Il n'en est pas ainsi cette année, et cependant je ne puis en féliciter les sculpteurs ; l'art est malheureusement étranger à la curiosité publique. Ce n'est pas, en effet, de l'enthousiasme qu'excite la *Volupté* de M. J. B. Clésinger, mais de la curiosité et rien de plus. Au lieu de me conformer au livret et d'écrire *Femme piquée par un serpent*, j'ai dit la *Volupté*, car en toute chose il faut faire preuve de franchise ; je ne comprends donc pas le jury. Il devait avoir le courage de refuser ou d'admettre simplement la statue de M. Clésinger sans dénaturer, sous prétexte de pudeur, l'ouvrage de l'artiste. Il est, en effet, absurde d'avoir fait ajouter cet aspic de bronze qui enlace la jambe de cette admirable créature ; tout le monde comprend que ce n'est pas la morsure d'un serpent, mais l'ivresse, — cette ivresse due à la terrible cantharide chantée par Béranger — qui fait ainsi bondir et se tordre cette femme si parfaitement adorable qu'on se surprend à comprendre Pygmalion s'agenouillant

[1] Voyez page 180.

Digitized by Google

devant le marbre créé par son ciseau. En contemplant la *Femme piquée par un serpent*, on ne rit plus autant de cette exclamation d'un poète :

« Amour ! le seul péché qui vaille qu'on se damne ! »

M. Clésinger a ravi le feu céleste ; il est impossible de voir un corps plus vivant, plus naturel et cependant son *étude* [1] est loin d'être irréprochable. On chercherait en vain la ligne générale : l'harmonie manque ; dans son travail tout palpitant de volupté, l'artiste a sacrifié l'ensemble aux détails. Je dois aussi blâmer ce beau talent employé à la glorification de la sensualité ; c'est ramener l'art en plein dix-huitième siècle. Il y a surtout dans le buste de Mme *** un *parfum régence* qui peut plaire à de vieux débauchés, mais que réprouvent hautement les gens de goût. Tout cela rappelle Coustou et plus encore Clodion, le sculpteur des bacchantes, deux hommes d'un incontestable mérite, et cependant deux artistes de la décadence. Un critique a, sans le vouloir, prononcé contre l'auteur de la *Femme au serpent* une condamnation sans appel : « Mme de « Pompadour et Mme de Parabère, a-t-il dit, si elles avaient pu « voir le buste de Mme *** auraient sur-le-champ commandé le leur « à M. Clésinger. »

Cette passion pour le siècle de Boucher et de Watteau deviendra fatale à l'artiste ; déjà il n'a plus une entière confiance en son ciseau et il a recours à de pauvres moyens pour produire plus d'effet : ainsi tous ses ouvrages sont passés à la cire, procédé qui donne au marbre une certaine *morbidezza* très-inutile. M. Clésinger [2] a un talent réel ; il ferait donc sagement de s'abstenir des trompe-l'œil et de tous ces moyens puérils qu'il faut laisser aux fabricants de statuettes. Je suis heureux de n'avoir que des éloges à accorder au groupe représentant les enfants de M. le marquis de las Marismas. Cela est vraiment beau. L'aîné debout à côté d'un grand lévrier fait plier un cep de vigne, et s'apprête à cueillir une grappe que lui demande, les mains suppliantes, son jeune frère accroupi à ses pieds. Les deux enfants sont entièrement nus comme Hassan dans la *Namouna* d'Alfred de Musset :

[1] C'est ainsi que l'artiste lui-même a désigné son œuvre.

[2] M. Jean-Baptiste Clésinger vient d'épouser Mlle Gabrielle-Solange Dudevant, fille de Mme la baronne Dudevant (George Sand).

Digitized by Google

. . . . Nu comme Eve à son premier péché,
. . . . . .
. . . . . Nu comme la main,
Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.

Clésinger connaît son Musset et son Gautier, et la mémoire ne lui a pas fait défaut ; on n'oublie pas ces beaux vers :

. . . . Chastes comme Adam avant d'avoir péché,
Ils marchent librement dans leur nudité sainte,
Enfants purs de tout vice et laissant voir sans crainte
Ce qu'un monde hypocrite avec soin tient caché.
. . . . . .
Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie ;
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités,
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés.

Pour ma part je félicite très-sincèrement l'artiste d'avoir supprimé et la feuille classique et toute espèce de gaze ; cela est à la fois plus vrai et plus décent, car les esprits mal faits sont obligés de s'abstenir de songer à ce que cachent les voiles absurdes dont nous sommes redevables à quelque Madeleine repentante par force majeure, et devenue dévote par amour des contrastes.

L'excellent effet que produisait le morceau d'écharpe collé contre la jambe de la *Vénus retenant l'amour captif*, et quelle joie a dû éprouver M. Fraikin, obligé de voiler la déesse dans la crainte de blesser un pudique jury !...

Un vase en argent repoussé, représentant les géants escaladant le ciel, et foudroyés par Jupiter, voilà à mon avis le chef-d'œuvre du salon de 1847. Cela est réellement admirable d'ensemble et de détails; eh bien! cela n'a eu qu'un très-médiocre succès. La France possède un Benvenuto Cellini, et le public ne s'en inquiète guère. La *diva* de M. Clésinger frappe les sens; devant cette femme étendue toute frémissante sur un lit de roses chacun ressent une émotion dont il n'est pas le maître; en examinant le vase de M. Antoine Vechte, on reste froid, à moins d'aimer véritablement l'art, et alors, à dire vrai, on est bien plus noblement ému qu'en présence de cette beauté échevelée. Amateurs et artistes battent des mains au triomphe de M. Vechte; qu'il se contente de ces suffrages, et laisse passer la foule indifférente. Un jour elle lui rendra justice. — *Daphnis et Chloé* par M. Gayrard, étaient depuis longtemps connus du public par la

Digitized by Google

réduction faite pour le commerce. — Je ne vous parlerai plus que de la *Cléopâtre* de M. Daniel, sculpteur dont j'ai pu apprécier l'an dernier les brillantes qualités. La *Cléopâtre* atteste un notable progrès chez l'auteur de *Raimbaud III, comte d'Orange*. Une grande sévérité de style, de la puissance, de l'énergie, une connaissance parfaite du modelé, distinguent M. Daniel. Il est fâcheux que certaines parties pèchent par un peu de lourdeur. J'aimerais aussi plus d'expression dans la tête. Plutarque dit : « Cléopâtre n'eût pas plutôt ôté les « feuilles de dessus le panier, qu'elle aperçut le serpent : *elle jeta « un grand cri*, et présenta son bras à sa piqûre. »

Quant à M. Pradier, sa *Pieta* est une grave erreur; le style bysantin ne convient pas au sculpteur de *Phryné*, *d'Anacréon*, et de la *Poésie légère*.

La gravure en médailles est fort pauvre; en revanche, les graveurs au burin, à la manière noire, etc., ont exposé de belles planches. Je citerai MM. Pannier, A. Martinet, Marvy, Bléry et L. Leroy; les eaux-fortes des trois derniers sont d'un effet très-puissant. Quant aux lithographes, chaque jour ils inventent de nouveaux procédés, et chaque jour on croit qu'ils viennent d'atteindre les dernières limites de leur art. Les dessins, aquarelles et pastels étaient plus nombreux et plus remarquables au dernier Salon. Cependant MM. Papety, Laroche, Nousveaux, Antony Béraud, Hubert, H. Garnerey, L. David, H. Duval, et surtout Mme Élisa Champin (Mlle Pitet) et Mlle Nina Bianchi, méritent une mention honorable. MM. Émile Wattier et V. Vidal sont les plus brillants représentants de l'*art-régence;* le premier a envoyé un *petit souper*, le second a exposé *Une fille d'Ève*, *Saison des fruits*, et *Péché mignon* dont le sujet a été jugé un peu risqué même par ces dames du quartier Bréda et par les plus illustres paroissiennes de Notre-Dame-de-Lorette. Cela est parfaitement dessiné, il faut bien l'avouer; mais quelle valeur cela a-t-il, si l'on se place au point de vue sérieux? Peu importe à M. Vidal! les portes des boudoirs galants lui sont ouvertes à deux battants; il n'en demande pas davantage, car le voilà comblé de faveurs, — une ancienne reine de la mode, Mme la comtesse Lehon a daigné accepter la dédicace d'un de ses plus gracieux pastels. — Les architectes ont envoyé des études pour la réunion du Louvre aux Tuileries, des fragments de l'hôtel Carnavalet, autrefois habité par Mme de Sévigné, les plans du château de Chambord, etc. Il me

Digitized by Google

reste à dire un mot des peintres sur verre. Ils sont d'une extrême faiblesse, et il n'en est aucun qui pourrait lutter avantageusement contre notre compatriote, M. Capronnier, dont les vitraux récemment placés à Ste Gudule dans la chapelle restaurée par les soins de la famille de Mérode, me paraissent les plus beaux résultats obtenus depuis la renaissance de la peinture sur verre. J'allais en terminant commettre un crime de lèse-galanterie. J'oubliais la miniature dont le sceptre appartient toujours à Mme de Mirbel et à une pléiade de jeunes femmes ses élèves.

Paris, 14 mars 1847.

---

§ II. *A monsieur Alexandre Henne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.*

Monsieur,

Je n'ai point l'honneur de vous connaître, mais j'entends faire l'éloge le plus flatteur de votre caractère, on estime vos savants travaux, on rend hommage à la sincérité de vos convictions; je n'ai donc qu'à me féliciter d'avoir pour adversaire un homme de votre talent. Si j'ai un regret, c'est de vous voir le défenseur obligé d'une cause malheureuse, et cela est si vrai, monsieur, que vous vous êtes vous-même chargé de me fournir des armes.

Fort heureusement pour moi, ce n'est pas l'auteur de l'*Histoire de la Ville de Bruxelles*, mais le Secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts, qui a écrit la lettre adressée à MM. Éd. Wacken et Alex. Wauquier ; cela me met beaucoup plus à l'aise pour ma réponse.

Indépendamment de ce que vous dites au sujet de l'Académie, il y aurait bien des choses à relever dans vos observations, monsieur, à commencer « *par ce fâcheux esprit de dénigrement* » dont vous gratifiez un peu trop généreusement les Bruxellois et moi qui suis vraiment désolé de ne pas être né dans la capitale. J'ai de tout temps reçu à Bruxelles l'accueil le plus cordial, aussi m'est-il impossible de partager votre opinion, et les journaux belges viennent de m'apprendre que, de leur côté, les Conseillers communaux de Bruxelles ne paraissent pas très charmés de s'entendre malmener par un écrivain appelé par eux au secrétariat de leur École royale de dessin.

Digitized by Google

L'honorable M. Trumper surtout n'a pas l'air de supporter très patiemment votre accusation.

C'est avec autant de légéreté, monsieur, que vous me supposez présomptueux ; *je juge*, — vous l'affirmez — *sans avoir vu*. Quand il s'agit d'explications, je hais avant tout les périphrases ; à mes yeux, le critique qui *juge sans avoir vu* est un sot, les hommes de lettres et les artistes ont cent fois raison de l'accabler de leur dédain. J'ai eu *le plaisir de visiter* trois fois *cette Académie* que l'on ne peut *condamner* assez *sévèrement*, *et*, malgré votre conviction, monsieur, *je ne reviens pas* de ce que vous croyez devoir appeler *mon erreur*. Bien plus je suis obligé de maintenir de la manière la plus formelle ma première assertion. Je le répète, monsieur : « L'École de « Bruxelles produit annuellement de pauvres résultats ; des réformes « dans le corps professoral sont impérieusement réclamées : l'en- « seignement a besoin d'être développé, d'être établi sur des bases « plus larges et plus solides [1]. » Ce n'était là qu'une opinion personnelle, aujourd'hui ce sera un fait incontestable, grâce à la susceptibilité déplacée de messieurs les professeurs. La sagesse des nations n'aura jamais tort : il n'y a que la vérité qui blesse. Je ne nommais personne, on m'oblige à parler, je le ferai sans détour. Cependant cette fois encore je ne prendrai à partie que des artistes dont la position est assurée, dont l'avenir ne peut plus être remis en question. Malgré ma fatale passion pour le *dénigrement*, je tiens beaucoup à n'être cause d'aucune ruine ; vous apprécierez ma réserve, je n'en doute pas, monsieur. L'Académie jugera s'il est prudent de me faire rompre entièrement le silence. Elle doit se connaître ; si elle se croit assez forte pour la lutte, je ne suis pas homme à reculer devant un défi.

Pour vous prouver, monsieur, que je n'ai pas l'habitude de *juger sans avoir vu*, je vous prie de vouloir me permettre de vous dédier le compte rendu de l'exposition de la *Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*.

Des lettres qui renfermaient des détails inouis sur les deux toiles de M. le directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, m'ont engagé à faire tout exprès le voyage du Hâvre à Mons. Après cela, Monsieur, direz-vous encore que M. Van Roy, lorsqu'il

1 *Revue de Belgique* 1re année. Tome III, page 336.

Digitized by Google

se mêle de critique d'art, se contente de voir l'*enseigne*, puis de s'écrier : *mauvaise enseigne, mauvais vin.* Si mauvais que soit le vin, M. Van Roy le goûte, et alors seulement il se reconnaît le droit de déclarer que le vin et l'enseigne se valent. C'est ce qu'il a fait pour l'Ecole dirigée par M. Navez, et c'est ainsi qu'il prétend agir en toute circonstance.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, votre caractère, on me l'assure, est des plus honorables ; je vous prie donc d'avoir la bonté de relire sans passion les articles publiés par moi dans la *Revue de Belgique ;* l'intérêt des arts a toujours été mon seul guide; je puis m'être trompé, mais il n'est pas, je l'espère, une seule syllabe écrite par moi qui ait été dictée par un esprit de *dénigrement* ou de *malveillance*, deux agréables défauts dont je ne saisis pas trop l'immense différence.

Recevez je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée et veuillez me croire

Votre très-humble serviteur.

Paris, 26 mai 1847. L. V. R.

---

§ III. *Compte-rendu des œuvres exposées par les membres correspondants et effectifs (classe de peinture et de sculpture) de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.*

Un grand nombre de membres n'ont pas répondu à l'appel de la société ; aussi l'exposition ouverte dans la chapelle des Filles de Ste Marie n'est-elle pas très-brillante. Toutefois elle a droit à plus d'un titre à l'attention publique ; la collection des ouvrages de M. G. Hallez père, collection due à l'obligeance de M. Cousin-Delnest, suffirait pour lui donner un grand intérêt.

Les ouvrages de l'ancien directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Mons se distinguent par une grande finesse de tons, par un ensemble toujours heureux ; l'harmonie est la principale qualité de M. Germain Hallez. Je citerai la *Jeune mère attentive* dont tout le monde connaît la lithographie, et *la Fête du grand papa ;* les moindres détails sont rendus avec un soin qui ne nuit jamais à l'ensemble. *La Charité romaine* est un dessin vraiment remarquable; *Le bain* lui est très-inférieur.

Digitized by Google

M. Hallez fils succombe sous le poids de son nom ; c'est un de ces hommes qui croient devoir embrasser l'état de leur père uniquement parce que celui-ci y a obtenu du succès; ils ne s'inquiètent jamais de leur aptitude plus ou moins grande ; ils veulent continuer *quand même* la renommée paternelle, et la plupart du temps ils la continuent à la façon de M. Jules Hallez. M. Hallez est mon premier grief contre M. Navez qui par son influence a fait obtenir la place de *directeur de l'Académie de Charleroi* à un homme pour lequel le dessin, la peinture, l'anatomie sont de l'hébreu. Le *Christ* de M. J. Hallez est une chose monstrueuse; les yeux sont en émail ; la main a la forme d'une fourche ; les cheveux et la barbe sont d'un roux féroce, et le cou plus encore que la barbe et les cheveux ; le moindre pli des draperies est impossible ; enfin on ne peut rien imaginer d'aussi plaisant que les moustaches inventées par le peintre. Ni couleur, ni harmonie, ni dessin, — « rien, rien, rien... » comme dit M. Desmousseaux de Givré, le député français, voilà la seule appréciation possible du *talent* de M. Hallez fils. — L'admirable chose que l'Académie de Charleroi si les élèves ressemblent au maître !...

M. Van Ysendyck dont on verra à Gand une grande toile, a exposé le portrait de M. le notaire De Thuin. La tête est fort bien peinte ; le linge ressemble malheureusement à du papier, et la pose parallèle des deux bras est défavorable ; l'effet général aussi est un peu froid.

Les trois paysages de M. Lacomblé, un jeune homme d'avenir, annoncent des études consciencieuses, mais l'artiste recherche trop la forme ; il doit tâcher d'obtenir plus d'harmonie ; ses tableaux sont un peu durs, surtout le *Moulin* qui est un d'un aspect noir et lourd ; le ciel manque de légèreté. Ce n'est point là le défaut de M. Lehon dont la *Côte de Normandie* me plaît infiniment. Cela est peint d'après nature ; la touche est ferme, le ciel fort beau.

La toile de M. Robbe brille par une couleur chaude, mais elle pèche par la perspective. La vache, placée à gauche au fond, avance beaucoup trop et semble plus rapprochée du spectateur que celle du premier plan. L'herbe ressemble a un tapis de Smyrne. — M. Ducorron n'est pas mon paysagiste de prédilection, cependant je serais injuste si je ne lui reconnaissais un rare mérite de composition, un bel ensemble de lignes, de la légéreté, de l'harmonie. Ses tableaux

Digitized by Google

en général sont très-sombres et rappellent l'école d'Ommeganck.

La *Vue des environs de Bruges*, peinte avec le talent habituel de M. F. Bossuet, a l'apparence d'un décor de théâtre par la disposition malheureuse des plans. *La liseuse* de M. L. Mathieu, directeur de l'Académie de Louvain, est d'un effet gracieux ; ce serait une bonne étude si elle était exécutée d'après nature, mais cette fois l'imitation de Raphaël devient presque une copie. Le portrait de Mme Laurent Quillevéré par M. J. Schubert, date de deux ans ; aussi, malgré son incontestable mérite, doit-il paraître faible à ceux qui ont pu admirer les dernières planches de l'artiste.

Les honneurs du Salon de Mons reviennent de droit à M. Étienne Wauquier ; il n'en est pas redevable à sa *Chloris*, jolie composition, qui manque de finesse, dont le coloris est terne, sans transparence, sans fraîcheur. Il n'y a pas assez de légèreté dans toute cette toile ; enfin pour ne rien cacher de ma pensée, je voudrais voir à cette *Chloris* une physionomie plus élégante. Ma critique est d'autant plus sévère que je ne saurais adresser assez d'éloges au *Templier* de M. Et. Wauquier. L'habit n'est que le prétexte ; chacun reconnaît la figure énergique, les traits si puissamment caractérisés du peintre. L'exécution est digne du modèle. Cela est brossé de main de maître, comme on dit en style d'atelier. Dessin, couleur et composition, tout mérite des éloges dans ce tableau. Je ne parle pas de la main gauche ; elle est simplement ébauchée, cela est évident ; le peintre l'achèvera pour le salon de Gand où je compte bien le retrouver.

J'ai revu avec infiniment de plaisir *le Bambin malheureux*, cette délicieuse statue de Simonis, notre grand artiste, contre lequel les ignorants ont jadis crié si haut à cause de ce petit chef-d'œuvre.

Ce qui m'a beaucoup moins réjoui, c'est un plâtre officiel de M. G. Geefs, dont on ne peut dire assez de mal. Pour moi, je ne comprends pas que le sculpteur se soit permis de défigurer de la sorte la princesse Charlotte. Les pieds sont affreux, le bras gauche est copié sur une étude connue de tous les artistes ; le plus pauvre atelier la possède ; les cheveux rivalisent avec les boucles du *Christ* de M. J. Hallez ; la figure est affreusement drapée ; les plis sont impossibles, toujours comme dans le fameux *Christ* ; les études n'en ont pas été faites d'après nature. En un mot cela peut être très-bien pour l'auteur des bas-reliefs de la place des Martyrs, mais cela est

Digitized by Google

indigne du sculpteur de la *Francesca de Rimini* et de la *Malibran*.

La *Sainte Famille* de M. De Cuyper est un groupe très-étudié ; parfois l'artiste s'est un peu trop souvenu du mannequin, la main de la vierge qui soutient l'enfant est traitée comme s'il s'agissait d'un bas-relief, l'autre est très-délicate. En général les détails sont d'une extrême finesse ; la tête de Marie est d'un joli caractère.

Arrivons enfin à M. Navez, et cette fois la vérité sans réticence aucune.

M. Navez est un homme de talent, mais un homme d'un talent inégal ; il a ses jours. Si je suis sévère envers lui, c'est qu'on le pose en chef d'école, et que son influence comme maître est pernicieuse pour l'avenir artistique du pays. J'entends néanmoins lui rendre toujours justice, et si, comme je l'espère, je passe par Bruxelles en me rendant au Salon de Gand, j'irai revoir son portrait de M. Van Meenen, dont je suis le premier à reconnaître les qualités.

M. Navez était dans un de ses mauvais jours lorsqu'il peignit les deux tableaux exposés à Mons. Ces œuvres ne seraient pas le but de mes critiques, si elles étaient récentes; je saurais respecter l'artiste cruellement éprouvé dans ces derniers temps. Je suis obligé de dire toute la vérité ; le n° 22 porte la date de 1842. Le *Vieillard aveugle pinçant de la guitare en présence de quelques campagnards (près de Rome)*, a pour premier défaut de ne pas pincer de la guitare ; sa main est très-éloignée des cordes, sans doute parce qu'il est aveugle. Il n'y a pas d'opposition dans les tableaux de M. Navez, les bâtiments sont aussi clairs que le ciel. Les premières règles de l'harmonie sont foulées au pied ; les lois de la perspective sont tellement violées, que M. Navez semble avoir voulu dépasser les charges d'Hogarth. Il y a, en effet, (n° 22) au premier plan une maisonnette microscopique placée au pied d'immenses murailles qui viennent en seconde ligne, et à l'horizon une tache blanche représentant un toit qui paraît nécessairement dix fois plus grand que la première maisonnette. Puis, cela ressemble-t-il à de l'architecture italienne ? — L'enfant placé à droite (n° 22) a le bras droit trop court, les pieds trop petits; le pied droit a quatre doigts seulement. Les mains des deux femmes assises près du vieillard ont à peine une forme humaine, enfin il existe une énorme différence entre les jambes du guittariste, la gauche est beaucoup trop courte. Je ne parlerai pas de l'abus du

Digitized by Google

jaune-serin et du vert-pomme. M. Navez a trouvé moyen d'orner de ce vert bien-aimé les cheveux de l'enfant qui avait déjà le mérite d'être lie de vin. Les types ne sont pas italiens et dans la tête de l'aveugle dont le costume est fort singulièrement drapé, l'imitation de Jacquand est flagrante. En un mot cette première toile est mal pensée, mal composée, mal peinte, et surtout mal dessinée ; et le seul éloge que je puisse donner, avec bien des réserves encore, c'est de dire que l'expression du vieillard est assez heureuse et que les têtes des deux femmes, ses voisines, ne manquent pas d'une certaine harmonie.

Parler de la *Jeune femme jouant de l'orgue*, c'est me répéter, et cependant il le faut; je ne veux pas qu'on m'accuse de ne pas avoir précisé les faits. La tête de la femme, les pieds et les mains de l'enfant sont monstrueux; jamais la main droite de la première n'a été attachée à un bras. Le petit doigt du pied gauche de l'enfant est grand comme son orteil. Une main ressemble à un pied bot, l'un des doigts est coupé en deux. Les yeux disproportionnés de la mère rappellent ceux de l'*Agar au désert* du même artiste; le manteau violet est disposé comme celui de la paysanne du tableau de *la Vierge consolatrice* [1] qui figurait au dernier Salon. La pose est prétentieuse, et l'orgue sur lequel est assis l'enfant, est si peu en équilibre qu'on craint de voir tomber l'instrument et le pauvre marmot avec lui. Couleur, perspective et dessin n'ont rien à envier au n° 22. Je vous recommande une douzaine de pavés qui ont un aspect vraiment phénoménal. Il est impossible d'être plus sévère, dira-t-on ? — Je répondrai : il est impossible d'être plus juste. Que M. Navez consente à exposer publiquement ses deux tableaux à Bruxelles, qu'un registre soit ouvert pour recevoir toutes les opinions; à moins d'y mettre la plus insigne mauvaise foi, on partagera mon jugement; je n'ai à ce sujet aucun doute, car c'est une question de science, non une question de personne; il faut simplement connaître ce que c'est qu'une figure bien proportionnée. Si l'artiste le préfère, qu'il choisisse pour juges ses amis les plus intimes: ses défenseurs les plus dévoués, M. Alex. Henne lui-même, me confiant entièrement à leur honneur, certain qu'ils n'hésiteront pas à se prononcer avec franchise, j'attends sans crainte leur arrêt. Il ne

[1] On se souvient que déjà dans ce tableau le vieillard mourant manquait de front.

Digitized by Google

s'agit pas ici de juger de mes sympathies ou de mes antipathies artistiques, il s'agit de décider si M. Navez mérite oui ou non cette réputation de dessinateur que je prétends usurpée. Pour être un dessinateur irréprochable, il ne suffit pas d'être élève du grand David; que l'on étudie les deux tableaux de Mons et l'on arrivera à un étrange résultat, en examinant attentivement certaines parties; on devra reconnaître que le directeur de l'Académie de Bruxelles est plus coloriste que dessinateur. — M. Alex. Henne croira-t-il encore qu'il n'y a rien à changer dans le personnel des professeurs? — L'influence de M. Navez lui semble-t-elle toujours aussi heureuse? — Faut-il que je lui parle de M. tel et tel... mais non, je me contenterai de l'engager à aller visiter le Musée de Bruxelles et à s'arrêter dans la salle des modernes pour contempler un superbe devant de cheminée placé au-dessus de la porte d'entrée pour la plus grande joie des connaisseurs. On prétend que l'auteur est professeur à l'Académie de Bruxelles? — Blâmerai-je l'élévation au professorat d'anciens élèves n'ayant rien produit de remarquable — au contraire? —

J'ai eu tort, trois fois tort de dire que *l'enseignement doit être établi sur des bases plus larges, plus solides*, car M. Alex. Henne déplore — et ce n'est pas moi qui le fais parler — L'ABSENCE *d'une classe de peinture, lacune qui fait l'objet de regrets d'autant plus amers qu'elle* ENLÈVE *à l'Académie l'auréole dont elle aurait droit de se montrer fière.* En revanche, j'ai appris des choses dont je ne me doutais en aucune façon! L'Académie possède des cours de *dessin linéaire, d'architecture, de dessin d'après la bosse, de gravure, etc!* — A dire vrai, je viens de voir en France des villes de second, de troisième et même de sixième ordre, qui possèdent une Académie avec cours de *dessin linéaire, d'architecture*, etc.; et Metz entre autres possède une école très-remarquable, des peintres éminents, dont on s'arrache les ouvrages à Paris même.

Quant aux artistes dont l'école de Bruxelles aurait le droit de s'enorgueillir, ils me paraissent appartenir avec plus de vérité aux écoles d'Anvers, de Paris, etc. Puis pour quelques hommes éminents que d'illustres inconnus!...

Il est deux hommes sur lesquels je ne suis pas fâché de trouver l'occasion de m'expliquer. Si c'est à l'Académie de Bruxelles que M. Jacquet a appris à dessiner, il ne faut pas trop lui en faire

Digitized by Google

compliment, surtout après ses fameuses statues des Galeries Saint-Hubert dont je m'occuperai un jour plus longuement. Si M. Alex. Henne a vu la statue couronnée du jeune Geefs, je ne m'explique pas son admiration; cette œuvre n'était pas bonne, l'exécution était faible, la pensée nulle; mais cette statue était la moins mauvaise du concours et elle a obtenu la palme, parce qu'à Anvers on voulait absolument décerner un grand prix de sculpture.

M. Alex. Henne soutient en termes formels que je ne connais pas le résultat des concours, des expositions, etc.; si M. Alex. Henne connaissait ma bibliothèque, il y trouverait les livrets de tous les salons, les rapports du concours, les discours, etc., il y trouverait le rapport lu par lui, le 6 octobre 1846, rapport remarquable, mais dont je ne puis partager l'enthousiasme. Ce qu'il m'est impossible de voir, je le lis. Ne serait-il pas curieux de m'entendre m'écrier : *M. Alex. Henne connaît-il l'histoire de la ville de Bruxelles? — Évidemment non.* — C'est cependant ce que M. Henne a cru devoir se permettre en parlant de moi. J'ai peut-être le droit de m'en étonner.

J'adresserai un dernier mot à M. Henne. J'ai tout autant de sympathie que lui pour la classe ouvrière, mais je serais fort heureux s'il voulait nommer les ouvriers-artistes sortis de l'Académie bruxelloise. Quel meuble remarquable ont-ils produit? J'ai fait prendre des informations chez les principaux fabricants de Bruxelles, tous copient ou modifient les modèles de Paris.

Encore une fois, de nombreuses modifications sont impérieusement réclamées à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, et je ne suis pas bien certain que M. Henne ne se rangerait pas à mon avis, si MM. Gallait, E. Simonis, etc., etc., remplaçaient MM. X, Y, Z, etc.

L. Van Roy.

P. S. Au moment de fermer ma lettre, j'apprends que M. de Montalivet vient d'acquérir pour la liste civile, le paysage de M. Verwée.

---

§ IV. *Exposition des Beaux-Arts à Liége.*

Ce n'est qu'avec une certaine crainte, — tranchons le mot — avec une certaine répugnance que nous avons accepté la tâche de rendre compte, dans la Revue de Belgique, du Salon de Liége. En

Digitized by Google

effet, ce qu'on nous racontait des exhibitions bisannuelles de cette ville était peu fait pour nous rassurer sur les ennuis du voyage. Nous sommes heureux de déclarer que nous avons été fort agréablement déçu. Il y a, à Liége, des artistes,—et c'est ce dont d'autres villes paraissent ne pas s'apercevoir. Il y a mieux : nous y remarquons déjà un commencement d'école qui fait bien présager de l'avenir. Le temps et l'espace nous manquent pour nous étendre sur ce sujet ; nous nous hâterons de passer à l'examen des tableaux exposés ; dans cet examen, nous ne procéderons point par ordre, mais nous nous laisserons aller au hasard à nos impressions et à nos souvenirs.

Nous avons dit qu'il y a un commencement d'école à Liége. M. *Carpay*, élève de M. Vieillevoye, a exposé deux tableaux qui annoncent une facilité et un sentiment de la couleur remarquables ; on s'arrête surtout avec plaisir devant une petite toile, qui nous transporte parmi des anges recevant une jeune fille que la mort vient d'enrôler dans leur troupe ailée. L'idée n'est peut-être pas bien neuve ; mais elle est présentée avec tant de grâce, elle est exprimée par un pinceau si élégant, qu'on n'a pas le courage d'accuser l'artiste de son manque d'originalité. On peut lui adresser un reproche plus sérieux : ces petites têtes bouffies respirent une joie un peu profane, et nous rappellent plutôt les amours de Rubens que les anges des maîtres Italiens. Quoi qu'il en soit, il y a, croyons-nous, beaucoup d'avenir dans un jeune homme qui débute par une telle œuvre. — Le second tableau de M. Carpay représente une lutte entre les anges et Satan sur le corps de Moïse : on y trouve les principales qualités du premier ; cependant le dessin en est moins correct, et le groupe, malgré sa beauté, montre plutôt un talent d'arrangement qu'une pensée bien mûrie. Il n'y a pas de lutte dans cette lutte, et les quatre anges emportant le corps ne s'occupent nullement de Satan qui est seul contre tous. Ce Satan est beau, mais on sent qu'il ne réussira pas à ramener vers la terre le corps auquel il se cramponne.

Voulez-vous voir toute la différence qui existe entre un groupe bien arrangé et une composition bien pensée ? Transportez-vous de ce scintillant tableau devant une petite toile qui au premier coup-d'œil vous paraîtra d'une couleur pâle, d'un faire bien pauvre : c'est l'arrivée de Sara dans la maison de Tobie, de M. Jhlée de

Digitized by Google

Francfort. Mais que de grâce et de naïveté dans toutes ces figures ! Comme chacune d'elles a bien son caractère, et exprime justement ce qu'elle doit sentir ! Tout est clair, tout se comprend sans effort dans cette jolie scène, qui nous a vivement rappelé les belles compositions d'Overbeck. D'autres tableaux, d'une exécution meilleure, semblent indiquer les mêmes tendances que M. Jhlée montre si franchement dans le sien : nous citerons en première ligne une Ste Hedwige, de M. de Schadow, et un Christ mort entouré des saintes femmes, d'Ary Scheffer ; toiles d'un mérite supérieur et qu'il faut regarder comme les œuvres capitales du Salon ; le tableau de M. Scheffer surtout, qu'il a intitulé : « Un dernier adieu. » C'est une magnifique élégie, plutôt rêvée que peinte, tant les moyens que l'artiste a employés sont simples ; les têtes sont d'une pureté de lignes et d'un caractère admirables ; la mystérieuse pâleur qui les couvre et dont le ton général du tableau semble participer, ajoute encore à l'émotion et au recueillement que fait naître la vue de cette touchante composition. — Du reste, il y a peu de peintures religieuses au Salon ; et après celles que nous venons de nommer, on ne peut ranger dans cette classe que l'*Agar dans le désert*, de M. Nisen de Liége. Là encore on reconnaît les indices d'un talent sérieux ; la douleur de la mère, l'abandon du jeune Ismaël, dont le corps bien dessiné et parfaitement modelé fait preuve d'études consciencieuses, un effet plus poétique que brillant, une couleur plus harmonieuse que vive, tout dans cet ouvrage annonce un esprit contemplatif, très-capable de puiser de belles inspirations dans les sujets bibliques, et de les rendre avec la sévère poésie qui leur est propre et que de nos jours si peu d'artistes savent comprendre. Une jolie petite tête d'étude et un portrait, bien posé et bien traité, ont achevé de nous donner une idée très-favorable du talent de ce peintre que l'on dit encore jeune, et auquel nous osons prédire de beaux succès.

Avant d'abandonner la grande peinture, il faut citer deux toiles importantes de M. Chauvin, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liége. L'une d'elles nous offre un épisode de l'histoire liégeoise, l'autre un portrait du Père Lacordaire. Dans toutes deux on trouve des qualités solides, un dessin correct, une couleur harmonieuse. Le portrait de Lacordaire, surtout, qui a plusieurs rapports avec la Ste Hedwige de M. de Schadow, nous a fait le plus

Digitized by Google

grand plaisir : avoir à rendre le front méditatif et l'œil inspiré du célèbre prédicateur, c'était là une tâche difficile; ce devait être pour le peintre un écueil ou une bonne fortune. M. Chauvin a eu la main heureuse et nous l'en félicitons. Il a dessiné cette figure avec une grandeur de lignes, il l'a drapée avec un style que l'on trouve rarement dans la plastique, presque jamais dans un portrait, et qui font de celui-ci un véritable portrait historique. — Dans *les Bourgmestres* du même peintre, nous avons remarqué la beauté des têtes, une étude approfondie des costumes, des caractères : du premier coup-d'œil on est transporté à l'époque des Beckman et des Laruelle, et nous pensons que les Liégeois seront très-satisfaits de la manière dont M. Chauvin a fait revivre ces martyrs de leurs libertés.

Quant aux autres toiles de grande dimension, ce sont comme toujours des Christ maltraités de différentes façons : à la vue de ces tortures, un sentiment de profonde tristesse s'est emparé de nous; nous avons prié pour les téméraires dont le pinceau sacrilége ose aborder de tels sujets, et nous nous sommes écrié avec l'homme-Dieu : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Les tableaux d'histoire profane sont plus rares encore que les œuvres d'histoire sacrée. Une scène de la révolution liégeoise de 89 semble, par son sujet sans importance, appartenir plutôt à la peinture anecdotique. L'auteur, M. Soubre, y a fait preuve de talent; si les deux figures principales ne sont pas d'une composition irréprochables, le groupe d'hommes du peuple renferme des têtes belles et énergiques, des poses pleines d'expression; une couleur sage, un dessin généralement correct, prouvent que l'artiste est digne de traiter des sujets plus intéressants.

Les portraits de M. Vieillevoye sont, comme toujours, habilement peints et d'une couleur brillante : il en est cependant qui par leurs oppositions heurtées, nous semblent être faits un peu trop en vue des expositions.

Les tableaux de genre sont très-nombreux. Nous citerons : *La leçon de Chant*, de M. A. Dillens, scène spirituelle, bien peinte, où règne un air de bonne maison, fort rare dans les tableaux de genre. — *L'embarquement* par M. Willems, toile pleine d'effet et de lumière, où les draperies et les étoffes sont traitées de main de maître et dans la manière de l'École vénitienne. Il est fâcheux que les figures,

Digitized by Google

les têtes surtout, d'un dessin plus que faible et d'une couleur pâle et fausse, déparent cette œuvre qui renferme d'ailleurs de brillantes qualités. — *Le bon soldat* de M. H. Dillens ressemble à tous les bons soldats de M. H. Dillens. — *Une mauvaise réception*, par M. V. Delacroix, n'en mérite pas une meilleure; sa manière est léchée, ses physionomies triviales. — *L'oiseau mort* de M. J. J. Eeckhout se distingue par une belle couleur; mais le dessin est médiocre, la composition nulle. — M. Fisette nous avait habitué à l'esprit, à la couleur; dans son *Invitation à danser*, nous n'avons trouvé que du *chic*. — Nous voudrions être galants, mais nous sommes forcé de remarquer une absence complète de pensée, dans les trois gracieux tableaux de Mme Geefs. Le catalogue annonce une jeune fille *vêtue de blanc* et une autre *vêtue de noir*; cela n'était pas absolument indispensable, et ces couleurs sont parfaitement exprimées sur la toile. C'est même ce qui y est le mieux exprimé. — Si nous citons l'*André de Bruges visité par sa fille*, de M. Bernard Cloet, c'est pour regretter qu'on ait donné à cette triste peinture une des meilleures places du Salon. — *La prise de voile*, de M. Houzé, présente des qualités comme composition; il y a des choses remarquables dans le groupe de gauche; le fond et les accessoires sont d'une très-jolie couleur.

M. Linnig a envoyé un intérieur de taverne très-délicatement peint. — La *Jeune fille marchande de gibier*, de M. Van Schendel, est une des toiles les plus belles du Salon. C'est un effet de lumière traité de main de maître, et qui fait illusion même à des regards initiés. — La *Marguerite en prière*, de M. Helbig, de Liége, est un petit tableau plein d'un sentiment naïf, et dont tous les détails sont peints avec goût et conscience. — *Les enfants à la fontaine*, de M. Wouters, se recommandent par une couleur sévère et un effet bien entendu.

M. Schopin a envoyé à cette exposition trois tableaux microscopiques et en-dessous du médiocre. On a peine à croire qu'ils soient l'œuvre d'un peintre qui jouit à Paris de quelque réputation. L'une de ces *compositions* est d'ailleurs copiée tout simplement de l'excellent ouvrage de MM. Bonnard et Mercury sur les costumes. — M. Dedreux a envoyé aussi de Paris une petite fille entre deux chiens de bonne maison, sous le titre de *l'Innocence* entre les deux larrons. Il y a quelque prétention à l'esprit... dans le titre.

Digitized by Google

Dans ses *Compagnons d'infortune*, M. Verboeckhoven a abordé un genre de peinture qui lui est peu familier. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette tentative ; si elle n'a point été couronnée d'un plein succès, elle nous a du moins révélé sous un nouveau et remarquable côté, le talent de cet artiste. M. Verboeckhoven a voulu être poète, et a prouvé qu'il peut le devenir. Un château-fort incendié au fond, un combat dans le lointain, deux chevaux au premier plan, tels sont les éléments de son drame. Il y a au premier plan, dans certaines parties du fond, et dans tous les accessoires, des détails traités avec un rare bonheur. Il est à regretter que le principal acteur de cette scène ne soit pas le fougueux animal qui partage avec l'homme la gloire des combats, mais bien une excellente étude de cheval peinte à Montfaucon.

N'oublions pas *La salle du Palais de Justice à Bruges*, par M. Wallays. Cet intérieur où le soleil se joue annonce de grandes études de coloris et un beau talent d'observation. Les figurines laissent beaucoup à désirer, sans toutefois déparer cette toile remarquable.

Voici encore *l'Intérieur de l'église Saint Jacques* par Génisson. Ce tableau porte les traces d'une exécution un peu hâtée, et malgré son mérite, il est de beaucoup inférieur à un autre tableau du même artiste, sur le même sujet, que nous avons vu ailleurs.

Les paysages, comme de coutume, sont en majorité. Il faut placer en première ligne une charmante petite toile de Bossuet, la perle du Salon dans ce genre. Une tour en ruines, sur un cap, se détachant sur la mer et noyée dans la lumière du soleil couchant : il est impossible, croyons-nous, de répandre plus de poésie sur un sujet aussi simple et dans un cadre aussi restreint. Ce tableau ajoute à la haute idée que nous avions du talent de M. Bossuet, et montre que, depuis son voyage en Espagne, sa palette s'est encore enrichie. Cette petite toile défie la plus sévère critique.

M. Schirmer, de Dusseldorf, a donné un paysage italien d'un grand mérite. La tranquillité, la vérité, l'harmonie qui règnent dans cette œuvre reposent agréablement la vue, fatiguée de tant de couleurs plutôt brillantes que vraies. — M. Quinaux a au Salon de Liége le même tableau que nous avions vu à Bruxelles, et que M. Louis Van Roy a apprécié mieux que nous ne le ferions. — Une vue prise aux environs de Rome par Devigne, d'un coloris frais,

Digitized by Google

d'un effet agréable, et d'un heureux choix de site, est une de ces toiles qui charment au premier coup-d'œil. — M. Denis de Liége a exposé plusieurs paysages qui se recommandent par un talent réel de composition, le sentiment de la poésie, une touche vigoureuse bien que parfois un peu sauvage.

Il y a aussi beaucoup d'hivers, tous honnêtement peints et d'un effet qui réjouit ceux qui aiment cette saison. Nous en dirons autant des marines, entre lesquelles nous distinguerons un bel effet de lune de M. Van Schendel. — Si nous ne parlons point d'artistes de talent tels que MM. Mozin, Robert, Verwée, Lehon, Ducorron, Fourmois, Houzé, etc., c'est que leurs œuvres ont été appréciées dans la Revue de Belgique, et que nous ne pourrions que répéter ce qui a été dit à ce sujet. Les toiles qu'ils ont adressées à cette exposition sont loin d'ailleurs d'ajouter à leur renommée.

Aux fleurs de M. Groënland, de Paris, il ne manque que le parfum, et ses fruits font venir l'eau à la bouche.

Nous allions oublier les dessins remarquables de M. Caedes, et le portrait de M. Wappers, gravé par Verzwyvel. On avait admiré à Bruxelles le beau portrait de M. Rogier, par Schubert : celui de M. E. Wacken, par le même artiste, a plus de succès encore à Liége. Sous le crayon de M. Schubert, la lithographie fait honte à la gravure.

L'École Royale de gravure de Bruxelles est représentée au Salon de Liége par une série de pages parmi lesquelles nous n'avons remarqué que celles de M. Meunier. — Les plâtres et les statuettes méritent peu l'honneur de la critique, et l'on doit à peine citer l'Amour maniéré, de M. G. Geefs.

Telle est l'appréciation rapide, mais consciencieuse, que nous avons pu faire des principaux tableaux exposés au Salon de Liége. Sans doute, dans un assez grand nombre de toiles examinées pour ainsi dire à vol d'oiseaux, nous avons dû laisser échapper des œuvres d'un mérite véritable, mais nous n'avons pu rester que bien peu de temps à Liége et peut-être aurons-nous, plus tard, l'occasion de réparer quelque oubli involontaire. En terminant, nous ferons observer que le local destiné aux expositions de cette ville ne nous a nullement paru favorable ; le jour arrive de très-haut, les peintures reçoivent peu de lumière et paraissent par conséquent généralement trop noires. On s'étonne de voir à quel point les tableaux

Digitized by Google

très-clairs ou renfermant des oppositions heurtées, se font valoir dans cet emplacement. Nous avouerons même qu'à notre première visite, nous avons été droit aux toiles qui nous attiraient par des qualités brillantes, par des couleurs vives et quelquefois aussi par des tons criards. Nous étions disposé à leur accorder la plus grande part dans notre estime : mais quand, vers la soirée, nous revînmes avec des dispositions plus calmes et un esprit plus reposé, dans le but d'assigner à chacun la place qui lui était due, alors ces voix qui avaient parlé si haut ne nous disaient plus rien, et nous nous approchâmes des œuvres d'un pinceau plus modeste, revêtues de couleurs moins scintillantes, pensées, écrites plutôt que peintes, rêves sortis du cœur et caressés de l'esprit, qui s'adressent à l'esprit et au cœur. Celles-là, nous l'avouons, obtinrent toutes nos préférences. Ces ouvrages sont rares sans doute au Salon, cependant il en contient plusieurs ; et au moment de le quitter nous jetâmes un dernier coup-d'œil sur le beau tableau de Scheffer, qui, coloré des dernières lueurs du jour, paraissait prêt à se dissoudre et à s'élever comme une prière : nous pûmes nous dire que notre journée n'était pas perdue. C'est qu'il y a deux peintures : l'une charme un moment les yeux, réjouit les sens en nous rappelant tel joli effet de lumière, telle heureuse combinaison de lignes observée dans la nature ; l'autre s'adresse à l'âme : c'est celle que nous aimons.

G. D.

P. S. Au moment de terminer notre article, nous apprenons que M. De Coene vient aussi d'envoyer une toile au salon de Liége.

BULLETIN DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE.

SOMMAIRE.

Les Aventures de Mignonet, vaudeville, par M. Louis Schoonen. — *Robert-le-Frison*, drame historique on trois actes et en vers, par M. Louis Hymans. — THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — *Une Mésalliance.*

Le 25 janvier 1845, nous assistions à la première représentation de RUBENS ET VAN DYCK A SAVENTHEM, *comédie-vaudeville en deux*

Digitized by Google

actes. La chose était de M. Louis Schoonen et se terminait par ce mémorable couplet :

Si cette pièce a l'art de vous complaire,
Par vingt sujets, tous puisés parmi vous,
Messieurs, l'auteur, dans l'avenir, espère
Grandir l'autel qu'il dessert à genoux ;
C'est un Flamand qui, dans plus d'une page,
A défendu les gloires du pays ;
A la Belgique il aime à rendre hommage,
Et met Bruxelles où l'on écrit Paris.

Dans la brochure M. Schoonen eut bien soin de mettre au sixième vers la note suivante :

Allusion aux publications antérieures des GLOIRES DU PAYS *et des* ESQUISES NATIONALES.

Le public fut médiocrement enchanté du *Rubens et Van Dyck* et un mauvais plaisant parodiant, séance tenante, le couplet final, fit circuler dans la salle un feuillet sur lequel on lisait :

Ah ! votre pièce a l'art de nous déplaire !
Sur vingt sujets tous puisés parmi nous,
Monsieur l'auteur, daignez..... daignez vous taire !
Celui qui vous en prie à deux genoux,
C'est un Flamand, dont jamais une page,
N'a profané les gloires du pays ;
A vos écrits s'il ne rend point hommage,
C'est qu'il ne sait applaudir du gâchis.

La pièce n'était pas précisément écrite en français, les plaisanteries en étaient d'un goût peu admissible; elle se traîna pendant trois représentations, puis disparut pour ne plus revoir la lumière de la rampe. On fut unanime à déclarer M. Louis Schoonen incapable de composer un vaudeville supportable, et on se promit bien de ne plus s'y laisser prendre.

Le 27 mars dernier, le hasard nous conduisit au théâtre du Parc. On donnait une pièce belge. Notre étonnement fut grand, car le secret avait été si parfaitement gardé que personne ne s'attendait à cette bonne fortune. Le vaudeville annoncé commence, nous applaudissons de grand cœur et nous ne sommes pas le dernier à demander l'auteur. Jugez de notre stupéfaction : M. Michel nomme M. Louis Schoonen. On a alors doublement applaudi et avec raison: d'abord, parce que *les Aventures de Mignonet* sont un joli vaudeville, ensuite parce qu'on était très-agréablement surpris de voir l'auteur des

Digitized by Google

Gloires du Pays transformé en homme d'esprit. M. Schoonen a fait peau neuve; nous l'en félicitons et nous lui souhaitons fort de s'abstenir désormais d'*Esquises Nationales* et de tout sujet aussi soporifique. Quant aux *Aventures de Mignonet*, nous le répétons, c'est un vaudeville très-supérieur à ce qui nous arrive habituellement de Paris. L'idée n'en est pas neuve, il s'agit d'un artiste qui, poursuivi par ses créanciers, se réfugie dans le château de la baronne de Césanne près de laquelle il se fait passer pour un ami intime de son fils, absent depuis deux ans; il donne à la pauvre mère les nouvelles les plus rassurantes, s'installe au château, invente mille contes et devient bientôt le factotum de la maison. Retour du fils. Mignonet est sur le point d'être confondu, mais le jeune baron est généreux, etc. Il va sans dire qu'à son retour, M. de Césanne retrouve et épouse une petite cousine,

Charmant objet d'une amoureuse flamme !!!...

Les couplets sont très-lestement tournés. — Malheureusement deux ou trois vers sont un peu longs. M. Schoonen a pêché par abondance de richesses.

— La pièce de M. Louis Hymans, étudiant à l'Université de Gand, n'est point un drame. L'auteur qui est loin d'être sans mérite, manque d'expérience, mais c'est là un défaut de jeunesse; des études sérieuses le feront promptement disparaître. M. Hymans n'a pas assez lu; il a composé son œuvre comme un élève de rhétorique fait une tragédie: on se souvient du récit de Théramène; une magnifique tirade très-maladroitement placée dans le chef-d'œuvre de Racine; — on a retenu le songe d'Athalie, les imprécations de Camille, etc, et on se croit obligé d'écrire cinq actes ornés de plusieurs récits, de l'inévitable songe et d'une foule d'imprécations. C'est précisément ce qui est arrivé à M. Hymans. Il y a, à dire vrai, une légère différence et il faut s'en réjouir: sa pièce n'a que trois actes. Avec l'idée de l'auteur, on pouvait faire un bon ouvrage en un acte; au lieu d'interminables récits, il y aurait eu de l'action; l'intérêt eût grandi et le succès avec lui. Nous engageons vivement M. Hymans à lire et à relire Shakspeare; il y verra comment on anime un sujet. C'est peut-être là une étude dangereuse, nous dira-t-on, en s'appuyant sur le triste exemple de tant de jeunes fous qui se sont attachés à imiter, non les merveilleuses beautés, mais les défauts du grand dramaturge anglais. Il y a trop de calme dans

Digitized by Google

l'œuvre de M. Hymans pour que nous ayons à craindre un pareil résultat. M. Hymans fera bien aussi de rechercher la variété de la forme. Il abuse du *deuil*, de *l'infortune*, du *malheur*, de la *douleur*, du *chagrin*, de la *peine*, de la *souffrance*, de la *haine*, etc.

EUSTACHE.

. . . . . Nos *douleurs* sont faites pour s'aider ;
Je *souffre* comme vous, notre *peine* est la même,
Ida, *je vous comprends*, *je vous plains*, *je vous aime*.

IDA.

Eustache, vous m'aimez, vous *souffrez* donc aussi :
Sans connaître vos *maux*, j'y prends part ; ah ! merci,
Merci, Dieu puissant !...

EUSTACHE.

Oui, je *souffre*, et ma *souffrance*
Veut être consolée. Oui, depuis ma naissance
Le *malheur* me poursuit et déchire mon cœur.
(Acte 1, scène 2.)

En littérature, il faut des idées, et non des mots. Sous ce rapport l'exposition est très-malheureuse.

EUSTACHE.

Déplorable tissu de deuil et d'infortune,
Ma vie est un fardeau dont le poids m'importune.
C'est en vain que je cherche à calmer la douleur
Qui trouble mon esprit et dévore mon cœur.
Fatigué des plaisirs dont la cour s'environne,
Ennemi du fracas qui plaît à la couronne,
Je cherche le repos et le repos me fuit.
Cet ennui qui partout et toujours me poursuit,
Ce chagrin dont mon âme est sans cesse remplie,
Etc., etc. *(Acte 1, scène 1.)*

Puis si Eustache est « *sans guide et sans secours*, » Ida est

Sans appui dans ses maux, sans guide en ses malheurs.

A propos du songe de Richilde, nous demanderons s'il est naturel d'entendre cette princesse se traiter elle-même de *misérable*, *d'infâme*, et cela, notez-le bien, en présence de son plus cruel ennemi.

Il y a aussi beaucoup de pensées fausses, beaucoup de négligences de style à relever dans la pièce du jeune écrivain gantois.

Qu'est-ce qu'un homme qui

. . . . . attacha sur son front
La *couronne* batave et le *nom* de Frison ?

Digitized by Google

. . . . . mon âme *transportée*
Ne sait peindre les *feux* dont elle est *agitée*.

Fidèle jusqu'au bout aux besoins de ma tâche,
Choisissez de nous deux...

n'est pas français. Ce vers

Tel que l'on vous connut, soyez jusqu'à la fin,

semble avoir été écrit par M. le vicomte d'Arlincourt, l'inversif et barbare auteur d'*Ipsiboé* et du *Solitaire*.

Je n'avais pas pensé que sa folle arrogance,
Te réduisant sitôt à demander la paix,
Aurait déjà plié sous ses propres effets.

Que signifie *une folle arrogance qui plie sous ses propres effets?*

O vous, que de vaincu je retrouve vainqueur.

On pourrait sans être exigeant demander un peu plus d'harmonie.

Les chevilles sont aussi très-nombreuses. Nous citerons entre autres « le peuple *des* Flamands. »

Le malheur sut toujours compâtir à la peine,

est une pensée par trop naïve pour une tragédie.

Nos critiques, on le voit, sont motivées. Il nous serait aisé de les multiplier; mais M. Hymans en est à son début, il a droit à des encouragements; si nous nous montrons sévère pour ses défauts, c'est que nous lui croyons le pouvoir de s'en corriger.

Un nouveau recueil qui se publie à Gand et qui nous paraît dirigé avec intelligence, la *Chronique contemporaine et rétrospective*, a publié *Robert-le-Frison* dans un de ses derniers numéros. C'est là une excellente idée, c'est augmenter la publicité de l'œuvre d'un compatriote et il faut en louer la rédaction de la *Chronique* [1].

— Théatre des Nouveautés. Grâce à l'habileté incontestable de M. Guérin, à Bruxelles, le public s'habitue à reprendre le chemin trop longtemps abandonné d'un théâtre qui jamais n'a mieux justifié son nom. Pièces nouvelles et succès, voilà le bulletin de chaque représentation. *Ce que femme veut....*, désopilante bouffonnerie de Duvert et Lauzanne; *la Reine Margot*, cette étrange débauche d'esprit d'un homme dont les débuts promettaient des chefs-d'œuvre d'un autre genre; *Léonard le Perruquier*, une

[1] La pièce de M. Louis Hymans a aussi paru en brochure, Gand, J.-B. Merry, marché au beurre, 10. — Bruxelles, Tarride, rue de l'Écuyer, et A. Vandale, rue des Carrières.

Digitized by Google

comédie-vaudeville qui nous fait assister à un vertueux écart de l'illustre Dubarry ; *les Chevaux du Carrousel*, un mélodrame du bon temps, etc., etc., procurent aux artistes les applaudissements les plus légitimes et au directeur des recettes qu'une température torride ne lui permettait pas d'espérer. La troupe est fort heureusement composée ; si tous les sujets ne brillent pas par un mérite transcendant, ils sont généralement convenables ; deux des premiers rôles nous paraissent seuls laisser à désirer, nous voulons parler de Mme Bailleux et de M. Lafarge ; la première a été très-faible dans *Ce que Femme veut....* ; le second a gravement compromis le succès du *Chevalier du Guet*, cette jolie comédie que M. Eug. Monrose a sauvée du naufrage. M. Eug. Monrose porte dignement un nom illustre au théâtre ; en acceptant avec son frère Louis l'héritage paternel, il ne s'est pas imposé une tâche au-dessus de ses forces. C'est un véritable artiste ; rien qu'à le voir entrer en scène on devine l'homme comme il faut ; jamais il ne crie, ses gestes sont toujours pleins de distinction, et si l'on peut lui adresser un reproche, c'est d'affecter parfois — mais bien rarement — un peu trop de froideur. M. Monrose est une brillante acquisition pour le théâtre des Nouveautés. Le personnel féminin a été l'objet des soins particuliers du directeur, il n'a pas oublié le plaisir des yeux, et ce plaisir est doublé lorsqu'on s'aperçoit que ses charmantes pensionnaires ne brillent pas seulement par leurs grâces ; Mlle Caroline d'Alocca surtout a droit à tous nos éloges ; c'est à la fois une femme de talent et une femme admirablement belle. Dans le drame de MM. Alex. Dumas et Maquet, pendant la fameuse scène où La Môle avoue son amour à la reine, et jure de périr pour elle, il y a eu comme un frémissement dans la salle au moment où les lèvres de corail de la gente Margot ont pour toute réponse effleuré le front du comte. Le public semblait parfaitement comprendre qu'on risquât sa tête à un aussi joli jeu. *Une femme de quarante ans*, comédie en vers de M. Galoppe d'Onquaire, où l'esprit, les traits heureux, le bon goût sont répandus avec une profusion qui annonce que l'auteur n'a pas à craindre de prodiguer ses richesses, nous a montré Mlle d'Alocca [1] dans un rôle malheureusement trop court. Du reste, elle n'y a rien perdu, et le

[1] Mlle Caroline d'Alocca est sœur de Mlle Maria d'Alocca, une des pensionnaires les plus applaudies de la première direction du théâtre des Nouveautés.

Digitized by Google

public a applaudi à tout rompre lorsque Mme de Nerval s'est écriée en parlant de son mari :

Il prétend que la femme est une jeune reine,
Qui doit sur tous les cœurs régner en souveraine;
Son trône est sa vertu, son sceptre sa beauté,
Et ses adorateurs forment sa royauté....

Et puis encore :

. . . . . Moi, je pense, à vrai dire,
Qu'il ne faut pas trop loin étendre notre empire;
Le peuple qu'on opprime en voulant le dompter,
Est bien près de se plaindre et de se révolter.
Le mari, c'est un peuple; il prétend rester libre;
On ne peut l'opprimer sans rompre l'équilibre.
. . . . . .
. . . . . .
Mon cœur avec Nerval fait de la politique,
Et je le traite un peu comme une république :
Aussi, jusqu'à présent, point de rébellion,
Et nous régnons tous deux sans conspiration;
Il aime les plaisirs? Mon Dieu! c'est de son âge,
Et l'on ne vieillit pas pour entrer en ménage;
L'homme qu'on retient trop sous le toit conjugal,
N'est pas loin de trahir et de penser à mal;
Il ne faut pas toujours qu'aux genoux de sa femme,
Un époux, ravivant sa languissante flamme,
Enchaîne tristement dans un pénible effort
La monotone ardeur d'un amour qui s'endort.
J'aime à le voir parfois m'oublier près des dames....
Les succès des maris flattent toujours leurs femmes;
Et bien loin de blâmer son goût pour le plaisir,
Moi, je suis la première à venir l'applaudir.
Aussi, je ne crains rien d'une telle indulgence,
J'ai foi dans son amour, comme dans sa constance;
Il a beau s'écarter et faire des détours,
Un mari, ça s'éloigne.... et ça revient toujours.

Les bravos disaient très-clairement : « Oui! oui! ça revient toujours quand on s'appelle Mme de Nerval, mais si l'on est Mme de Silly, non! non! ça ne revient jamais! » — Monrose, sous les traits du comte de Silly, s'est montré gentilhomme jusqu'au bout des ongles. Il y avait une éternité que nous n'avions vu jouer à Bruxelles la comédie avec autant de naturel et de bon ton. Félicitons sincèrement M. Guérin de ne pas faire fi des succès littéraires, préjugé qui refuse aux œuvres composées et écrites

Digitized by Google

avec talent le pouvoir d'attirer la foule et de procurer au caissier d'abondantes recettes. Le sujet de la *Femme de quarante ans* est très-simple. Gaston de Silly, jeune *lion* ruiné, a épousé une riche veuve en croyant l'aimer. Mme de Silly a une fille charmante et parfaitement en âge de se marier, mais on a soin de la cacher à son beau-père qui la croit encore une petite pensionnaire; les dix-sept ans d'Hortense pourraient faire tort aux quarante printemps maternels. Hortense et le vicomte d'Ornay s'aiment. Refus de Mme de Silly. M. et Mme de Nerval gagnent Gaston et font le mariage en dépit de la tendre mère, qui finit par reconnaître ses innombrables torts. Aux yeux de son mari — nous le craignons — il en est un impardonnable — elle a quarante ans!

Il est inutile de répéter ce que l'on a dit cent fois de la mise en scène des Nouveautés. M. Lamy est un peintre de grand mérite; son effet de neige des *Dieux de l'Olympe à Paris* est une toile grandiose et d'un effet puissant. A propos des *Dieux de l'Olympe à Paris*, il est fort fâcheux d'avoir à vous apprendre que la *Folie-vaudeville mythologique* (sic) de M. Clairville et Cie, est une olla-podrida où les éléments célestes et terrestres sont combattus de la manière la plus brillante par l'élément... ennuyeux. Mais Mlle d'Alocca remplissait le rôle de Vénus, et la ceinture de la déesse — laquelle était une robe de gaze blanche très-peu transparente et une ravissante couronne de roses-pompons, — a fait merveille; le public n'a vu que l'enchanteresse et l'on a crié *brava! brava!* depuis le lever du rideau jusqu'à la fin de la soirée. Un prologue en vers récité par M. Delannoy vaut la pièce entière; il a le mérite d'être court et amusant.

— « Par le présent bulletin, Mlle Aline-Marie-Laurette de Montluc ex-premier rôle du théâtre des Nouveautés, et fille de feu très-haut et très-puissant seigneur le sire Leroy de Chavigny, vicomte de Montluc, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Jean de Jérusalem, et officier supérieur de la maison de sa défunte Majesté Très-Chrétienne Charles dixième du nom, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur Charles Delapré ci-devant Ch. Dey » disent les lettres de faire part datées de Lille.

C'est une mésalliance.

L. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

La statue de Charles de Lorraine au parc de Bruxelles. — Traité théorique et pratique de Notariat, par MM. H. Carion et J. Brouez. — M. Weustenraad et la critique. — M. A. Pujol. — Théâtre de Liége. Mlle Rachel et M. Marius.

LA STATUE DE CHARLES DE LORRAINE AU PARC DE BRUXELLES. Supposons qu'un architecte ou un statuaire ait à résoudre le problème suivant : — Ériger au rond-point du Parc, un monument ou un colosse qui obstrue la belle perspective du Palais de la Nation ; qui écrase par sa masse les statues et les groupes d'alentour, les vases, les bustes et la fraîche ceinture de verts tilleuls de la terrasse, voire même les arbres de haute futaie dont est entouré le Bassin vert ; — qui tour à tour dérobe entièrement à la vue des promeneurs l'allée et la perspective vers la Place Royale, la belle et ombreuse allée du milieu, l'allée et la perspective vers le Boulevard du Régent ; — créér enfin une œuvre assez informe, assez lourde pour qu'elle soit en désharmonie complète avec le plan du Parc, avec tous les ornements, toutes les plantations, et la rendre digne ainsi du noble but qu'elle aurait à remplir ; — supposons ensuite qu'on vous soumette le problème et qu'on vous demande ce que vous en pensez : vous crierez, sans aucun doute, à la dérision et soutiendrez, fort et ferme, qu'un visigoth seul a pu le poser et s'y arrêter. — Prenez garde cependant, et ménagez vos expressions. Vous traiteriez de visigoths un sculpteur de Bruxelles, et MM. les Membres du Conseil à qui la Ville a confié la garde de ses monuments et le soin de préserver leur beauté de tout outrage. A l'heure qu'il est la question est résolue et déjà le statuaire, avec l'autorisation de nos édiles, a mis la main à l'œuvre. En doutez-vous ? Allez au Parc, jetez les yeux sur le

Digitized by Google

simulacre en bois qui figure le monument à venir, complétez par la pensée l'énorme masse dont vous ne voyez représenté qu'un des côtés; vous serez convaincu alors que toutes les conditions du problème ont été dûment remplies, et vainement chercherez-vous à trouver en défaut l'artiste ou nos magistrats. La triomphante idée va être taillée dans la pierre sous forme de piédestal, coulée en bronze sous prétexte de statue, pour la stupéfaction sempiternelle de la postérité la plus reculée.

Qui sait même si MM. de la Ville, s'apercevant un jour que l'emplacement n'est pas le meilleur possible, n'ordonneront pas de défricher le Parc et d'abattre le Palais de la Nation, en l'honneur et gloire de l'artiste et de son héros. Ce qu'on a fait déja est de bon augure;

Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro.

Consultez le célèbre traducteur du *Stabat Mater;* il vous dira sans hésiter, que ce latin signifie — qu'il ne faut désespérer de rien, en matière d'art, sous la glorieuse administration de MM. les membres actuels du Conseil Communal de Bruxelles.

— L'éditeur Decq vient de mettre en vente la quatrième et dernière livraison du *Traité théorique et pratique de Notariat,* par MM. H. Carion et J. Brouez [1]. Ce remarquable ouvrage, *rédigé spécialement pour la Belgique,* a été l'objet, dès le début, de l'attention et des éloges de la presse quotidienne. Les auteurs n'ont épargné, en effet, ni soins, ni sacrifices pour faire de leur travail un livre aussi utile aux notaires qu'à ceux qui se destinent à le devenir. Il n'est pas indifférent de faire observer que MM. Carion et Brouez, sont les premiers qui aient osé entreprendre, depuis la législation moderne sur le notariat, de rédiger un traité spécial pour la Belgique, tributaire jusqu'ici des auteurs français. De pareilles tentatives, lorsque le talent justifie la témérité de l'entreprise, méritent encouragement sous tous les rapports. Aussi nous proposons-nous de rendre un compte détaillé de ce volume, dans une de nos prochaines livraisons.

1 Un volume, grand in-8°, de 472 pages à deux colonnes. Prix: 8 francs. Chez A. Decq, rue de la Madeleine, 9, à Bruxelles.

Digitized by Google

— Il faut convenir qu'en Belgique on apprécie singulièrement le talent des écrivains On commence par s'informer de leurs opinions personnelles et des actes même de leur vie privée. Vos opinions politiques sont-elles connues ? Avez-vous été mêlé aux affaires de l'État ? Vos adversaires ne vous reconnaîtront aucun talent, quel que soit d'ailleurs le sujet de vos œuvres. Un ennemi politique ne peut bien peindre la nature, ni exprimer l'amour, ni célébrer la vertu. Cette application de la politique à la littérature est tout simplement la plus colossale des absurdités.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle aménité parfaite on juge les auteurs. On sait que la chaleur de la lutte entraîne trop souvent les gens de tous les partis au-delà des strictes limites de la bienséance.

Nous avons signalé, dans notre dernière livraison, les attaques injustes dirigées par un journal contre l'un de nos principaux écrivains, à l'occasion de sa retraite du sénat. Nous n'avons pas à revenir sur ce sujet. Le nom d'un de nos collaborateurs, d'un poète distingué, est attaché à ce journal : c'était une raison de plus pour exprimer notre opinion sans détours. Nous qui n'avons, fort heureusement, à nous occuper que de la dignité des lettres, nous saurons la défendre même contre nos amis, et à eux aussi nous dirons toute la vérité.

C'est maintenant le tour de M. Weustenraad lui-même. Nos lecteurs ont connu son *Hymne au Siècle*, avant la lecture de cette ode à l'Académie. A propos d'élections, un journal déclare cette poésie exécrable. Libre à lui de le croire, et nous pourrions lui laisser cette opinion, si le même journal ne traitait le poète de *pauvre homme* et d'*intelligence affaiblie !* — Nous ne ferons pas à M. Weustenraad l'injure de le défendre contre des plaisanteries de ce goût. Quant à lui, pour toute réponse, nous l'engagerons à reproduire les beaux vers qu'il a publiés dans la Revue de Belgique : *La Démocratie, Les larmes, Aux Conquérants Parisiens* et... l'*Hymne au siècle.*

— Nous apprenons avec infiniment de plaisir que *Le roi Léar*, cantate de notre collaborateur M. Auguste Pujol, vient d'être couronnée par l'Académie royale de Belgique.

Digitized by Google

THÉATRE DE LIÉGE. — Mlle Rachel a paru de nouveau sur le théâtre de Liége. Inutile d'ajouter que son succès a été immense. Elle a joué *Jeanne d'Arc*, *Agrippine*, *Pauline* et *Athalie*. Cette dernière création a révélé une nouvelle face de son magnifique talent : sous ce costume d'une richesse étrange, sous ces longs cheveux blancs, elle avait cent ans comme l'Athalie de l'histoire ; sa voix même était changée, vieillie, mais plus que jamais puissante et dramatique. Dans *Polyeucte*, au contraire, elle a su prouver, en dépit de la critique, que l'accent de la tendresse ne lui est pas étranger. La petite *Dinah Félix*, sœur de l'illustre tragédienne, a été pleine d'intelligence et de gentillesse sous le costume de *Joas*.

Il est fâcheux que Mlle Rachel soit si mal secondée dans ses excursions en province. Nous ne pouvons faire d'exception qu'en faveur de M. Marius. Quant à M. Raphaël Félix, il jouait des rôles en dehors de son emploi, qu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre et encore moins d'étudier. Le reste de la troupe ambulante est resté en-dessous de toute critique.

La grande actrice a joué devant une salle toute rayonnante de jolis visages et tout embaumée de fleurs. — Une pluie de bouquets l'attendait chaque soir. Une brillante sérénade lui a été donnée avant son départ.

— On fait espérer qu'après sa tournée en Allemagne, Mlle Rachel donnera encore une soirée à Liége.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

— Nous avons reçu de M. Ferdinand C... le compte-rendu d'un nouvel ouvrage de M. Emile Van Hoorebeke *(Traité des Prescriptions en matière pénale)*; l'abondance des matières nous force à différer l'insertion de cet article jusqu'au 15 du mois prochain.

— A nos Abonnés : Le grand nombre d'articles contenus dans la livraison de ce jour (106 pages au lieu de 96) a été cause du léger retard apporté dans la distribution de la Revue de Belgique.

Digitized by Google

la 4e livraison
- a BR -
88 - 653 tome 4 -

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco* : *Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

5me LIVRAISON. — 15 AOUT 1847.

SOMMAIRE.

pages.

Deux années de lutte politique dans la Grande-Bretagne, (1779 et 1780). J. J. ALTMEYER. 387
La Gloire, ode à Charlemagne. J. J. RADOUX. 427
Les poètes-ouvriers de la France. (Suite). ALEX. WAUQUIER. 434
Causeries. - Le petit Paul. - Douces voix. Mlle LOUÏSA STAPPAERTS. 440
Complainte, traduite de Shakspeare. EDOUARD D. L. . . 441
De l'idée philosophique et sociale dans la littérature, (suite). CHARLES POTVIN. 442
Les cordes de fer, à M. L. G. EDOUARD WACKEN. . . . 451
Exposition de l'Industrie. T. J. et T. D. 456
Chansons, ETIENNE WAUQUIER. 466
CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE. - *Concours du Conservatoire. — M. Roger et les critiques de Bruxelles. — Petites bévues d'un grand Journal. — Mme Lacoste, Mme Rabi et Mme Hillen. — Grandeur et décadence de Mlle Bouvard. — Départ général des ténors légers. — Mme Laborde est malade, M. Albertini est en convalescence et M. Henri Alix se porte à merveille. — Mlle Julienne. — M. Tisserant. — M. Michel a le spleen.* — LA JOLIE FILLE DE GAND *ou la nuit porte conseil*, ballet d'action, *orné d'un cauchemar, d'une arlequinade italienne, d'une procession flamande et de la musique de M. Bosselet*. T. J. 469
CHRONIQUE. — *Un sculpteur phénoménal. — Un théâtre décolleté. — MM. G. Meynne, J. Sacré et F. Muller. — Exposition des Beaux-Arts à Spa. — Prodiges de la couture civile et militaire. — Théâtre des Nouveautés. — Mot sublime d'un chanteur qui l'est rarement. — Un successeur de Pascal et de La Rochefoucauld. — Le bassin vert. — Le marquis de T. — La charité, s'il vous plaît, pour une pauvre Académie sans ouvrage. MM. Mayer et Flatau, Weber et Van Calk.* RETCHEZKEN. 476

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUX ANNÉES DE LUTTE POLITIQUE DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

(1779 et 1780).

II. Fragment d'un essai sur l'histoire parlementaire de ce pays.

Quelques écrivains français se sont donné la triste mission d'un dénigrement systématique à l'égard de l'Angleterre. D'après eux, ce pays tout entier n'est qu'une vaste aristocratie, ou plutôt *une tyrannie* pire que celle qui résulte des monarchies absolues : *le peuple n'y est compté pour rien*, et l'arrogance des familles qui l'exploitent n'y connaît pas de bornes.

Tout le monde sait qu'en histoire surtout il faut se tenir en garde contre deux grandes sources d'erreurs : la prévention et le préjugé, parce qu'ils rendent partial, tranchant, exclusif et aveugle. D'ailleurs, en attendant qu'il plaise à la France de se constituer en démocratie, elle nous permettra, sans doute, de montrer un dédain moins superbe pour une aristocratie qui compte un électeur sur cinq adultes, c'est-à-dire plus d'un million d'électeurs [1] sur environ vingt-cinq millions d'habitants ; où l'association s'étend au village le plus obscur ; où il n'y a pas jusqu'aux femmes et aux enfants qui ne prennent une part active à la vie politique ; où l'ouvrier le moins instruit préside avec succès un meeting ; où l'élément bourgeois lui-même n'a rien de cet esprit étroit, mesquin, égoïste, qui le rend si odieux dans le reste de l'Europe ; pour une aristocratie qui, de temps immémorial, a repoussé tous les priviléges personnels exclusifs ; où jamais *la loi* n'a reconnu les distinctions de gentilhomme et de roturier ; où la dernière prétention

[1] Tout fermier devient électeur en exploitant un domaine qui acquitte une rente de 30 livres sterling ; tout habitant des villes peut se faire inscrire sur la liste électorale, pourvu qu'il occupe une maison ou partie de maison de 10 livres sterling de loyer.

Digitized by Google

judiciaire pour reconnaissance de servage date de la quinzième année du règne de Jacques Ier (1618); pour une aristocratie qui, si elle n'a pas rendu le peuple heureux, *au moins l'a fait noble et grand* [1]; pour une aristocratie, enfin, du sein de laquelle est sortie la démocratie américaine. Sur quoi, en effet, repose la liberté individuelle en Amérique? Sur les mêmes bases que la liberté anglaise, sur l'*habeas corpus* et la procédure par jurés. Assistez aux séances du congrès et à celles des législatures des divers états; d'où sont prises les citations, les analogies et les exemples? des lois anglaises, des coutumes de la Grande-Bretagne, des règles de son parlement. Entrez dans les cours de justice; quelles autorités y invoque-t-on? les statuts, les jugements, les décisions des cours anglaises. Et qu'on ne dise pas que les noms de république et de royauté semblent placer entre les deux gouvernements des distinctions qu'on ne doit pas confondre : il est évident, pour tout homme qui pénètre au fond des choses, qu'il y a, dans la constitution représentative de l'Angleterre, quelque chose de républicain, comme il y a quelque chose de monarchique dans le pouvoir exécutif des Américains [2].

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'esprits sérieux voient dans l'aristocratie anglaise un contrepoids bien moins nécessaire aux deux autres branches du pouvoir législatif qu'à toutes ces petites républiques constituées par chaque paroisse dans les campagnes et par chaque municipalité dans les villes. Au surplus, la constitution offre au peuple le moyen de neutraliser l'élément aristocratique dans ce qu'il a d'exorbitant : ce moyen consiste à étendre le droit de suffrage à tous ceux qui paient des taxes directes et à revenir à la triennalité des parlements, abolie par Walpole lorsqu'elle était devenue une arme dangereuse entre les mains des ennemis de la révolution de 1688 et de la maison de Hanovre. Après les élections, l'aristocratie est généralement épuisée; il lui faut quelques années pour se refaire, et l'on conçoit que, ne voulant pas trop souvent une

1 De l'aveu même d'un des écrivains les plus hostiles à l'Angleterre. Voyez Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*, t. II, p. 150-226. « Ce livre, dit M. Michelet (*Hist. de la Révol. française*, t. I, p. 245) a porté à l'école anglaise un coup dont elle ne se relèvera pas. » Mais en quoi?

2 Lord John Russel, Essai sur l'histoire du Gouvernement et de la Constitution d'Angleterre, p. 107 et 108. Voyez ibid., ch. I, et XIII.

Digitized by Google

lutte qui lui coûte aussi cher, elle tienne à la durée septennale des parlements.

« La révolution française, dit M. Michelet [1], commença par aimer tout. Elle alla jusqu'à aimer l'Angleterre. »

Pourquoi donc n'aurait-elle pas aimé l'Angleterre ? Et qu'aurait-elle fait, après tout, sans cet immense trésor d'idées et de connaissances philosophiques et politiques que l'Angleterre du XVIIIe siècle avait légué à la France ?

Aussi l'Angleterre a-t-elle été appréciée différemment par les écrivains français de ce grand siècle, et certes leur témoignage vaut au moins celui des écrivains français du XIXe. Deux des plus illustres représentants de la pensée démocratique de la France n'ont-ils pas vanté au monde entier la constitution anglaise comme un modèle et un objet d'envie ? *L'Esprit des Lois*, le plus beau monument érigé à cette constitution, n'est-il pas l'évangile de la moderne politique ? Washington, le grand républicain, déclara lui devoir tout ce qu'il savait, et Voltaire en a fait cet éloge si éloquemment ingénieux : « Le genre humain avait perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. »

Et Voltaire que je viens de citer, Voltaire que, réflexion faite, M. de Thoré veut bien laisser dans le calendrier des saints de la démocratie, où donc a-t-il appris à connaître la démocratie ? A Londres, après avoir fui la Bastille et la France. L'indépendance des esprits dans cette capitale, le spectacle des discussions publiques et des débats parlementaires furent pour lui la révélation d'un monde nouveau. Mais ce ne fut pas seulement du culte de la liberté et de la hardiesse de penser qu'il s'enthousiasma à Londres ; il s'y inspira encore du sentiment de la dignité des sciences et du respect dû aux lumières. Aussi ses *Lettres anglaises*, où il déposa le résultat des études qu'il avait faites pendant les trois années de son séjour en Angleterre, ces lettres qui lui valurent une nouvelle proscription en France, eurent-elles l'action la plus décisive sur le mouvement politique, philosophique et littéraire de ce pays. [2]

Au reste, je suis heureux de me rencontrer ici avec un écrivain distingué, M. Gustave de Beaumont. « Il existe, dit-il, un pays,

[1] *Hist. de la révol. française*, t. 1, p. XV *de l'Introduction.*

[2] Voy. VILLEMAIN, *Cours de littérature française, VIIe et XVIe leçon ;* mais surtout la *Correspondance* de Voltaire.

Digitized by Google

l'Angleterre, où l'aristocratie est encore pleine de vie et de puissance; où le vieux privilége féodal se trouve si singulièrement mêlé aux libertés les plus jeunes et les plus hardies, qu'en voyant l'empire absolu qu'exercent dans ce pays la naissance et la fortune, on le croirait en arrière de toutes les nations, et qu'en regardant seulement le bien-être et la liberté du peuple, on le juge en avance de toutes; où, enfin, l'aristocratie est aussi attaquée, mais où elle est assez puissante pour tenir tête à son ennemi, si ce n'est pour le vaincre, au moins pour lui disputer longtemps la victoire.

« L'aristocratie anglaise offre seule à la démocratie moderne un noble et digne adversaire; à la différence de ces puissances usées et décrépites qui, soit infirmité, soit défaut de cœur, se laissent tuer paisiblement sur leur lit de mort, l'aristocratie anglaise lutte vaillamment pour la défense de ses droits et montre assez par l'énergie et l'habileté qu'elle déploie comment elle soutiendra ses priviléges jusqu'à son dernier soupir; nulle n'est aussi populaire qu'elle, nulle cependant n'est aussi attaquée, parce qu'aucune autre n'est aussi forte, et ne saurait, en résistant de même, provoquer de pareilles agressions. Et non-seulement les luttes qu'elle soutient sont les plus violentes et les plus décisives, ce sont aussi les plus solennelles et les seules qui s'offrent à tous les regards; car, tandis que les autres aristocraties végètent ou s'éteignent dans l'ombre, l'aristocratie anglaise vit et combat au grand jour, à la lumière de ses libertés. Dans ce moment de transformation sociale où deux principes contraires sont aux prises, il semble que l'aristocratie anglaise demeure l'unique champion du privilége antique contre toutes les puissances de l'égalité moderne. C'est assurément un grand combat qui se livre, c'est une scène imposante qui s'offre aux yeux, c'est un drame immense qui se développe à la face du monde. [1] »

Nous allons aborder maintenant notre sujet.

En 1770, le premier lord de la trésorerie, le duc de Grafton, tout flétri encore des sanglantes invectives de Junius, tombe du pouvoir, et le chancelier de l'échiquier, lord North, le remplace comme ministre dirigeant.

Tête essentiellement pratique, homme d'affaires, financier habile,

[1] Gustave de Beaumont, *l'Irlande sociale, politique et religieuse*, p. 5 et 6.

Digitized by Google

debater admirable, mais subjugué par la raison d'état, sans philosophie, sans entrailles pour le peuple, Frédéric lord North, fils aîné du comte de Guilford, réussit à gagner la chambre des communes par la corruption, et le roi par la conformité des idées monarchiques qu'il avait puisées dans les universités absolutistes de l'Allemagne. Pour lui la royauté n'était pas un principe, mais une idole devant laquelle tout genou devait fléchir. Corrupteur comme Walpole, prodigieusement égoïste, attentif à rejeter dans l'ombre les âmes profondes et les hautes intelligences, il poussa la passion des petites choses jusqu'aux limites de la trahison. Jamais son esprit obstiné et sophistique ne connut les transports de l'enthousiasme ; jamais le souffle puissant de la liberté ne lui servit d'inspiration. Possédant à un degré extraordinaire le don ministériel de l'impassibilité, il gardait la sérénité de son visage et de son âme au milieu des invectives les plus virulentes ; quelquefois même il s'endormait au bruit des orages.

La fin de son ministère de douze ans fut marquée par la perte des colonies de l'Amérique du Nord, triste résultat de son imprévoyance et de son entêtement, si ce n'est de ses basses complaisances pour la volonté personnelle du roi. Tout alors lui devint accusation, même la fatalité et la mort. Son nom, identifié aux actes les plus despotiques et les plus téméraires dont les annales britanniques aient gardé la mémoire, fut attaché à la honte indélébile de cette époque néfaste.

L'humeur enjouée de cet homme d'état présentait un contraste frappant avec sa politique cruelle : il possédait un tel charme de manières, une telle efficace de séduction que, dans le cours de son administration si longue et si agitée, il ne s'était pas fait un ennemi *personnel* [1].

Le 17 juin 1779, il annonça aux communes qu'un nouvel ennemi de l'Angleterre venait de se joindre à l'Amérique et à la France ; que le comte d'Almodovar, ambassadeur d'Espagne, avait remis au gouvernement un manifeste dont il serait donné communication à la chambre. A cette révélation sinistre, l'opposition éclata en

[1] Lord North a été fort diversement jugé, entre autres, d'une manière très-modérée par M. Villemain, *Cours de littérature*, p. 471 et 472, et par M. de Viel-Castel, dans la *Revue des deux Mondes*, 1844, t. Ier, p. 442 et 445.

Digitized by Google

reproches amers contre l'ineptie et l'aveuglement du cabinet, et en menaces effrayantes sur son avenir et sur celui du pays. Burke parla de faire une proposition que la voix de la patrie réclamait depuis longtemps : la mise en accusation des ministres. Il dépeignit sous les plus sombres couleurs l'effroi causé par cette nouvelle dans l'assemblée. « Enfin, s'écria-t-il avec douleur, le moment de crise, le moment fatal est arrivé. Ah ! quelle nuit longue, quelle nuit obscure, quelle triste et affreuse nuit a été cette session entière ! Comment les ministres pourront-ils se justifier jamais de nous avoir engagés dans une guerre avec trois puissances à la fois ? »

Un autre membre proposa de décréter sur le champ le messager, porteur de cette funeste communication. Déjà il s'élevait des murmures, lorsque le colonel Barré, ce soldat de fortune devenu célèbre par sa vigueur dans les escrimes parlementaires, assura que le ministère n'était pas seulement *négligent, ignare* et *avide*, mais encore tellement mal intentionné pour la nation, que du fond de l'âme, il se réjouissait de ses désastres : « La preuve, dit-il, c'est qu'en entrant dans la chambre j'ai rencontré le noble lord North, l'air serein, les yeux brillants, la bouche souriante ; en un mot, avec les marques de la satisfaction la plus complète, comme s'il avait eu à nous faire connaître une nouvelle agréable, quelque victoire pour l'embellissement des annales ministérielles. Je ne pensais pas qu'il fût dans la nature de montrer une telle contenance dans un temps de pareilles calamités publiques, d'autant que c'est le noble lord lui-même qui nous y a précipités. »

Mais le ministre appela à son secours sa fidèle majorité, et une adresse en réponse au message royal qui accompagnait le document, fut adoptée sans aucun amendement relatif au cabinet.

Dans la chambre des pairs, deux membres, le comte d'Abingdon et le duc de Richmond, tout en exhortant leurs collègues à prendre en considération les cruelles nécessités des conjonctures, et à donner au roi et à la patrie des preuves d'un entier dévouement, déclarèrent sans détour que ce témoignage d'affection était assez précieux pour qu'il leur fût permis d'y ajouter une condition : celle du renvoi de l'administration actuelle, administration sans pudeur, qui se faisait un jeu d'insulter la majesté du peuple, en violant les lois et en exposant la Grande-Bretagne à une inévitable ruine.

La pluralité ne s'en prononça pas moins pour le maintien du

Digitized by Google

cabinet. Mais, suivant leurs prérogatives, vingt pairs consignèrent dans les registres de la chambre une longue et incisive protestation.

Le 21 juin, au sujet d'un bill qui avait pour but de doubler le nombre des milices, l'alderman Sawbridge augmenta par ses violences les transports furieux dont la salle retentissait. Il accumula les imputations les plus sanglantes contre le lord grand-trésorier [1]; il ne craignit pas de dire qu'en qualité de représentant de la cité, il saurait bien trouver moyen d'empêcher que la ville de Londres donnât un shelling au roi, s'il ne se décidait à congédier un homme coupable de tous les malheurs de la nation, et qui dormant continuellement dans la chambre, semblait ne s'éveiller que quand il y avait quelque charge ou survivance lucrative pour lui ou pour sa famille.

Lord North, assailli en queue et en flanc par l'opposition, déclara qu'il était prêt à rendre un compte exact et fidèle de toute sa carrière ministérielle, d'autant qu'elle était approuvée par les trois quarts ou, au moins, par les deux tiers de la nation. Sa voix fut aussitôt couverte d'innombrables cris de dénégation; mais il continua en répétant son assertion avec plus de force et en ajoutant qu'il quitterait le pouvoir sans regret; qu'après douze ans de travaux et de fatigues, il laisserait pour toute fortune 1500 livres sterling de revenu à sa famille ; que les portions n'y seraient pas considérables, puisqu'elle était passablement nombreuse. En s'exprimant ainsi, sa voix fut entrecoupée de sanglots et ses yeux se remplirent de larmes : il venait de perdre un de ses fils, et ce cruel souvenir lui déchira le cœur.

Ce fut la seule circonstance où se déconcerta réellement cette admirable égalité d'humeur qui le distinguait.

En Angleterre, lorsque les enrôlements volontaires ne suffisent pas au besoin du service de la marine, on a recours à une coutume barbare pour le recrutement des matelots et des soldats : elle consiste à enlever de force des hommes propres à ce service. Cette coutume est désignée sous le nom de *presse*. Le 28 juin, le procureur général Wedderburn soumit au parlement un bill par lequel, malgré toutes les garanties et exemptions légales, il fut permis de *presser* jusqu'aux vieillards et aux enfants. Afin de hâter la décision

[1] *Lord North.*

Digitized by Google

des chambres, lord Mansfield voulut que les deux lectures fussent faites sans intervalle [1].

Un des membres compara ce magistrat à un conspirateur qui cache son poignard sous son habit pour en frapper plus sûrement sa victime. Un autre compara le bill même a l'action d'un voleur qui choisit la nuit pour entrer dans une maison, et dépouille les habitants après les avoir assassinés.

Mais les circonstances étaient urgentes, la patrie en danger, et le bill fut voté.

Au reste, cette coutume barbare tient à l'ensemble du système militaire des Anglais. Chez eux, le service n'est pas obligatoire pour tous, en ce qui concerne l'extérieur; il ne l'est même que pour certaines classes dans l'intérieur. On en exempte les prolétaires. Le recrutement de l'armée permanente destinée principalement au service extérieur, à la guerre offensive, se fait au moyen d'enrôlements volontaires avec prime en argent. [2] De plus, l'armée n'est maintenue sur pied qu'en vertu de la loi passée, chaque année, pour punir la mutinerie et la désertion.

L'état de l'Irlande fut une autre source d'inquiétudes pour le cabinet. Conquise sans autres prétextes que la convenance [3], négligée

[1] Tout bill dont l'introduction est accordée dans la chambre des communes est lu tout de suite une première fois; à un certain intervalle de temps, on en fait une seconde lecture : s'il a la majorité des voix en sa faveur, il est soumis à un comité, ou, quand le projet de loi dont il s'agit est d'une grande importance, toute la chambre se forme en comité, le président descend de son siége, et chaque article du bill est discuté spécialement sous la présidence d'un directeur (*chairman*) nommé à cet emploi dès l'ouverture de la session. Aussitôt que le bill a passé par ces comités, on le transcrit en gros caractères sur du parchemin; après quoi, on le lit pour la troisième fois. S'il a toujours pour lui la majorité des voix, le président en propose le titre, et l'un des députés, accompagné de plusieurs autres membres, le porte à la chambre des pairs, pour y être soumis aux mêmes formes de discussion qu'il a subies dans la chambre des communes. Cependant, il est des cas où les règlements relatifs aux intervalles de temps requis pour passer un bill, sont suspendus.

[2] Indépendamment de l'armée permanente, il y a en Angleterre une armée éventuelle : les *milices bourgeoises*. Actuellement ces milices sont recrutées par le sort; la durée de leur service est de cinq ans, mais ce terme peut être prolongé au besoin. Les lords-lieutenants et les autres grands propriétaires fonciers, désignés par la couronne, en ont le commandement. En aucun cas, elles ne peuvent être envoyées hors du royaume. Mais une fois sous les armes, elles sont soumises à la loi militaire.

[3] Il est assez plaisant que l'Angleterre n'ait d'autre titre sur l'Irlande que la donation d'un pape (Adrien IV) qui, en 1155, conféra à Henri II la propriété de cette île.

Digitized by Google

longtemps par ignorance et par dédain, civilisée un peu ensuite par politique, et bientôt affaiblie de sang-froid, réduite précisément au degré de force qu'on laisse à ces animaux domestiques dont on craint la vigueur autant qu'on en estime les services, elle ne fut longtemps envisagée par les Anglais que comme un domaine utile. C'est pourquoi ils la soumirent aux lois prohibitives les plus accablantes; en se réservant le droit exclusif de satisfaire à ses besoins et à ses fantaisies par les produits de leur industrie, ils ne lui laissèrent d'autre ressource que ses bestiaux et ses toiles.

Cette rigueur, ces défiances justifiées en quelque sorte aux yeux d'une politique ombrageuse par la masse de catholiques dont l'île était peuplée, avaient fini par ulcérer les protestants eux-mêmes. L'exemple de l'Amérique leur fit voir qu'un peuple dépendant peut devenir libre; les Irlandais prirent la même marche et menacèrent l'orgueil britannique de lui porter le même coup. L'Angleterre, aux prises avec trois ennemis à la fois, fut obligée de retirer ses troupes d'Irlande. « Qu'elle se défende comme elle pourra contre l'invasion de l'étranger! » Alors, comme par un mouvement universel et spontané, les habitants s'arment, s'enrégimentent, s'organisent, et ont bientôt sur pied une milice de 50, puis de 100,000 volontaires, la plupart protestants. Dès ce moment, l'Irlande eut le secret de sa force. [1] Mais déjà antérieurement des associations s'étaient formées et avaient pris l'engagement de repousser toutes les importations anglaises, jusqu'à ce que leur pays eût obtenu la liberté du commerce et de l'industrie. Ces associations pacifiques s'étant transformées maintenant en associations militantes, l'audace de la nation grandit par degrés. « Nous ne voulons plus rien avoir de commun avec vous que vos femmes et votre or » disaient certains journaux irlandais à leurs oppresseurs. Quelques-uns tenaient même un langage plus hardi. « Il est enfin arrivé ce jour qui doit décider du sort de l'Irlande... Le royaume tout entier jette un cri libérateur.... Il nous faut le redressement de nos justes griefs... Ne nous laissons pas amuser plus longtemps par de frivoles promesses..... Nous voulons la restauration de nos libertés, et si le sang irlandais doit couler, que ce soit au moins dans l'intérêt de la patrie! »

Désormais l'Angleterre trouvera une nouvelle Boston à ses portes.

[1] Gustave de Beaumont t. Ier, p. 125 et 126.

Digitized by Google

Telle était la situation générale lors de la clôture de la session (3 juillet).

Dans le discours que le roi prononça à cette occasion, ce qu'il y avait de plus vrai, c'était l'éloge de l'énergie dont le peuple anglais donnait des preuves si éclatantes. Ce fut, en effet, un spectacle admirable qu'au milieu des orages qui, de toutes parts, le menaçaient de ruine et de mort, il redoubla d'assurance et de fierté; non seulement il ne montra pas de faiblesse, mais il poussa la fermeté jusqu'à l'audace; il ne se borna pas à se défendre, il annonça l'envie d'attaquer, et le succès de ses préparatifs montra qu'il en avait le pouvoir.

Abandonnée de tous, l'Angleterre ne s'abandonnait pas elle-même. Et si l'on réfléchit que les particuliers s'empressent spontanément de subvenir à la défense commune; que sept cents armateurs sont munis de lettres de marque; que l'amiral Byng est, aux Iles-sous-le-Vent, supérieur en forces ou pour le moins égal au comte d'Estaing; que l'armée de terre en Amérique n'est ni rappelée ni abandonnée, et qu'elle s'y soutient même avec quelque avantage contre un peuple de héros qui a ses foyers pour témoins et la liberté pour récompense; que le pavillon britannique flotte encore dans les mers des deux Indes; qu'il se conserve sans tache dans la Méditerranée et dans la Baltique; si l'on réfléchit à toutes ces choses prodigieuses, il est difficile de ne pas payer un tribut d'admiration et d'éloges à une nation qui, après quatre ans de sacrifices inouïs, se montre plus forte et plus terrible que jamais.

Au fond, cependant, il y avait une crise violente. L'Angleterre n'exerçant plus sur les flots cet empire si longtemps incontesté; l'importante forteresse de Gibraltar investie; la conscience des peuples agitée de désirs inconnus; une impulsion nouvelle imprimée aux choses de l'avenir; l'Irlande en proie à la fermentation la plus redoutable; l'esprit d'association pour la réforme des abus et le changement des ministres se propageant de proche en proche; des parlements troublés par les plus haineux débats; l'hydre du fanatisme religieux redressant ses mille têtes et menaçant de bouleverser la société : voilà quelle fut la situation des choses sous le nouveau ministère, pendant les années 1779 et 1780. Le temps était venu pour l'Angleterre de se nourrir du pain d'affliction et de boire au calice d'amertume.

Digitized by Google

Cependant, depuis quelques semaines, les événements de la guerre ne fournissaient plus à la curiosité publique que des bruits vagues et en partie controuvés ; elle s'occupa, en attendant l'ouverture des chambres, presque exclusivement de l'Irlande, dont le parlement discutait les questions politiques les plus importantes : celles des associations et des mandats impératifs (10 novembre). Henri Grattan, le Démosthène irlandais déclara que les associations devaient avoir pour loi première d'amener les électeurs à refuser désormais leurs voix aux députés qui, dans la séance présente, voteraient pour de nouvelles taxes, avant que les désirs du peuple et du parlement ne fussent remplis par la jouissance d'un commerce libre qui seul pût mettre les contribuables en état de payer des taxes. Ces paroles soulevèrent un orage dans la partie doctrinaire de la chambre. « Lorsqu'on parle d'associations, s'écria M. Brownlow, d'associations formées pour faire peur aux membres de cette chambre et les obliger de voter contre leur propre jugement, je trouve ces idées fort extraordinaires, telles même qu'il est de notre dignité de les traiter avec le plus profond mépris. »

Grattan répliqua avec vivacité qu'il ne regardait les membres du parlement que comme les serviteurs de leurs commettants, tout comme les officiers de la couronne étaient les serviteurs de l'autorité royale. « Si un membre, continua-t-il, s'écarte des intentions de ses commettants, ils sont en droit de s'associer pour lui témoigner combien ils désapprouvent sa conduite, et pour ne plus lui confier la défense de leurs droits.

M. Brownlow avoua qu'un membre était tenu d'avoir égard aux intentions de ses commettants, mais non pas aux lois qu'ils voudraient lui imposer par la force. Le premier procédé lui paraissait conforme au bon sens, tandis que l'autre lui semblait une contrainte à laquelle aucun homme d'un esprit indépendant ne pouvait se soumettre, puisqu'en la subissant, les députés seraient les esclaves du peuple.

Grattan, toujours inexorable sur les principes, foudroya avec sa logique habituelle cette doctrine de juste-milieu. « Suivant la constitution, dit-il, c'est la voix du peuple, et non celle de la chambre qui doit faire loi. A qui devons-nous le bill octennal[1] ? Au

[1] Les parlements irlandais, d'abord annuels, puis pour toute la vie du roi, devinrent, sous George III, octennaux, avec charge de se réunir tous les deux ans.

Digitized by Google

peuple : il s'associa pour donner des instructions à ses serviteurs qu'il avait envoyés au parlement. C'est le peuple qui a forcé ses représentants à élever ce glorieux boulevard de nos libertés.

« L'Irlande ne peut être sauvée que par le peuple... Supposons qu'il fût aujourd'hui question d'obtenir le Bill des Droits; je le demande, serait-il contraire à la constitution que mes commettants me dissent :

« Si vous ne votez pas pour une aussi excellente chose, je vous « refuserai à l'avenir ma voix pour vous envoyer au parlement. » — Or, la question dont il s'agit en ce moment, est exactement la même. »

Quant au principe d'association, les Irlandais l'ont toujours pris au sérieux, comme les Anglais. Leurs doctrinaires auront beau sophistiquer, calomnier, intriguer, menacer; eux, ils verront toujours, dans l'association, ce que les vrais principes veulent que l'on y voie : *le moyen le plus efficace, non seulement de surveiller le gouvernement, mais encore de constituer le peuple lui-même en gouvernement.* Aussi, chez eux, l'association ne se borne pas à contrôler le gouvernement, elle l'exerce, et à juste titre; car, comme la définition de ses pouvoirs ne se trouve nulle part, la limite n'en est point marquée. Ne cessons pas de le redire : *l'association doit être un gouvernement dans le gouvernement;* autorité toujours jeune parce qu'elle se retrempe toujours et se renouvelle, son existence est nécessaire pour préserver le corps social de l'affaissement et de la décrépitude. L'exemple de l'Irlande a prouvé de nos jours que l'association ainsi entendue, loin d'anéantir la *substance* de l'État, a été, au contraire, un des éléments les plus puissants à faire perdre au peuple irlandais ses traditions de farouche indépendance, et à lui inspirer des habitudes d'opposition pacifiques et régulières [1].

Le parlement britannique se réunit le 25 novembre. Ce fut le marquis de Zockingham qui, dans la chambre des lords, ouvrit le feu contre le ministère. Il censura d'abord la conduite inhabile des ambassadeurs anglais qui s'étaient laissé si indignement mystifier par les cabinets de Versailles et de Madrid, conduite dont toute la responsabilité devait retomber sur le cabinet; car celui-ci n'avait-il pas déclaré à la face de la nation que nulle part en Europe on

1 G. de Beaumont, t. II, p. 69-71.

Digitized by Google

négociait un traité contraire aux intérêts de la Grande-Bretagne ? — « Le premier paragraphe de l'adresse, poursuivit-il, parle des bienfaits du règne de Sa Majesté. Ce paragraphe est une insulte faite à la chambre. S'y trouve-t-il, en effet, un noble lord qui puisse mettre la main sur le cœur et féliciter de bonne foi Sa Majesté des bienfaits dont on jouit sous son gouvernement ? Non certes, aucun biais, aucun préjugé, aucune amorce, ne peuvent faire confondre les idées de justice et de raison avec leurs contraires, à ce point que les causes de nos malheurs deviennent des sujets de bénédiction. Ce qu'on nous propose n'est autre chose qu'un compliment que veulent s'adresser à eux-mêmes les hommes qui ont traîné le peuple sur le bord du précipice et qui maintenant, pour comble de méchanceté ou de folie, s'apprêtent à le jeter au fond de l'abîme.

« Voilà dix-sept ans que la prospérité de la nation ne fait que décliner, et le pays se trouve enfin réduit à un état d'abaissement sans exemple dans les fastes de l'histoire. La cause de ce changement, c'est le funeste et pernicieux système suivi par l'administration, et qui doit disparaître avec ceux qui lui servent d'appuis. Et comment lord Sandwich [1], entre autres, n'a-t-il pas honte de rester dans le poste qu'il occupe, lui qui sait que sa présence au ministère éloigne du service de leur pays les officiers les plus recommandables par leur caractère et leurs talents ?... »

Lord Lyttleton qui, par un mouvement à gauche, avait repassé dans les rangs de l'opposition, traita les ministres *de caméléons, de jongleurs, d'hommes à principes abominables.* Il montra avec beaucoup de véhémence l'Amérique, le vaste continent de l'Amérique et tous ses avantages, éternellement perdus pour l'Angleterre, les Indes occidentales abandonnées et l'Irlande prête à proclamer son indépendance. « L'Irlande est armée, elle vous demande la liberté du commerce et la libre constitution de l'Angleterre. Ce langage, milords, n'est pas le langage d'une populace oisive ; c'est la voix publique de tout le royaume d'Irlande qui tonne à vos oreilles et qui veut être entendue. Les associations politiques qui s'y sont établies détestent la tyrannie et l'exécrable despotisme, et considèrent l'obéissance passive comme une doctrine d'esclaves. » Quant à la guerre d'Amérique, c'était aux yeux du noble lord une folie de Don Quichotte.

[1] Jean Montagu, 4e comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté.

Digitized by Google

Aux communes, lord John Cavendish, quoiqu'il appartînt à une famille qui, de tout temps, avait professé les principes d'un libéralisme modéré, fut plus fougueux encore. Il soutint qu'il fallait bannir de la présence de Sa Majesté des conseillers incapables, absurdes et divisés entre eux-mêmes. Il fit ensuite un lugubre tableau de la situation : l'armée démoralisée par les plus scandaleuses injustices, l'honneur et le mérite indignement outragés, le canal britannique couvert de flottes ennemies et les routes de l'Océan coupées, le commerce en ruines, les classes inférieures dans la misère, l'artillerie des alliés grondant jusque sous les murs de Plymouth.

Mais l'événement de cette séance fut un discours de Fox.

Charles James Fox était le second fils du premier lord Holland, qui, sous George II, s'était d'abord illustré dans les rangs de l'opposition, mais qui ensuite se vendit à Walpole, accumula des richesses et se fit mépriser de tout le monde. Par sa mère, Fox était allié à la royale maison des Stuarts.

Tout en cherchant à orner l'esprit de son fils et à l'exercer au talent de la parole, ce père immoral l'initia de bonne heure à la plus terrible des passions, au jeu. C'est dans un voyage aux eaux de Spa que le jeune Fox, à peine sorti du collége, se livra, sous les auspices paternels, à ces émotions précoces qui, dans la suite, devinrent pour lui une habitude, une nécessité de tous les jours, et dévorèrent rapidement son patrimoine. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut illégalement élu membre du parlement, et en avril 1769, il tint son *maiden-speech*, où l'on remarqua de la suffisance, mais aussi du talent. A cette époque, il soutenait le ministère, qui rémunéra son appui par la charge de lord de l'amirauté, puis par celle de lord trésorier. Il vivait alors comme tous les autres jeunes gens de l'aristocratie, c'est-à-dire qu'il se livrait aux femmes, au vin et à la chasse, achetait et vendait des chevaux et des chiens, et passait des jours et des nuits dans les tripots.

Et, cependant, par un contraste bizarre, souvent après les plus folles dissipations, après les orgies les plus effrénées, ce grand parieur, ce grand joueur, ce buveur infatigable, s'engouffrait dans les *in-folio* de l'antiquité classique, ou bien on le voyait, avec son gilet de chamois fané, sa chemise négligemment attachée, venir à la chambre des communes éveiller toutes les sympathies des uns et toutes les antipathies des autres.

Digitized by Google

Une nature aussi excentrique n'était pas faite pour plaire à un père de famille sobre et honnête comme George III, outre que l'incrédulité notoire de Fox heurtait de front l'orthodoxie écossaise et germanique du prince. George préférait à ce *génial* débauché, toujours traqué pour dettes, des êtres de la trempe de Jenkinson, à qui son extérieur avait valu le sobriquet de *lanterne sourde*; si bien qu'au mois de mars 1774, Fox fut renvoyé du conseil de la trésorerie, poste évidemment trop dangereux pour un joueur tel que lui. Lord North lui annonça sa démission en plein parlement avec un rire moqueur, la plus lâche des insultes.

Toutefois, la cause *réelle* de son renvoi fut que depuis longtemps il portait avec impatience le joug ministériel. Un homme organisé comme lui, avec des sentiments chaleureux et bons, un caractère doux quoique emporté, une âme généreuse et grande, devait être nécessairement partisan de la tolérance religieuse, défenseur de la liberté civile et du progrès social, ennemi déclaré de tout genre de duplicité, de bassesse, d'imposture et de violence. Aussi sa disgrâce fut-elle provoquée par un vigoureux discours qu'il avait prononcé en faveur des catholiques d'Irlande.

Sous le rapport de l'éloquence, la nature avait donné spontanément à Fox ce que Burke devait acquérir à force de pénibles labeurs. Il puisa dans son cœur et dans les sources grecques et latines ce que Cicéron appelle la véritable éloquence. Ce qu'il laissait à désirer du côté de la science, il le réparait largement par le nerf et la tactique de la discussion, par une simplicité grandiose et par un enthousiasme vrai; différent en cela de Burke, qui manqua presque toujours de jugement et de concision, et qui porta si loin l'action théâtrale qu'un jour, dans une de ses interminables philippiques contre les jacobins de France, il se couvrit de ridicule en tirant de dessous son habit un poignard nu et en accompagnant ce mouvement de comédie d'un de ces trilles de rhétorique qui lui étaient si familiers.

Fox avait compris qu'un volcan grondait sous le trône des rois absolus; Burke aurait dû comprendre qu'*un grand peuple en révolution est comme l'airain qui bout et se régénère dans le creuset*[1]; surtout il n'aurait pas dû oublier, lui, qu'il fallait pardonner beau-

[1] *Danton.*

Digitized by Google

coup à cette France qui, au milieu des foudres et des éclairs, décrétait la liberté du monde.

Fox avait une stature massive et carrée, un front protubérant et large, des yeux pleins d'éclairs ou de larmes, des sourcils épais et menaçants comme ceux de Jupiter.

Mais il fallait le voir quand il s'illuminait d'éloquence, quand il secouait sa tête de tribun au milieu des tressaillements, des acclamations, des murmures et des imprécations d'un auditoire tour à tour fasciné. électrisé, indigné, courroucé.

Chez lui, comme chez Mirabeau, tout au dehors annonçait les agitations intérieures sous le poids desquelles il succombait : sa langue se troublait, sa voix devenait rauque, sa face ruisselait de sueur; mais on avait bien vite oublié ces défauts, dès que le tonnerre commençait à gronder; dès que, échauffé de son verbe, il entrait dans le cœur de la question : alors il roulait comme un fleuve de feu.

De toutes les armes de l'art oratoire, l'esprit fut celle dont Fox se servit avec le plus de bonheur : quoi de plus cruel que ses sarcasmes?

C'était dans la réplique surtout qu'il excellait par la vivacité et par la promptitude du coup d'œil. Après un débat de plusieurs heures, il répondait à tous ses ennemis par ordre de discours et d'arguments. Il grandissait sous les contradictions et les obstacles, et le flot de son éloquence montait jusqu'à ce que tout fût écume et fracas. Rien n'égalait la fière véhémence de sa manière, lorsque dans le fort du combat, il se mettait à la poursuite d'un ennemi. Alors sa parole devenait flamboyante comme le glaive de l'ange exterminateur. [1]

Mais revenons au discours du 25 novembre.

« Je me lève, dit Fox, pour exprimer mon étonnement sur les paradoxes avancés par un honorable membre *(M. Adam)*, qui a déclaré que si l'on en venait à une division, [2] il compterait voter pour le ministère. Les motifs qui ont déterminé l'orateur à changer de front, sont

[1] J'ai tiré cette appréciation de Fox de : 1° *historical Sketches of statesmen who flourished in the time of George III*, *by* BROUGHAM, *p.* 99–109. — 2° *Revue britannique*, 1835, t. I, p. 254, suiv., et 1838, t. II, p. 447, suiv. — 3° SCHLOSSER, t. III, p. 443 et 444. — 4° *Le dix-huitième siècle en Angleterre, par* PH. CHASLES, t. I, p. 292. — 5° LALOUEL, t. I, p. 175–222. — 6° *La Biographie universelle* de *Michaud* et les *diverses Encyclopédies modernes*.

[2] Toute question qui n'est pas écartée par l'ordre du jour, la question préalable ou le renvoi à six mois, est vidée par un vote public. On met d'abord aux voix la négative,

Digitized by Google

vraiment curieux. Au commencement de la précédente session, il était opposé au cabinet; mais les opérations de la dernière campagne lui ont appris qu'il avait tort, ou, autrement dit, il a réfléchi que les ministres aggravant leurs fautes, et rendant leur conduite encore plus infâme, plus odieuse et plus destructive du bien public, il est revenu de l'opinion qu'il s'était formée d'eux et, dès ce moment, il a pensé qu'il devait les soutenir.

« J'avoue qu'en fait de paradoxes politiques et d'énigmes parlementaires, ceci me paraît le sublime du genre.

« L'honorable gentilhomme a dit qu'il y a, dans le ministère, des hommes d'un grand mérite et jouissant de la confiance de leur souverain et de leur pays. Mais où sont-ils ces hommes? voudrait-il nous rendre le service de nous les désigner? Est-ce à la tête de l'armée? J'y vois un officier qui a perdu sa confiance, et cela par des injustices sans nombre, des faveurs, des places accordées à la protection et refusées au vrai mérite. Est-ce aux affaires extérieures et parmi les secrétaires d'état? Il faudrait d'abord pouvoir y trouver un seul homme que la connaissance qu'il eût des cours étrangères pût rendre un habile négociateur. Mais ce serait en vain qu'on y chercherait un homme de cette valeur, un tel homme n'y existe point. Est-ce à la trésorerie ou à l'amirauté? Hélas! là moins qu'ailleurs l'honorable membre pourrait nous indiquer une capacité.....

« Au reste, il a une admirable manière de recommander l'administration en disant que, parmi ceux qui désiraient des places, il y avait encore des personnes moins capables. J'ignore comment les ministres prendront ce compliment; quant à moi, si j'avais l'honneur d'être ministre et que quelqu'un vînt me dire:

« Monsieur, je ne puis vous défendre sous le rapport de votre con-
« duite; elle est tellement remplie d'absurdités, de bévues et de fautes,
« que tous mes talents seraient impuissants à les pallier. Mais voici
« tout ce que je puis faire pour vous : j'informerai l'univers que
« les hommes qui vous sont opposés, sont encore plus ignorants,
« plus fautifs, plus ignominieux et plus infâmes que vous : »

« En entendant un pareil langage, je répondrais aussitôt : « Ar-
« rière, arrière, misérable, qui calomnies ainsi le genre humain

puis l'affirmative. S'il y a doute, on procède à la *division*, c'est-à-dire que les partisans d'une opinion restent dans la salle où on les compte, tandis que les autres sortent et sont également comptés dès qu'ils rentrent.

Digitized by Google

« en confondant le vice avec la vertu, en venant insulter celui que « tu prétends défendre, en lui disant à la figure qu'il est un infâme, « mais qu'il y en d'autres encore plus infâmes..... »

Fox attaqua ensuite ceux qui avaient voulu insinuer que le roi était lui-même son ministre, son amiral en chef, son général, son secrétaire, son président du conseil et son intendant des finances. « Une pareille doctrine est souverainement dangereuse pour la constitution, puisqu'elle tend à affranchir les ministres de la responsabilité de leurs actes et à la placer dans un personnage qui ne peut ni mal faire ni être appelé à rendre compte. Quoiqu'en général on attribue les malheurs d'un règne aux conseils pernicieux d'un ministère réprouvé, néanmoins lorsque ces calamités ont atteint à une certaine hauteur, on oublie les ministres et l'on ne punit que le prince. Il en fut ainsi de la maison royale des Stuarts; Charles et son fils Jacques avaient tous les deux des ministres pervers auxquels, sans nul doute, les erreurs de leur règne auraient dû être attribuées; et, cependant, ces princes furent châtiés tous les deux : l'un par la perte de la vie, l'autre par la perte de la couronne. Leur sort devrait être une leçon pour les souverains et leur enseigner à réprimer leurs ministres, au lieu de se laisser aveuglément guider par eux, et de subir à leur place tout le poids de la colère du peuple.

« Il n'y a pas, dans l'histoire de ce pays, une époque qui ressemble à la présente, excepté le règne de l'infortuné Henri VI. Sa famille, comme celle de notre souverain actuel, ne prétendait pas à la couronne en vertu d'un droit héréditaire, mais en vertn d'une révolution. Henri était un prince aimable et pieux; tel est aussi George III. Henri était le fils du monarque le plus illustre qui jamais ait été assis sur notre trône; George est le petit-fils d'un héros. Henri perdit toutes les conquêtes de son père et toutes ses provinces héréditaires et légitimes en France; George s'est déjà vu arracher les conquêtes de son grand-père dans les Indes occidentales, et ses provinces d'Amérique se sont érigées en un empire qui a secoué tout lien de dépendance.

« Et, cependant, Sa Majesté est entrée dans la vie avec les perspectives de bonheur les plus ravissantes qu'un homme jeune eût pu souhaiter : maître d'immenses domaines et l'idole de ses peuples, son avénement au trône était aussi flatteur pour ses sujets que pour lui. Et aujourd'hui, combien tristement la scène est changée !

Digitized by Google

son empire est démembré, ses conseils divisés et son peuple refroidi dans son attachement à sa personne.

« Je tiens au dedans de cette enceinte le langage qu'on tient au dehors : le peuple commence à murmurer, sa patience n'est pas illimitée, il voudra à la fin se faire justice à lui-même ; il y aura certainement des insurrections, et quoique les calamités qui les accompagnent ne puissent être ni justifiées ni compensées par aucun résultat avantageux, je le répète, ces insurrections n'en auront pas moins lieu.

« Ce n'est pas un secret pour cette chambre, que les droits de notre souverain actuel ne sont fondés que sur les crimes de la famille des Stuarts, circonstance qui ne devrait jamais sortir de la mémoire de Sa Majesté. Il est vrai que la race infortunée de ce nom est universellement détestée en Angleterre, et pour ce motif, notre roi a peu à craindre des prétentions qu'elle pourrait faire valoir ; mais il devrait se souvenir que ce fut précisément la conduite d'un ministère ignorant et perfide qui causa cette animadversion. S'il existait encore un descendant de cette malheureuse maison, combien ne trouverait-il pas, dans le règne actuel, de sujets de reproches et de plaintes ? Ne pourrait-il pas dire : « Vous avez « chassé mes ancêtres du trône ; pour les forfaits de leurs ministres, « vous avez dépouillé du sceptre tous leurs descendants, et néan- « moins les ministres actuels sont dix fois plus coupables et plus « ignorants, et pendant que vous êtes tous d'accord à donner à votre « souverain le titre du meilleur des princes, ses ministres ont fait « de son règne, sans aucun degré de comparaison, le plus infâme « de tous les règnes qui aient déshonoré la nation.

« Et pourtant les ministres, accablés de tout le poids de ces accusations, ont encore l'impudeur de parler de leur innocence. Mais ce mot d'innocence ne s'explique-t-il pas par un autre mot, celui d'ignorance ? et l'ignorance d'un ministre n'est-elle pas un crime ? Qu'ils se flattent tant qu'ils voudront de la protection de la majorité et des garanties que leur assurent les lois. Lorsqu'un peuple est réduit à un état de misère et de confusion tel que les lois ne lui sont plus d'aucun secours, de pareils appuis ne pourront pas protéger des ministres, causes premières de tant de maux. Alors ce que les lois de la patrie ne sauraient faire, la loi de la nature le fera ; le peuple prendra inévitablement les armes, et l'on verra dans ses rangs les premiers personnages du royaume. »

Digitized by Google

Ce discours avait résonné dans l'assemblée comme un tocsin. Quelle pathétique revue du passé ! quelle foudroyante récapitulation des fautes du gouvernement ! quelles audacieuses vociférations de colère, dans un pays monarchique, contre la personne même du roi ! Quels appels directs aux masses et quelles invocations brûlantes au génie des révolutions !

Quand Fox eut fini de parler, lord George Gordon, ennemi furieux de la liberté religieuse, orateur au geste déployé, à la parole bruyante, aux emportements frénétiques, affirma que l'administration était aussi odieuse à l'Irlande et à l'Écosse qu'à l'Angleterre. Il censura particulièrement le refus qu'avaient essuyé les habitants de Damfriesshire lorsqu'ils demandaient à s'armer contre l'invasion étrangère, [1] et récrimina contre une lettre adressée par le secrétaire de la guerre au duc de Queensburg. Fixant ensuite ses regards courroucés sur ce ministre et étendant son bras vers lui, il lui lança cette sanglante objurgation : « Et vous, Charles Jenkinson [2], comment osâtes-vous écrire une pareille lettre ? Robert Bruce ne l'aurait pas osé, et le secrétaire d'un électeur de Hanovre est assez présomptueux pour le tenter ? La royale famille des Stuarts a été bannie pour n'avoir pas écouté la voix du peuple, et l'électeur de Hanovre ne craint pas de la mépriser ! Sir Hugues Smithson, comte de Percy (duc de Northumberland), armé de pied en cap, marche à la tête de tous les fromagers et épiciers de Temple-Bar à Brentfort, et l'on ne confie pas des armes à Douglas, grand-comte d'Écosse ? Les Écossais sont irrités de cette partialité et exaspérés au sujet de la religion, parce qu'ils pensent que Sa Majesté est un papiste. »

Les débats continuèrent sur ce ton. « Trois oracles de la longue robe, dit M. Temple Luttrell, que la fidélité singulière de leurs maisons recommandent sans doute à une faveur particulière, ont introduit dans le gouvernement la plus funeste politique. Ces trois oracles sont le grand-juge du Banc du roi [3], le lord avocat d'Écosse [4]

[1] Invasion dont les flottes de France et d'Espagne avaient menacé l'Angleterre.

[2] Il fut créé baron de Hawkerburg en 1786, et comte de Liverpool en 1796.

[3] Lord Mansfield. — A la juridiction du Banc du roi appartenaient, dans l'origine, les attentats contre la paix publique et d'autres causes criminelles ; mais, au moyen de certaines fictions, on finit par lui attribuer aussi la connaissance de causes civiles, qui, d'ailleurs, pouvaient lui être déférées par appel.

[4] Dundas.

Digitized by Google

et M. le procureur général [1]. « Que le peuple paie ou qu'il meure de « faim, s'écrie l'un (M. Dundas) avec une énergie vraiment laconique. « Qu'on lâche les sauvages Indiens, plus féroces que les chiens de « Colomb [2], dit l'autre (M. Wedderburn). Qu'on se serve des « esclaves nègres pour massacrer leurs maîtres. — Le Rubicon, — « le Rubicon! » — tel est le langage du troisième (M. Mansfield) de ces nobles et aimables triumvirs. — « En avant, marchons à « travers les proscriptions, les dévastations et les massacres. » — Et ce moderne héros du Rubicon, qui bientôt devra rendre solennellement compte de ses actions à un juge plus puissant que lui, au lieu de laisser dans sa succession des commentaires sur les lois et la constitution anglaises, nous en donnera sur les campagnes d'Amérique, où les généraux futurs chargés de commissions pleines de vengeance, pourront apprendre les meilleures leçons de barbarie et approfondir l'art abominable d'aggraver les calamités humaines. Je crois qu'il n'est pas loin ce jour où ces trois grands coupables répéteront, avec un lugubre concert, les paroles de leur compatriote Macbeth : « Nous « n'avons enseigné que des paroles sanguinaires, elles ont été rete- « nues et sont devenues le tourment de leurs inventeurs. »

Lord Shelburne, lord Abingdon, le marquis de Rockingham et Fox reprochèrent au cabinet des actes d'imposture et d'effronterie tels que lord Gower, qui cependant vota avec les ministres, fut forcé de les abandonner sur ces graves accusations. « J'ai, dit-il, présidé, pendant quelques années, la table du conseil et j'ai vu s'y passer en peu de temps des choses qui m'ont convaincu qu'un homme d'honneur et de conscience ne pouvait y siéger plus longtemps. »

Le duc de Manchester alla encore plus loin que ses collègues : il ne se contenta pas de dire comme lord Abingdon qu'il fallait en appeler au peuple pour sauver les libertés publiques expirantes; ses coups portaient plus haut, il frappa directement sur le trône, en posant en fait que, puisque les ministres se cachaient derrière le roi, *le roi était personnellement responsable envers le pays.*

L'opposition dirigea ensuite tous ses traits contre le budjet : elle s'attachait à mettre en parallèle la charge énorme des sinécures et le luxe de la cour avec la misère du peuple et les nécessités financières de la situation.

[1] Wedderburn.

[2] Les Anglais, en Amérique, les avaient enrôlés contre les colons insurgés.

Digitized by Google

L'opinion publique s'émut vivement de cette question : des pétitions énergiques, répondant à la pensée de l'opposition, affluèrent à la chambre. Toutes étaient conçues dans des termes sévères et reprochaient aux représentants du peuple de ne pas s'occuper assez des intérêts du peuple et de vouloir constituer une caste à part : elles les priaient de frapper les traitements exagérés, les sinécures et les pensions non méritées. Le 11 février 1780, Burke proposa un plan de réforme économique, remarquable sous plus d'un rapport et dans lequelle la maison même du roi n'était nullement ménagée. Il la dépeignit comme un vieil édifice gothique où l'on suivait toutes les petitesses raffinées de la moderne élégance. « Or, dit-il, lorsque la cause des anciens établissements n'existe plus, il est absurde de vouloir en garder les charges. Il y a de la superstition à embaumer un squelette qui ne vaut pas une once des drogues employées pour sa conservation. C'est brûler des huiles précieuses dans un sépulcre, c'est offrir à boire et à manger à la mort, bien plutôt pour le malheur des survivants que pour l'honneur des défunts. Nos palais sont de vastes halles inhospitalières. Là les vents pâles, là Borée et Eurus et Cacus et Argeste font entendre leurs hurlements terribles à travers la solitude des portiques; là les portes des salles des gardes désertes s'ouvrant et se fermant avec fracas, effraient l'imagination et évoquent les hideux fantômes de tyrans qui n'existent plus : Saxons, Normands, Danois, les cruels Édouards et les farouches Henris, qui marchent de désolation en désolation à travers un vide affreux et des appartements froids et peuplés de mélancoliques souvenirs. Lorsque ce bruit cesse, un silence de mort et toujours plus épouvantable règnerait dans ce désert, si de fois à autre la présence des clous et des marteaux n'annonçait pas que ces constants serviteurs de tous les règnes et de tous les âges existent encore, les seuls pour lesquels on souffre qu'il reste quelque trace des monuments du passé. Au surplus, ces palais sont l'emblème fidèle de certains gouvernements : leurs habitants sont décédés, mais leurs chefs et leurs magistrats fleurissent encore. »

Ce morceau nous fournit un exemple de cette étonnante fécondité dont Burke savait animer ses discours. N'est-il pas merveilleux de le voir, à propos d'une simple affaire de ménage, donner l'essor à son imagination de poète et s'élever à une éloquence cicéronienne. Telle est la manière de Burke : une diction pompeuse et brillante,

Digitized by Google

un luxe asiatique de métaphores et d'images. Combien Chatham lui est supérieur, car vous chercheriez en vain chez Burke ce style à la fois élégant et simple, cette gravité imposante, cette concision énergique, cette grandeur de mouvements, ces mots frappés comme des médailles; enfin, ce quelque chose de *démosthénique* que l'on retrouve jusque dans les torses mutilés de l'éloquence du premier Pitt.

Mais voici un autre morceau de Burke, tiré du même discours: et il pourra servir à nous donner une idée de cet esprit *humoristique*, un des priviléges des écrivains anglais, et dont Burke a si souvent abusé.

« L'état de ces palais (dont il vient de parler) me rappelle le souvenir d'Old Sarum [1] où les représentants, en plus grand nombre que les constituants, ne servent qu'à nous informer que c'était autrefois une place de commerce toute retentissante du bourdonnement affairé des hommes, quoique maintenant vous ne puissiez en découvrir les rues qu'à la couleur du blé qui y croît, et que la seule manufacture qu'elle possède consiste à fabriquer des membres pour le parlement...

« En jetant les yeux sur la liste des personnes qui ont occupé des places sans fonctions, nous y trouvons les noms les plus glorieux. Aussi j'abandonne ce point à la discrétion de la chambre. C'est comme héritier d'un de ces noms qu'un certain duc fait, peut-être en ce moment même, un bon dîner juste au-dessous de nous [2], tandis que nous, ses maîtres, nous remplissons nos bouches de sons vides, tandis que au-dessus de sa tête nous parlons d'économie affamée. Mais il forme la branche aînée d'une ancienne maison tombée en décadence et restaurée au moyen de récompenses de services rendus par d'autres que lui !..

« En ce qui concerne les places d'honneur qui fixent leurs titulaires auprès de la personne du roi, je me suis bien gardé d'en essayer la réforme. Il existe, néanmoins, dans ses écuries, certaines sinécures: ce sont les intendances des diverses chasses, chasse aux daims, chasse aux cerfs, chasse aux renards, chasse aux lapins. Comme ces fonctions ne sont d'aucune utilité, comme elles ne contribuent en

[1] Fameux bourg pourri de l'époque.

[2] Allusion au duc de Newcastle, dont la salle à manger était au-dessous de la salle des communes.

Digitized by Google

rien à la splendeur de la couronne, j'en propose la suppression. Il n'est pas décent que des seigneurs soient des valets de chiens, ces chiens fussent-ils ceux du roi. »

Ce fut sous le règne de Charles II que s'établit ce fatal système de corruption exercée sur les membres de la chambre des communes par les dons et les faveurs de la couronne, et qui minait sourdement toutes les libertés. Pendant l'administration actuelle, cette influence de la couronne était devenue un véritable scandale, une véritable turpitude. Les amis et les favoris du ministre recevaient une part dans les emprunts et ne les payaient qu'après avoir gagné jusqu'à dix pour cent. Lord North était accusé d'avoir sacrifié 900,000 livres sterling d'un emprunt à se procurer des votes; tout le parlement était gangrené, tout office de l'état était devenu un piége pour l'honneur et le patriotisme. Aussi s'éleva-t-il un cri universel de réprobation, un cri plus formidable que celui qui avait renversé Walpole [1], et ce cri produisit, le 6 avril, la motion suivante du premier des orateurs secondaires du règne de George III, M. Dunning: « que la couronne avait usurpé une influence funeste et qu'il fallait la restreindre dans ses limites constitutionnelles. »

Cette proposition, légèrement amendée par Dundas, fut adoptée à une majorité de 18 voix, après une tempête parlementaire dont il existe peu d'exemples dans les fastes des pays constitutionnels.

Les reproches dirigés, pendant le cours de cette discussion, contre lord North avaient un tel caractère de personnalité, que ce ministre perdit son calme habituel et répondit avec une égale violence.

« Vous corrompez la constitution, lui criait-on; et vous, vous voulez la renverser, répliqua-t-il.— « Vous et vos amis vous trahissez la constitution et la confiance du peuple, vous êtes les auteurs de tous nos maux; — vous et les vôtres, vous abusez, de la confiance du peuple, vous manquez à la nation, vous manquez au roi.... »

Jugez de l'orage qui éclata alors. On s'emporta de part et d'autre jusqu'aux derniers excès de la colère et de l'outrage. Le mot d'*insolent* se fit entendre. Sommé de rétracter les paroles désobligeantes qu'il avait prononcées contre les membres de l'opposition, lord North déclara qu'il n'y changerait pas une syllabe; il voulut

1 Lord John Russel, Essai sur l'histoire du Gouvernement et de la Constitution d'Angleterre, p. 158.

Digitized by Google

même justifier les phrases incriminées et les redire. Alors des clameurs frénétiques l'interrompent. Lui, toujours debout au milieu de la tempête, essaie de protester. Mais la mer devient de plus en plus houleuse. *A l'ordre! à l'ordre!* crient de toutes parts les voix irritées de l'opposition.

Mais North lutte avec force contre la tourmente : « J'ai été accusé d'être l'auteur de tous nos maux, dit-il. » — Vous l'êtes, vous l'êtes! Rétractez vos paroles, lui répondit-on, au milieu d'un tumulte inexprimable.

La tribune était devenue un cratère d'où ne sortaient plus que des laves brûlantes.

Cependant Dunning, enivré d'un premier succès, fit un pas de plus, et le 24, il présenta une seconde motion, ainsi conçue : « La chambre aura le droit, quand elle le jugera à propos, de rechercher l'emploi des revenus de la liste civile et d'en corriger les abus. » Cette motion fut accueillie presque sans aucune division. Le ministère était ébranlé.

Une autre proposition, formulée par le même député, déclarait inhabiles à siéger dans le parlement le trésorier de la chambre, le garde des coffres, le contrôleur de la maison du roi et les secrétaires du tapis vert [1]; elle fut moins heureuse, car elle n'oblint qu'une majorité de deux voix.

Après un ajournement de dix jours causé par une indisposition du président de la chambre des communes, l'opposition reparut radieuse. Le 24, Dunning proposa une adresse à l'effet de supplier Sa Majesté « de ne pas dissoudre le parlement, avant que l'on eût pris des mesures convenables pour restreindre l'influence de la couronne et corriger les abus dont le peuple se plaignait dans ses pétitions. »

Mais telle fut la versatilité de ce parlement corrompu, que cette proposition fut rejetée à une majorité de 51 voix.

La noble éloquence de Fox, les accablantes oraisons de Burke, les paroles sévères de sir George Savile et de tant d'autres, avaient achevé l'impopularité du ministère North. Quelle imprudence donc, de la part de l'opposition, de ne pas insister comme l'avait voulu un de ses membres (le général Conway) sur le choix d'un président

[1] En d'autres termes, *de la bouche du roi.*

Digitized by Google

provisoire, et de consentir à ce fatal ajournement de dix jours, pendant lequel le cabinet fit agir toutes ses influences pour rallier le bataillon volant des modérés, soit en l'effrayant par d'habiles manœuvres, soit en le rendant plus malléable par le trésor et les places. Peut-être aussi y avait-il de l'aveuglement à ne pas se contenter des premiers triomphes obtenus, et à se perdre pour avoir voulu précipiter les choses dans un parlement si longtemps assoupli aux volontés ministérielles et tremblant à chaque pas qu'il s'agissait de faire vers un meilleur ordre de choses.

Après ce vote, il ne resta plus à l'opposition qu'à exhaler sa colère et à concerter sa vengeance. Afin de fomenter toujours davantage ce feu révolutionnaire dont il voulait embraser sa patrie, Fox foudroya par une exécration commune la majorité et le ministère : « Depuis la première fois que j'ai siégé dans cette chambre, je n'ai jamais été si blessé, si mortifié et si rempli d'indignation que cette nuit [1]. Le vote que la chambre vient d'émettre est un vote scandaleux, perfide et infâme. »

Ici Fox est arrêté par les murmures d'indignation du parti ministériel et par les cris *à l'ordre! à l'ordre!* Mais l'orateur, accoutumé aux agitations tribunitiennes, oppose un front calme à l'attitude de ses ennemis et poursuit :

« Ceux que l'on a vus combattre la motion du 6 avril ne méritent pas ce reproche, car ils ont du moins été conséquents; et comme ils avaient une manière de penser toute contraire, ils se seraient rendus coupables d'une honteuse versatilité en abandonnant les principes qu'ils avaient une fois professés. Mais qui peut contempler, sans un mélange de surprise et de colère, la conduite d'une autre sorte de gens de cette chambre, qui, dans la même nuit, avaient reconnu que l'influence de la couronne était trop grande et qu'elle devait être diminuée; qui, de plus, avaient prêté une oreille favorable aux griefs et aux plaintes du peuple et qui s'étaient engagés devant la chambre, devant la nation, devant leurs commettants, devant le peuple tout entier et devant eux-mêmes, à réformer les abus sur lesquels portaient les réclamations, et qui maintenant ont indignement trahi cet engagement solennel en rejetant les mesures proposées. C'est perfide, c'est lâche, c'est bas, c'est honteux.

[1] On sait que les séances du parlement se tiennent le soir.

Digitized by Google

Personne plus que moi ne méprise ceux qui sont à la dévotion du ministère ; ce sont des esclaves de la plus mauvaise espèce, parce qu'ils se sont vendus eux-mêmes ; mais si méprisables qu'ils soient, au moins ont-ils des vertus dont ils peuvent faire trophée : ils ont de la fidélité, de la gratitude et de la constance ; ils ne trompent ni leurs patrons ni leurs amis par des espérances fausses ou des promesses chimériques, et ils votent avec les ministres dans toutes les circonstances et sur toutes les questions. Je puis les regarder avec pitié dans leur esclavage, je puis leur pardonner leurs courbures et leurs rampements ; mais voir des hommes concourir à des propositions générales et refuser, par un odieux parjure, leur assentiment au moyen de les rendre efficaces, voilà ce qui me remplit d'horreur, voilà ce qui est un paradoxe en fait de parti, un paradoxe en politique. Je l'avoue, j'ai été pris, j'ai été joué, j'ai été dupé. »

Des éclats de rire malveillants contre Fox éclatent à ces mots sur les bancs opposés. Il s'en irrite et s'écrie :

« J'espère qu'on dévoilera une trahison aussi lâche, et que le peuple, la payant d'un juste mépris, saura, aux prochaines élections, discerner ses propres intérêts, établir une distinction entre ses ennemis cachés, les plus dangereux de tous, et ses ennemis déclarés, et qu'il n'enverra au parlement que des représentants dont les opinions soient en harmonie avec les siennes.

« Pour moi, je suis décidé à me retirer de cette chambre. Cependant, je ferai encore une dernière tentative ; j'essaierai encore une fois de ramener les membres que je blâme au vrai sens de leurs devoirs. Si je ne réussis pas, alors j'agirai en dehors de cette chambre, et je laisserai les ministres responsables de toutes les conséquences de mes actes. »

Et Fox avait raison. La chambre des communes qui, d'après son institution, devait représenter le peuple, faisait constamment incliner ses décisions du côté de la couronne plutôt que du peuple. L'Angleterre s'était bien décidément prononcée contre le maintien du cabinet North et en faveur des réformes ; et, cependant, la chambre des communes, au moyen de ses majorités composées principalement de membres des bourgs, prit une direction opposée. Tant que ces bourgs abusaient ainsi du dépôt qui leur était confié pour le bien général, la chambre des communes ne représentait pas

Digitized by Google

le peuple d'une manière légitime [1], et dès lors, les tendances révolutionnaires de Fox s'expliquent et se justifient. Convaincu, par une triste expérience, qu'il n'y avait aucune amélioration à attendre d'une chambre formée de tels éléments, il en appela à la force de son parti, remua dans la nation entière tous les ressentiments contre la cour, et fit entendre cette grande et terrible voix du peuple, souvent injuste, toujours sincère, et toujours imposante pour ceux-là mêmes qui feignent le plus de la mépriser.

Aucun peuple moderne n'a, comme le peuple anglais, apprécié la valeur et l'importance du droit d'association ; aucun ne l'a pratiqué avec autant d'intelligence et de succès. Ce n'est pas que l'exercice de ce droit si indestructiblement lié à notre nature, ait toujours été exempt d'excès en Angleterre ; loin de là, on en a souvent abusé jusqu'à l'émeute. Mais que peut être l'émeute dans un pays où tous ceux qui veulent jouer un rôle politique sont décidés d'avance à s'immoler à leurs convictions ? Pour un tel pays et pour de tels hommes, l'émeute n'est que de l'agitation à la surface, et rien de plus. Aussi la violence de l'opposition fut-elle extrême, lorsqu'elle apprit que, le 6 avril, le gouvernement avait fait cantonner des troupes dans les environs de Middlesex où se tenait un meeting. Le 8 mai, Burke attaqua, aux communes, les magistrats de ce comté avec une sorte de délire : « Les lâches, les infâmes, de quel droit ont-ils fait un appel à la force armée ? N'ont-ils pas osé imaginer une émeute alors que personne ne songeait à s'ameuter ? Les magistrats de Middlesex sont l'écume de la terre : des charpentiers, des briquetiers, des cordonniers, dont quelques-uns ont notoirement une réputation tellement détestable qu'ils sont indignes de tout emploi, quel qu'il soit, et d'autres si ignorants qu'à peine ils peuvent écrire leurs propres noms. Le meeting du 6 avril était des plus respectables : les ducs de Devonshire et de Portland y assistaient avec les autres électeurs de la cité de Westminster, d'une manière légale et constitutionnelle, pour débattre et discuter des questions souverainement légales et constitutionnelles. Comment donc des reptiles comme les magistrats de Middlesex ont-ils osé attenter à la légalité en faisant intervenir un corps de soldats armés dans une assemblée pacifique ? »

[1] Avant le bill de réforme, sur 658 membres des communes, 307 étaient élus par des bourgs pourris appartenant à 154 propriétaires. – Voyez du reste Burke, p. 217 et 218.

Digitized by Google

Pendant que l'Angleterre aux prises, à l'intérieur, avec les partis, à l'extérieur, avec l'Amérique, tressaillait au faîte de sa grandeur, le génie de la liberté agita encore une fois l'Irlande. Le mouvement de 1779 avait produit, dans ce pays, un grand fait : la formation d'un parti libéral dont les sollicitudes s'étendaient aussi bien sur les catholiques que sur les protestants. L'objet principal des nouvelles réclamations de ce parti fut l'affranchissement du parlement irlandais. Ce parlement n'était, à vrai dire, qu'un bureau d'enregistrement pour les édits ministériels : ses droits consistaient à délibérer sur les demandes de la cour concernant l'impôt, à le répartir et à le faire percevoir, à émettre des projets et des vœux sur toutes les autres branches de l'administration et à les adresser au parlement britannique, en qui seul résidait la souveraineté, parce qu'il s'était arrogé le pouvoir de confirmer, de modifier ou d'annuler les mesures adoptées par le parlement d'Irlande. Ce n'est pas tout : le parlement anglais pouvait imposer à l'Irlande toutes sortes de lois sans le concours de la législature irlandaise.

La force ayant éternisé cette servitude avec une dureté et une défiance tyranniques, le désir de secouer le joug avait toujours vécu dans l'esprit et dans le cœur des opprimés. Mais jamais l'exaltation des esprits ne fut aussi forte qu'en 1780, le 19 avril, à Dublin. Ce jour-là un orateur de chétive apparence, au corps grêle, à la voix faible, au geste sans grâce et sans élégance, mais échauffé par une âme de feu, éclairé par une raison pénétrante, doué d'une rare puissance de pensée et de style, Henri Grattan enfin, proposa au parlement irlandais de déclarer que le roi, les pairs et les communes d'Irlande formaient la seule puissance à qui il appartînt de promulguer des lois, et à qui le peuple de ce royaume dût obéissance.

« Jamais, dit-il, la chambre ne s'est réunie pour prononcer sur un objet plus important, plus décisif ; il ne s'agit de rien moins que de protester contre l'usurpation du parlement de la Grande-Bretagne ; que de se joindre à moi et d'élever de concert et nos mains et nos voix contre cette usurpation ; il s'agit de répondre au cri de trois millions d'habitants qui nous demandent justice.

« Dans ce moment solennel, si le ciel m'avait donné un fils, on me verrait comme le père d'Annibal le conduire à l'autel pour y faire serment de protéger les droits sacrés du peuple.

Digitized by Google

« Ne nous le dissimulons pas, le peuple a ses droits ; il a, entre autres, celui de nous sommer de les lui conserver, de lui en rendre compte en tout temps. Un cri qui part de plusieurs millions de bouches est un cri puissant : c'est la voix du tonnerre. On a beau chercher à ne pas l'entendre, elle frappe l'oreille la plus dure. Or, cette voix vous dit que quoique l'on ait fait quelque chose pour l'Irlande, il reste encore beaucoup à faire ; que les esprits ne sont pas tranquilles ; qu'ils ne sont pas satisfaits ; que si quelque chose peut en calmer l'effervescence, c'est la confiance qu'il est naturel de placer en vous, — en vous qu'ils envisagent comme les gardiens de la liberté.

« Cette idée consolante attire sur vous les yeux de la multitude qui vous crie : Rappelez la Grande-Bretagne aux notions simples de la justice ; engagez-la, forcez-la à restaurer votre liberté politique, en même temps qu'elle restaure la liberté de votre commerce ; dites-lui que la manière dont elle vous a accordé cette dernière faveur est alarmante ; que le ministère britannique, en vous l'annonçant, n'a pas déclaré qu'elle était juste, mais seulement qu'il était expédient de vous accorder certains avantages.

« Représentez-lui que ce mot *expédient* annonce une réserve inquiétante ; qu'il est effrayant dans la bouche des ministres de la Grande-Bretagne ; que c'est ce mot funeste qui lui a coûté l'Amérique, qui l'a plongée dans une mer de sang ; dites-lui avec force que ce mot annonce de la duplicité, des réserves tacites ; que tant que ces réserves existeront ou seront supposées exister, nous ne pouvons regarder les avantages récents accordés à notre commerce que comme passagers et infiniment précaires, parce qu'étant, sans cesse, à la disposition de la Grande-Bretagne, elle peut nous les retirer dès qu'elle le jugera expédient.

« Ajoutez que nous ne pouvons nous regarder actuellement que comme des esclaves à qui l'on permet de respirer un moment, mais qui voient encore les fers dont ils étaient chargés, dans les mains qui les leur ont ôtés et qui paraissent toujours prêtes à les leur remettre.

« En parlant ainsi à la Grande-Bretagne, vous fixerez d'autant plus sûrement son attention que l'instant est propice : c'est un dieu, c'est Dieu lui-même qui a créé pour vous ce moment de vous émanciper, vous et vos descendants : ne permettez pas qu'il s'écoule en vain.

Digitized by Google

« Gardez-vous surtout d'attendre l'époque dangereuse de la paix ! Hélas ! ce qui serait paix pour les autres, serait guerre pour vous : la Grande-Bretagne ne croirait pas en jouir si elle ne voyait pas votre île humiliée, rentrée dans l'esclavage.

« Au nom de tout ce qui vous est cher, pour l'honneur de votre patrie, pour l'honneur de la nature humaine, par le souvenir de tout ce que nous avons souffert, par le sentiment des injustices que nous avons essuyées, par l'amour que nous portons à nos enfants, par la dignité, la générosité, qui règnent dans les cœurs irlandais, saisissons cette occasion, marquons ce moment comme celui de notre liberté.

« Croyez-moi, la Grande-Bretagne sait parfaitement aujourd'hui que sa prétention à la suprématie universelle est une chimère. Des légions d'ennemis la pressent de toutes parts, sa splendeur s'éclipse partout : la mer n'est plus son domaine ; l'honneur de ses conseils est flétri ainsi que celui de ses armes : elle n'a plus d'armées, elle n'a plus de flottes, elle n'a plus d'amiraux, plus de généraux ; l'engourdissement de l'indolence caractérise toutes ses mesures ; la division, aigrie par les revers, préside à ses conseils.

« Il n'en est pas ainsi parmi nous : ce moment est l'aurore de nos beaux jours ; jamais l'Irlande, jamais aucun peuple de la terre ne put se flatter d'avoir un sénat aussi bien composé que le nôtre, un sénat qui ait tant de droits à la confiance du peuple, et jamais peuple ne fut mieux disposé à seconder les grandes vues de son sénat. Un feu divin embrase tous les cœurs : un enthousiasme sacré, dont l'antiquité même ne nous fournit point d'exemple, a converti une multitude languissante en un peuple fier.

« Portez les yeux au-delà de cette enceinte, et vous verrez 40,000 hommes sous les armes, attendant en silence le résultat des délibérations de ce jour ; leur vœu est uniforme, ils soupirent tous après la liberté, la Providence semble leur sourire. Oui, la main de Dieu est visible, je la vois, c'est elle qui a tout préparé, c'est elle qui va tout consommer. Lorsqu'elle vous présente l'indépendance et le bonheur, refuserez-vous les bienfaits de la Providence ?

« Vous avez donné des marques de joie immodérées en obtenant la révocation de quelques lois iniques qui vous opprimaient ; ils vous ont cru pleinement satisfaits, ou ils ont feint de le croire ; vos réjouissances anticipées ont trahi les plus beaux de vos droits. Vous

Digitized by Google

avez cru un instant avoir tout obtenu et vous n'aviez rien obtenu ; car la liberté, l'âme du commerce, vous manque ; les chimères de l'illusion ont élevé à vos yeux un édifice qui ne porte sur aucun fondement ; vous avez un commerce sans liberté et un sénat sans parlement. Y a-t-il là matière à réjouissance ?

« Il est temps que le prestige tombe ; il est temps que vous obteniez une déclaration positive de vos droits ; il est temps que vous sentiez que trois millions d'hommes, formant un corps de société distinct, ont à la liberté publique des droits aussi sacrés que ceux du peuple anglais. Ces trois millions d'hommes vous demandent cette liberté par ma voix ; ils la demandent avec confiance parce qu'ils respectent leur parlement, parce qu'ils le regardent comme aussi vénérable que celui qui a établi les droits du peuple anglais ; enfin comme composé d'hommes dont Rome se fût honorée, lorsque Rome faisait honneur à la nature humaine.

« Il est possible que les ennemis de l'Irlande traitent les nobles efforts du peuple d'attentats de la populace ; mais je demande si les pétitions de dix-huit ou de dix-neuf comtés sont la voix de la populace ou du peuple ? Je demande si vous connaissez d'autres constituants que le peuple, si vous devez obéir à d'autres voix ?

« Mais, vous dira-t-on, vous choisissez pour offenser la Grande-Bretagne le moment où elle vous donne des preuves de sa bienveillance ; vous êtes des ingrats...

« Des ingrats ! je ne connais point de reconnaissance qui m'impose le joug de l'esclavage.

« Vous êtes insatiables, vous demandez sans cesse. Nous demandons ! Quoi ? la restitution de ce qu'on nous a pris, le plus cher, le plus saint de nos droits. Celui du roi à la couronne n'est pas plus sacré que celui que nous avons à la liberté : c'est à cette liberté qu'il s'agit aujourd'hui d'élever un temple en Irlande, ou bien vous en éleverez un à l'infamie. Craignez les réflexions, les remords, les regrets impuissants de la vieillesse ; redoutez les malédictions de vos enfants ; tremblez qu'elles ne vous accompagnent dans la tombe ; que l'on ne dise d'âge en âge, de génération en génération : « En 1780, le parlement d'Irlande a été acheté par « un ministère banqueroutier, des deniers d'un trésor vide ; il s'est « fait un dieu de l'intérêt, il a fléchi le genou devant l'idole de la « corruption. »

Digitized by Google

« Cette perspective fait frémir ! Encore une fois, au nom de la Providence qui vous en fournit l'occasion ; au nom de l'affection que vous devez à vos descendants ; au nom de tout ce qui constitue le bien-être, la prospérité d'un peuple, établissez, constatez les droits et les libertés de votre pays. Si je vous parle avec tant d'insistance, d'émotion et de chaleur, assurément je n'ai d'autre intérêt en vue que le vôtre, que celui de mon pays ; tout ce que je demande pour moi des faveurs que les hommes dispensent, c'est de respirer en commun avec tous mes concitoyens l'air pur qu'on ne respire que sur une terre de liberté : ma poitrine sera oppressée, la vie sera pour moi un fardeau pénible, tant que je verrai aux talons du dernier de nos paysans un anneau de la chaîne britannique. »

Hé bien ! que dites vous de cette éloquence ? Avez-vous entendu cette voix vengeresse, cette voix de foudre, qui semble envoyée par Dieu pour faire pâlir l'Angleterre ? Comme cet homme sait entraîner ses chers Irlandais du fait au droit, des noires tristesses du présent aux ravissantes visions de l'avenir. Comme il les ramène sur l'ilotisme et la dégradation de leur pays, mais aussi comme il les relève aux fiers accents de la liberté, et comme il secoue sur eux les ailes d'or de l'espérance !

Néanmoins, malgré l'intérêt palpitant du sujet, malgré les efforts inouïs de Grattan qui, dans cette circonstance, s'éleva à une hauteur telle qu'au rapport de témoins oculaires, il ne paraissait plus rien avoir d'un mortel, la proposition fut repoussée par une majorité de trente-quatre voix. Mais loin de se laisser abattre par cet échec, il poursuivit courageusement sa noble carrière. Avec sa verve inépuisable, ses répliques hardies et imprévues, ses raisonnements serrés comme les écailles d'une cuirasse, ses questions aiguisées et tranchantes comme un glaive, avec les sophismes, les sarcasmes et les explosions de ses philippiques, il vengeait les esclaves et frappait les tyrans. Les merveilles de son esprit, l'énergie de son patriotisme, la vigueur de ses conseils, les volcans de son âme, finirent par triompher de tous les obstacles ; et, en 1782, le rêve de l'indépendance irlandaise se réalisa, rêve enchanteur ; mais, hélas ! toujours un rêve, rien qu'un rêve ; car après avoir combattu dans tous les grandes luttes nationales, après s'être mêlé à tous les mouvements, après s'être établi le défenseur de tous les droits violés, le champion de toutes les réformes, après avoir joui de tous

Digitized by Google

les succès, après avoir savouré à longs traits le nectar de la popularité, Grattan, avant de mourir, eut la douleur de voir sa couronne civique brisée et sa patrie replongée dans les fers ; et, en quittant ce terrestre séjour, abreuvé d'amertume, il n'eut plus que des paroles de désespoir.

« Adieu, liberté de l'Irlande ! Je me suis penché sur ton berceau ; j'ai suivi ton cercueil ! »

Bientôt le fléau du fanatisme religieux vint se joindre aux fureurs des dissensions politiques :

En 1778, sur la proposition de sir George Savile, un bill de tolérance avait été voté en faveur des catholiques d'Angleterre et d'Irlande ; on n'osa l'étendre à l'Écosse, tant on redoutait le rigorisme farouche de l'église presbytérienne. Et, pourtant, ce fut de l'Écosse que partit cette commotion terrible qui, en 1780, faillit détruire de fond en comble la métropole de la Grande-Bretagne. On vit se former de nombreuses associations qui avaient pour devise ces mots fatals d'une autre époque : *Pas de papisme !* Elles élurent pour président ce même lord George Gordon qui, dans la chambre des communes, s'était fait plus d'une fois remarquer par la violence de ses opinions et de ses diatribes contre le catholicisme, pour lequel son illustre famille avait professé un long attachement.

Des troubles d'une nature extrêmement grave venaient d'éclater à Glascow et à Edimbourg, et d'horribles violences y avaient été commises sur les catholiques. Le parlement s'en émut. Wilkes, Burke, Fox, firent entendre de nobles paroles pour la liberté religieuse, et des cris de réprobation pour les coupables excès de la populace et la criminelle indifférence des magistrats dans cette circonstance.

Il régnait dans l'air je ne sais quoi de lourd comme ces fluides qui précèdent l'orage. Le lundi 29 mai 1780, Gordon convoqua à Coachmakers-Hall l'assemblée protestante de Londres. Le but de cette réunion était de prendre en considération le mode de présenter à la chambre des communes une pétition contre les papistes. Gordon monta à la tribune : toutes ses idées étaient des provocations, toutes ses paroles des menaces. Après un discours enflammé sur les progrès rapides et alarmants du catholicisme dans la Grande-Bretagne, il conclut ainsi : « Le seul moyen d'arrêter ces progrès consiste à nous rendre au parlement, fermes, mâles et résolus

Digitized by Google

et à montrer aux représentants que nous sommes bien décidés à maintenir notre religion, même aux dépens de notre vie. Pour ma part, je courrai toutes les chances avec le peuple, et si le peuple est trop tiède pour les courir avec moi, alors que sa conscience et son pays l'appellent, qu'il se choisisse un autre président; car je lui dirai franchement que je ne suis pas un homme tiède, moi, et que s'il veut prodiguer son temps à de futiles débats et à une vaine opposition, il n'a qu'à prendre un autre guide. »

Les plus vives acclamations accueillirent cette péroraison, et l'on arrêta que le corps entier de l'association protestante se rassemblerait le 2 juin, dans les champs de Saint-George, afin de se rendre de là aux chambres et d'y remettre la pétition. Gordon, pour stimuler davantage encore le zèle de ses partisans, déclara que si moins de 20,000 citoyens l'attendaient ce jour, il ne présenterait pas la requête. Il ajouta que pour distinguer les amis des ennemis, chaque vrai protestant, signataire de la remontrance, devait porter une cocarde bleue au chapeau.

Au jour convenu, il y eut un rassemblement de 60,000 pétitionnaires, selon d'autres, de 100,000, divisés en troupes distinctes. Sur les ordres de Gordon, ils firent sans nécessité un long détour par le pont de Londres (*London-bridge*) et traversèrent la cité, marchant six à six et précédés d'hommes qui fléchissaient sous le poids d'un énorme rouleau de parchemin contenant la pétition et 120,000 signatures.

A deux heures et demie, les formidables colonnes de ce peuple ivre de sédition et de fanatisme étaient devant les portes du parlement. Aussitôt la foule exerça un pouvoir tyrannique sur les pairs et les députés en les forçant d'attacher des cocardes bleues à leurs chapeaux et de s'écrier : *Plus de papisme !* Les poings levés, les gestes sauvages, les apostrophes grossières de cette tourbe de forcenés, les poursuivirent sur leur passage. L'archevêque d'York fut attaqué le premier : dès qu'on aperçut sa voiture, on le salua de sifflets, de grognements et de huées. Le président du conseil, lord Bathurst, fut arraché violemment de la sienne et accablé de coups. Lord Mansfield eut les vitres de son carrosse brisées, et les panneaux enfoncés. L'évêque de Lincoln n'échappa à la mort qu'en parvenant à se sauver dans la maison d'un procureur. Différents autres pairs furent indignement traités, surtout lord Boston. Lord Townshend

Digitized by Google

proposa à la chambre d'aller en corps l'arracher aux mains de la populace; mais pendant qu'on délibérait sur cette proposition, Boston arriva les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux. Lord North, pour se soustraire aux outrages, dut promettre sur l'honneur de soutenir Gordon de toute son influence et de tout son pouvoir. Si l'attitude de ce seigneur fut lâche, celle de Burke fut noble et belle. Arrêté par les mutins qui lui reprochaient son vote en faveur du bill de tolérance, il répondit avec intrépidité : « J'ai agi suivant les inspirations de ma conscience. Maintenant, je suis seul et sans armes parmi vous; il est en votre pouvoir de m'ôter la vie; frappez! » Cette fière réponse désarma les plus farouches, et Burke passa.

Cependant le vestibule du palais de Westminster était envahi par les flots irrités de la multitude, qui faisait retentir les voûtes des cris mille fois répétés de : *Plus de papisme!* Enfin Gordon, suivi des porteurs de la pétition, entra dans la salle, d'où l'on eut la plus grande peine à écarter la foule. Pendant plusieurs heures, les membres ne pouvaient délibérer, parce qu'ils étaient menacés et, pour ainsi dire prisonniers, jusqu'à ce que les juges de paix [1] vinrent pour apaiser le tumulte. Mais il n'y réussirent pas, et la chambre s'obstina dans son refus; elle brava les exigences de Gordon et les harangues fougueuses qu'il adressait au peuple du haut de l'escalier qui dominait le vestibule. Dans son délire, il l'engageait à persévérer, lui donnant l'espoir que le roi intimidé par cette agitation immense, ordonnerait à ses ministres d'avoir égard aux griefs articulés par les pétitionnaires. En même temps, il rapportait à la foule, mais en les dénaturant, les opinions des représentants. Il se montra particulièrement violent et perfide envers Burke.

Cette déplorable conduite, ce colloque amical avec l'émeute, produisit une impression pénible sur les hommes d'ordre et de tolérance; le général Conway et plusieurs autres députés reprochèrent vivement à leur collègue les malheurs qui pourraient résulter de cette crise. Le colonel Gordon, proche parent de l'agitateur, lui dit, outré de

[1] Les juges de paix veillent partout au maintien de l'ordre public et à l'exécution des lois. Il n'y en avait d'abord que deux par comté; mais leur nombre s'est accru avec le temps, et c'est maintenant un honneur d'entrer dans leurs rangs, honneur qui appartient à toute personne domiciliée dans le comté et possédant en biens fonds un revenu annuel de 100 liv. sterl.

Digitized by Google

colère : « Lord George, avez-vous l'intention de faire entrer dans la chambre vos ignobles partisans. Le premier qui osera y pénétrer, ce ne sera pas lui que je percerai de mon épée, mais vous ! » Le digne chapelain des Communes lui fit cet avertissement sévère : « Prenez garde à ce que vous faites ; vous répondrez du sang versé. »

Au milieu de l'agitation de la salle et de la foule qui en pressait les murs, un détachement de gardes à pied et à cheval arriva sur les lieux. Le magistrat de Middlesex, qui les commandait, fut reçu à coups de sifflets. Mais ayant assuré le peuple que ses dispositions étaient pacifiques, et qu'il renverrait sa troupe s'il voulait lui donner sa parole d'honneur de se disperser, le peuple y consentit par une triple salve de bravos. La cavalerie se retira au galop, et plus de 600 pétitionnaires s'écoulèrent en silence. Le parlement respira. Mais la requête ayant été écartée par un vote énergique de 192 membres contre 6, Gordon s'adressa de nouveau aux masses, en disant qu'il ne leur restait d'autre ressource que de démolir toutes les chapelles du papisme. Ainsi, tandis qu'il fallait agir par une répression forte contre ces bandes farouches, on leur prêchait ouvertement la destruction, on les provoquait à de sanglantes saturnales ; on caressait la crinière du lion. Bientôt l'émeute ne gronda plus, elle rugit. Pendant la nuit du 2 juin, la populace, le fer et le feu à la main, se rua sur les chapelles des ambassadeurs de Sardaigne et de Bavière : autels, images, tableaux, missels, tout fut réduit en poussière. Le jour suivant, la chambre des communes, peu nombreuse et remplie de terreur, prit le parti de s'ajourner jusqu'au 6. Tous les magasins étaient fermés, toutes les affaires en stagnation. Le 3, les pairs demandèrent au roi, par une adresse, de poursuivre les auteurs, les instigateurs et les instruments des désordres qui venaient d'avoir lieu.

Enfin, l'opinion publique s'émut, indignée et frémissante ; elle accusa les ministres d'avoir à dessein laissé aller les choses à cette extrémité : ils avaient voulu effrayer la bourgeoisie, afin de la rallier à leur gouvernement menacé sur tous les points. Était-il possible de voir moins de précautions prises, et une intelligence aussi peu mesurée de l'esprit de Londres et de la force nécessaire pour étouffer les mauvaises passions qui fermentaient au sein d'une population immense ? Cette conduite était d'autant plus répréhensible que, deux jours avant la sédition, des avertissements avaient paru dans

Digitized by Google

presque tous les journaux. La responsabilité de ces horribles événements doit donc retomber tout entière sur la tête des ministres : c'est la faiblesse qu'en pareille circonstance ils ont montrée en Écosse, qui a autorisé la récidive ; qu'ont-ils fait pour la prévenir ? Ont-ils placé le parlement sous la protection de l'autorité ? Ont-ils mis les juges de paix à même de remplir leur devoir ? Et que dira l'Europe, que pensera l'univers entier d'un pouvoir qui n'a pas même la force de garantir l'inviolabilité du droit des gens, de sauvegarder les ambassadeurs des puissances étrangères dans leurs personnes et dans leurs biens ?

Cependant, le 4 juin, qui était un dimanche, il y eut un renouvellement de fureur populaire : les chapelles et les maisons des principaux catholiques de Moorfields furent anéanties. Bientôt aucune propriété ne fut plus en sûreté. Le 5, la maison de lord Savile fut détruite. Ni ses vertus, ni son patriotisme, ni sa qualité de membre de l'opposition, ne purent le mettre à l'abri de la fureur des fanatiques qu'animaient encore les voix impures de viles prostituées. « Courage, s'écriaient-elles ; abattez sa maison, c'est un chien de papiste, qui veut faire venir le pape lui-même. Quoiqu'il soit du nombre des patriotes, il n'est pas chrétien ; rien ne doit nous être plus cher que notre religion et le salut de nos précieuses âmes ! »

Londres ressemblait à une ville prise d'assaut. C'était la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort.

Le 6, deux cents membres de la chambre des communes eurent le courage de braver mille dangers et d'assister à la séance. Le colonel Herbert, depuis comte de Carnavon, ordonna à Gordon d'ôter de son chapeau la cocarde bleue, ce signe fatal de la plus terrible des émeutes, le menaçant, s'il s'y refusait, de la lui arracher lui-même. Lord George, déjà épouvanté des excès qui avaient été commis, obéit.

Le parlement adopta quelques résolutions, mais comment les faire exécuter dans les conjonctures où l'on se trouvait ? On se sépara, parce qu'on apprit que l'esprit de révolte continuait de souffler avec violence.

Les insurgés venaient de forcer la prison de Newgate et d'y jeter le feu : au-delà de trois cents détenus furent mis en liberté. Plusieurs maisons particulières furent également livrées aux flammes : dans celle de lord Mansfield, les tableaux, les meubles, les livres et les manuscrits furent anéantis par l'aveugle brutalité de ces brigands :

Digitized by Google

lui-même ne s'y déroba qu'avec peine. Le 7 et le 8, le génie de la destruction sembla redoubler de fureur : la ruine de la superbe cité et de son immense prospérité paraissait infailliblement décrétée. Les prisons appelées Clerkenwell, King's Bench, Southwark, Compters, Marshalsea et Bridewell, furent forcées, et des masses informes de repris de justice, de vagabonds et de prolétaires, grouillant comme des reptiles immondes, envahirent la ville que l'incendie dévorait sur trente-six points à la fois. Un groupe d'hommes déguenillés mit le feu à l'habitation d'un riche distillateur catholique dans Holborn : ces misérables y trouvèrent une quantité prodigieuse de liqueurs. Ivres jusqu'au délire, plusieurs d'entre eux furent brûlés vifs ou écrasés sous les débris de cet établissement, qui ne fut plus qu'un vaste bûcher.

Malgré ces scènes d'horreur, et alors même que la banque et les arsenaux étaient menacés, les juges de paix n'osaient employer la force militaire. Aucun ordre spécial ne leur avait été donné à cet égard par les ministres, et sans un tel ordre ils n'osaient exercer l'autorité dont les investissait l'acte sur les séditions. Ce fut alors que le Conseil privé s'assembla : on y appela et les ministres et tous ceux qui avaient occupé des fonctions supérieures, afin que le roi pût, à l'occasion, opposer aux reproches de pouvoir arbitraire un décret émané des membres ministériels aussi bien que des membres anti-ministériels. On flottait longtemps irrésolu sur la question de savoir si l'on avait le droit de proclamer la loi martiale. Déjà le Conseil était sur le point de se séparer, lorsque le roi, qui, pendant toute la crise, avait été admirable de sang-froid et de courage, demanda si, en définitive, il n'y avait aucun parti à prendre. Wedderburn répondit qu'il en connaissait un : celui-là même sur lequel on avait hésité d'abord, et qui consistait à repousser la force par la force, en proclamant la loi martiale. Dans les émeutes populaires, quelque dangereuses qu'elles puissent être, le militaire anglais est soumis au magistrat civil qui marche à la tête de la troupe avec l'officier, et avant d'en venir aux voies de fait, est obligé de lire une proclamation tendant à inviter le peuple à se retirer. Les soldats, quelque mauvais traitement qu'on leur fasse éprouver, ne peuvent, sans l'autorisation du magistrat, tourner leurs armes contre ceux qui les attaquent. Ce n'est que dans le cas de danger extrême, que le roi a le pouvoir de déroger à ces principes constitutionnels et de faire

Digitized by Google

publier la loi martiale, c'est-à-dire, de s'en rapporter aux officiers militaires qui, dès lors, ont le droit de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontrent dans une émeute. Or, Wedderburn ayant déclaré que ce moyen était autorisé, non seulement par la loi anglaise, mais encore par la loi naturelle, le roi le pria de rédiger son avis. Aussitôt Wedderburn saisit la plume et l'écrivit précipitamment sur ses genoux. Incontinent après une proclamation fut publiée et des ordres furent expédiés en conséquence. Les troupes appelées de toutes parts au secours de la capitale arrivèrent à marches forcées. Alors il se fit une horrible boucherie dans les rues, surtout auprès de la banque, le foyer de l'émeute. La populace tenta inutilement deux attaques : refoulée chaque fois avec des pertes considérables vers les rues adjacentes, elle chercha enfin son salut dans la fuite. Tout à coup, au lieu de la mousqueterie des bataillons, du tumulte et des cris de rage des assaillants, on n'entendit plus que des clameurs confuses, puis il se fit un affreux silence. Les criminelles entreprises tentées dans d'autres quartiers furent également étouffées dans le sang.

La chambre des communes s'assembla le 11 ; mais elle n'entreprit rien de sérieux, parce qu'elle ne pouvait pas délibérer au milieu de l'appareil militaire déployé en vertu de la loi martiale. D'ailleurs toutes les affaires étaient suspendues : partout l'image de la mort semblait planer sur la ville, partout des ruines, partout du sang, partout la terreur [1].

J. J. Altmeyer.

[1] Voici les autres sources d'où j'ai tiré cet écrit : 1° *The parliamentary History of England, from the earliest period to the year* 1803, *t. XX*e. — 2° *Journals of the house of Commons, from november the* 26*th*, 1778, *to august the* 24*th*, 1780, *t.* 37e. — 3° *The annual Register, or a View of the history, politics and litterature, t.* 23e. *et* 24e. — 4° *Histoire d'Angleterre par David Hume, continuée jusqu'à nos jours par Smollett, Adolphus et Aikin, trad. de Campenon, t.* 22e *et* 23e. — 5° *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII*e *siècle, par* Linguet, *t. V-X.* — 6° *Les Gazettes de Leyde, de France, de Cologne, et le Journal politique, historique et littéraire* (*années* 1779 *et* 1780). — 7° Villemain, 15e *leçon.*

Digitized by Google

LA GLOIRE,

ODE A CHARLEMAGNE.

Qui peut savoir, hormis Dieu même,
Ce que bénira l'avenir;
Si le front frappé d'anathème
Un jour ne doit pas resplendir;
Si la gloire qu'un siècle encense,
Ne passera pas pour démence
Aux yeux des siècles qui viendront;
Si l'homme dont la gloire tombe,
Ne surgira pas de la tombe
Avec une auréole au front?

Quelquefois l'homme de génie
Reste dans l'ombre enseveli,
Victime de la calomnie
Qui s'attache à son front pâli;
Puis une voix se fait entendre
Qui, voulant réveiller sa cendre,
Lui dit: Lazare, lève-toi!
Nous avons préparé ton trône;
Voici ton sceptre et ta couronne,
Grand homme, viens régner en roi.

Digitized by Google

Ton nom, pour traverser les âges,
A soutenu plus d'un combat,
Sur cet océan sans rivages
Où tu voguais seul et sans mât,
Jouet des haines insensées
Pareilles aux vagues dressées
Qui se brisent contre un écueil ;
Tu servis de but à la foudre,
Et ta gloire réduite en poudre
Se disperse au vent de l'orgueil.

Au sein de l'horrible tourmente,
Si ton vaisseau fut submergé,
Ne crains plus la vague écumante :
Je parle, et te voilà vengé !
Plus la carène est en ruine,
Plus le sable et l'algue marine
S'amassent sur les ponts détruits,
Le navire après la victoire
Rentre au port avec plus de gloire,
Et soulève au loin plus de bruits.

Voilà que du sein des ténèbres
Sort un Érostrate nouveau
Dont la haine a des cris funèbres,
Et dont la main tient un flambeau ;
Les feux de sa torche infernale,
Brisant la pierre sépulcrale,
Troublent le génie immortel,
Qui sort de sa tombe sacrée,
Comme un prince de sa contrée
Détrôné par un criminel.

Digitized by Google

Si par cette haine enflammée,
Comme un écho meurt affaibli,
L'on voit tomber la renommée
Dans les ténèbres de l'oubli,
Sans que nulle voix ne s'élève,
Comme une vague sur la grève,
Et dise : Un grand homme est tombé
Sous le souffle impur de la haine,
Adieu la gloire souveraine !
Ce n'est plus qu'un nom dérobé.

Car d'une aile que rien ne lasse,
L'aigle s'élève dans les airs,
Sans craindre les feux de l'espace,
Ni la foudre ni les éclairs ;
Planant plus haut que la tempête,
Vers elle il incline la tête,
Et rit de sa vaine rumeur,
Qui ne parvient à son oreille
Que comme le bruit qu'une abeille
Fait en volant de fleur en fleur.

Un grand homme est de tous les âges ;
Son nom grandit de jour en jour,
Malgré la haine et les outrages,
Malgré le temps, ce noir vautour.
Sa gloire, fille du génie,
Vivant d'une immortelle vie,
Est comme un astre radieux
Qui de la nuit qui le recouvre
Perce le sombre voile, et s'ouvre
Une route à travers les cieux.

Digitized by Google

Triste vallon [1] ! tombe voilée
Qu'ensanglante la trahison,
D'où l'on voit l'ombre désolée
D'un preux qui passe à l'horizon,
En vain, de ta gorge profonde,
S'élève une vapeur immonde
Où tonne la voix du revers,
Jamais le nom de Charlemagne
Ne pâlira, si l'Allemagne
Ne disparaît de l'univers!

Les siècles passent sur sa tête,
Et toujours grand parmi les grands,
Son nom qui toujours se répète,
Sort des fleuves et des torrents;
Parmi les armes et les chênes
Des vieilles forêts des Ardennes,
Au bord de la Meuse et du Rhin,
L'on entend sans cesse un murmure
Qui résonne comme une armure
Et dit le nom du souverain.

Dans les plaines, dans les vallées
Que troublèrent ses olifants,
Aux lieux des grandes assemblées,
A la tombe de ses enfants,
On croit voir remuer dans l'ombre
Quelque chose de sa grande ombre :
Une épée, un sceptre, une croix;
Et du Weser aux Pyrénées,
A travers onze cents années
S'élève partout une voix,

[1] Roncevaux.

Digitized by Google

Qui tantôt pareille à la brise
Murmure au fond des noirs vallons;
C'est le bruit du fer qui se brise
Sur la courbe des bataillons;
Ici c'est l'éclat de la foudre
Qui réduit des rochers en poudre;
Là c'est la voix de l'Océan;
C'est le doux bruit de la prière
Qui sort de l'humble monastère,
Pour te saluer, roi géant!

C'est la grande voix de l'histoire,
Qui n'est plus que le souvenir
De ton génie et de ta gloire
Que rien ne peut anéantir;
Souvent le penseur qui l'écoute,
Sent tressaillir son cœur, et doute
Si tu n'es pas celui qu'un jour,
La France saignant aux entrailles,
Pour regagner tes cent batailles,
Couvrit de son immense amour.

Napoléon! c'est ton image,
C'est ton bras fort, ton front puissant;
C'est l'aigle qui, né dans l'orage,
Se nourrissait avec du sang;
C'est le grand homme dont l'épée
Retraça l'immense épopée,
OEuvre de ton bras souverain;
Le géant dont la gloire altière
A coulé sur l'Europe entière
De sublimes pages d'airain.

Digitized by Google

Malgré sa glorieuse vie,
Ce roi des rois, morne captif
Enchaîné par la tyrannie,
Mourut sur un affreux récif !
Toi, tu gardas ton diadème
Jusqu'au moment saint et suprême
Où tu vis s'entr'ouvrir les cieux ;
Où de ta couche solennelle
Tu vis la phalange éternelle
Répondre à ton hymne pieux.

Mais non ! la mort, sombre fantôme,
N'a pu réduire en mille éclats
Ce sceptre qu'au divin royaume
Tu tiens encor comme ici-bas :
Tu régnes encor sur la terre,
Car ton image séculaire
Dans nos temples a son autel,
Et ton nom que l'on y prononce,
Au lieu de mourir sans réponse,
Éveille un écho dans le ciel.

Au-dessus des races humaines,
Qui s'abîment dans le tombeau
Où s'éteignent leurs lueurs vaines,
Si tu brilles comme un flambeau,
C'est que dans ta course pieuse
Tu vis, fils des bords de la Meuse,
Autre chose que ta grandeur :
Gardien de la foi catholique,
Tu semas l'œuvre pacifique
Commencé par le Rédempteur.

Digitized by Google

Du front de tes peuples sauvages,
Comme un soleil à son printemps,
Tu dissipas tous les nuages
Amassés par la main des temps;
Rassemblant les hommes célèbres,
Tu fis briller dans les ténèbres,
Reflets du vieux peuple romain,
Des arts morts les clartés sacrées,
Et les sciences consacrées
A la marche du genre humain.

Au sein de la nue orageuse
Qui toujours entourait tes pas,
Vibrait la lyre harmonieuse
Unie au clairon des combats.
Et les peuples à l'agonie,
S'inclinant devant ton génie,
Tremblèrent devant le grand roi
Qui, dans sa marche conquérante,
Pareil à la comète errante,
Jetait la lumière et l'effroi.

1846 J. J. Radoux.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

III.

LES POÈTES-OUVRIERS DE LA FRANCE [1].

THÉODORE LE BRETON.

Théodore Le Breton occupe maintenant une position assez douce; gardien de la Bibliothèque de Rouen, il est désormais à l'abri du besoin et peut, à son gré, disposer de la plus grande partie de son temps. Ce rêve de tout littérateur, une existence assurée et de nombreux loisirs, s'est réalisé pour lui. Avec infiniment moins de talent, il a été plus heureux qu'Hégésippe Moreau. Mais Théodore Le Breton est un esprit réservé, presque timide, éminemment religieux et moral. Il peint la misère du pauvre, mais il se garde bien de froisser le puissant. Lors même qu'il s'indigne, et cela est très-rare, sa parole est toujours calme et mesurée comme ses vers. Ce n'est pas lui qui troublera d'un reproche ou d'une menace le sommeil du riche; ce n'est pas lui qui s'exposera jamais à tomber dans le trivial ou le laid en cherchant la verité et la force, comme Savinien Lapointe. Ce dernier s'est donné la même mission que le poète rouennais; il y met moins de formes et plus de dévouement... Mais peut-être sommes-nous injuste; peut-être Le Breton est-il dans la bonne voie et cette sage modération, ces sentiments compassés agiront-ils plus directement sur des cœurs endurcis que des accents passionnés. Et voyez, s'il n'obtient rien pour ses frères, n'a-t-il pas su se ménager une excellente sinécure?...

Quoi qu'il en soit, le poète ouvrier est resté trente ans à faire son chemin; trente ans il est resté dans ces manufactures de Rouen dont l'air empesté n'a pas peu contribué à affaiblir sa constitution maladive. Fils d'un pauvre ouvrier et d'une blanchisseuse, à sept

[1] Suite. Voyez 1re année, vol. III, p. 151, et vol. IV, p. 60.

Digitized by Google

ans il entrait à l'atelier. Écoutons-le raconter ses premières impressions :

Là, malgré ma faiblesse et ma petite taille,
Le maître me disait : « Travaille ! »
Et moi je redoublais d'efforts ;
Craintif jusqu'à trembler à la moindre menace,
On me voyait, tenant ma place,
Travailler comme les plus forts.
Souvent, pour oublier ma fatigue et ma chaîne,
Je m'égarais dans le domaine
Des rêves dont je me berçais ;
Dans un instant secret, j'aspirais à m'instruire...
Pourtant je ne savais pas lire,
Mais dans mon âme je pensais !

Le bonheur voulut qu'il fût admis comme enfant de chœur à l'église de S[t]. Vincent ; son application à l'étude le fit bientôt remarquer parmi ses jeunes camarades et, un beau jour, il revint chez lui triomphant, apportant à sa famille une riche Bible qu'il avait reçue pour prix. Mais que fera-t-il de ce livre ? à peine il sait épeler. Il l'ouvre, et ses parents s'étonnent : comme le jeune Orrit, lui-même s'était appris à lire. La Bible, qu'il feuilletait sans relâche, ouvrit devant lui un monde nouveau et développa ses instincts poétiques. Ne trouvant plus autour de lui des idées en rapport avec les siennes, il chercha au dehors, et les élans de cette jeune intelligence la poussèrent vers le théâtre. Son goût pour les représentations dramatiques devint si vif, qu'il semblait ne plus vivre qu'au spectacle. Sa pensée y était à demeure, toutes ses épargnes allaient s'y perdre. Après avoir admiré les rois de notre scène, il songea à devenir auteur lui-même et se mit à écrire. S'il faut en croire l'un de ses biographes, notre poète traita, sans s'en douter, les mêmes sujets que l'un de nos meilleurs maîtres : Esther et Athalie. Cette coïncidence bien qu'étonnante, s'explique cependant. Théodore Le Breton ne lisait que la Bible, et ces deux grandes figures dont l'une est si dévouée, l'autre si terrible, devaient frapper son imagination. Au moment de terminer ces pièces, les tragédies de Racine lui tombèrent dans les mains et son œuvre resta inachevée ; — il n'en parla plus que pour en rire.

Quoi qu'il en soit, son malheur avait un côté encourageant : s'être rencontré dans le choix d'un sujet avec un de nos auteurs immortels, flattait son amour propre. Vers 1824 il fit représenter

Digitized by Google

une comédie en un acte, intitulée : *Ma tante. — Hardiesse et timidité*, le *Jardin des artistes*, *L'amour et l'échafaud*, se succédèrent à de longs intervalles. Ce dernier ouvrage était un drame, en cinq actes et neuf tableaux, taillé en pleine étoffe de romantisme, et sur lequel l'auteur comptait, comme l'amiral sur sa dernière bordée. Mais tout cela était médiocre sinon mauvais, plein d'inexpérience et d'incorrection. Les essais du jeune écrivain firent mal augurer de lui ; il fut près de jeter sa plume au vent ; quelques amis même lui conseillèrent cet acte de prudence. Ils allaient trop loin. Le Breton s'était trompé de route ; sa vocation ne le portait point vers le théâtre. Il forçait son talent ; on lui dénia le talent et on fut injuste. Le poète blessé descendit dans son âme et reprit courage : il avait en lui la voix qu'on ne peut étouffer. Dieu la lui avait donnée, mais non pas pour qu'elle retentît sur la scène : plus modeste, elle devait chanter d'humbles douleurs. Il allait chercher ses tableaux dans le domaine de l'imagination ; que ne s'inspirait-il de ceux qu'il avait sous les yeux ? Il peignait des fictions ; pourquoi ne retraçait-il pas la réalité, la poignante réalité, les souffrances de l'ouvrier succombant sous le poids d'un travail stérile ?.. Dès que Le Breton se fut posé ces questions, son véritable genre était trouvé. Le succès ne se fit pas attendre, et les encouragements lui vinrent de toute part. En 1832, lorsque son second recueil de poésies parut, les magistrats de Rouen, voulant témoigner à l'auteur toute leur satisfaction, créèrent pour lui un poste lucratif à la bibliothèque de la ville. Depuis ce temps, Le Breton a publié un troisième volume de vers. Après avoir déroulé sous nos yeux les angoisses du pauvre, après s'être fait l'écho de sa plainte douloureuse, le poète le console dans son dernier ouvrage et lui montre un coin de ciel bleu au bout de ce triste chemin qui déchire son pied nu. *Espoir*, c'est le titre du livre ; espoir, c'est le cri du barde à ses frères courbés sur leur sillon. Des jours meilleurs viendront, leur dit-il ; sachez attendre et que l'illusion, le rêve, viennent encore étancher votre front en sueur. Ces conseils sont excellents, ils portent le cachet d'un esprit éminemment sage, élevé. Mais, depuis mille ans, on donne aux travailleurs des paroles encourageantes ; ne serait-il pas temps de réclamer pour eux quelque chose de plus positif. Cessant de leur montrer le bonheur à l'horizon, et la justice dans le Ciel, le poète-ouvrier ne doit-il pas aujourd'hui proclamer leurs droits et leur

Digitized by Google

faire rendre ici bas la part du bien-être dont on les dépouille. Il a de douces paroles pour ses frères souffrants : qu'il ait aussi le courage de dire la vérité à celui qui les exploite ; qu'il le fasse rougir de posséder des villages entiers, quand l'ouvrier vieilli, usé à son service, n'a pas même le grabat où la misère vient l'achever! L'avocat ne se contente pas de plaindre la victime, il lui fait rendre justice. En avançant dans la carrière, Théodore Le Breton semble oublier un côté de sa tâche.

Ce reproche touche au fond de ses œuvres : la forme n'en est pas plus à l'abri de toute critique. Son vers est correct, facile, mais trop sobre d'images et presque toujours coulé dans le même moule. Sa poésie, c'est bien la rivière limpide et calme qui poursuit, sous les ombrages, son cours et son murmure monotones. Jamais le caprice ne lui donne rien d'imprévu, jamais ses ondes tourmentées ne renvoient dans nos yeux ces rayons de soleil qui éblouissent. Nous ne voulons pas insinuer que Le Breton soit un de ces écrivains décolorés dont les productions provoquent le sommeil; loin de là. — L'accueil qu'on lui a fait, une seconde édition de ces premières poésies, viendraient nous donner un démenti éclatant. Mais s'il consentait à abandonner son allure réservée pour rester lui-même, le franc ouvrier ; s'il voulait rejeter impitoyablement les pensées communes et les fins de vers sans effet, nous sommes persuadé qu'il gagnerait en talent et en réputation. Déjà sa teinte classique (ce qu'il faut traduire par une correction assez froide) lui a valu les suffrages d'une génération qui va s'éteignant ; il lui reste maintenant à mériter ceux de la génération nouvelle : elle aussi a bien son petit mot à dire en littérature.

Le passage suivant montre jusqu'où va l'énergie de Théodore Le Breton :

Debout ! peuple artisan, debout ! la voix aigüe
De l'airain vibre dans la nue,
Et déjà suspend ton sommeil !
Soulève ta lourde paupière,
Et recommence encor ta pénible carrière
Avec la course du soleil !

C'est assez de repos : il faut vaincre ton somme.
Debout ! la cloche tinte, elle a dit : ouvrier,
Voici l'heure où pour toi va s'ouvrir l'atelier ;
Viens traîner tout le jour, comme un cheval de somme,
La lourde chaîne et le collier.

Digitized by Google

Et d'un sommeil profond secouant les entraves
Pour demander du pain au travail de ses bras,
Tout ce peuple, soumis comme un troupeau d'esclaves,
Vers des sentiers connus précipite ses pas !
Et plus d'un ouvrier qui, depuis son jeune âge
A subi du travail les rigoureuses lois,
Se dit, sans espérer d'en alléger le poids ;
Je *fus lié pour l'esclavage*,
Il faut jusqu'à la tombe obéir à sa voix !...

Mais jusqu'au fond de l'âme ardente
Du travailleur qui sent sa chaîne trop pesante,
De ce timbre d'airain le son répercuté
Vient en étouffer l'énergie,
Comme un écho de tyrannie
Étouffe un cri de liberté.

Ces vers sont languissants et froids ; nous leur préférons cette pièce toute de sentiment :

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

Oh ! comme de l'hiver le souffle t'a flétrie,
Pauvre fleur que ma main se plaît à cultiver !
Toi que l'été voyait si fraîche et si jolie,
Jusqu'au nouveau printemps, *puis-je te conserver* ?..

Sans sève et sans vigueur, sur ta tige penchée,
Tu languis, car le Ciel te priva de chaleur :
Tu n'as plus ton parfum, ta feuille est desséchée,
Et ta robe de pourpre a perdu sa couleur.

Tu faisais l'ornement de mon humble fenêtre :
Aux instants de loisir j'allais te respirer ;
Je te voyais grandir, moi qui t'avais vu naître,
De tes *boutons éclos* j'aimais à me parer !

Tu n'es pas morte encor, ma gentille compagne :
Ainsi qu'à moi, trop d'ombre a causé ta langueur ;
Peut-être il te faudrait plus d'air, et la campagne
Avec un ciel plus doux, te rendrait ta vigueur.

Il te faut le printemps et sa féconde haleine
Qui répand sur la vie un généreux trésor ;
Le printemps, qui revient étendre sur la plaine
Son joli tapis vert semé d'étoiles d'or.

Un rayon bienfaisant vient de luire... il me semble
Qu'il entr'ouvre déjà ton calice vermeil.
Ah ! nous pourrons bientôt nous réchauffer ensemble :
Comme toi, pauvre fleur, j'ai besoin de soleil !

Non, ta tige, bientôt, ne sera plus penchée,

Digitized by Google

Tu ne languiras plus sans sève ni chaleur ;
L'astre qui reverdit ta feuille desséchée
Te rendra ton parfum et ta vive couleur...

— Et, lorsque reparut l'auréole qui brille
Sur le front du printemps, sur les beaux jours d'été,
Sous le même soleil, jeune fleur, jeune fille,
Rivalisaient encor de grâce et de beauté.

Il nous reste à dire deux mots sur *Les chants du poète-ouvrier*, dernière publication de Théodore Le Breton. L'auteur y montre et les mêmes défauts et les mêmes qualités que dans ses autres ouvrages : il n'a pas gagné. Nous y avons remarqué à côté d'un mauvais éloge de Corneille, *Le peuple et la justice*, morceau qui n'est pas sans mérite et dont nous nous contenterons de citer quelques strophes.

Sont-ils encor bien loin, les temps où sur la terre,
Du peuple qui grandit le destin doit changer,
Les temps où d'autres lois viendront le protéger,
En lui rendant, alors, plus juste et moins sévère
Le puissant qui doit le juger ?

Oh ! lorsque, nous couvrant d'un bouclier factice,
On nous dit : le bon droit du peuple est respecté ;
Pour tous, devant la loi, règne l'égalité ;
Les hommes sont égaux aux yeux de la justice,
Égaux devant la liberté ;

— Le mensonge est flagrant, car souvent l'opulence
Du glaive de la loi peut détourner les coups ;
Trop souvent, pour de l'or, les crimes sont absous ;
De la justice l'or fait pencher la balance :
Non, l'équité n'est point pour tous !

On ne peut pas dire que ces vers sont mauvais ; mais on y désirerait plus d'animation, plus d'énergie.

Alex. Wauquier.

Digitized by Google

LE PETIT PAUL. [1]

C'était jour de fête au village,
Le petit Paul, selon l'usage,
Était allé chez son parrain,
Pour chercher sa part de la fête;
Il revenait levant la tête
D'un air tout espiègle et lutin.

Voilà qu'une enfant sans asile,
Venue à pieds nus de la ville,
Sur la route lui tend la main;
Paul, sans trouver que c'est dommage,
De ses bonbons fait le partage,
Et reprend gaîment son chemin.

Plus loin, un vieillard centenaire,
Tout haut, dans sa vive prière,
Implore secours et pitié;
La faim l'accable et le déchire;
Paul lui donne, avec un sourire,
De ses bonbons l'autre moitié.

[1] Ces deux pièces de vers font partie d'un recueil de poésies que Mlle Louïsa Stappaerts se propose de faire paraître incessamment. Il est destiné à de jeunes lecteurs et portera le titre de *Causeries*.

Digitized by Google

Puis il revint dans sa chaumière,
L'âme satisfaite et légère;
Le plaisir brillait dans ses yeux.
Oh! ce soir sa mère, je gage,
Le caressa bien davantage,
Et Paul s'endormit plus heureux.

DOUCES VOIX.

Oh! ne fais point de mal, me répète ma mère;
Le Seigneur qui te voit, soudain t'en punirait!
Et la voix de mon cœur me dit avec mystère:
Non, ne fais point de mal, ta mère en souffrirait.

Quoi! je serais méchante, indocile et boudeuse?
Non, je crains le Seigneur qui s'en offenserait;
Et puis, moi, maintenant si gaie et si joyeuse,
Que j'aurais de chagrin si ma mère pleurait!

LOUISA STAPPAERTS.

Digitized by Google

COMPLAINTE,

TRADUITE DE SHAKSPEARE.

Come away, come away, death.
— TWELFTH-NIGHT, Act. II, Sc. 4. —

O mort, vole, vole vers moi.
Que le triste cyprès soit ma couche éternelle!
Mon âme, envole, envole-toi:
Je succombe aux dédains d'une beauté cruelle.
Vous tous, assemblez donc l'if funèbre et le buis,
Préparez-moi mon blanc suaire;
Qu'à ces derniers apprêts se borne, ô mes amis,
Ma pompe funéraire!

Sur mon cercueil, mon noir cercueil,
Ne jetez pas de fleur, pas de fleur fraîche ouverte.
Nul de vous ne suivra mon deuil,
Et nul n'ira prier sur ma tombe déserte.
Pour sauver aux amants mille et mille soupirs,
Que ma dépouille au loin repose;
Que nul jusqu'à mon tertre égarant ses loisirs,
De ses pleurs ne l'arrose!

ÉDOUARD D. L.

Digitized by Google

DE L'IDÉE PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE

DANS LA LITTÉRATURE.

(SUITE *)

II.

Le progrès une fois constaté, abordons-en les diverses phases.

Dès Luther donc et pendant les siècles agités qui suivent, la pensée et son expression littéraire avancent de plus en plus dans le domaine de la philosophie et des études sociales; tout ce qui y a rapport est mis en question... mais d'abord les idées d'indépendance échouèrent dans la réforme; on vit leur drapeau devenir l'arme du despotisme le plus cruel aux mains d'Henri VIII; la révolution française vint ensuite proclamer les justes prétentions de la liberté, mais de fougueux ennemis et de grands dangers la firent tomber dans le crime. Enfin les études philosophiques dont la renaissance était un si grand bienfait ne purent dès l'abord arriver à une lumière parfaite et semblaient s'écarter de l'idée religieuse; quelque ardentes et consciencieuses qu'elles pussent être, elles n'avaient souvent abouti qu'à un chaos de lueurs diverses ou opposées, et ne pouvaient remplir le vide des esprits qui veulent rejeter toute autorité. De là deux tendances : les uns ne trouvant nulle part de conclusion à leurs études, la cherchent dans le doute, et les autres la trouvent dans le christianisme. La littérature sceptique a deux phases distinctes; dans la première Montaigne et Rabelais d'abord, et ensuite Voltaire et Rousseau, préparent la poésie sceptique; la deuxième est l'apogée du scepticisme, sa poésie; Byron tout entier et le Faust de Gœthe que je considère comme le monument le plus complet de

* Voyez p. 356.

Digitized by Google

cette poésie que l'on personnifie souvent et que Gœthe lui-même a personnifiée dans Byron. Dans une troisième partie nous chercherons quels retentissements cette école a eus dans la littérature contemporaine et quelle est la nouvelle tendance.

Avant d'entrer en matière, distinguons deux sortes d'écrivains; les uns s'inspirent dans le sens le plus réciproque du verbe; un instinct métrique, acquis ou inné, l'admiration des grandes œuvres: l'émulation de l'orgueil, le désir de briller

Et digito monstrari et dicier : hic est !

les font écrire; ils peuvent croire que leur cœur les inspire quand ils composent, comme cet orateur qui s'impressionne au débit d'un discours qu'il n'a point fait; ils écrivent pour écrire, pour plaire, pour glorifier leur nom; tous les genres pourraient leur convenir; ils ne peignent les hommes et les sentiments que d'après ce type conventionnel, espèce de *chimère* artistique formée des traits les plus saillants et les plus vrais où se sont rencontrés les divers génies créateurs; leur style est châtié, uniforme; c'est souvent la plus grande affaire pour eux et leur plus grande gloire; mais il n'a pas ce jet étonnant d'expression où la pensée éclate dans toute sa lumière et crée la langue; l'image ne leur vient pas d'elle-même, ils la cherchent; leur guide n'est pas le feu sacré, c'est le compas de l'artiste et de l'observateur. Ces poëtes sont plutôt propres aux genres didactique, satirique, à l'épitre, à la fable, aux jeux de l'esprit; s'ils abordent le drame et l'épopée, leur œuvre pourra briller par quelques traits pris à part, mais il lui manquera cette vie que l'âme seule peut lui donner; ils feront une belle statue, mais ils ne sont pas le Prométhée qui l'anime d'un feu éternel. Ces poëtes, dont Voltaire est le modèle en tout genre, sont poëtes d'art ou artistes; les autres sont poëtes de génie.

Le poëte de génie ne s'inspire pas, il est inspiré; l'imagination l'aiguillonne, le cœur le transporte, son âme s'élève; il est poëte de sentiment et d'intuition; il ne cherche pas à écrire; il sent, il croit, il aime; son travail est un long enfantement de toutes les heures; c'est le feu des insomnies, c'est l'exaltation vague qui s'égare dans les solitudes; c'est une idée, un point lumineux, je ne sais quoi d'indécis et d'inévitable qui le subjugue, une idée contre laquelle il lutte et se débat, qui passe dans ces luttes de son âme aux divers

Digitized by Google

creusets de cynisme et de croyance, d'extase et de désespoir. Dans cette profonde agitation il s'est créé un astre intime de lumière qui l'embrase jusqu'à ce qu'il lui ait ouvert le chemin du Ciel en lui donnant une forme poétique.

Ce poëte sent par lui-même, et dans sa cause, — souvent de vie ou de mort, n'importe, — il est inspiré et chante ses révélations, fût-ce aux bords d'un abîme où le conduirait sa muse dominatrice. On comprend que dans ce travail la forme ne vient qu'en seconde ligne; heureux si le poète s'en est fait un instrument facile et naturel! Que d'hommes inspirés peut-être à qui il n'a manqué que le moyen de bien s'exprimer! Le style de ce poëte étonne et transporte, il est l'image de son âme; tantôt impétueux, abondant, coloré, saisissant et neuf, il trouve de ces expressions d'airain frappées au coin de l'inspiration et du génie de la langue qui les adopte aussitôt; tantôt il est lent et triste, terne, voilé de mélancolie, bas d'indignation, trivial de dédain. Selon la force de son génie, sa prédisposition naturelle ou les influences diverses de l'époque, ce poëte est élégiaque ou satirique, comme Regnier et Chénier; lyrique et psycologique, comme Lamartine et Victor Hugo; quelquefois il garde tout le feu de son âme pour en animer le héros d'un grand ensemble : alors il sera poëte dramatique de passion et de force, comme Shakspeare, Corneille; il fera le Misanthrope, ou il sera poëte épique, comme Byron et Dante. D'autres fois il écrit en prose : alors son génie prend un caractère plus philosophique, alors métaphysicien ou socialiste, il est, selon son temps, causeur naïf et profond, comme Montaigne, cet astre qui a tant de satellites; philosophe de sentiment, comme Jean Jacques, ce Prométhée de l'amour de la vérité; tribun puissant et philosophe enthousiaste, comme De Lamennais, ou romancier, comme George Sand.

C'est chez ces poëtes que l'art s'élève aux plus hautes conceptions spiritualistes; je m'en occuperai de préférence dans cette étude.

Rabelais et Montaigne se présentent d'abord.

Montaigne est un véritable génie, son style est nerveux et pittoresque, brûlant et coloré; à chaque pas il sème de nouvelles fleurs, des fleurs immortelles de la langue française. Au milieu des subtilités scolastiques, il parle le langage de l'imagination et du cœur; sous le règne des arguties sophistiques, il en réfère à l'intelligence; au milieu des troubles de la ligue il plaide pour la liberté de conscience;

Digitized by Google

à une époque entachée de crimes et de corruption, il se montre avec ses défauts et ses qualités naïves, une des meilleures censures qu'il pût donner de son siècle. Son livre est une causerie, mais une causerie profonde, inspirée, qui part d'un esprit droit et richement observateur, et d'un cœur, modèle de franchise et de délicatesse.

Rabelais, c'est la satire mordante et âpre ; sous le rideau grotesque de l'allégorie, il flagelle tout, et les moines et les juges, depuis son pape jusqu'à son roi. Son style est nerveux et original, mais trivial parfois et grotesque comme son cadre, enflé d'érudition, surchargé d'épithètes prétentieuses et accumulées, mais souvent beau, simple et naïf, comme celui de Lafontaine; profond de justesse et modèle d'ironie, ou coloré des vives splendeurs de l'inspiration la plus noble. Lui aussi a donné des richesses à la langue.

Rabelais et Montaigne ne sont pas véritablement sceptiques, mais une conclusion saillante de leurs œuvres a préparé le scepticisme ; l'un livre tout en pâture à la satire, et la satire est près du doute et le suppose; il gourmande et abat les représentants des plus grandes idées ; c'était paraître ne pas croire à ces idées. L'autre nie l'efficacité de la raison : *Que sais-je?* dit-il. Mais en place de la raison détrônée, il met la grâce et la foi révélée ; il serait pyrrhonien s'il n'était chrétien, et encore, ce long livre où il se complaît à donner tous les arguments du Pyrrhonisme, n'est-il qu'un argument à l'absurde, une réponse péremptoire et désespérée à des objections faites de mauvaise foi par des philosophes *qu'il faut secouer plus rudement* et qu'il ne croit pouvoir convaincre autrement : « Dernier tour d'escrime, dit-il, qu'il ne faut employer que comme un remède extrême; c'est un coup désespéré auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à votre adversaire les siennes, et un tour secret duquel il faut se servir rarement et réservément [1]. »

En morale, Montaigne montre que dans l'usage les préceptes sont généralement inefficaces contre les passions humaines; mais il proclame la toute puissance de la religion et de la grâce. Je n'ai jamais compris qu'on pût dire que Montaigne fût sceptique de cœur, lui qui a si bien senti et chanté l'amitié, lui qui a de si nobles pensées sur la conscience, sur la liberté, sur l'éducation, sur l'amour même, malgré ses critiques parfois amères.

[1] Apologie de Sébond.

Digitized by Google

Ces deux écrivains eurent une grande influence par leur style et leurs pensées ; Lafontaine et Molière étudiaient, traduisaient Rabelais ; Rousseau était imbu de Montaigne ; leurs œuvres se rattachent à l'école sceptique que vinrent bientôt préparer, en même temps qu'ils hâtaient l'avénement de la révolution française, les désordres de la Régence et les deux grands hommes qui dominent cette fin du XVIIIe siècle.

Si opposés l'un à l'autre, tâchons de nous les représenter. L'un a l'aspect souriant et noble, mais son sourire fait frémir bientôt ; on dirait le démon de l'ironie ; c'est plutôt le démon de son siècle, siècle d'impudeur et d'impiété sous un vernis de bonne compagnie et de finesse d'esprit. Voltaire n'a point de frein : c'est à guerre ouverte qu'il veut abattre la plus grande puissance du monde, et ce n'est pas assez pour lui que ce but qui le met en vue de tous les hommes, il veut être universel : histoire, roman, philosophie, épopée, tragédie, comédie, lyrisme, il embrasse tout. Parfois son cœur s'élance, et alors écoutez ce croyant enthousiaste chanter la foi, le dévouement, l'amour ; il fait pleurer ceux qu'hier il avait indignés ou réjouis par son impudence ; c'était Judas, c'était Satan, et voilà que c'est Racine ou Corneille.

L'autre a l'abord insignifiant et sombre, mais on découvre bientôt en lui un fond réfléchi et mélancolique qui attire et fait rêver. Est-ce l'orgueil qui dévaste cette âme ? L'orgueil fait les grandes choses. Est-ce le Dieu de l'éloquence qui préside à ses veilles ? Non, c'est l'amour de la vérité. Je crois à la devise de Jean Jacques, je crois à la bonne foi de son cœur si vivant, si parlant dans ses œuvres. Avec ce cœur il rêve le bonheur de la société et veut apprendre la liberté au monde ; avec ce cœur il rêve un vaste plan d'éducation, il écrit l'Émile, chef-d'œuvre de raison et de sentiment, malgré quelques écarts. Dans un siècle dépravé où le matérialisme, ce masque bien transparent de l'athéisme, osait se montrer ouvertement, il proclame à lui seul la doctrine spiritualiste, et de la manière la plus sublime ; avec ce cœur, il écrit un roman comme on n'en connaissait pas alors, d'où l'on pourrait extraire des livres entiers de pensées nobles et morales ; la passion n'avait jamais parlé un langage plus élevé ; son cœur en est satisfait, mais voilà que, dans sa candeur d'amant de la vérité, il le trouve trop passionné et qu'il le condamne lui-même.

Digitized by Google

Voltaire répand à foison les choses les plus pernicieuses, quelles qu'elles soient, sans les trier, confiant dans son moule la beauté de son style. Il veut la ruine du temple chrétien; il s'inquiète peu de savoir d'avance, une fois le temple détruit, où s'abritera le monde; ce n'est pas la vérité ni la vertu qu'il rêve, c'est le triomphe même au prix de l'erreur. *Écrasons l'infame!* Mais ce triomphe, rendons-lui justice, s'il le cherche avec tant d'acharnement, c'est qu'il croit y voir attachée la cause de l'intelligence humaine, c'est qu'il aime d'un amour passionnné les choses de la pensée et la liberté sans laquelle la pensée est stérile, et il faut bien convenir que non pas la religion mais la manière dont elle avait été et dont elle était exploitée, mais tous les abus et toutes les oppressions qui s'étayaient de son nom, étaient bien faits pour jeter cette haine au cœur du fougueux apôtre. Cette haine l'aveugla souvent et le jeta dans bien des erreurs; mais quand la vérité se montre dans ce chaos, elle y jette un feu sublime et l'œuvre entière est illuminée. Rousseau s'intéresse à tout ce qu'il écrit; il se creuse en rêveries et en recherches du vrai; il hésite, il tâtonne, il tremble de hasarder une erreur; ses travaux le désespèrent ou le transportent, selon leurs variations; c'est l'alchimiste haletant, passionné, sévère, scrupuleux pour son œuvre. De cette lutte intime sort, avec un cachet de bon sens inouï, dans un style qui n'a jamais eu d'égal, la vérité souvent, parfois l'erreur, mais une erreur que nous déplorons avec intérêt pour cette âme de philosophe qui ne vit que de l'amour de la vérité. — Voltaire veut être tantôt historien, tantôt philosophe, puis poëte ou orateur, et il l'est avec talent, mais il n'est pas un poëte de génie comme nous l'entendons. Il est plus que sceptique; quand il raisonne il est souvent athée; mais, quand il veut être poëte, il croit, par ses héros du moins; il ne pense pas que la poésie puisse vivre sans croyance et s'alimenter du doute; il n'est pas poëte sceptique comme Byron, quoiqu'il soit souvent plus que lui philosophe matérialiste.

Rousseau ne veut être ni orateur, ni poëte, ni philosophe; il est homme. Il aime la vérité; son âme aspire à l'infini, au beau, au vrai. Il est l'homme de génie; il embrasse à la fois les deux grandes passions de l'âme, la vérité et la liberté; de grandes œuvres en témoignent à jamais. Rousseau n'est pas sceptique; il a écrit de belles pages contre le scepticisme; mais en aspirant au vrai, dès qu'il sort de la religion naturelle qu'il a proclamée de la manière la

Digitized by Google

plus sublime, il ne marche plus qu'à travers mille oscillations de cœur et d'esprit, dans une lutte où l'un et l'autre est tour à tour vainqueur. La conclusion sceptique que Montaigne établit au profit de la foi révélée, Jean Jacques la rejette sur toute révélation exclusive au profit de la religion naturelle, base indispensable de la morale.

Le siècle subit l'influence combinée de ces deux gloires si opposées de but et d'esprit ; l'une attaquant une religion qui semblait consacrer le despotisme et les désordres, l'autre prêchant le spiritualisme et la liberté pour régénérer une société gangrénée. Le scepticisme sortit de ces deux sources hétérogènes ; la poésie en fit son élément, et le roman de Werther préluda bientôt à la véritable poésie sceptique.

Je n'ai pas parlé du siècle de Louis XIV. Le grand travail de ce siècle est celui du style, l'étude de l'art plastique qui a porté la langue française à un admirable degré de pureté, d'élégance, de concision et de force. Cette préoccupation faisait choisir des sujets cent fois traités, de grandes pensées à traduire, des chefs-d'œuvre antiques dignes d'une forme immortelle, comme l'ont fait presque toujours Molière, Boileau, La Fontaine, Racine et Corneille, pour consacrer tout leur talent à donner à ces idées empruntées le fini du style et de l'ensemble, et élever chaque genre à la perfection qui lui est propre. Cependant sous ce vernis d'antiquité, tout est spiritualiste ; je n'ai qu'à citer Athalie et Polyeucte. Ne pourrait-on pas aussi trouver une lueur de libéralisme moderne dans quelques-uns de ces graves républicains, héros favoris de Corneille, de même que Chateaubriand a vu une épouse chrétienne dans la Phèdre de Racine. Ce n'est que dans son cœur et dans l'observation profonde des passions humaines, que Racine a trouvé ces inspirations qui chantent toutes les nuances diverses de l'amour et font de ses tragédies une suite d'élégies incomparables. C'est là aussi que Molière avait sa muse ; c'est le même sentiment, la même observation appliqués à un genre différent. Planant au-dessus de son siècle, comme Asmodée au-dessus de la grande ville, il le scrutait du regard et donnait aux plus minimes remarques, aux moindres battements de cœur, le cachet du génie. S'il a imité quelquefois Plaute et Térence ; s'il doit beaucoup à Rabelais et à Scarron, il n'a trouvé que dans son cœur le Misanthrope. Racine de même n'a trouvé

Digitized by Google

nulle part ni les luttes sublimes de passion et le dénouement d'Andromaque, ni ce que la jalousie a de plus violent et de plus beau dans Phèdre et dans Bajazet. Tous les deux sont grands et inimitables, l'un avec son style de franche et vive allure, l'autre avec son élégance qui ne se dément jamais. Je ne dis que quelques mots de la poésie de ce siècle; si je pouvais m'arrêter à ses orateurs, je trouverais d'admirables talents. C'est une bien grande époque que celle qui à côté de ses poètes peut citer Bossuet et Fénélon. Que dire aussi de Massillon qui plus tard semble prophétiser à la royauté les abîmes que ses désordres lui creusaient ?

C. Potvin.

(La suite au N° prochain.)

Digitized by Google

LES CORDES DE FER.

—

22 Juillet 1847.*

A L. G.

Ne demande plus à ma lyre
Des chants de jeunesse et d'amour ;
La fée à l'éternel sourire
M'a fui peut-être sans retour.
Les doigts blancs de mes fantaisies
Ne tressent plus de fleurs choisies
La couronne des voluptés ;
Sur le vert tapis de la plaine
Une vierge à la fraîche haleine
Ne s'assied plus à mes côtés.

Ma muse en sa douce folie
Chantant au milieu des douleurs,
Ne court plus, nouvelle Ophélie,
Se noyer en cueillant des fleurs.
Ma poésie aventureuse,
De tout ce qui brille amoureuse,
Ne va plus au bord des ruisseaux
Avec l'essaim des éphémères,
Déchirer ses ailes légères
Aux épines des arbrisseaux.

* Cette date expliquera certaines allusions à ce qui se passait alors.

Digitized by Google

De roses ceindrons-nous nos têtes,
Lorsqu'un abîme est sous nos pas ?
Aurons-nous des hymnes de fêtes,
Quand tout souffre et pleure ici-bas ?
Dans ma solitude si pleine,
Me berçant à la voix lointaine
Des monts, des fleuves et des bois,
Sourd aux cris de la créature,
Aux bras de l'immense nature
J'osai m'endormir autrefois :

Mais j'entends l'appel de mes frères,
Et, de mon rêve descendu,
Dans l'océan de leurs misères
Je plonge un regard éperdu !
S'il faut que ma voix retentisse,
Qu'elle aille éveiller la justice
Qui dans le ciel sommeille encor !
Ne demande plus à ma lyre
Le chant des heures de délire !
J'en ai brisé les cordes d'or.

J'entends gronder au loin cet âge
Comme un élément furieux,
Vaste abîme où rien ne surnage
Des grandes vertus des aïeux !
Partout où mon regard se porte,
Le vent de la tempête emporte
Le trésor des antiques droits ;
La terre est partout déchirée ;
Partout la guerre est déclarée
Entre les peuples et les rois !

Digitized by Google

Le cri des hommes qu'on égorge
Dans l'Univers est répété ;
Le bruit des chaînes que l'on forge
Répond au mot de liberté !
Au bord du gouffre qui tournoie
Le vertige attendant sa proie,
Lève sa tête de géant :
Et mille courtisans avides
Penchent les monarques livides
Sur le précipice béant !

Il faut que la voix du poète
Au milieu des convulsions,
Parlant plus haut que la tempête,
Montre la rive aux nations.
Il doit dire aux pasteurs des hommes :
« Rois, vous êtes ce que nous sommes,
Les serviteurs des serviteurs ! »
Dans la tourmente populaire
Il doit dire au peuple en colère :
« Te voilà roi : crains les flatteurs !

Je n'étais pas né pour maudire,
Et je pleure mes chants d'amour.
Pour un rayon, pour un sourire
J'ai souvent rêvé tout un jour.
Mais je tombe, l'aile brisée,
Du ciel où planait ma pensée,
Où mes songes prenaient l'essor ;
Ma voix se mêle aux voix du monde ;
S'il le faut, dans la nuit immonde
Je descendrai plus bas encor.

Digitized by Google

Prenant ses puissantes lanières,
La satire aux bouches de fer
Pénétrera dans les tanières
Des monstres qu'a vomis l'enfer :
Là se cachent la peur livide
Et la corruption sordide,
Dévorant les pâles humains ;
La noire trahison s'y traîne ;
Là grondent l'implacable haine
Et l'envie aux pas incertains.

Quand les lâchetés s'évertuent
Autour d'un pouvoir suborneur ;
Quand nos ministres prostituent
Le signe sacré de l'honneur ;
Quand l'art s'abaisse et se profane ;
Quand la puissance courtisane
Vend ses faveurs au plus offrant ;
Quand sans honte on met aux enchères
La gloire, l'amour, les prières ;
Quand rien n'est saint, quand rien n'est grand;

Lorsque l'orgueil et l'avarice
Se déchaînent dans le saint-lieu ;
Quand le juge vend sa justice
Et quand le prêtre vend son Dieu ;
Quand ceux que le pays renie
Se cramponnent avec furie
Au trône ébranlé de leur main ;
En face du peuple en souffrance,
Quand leur meute après eux s'élance
Sur les derniers os du butin ;

Digitized by Google

Alors ma lyre se ranime,
Et jette un vers accusateur
Qui va graver le sceau du crime
Sur le front du triomphateur !
Alors sur mes lèvres tremblantes
De mille paroles brûlantes
Se presse le torrent amer ;
Et comme du choc des épées,
Des éclairs sous mes mains crispées
Jaillissent des cordes de fer !

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

Nos lecteurs ne s'attendent pas, sans doute, à trouver ici une description complète, minutieuse et détaillée de l'immense bazar où sont venus s'étaler les produits de l'industrie belge.

Les grands carrés de papier sont joyeux de remplacer les débats de la législature en vacances, les procès scandaleux d'Outre-Quiévrain, et les agitations de la Diète prussienne, par des feuilletons industriels et technologiques. C'est leur droit, c'est leur devoir. Pour nous, si un événement de cette importance ne peut passer inaperçu, les limites de notre cadre nous imposent la plus grande réserve. Nous laisserons donc à des revues spéciales le compte-rendu des milliers de productions soumis à l'examen du pays, et nous n'envisagerons l'exposition que dans son ensemble. D'un autre côté, l'industrie et les beaux-arts se prêtent un appui fréquent, mutuel : c'est sur ce point seulement que nous entrerons dans quelques détails.

Le nouvel entrepôt de la ville de Bruxelles remplace cette année le Musée de l'Industrie où avaient eu lieu les expositions précédentes. Faut-il s'en plaindre ? — Faut-il s'en applaudir ? — Grave question que viennent compliquer des considérations toutes particulières, car l'habitant du vieux Bruxelles ne la résout pas dans les mêmes dispositions que l'hôte de la Place Royale et du Quartier Léopold. Nous écarterons cette considération avec d'autant plus de facilité que l'un de nous appartient à la plaine et l'autre à la montagne; d'un commun accord, les deux forces opposées se sont fait équilibre. Puissent les Bruxellois et les étrangers habitant le haut de la ville, mettre dans cette affaire la bonne volonté et l'abnégation que nous y apportons en ce moment.

Comme entrepôt, l'édifice élevé sur les dessins de M. Spaak, nous paraît irréprochable; depuis longtemps l'opinion unanime du public a prononcé son verdict. Le gouvernement seul, si prodigue à l'égard

Digitized by Google

des entreprises particulières, s'est décidé un peu tard à sanctionner le jugement national [1]. Nous sommes loin d'être aussi contents du local, quant à la destination temporaire qu'on vient de lui donner. La succession des nombreuses salles du Musée de l'Industrie, permettait de classer les produits par grandes catégories de classes et de familles. Le visiteur pouvait approcher de tous les objets, les voir sous toutes les faces. Ici rien de semblable. — Tout est pêle-mêle : les fers coudoient les savons; — les verreries, les armes; — les porcelaines, les draps; — les machines, les indiennes; — les dentelles, les meubles; — vous tombez de l'industrie linière sur les produits chimiques, d'où vous sortez, tant bien que mal, pour vous perdre dans un dédale de locomotives, d'orgues, de marmites et de chaudrons: — chaos immense, fouillis inextricable, où l'œil se perd, où l'attention se disperse sur mille objets disparates; désordre incroyable qui se reflète admirablement dans le catalogue. Les prix de vente sont inconnus; cette base importante d'appréciation manque presque complétement. Nous attendons de l'avenir un peu moins de *mousse et de* clinquant dans les commissions centrale et provinciale, et un peu plus de soin, d'ordre et de travail dans une œuvre qui aujourd'hui se borne à fournir un texte aux annonces et aux réclames des fabricants, au lieu de présenter l'exposé complet, sérieux, de nos ressources industrielles et commerciales.

L'absence de toute idée neuve au milieu d'un perfectionnement incontestable de toutes les industries acquises, telle est la première impression qu'on éprouve en visitant les salles de l'Entrepôt, impression qu'un examen approfondi ne fait que fortifier. De plus, les nombreuses industries du pays sont loin d'être représentées d'une manière complète. Nous avons en vain cherché les magnifiques envois dont la tréfilerie et la clouterie avaient doté l'Exposition précédente. La coutellerie est faible; nous voudrions voir pour ces produits une exhibition analogue à celle des armes à feu dont M. Vivario-Plombeur, de Liége, a retracé l'histoire entière, depuis l'humble *fusil de traite* à six francs, jusqu'à la carabine la plus riche, la plus élégante.

L'orfévrerie dont le grand Cellini a fait un art, est devenue, dans les mains de nos fabricants, la plus mesquine des industries. Il ne

[1] M. Spaak vient d'être nommé chevalier de l'ordre Léopold.

Digitized by Google

faut pas songer à être orfévre si l'on n'est artiste ; les Français l'ont compris, et Paris maintenant voit éclore une véritable renaissance de la ciselure sous l'intelligente direction que lui impriment les Denière, les Morel et les Froment-Meurice. Parmi nos orfévres, MM. Allard et Dufour seuls, méritent d'être cités ; mais le premier s'est borné à exécuter un modèle étranger. Quant à M. Dufour, il étale un magnifique diadême qui fait étinceler d'envie les beaux yeux des visiteuses. Les artistes applaudiraient avec un plaisir plus complet à quelque création qui sortirait de l'ornière battue et rebattue. Les autres exposants se sont chargés de nous donner une idée de l'art catholique au dix-neuvième siècle. Reliquaires, candélabres, goupillons, tabernacles, lanternes, ostensoirs, ciboires, encensoirs, etc., offrent le type saisissant de l'élégance la plus bouffonne, du caprice le plus vulgaire, du goût le plus sacristain, le plus marguillier qui se puisse imaginer. Mais à quoi bon ces reproches? Pourquoi demander de l'intelligence dans l'agencement et l'ornementation de ces attributs du culte, quand nous voyons chaque jour les conseils de fabrique poser intrépidement des maître-autels de style bysantin, renaissance, grec et bourgeois, au milieu des ogives élancées de nos basiliques gothiques? — Nous ne savons si les lois canoniques éprouvent à ce point une sainte horreur pour tout ce qui rappelle les arts et les artistes, peu suspects d'orthodoxie; mais nous cherchons en vain à concilier l'humilité catholique ou plutôt chrétienne, avec les richesses, le faste de dorures, de galons, de pierreries, destinés à couvrir les épaules de nos prélats, fidèles successeurs des pêcheurs de Capharnaüm. Le pape et l'archevêque, cotés au catalogue sous le numéro 745 (*a*, *b*, *c*, *f*, et *g*), sont des échantillons éblouissants, scintillants, d'une industrie dont la Belgique — terre heureuse ! — semble vouloir accaparer le monopole.

Un art plus sérieux et plus digne de nos temples, était perdu depuis longtemps. Notre pays peut revendiquer la gloire d'avoir été des premiers à rechercher et à retrouver les procédés autrefois employés dans la peinture sur verre. Les vitraux de M. Capronnier brillent par une grande harmonie ; c'est à lui que nous devons les résultats les plus remarquables. Il s'attache exclusivement à l'imitation des anciennes verrières, et ses produits se soutiennent presque toujours à la hauteur des maîtres. Le Saint Luc, exécuté par M. L. Van Derpoorten d'après les dessins de M. Wouters, n'a pas

Digitized by Google

la pureté de lignes qui caractérise les œuvres de M. Capronnier; mais cette peinture a de la majesté et de la grandeur. L'éclat et la vigueur extraordinaires de certaines parties sont-ils dus aux moyens ordinaires? — Chez M. Capronnier le doute n'est pas possible. M. Vander Poorten, lui, ne semble pas se borner à l'emploi exclusif des *verres teints dans la masse* ou des couleurs vitrifiables appliquées sur verre et fixées par la cuisson. N'y a-t-il pas dans ses vitraux des points où la force n'est due qu'à des retouches habiles et qu'un mordant seul fixerait, mais d'une manière qui, on le conçoit aisément, ne peut offrir la garantie de durée assurée par l'expérience de plusieurs siècles aux procédés anciens?

Les compositions de MM. Wouters et Vander Poorten indiquent une tendance à abandonner l'imitation servile à laquelle se condamne M. Capronnier. C'est un essai auquel nous applaudissons, tout en reconnaissant que le style adopté par ces artistes n'est point en parfaite harmonie avec nos édifices religieux.

La décadence du génie artistique est le plus grand malheur de notre siècle. Nous avons le talent de l'imitation, du perfectionnement; l'esprit créateur nous manque; nos conceptions sont essentiellement négatives. Nous ne lèguerons aucune forme nouvelle aux âges futurs, et notre époque bâtarde ne pourra pas même se vanter d'avoir toujours copié avec bonheur les siècles précédents. Que n'avons-nous pas ressuscité! et depuis trop longtemps déjà ne ressemblons-nous pas à un monde d'antiquaires? La République nous a valu les obélisques, les sphinx, les hiéroglyphes et tous les chefs-d'œuvre primitifs de la terre des momies; l'Empire arrive, et nous nous mettons à encenser Grecs et Romains. Les derniers jours de la Restauration ont vu les grandes querelles romantiques, et, sans doute pour nous donner du neuf, on nous a ramenés au style gothique. En 1834, les orages littéraires commençant à se calmer, on s'est pris de passion pour la Renaissance. Aujourd'hui enfin, sous le règne du veau d'or, on tient à se montrer conséquent, et en l'honneur et gloire de nos modernes traitants, de nos honnêtes fermiers-généraux, on canonise Watteau, Boucher, Lancret et toute la pléiade Pompadour. Les bergeries sont en honneur, et plus heureux qu'un roi constitutionnel, le rococo règne et gouverne en despote. Si en 1850, l'intelligence humaine n'est point parvenue à découvrir une idée neuve, si pauvre qu'elle soit, il ne nous restera

Digitized by Google

qu'à rentrer dans ce cercle vicieux ; seulement, au lieu de commencer par l'Egypte, nous pourrons remonter plus haut, grâce à MM. Botta et Flandin qui ont tout exprès retrouvé Ninive.

A l'exception des sphinx de 1800, l'Entrepôt offre des échantillons de ce demi-siècle d'évolutions. Ce cher Conseil communal de Bruxelles mérite encore ici une mention honorable : c'est à lui que l'exposition est redevable des chaises et des fauteuils si heureusement remis à la mode par l'Empire. Il est vrai que notre hôtel-de-ville est un monument gothique très-remarquable, et chacun reconnaîtra l'impossibilité d'imaginer un ameublement plus rationnel. Vraiment, lorsqu'on a le malheur de parler de notre Régence, on devrait toujours avoir soin de terminer son discours par ces mots de M. Nestor Roqueplan sur l'Académie Française : « On se demande comment « ce corps, dont les membres pris à part sont tous gens d'esprit et « de goût, ne produit rien, ne fait rien qui soit empreint... de goût « ou d'esprit. »

La réunion des meubles de MM. Sorel et Warin, De Leemans, Rang, Vassalli, Pelseneer, Roule, etc., constitue un pêle-mêle de tous les genres possibles. Cela est beau comme exécution, mais aussi fort nul comme pensée. Quiconque a feuilleté *le Garde-Meuble ancien et moderne* sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le génie inventif de ces messieurs. Il n'est pas un modèle qui leur appartienne en entier. Nous sommes heureux de pouvoir excepter de cette condamnation l'armoire pour armes de M. Wallaert ; nous voudrions connaître le nom de l'artiste qui en a donné les dessins, car ce meuble est incontestablement la perle de l'exposition. Pureté de lignes, simplicité élégante de l'ensemble, délicatesse des détails, exécution irréprochable, telles sont les qualités distinctives de cette œuvre dont M. Wallaert a le droit d'être fier.

Le peu de sympathie, l'absence de toute considération, de tout respect de la bourgeoisie pour les artistes, doivent être regardés comme les causes principales de cet abattement sous lequel succombent aujourd'hui les natures d'élite. On traite les hommes de pensée, les hommes d'art avec le dédain du marchand parvenu ; on les paie, et dès lors on se croit tout permis. De là, au lieu de rêver à quelque grande œuvre, ils ne s'inquiètent que d'amasser de l'or, et il faut s'en prendre à cet esprit étroit et mercantile, si, par exemple, au lieu d'architectes, nous n'avons plus que des maçons.

Digitized by Google

Les arts céramiques n'ont pas moins besoin d'être régénérés, il leur faut absolument un nouveau Palissy. Il est impossible en effet de voir rien de plus pauvre; nous ne faisons de réserves qu'en faveur de MM. Boch frères et Jacquet, car M. Faber vit sur sa vieille réputation et reste stationnaire. Le service de M. Jacquet est dessiné avec infiniment de goût, la dorure en est splendide et n'a rien à envier à la manufacture de Sèvres elle-même. Quant à MM. Boch, ils se sont bornés à reproduire l'œuvre du grand Bernard; cette fois nous ne dirons pas avec Horace : *ô imitatores servum pecus!* car MM. Boch ont voulu populariser des chefs-d'œuvre, connus des seuls amateurs, et c'est là une noble idée. Ces industriels distingués méritent aussi d'unanimes éloges pour leur exposition si complète des grès et des faïences communes. Le bon marché est joint ici à la qualité, et les hommes qui consacrent leurs travaux à améliorer les objets en usage dans les classes peu aisées de la société, ont droit à tous nos encouragements. La manufacture de Baudour a eu des velléités d'innovation dont elle fera sagement de s'abstenir désormais; les couvercles de soupière qui surmontent ses vases-Médicis ont le double mérite d'être disgracieux et ridicules. Les fleurs qui entourent les vases-Pompadour manquent de légèreté, de transparence, et les sujets empruntés à Watteau n'ont pas ce style langoureux et si merveilleusement maniéré qui caractérise les peintres de l'OEil-de-Bœuf.

Disons enfin que la dorure de ces produits et de ceux de M. Capellemans imitent beaucoup trop le cuivre et le chrysocale.

Nous ne vous parlerons pas de bronzes; les fabricants se sont abstenus. Rien, absolument rien!

Un sculpteur en bois, M. Michiels, de Bruges, a envoyé un lustre où la profusion des détails nuit un peu à la légéreté d'un ensemble riche et élégant. Les parquets et les panneaux de porte de M. De Keyn, sont admirables d'exécution.

Quant aux cheminées de marbre, il en est peu dont les formes soient irréprochables. C'est une confusion, un gâchis d'ornements empruntés aux Grecs, à Jean Goujon et aux tailleurs de pierres les plus vulgaires. Seuls, MM. Leclercq et Libotton se distinguent par l'ordonnance sévère des lignes et de l'ornementation.

Nous répéterons encore en terminant cet aperçu général : ce qui manque à nos sculpteurs ornemanistes, ce sont les études sérieuses,

Digitized by Google

intelligentes, et surtout l'esprit d'invention et la recherche d'une idée nouvelle.

Nous esquisserons maintenant à grands traits les parties de l'Exposition que nous n'avons pas été amenés à rencontrer dans les observations qui précèdent.

Les soieries de Lierre attestent un grand progrès; les velours restent seuls à un état d'infériorité très-marqué. Verviers et les manufactures d'étoffes de laines soutiennent dignement leur réputation.

Les indiennes de Gand, les cotons, les toiles, les batistes sont justement admirés; mais l'exposition de M. Verreyt attire surtout l'attention et les suffrages du public. Quant aux dentelles de Bruxelles, il faut les voir et s'extasier devant le goût et la grâce de leurs trames délicates.

La maison Michel-Morelle et la manufacture royale de Tournay ont envoyé des tapis magnifiques. Quelques tons sont peut-être durs et crus; mais deux de ces pièces sont irréprochables. Le tapis rouge fabriqué par le métier De Poorter est d'une riche simplicité; nous regrettons encore ici que le prix inconnu ne permette pas d'apprécier complétement les avantages du nouveau mode de tissage. M. Jorez est plus heureux dans ses parquets et dans ses tapis en toile cirée que dans les stores de mauvais goût qui sont loin d'orner les colonnades de l'Entrepôt. Les papiers peints de M. Devis forment à peine une compensation suffisante à la collection plus que médiocre étalée par MM. Vandelaer et Picard-Mazy.

La gobletterie est faible; les verres manquent de pureté et d'éclat. Les imitations de Venise et de Bohême, les verres filigranés, les mosaïques et *millefiori*, sont plus dignes d'être cités. Les produits du Val-St-Lambert et de MM. Cappellemans et Zoude peuvent aujourd'hui rivaliser avec ceux de S^{t}.-Mandé, de Choisy-le-Roi et de St-Louis.

La manufacture d'Oignies a sacrifié dans ses glaces la dimension à la pureté; des ondes et des soufflures nombreuses compromettent singulièrement l'effet auquel devraient prétendre ces immenses panneaux.

Si nous avons été étonnés de retrouver les bustes du Roi et de la Reine, tristes produits du ciseau des praticiens de M. Geefs, affreusement pétris et déformés par la fabrique de porcelaine Cappellemans et Cie, nous avons été bien plus surpris d'apprendre

Digitized by Google

que la courtisanerie de la commission n'avait pas reculé devant l'achat de ces deux énormes biscuits. Ne devrait-on pas laisser aux savonniers le monopole de la reproduction des profils augustes que l'on expose aux lazzi des mauvais plaisants, sous prétexte d'hommages aussi maladroits que peu respectueux.

L'industrie métallurgique est dignement représentée. Malheureusement nous ne pouvons décrire ici les locomotives du *Phénix* et de St-Léonard, la sucrerie complète de MM. Derosne et Cail, le gigantesque balancier envoyé par les forges de Seraing. La plupart de ces appareils sont d'ailleurs inabordables, et nous avons dû braver la consigne rigoureuse des gardiens pour étudier les ingénieuses machines à composer et à distribuer les caractères d'imprimerie.

Nos poëliers sont incontestablement supérieurs à ceux des autres pays. Pourquoi faut-il que des ornements disgracieux et mesquins viennent gâter un ensemble satisfaisant? Il n'y a d'irréprochable que l'encadrement de feu ouvert, en acier fondu, envoyé par M. J. Mathys aîné, et le poêle-Pompadour de M. Lamal.

Parler du zinc, c'est citer la Vieille-Montagne et son renom universel; l'avenir seul nous apprendra si le zinc pourra se prêter avantageusement aux usages artistiques que la Société a voulu lui assigner.

MM. Sacré et Beaulieu luttent avec les plus habiles ingénieurs-mécaniciens de Paris, par le fini et le soin qu'il apportent dans leurs instruments de précision.

L'art du luthier n'est représenté à l'exposition de 1847 que par MM. Mahillon et Verhasselt; le premier pour les instruments à vent, le second pour les violons, altos et violoncelles. Tous ces instruments sont enfermés dans des armoires; pas un artiste ne les essaie. Disons bien vite que nous ne désirons pas ces épreuves et ces préludes qui, se joignant aux pianos et aux harmoniums, augmenteraient encore le charivari monstre que l'on est parfois exposé à subir dans ses visites à l'Entrepôt. Les renseignements que nous avons pris à bonne source sur les instruments de M. Mahillon, s'accordent à leur reconnaître les meilleures qualités de sonorité, de puissance et de justesse. Nous avons remarqué toute la famille des saxe-horn français: soprano, alto, baryton, basse et contre-basse, descendants directs et plus ou moins légitimes de la famille prussienne: haut-cornet, cornet-alto, ténor-horn, basse-horn, basse-tuba. La polémique

Digitized by Google

soulevée entre M. Adolphe Sax, qui, à tort ou à raison, se prétend inventeur, et M. Wieprecht, qui défend énergiquement les droits de Stolzel et de Blühmel, n'a abouti qu'à embrouiller la querelle sans la vider. Quoi qu'il en soit, nous laisserons prudemment le procès en litige, en lui souhaitant une solution plus prompte que celle de la question Van Hecke et Van Esschen.

Les pianos sont nombreux et il faut s'en réjouir; le progrès est très-marqué et les prix tendent de jour en jour à s'abaisser davantage. Le piano droit envahit tous les salons et a détrôné complétement le piano carré. Pas un seul de ces derniers n'a été envoyé à l'Exposition. La force et la puissance que certains facteurs sont parvenus à donner à leurs pianos droits, au moyen des cordes obliques et croisées, explique tout naturellement l'abandon et le discrédit où est tombé le piano carré. Ces perfectionnements se font surtout remarquer dans les instruments de M. Vogelsang. Sonorité, égalité de sons, toucher facile sans mollesse, ces qualités précieuses y sont développées à un haut degré, et se retrouvent dans ses pianos à queue, où le mécanisme de l'échappement atteste une précision digne des plus grands éloges. M. Sternberg, qui avait envoyé une collection remarquable, a cru devoir retirer ses instruments pour lesquels il craignait l'humidité du local. Il paraît que ces appréhensions, partagées par tout le monde, il y a un mois, se sont dissipées aujourd'hui. M. Sternberg avait exposé entr'autres un piano à queue digne d'être cité pour le bon goût et la sagesse qui avaient présidé à l'ornementation de l'enveloppe. Les instruments de M. Sternberg sont d'ailleurs excellents; nous lui demanderons seulement un peu moins de sécheresse dans le son; l'usage de la pédale peut dissimuler en partie ce léger défaut, mais le remède, excellent pour les artistes habiles, est un écueil fatal sous le pied du pianiste inexpérimenté. Par contre, ces pianos possèdent, en raison même de cette qualité de son, une netteté qui permet de surveiller avec facilité la correction et la précision de l'exécutant.

Les pianos de M. Berden et de M. Félix Jastrzebski se recommandent aussi par un ensemble de qualités remarquables; mais la faiblesse de leur pianino est incontestable quand on les entend après ceux que nous avons cités. Nous ne complimenterons pas M. Berden sur l'idée au moins singulière qui lui a fait nicher le buste de Mozart dans le haut d'un de ses pianos. Quant à M. Félix Jastrzebsky, ses

Digitized by Google

meubles sont magnifiques. — Les pianos en chêne sculpté et imitation de Boule, méritent tous les suffrages qu'on leur accorde en passant; mais il ne faut pas les ouvrir, car leur ramage, tout charmant et tout coquet qu'il est, ne répond pas à la richesse de leur plumage. Il est vrai que ces meubles entreront dans des boudoirs parfumés, où une main bien blanche et bien inhabile viendra seule les interroger. Avec l'or que coûte cette superbe enveloppe, une femme véritablement artiste peut se donner deux Erard, et quelle est celle de nos jolies lectrices qui n'a pas rêvé *piano d'Erard.*

Deux facteurs d'orgue ont exposé cette année : M. Loret a envoyé un orgue d'assez grande dimension, mais que nous ne pouvons apprécier, car dans les nombreuses visites que nous avons faites à l'Entrepôt, nous avons constamment trouvé ce géant verrouillé et cadenassé, au milieu des métiers Jacquart et des équipages qui l'entourent. Nous devons donc nous borner à attester que les *Jeux de montre* sont très-bien faits. L'orgue de M. Mercklin est plus abordable, et nous avons pu le toucher. Cet instrument nous a paru présenter toutes les qualités désirables. Le clavier est facile, peu profond et répond admirablement à la moindre pression du doigt. Il faut avoir touché quelques vieilles et mauvaises orgues pour apprécier complétement ce progrès remarquable.

Du grand orgue à l'orgue expressif le pas est immense. L'harmonium est cependant recommandable par son prix accessible aux églises modestes et aux humbles chapelles. C'est d'ailleurs un instrument qui peut être de la plus grande utilité à l'harmoniste et au compositeur de musique sacrée. M. Verhasselt a le monopole de la fabrication des harmoniums ; il n'en abuse pas, car des progrès constants se font remarquer dans les instruments qui sortent de ses ateliers. Nous ne rendrons pas M. Verhasselt responsable du mauvais goût d'un menuisier de Molenbeek, qui a enfoui un harmonium dans une forteresse ornée de rochers et de canons, et surmontée d'une mer agitée, sillonnée par de nombreux vaisseaux ; n'oublions pas de dire que ces vaisseaux entrent à pleines voiles dans les eaux d'un moulin, qui tourne joyeusement sous les yeux du meunier et de la meunière. Nous étions bien embarrassé de découvrir le but et la destination de cette tour de Babel musicale, lorsque, après bien des recherches, nous sommes parvenus à reconnaître, sur une des parois latérales, l'existence d'une charmante et mignonne armoire

Digitized by Google

où l'heureux propriétaire pourra serrer jusqu'à six paires de bas; la paroi opposée renferme, dit-on, un nécessaire de toilette. Quant à la partie de l'instrument que le mur dérobait à nos investigations patientes et laborieuses, nous ne doutons pas qu'elle ne réserve à l'honnête épicier-droguiste, des béatitudes mystérieuses et inattendues.

TH. J. et T. D.

CHANSON,

A MON AMI ********, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS [1].

Mon cher ..... modérez vous, de grâce!
Par vos discours je me sens compromis;
Je tremble fort pour vous... et pour ma place;
Je n'ose plus être de vos amis.
Quand vous parlez, vos bons-mots satiriques
Frappent les sots et ne s'arrêtent point;
Vous n'aimez pas non plus les fanatiques....
C'est dangereux et vous allez trop loin.

En politique on vous sait trop sévère,
Avec les mots — *honneur* et *probité*, —
Vous nous ferez une méchante affaire :
On n'y croit plus que par civilité!
Pour gouverner écartant tous les cuistres
Vous exigez du talent au besoin....
Autant vaudrait supprimer les ministres:
C'est dangereux et vous allez trop loin.

[1] A qui, lors de la discussion de la loi sur l'enseignement, les journaux catholiques et les journaux libéraux reprochaient *d'aller trop loin*.

Digitized by Google

L'enseignement vous occupe sans cesse,
Et vous voulez des lois pour le régir ;
Vous réclamez pour vous et pour la presse
La liberté de penser et d'agir.
Vous voudriez, — votre aveugle délire
Va jusque là, chacun en est témoin, —
Vous voudriez que le peuple sût lire :
C'est dangereux et vous allez trop loin.

D'un prêtre altier le sot orgueil vous blesse !
De ses excès supportez mieux l'affront.
Peut-il songer au peuple, à sa détresse,
Quand tant d'éclat rayonne sur son front [1] ?..
Vous demandez que, tolérant et sage,
La charité soit son premier besoin...
Du Christ alors il offrirait l'image :
C'est dangereux et vous allez trop loin.

LES ROIS SONT VIEUX.

Pauvres humains dont la vaine science
Croit du bonheur découvrir le chemin,
Vous échouez sans perdre patience,
Et votre espoir renaît le lendemain.
Persévérez : si la route est immense,
Au but enfin vous pouvez parvenir....
Les rois sont vieux et l'avenir s'avance :
Pauvres humains, comptez sur l'avenir.

[1] 45,000 fr de chapeau.

Digitized by Google

Depuis longtemps le peuple en sa misère
Attend en vain un destin plus heureux ;
Cent fois trompé par les grands de la terre,
Il est encor prêt à mourir pour eux.
Vous qui voulez un terme à sa souffrance,
A vos efforts laissez le donc s'unir...
Les rois sont vieux et l'avenir s'avance :
Pauvres humains, comptez sur l'avenir.

Voyez ! voyez ! tous ces nobles esclaves
Et cet essaim de prêtres amassés,
Tous contre vous entassent des entraves :
Par votre souffle ils seront dispersés.
Montrez-vous donc unis et que la France
D'un bras géant vienne vous soutenir....
Les rois sont vieux et l'avenir s'avance :
Pauvres humains comptez sur l'avenir.

Oui, l'avenir viendra tarir vos larmes ;
Pour vos enfants brilleront d'heureux jours ;
Le Christ est mort pour finir vos alarmes ;
L'égalité n'a pas fui pour toujours.
L'égalité, j'en garde l'assurance,
Comme un drapeau saura nous réunir....
Les rois sont vieux et l'avenir s'avance :
Pauvres humains comptez sur l'avenir.

ÉTIENNE WAUQUIER.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Concours du Conservatoire. — M. Roger et les critiques de Bruxelles. — Petites bévues d'un grand Journal. — Mme Lacosse, Mme Rabi et Mme Hillen. — Grandeur et décadence de Mlle Bouvard. — Départ général des ténors légers. — Mme Laborde est malade, M. Albertini est en convalescence et M. Henri Alix se porte à merveille. — Mlle Julienne. — M. Tisserant. — M. Michel a le spleen. — La jolie fille de Gand *ou la nuit porte conseil,* ballet d'action, *orné d'un cauchemar, d'une arlequinade italienne, d'une procession flamande et de la musique de M. Bosselet.*

Le Conservatoire a pris ses vacances, après avoir constaté par des épreuves publiques les progrès de ses élèves. Rien de bien saillant n'a signalé cette année le concours des instruments à vent. Les classes de composition et d'harmonie ont été elles-mêmes assez pauvres en résultats. Le prix de piano accordé au jeune Michelot et les deux lauréats de MM. Meerts et Wéry, méritent seuls d'être cités avec éloges.

Les trois prix donnés à la classe de chant n'attestent que la grande indulgence du Jury. Certes, MM. Jongmans et Moyaerts ont assoupli leur voix dure et rebelle, la correction est en progrès, l'intelligence ne leur fait pas défaut; mais le son est rauque, sourd, caverneux, et leur chant est pâle et empreint d'une monotonie des plus insupportables.

Dans la classe des demoiselles, Mlle Verveine a enfin conquis — tant bien que mal — la palme qu'un travail constant n'avait pu lui accorder depuis trois ans, et Mlle Coquereau a su faire naître des espérances que l'avenir ne manquera pas de réaliser, si des études bien dirigées viennent lui apprendre tout ce qu'elle ignore; — et elle ignore tout. Son intelligence remarquable et la puissance de son sentiment dramatique nous font espérer que le Jury n'aura pas à regretter ses encouragements.

Digitized by Google

Un incident déplorable est venu se jeter au travers du concours des élèves de la classe supérieure de violon, dirigée par M. De Bériot. Le Jury, contrairement aux usages adoptés, a demandé au professeur, — inopinément et sans avertissement préalable, — l'épreuve d'une lecture à première vue. M. De Bériot, se fondant sur les précédents, a cru devoir se refuser à une innovation aussi brusque. Il a dit avec raison qu'un élève, après avoir accompli sa tâche, ne pourrait manquer d'être surpris et décontenancé en face d'une épreuve qui réclame surtout le sangfroid et le calme, que cette espèce de piége lui enlèverait infailliblement.

Le Jury semblait se rendre à ces raisons, ou du moins nous le pensions, en voyant donner au second élève l'ordre de commencer son morceau de concours. Continuer ce concours, c'était l'admettre! Nous avions compté sans la logique du Jury. Le regret de son petit morceau à vue lui tenait au cœur, et M. Deichman avait en vain convaincu ses juges eux-mêmes par l'élégance, la correction et la pureté de son jeu. Le concours fut annulé. Tout aussitôt le public cassa solennellement, par ses bravos chaleureux et par ses vives protestations, l'arrêt inique qui retombait à plat sur les machinateurs de cette trame perfide. Il y a sous cette affaire des questions si basses et si viles, que nous rougirions d'y faire seulement une allusion indirecte.

On veut, dit-on, fixer au Conservatoire et M. Servais et Mme Pleyel. Voilà, certes, un puissant appât pour les attirer! Voilà l'avant-goût des douceurs que ménagent les médiocrités haineuses aux talents supérieurs qui les offusquent et qui les gênent!

Laissons là ce bagage d'iniquités et de faiblesses, et adressons nos adieux à Roger. Nos beaux jours de musique sont passés et nous en revenons au répertoire *ordinaire:* jamais mot ne fut plus cruellement interprétable à la lettre.

M. Laborde s'est chargé de tarir nos larmes et d'adoucir nos regrets et nos plaintes. L'Académie royale de musique veut enlever M. Roger à l'Opéra-Comique. Cette nouvelle qui a trouvé Paris tranquille sinon joyeux, a ému les critiques de Bruxelles. Alors sont venues les observations timides ou pédantesques, les graves objections, les insinuations adroites qui ne trompent personne, les prédictions à la La Palisse dont personne ne doute: « Il ne soutiendra « jamais le grand répertoire des Nourrit et des Duprez; il y briserait

Digitized by Google

« sa voix. » Puis les plus habiles lui ont même refusé l'ampleur, le style noble et large exigé par le drame lyrique. Eh ! mon Dieu ! de quoi nous mêlons-nous ? M. Roger sait ce qu'il peut et ce qu'il doit faire. Vous lui reconnaîtrez, je l'espère, assez de tact pour admettre qu'il n'ira pas imiter Duprez dans sa lutte opiniâtre contre des créations antipathiques à la nature même de sa voix. M. Roqueplan sortira bien vite du cercle des replâtrages où s'est perdu M. Pillet. Et si M. Roger entre à l'*Opéra*, l'habile directeur se gardera bien de lui faire reprendre des œuvres dont deux chanteurs aimés ont épuisé la vogue. D'un autre côté, l'opéra en cinq actes est unanimement condamné par les chanteurs et les compositeurs eux-mêmes. Que l'on écrive trois actes pour cette voix si belle et si pure et, pour le reste, qu'on laisse faire au goût et à l'expérience du grand chanteur et du comédien intelligent.

Quant au journal politique qui ne trouve pas en M. Roger l'étoffe d'un ténor de grand opéra, nous le renverrons à *La Favorite*, à *Lucie* et même à *La Sirène*. A coup sûr, si un défaut peut être reproché à M. Roger, c'est bien celui de porter trop souvent dans la musique de genre l'allure noble et grande du drame lyrique : les *Mousquetaires* et *Gibby* — ses dernières créations — montrent que les compositeurs ont compris cette tendance et qu'ils la favorisent constamment. L'aberration du critique est donc assez étrange ; mais on s'en étonnera moins, quand on saura que le même journal a naguère renvoyé aux foires et aux tréteaux la *Symphonie Populaire* de Ch. Hanssens. De pareilles âneries musicales, d'aussi sottes bouffonneries traînent avec elles la correction qu'elles méritent. Le ridicule en fait justice, et c'est une férule qui châtie bien.

Une indisposition de Mme Laborde est venue jeter le trouble et la confusion dans le répertoire : c'était la dernière planche qui sombrait. Il fallait cependant une chanteuse légère pour seconder M. Roger, et c'est Mme Lacoste et Mme Rabi qui ont successivement accompli cette mission périlleuse. Mme Lacoste a de la voix, mais son inexpérience est extrême ; c'est une grosse et inhabile pensionnaire qui fredonne avec autant de calme que si personne n'était là pour l'écouter. Mme Rabi a plus d'acquis : ses vocalises — abstraction faite de ses trilles — sont légères et faciles ; de plus, elle nuance avec goût et met dans son jeu assez de couleur et d'effet. Malheureusement Mme Rabi se trouve dans cette position intéressante où

Digitized by Google

les Anglais ont le bonheur d'admirer chaque année la grâce inépuisable de leur souveraine, et ce n'est point au moment de jouer les jeunes mères qu'on peut songer à chanter avec sagesse et retenue les amoureuses et les ingénuités de l'opéra.

Mme Hillen est accourue à notre aide et a vu consacrer à Bruxelles la réputation qui l'avait suivie de Gand à La Haye. Sa physionomie piquante, sa voix charmante quoiqu'un peu faible pour le vaisseau de la salle, l'élégance de sa méthode, la pureté de ses vocalises, son esprit et sa grâce ont conquis tout d'abord les suffrages et les bravos du public. Mme Hillen est une chanteuse *spirituelle*, et il est bon de se retremper de temps en temps à des sources plus sapides que la vocalise partout et toujours.

Nous avions pressenti l'échec qui attendait Mlle Bouvard dans les rôles de Mlle Falcon, mais nous n'aurions jamais osé entrevoir la chute énorme de *Rachel*. Jamais lutte ne fut plus pénible ni plus triste ; la réaction a été terrible ! Puisse cette leçon corriger notre parterre des ovations prématurées et des triomphes irréfléchis. Mlle Bouvard pouvait en travaillant — mais beaucoup — conserver les *Stoltz* où ses qualités dramatiques lui viennent puissamment en aide : la rigueur impitoyable du public a fait oublier les succès de *la Favorite*, et Mlle Bouvard a résilié son engagement.

Ce parti est digne et sage : M. Julien l'a pris sans songer à tenter un troisième début. M. Dufrêne, lui, est plus tenace. Deux premiers succès avaient fait naître dans son esprit des illusions que le *fiasco* de la *Dame blanche* n'a pu dissiper. *Raimbaud* est revenu à la charge pour être repoussé avec perte, et il a fallu se décider à chapitrer vigoureusement le prince *Léopold* pour le forcer à une retraite désastreuse. M. Dufrêne s'est aliéné toute sympathie par son obstination ; il a du talent, et il aurait dû aller chercher prudemment et sans bruit un théâtre moins vaste et mieux proportionné à la faiblesse de sa voix.

M. Henri Alix nous est resté, grâce à M. Roger dont la présence l'a constamment protégé dans la *Sirène*. Notre basse comique — quel comique et quelle basse ! — exerce sur mes nerfs une action si vive et si irritante, que je désavoue d'avance toute opinion qui m'échapperait sur son compte, car je ne suis plus en l'écoutant dans les conditions d'impassibilité et de calme qu'exigent un jugement froid et impartial.

Digitized by Google

M. Albertini est rétabli et s'essaie peu à peu à exercer ses bronches et ses poumons qu'une fluxion de poitrine a bien voulu épargner.

Mme Panien, notre nouvelle mère-dugazon, a été accueillie avec faveur. Elle n'aura pas de peine à faire oublier Mme Biacabe, cette délicieuse prima donna en retraite, qui avait fini par substituer au chant et au dialogue la pantomime intelligente et les mouvements gracieux du casse-noisette.

Telle est, à l'heure où nous écrivons, la situation de l'opéra : Un ténor léger qu'on attend, un second ténor tombé, — une chanteuse à roulades qui garde la chambre, et une seconde chanteuse dont le nom est encore un mystère. Quant aux *Stoltz-Falcon*, nous nous trouvons placés entre Mlle Bouvard qui n'appartient plus à la troupe et Mlle Julienne qui n'en fait pas encore partie.

Ici, du moins, les dédommagements commencent à paraître. Mlle Julienne s'est montrée dans *Robert* et dans *La Juive;* c'est un soprano très-étendu et d'un timbre puissant; les cordes inférieures du medium moins sonores que chez Mlle Bouvard, suffiront cependant — je l'espère — à rendre d'une manière convenable les deux ou trois traits graves de *la Reine de Chypre* et de *Charles VI.* Mlle Julienne est infiniment supérieure à Mlle Julien sous le rapport de l'intelligence et de l'expression dramatique, et sa méthode et son style n'ont rien à redouter de la comparaison. Retrouver la voix magique de Mlle Julien est malheureusement une chimère; l'artiste qui se présente aujourd'hui n'a pas cet éclat et cette pureté extraordinaires, mais l'ensemble de son talent est peut-être plus satisfaisant et plus complet. Attendons prudemment les *Huguenots* et la *Favorite*; souhaitons cependant que les représentations de Mlle Julienne se changent au plus tôt en débuts réguliers, afin de rassurer le public qui s'inquiète, à juste titre, de voir un emploi de cette importance rester aussi longtemps inoccupé d'une manière définitive.

La comédie dort du sommeil éternel :

Laissons l'enfant dormir et *Molière* pleurer.

M. Alexandre a gagné sa troisième partie, — Mlle Lopez a été reçue en trichant un peu et en escamotant son second début, — M. Darmy continuera à jouer les gants serin, les cravattes-Joinville et les chapeaux irréprochables :

La volonté du Ciel soit faite en toute chose !

Notre vieux *Baron* a fait une rentrée joyeuse et joviale : c'est

Digitized by Google

toujours cela de gagné. Nous n'oserions en dire autant de Mlle Colignon qui est bien fausse et bien maniérée pour doubler Mlle Thuillier.

Parlez-moi de Tisserant ! Voilà de la rondeur, de la bonhomie, un rire franc, une gaieté communicative, un esprit pétillant, une verve malicieuse ; puis tout-à-coup — le masque change, la ride se creuse, l'œil s'affaiblit, la tête grisonne, le geste est tranquille, et le front se charge d'orages et de larmes, mais de ces douces larmes que le gymnase sèche bientôt d'un vif sourire et d'un gai rayon de soleil. Rester large en accusant le moindre détail — tel est le mot d'ordre de l'école, telle est la loi que s'impose M. Tisserant, et nous avons remarqué avec plaisir que le public des Galeries avait saisi et apprécié ces nuances fines et délicates.

M. Tisserant est parti, mais tout Bruxelles lui a crié : Au revoir !

Départs et arrivées : notre théâtre est une succursale des messageries, une gare de chemin de fer. Mlle Désirée Mayer est à Bruxelles ; c'est notre future jeune première ; quant au premier rôle, l'Odéon nous enverra Mlle Correze. Mieux vaut tard que jamais.

Qui donc nous enverra un comique capable de dérider le front soucieux de M. Michel ? Sa mélancolie menace de passer au *spleen*, ses auditeurs l'ont depuis longtemps. M. Michel est devenu si vieux, si vieux, en jouant l'opéra-comique, que le parterre a fini par prendre au sérieux sa verve cacochyme. Lorsque M. Michel essaie de redevenir jeune, on est tenté de lui chanter :

Quand on a la soixantaine,

et c'est en vain que M. Michel répliquerait de sa voix aigre et chevrotante :

Mais je n'ai pas la soixantaine,
Il s'en faut de vingt ou trente ans.

Vous connaissez, vous devez connaître *Victorine ou la nuit porte conseil.*

— Attendez donc : n'est-ce pas une jeune fille qui voit se dérouler, dans un rêve, la vie agitée et le désordre où doit la conduire un amour funeste ?

— Vous y êtes, et vous devez de belles actions de grâces à mon audacieuse interpellation, car elle vous épargne le récit des aventures de Béatrix, — *La Jolie Fille de Gand.* Nous n'avons plus qu'à vous apprendre le succès complet de ce ballet, succès enlevé par la troupe

Digitized by Google

chorégraphique avec une vivacité et un entrain que nécessitaient les longueurs et le vide de certaines parties de l'œuvre.

Les premiers tableaux sont vifs, animés, bourrés de danses; puis, à partir de la malédiction qui vient punir la première faute de Béatrix, nous tombons dans les scènes dramatiques et pathétiques; les catastrophes se succèdent, les danses s'arrêtent, et il faut regarder trois ou quatre tableaux remplis de pantomimes saisissantes dans le genre de celles-ci :

L'amoureux porte un doigt sur sa poitrine, se caresse amoureusement la figure en dessinant un ovale parfait, presse son cœur de ses deux mains et s'agenouille devant son amoureuse en étendant les bras en croix. Traduction libre : *Moi trouve vous jolie — vous aime — demande grâce.* A quoi la belle répond en ces termes :

Elle le montre du doigt, porte la main droite à son cœur, indique des deux mains quelqu'un qui s'en va bien loin, et finit par jeter à tour de bras et le plus rudement possible, un objet imaginaire dans le trou du souffleur; c'est-à-dire : *Vous trompeur — Je donne mon cœur, — puis vous partez — et vous me plantez là !*

Vous prévoyez déjà que l'amant va dissiper ces craintes chimériques en montrant son cœur, sa fiancée, l'ovale gracieux, sa tête perdue, et enfin sa main, — sa main droite, emblème d'une union bénie par le ciel qu'il atteste d'un geste noble et digne.

Je sais bien que cela est palpitant d'intérêt, mais, que voulez-vous? nous craignons les émotions trop vives et nous pensons qu'on doit ménager nos fibres délicates si on ne veut émousser et endormir leur sensibilité.

Quoi qu'il en soit, *La Jolie Fille de Gand* aura plus d'une soirée fructueuse. Philastre lui a donné quelques décors nouveaux, et la procession des géants a le privilège de faire éclater dans le parterre des applaudissements chaleureux. La musique de M. Adam n'appelle ni louanges ni critiques; l'auteur a puisé à pleines mains dans le *Fidèle Berger* et dans le *Châlet*, et il était en droit de piller son coffre-fort mélodique; — il lui coûte si peu.

Les airs de ballet intercalés par M. Bosselet ne semblent pas annoncer de bien grandes dispositions pour ce genre de compositions musicales. La mélodie est vulgaire quand elle veut suivre un rythme facile, et le rythme s'allonge et s'allourdit lorsque la mélodie vise à l'originalité. L'orchestration appartient au système Musard, Tolbecque et Cie : Aimez vous le piston ? on en a mis partout.

Digitized by Google

Qui a pu trouver l'idée au moins bizarre — d'introduire dans le rêve de la jeune fille une polka-mazurka? Une mazurka au XVIe siècle! Pends-toi, Cellarius! On polkait à Gand et tu n'y étais pas. — Nous attendons de la verve de M. Bosselet une gavotte pour *Giselle*, un fandango pour la *Sylphide* et un menuet pour la *Péri*.

Nos deux excellentes danseuses ont obtenu un immense succès dans le pas de deux du bal masqué. Mme Page est bien maigre, mais sa danse est admirable de vivacité et de correction. La jambe de Mlle Dubignon ne devient pas plus svelte, mais ces formes plantureuses ne nuisent en rien à la grâce ni à la légèreté de la charmante Béatrix. Après tout — la plus jolie fille... de Gand ne peut donner que ce qu'elle a.

TH. J.

CHRONIQUE.

Un sculpteur phénoménal. — Un théâtre décolleté. — MM. G. Meynne, J. Sacré et F. Muller. — Exposition des Beaux-Arts à Spa. — Prodiges de la couture civile et militaire. — Théâtre des Nouveautés. — Mot sublime d'un chanteur qui l'est rarement. — Un successeur de Pascal et de La Rochefoucauld. — Le bassin vert. — Le marquis de T. — La charité, s'il vous plait, pour une pauvre Académie sans ouvrage! — MM. Mayer et Flatau, Weber et Van Calk.

Depuis quelques jours des affiches répandues dans les grandes villes de la Belgique nous ont appris que nous possédions un artiste de plus, un sculpteur, et qui mieux est, un sculpteur phénoménal, qui fort de sa vocation, par un simple acte de sa volonté, aurait entrepris et exécuté deux statues, *sans avoir appris ni vu travailler*, comme s'exprime l'annonce; elle nous disait aussi qu'en les exposant publiquement, l'auteur les livrait à l'appréciation de ses compatriotes.

La chose nous avait étonné au premier abord, et, il faut l'avouer, on le serait à moins. Cependant, alléché par le double attrait d'une curiosité et d'une jouissance artistique, nous avons été voir les œuvres de Mr Dejasse-Simonis, et, disons-le tout de suite, si le style des affiches nous avait étonné d'abord, celui des sculptures ne nous surprit pas moins.

Les réclames de plusieurs journaux et la grande publicité donnée à cette exposition, semblaient solliciter une critique sérieuse; mais la

Digitized by Google

première vue de ces œuvres doit désarmer l'aristarque le plus sévère, et nous pensons que Winckelmann même ne leur aurait adressé aucun reproche. Ce qu'il n'aurait pas fait, nous ne le ferons pas non plus; si l'auteur de ces choses était encore jeune, nous nous bornerions à l'engager à beaucoup apprendre et à beaucoup voir, nous lui donnerions le conseil de travailler encore longtemps dans le silence et dans le recueillement, avant d'affronter une publicité qui ne peut lui attirer que les éloges des ignorants et l'admiration des sots. Mais on nous dit qu'il est arrivé à cette époque de la vie où l'on ne peut plus attendre longtemps, et alors nous comprenons qu'il ne nous appartient pas de lui donner des conseils.

Mais sans doute vous voulez savoir ce que sont ces deux statues? Nous vous dirons que l'une représente une jeune fille que l'on prétend être le *Contentement*, l'autre un enfant du sexe féminin, qu'on nous donne pour l'*Enfant du peuple*. — L'une et l'autre témoignent de la vérité de l'affiche et prouvent que l'auteur *n'a ni appris ni vu travailler :* nous n'avons pas bien saisi comment la jeune fille qui tient une chandelle à la main et se regarde dans un miroir, exprime le contentement; quelque grande que soit la vanité d'une fille, quand elle est ainsi faite, elle doit éprouver bien peu de satisfaction à se voir. *L'Enfant du peuple* tient une lampe comme attribut, attribut que nous n'avons pas compris non plus, mais du reste nous avons parfaitement senti, à la trivialité de la pose et à la grossièreté des extrémités, que ce doit être un enfant de la plus basse extraction. La critique de cette figure se résume tout entière dans l'exclamation que laissa échapper une jeune mère, femme de goût d'ailleurs, qui, à la vue de ces formes, s'écria : « Ah mon Dieu! c'est à vous dégoûter d'avoir des enfants ! »

Sans doute, on trouve dans la plus grande de ces figures quelques parties passablement comprises et qui dénotent certaines dispositions, une certaine facilité à manier l'ébauchoir; mais ces parties qu'il faut chercher au milieu de fautes grossières (il y a entre autres une rotule placée sur le côté de la jambe), et une composition sans goût et sans noblesse, ne sont qu'un bien relatif et ne suffisent point à former une œuvre d'art.

On nous dit que M. Dejasse a offert au musée de sa ville natale un exemplaire de chacune de ses statues, que même il en aurait envoyé en cadeau à plusieurs têtes couronnées; nous pensons que c'est là une plaisanterie; mais si cela était vrai, il y aurait chez cet artiste improvisé quelque chose de bien plus remarquable, de bien plus phénoménal que la révélation d'un talent si tardif.

— A la réouverture du théâtre du Vaudeville, chacun put reconnaître les soins particuliers apportés par le directeur dans la composition du personnel féminin de la troupe. Le public applaudit à tout rompre à de beaux yeux, et les œillades assassines d'un

Digitized by Google

essaim de jolies femmes lui firent oublier le talent négatif de ces dames.

On se fatigue de tout; messieurs les abonnés ne tardèrent pas — à demander autre chose.

M. David ordonna la suppression des robes, et l'on joua *les Baigneuses*. Un soir, les jupons courts furent déclarés un vêtement de luxe, et messieurs les abonnés — demandèrent autre chose.

Le directeur s'inclina, et, désireux de contenter ses habitués, il s'empressa de tracer à ses charmantes pensionnaires un tableau merveilleux de l'art plastique et Kellérien. Hélas! le Cicéron dramatique en fut pour ses frais d'éloquence : on consentait à supprimer toute espèce de manches, à se couvrir très modérément le buste, mais on s'arrêtait là. On se souvenait du mot de l'honnête Moessard de la Porte-Saint-Martin, à l'infortuné M. Harel : « Monsieur! c'est de concessions en concessions que Louis XVI est monté sur l'échafaud. » Il est indispensable d'ajouter que M. Harel proposait à ses artistes mourant de faim, d'attendre encore un mois le paiement de leurs appointements qu'ils réclamaient depuis plus d'un an.

M. David, de la Comédie Française et pensionnaire du Roi, comme dit l'affiche, n'est pas homme à reculer devant un premier échec; il fit venir de Londres une troupe allemande.

Les représentations commencèrent, et les chefs-d'œuvre des grands maîtres, reproduits par des modèles en maillots, eurent d'abord un succès prodigieux. Cependant le tricot, — cela parut bientôt évident — est anti-artistique. Et les abonnés demandèrent — autre chose.

Le vêtement — Adam et Ève (après le péché) fut adopté à l'unanimité.

Au moment où nous mettons sous presse, messieurs les abonnés du Vaudeville relisent Millevoye, et quelques-uns déjà, avec un accent éploré, récitent à M. le directeur — *la Chute des feuilles*.

— Un nouvel éditeur de musique vient de s'établir, rue Saint-Jean 4. Il annonce l'excellente intention de faire connaître nos jeunes compositeurs, et ses publications ont commencé par un charmant morceau de M. G. Meynne. Dans les *Souvenirs de Christophe Colomb*, l'artiste a réuni, avec beaucoup d'habileté et de goût, les morceaux les plus saillants de la nouvelle symphonie de l'auteur du *Désert*. De son côté, M. Lahou a fait paraître de ravissantes polkas, par MM. J. Sacré et F. Müller.

— Une exposition des Beaux-Arts vient de s'ouvrir à Spa; elle durera jusqu'au 1er octobre. Les artistes sont invités à faire connaître à la Commission la valeur des objets envoyés: il en sera tenu note secrète. Les frais de transport et de réexpédition sont à la charge des exposants.

Digitized by Google

— On voit dans les dernières salles de l'Exposition de l'Industrie, un vêtement complet pour homme, sur lequel l'industriel a attaché une grande pancarte avec ces mots : « *Triple travestissement civil à la minute pour piéton cavalier chasseur à la fois* 5 *pièces au lieu de* 9 *Applicable au militaire.* » Nous avons eu soin de respecter l'orthographe et la ponctuation.

Un tailleur a exposé *un habit de bal* pouvant se mettre en poche (sic). Nous avons entendu un naïf provincial demander comment on s'y prendrait pour mettre son habit en poche. Saint Denis ne baisait-il pas sa tête qu'il tenait à la main ?

— Théatre des Nouveautés. — Le pouvoir directorial a passé des mains de M. Guérin aux mains de M. Henri Rosey. M. Guérin s'est retiré devant les procédés inqualifiables de quelques artistes, à la tête desquels nous regrettons vivement de trouver un homme de talent comme M. Delannoy. *Les Amours d'une rose*, ont obtenu un très-légitime succès ; la mise en scène est fort soignée ; nous ne dirons rien de la pièce : elle est récréative et spirituelle comme ..... toutes les féeries. L'activité la plus grande règne toujours au théâtre des boulevards. On s'occupe de remplacer les déserteurs. Et bientôt nous verrons *le Déluge* et les merveilles de *la Biche au bois*, succéder à *Mon ami Pierrot* et à *Colombe et Perdreau.*

— A l'arrivée de M. Roger, un petit ténor à grandes prétentions protesta contre l'empiétement que le célèbre chanteur allait faire sur ses terres en s'attaquant aux rôles du grand-opéra. « M. Roger « joue l'opéra-comique, se serait écrié notre Robertcule, et ne peut « aborder dans ses représentations un genre dont je suis le soutien « unique et sans partage. » M. Nourrit passa outre, et *Lucie* fut annoncée. A la répétition générale, notre terrible myrmidon siégeait à l'orchestre ; il écouta attentivement l'anathème foudroyant et les plaintes sublimes du mourant, se leva calme et impassible, et, se hissant à l'oreille de Zelger, murmura en souriant d'une manière indéfinissable et en accentuant légèrement chaque syllabe : « Je lui permets de chanter le grand-opéra. »

Le mot est-il vrai ? — A coup sûr il est vraisemblable.

— Après le quadrille *Les Osanores*, composé par M. Roggers, inventeur des dents du même nom, nous devions nous attendre à des représailles de la part des pianistes. Mais ils ont dédaigné de se venger des dentistes, et l'un d'eux vient de porter plus haut ses vues ambitieuses.

M. Goria a publié un recueil de *Pensées caractéristiques*. C'est Pascal en noires et en croches, — La Rochefoucauld avec trois bémols à la clef. Nons verrons paraître successivement :

1°. Principes d'économie politique, *Études* de seconde force, suivies d'un andante sur le libre échange.

Digitized by Google

2°. L'entente cordiale, nocturne à quatre mains, dédié à la reine Victoria et à Mme Thiers.

3°. Les agitations de l'Italie; grand galop chromatique.

4°. Quelques notes sur la corruption parlementaire; thème suivi de nombreuses variations écrites dans tous les tons de la gamme sociale.

5°. Solution de la question d'Orient; badinage facile, pour les petites mains.

En préparation : Traité d'harmonie universelle, ou le Fouriérisme commenté, justifié et transcrit pour l'orgue, par un ex-Saint-Simonien, maître de chapelle à Chaillot.

— Notre collaborateur, M. T. Decamps, émettait le mois dernier un vœu que l'édilité bruxelloise doit, dit-on, exaucer avant peu. M. Fontainas aurait l'intention de faire placer, sinon un château d'eau, au moins un jet puissant au milieu du parterre que l'on s'obstine à appeler le *bassin vert*. Tous les bonheurs à la fois, un jet d'eau de plus et Charles de Lorraine de moins! Heureux parterre! heureux bassin!

— Les avares s'en vont. A peine le comte Roy et le marquis d'Aligre avaient-ils terminé les comptes sérieux que leur conscience devait régler là-haut avec le second paragraphe des péchés capitaux, qu'un de leurs émules en ladrerie s'éteignait à Bruxelles, dans une impénitence finale des plus endurcies.

M. le Marquis de T, qui avait quatre domestiques, faisait prendre son dîner et celui de ses gens chez un restaurateur de la rue de l'Écuyer. L'écot de notre Harpagon et de sa valetaille s'élevait jusqu'à deux francs par jour.

Comme vous pourriez vous apitoyer sur le sort de ces pauvres gens, je me hâte de vous dire que jamais avare ne fut plus admirablement volé.

Une attaque d'apoplexie vint frapper le Marquis, et il resta trois jours atteint d'une paralysie complète.

Le soir du troisième jour, notre homme reprend connaissance, et fait approcher de son lit le valet de chambre qui le veillait.

— Simon, allez dire chez *Motte* que je suis malade; on ne doit plus apporter que pour un franc.

— Mais, monsieur le Marquis, il est dix heures....

Il fallut obéir, car l'œil éteint du moribond avait retrouvé un éclair pour imposer sa volonté.

Motte envoya régulièrement la demi portion pour quatre.

— En ce temps là, — c'était le 6 du présent mois, — la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique s'aperçut avec chagrin qu'elle n'avait rien fait depuis son organisation; elle n'avait rien à faire qu'à chercher un aliment pour répondre au besoin d'activité qui la dévorait.

Digitized by Google

Les musiciens sifflotaient des airs lugubres, les sculpteurs taillaient des bas-reliefs dans leurs pupitres, les architectes construisaient des cocottes et des navires à plusieurs ponts; quant aux peintres, ils esquissaient les profils des littérateurs; — ceux-ci ne faisaient rien.

Une exclamation de joie vint troubler ces délassements académiques. C'était un musicien qui avait trouvé une idée; il la développa avec le feu de l'enthousiasme, et on adopta à l'unanimité les résolutions suivantes :

Considérant qu'un Jury spécial et temporaire n'est pas assez accessible aux sollicitations et aux influences diverses auxquelles donnent lieu les concours de composition musicale, de peinture, de sculpture, d'architecture et de gravure;

Considérant qu'il importe de garantir à chacune des grandes institutions artistiques du pays, la gloire de fournir à tour de rôle un grand prix de Rome à la Belgique et à son budget;

Considérant que les peintres sont les meilleurs juges en matière musicale, les sculpteurs en architecture, les graveurs en peinture, les musiciens en sculpture et les littérateurs en gravure;

Considérant que la France et la Prusse ne s'applaudissent pas chaque jour d'avoir créé les institutions que nous proposons, institutions dont l'excellence est par cela même démontrée;

Considérant qu'il importe de repousser une fois pour toutes, par des mesures dont l'initiative nous appartienne, le reproche d'*imitation* qui nous est justement adressé;

Considérant que la classe des Beaux-Arts n'a rien à faire et qu'elle éprouve le besoin de se donner une importance quelconque à propos de n'importe quoi;

Sur la proposition de M. Fétis :

La Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique

ARRÊTE :

ART. 1er. — Les Jurys temporaires et spéciaux institués pour les concours de compositions musicale, de peinture, de sculpture, d'architecture et de gravure, sont supprimés.

ART. 2. — La classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique se constitue en tribunal permanent et universel à l'effet de juger les concours précités.

ART. 3. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné au Palais des Beaux-Arts en notre Cour du Musée, à Bruxelles le 6 août de l'an 1847, de notre création le 2me.

(Signé) *Le directeur*, NAVEZ.

Par l'Académie, *Le secrétaire perpétuel*, QUETELET.

Pour copie conforme — autant que possible. —

RETCHEZKEN.

Digitized by Google

— Le propriétaire de la *Gazette d'Aix-la-Chapelle*, M. Mayer, vient d'établir une succursale à Bruxelles, 5, rue de la Madeleine. MM. Mayer et Flatau se sont chargés de combler une lacune importante de la librairie belge. Les prix élevés des livres italiens, allemands et anglais, empêchaient les littératures étrangères de se répandre dans notre pays. Désormais on pourra se procurer à bon marché les chefs-d'œuvre publiés dans toutes les langues de l'Europe. MM. Mayer et Flatau veulent aussi nous faire connaître les merveilles artistiques de l'Allemagne. Nous avons vu chez eux des gravures et des lithographies admirables; nous nous proposons de parler de leur portefeuille dans une de nos prochaines revues des Beaux-Arts. De son côté, la maison Weber et Vancalk, de Cologne, une des plus considérables des provinces rhénanes, a loué un magasin aux galeries Saint-Hubert. Cette maison qui tient spécialement les gravures anciennes et les dessins des maîtres, possède de magnifiques épreuves d'Albert Dürer, de Karel Dujardin, de Rembrandt, etc. Les artistes et les amateurs y trouveront aussi les œuvres les plus remarquables des écoles modernes.

— Nous avons reçu une brochure intitulée : *Entretiens aux Champs Élysées, ou histoires de l'autre monde* [1], par Mlle J. Guillery de Sainte-Anne.

L'ouvrage nous est parvenu trop tard pour que nous puissons en rendre compte. Le titre promet; si le livre y répond, nous ne doutons pas qu'il ne trouve de nombreux lecteurs. Chacun voudra voir comment ont été jugées par l'auteur de *Miranda* ces grandes ombres du siècle passé, Rousseau, Voltaire, Louis XVI, Napoléon, La Fayette, l'empereur Alexandre, etc.

[1] Un volume de 120 pages. Bruxelles, F. Parent, éditeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco* : *Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance.*

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

6me LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1847.

SOMMAIRE.

pages.

Littérature anglaise I. Charles Dickens. Esquisses de mœurs., *Traduction de* Mme DE THILMADE. 483
Fleur d'Allemagne X. Les larmes de l'homme ÉD. WACKEN. 494
Des visions de l'Enfer et du Purgatoire. au moyen-âge. O. DELPIERRE. 495
Poésie. HENRI DELMOTTE. 504
De l'idée philosophique et sociale dans la littérature, (fin) . CHARLES POTVIN. 505
Pour un Anniversaire. A. BARON. 524
Weimar en 1845. CHARLES RAHL. 526
Après une lecture d'Homère. VICTOR MARIGNY. 535
Salon de Gand. (1er article.) *Matérialistes et penseurs. — M. Portaels. — L'École d'Anvers. — Les peintres hollandais.—Marines et paysages.—Les élèves de M. Navez. — Le portrait de M. Van Meenen.* 541
Critique littéraire.— Histoire de Bernadotte Charles XIV-Jean, roi de Suède et de Norwège, etc., par M. B. Sarrans, jeune. — Feuillets d'album, par Paul Marbois. — Publications de l'Académie royale des Sciences, des Belles Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. L. N. 551
CHRONIQUE. 560
CORRESPONDANCE.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

LITTÉRATURE ANGLAISE.

I.

CHARLES DICKENS.

ESQUISSES DE MOEURS.

I.

UN DINER DE NOËL.

Noël ! — Peut-il être autre qu'un misanthrope celui que n'anime point un sentiment joyeux au retour de la Noël, — et dont l'âme n'y associe aucun souvenir agréable ? Quelques-uns vous diront que la Noël n'est plus pour eux ce qu'elle était autrefois ; — que chaque nouvelle fête a vu s'évanouir quelque espérance, quelque perspective heureuse ; — que le présent ne sert qu'à leur rappeler une position restreinte, des revenus diminués, — et les fêtes prodiguées autrefois à de faux amis, et les regards glacés que rencontre maintenant leur mauvaise fortune. Fermez l'oreille à ces tristes réminiscences. Il est peu d'hommes qui, après avoir vécu un certain temps dans le monde, ne puissent évoquer à loisir de semblables pensées ; — n'allez donc pas choisir pour vos lamentables souvenirs le plus gai des trois cent soixante-cinq jours, mais rapprochez votre chaise du foyer ardent, — remplissez votre verre, — que la chanson aille à la ronde ! — et, si votre salle est moins vaste qu'il y a douze ans, — si le punch brûlant remplace dans votre verre le vin pétillant d'autrefois, — qu'une bonne mine y supplée, et faites rubis sur l'ongle ! — Vite, un autre verre ! répétez en chœur le vieux refrain d'usage, — et remerciez Dieu qu'il en soit encore ainsi ! — Contemplez les joyeux visages de vos enfants assis autour du feu.

Digitized by Google

Une petite place peut-être est vide.... la frêle créature qui réjouissait le cœur du père et faisait l'orgueil de la mère, n'est peut-être plus là... Ne vous arrêtez pas au passé ; ne songez pas qu'il y a un an à peine, le bel enfant — maintenant dans la tombe, — était là, assis devant vous, la fraîcheur de la santé sur les joues, le regard animé de la joyeuse insouciance de l'enfance. Pensez aux bénédictions présentes, réparties sur tous avec usure, — non aux infortunes passées dont chacun a sa part. — Remplissez de nouveau votre verre, l'air joyeux et le cœur content, — et, sur ma foi ! — votre Noël sera joyeuse, et l'année nouvelle, une année de bonheur !

Qui restera insensible aux élans d'affection, à l'honnête effusion de bons sentiments qui s'échangent à cette époque de l'année? — La réunion de famille de la Noël ! — rien de plus délicieux ! — Il y a de la magie jusque dans ce mot de Noël. Les discordes, les petites jalousies s'oublient : les sentiments sociables s'éveillent dans des cœurs qui leur ont été longtemps fermés : père et fils, frère et sœur, qui depuis des mois se rencontrent et passent, soit en détournant la tête, soit avec un regard de froide connaissance, — reçoivent et rendent maintenant l'étreinte cordiale et ensevelissent leurs longues animosités dans le bonheur présent. De bons cœurs que tout attirait les uns vers les autres, — retenus par de fausses idées de fierté et de dignité personnelle, — sont unis de nouveau, et tout n'est plus qu'indulgence et bonté.

Plût à Dieu que Noël durât toute l'année, et que les injustices et les passions qui dénaturent nos meilleurs sentiments ne fussent jamais en jeu, chez ceux auxquels elles devraient toujours rester étrangères.

Notre réunion de Noël n'est pas un simple appel à des parents éloignés et à peine connus de huit ou quinze jours, qu'on ne voit que de loin en loin, — appel sans précédent aucun dans l'année antérieure et qui probablement ne se répétera pas l'an prochain. Non, c'est une réunion annuelle de tous les membres possibles d'une famille, vieux ou jeunes, riches ou pauvres, et dont le retour est attendu depuis deux mois par tous les enfants avec une impatience fiévreuse. Autrefois c'était chez grand-papa ; mais grand-papa vieillissant et grand-maman vieillissant aussi, ou plutôt devenant infirme, ils ont renoncé à tenir ménage, et sont venus habiter avec mon oncle George ; — c'est donc chez mon oncle George qu'a lieu la

Digitized by Google

grande fête, mais c'est grand-maman qui se charge de la majeure partie des bonnes choses, et grand-papa ne manquerait pas pour un empire d'aller tout doucement son petit bonhomme de chemin jusqu'au marché de Newgate, afin d'acheter lui-même le dindon qu'il charge aussitôt un commissionnaire de rapporter triomphalement derrière lui, insistant toujours pour que l'homme soit récompensé, par dessus le marché, d'un bon verre de liqueur pour boire « *une joyeuse Noël et une heureuse année* » à ma tante George. Quant à grand-maman, elle est très-affairée et très-mystérieuse depuis deux ou trois jours, mais pas tant cependant qu'il n'ait transpiré quelques rumeurs de beaux bonnets tout neufs avec des rubans roses achetés pour les servantes, — sans compter les livres de toute espèce, les canifs, les boites à couleurs, etc., destinés aux plus jeunes membres de la famille, — sans parler de diverses additions aux commandes primitivement faites par ma tante George chez le pâtissier, telles qu'une douzaine de petits pâtés de plus pour le dîner, et un immense *plum-cake* [1] pour les enfants.

La veille de Noël, grand maman est toujours d'excellente humeur, et, après avoir employé les enfants toute la journée à préparer raisins secs, prunes, etc., elle requiert régulièrement tous les ans de mon oncle George une descente à la cuisine, où il ôte son habit et tourne le pudding pendant près d'une demi-heure, — ce que fait gaîment mon oncle George à la bruyante satisfaction des enfants et des domestiques ; — et la soirée se termine par un magnifique colin-maillard dans lequel grand-papa réussit promptement à se faire prendre, pour avoir occasion de déployer toute son adresse.

Le lendemain matin — le vieux couple, avec autant d'enfants que peut en contenir leur banc d'église — se rend au temple en grande cérémonie ; on laisse, à la maison, ma tante George épouseter les carafes et remplir les porte-huiliers, et mon oncle George porter force bouteilles dans la salle à manger, tout en demandant les tire-bouchons à cor et à cri, et finalement se trouvant dans le chemin de tout le monde.

Quand on revient de l'église pour la collation, grand-papa tire de sa poche une petite branche de gui avec laquelle il excite les jeunes garçons à embrasser leurs petites cousines, — jeu qui met

[1] Gâteau aux raisins.

Digitized by Google

en grande gaieté le vieux père et ses petits-fils, mais qui blesse plutôt les idées de décorum de grand-maman — jusqu'à ce qu'enfin grand-papa en vienne à dire que, lorsqu'il avait treize ans et trois mois, il embrassa aussi grand-maman sous un rameau de gui ; — à quoi les enfants battent des mains et rient de tout leur cœur, ainsi que mon oncle et ma tante George ; grand-maman paraît satisfaite, et dit avec un sourire bienveillant que grand-papa a toujours été un mauvais farceur; et les enfants de rire de plus belle, et grand-papa de faire chorus plus fort qu'aucun d'eux. Mais tout cela n'est rien en comparaison de l'agitation excitée par grand-maman en haut bonnet, en robe de soie couleur-ardoise, et par grand-papa paré d'un jabot supérieurement plissé et d'une cravatte blanche, lorsqu'ils vont du salon s'asseoir côte à côte près du foyer, les enfants de mon oncle George et leurs innombrables petits cousins rangés en cercle devant eux et attendant avec anxiété l'arrivée des convives. — Un fiacre s'arrête tout-à-coup.— L'oncle George, qui depuis longtemps regarde à la fenêtre, s'écrie : « Voilà Jane. » — La jeunesse court à la porte et se précipite pêle-mêle sur l'escalier. — Et mon oncle Robert, et ma tante Jane, et le petit enfant, et la nourrice, et toute la bande remontent au milieu des cris tumultueux des enfants et des avis fréquemment répétés de ne pas enlever le bambin à sa nourrice. — Grand-papa s'empare de son petit-fils, — grand-maman embrasse sa fille ; et la confusion de cette première arrivée est à peine calmée, que d'autres oncles, d'autres tantes arrivent avec de nouvelles nuées de cousins ; et les grands cousins plaisantent entr'eux, et les petits les imitent, et l'on n'entend plus qu'un bruit confus de paroles, de rires, d'enjouement. — Une pause momentanée dans la conversation permet de distinguer deux coups timidement frappés à la porte de la maison. — Tout le monde de demander : « Qui est-ce ? » — Et deux ou trois enfants qui sont restés à la fenêtre annoncent tout bas que c'est : « pauvre tante Marguerite. » Aussitôt ma tante George quitte l'appartement pour recevoir les nouveaux venus, et grand-maman se redresse d'un air froid et composé ; car sa fille Marguerite a épousé, sans son consentement, un homme dénué de fortune, et, comme si la gêne à laquelle elle est condamnée n'expiait pas suffisamment sa faute, elle s'est vue abandonnée de ses amis, et rejetée de la société de ses parents les plus chers. — Mais voici Noël revenu, et les mauvaises dispositions qui, durant l'année, ont combattu de meilleurs

Digitized by Google

sentiments, ont cédé à sa douce influence, comme la glace mal formée se fond aux premiers rayons du soleil. — Il n'est pas difficile pour un père de désavouer, dans un moment d'irritation, une enfant désobeissante, mais combien est-il différent de l'exclure, à une époque de réjouissance et de bon vouloir général, de ce foyer où, pendant tant d'années, elle s'assit à pareil jour, enfant d'abord, puis jeune fille, jusqu'à ce qu'elle arrivât insensiblement à être une belle et noble femme. — Il est aisé de voir combien l'air de dignité et de froid pardon affecté par la vieille dame lui sied mal, lorsque sa fille pâle et abattue, non par une pauvreté qu'elle sait supporter, mais par le sentiment d'une froideur et d'un abandon non mérités, entre conduite par sa sœur. — Un moment de silence suit : la jeune femme s'arrache des bras de sa sœur et se jette en sanglotant au cou de sa mère. — Le père se hâte de s'avancer pour serrer la main du mari ; les amis s'empressent autour d'eux, et le bonheur et l'harmonie renaissent au milieu de cordiales félicitations. — Quant au dîner, il est charmant : tout marche à ravir et chacun se trouve dans la meilleure disposition d'esprit pour s'amuser et amuser les autres.— Grand-papa donne la relation circonstanciée de l'achat du dindon, avec une légère digression à propos de l'achat d'autres dindons à l'occasion d'autres Noëls, et bonne-maman confirme et renforce le récit de grand-papa dans les détails les plus minutieux. — Mon oncle George raconte des histoires, découpe la volaille, et boit sec! Puis il plaisante avec les enfants de la petite table, cligne de l'œil d'un air de connivence aux cousins qui font la cour et aux cousines à qui on la fait, et met tout son monde en gaieté par sa bonne humeur et sa cordiale hospitalité. Arrive enfin un grand et fort domestique, porteur d'un pudding gigantesque surmonté d'une branche de houx; c'est alors une confusion de vivats, de rires, de battements de petites mains potelées, un mouvement de petites jambes courtes et dodues, que rien ne surpasse, si ce n'est les applaudissements frénétiques avec lesquels les petits convives accueillent la surprenante opération du rhum enflammé versé dans les pâtés chauds. — Et le dessert ! et le vin ! et la joie ! puis de si beaux discours ! et des chansons, celle surtout que chante le mari de tante Marguerite, qui se trouve être un homme charmant et rempli d'attention pour grand-maman. — Non-seulement grand-papa se surpasse dans sa chanson, mais, selon la coutume de tous les ans,

Digitized by Google

honoré d'un bis général, il entonne un nouveau refrain que personne, excepté grand-maman, n'a encore entendu. Un jeune cousin un peu trop émancipé qui a encouru la disgrâce des vieux parents pour certaines peccadilles, — il néglige les visites et persiste à cultiver l'*ale* de Burton [1], — jette tout le monde en pamoison par une série d'airs plus comiques les uns que les autres.

Et la soirée se passe ainsi dans un entrain joyeux, une aménité réciproque, plus propres à réveiller les sympathies de chacun à l'égard de son voisin, et à entretenir les bons sentiments durant l'année qui va s'ouvrir, que toutes les homélies qui jamais furent écrites par tous les ministres passés, présents et futurs.

II.

LE NOUVEL AN.

Après la Noël, l'époque la plus agréable est certainement l'arrivée du nouvel an. Il est certaine gent larmoyante qui commence l'année nouvelle, veillant et jeûnant, comme si elle était payée pour jouer le rôle de pleureuse principale aux obsèques de l'ancienne. Quant à moi, je crois beaucoup plus flatteur et pour l'an qui a disparu, et pour celui qui commence à luire sur nous, d'accueillir le départ de l'un, et l'arrivée de l'autre, avec gaieté, avec allégresse. Il y a nécessairement dans l'année passée des circonstances auxquelles nous pouvons nous reporter avec un sourire de joyeux souvenir, si ce n'est avec un sentiment de sincère reconnaissance ; et toute règle de justice, d'équité, nous commande de considérer l'année nouvelle comme bonne, jusqu'à ce que l'expérience nous la montre indigne de notre confiance.

Ceci est ma manière d'envisager la chose. Et par conséquent, malgré mon respect pour l'an dont les derniers instants s'envolent un à un avec chaque mot que j'écris, me voici, assis au coin du feu, pendant cette dernière nuit de 1836, et écrivant cet article, le visage aussi joyeux que si rien d'extraordinaire n'était arrivé, ou n'allait venir troubler ma tranquillité d'esprit.

Fiacres et équipages, se succédant rapidement, montent et descendent la rue, transportant sans doute des carrossées élégamment

[1] Bierre anglaise très-forte.

Digitized by Google

parées aux cohues dansantes. De doubles coups de marteau, bruyants et souvent répétés à la maison d'en face aux volets verts, annoncent à tout le voisinage qu'il se donne un grand *raout* dans le quartier. A travers ma fenêtre et le brouillard, jusqu'au moment où il devint si épais que je sonnai pour les bougies et ouvris les rideaux, je vois les garçons pâtissiers, leurs grandes boîtes vertes sur la tête, les fournisseurs de cartes à jouer, et les chaises de canne et les lampes françaises dirigées en toute hâte vers les nombreuses maisons où a lieu un festival annuel en l'honneur de l'occasion.

Rien ne nous empêche de nous figurer une de ces parties, aussi bien que si nous étions en tenue de rigueur, et que nous venions d'être annoncés à la porte du salon.

Choisissons, par exemple, la maison aux volets verts. Nous savons que c'est une soirée dansante, car, pendant notre déjeuner, nous vîmes enlever le tapis du salon, et si plus grande évidence est requise, —nous confesserons la vérité, — nous apercevons à l'instant, près d'une fenêtre de chambre à coucher, une des jeunes personnes en coiffant une autre dans un style d'une magnificence telle que rien, si ce n'est un bal, ne pourrait la justifier.

Le propriétaire de l'habitation aux volets verts est fonctionnaire public, cela nous est révélé par la coupe de l'habit, le nœud de cravate, et l'air de contentement de soi-même répandu sur toute la physionomie. Les volets verts eux-mêmes sentent leur *Somerset-house* [1].

Ecoutez ! — Un cabriolet de place ! — Ceci est un employé subalterne dans les mêmes bureaux, une sorte de jeune homme propret, — sujet au rhume et aux cors au pied ; — il arrive avec des bottes recouvertes de guêtres en drap noir, et apporte ses souliers dans les poches de son habit ; en ce moment il se chausse dans le vestibule.

Le valet de l'antichambre l'annonce à un autre individu en habit bleu, qui est tout simplement un garçon de bureau déguisé.

Le domestique placé au premier palier le précède, à la porte du salon. « M. Tupple ! » annonce le garcon de bureau d'une voix de stentor. « Comment va-t-il, Tupple ? » dit l'amphytrion, quittant le feu où il se chauffait tout en causant politique. « Ma chère, c'est

[1] Palais construit dans le Strand en 1775, sur les dessins de Sir W. Chambers pour y concentrer les bureaux de l'administration inférieure de l'État.

Digitized by Google

M. Tupple (gracieux salut de la maîtresse de la maison) ; Tupple, ma fille aînée ; — Julia, ma bonne, M. Tupple ; — Tupple, mes autres filles ; — mon fils, monsieur. » Tupple se frotte les mains, sourit comme s'il s'agissait de l'affaire du monde la plus récréative, et se maintient en mouvement perpétuel, s'inclinant, tournant sur lui-même jusqu'à ce que toute la famille ait été présentée ; il se laisse alors glisser nonchalamment dans une chaise au coin du sofa, et entame avec les jeunes personnes une conversation variée sur le temps, les théâtres, l'année qui s'en va, le meurtre récent, le dernier ballon, les manches des dames, et grand nombre d'autres lieux communs.

Suite de doubles coups ! — que de monde ! quel bourdonnement incessant de paroles ! Quelle consommation générale de café ! — C'est à nos yeux le moment où Tupple brille de tout son éclat. Il vient de remettre à un servant la tasse de cette grosse vieille dame, et le voici déjà louvoyant dans la foule de jeunes gens agglomérée à la porte, pour intercepter au passage un autre servant et assurer ainsi le plateau de *muffins* [1] à la fille de la vieille dame; et, en revenant, lorsqu'il passe devant le sofa, il accorde aux jeunes personnes un regard d'intimité et de protection, aussi familier que s'il les connaissait depuis leur enfance.

Un charmant homme que M. Tupple ! parfait pour les dames, et puis, un si agréable compagnon ! Rire ! — personne qui comprenne les plaisanteries de papa comme M. Tupple ; il rit à se tenir les côtes à chaque facétie nouvelle. — Plus délicieux danseur encore, il cause pendant tout le quadrille, et quoique au premier abord il paraisse plutôt gai et frivole, il est d'un romantique, d'un sentiment surtout ! en un mot un cavalier accompli ! — Il n'est pas à vrai dire aussi bien vu par les jeunes gens qui en rient et affectent de le mépriser, mais chacun sait que c'est là pure envie, et ils perdront leurs peines à déprécier ses mérites de quelque façon que ce soit, car maman dit que dorénavant on l'invitera à tous les grands dîners, quand ce ne serait que pour entretenir les convives entre les services, et distraire leur attention en cas de retard inattendu dans la cuisine.

A souper M. Tupple se montre sous un meilleur jour encore, et,

[1] Gâteaux très-lourds qui se servent constamment avec le thé.

Digitized by Google

quand papa prie chacun de remplir ses verres pour boire au bonheur de l'année nouvelle, M. Tupple est d'un comique ! — il insiste pour faire remplir les verres des jeunes personnes malgré leurs protestations réitérées de ne pouvoir sous aucun prétexte les vider, et finit par demander la permission de dire quelques mots sur le sentiment que vient d'exprimer papa; il commence à propos de l'ancienne et de la nouvelle année le discours le plus brillant, le plus poétique qui se puisse imaginer. — Quant le toast est porté, et que les dames se sont retirées, M. Tupple prie ces messieurs de lui faire, à lui aussi, l'honneur de remplir leurs verres; il a un nouveau toast à proposer ; — tous s'écrient : « Écoutez ! écoutez ! » — et les carafons passent à la ronde, et M. Tupple, informé par le maître de la maison que chacun est prêt et l'attend, se lève, demande la permission de rappeler aux convives et l'éblouissant essaim de beautés élégantes qui se pressaient cette nuit dans le salon de danse, et combien leurs sens ont été enivrés, leurs cœurs captivés par le séduisant assemblage de charmes et de grâces féminines que présentait si récemment encore la salle où ils se trouvent (Cris bruyants : « Écoutez ! ») Quelque disposé que lui (Tupple) se sente à déplorer l'absence des dames, il trouve une sorte de consolation en réfléchissant que leur absence même l'autorise à proposer un toast que leur présence eût rendu impossible. Ce toast, — qu'on lui permette de le dire, — c'est « *Aux dames !* » — (Grands applaudissements.) — « Aux dames ! parmi lesquelles les filles fascinatrices de leur excellent hôte sont également distinguées par leur beauté, leurs talents et leurs grâces. » Il propose donc de vider un bol : « Aux dames ! que l'année nouvelle leur soit heureuse ! » (Approbation prolongée que domine cependant le bruit des dames dansant entr'elles, au premier étage, un pas espagnol.)

Les applaudissements se calment à peine qu'on remarque l'agitation et l'impatience d'un jeune *gentleman*, en gilet rose, assis à l'extrémité de la table, — signes évidents d'un désir secret mais violent, de donner dans une harangue un libre cours à ses sensations; ce que voyant, le prudent Tupple se hâte de prendre les devants en accaparant lui-même la parole. — Il se lève donc d'un air d'importance solennelle, et croit pouvoir être admis à proposer un nouveau toast. —(Approbation tumultueuse,— M. Tupple continue) — il ne doute pas que tous ne soient fortement impressionnés par l'hospitalité, —

Digitized by Google

il dira même la magnificence avec laquelle ils ont été reçus cette nuit par leurs dignes hôte et hôtesse. (Applaudissements frénétiques). Quoique ce soit la première fois qu'il ait le plaisir, le bonheur de s'asseoir à cette table, il a longtemps et intimement connu son ami Dobble ; — il est son collègue, — il désirerait que chacun ici présent connût Dobble aussi bien que lui. (Toux opiniâtre de l'amphitryon). « Il (Tupple) peut mettre la main sur son cœur (le cœur de Tupple) — et proclamer cette sincère conviction que jamais il n'a existé meilleur homme, meilleur époux, — meilleur père, meilleur frère, meilleur fils, meilleur ami dans toutes les relations de la vie, que son cher Dobble ! (Cris formidables : « Écoutez ! ») Ils l'ont vu cette nuit au sein paisible de sa famille, — ils le verront demain dans les devoirs épineux de sa charge, — calme dans l'examen des papiers du matin, — à l'abri de tout reproche dans la signature de son nom, — digne dans ses réponses aux requêtes de pétitionnaires étrangers, — plein de déférence à l'égard de ses supérieurs, — majestueux avec les garçons de bureaux. » (Bravo ! bravo !) — Quand il rend cet hommage mérité aux excellentes qualités de son bien-aimé Dobble, que dira-t-il en abordant un sujet tel que Mistriss Dobble ? — Est-il nécessaire pour lui de s'étendre sur les vertus de cette aimable femme ? — Non ; — il épargnera les sentiments de son ami Dobble ; il épargnera ceux de M. Dobble fils, — son ami — si toutefois celui-ci lui permet de prendre ce titre. (Ici M. Dobble fils très-occupé jusque-là à donner à sa bouche les dimensions nécessaires au passage d'une trop grosse orange, suspend l'opération et cherche à se donner un air de mélancolie approprié à la circonstance.) — Il se bornera à dire, — et tous ses auditeurs diront avec lui, que son ami Dobble est aussi supérieur à tous les hommes de sa connaissance que Mistriss Dobble l'est à toute femme qu'il ait jamais vue (ses filles exceptées) — il concluera en buvant « *à leurs dignes hôte et hôtesse.* Puissent-ils jouir encore de nombreuses années ! » — Le toast est reçu avec acclamations ; Dobble remercie, et tout le monde rejoint les dames au salon. Des jeunes gens trop timides pour danser avant le souper, retrouvent à la fois leur langue et des danseuses ; — les musiciens donnent des signes non équivoques de la manière dont ils ont fêté le nouvel an en l'absence de la compagnie, et le bal se prolonge jusque bien avant dans la première matinée de l'année nouvelle.

Digitized by Google

J'ai à peine écrit les derniers mots de la phrase précédente, que le premier coup de minuit sonne aux églises voisines. Il y a dans ces sons quelque chose d'imposant ; — ils ne devraient guères faire plus d'impression qu'en tout autre temps, — car les heures s'envolent aussi vite en toute saison et leur fuite se remarque à peine. — Mais nous mesurons la vie de l'homme par années, et il est solennel le signal qui nous avertit que nous avons dépassé une des barrières qui nous séparent de la tombe. Nous chercherions en vain à échapper à cette réflexion, elle se présente malgré nous à notre esprit : — lorsque cette chose annoncera l'arrivée d'une année nouvelle, notre heure sera peut-être venue, et nous serons également insensibles à l'avertissement si souvent négligé et aux sentiments les plus vifs qui nous animent aujourd'hui.

Traduction de Mme DE THILMADE.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

X.

LES LARMES DE L'HOMME.

(ANASTASIUS GRÜN)

M'as-tu vu pleurer, jeune fille ?—
O femmes, je connais vos pleurs :
C'est la rosée où le ciel brille,
Qui tremble au calice des fleurs ;

Parfums de l'aube au gai sourire
Ou larmes de la sombre nuit,
Qu'importe ? la fleur les aspire
Et son doux front s'épanouit.

Mais de ses pleurs l'homme est avare.
Tel du sein de l'arbre géant
S'écoule à peine, libre et rare,
Le baume pur de l'Orient.

Jusqu'au cœur du géant rebelle
On plonge le fer acéré,
Et le fluide alors ruisselle
A longs flots, limpide et doré ;

Et sur les rameaux pleins de vie
Maint printemps encor fleurira ;
La source un jour sera tarie,
Mais la blessure restera.

Pense aux monts voisins de l'aurore,
Pense à leurs grands arbres blessés,
O jeune fille ! et pense encore
A ces pleurs qu'un homme a versés !

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

DES VISIONS

DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE

AU MOYEN AGE.

Il y a un chapitre curieux de l'histoire du moyen-âge qui a fréquemment été l'objet de quelques investigations partielles, mais jamais d'un travail d'ensemble, quoique le sujet soit intimement lié à l'histoire des mœurs, de la philosophie, des lettres et des arts, dans tous les pays du monde ou quelque lumière a pénétré. C'est l'histoire des visions de l'Enfer et du Purgatoire. Comme ce n'est point ici le lieu d'examiner cette matière sous le rapport philosophique, et de montrer combien les mœurs ont eu d'influence sur les idées qu'on s'est faites de l'enfer, et, réciproquement, combien celles-ci ont exercé d'empire sur les mœurs, nous nous contenterons de fournir quelques renseignements relatifs à la partie littéraire de cette vaste question, en ce qui concerne la Belgique, l'Angleterre et la France. On peut dire que l'époque des visions de l'enfer a fini avec le quinzième siècle, comme on le verra ci-après; mais l'influence des notions populaires auxquelles elles donnèrent naissance, et sur lesquelles elles étaient fondées, continuèrent longtemps a percer dans une certaine branche de littérature, et l'on peut dire que même aujourd'hui cette influence n'a pas tout-à-fait cessé dans certains pays. L'invention de l'imprimerie fut une des principales causes de ceci, en lançant dans le public de nombreux exemplaires des vieilles légendes d'Owain, de Tondal, de St Brandan, etc. En flamand comme en français, en anglais comme en allemand, plusieurs ouvrages parurent à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, qui empêchèrent ces singulières et effrayantes peintures de l'enfer, de tomber dans l'oubli. Au nombre de celles qui eurent le plus de réputation, on remarque la vision de Tondal, dont l'édition flamande de 1472 donnerait à Anvers la palme de la primauté typographique en Belgique, si cette date n'était accusée

Digitized by Google

de fausseté ; l'histoire du Purgatoire de St Patrice, et la traduction anglaise du Pèlerinage de l'âme de Guillaume De Guilleville, imprimé par Caxton, en 1483. En France, vers la fin de ce siècle parut un long poëme par un écrivain du nom de Damerval, et intitulé : « La « graunt diablerie, qui traicte comment Sathan fait demonstrance « à son maistre Lucifer de tous les maulx que les povres mondains « font selon leurs estatz, vocations, mestiers, et marchandises, et « comment il les tire à dampnation par infinies cautelles. » On rencontre dans ce curieux ouvrage nombre de conversations grotesques entre Satan et Lucifer. C'est une satire générale des vices de l'époque, présentant un vivant tableau des mœurs et usages du temps

Un autre ouvrage très populaire, publié en France vers la fin du XVe siècle, et presqu'aussitôt traduit en Anglais, est le *Kalendrier des Bergers* qui fut plusieurs fois réimprimé dans les deux langues au commencement du siècle suivant.

C'est une espèce d'almanach perpétuel, comprenant, outre le calendrier, une foule d'articles divers en vers et en prose.

Entr'autres on y lit une description du châtiment des sept péchés mortels après la mort, dont l'esprit de Lazare est témoin durant le temps qui s'écoule entre son trépas et sa résurrection. C'est la première fois que nous avons rencontré ce récit de la vision de Lazare : c'est pourquoi nous supposons que c'est une invention de l'époque. L'ouvrage renferme une série de gravures sur bois représentant les punitions des pécheurs des différentes classes, et qui, dans les éditions anglaises surtout, sont pleines de hardiesse et de vivacité.

Le poète Ecossais Dunbar, qui florissait au commencement du XVIe siècle, nous a laissé une description poétique de la Danse des sept péchés mortels au milieu des flammes de l'Enfer.

Ce fut vers la fin du XVe que le Purgatoire de St Patrice tomba en disgrace. Il est déjà question de cette légende au XIe siècle, quoiqu'elle n'ait été mise par écrit et développée que bien plus tard par un cordelier. Voici l'origine de cette disgrace, d'après les *Acta Sanctorum* du mois de mars, t. 2 p. 590. Un moine d'Eymstadt, en Hollande, avait entrepris le pèlerinage de Lough Derg ou Lac rouge pour voir ce Purgatoire.

Lorsqu'il fut arrivé près du lac, il demanda à être admis dans la

Digitized by Google

caverne, au prieur du couvent qui lui dit de s'adresser à l'évêque du diocèse, sans la permission duquel nul visiteur ne pouvait entrer. Le moine se rendit à la demeure de l'évêque; mais, comme il était pauvre et sans argent, les domestiques refusèrent de l'introduire en présence du maître.

Cependant, à force d'instances ayant obtenu une audience, il tomba à genoux devant le prélat, et demanda la permission d'entrer dans le Purgatoire de St Patrice. L'évêque répondit qu'il fallait d'abord lui payer une certaine rétribution qui lui était due par chaque pèlerin en arrivant sur les lieux. Le moine fit observer qu'il était bien pauvre, et enfin, après maintes sollicitations pressantes, l'évêque se laissa arracher la permission nécessaire. Notre pèlerin joyeux retourna chez le prieur, accomplit les cérémonies préparatoires d'usage, et fut enfermé dans la caverne. Il y demeura toute la nuit, tremblant de frayeur, dans l'attente continuelle d'une visite des démons; mais lorsque le prieur vint le remettre en liberté le lendemain matin, le moine désappointé de n'avoir pas eu la moindre petite vision, sortit très-mécontent du résultat de son pèlerinage, se rendit à Rome et adressa une plainte au pape Alexandre VI. Celui-ci convaincu qu'il y avait quelqu'imposture dans l'histoire du purgatoire de St Patrice, envoya l'ordre de détruire la caverne, ce qui fut exécuté, en grande solennité, le jour même de St Patrice, en l'an 1497. Cependant ce lieu reprit bientôt son ancienne réputation, qui durant près de deux siècles encore continua à se répandre en France, en Italie et en Espagne. Dans ce dernier pays, vers le milieu du XVIIe siècle, le poète Caldéron fit du Purgatoire de St Patrice le sujet d'un de ses drames religieux. Une ballade espagnole imprimée à Madrid, en 1764, reproduit presque littéralement la pièce de Caldéron. En France parut à la même époque un petit volume populaire, imprimé à Rouen,et intitulé : « Histoire « de la vie et du Purgatoire de St Patrice, archevesque et Primat « d'Hibernie, avec plusieurs oraisons; mises en françois par le « R. P. Fres Bouillon, de l'ordre de St François, et bachelier « en Théologie. » Ce livre contient d'abord la vie de St Patrice, suivie d'un récit de l'état des âmes après la mort, et terminée par la *Relation véritable de l'histoire de Louis Enius.* Ce n'est autre chose que l'action dramatique imaginée par Caldéron, délayée en soixante dix pages, en y ajoutant une multitude d'incidents.

Digitized by Google

Néanmoins, l'auteur prétend que cette relation est une histoire véritable arrivée quelque temps auparavant.

Si les superstitions populaires continuèrent à être alimentées par les récits de visions et de descriptions de l'enfer, ce n'est pas que plusieurs écrivains n'aient tenté de les détruire, par l'arme du ridicule surtout. Rabelais et ses imitateurs revinrent souvent sur ce sujet. On se rappelle que l'auteur des vies de Gargantua et de Pantagruel, au 30e chapitre du second livre, rapporte comment Epistemon, qui avait eu la tête tranchée, fut merveilleusement guéri par Panurge, et des nouvelles qu'il raconta des diables et des damnés.

En dépit de l'influence de cette classe d'écrivains, les vieilles superstitions populaires conservèrent leur empire sur l'esprit des classes ignorantes, et jusqu'à une époque très-rapprochée de nous, elles continuèrent à se répandre en France, en Italie, en Espagne et en Belgique. Quoique la réforme eût banni le Purgatoire en Angleterre, les ballades continuèrent à donner la description des châtiments de l'autre monde, jusqu'à la fin du 17e siècle, et même peut-être encore plus tard. Une des plus remarquables de ces productions est celle intitulée : *The dead man's song*, ou Chanson de l'homme mort, imprimée à Londres, et que Ritson a reproduite dans ses chansons anciennes. Le héros de cette ballade, pareil à ceux des vieilles légendes sur le Purgatoire, tombe dans une espèce de léthargie, et semble mort durant le temps de la vision.

L'Angleterre est le pays le plus fertile en visions du Purgatoire et de l'Enfer, ce qui est assez remarquable dans le pays classique des idées positives. La plus ancienne est celle de Fursens, très-répandue parmi les Anglo-Saxons, et à laquelle Bède fait allusion, livre 3, chap. 19, de son histoire ecclésiastique. C'est au 10e siècle qu'elle fut traduite en anglo-saxon, sous forme d'homélie, par l'archevêque Alfric, l'auteur le plus célèbre de son temps. On peut lire une autre version de la vie de Fursens dans la collection des Bollandistes, du mois de janvier, t. 2, p. 44.

La seconde vision, également citée par Bède, est celle de Drihthelm.

Ce sont les seules dont fassent mention des écrivains antérieurs à la Conquête.

Dans Guillaume de Malmesburg, dont l'histoire se termine en 1143, on rencontre une description du Purgatoire, faite par Charles

Digitized by Google

le Gros, qui monta sur le trône de France, en 884. Ce récit est sous la forme d'une déclaration signée par l'empereur lui-même, dans le but de faire passer sa couronne, après sa mort, à son neveu Louis, d'après l'ordre exprès de ses frères dans le Purgatoire.

Charles fut déposé ; Louis se refugia en Angleterre, et fut très-bien accueilli à la cour d'Athelstan. Cependant, les événements lui furent favorables peu de temps après ; il regagna la couronne, et la vision de son oncle fut probablement l'ouvrage de quelque moine de son parti, qui crut, par ce moyen, donner plus de poids à ses prétentions.

C'est vers le milieu du 12e siècle que les visions de l'Enfer et du Purgatoire commencent à se multiplier, surtout en Angleterre. Les ouvrages de Guillaume de Newburg, de Gervais de Tilbury, de Giraldus, et de Mathieu Pâris en offrent un bon nombre [1]. Cependant, on s'aperçoit que déjà ces visions ont perdu leur ancienne simplicité de détails ; une imagination déréglée y domine, et plusieurs des incidents sont imités des Grecs et des Romains.

Dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, livre 26, chap. 88, se lit la fameuse vision de Tondal, dont la Société des Bibliophiles de Mons a publié dernièrement une traduction française, accompagnée d'une introduction et de notes. Cette légende dut être des plus populaires, car elle fut reproduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pendant longtemps nos ancêtres se contentèrent d'imiter ou de copier les visions du 12e siècle, et l'on doit descendre jusqu'à la fin du 14e, pour trouver quelques nouvelles descriptions de l'Enfer et du Purgatoire.

Les malins et spirituels auteurs des fabliaux et des romans du moyen-âge, qui attaquaient sans cesse les vices et les superstitions de leur époque, ne laissèrent pas échapper, comme on le pense bien, les détails sur le Purgatoire et l'Enfer. On en peut voir plusieurs dans la collection de Barbazan, éditée par Méon, et dans les Veillées allemandes, par Grimm.

Une fois que ces visions de l'autre monde furent devenues communes, on les fit servir à différents usages. Au commencement

[1] Mathieu Pâris termine son histoire en 1273. Guillaume de Newburg composa une histoire de son temps, 1136 à 1198, précédée d'un abrégé historique depuis la Conquête. Gervais ou Gervase et Giraldus sont des écrivains biens connus du XIIe siècle.

Digitized by Google

elles furent inventées par les moines pour inspirer la terreur. Plus tard ces récits avaient pour objet d'empêcher le progrès de certains vices, ou d'obtenir certains résultats politiques. Enfin parut l'immortel Dante qui, sous tous les rapports, laissa bien loin derrière lui ses devanciers, tout en profitant de leurs conceptions, ainsi que l'ont montré Ozanam dans *le Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, Labitte dans *la Divine Comédie avant Dante*, et Francesco Cancellieri dans ses observations *sopra l'originalità della Divina Commedia di Dante.*

Il existe un petit livre fort curieux et assez rare, qui résume la plupart des grandes visions, et qui a ceci de remarquable que l'auteur, Denys le Chartreux, cherche à la fin à rendre compte, d'une manière philosophique, de ce qu'il a raconté. Ce livre est intitulé : *Quatuor Hominis Novissima, Mors, Judicium, Infernus, Cœlestis gloria aureo descripta libello, operâ D. Dionysii Carthusiani.*

Comme bien peu de lecteurs ont eu l'occasion de voir cet ouvrage, et que, lors même que quelques-uns le connaîtraient, il est très-probable qu'ils ne l'ont pas lu, nous donnerons l'analyse de la troisième partie, qui traite des peines de l'Enfer.

Après avoir décrit les genres de tourments et l'emplacement de l'Enfer, notre auteur démontre que ce que disent les impies, dans le livre de la sagesse, n'est pas vrai : *Non est qui agnitus sit reversus ab Inferis*, car il y a un nombre considérable d'individus qui sont ressuscités d'entre les morts par la permission divine, et qui ont attesté vu et senti les peines du Purgatoire et de l'Enfer.

L'un de ceux-ci est un religieux ou moine anglais, dont l'âme quitta le corps un samedi de Pâques, depuis le matin jusqu'au soir, et qui alors étant revenu à la vie, raconta les choses merveilleuses et terribles dont il avait été témoin.

Non-seulement un religieux très-connu (notabilis religiosus) écrivit l'histoire de cette vision, mais encore le révérend père Pierre de Cluny fait parler ainsi le ressuscité :

« Nous marchions, mon guide (St Nicolas) et moi, dans un chemin uni jusqu'à ce que nous parvînmes à une région horrible à voir, dans laquelle une multitude innombrable était exposée à d'affreux supplices qui devaient cependant finir, car ces individus n'étaient point damnés. Tous gémissaient, se lamentaient et grinçaient des dents.

« De là nous sommes descendus dans le second lieu de torture, et

Digitized by Google

nous avons vu une vallée très-profonde ou roulait un fleuve fangeux qui exhalait une vapeur d'une infection impossible à décrire, et des flammes qui semblaient monter jusqu'au ciel.

« De l'autre côté, il régnait un froid si intense que je ne pense pas avoir jamais rien senti d'aussi douloureux. Une foule d'âmes étaient plongées tantôt dans le fleuve infect d'où elles s'échappaient pour être lancées dans les flammes, tantôt livrées à toute la rigueur du froid. Quoiqu'ici les tourments fussent plus terribles que dans le lieu précédent, ce n'était cependant encore que le Purgatoire.

« Nous arrivâmes ensuite au troisième séjour qui est un vaste champ couvert d'un cahos horrible (quem operiebat cahos horrendum), auquel se mêlait une insupportable puanteur de souffre. Une vapeur et une flamme aussi noires que la poix étaient répandues confusément partout. L'étendue entière de la plaine fourmillait d'une multitude de serpents, aussi dense que les joncs qui couvrent la cour des maisons. Ces serpents étaient affreux, monstrueux, difformes au-delà de toute expression, à la gueule épouvantable et aux narines exhalant le feu. Ils déchiraient des troupes de ces malheureux avec une férocité insatiable. Puis les démons se jetaient sur eux, les tourmentaient à leur tour, leur coupaient les membres en morceaux avec des couteaux de fer rougi, leur déchiraient les chairs jusqu'aux os, ou bien, les jetant au feu, les faisaient fondre comme du métal. Je vis au même lieu quelques malheureux tourner et retourner incessamment dans leur bouche des prunes ardentes. Ils étaient ainsi affreusement torturés parce qu'ils avaient pris, pour s'exciter à la volupté, des herbes, des drogues ou des fruits. »

Après beaucoup de détails, dont quelques-uns se prêtent à peine à la traduction, Denys le Chartreux consacre l'article XIV aux tourments et à l'histoire du Purgatoire de St Patrice, le suivant à la vision de Tondal ; dans le 15e il rapporte tout au long la vision d'une jeune fille de S^t^.-Trond, dont l'histoire a été écrite sous le titre de : *Vita Christinæ mirabilis.*

La révélation de Ste Brigitte et sa description de l'Enfer, qui viennent ensuite, contiennent des faits qui surpassent tous les autres dans le genre horrible. Nous en extrairons textuellement plusieurs passages.

C'est la sainte elle-même qui parle : « L'âme d'un pécheur décédé me parut avoir autour de la tête un cercle en forme de couronne,

Digitized by Google

qui se comprimait avec une telle violence que le front et l'occiput se rejoignaient. Les yeux étaient sortis de leurs orbites et pendaient sur les joues par leurs racines. Les cheveux brulaient, la cervelle dissoute découlait par les narines et par les oreilles ; la langue sortait de la bouche ; les dents étaient comprimées ; les os des bras se tordaient comme des cordes ; les mains déchirées étaient attachés au col ; tout le corps était tellement serré par des liens de fer, que les côtes se rompaient en éclats. Bientôt le cœur rompu jaillit au dehors avec les entrailles. Les cuisses ne tenaient plus au tronc, et les os étaient étendus par une force irrésistible, de la même façon qu'un fil que l'on devide.

« Les oreilles d'un autre ressemblaient au soufflet d'une forge, et agitaient tout son cerveau par une commotion continuelle. Ses yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête qu'ils paraissaient fixés à l'occiput. Le malheureux tenait la bouche ouverte, et sa langue arrachée passait par les ouvertures du nez et pendait jusque sur le menton. Des pointes de fer traversaient ses dents, et la torture avait rendu ses bras si longs qu'ils retombaient jusqu'à ses pieds. »

Qui croirait que c'est une femme qui à osé tracer ces épouvantables descriptions d'une imagination en délire !

Après le *Liber de quatuor novissimis*, l'auteur qui veut examiner son sujet sous toutes ses faces, ajoute un dialogue dans lequel il cherche à donner les preuves philosophiques de ce qu'il n'a fait que raconter dans la première partie de son œuvre. Il suppose un jeune moine qui lui expose ses doutes sur la vérité de toutes ses visions.

Comment se peut-il qu'une âme, détachée du corps, voie des démons d'une forme corporelle, marche réellement sur ses pieds, les déchire et les ensanglante. L'Enfer et le Purgatoire ne peuvent réellement et en substance renfermer des animaux. Des âmes séparées du corps ne peuvent être écorchées, décapitées, coupées en morceaux ou liquéfiées. D'autre part, selon la vérité de la foi, les bienheureux sont tous réunis dans un seul paradis céleste et non dans des prairies verdoyantes; il n'y a point dans le ciel de palais entourés de murailles d'or ou d'argent, de tentes, ni de pavillons. Donc aucune de ces choses n'a été montrée aux âmes en vérité et en réalité, mais seulement d'après une représentation imaginaire. Les mêmes motifs de doute se représentent dans toutes les visions, car toutes offrent plus ou moins les mêmes idées.

Digitized by Google

A cela Denys répond : « Selon St Augustin, il y a trois genres de visions ; la première est extérieure, et apporte à l'œil une image sensible et matérielle. La seconde est une vision imaginaire, c'est-à-dire celle qui, par la force de l'imagination, fait voir dans le sens intérieur, des images formées à la ressemblance des objets extérieurs. Ces sortes de visions apparaissent quelquefois en songe ; quelquefois elles ont lieu lorsqu'une personne est éveillée ; mais alors toute action est ôtée à ses sens extérieurs. La troisième espèce est intellectuelle et anagogique. Elle arrive lorsque quelque chose est montrée à l'homme par suite d'une illumination mentale. » L'auteur, après de longs développements sur ces explications, et après avoir passé en revue la plupart des visions, conclut qu'il est probable que les supplices décrits ne furent que des représentations immatérielles, formées par l'imagination, dans un état extatique.

D'ailleurs, dit-il, il ne faut pas trop chercher de preuves sur cette matière, non plus qu'en bien d'autres que nous croyons : *Quemadmodum nec in aliis multis quæ credimus.*

On voit que notre Chartreux avait tempéré son esprit d'investigation par de la sagesse pratique, et que sous plusieurs rapports c'était un homme fort remarquable.

Son livre est un des plus curieux et des plus variés, sur la matière dont nous venons de nous occuper ; nous en donnerons une courte analyse.

O. Delepierre.

(La suite à la prochaine livraison)

Digitized by Google

POÉSIE.

Despair and die !
SHAKSPEARE, *Richard III.*

Splendeurs des soirs d'été, pourquoi m'offrir encore
De vos chastes beautés les charmes décevants ?
O nuit, ignores-tu quel feu sombre dévore
Les beaux jours de ma vie à peine en son printemps ?

Je crois au Dieu puissant, mais doute de son œuvre.
L'espoir meurt dans mon âme et je marche au hasard ;
Des arts aimés des cieux les plus parfaits chefs-d'œuvre,
Sans ranimer mon cœur, s'offrent à mon regard.

Le monde à mes deux bras rive ses lourdes chaînes ;
Dans une grande ville il faut vivre et mourir.
Mon front ne cherche plus l'ombrage des vieux chênes ;
La voix de la forêt ne me fait plus frémir.

L'amour !.. J'y crois encor, sans avoir l'espérance
D'en connaître jamais la sainte volupté
En écoutant, la nuit, dans un pieux silence,
Les battements d'un cœur pour moi seul agité.

La gloire !.. C'est la mer qui bondit sur la plage :
Bruit importun et vain, s'il ne nous brise pas ;
Un souvenir, un mot, trop banal apanage
Des illustres voleurs, et des grands potentats !

Je sens s'éteindre en moi tout ce qui nous enivre :
L'espérance, l'amour et les vastes pensers.
Je puis bien végéter, mais je ne sais plus vivre ;
Je suis l'algue qui meurt sans quitter ses rochers.

HENRI DELMOTTE.

Digitized by Google

DE L'IDÉE PHILOSOPHIQUE ET SOCIALE

DANS LA LITTÉRATURE.

(SUITE *)

III.

La deuxième phase est la plus poétique; tandis que Byron et Goethe élèvent la poésie à l'apogée du scepticisme, Klopstock marche sur les traces de Milton; Schiller donne à l'Allemagne un Shakspeare. Klopstock est un poëte profondément spiritualiste; une corde manque à sa lyre, celle de la liberté. Schiller les a toutes ; il ne tient à l'école sceptique que par son drame des Brigands, première œuvre d'une jeunesse enthousiaste qui n'a pas la sauvegarde de la réflexion et se laisse facilement emporter à des influences ïambiques. Partout ailleurs il est poëte chrétien et libéral. Philosophe, il retrace les remords du coupable dans la scène du songe de François Moor, qui surpasse en terreur tout ce qu'on a tiré de ce ressort poétique; il montre Marie Stuart communiant avant de mourir et trouvant dans la religion la force du martyre; poëte de sentiment, il conçoit ces belles scènes d'amitié, la plus belle partie du drame de Don Carlos; il peint l'amour aux prises avec l'intrigue dans cette tragédie bourgeoise qui a tant fait pleurer; poëte libéral, il met le marquis de Posa auprès de Philippe II d'Espagne, la sombre ténacité de Verrina à côté de l'ambition splendide de Fiesque; il crée Guillaume Tell, ce chef-d'œuvre si simple, si grandiose, si calme, si touchant, si philosophique, si vrai ! — Schiller n'a point l'admirable variété que Shakspeare a déployée dans ses caractères, et dans ses portraits de femmes surtout, mais il peint avec talent les sentiments enthousiastes et les passions romanesques.

* Voir pages 356 et 442.

Digitized by Google

Nous voici à la véritable poésie sceptique : Byron et Goethe. J'ai déjà dit qu'elle était complétement dans la domaine du progrès spiritualiste ; cependant elle ne s'y élève que d'une manière négative, elle n'a d'élans spiritualistes que pour les faire échouer dans d'affreux désenchantements et en conclure le scepticisme.

Byron est sceptique dans toutes ses œuvres importantes ; il faudrait les analyser l'une après l'autre pour bien juger leur auteur, depuis Childe-Harold où, au milieu des gloires et des misères du monde qu'il chante, il proclame le grand aphorisme du sceptique d'Athènes, jusqu'au mystère de Caïn où la soif de science et le désir de l'infini n'est exalté si fort que pour retomber plus cruellement à l'affreuse réalité du crime. Byron est toujours nouveau ; c'est le Protée de la poésie ; il change de ton et prend toutes les allures dans sa strophe serrée, comme le vieux devin dans les liens où on l'a surpris, et il échappe sans cesse à l'analyse.

Byron est poëte par excellence, il décrit comme Homère et le Tasse : voyez la magnifique description d'un combat de taureaux ; il est grandiose comme Milton et le Dante : lisez Manfred et les chants que Ferney, Lausanne et l'Italie inspirent à Childe-Harold. — Il chante comme Pindare : voyez l'ode à Waterloo dans Childe-Harold ; il fait pleurer l'âme humaine comme Job : qui n'a relu vingt fois le prisonnier de Chillon, ce Job de la liberté ? Il est élégiaque comme Ossian ; qui ne s'est ému en lisant ses regrets à sa fille et le mélancolique *Ave Maria* au milieu de la fête amoureuse qu'Haidée donne à Don Juan, et qui va se terminer d'une façon si cruelle ; transition sublime !

Byron est inépuisable dans ses fantaisies toujours neuves ; avec une imagination si puissante et un cœur si riche, Byron est un grand génie, et son génie est tout sceptique ; c'est l'âme, c'est la lyre du scepticisme. Goethe n'est pas toujours dans cette voie ; il ne l'est que dans une première œuvre qui résulte peut-être de l'influence de la lecture de Jean-Jacques, ou n'est que l'expansion des chagrins d'un premier amour, et dans sa dernière, dans le double drame de Faust, que j'ai déja dit être le monument le plus complet de la poésie sceptique. Et quel autre que le poëte allemand pouvait mieux entreprendre le monument des idées de tout un siècle ? Jamais écrivain n'a été maître de son art plus que lui ; Shakspeare peint l'homme, Byron s'élance dans un lyrisme souvent sublime, Goethe, et nous

Digitized by Google

en parlons particulièrement par rapport à Faust, est le poëte du symbolisme; c'est une idée profonde, un mythe philosophique, un symbole humanitaire qu'il colore de toutes les richesses de la poésie; il y a autant de science et de métaphysique que d'imagination dans ses œuvres. Quant à la forme, c'est un artiste incomparable. Il a l'impassibilité de l'observation; il voit, se laisse impressionner, garde son impression, l'étudie, l'analyse dans ses effets et sa cause et en tire un trésor qu'il étale dans son œuvre avec complaisance; ce n'est pas l'alchimiste qui cherche, haletant, inquiet; c'est l'homme puissant qui connaît ses richesses et choisit, dans sa mine, l'or qui lui convient; puis, c'est l'habile statuaire qui donne au métal une forme parfaite et idéale. Un sentiment, avant d'être peint par lui, a dû passer de la mine féconde de son génie par le creuset de son jugement et le moule si parfait de son art; alors l'idée apparaît simple et vraie; elle n'étonne pas d'abord. Observons-la, le travail y paraît à peine; elle est si claire et si bien à sa place; c'est une goutte d'eau pure et limpide sur la feuille d'une rose. Étudions-la, elle vient des plus hautes régions de la pensée, du plus profond sanctuaire de l'âme; elle attendrit; elle est vraie et sublime; c'est une goutte d'eau, mais songez quelle foudre a déchiré la nue qui la portait, quelle immensité d'atmosphère elle a dû traverser avant d'être déposée diaphane et souriante au sein de la fleur. Avec sa puissance d'observation et son génie créateur, Goethe a étudié cet état de l'âme que, jeune encore, il avait esquissé dans Werther; il a soumis le démon du scepticisme et du désespoir à lui dévoiler les profondeurs de ses abîmes; il l'a suivi dans tous ses détours, dans toutes ses phases. Byron s'abandonne à la fougue de sa pensée et, se peignant dans ses héros, atteint le paroxisme de l'idée sceptique; Goethe la peint tout entière, et plus généralement et d'autant mieux qu'il n'y voit qu'un vaste thème poétique et qu'il en réalise la conception avec le calme prémédité de l'artiste et du philosophe; tandis que Byron en est l'amant et l'apôtre le plus fougueux, Goethe s'en fait le peintre et le maître, comme Dante et Michel-Ange.

C'est ainsi qu'il a élevé le monument complet de la poésie sceptique, et Faust est ce monument.

En effet, *ce docteur qui sue sous le fardeau du peu*, qui n'ayant trouvé dans la science que vide et doute, demande la plénitude aux passions du monde, et, assailli de désirs renaissants, trouve que le

Digitized by Google

bonheur est incompatible avec le désir ; cet exalté qui perd l'une après l'autre les illusions qu'il se crée ; ce magicien à qui tout est soumis et qui s'en vient à regretter de n'être *pas un homme, rien qu'un homme* ; ce philosophe enfin qui se voue au démon pour arriver au bonheur avec l'aide de ce serviteur qui en est l'ennemi le plus acharné : n'est-ce pas l'idéal sous tous ses aspects de cet état désespéré de l'âme creusée par l'imagination ? n'est-ce pas le tableau de l'humanité demandant la vérité universelle et le bonheur infini à ce monde et à la raison qui ne peuvent que le leurrer de vaines apparences.

Faisons l'analyse du poëme allemand et de l'allégorie que nous y voyons. Faust représente l'humanité ; le poëme comme la vie est la lutte du bien et du mal. — Le drame s'ouvre par un prologue où, comme dans Job, Dieu permet à Méphistophelès de tenter Faust, son serviteur. Faust a perdu les illusions de sa jeunesse, la foi, simple et primitive, ne lui suffit plus ; il aspire à l'infini, il l'a cherché dans la science *pour son malheur*. La nature aussi n'a eu pour lui que des mystères impénétrables ; désespéré, il médite le suicide, mais au moment où il porte à ses lèvres la coupe empoisonnée, un chant de cloches et de jeunes voix qui célèbrent la résurrection du Christ lui rappelle ces premiers bonheurs de l'enfance, quand il croyait et espérait. *Ce souvenir plein d'innocente ivresse, le force à reculer devant le dernier pas ; terre, tu m'as encore!* s'écrie-t-il ; l'homme tient encore à ses croyances par le cœur ; l'émotion est une source d'espérances intarissable. Bientôt on voit Faust se mêler à la foule aux premiers beaux jours du printemps ; Wagner l'accompagne, Wagner l'esprit borné qui se contente de la science humaine, la creuse avec orgueil *et se sent satisfait s'il trouve un vermisseau*. Ces deux esprits si opposés, Wagner et Faust, développent un savant contraste. Wagner est enthousiasmé des hommages rendus au docteur ; il y voit le comble du bonheur et les envie ; Faust y reste insensible ; cette ovasion lui pèse, il sent son néant : ce sont des ailes qu'il lui faut pour tendre incessamment vers le soleil. Wagner n'a plus de ces *humeurs fantasques* ; il préfère les paisibles jouissances de l'étude ; Faust répond :

« Tu ne connais qu'une seule tendance, et puisse l'autre te rester étrangère ! Malheureux, deux âmes habitent dans mon sein, toujours en lutte ; l'une vive et passionnée, participe du monde et s'y

Digitized by Google

tient attachée au moyen des organes matériels; l'autre, ennemie des ténèbres, aspire à s'envoler dans la demeure de nos aïeux! S'il y a dans l'air des esprits souverains, oh! qu'ils quittent leurs nuages d'or et qu'ils me conduisent vers une nouvelle vie! » — La soif du savoir va perdre l'humanité. Faust réclame l'appui de ces esprits, à la grande frayeur de Wagner qui supplie en vain son maître d'arrêter ses évocations sinistres; mais Faust a été entendu; sous la forme d'un barbet, Méphistophelès excite son attention et le suit jusqu'en son cabinet d'études; Faust veut en vain reprendre ses travaux; le barbet l'interrompt et Méphistophelès se dévoile; orphelin des premières illusions de l'innocence, Faust fait pacte avec l'esprit du mal pour chercher *la plénitude de la vie.*

Le premier bonheur qui se présente à l'homme, c'est l'amour; il amène la première lutte des deux puissances opposées et le premier triomphe du mal. Faust rajeuni cherche l'infini dans le cœur de Marguerite, la vierge chrétienne; Méphistophelès le fait s'y perdre.

— Que de beautés dans ces scènes d'amour, depuis la première entrevue de Faust et de Marguerite, que rehausse par un contraste heureux et nouveau le colloque de Méphistophelès avec dame Marthe; depuis la scène où Faust est introduit dans la chambre de la jeune fille, dans *ce chaste réduit où respire une pensée de frais contentement*, jusqu'à cet entretien sublime: Crois-tu en Dieu? jusqu'à la prière au rempart et l'évanouissement de Marguerite perdue et poursuivie par la voix du remords! — Marguerite est séduite, Faust tue son frère, double faute où le mal entraîne l'amour. Pour étouffer dans leur germe les remords de sa victime et laisser croître tous les fruits du crime, Méphistophelès égare Faust dans la nuit de Walpurgis, évocation fantastique, sabbat échevelé, l'image du monde; pendant ce temps Marguerite qui se croit abandonnée a marché à grands pas vers sa perte; Faust reconnaît le mal et est furieux d'avoir été trompé par son esclave. Un seul moyen lui reste pour sauver son amante de l'échafaud, c'est de l'entraîner avec lui, avec l'aide de son compagnon infernal. Il pénètre dans le cachot; Marguerite résiste, elle est dans le délire. Le temps presse, Méphistophelès les avertit.

MÉPHISTOPHELÈS.

Alerte! ou vous êtes perdus.

Digitized by Google

MARGUERITE, *l'apercevant.*

Qu'est-ce qui s'élève de terre ? lui ! lui ! chasse-le ! Que veut-il dans ce saint lieu ? il me veut !

FAUST.

Il faut que tu vives.

MARGUERITE.

Justice de Dieu, je m'abandonne à toi !

MÉPHISTOPHELÈS, *à Faust.*

Viens, viens, ou je te plante là avec elle.

MARGUERITE.

Je suis à toi, père, sauve-moi ! vous, anges, saintes armées, déployez-vos bataillons pour me protéger. — Henri, tu me fais horreur.

MÉPHISTOPHELÈS.

Elle est jugée.

Voix d'en haut.

Elle est sauvée.

L'amour souillé dans le monde retourne au ciel, et l'on entend au loin Marguerite appeler encore le malheureux que Méphistophelès entraîne à de nouveaux déboires.

Là finit la première partie du drame.

Dans la seconde, Faust renaît à la vie, à l'oubli, à l'espérance ; il reprend la recherche du bonheur ; après avoir perdu l'amour, il cherche la puissance. Faust est le premier sujet, Méphistophelès est le fou de l'empereur. Il le séduit par l'appât de l'or ; le dieu Plutus apparaît à la cour enthousiasmée avec un cortége des plus bizarres fantasmagories ; l'empereur est fasciné. — Bientôt la fantaisie blasée du maître exige un retour vers l'antiquité ; il veut voir Hélène et Pâris. Du sein de la puissance et du luxe naît le retour à la poésie antique. Faust obéit et évoque la beauté classique ; mais à la vue d'Hélène l'amour s'éveille en lui ; furieux de jalousie, il s'élance pour l'arracher aux bras de Pâris, et détruit le charme qu'il a créé lui-même. La vision s'efface, Faust tombe anéanti, épris de la beauté suprême, de l'idéal antique de l'art.

« Repose là, malheureux, dans les nœuds inextricables de l'amour. Celui qu'Hélène a paralysé ne revient pas de sitôt à la raison. » Le deuxième acte qui commence par ces paroles de Méphistophelès, est l'évocation de l'antiquité. Faust cherche Hélène dans un sabbat

Digitized by Google

classique ; à l'aide des élucubrations de l'esprit borné de Wagner, il cherche la beauté antique dans les plus profonds mystères de la science. Je ne tenterai pas d'approfondir cette grande allégorie où Goethe relève toute la mythologie païenne sous les évocations les plus romantiques, et les résume dans la cosmogonie de Thalès.

Le troisième acte est l'alliance de la beauté antique et du génie moderne ; l'hymen d'Hélène et de Faust d'où naît la poésie moderne. Cet acte est d'une poésie parfaite ; voyez-le s'ouvrir avec toute la majesté antique, déployant dans une magnifique aurore la grandeur d'Eschyle et la force de Sophocle ; voyez-le s'illuminer de la solemnité chevaleresque du moyen-âge ; voyez toute cette brillante époque s'avancer avec Faust vers Hélène ; leur hymen est célébré ; Euphorion en naît, et le poëte étale alors le jour sublime du drame et de l'ode moderne. Euphorion est le génie romantique, tout lui est soumis ; impatient, agile et fort, il chante, et l'action excite son enthousiasme : *Rêve qui peut rêver ! Guerre est le mot d'ordre, et victoire est la chanson!* Fils de la beauté et de la science, l'adolescent s'élance au secours du peuple : *il vient tout en armes, joint aux forts, aux libres, aux braves ;* mais, nouvel Icare, il trouve sa perte au plus haut des airs ; tous le pleurent, Hélène suit son fils dans la tombe, le chœur antique rentre dans la *nature éternellement vivante,* et l'acte termine son cours par l'élégie du Panthéisme, mélancolique et suave comme le coucher du soleil aux beaux jours de l'automne.

Le quatrième acte annonce le dernier but de Faust, le dernier rêve où il cherche le bonheur et où il ne trouve que le désenchantement du mal. Après s'être engloutie dans la puissance, après le retour vers la poésie antique, après avoir engendré et vu périr la poésie moderne, l'humanité s'éprend d'un rêve pratique ; après le siècle de Louis XIV, la Révolution française ; après lord Byron que Gœthe a voulu célébrer dans Euphorion, l'œuvre socialiste ; après la poésie, l'action, et dans l'action, la liberté. Faust a vu la mer : — « Elle s'enflait, se voûtant au-dessus d'elle-même, puis elle s'apaisait et secouait ses vagues pour envahir la plaine du rivage uni ; et cela m'irritait comme l'arrogance irrite l'homme libre qui respecte les droits de tous.... Elle s'approche en rampant, et de toutes parts, stérile elle-même, porte la stérilité ; là, flots sur flots règnent en souverains ; ils se retirent sans avoir rien fecondé. Ah ! voilà qui me travaille jusqu'au désespoir ! force sans but des éléments

Digitized by Google

indomptés ! Alors mon esprit tend ses ailes pour s'élever au-dessus de lui-même ; là je voudrais lutter, là je voudrais vaincre, et cela est possible ; tout orageuse qu'elle est, elle se plie devant chaque éminence ; elle a beau se mouvoir avec orgueil, la moindre hauteur lui montre un front superbe, la moindre profondeur l'attire irrésistiblement. De là, dans mon esprit, plan sur plan ; atteindre à cette jouissance de chasser du rivage l'arrogante mer, de resserrer les bornes de la plaine humide, et de la refouler au loin en elle-même ; pas à pas j'en suis venu à m'y résoudre ; voilà mon désir. » — Cette idée de refouler la mer paraît empruntée au poëme du Dernier Homme par M. De Grainville, mais comme Goethe a su donner à cette lueur une vie sublime en l'animant de sa puissante allégorie ! Ce n'est plus, comme dans le Dernier Homme, un terrain vierge que les nations cherchent dans le rivage de la mer, pour remplacer la terre devenue stérile de vieillesse, c'est l'image saisissante du despotisme que l'homme veut combattre et repousser sans cesse. Le moment est propice pour Faust, l'or a dépravé la puissance qui, en perdant son luxe et son apparat antique, a perdu tout prestige ; la révolte s'agite ; secourir l'empereur et obtenir de lui le vaste domaine des eaux, voilà ce que médite Faust et ce qu'il exécute avec l'aide de Méphistophelès. De cette action dérive la grande idée de liberté ; l'action n'est rien si elle n'a pour but prochain le bien des hommes ; cet océan immense qui dévaste ses rivages, quelle plus grandiose image du despotisme qui rend stériles les forces vives de l'humanité ! Arrivé pas à pas à le refouler sur lui-même, l'homme se sert de l'ambition d'un roi pour lui porter les premiers coups ; ici commence le cinquième acte. Au milieu de la lutte contre l'océan, les vertus du premier âge, le bonheur simple et les primitives amours viennent attendrir Faust sous les traits de Philémon et Baucis ; l'action lui a déjà fourni de grands triomphes, mais le tableau des jours d'innocence jette un triste contraste sur cette vie d'agitation et de fièvre ; le souci et le regret l'oppressent ; pour comble de maux il devient aveugle. Arrivé à rêver de nouveau le bonheur suprême, il a compté sans son hôte infernal ; Méphistophelès raille encore une fois sa victime ; cependant Faust aveugle veut que l'entreprise soit continuée ; son bonheur sera d'écouter le bruit du peuple entier qui y travaille ; un rêve sublime d'avenir lui apparaît : « J'ouvre des espaces à des myriades pour qu'on y vienne

Digitized by Google

habiter, non dans la sécurité, sans doute, mais dans *la libre activité de l'existence*, des campagnes vertes, fécondes; l'homme et les troupeaux à l'aise sur le nouveau sol s'installent le long de la colline où se rue une population hardie, industrieuse; à l'intérieur, ici, c'est un paradis; que le flot tempête à l'extérieur jusqu'au bord, s'il lui prend fantaisie d'abattre avec violence; de toutes parts la foule s'empresse pour fermer la brèche. Oui, je me sens voué tout entier à cette idée, dernière fin de toute sagesse. *Celui-là seul est digne de la* LIBERTÉ *comme de la vie, qui chaque jour sait se la conquérir.* » — Vous voyez l'allégorie se dévoiler de plus en plus. — « De la sorte au milieu des dangers qui l'environnent, ici l'enfant, l'homme, le vieillard passent vaillamment leurs années; que ne puis-je voir une activité semblable, vivre sur un sol *libre* au sein d'un peuple *libre!* alors je dirais au moment: Attarde-toi, tu es si beau! la trace de mes jours terrestres ne peut s'engloutir dans l'OEone. » —

Voilà le dernier espoir de l'humanité: la liberté dans le complet exercice des facultés humaines; mais le mal est dans le monde, et cet espoir n'est qu'un rêve. Le bruit où Faust croit entendre tout un peuple au travail est celui des bêches qui creusent sa fosse. Ce rêve de liberté n'est que le délire d'un vieillard aveugle, délire avant-coureur de la mort. — « Dans le pressentiment d'une telle félicité sublime je goûte maintenant l'heure ineffable » s'écrie Faust, et son heure a sonné. Il meurt avec le dernier et le plus terrible sarcasme du démon sceptique.

La coexistence du bien et du mal dans l'homme, question profonde qui a troublé tant de philosophes, le duel incessant de ces deux puissances, voilà le poëme de Faust; quelles plus sublimes tendances, quelle autre tendance peut nous suggérer l'ange du bien que celles qui inspirent la grande âme de Faust? Mais que fera Goethe ou plutôt le scepticisme; il les livrera à l'esprit du mal qui les corrompra et les changera en d'affreux poisons; la philosophie et la science mèneront au suicide et au trafic de l'âme avec l'enfer; l'amour, à l'infanticide et au meurtre; la puissance du génie, à la cupidité et aux orgies de la richesse; l'art, à la chute d'Icare; et enfin la liberté, ce noble apanage de l'activité humaine, à la mort la plus désespérante aux griffes de Méphistophelès.

La vie cesse, l'éternité commence, et avec elle la clémence divine; là est enfin le règne et le triomphe du bien; l'âme de Faust

Digitized by Google

est arrachée à son ennemi et transportée au ciel au milieu des chants de l'amour éternel. Cette fin pourrait paraître s'écarter de l'idée sceptique qui a mené Faust d'abîme en abîme; elle la confirme à mes yeux et jette un dernier et grand trait de lumière sur ces sombres tableaux de l'impuissance humaine. Rien n'est à espérer dans le monde pour Faust, pas même de mériter le ciel. Ce n'est pas la justice divine qui le récompense, la justice eût laissé cette âme aux serres de Méphistophelès; c'est la pitié et l'amour qui l'attirent au ciel. La vie n'est que le désenchantement de toutes les plus hautes conceptions, et au-delà de la vie terrestre aucun espoir, si ce n'est dans la clémence du créateur. Voilà bien le scepticisme universel.

Ai-je besoin d'indiquer dans Faust le progrès que j'ai signalé dans la deuxième période de l'ère moderne? Pour ne pas entrer dans des détails sur les scènes si belles de rêveries philosophiques, quel plus haut spiritualisme que cette création du Docteur Faust; et quel plus beau chant de liberté que ce dernier rêve où il trouve la félicité suprême? Mais je l'ai déjà dit, la poésie sceptique n'a de ces conceptions élevées que pour les faire échouer dans les plus terribles abîmes.

Une telle tendance ne peut être que transitoire. Les souffrances du doute impliquent le besoin d'une croyance. Si dès l'abord le scepticisme seul a répondu aux recherches du philosophe, comme aux désirs de l'amant de la liberté, il n'a pu servir qu'à ramener par son aridité le retour vers des tendances nouvelles et plus en rapport avec les besoins de l'âme. Bientôt dans les élégies du doute on souffre et on se plaint du vide de l'âme, premier symptôme de guérison; on voit percer dans ses plaintes le désir d'une croyance, la poésie appelle le jour au lieu de se complaire dans les ténèbres; après avoir passé par les phases du désespoir et de la mélancolie, elle s'écarte de ses voies sceptiques et commence une époque nouvelle.

Le nom de Chateaubriand rappelle une grande réaction et de nobles efforts; après que les idées d'indépendance dégénérées en licence eurent donné de nouveaux martyrs à la foi chrétienne et à la liberté, de jeunes athlètes apparurent les relevant de leurs ruines; la philosophie et la liberté eurent de dignes représentants. Chateaubriand fut l'apôtre de la poésie.

Tandis que l'école sceptique florissait, Atala parut, et après Atala,

Digitized by Google

le Génie du Christianisme ; le monde fut ravi ; il sembla qu'après ce nouveau baptême de sang la religion reparaissait plus belle et victorieuse ; c'était la troisième fois qu'elle sortait puissante et glorieuse des luttes les plus mortelles ; les persécutions de l'Empire romain chancelant l'avaient faite la reine du monde ; les grandes hérésies avaient consolidé sa base, en l'appuyant sur la science et la philosophie ; la Révolution française continuait sa conquête en la faisant régner sur la poésie, domaine presqu'exclusif encore des dieux de l'Olympe. Chateaubriand montrait dans des pages immortelles toute la beauté poétique de ce culte si longtemps méconnu ; il la montrait bien supérieure aux mythes antiques ; et pour en donner un exemple, aprés le Génie du Christianisme, il écrivit les Martyrs, belle et savante épopée ; la poésie s'honore de ses œuvres chrétiennes et les place bien haut. — Vers le même temps Novalis chantait la chrétienté, et de Grainville esquissait en prose un grand poëme qu'il nommait le Dernier Homme [1]. Forme poétique heureuse qui a servi, maintefois depuis, à exprimer les utopies de bonheur social des philosophes.

IV.

Cette avidité de croyance et de vérité infinie qui avait amené le scepticisme, le scepticisme la ramène à son tour ; les esprits les plus distingués s'efforcent de créer des systèmes et s'érigent en réformateurs ; on cherche un lien métaphysique à toutes les inspirations ; — sur les ruines entassées partout de systèmes et de cataclysmes, on pense à reconstruire ; mais que va-ton reconstruire ?

Depuis Chateaubriant de grand poëtes sont entrés dans la carrière en chantant des hymnes ; ils ont dévié bientôt et ont subi l'influence de l'école rationaliste et surtout de l'idée libérale. D'autres écrivains, continuant l'école sceptique, la transportent aux recherches spiritualistes et tournent leurs inspirations vers l'idéal nouveau du progrès éternel et du bonheur de l'avenir. L'œuvre de Rousseau, ce type des poëtes de la pensée, se reprend et se continue avec une nouvelle

[1] Voyez un article du journal *L'Avenir* sur Novalis, par M. De Montalembert, 9 septembre 1831, et le Dernier Homme, poëme par M. De Grainville, article par Ch. Nodier, dans la Revue de Paris.

Digitized by Google

ardeur ; les grandes questions sociales et métaphysiques s'agitent, rehaussées par une poésie souvent sublime ; les deux écoles tendent à se rapprocher et à se fondre dans le culte de l'intelligence et de la liberté. Tel est l'aspect général de la littérature française dont seule nous nous occuperons. Elle a quatre grands écrivains : V. Hugo, De La Mennais, De Lamartine et George Sand.

Victor Hugo n'a pas voulu ériger de système. Il est poëte plutôt que philosophe ; c'est le poëte lyrique par excellence. L'art moderne n'a pas porté le lyrisme à un plus haut dégré d'inspiration qu'il l'a fait, par exemple, dans ces pièces qu'il appelle historiques. En philosophie comme en socialisme, il est plutôt le poëte du moment. Vendéen et royaliste sous Charles X, patriote en 1830, il chante l'Empereur qu'il avait attaqué auparavant, et en 1841 en entrant à l'Académie, nous l'avons entendu consacrer, à sa manière de poëte, la royauté de la famille d'Orléans ; sa poésie avait d'abord été toute catholique ; peu après il inscrit le terrible mot Αναγκη en tête de son roman, Notre-Dame de Paris ; une ombre de doute apparaît dans les Chants du Crépuscule et grandit dans les Voix Intérieures, mais ce n'est plus ce doute systématique de Byron, c'est la plainte de l'âme dans les ténèbres, qui appelle l'aurore ; il s'y mèle de beaux chants d'attente et d'espérance ; le poëte répète, comme il le dit, tous les échos de cette époque, « qui prepare une crêche ou qui creuse un tombeau. »

« Il n'est ni de ceux qui nient ni de ceux qui affirment, mais de ceux qui espèrent. » Cet espoir s'illumine de plus en plus ; l'horizon s'élargit dans *les Rayons et les Ombres ; la Mission du poëte,* qui ouvre magnifiquement ce recueil, chante le progrès, l'utopie de la régénération.

L'idée auguste qui t'égaie
A cette heure encore bégaie,
Mais de la vie elle a le sceau ;
Ève contient la race humaine,
. . . . . .
Une utopie est un berceau.
De ce berceau, quand viendra l'heure,
Vous verrez sortir, éblouis,
Une société meilleure
Pour des cœurs mieux épanouis.
. . . . . .

Le poëte se ressent des idées socialistes que nous verrons bientôt dominer d'autres écrivains.

Digitized by Google

A côté du grand lyrique, d'autres grands poëtes tiennent la première place; Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, et enfin Béranger, le bon sens populaire à l'état de génie, en politique comme en philosophie : le *Dieu des bonnes gens* et la chanson satire. Souvent il s'élève à la hauteur de l'ode, véritable Horace moderne; son style est un modèle d'atticisme poétique.

Les autres écrivains contemporains sont plus philosophes. La Mennais se présente d'abord; c'est le plus grand écrivain qui ait rélevé la philosophie chrétienne des secousses de la Révolution française. Il apparut à l'Europe avec un livre grand de pensée et de style; l'Église crut retrouver Bossuet, la France, le style de Jean-Jacques; la première pensée de La Mennais fut le spiritualisme chrétien; il voulut l'alliance de la philisophie et de la foi, mais au profit de son culte à qui la raison ne devait être qu'un nouvel appui. Bientôt les événemens l'amènent à soutenir cette religion contre les attaques du pouvoir; il fonde le journal *l'Avenir*; il défend la liberté du culte dont il est ministre, il prend en mains la cause de l'opprimé. Entré dans cette voie, il arrive directement au libéralisme; esprit enthousiaste et absolu, de catholique légitimiste il devient républicain néo-chrétien; une fois cette cause est-elle apparue à son génie, qu'il en fait le but de tous ses efforts. Prêtre, il endure l'anathème, tribun, il brave les cours d'assisses et encourt l'emprisonnement pour elle. La religion l'avait fait grand écrivain, le libéralisme le fit grand poëte; *les Paroles d'un croyant*, qui lui valurent sa première condamnation, sont une belle épopée. Le grand progrès qu'il rève est la liberté par la foi chrétienne et par la culture de l'intelligence dans les masses.

Lamartine a aussi commencé par l'orthodoxie catholique; peu à peu il l'abandonne et il est frappé aussi des foudres du Vatican. Il est le Platon des rêveries philosophiques. Je trouve son idéal tout entier dans la 25ᵉ poésie de ses *Recueillements*, intitulée *Utopie*. Partant des besoins du siècle et de son avidité de croyance, il établit la loi du progrès.

« O siècles, vos besoins, ce sont vos prophéties. »

. . . . . .

« Le possible est un mot qui grandit à mesure. »

— Le résultat où tend le progrès est l'universalité de religion : —

Digitized by Google

« Elle (l'intelligence) a balayé tous les doutes,
L'homme adore et croit en esprit.
Minarets, pagodes, dômes
Sont écroulés sur leurs fantômes,
Et l'homme, de ses dieux vainqueur,
Sous tous ses temples en poussière
N'a ramassé que la prière
Pour la transvaser dans son cœur. »

— Et l'universalité de patrie par la liberté :

Cette loi qui dit à tous : frère !
A brisé les divisions
Qui séparaient le fils du père
En royaumes et nations ;
. . . . . .
. . . . . .
L'homme inventa la tyrannie,
Pour qu'un seul exprimât ses droits,
Mais au jour de Dieu qui se lève
Le sceptre tombe sur le glaive ;
Nul n'est esclave et tous sont rois.

Cette *utopie*, puisque le mot lui est infligé, est le plus beau rêve de la poésie spiritualiste. Entre ce rêve et le système de La Mennais il y a de grands rapports ; ces deux génies sont frères.

C'est sur cette utopie sans doute que Lamartine veut bâtir son vaste poëme humanitaire dont nous n'avons encore que deux chants ; ce poëme sera la bible de ce culte de l'avenir. Il s'ouvre d'une manière largement poétique, par une révélation surnaturelle où le poëte se montre l'héritier et le dépositaire du dernier des prophètes ou plutôt de l'universelle science et prophétie. Je ne chercherai pas à dévoiler dans ces deux chants le plan du poëme ; il n'entre pas dans mon sujet d'accorder les fragments du *livre primitif* avec les instructions de Jocelyn ; c'est à l'ensemble de l'œuvre à justifier ces détails ; qu'il nous suffise de trouver la clef de cette grande œuvre dans cette ode que le poëte nomme utopie.

George Sand est le seul de nos écrivains qui ait commencé par être complétement de l'école sceptique dans son roman de Lélia. Il est maintenant un de ceux qui croient le plus à l'avenir ; c'est là qu'ils viennent tous se rencontrer pour ainsi dire et se tendre la main. — « Les lumières de la civilisation qui ont développé tant de qualités précieuses, en ont vicié presque autant ; c'est un malheur des générations transitoires, entre celles qui ne savent rien et celles

Digitized by Google

qui sauront assez; elles savent trop. » — De cette idée dérive l'œuvre de George Sand, toute négative de forme au moins. Il nie le passé dont les croyances faussées ne sont que les germes bruts et bientôt inutiles des forces de l'avenir; il condamne l'état social actuel comme opposé à tout noble idéal, mais peu à peu il n'en conclut plus le scepticisme, et il en arrive au culte du progrès ; qu'il y a loin de la négation absolue des principes et des efforts du genre humain que nous avons trouvée dans Faust, à cette attaque romanesque des faits établis au profit de la raison réformatrice et d'une société idéale.

Le romancier nous donne le spectacle d'une âme pure et poétique selon la vérité du cœur, luttant contre ce qu'il appelle les vices de nos institutions, les préjugés despotiques de la société, et il nous la montre toujours vaincue et entraînée aux plus grands maux et à des crimes qu'il impute surtout à cette société.

Ce tableau, il l'applique à diverses situations, à diverses institutions sociales; dans *Lelia* le divin poëte Stenio n'est épris de l'amour le plus spiritualiste que pour tomber dans d'affreux désenchantements de la matière ; dans *Les cordes de la lyre,* la poésie, compagne prédestinée de la philosophie, nobles sœurs qui devraient se compléter par leur union, est brisée sous le scalpel de la philosophie humaine et remonte au Ciel. Souvent ce sont les abus du mariage qu'il attaque, ces préjugés de rang et de fortune, ces tyrannies de parents qui amènent et expliquent les tyrannies de l'époux, ces trafics de la liberté la plus sainte, celle de l'amour : *Jacques, Indiana, Valentine.* Ailleurs c'est la catholicité qu'il foudroie; *Spiridion* nous montre le simple croyant, l'homme de bonne volonté, qui veut mourir à la vie du monde et de la chair et en qui le cloître veut tuer la vie de l'âme. Enfin George Sand vient d'aborder une nouvelle voie dans les grandes questions politiques et communistes.

C'est ici le lieu de voir en peu de mots quel retentissement eurent dans la littérature contemporaine, en France, la poésie sceptique et le drame de Faust. Il est reconnu que c'est le Faust de Goethe qui a ouvert la voie au drame métaphysique, que toute œuvre de ce genre procède de lui surtout et en imite au moins le mode nouveau, et que c'est de la sombre poésie de Byron que dérivent les rêveries de la mélancolie et du désespoir; mais jusqu'à quel point l'idée

Digitized by Google

sceptique s'est-elle mêlée à ces influences de forme plutôt que de pensée ? Nous retrouvons ces couleurs sombres dans plusieurs œuvres de nos écrivains sans que la tendance sceptique les ait dominés ; nous retrouvons Werther et Childe-Harold dans le Réné de Chateaubriand ; n'est-ce pas Faust que Claude Frollo du roman de Victor Hugo, ce prêtre qui n'arrive qu'au crime, ce savant qui épuise toute science et n'aboutit qu'à la fatalité. — Remarquons que cette idée souvent émise d'un esprit qui a épuisé la science est invraisemblable et inadmissible ; la science est inépuisable ; une science spéciale avec l'étude de ses origines et de ses développements successifs, avec ses progrès qui en font entrevoir et désirer de nouveaux sans jamais atteindre à la perfection, une science suffirait seule à remplir une vie ; combien à plus forte raison l'ensemble des sciences ! Mais remarquons aussi combien cette supposition est applicable à l'humanité, combien elle est appropriée à l'esprit humain ; les fils d'Ève sont si portés à s'identifier à un héros qui trouve dans les profondeurs de la science le même vide que l'ignorance leur creuse ; la vanité humaine et le besoin d'infini que l'homme sent en lui doivent se plaire à voir leurs rêves sous des traits si grandioses. Goethe et ses imitateurs trouvaient là une source d'intérêt féconde et universelle. —

Reprenons. Cette influence se montre dans Oberman, Jacob Ortis et bien d'autres romans que je ne citerai pas ; nous l'avons vue dans ceux de George Sand.

L'école éminemment sceptique, à côté de la force de sentiment et d'art pour détruire, avoue hautement son impuissance systématique de reconstruire ; n'y cherchez pas l'intention de rien élever, le poëte anglais en proclame l'inutilité, et on dirait que Faust ne construit tant d'édifices magnifiques et variés que, comme les enfants, leurs châteaux de cartes, pour les renverser aussitôt d'un souffle sardonique. L'œuvre moderne à un caractère tout autre ; si l'on y renverse les temples du passé, c'est pour en venir à rêver un nouvel édifice, et tous les efforts tendent à reconstruire.

George Sand a commencé par Lelia, roman ou poëme entièrement sceptique, mais cette première œuvre nous semble un étendard arboré sur les ruines à son point de départ, avant de marcher à l'œuvre de reconstruction, et comme premier jalon de sa route vers une foi nouvelle ; dans les œuvres qui suivent, il croit de

Digitized by Google

plus en plus au succès possible et prochain, et il lui prête tout son talent.

Si Bénédict et Valentine en foulant aux pieds les préjugés du rang qui s'opposent à leur amour, n'y trouvent pas le bonheur, c'est qu'ils ont dévié de la seule route de vertu qui pût les y conduire. C'est pitié de voir ces cœurs auxquels on s'est si vivement intéressé tomber dans le mal, et si l'on en veut à l'auteur d'avoir terni une si belle image, on ne peut s'empêcher de trouver une grande idée morale dans les souffrances de leur amour coupable et dans le meurtre qui vient, comme le bras de Dieu, les priver du bonheur, au moment où il s'offre à eux complet et légitime.

Il est vrai que dans les Cordes de la Lyre, la poésie meurt sur la terre et retourne au Ciel, mais l'harmonie est entrée dans l'âme du vieux philosophe, et l'espérance est la dernière note de ce poëme qui tient tant de Faust ; elle chante l'alliance de la philosophie et de la poésie.

Spiridion montre plus ouvertement la volonté de reconstruire, et ici c'est d'une croyance qu'il s'agit. Le romancier annonce majestueusement l'esprit, le verbe qui vient créer un nouveau monde ; le manuscrit de Spiridion sera la bible nouvelle ; voici comme Spiridion en parle lui-même : — « Je laisse après moi une essence de moi, la meilleure partie de mon intelligence ; quelques pages, fruit de toute une vie de méditations et de travaux ; de toutes les œuvres qu'ont enfantées mes veilles, c'est la seule que je n'aie pas livrée aux flammes, parce que c'est la seule complète ; là je suis tout entier, LA EST LA VÉRITÉ, etc., etc. » — Cette bible de vérité répond-elle à l'idée que l'auteur nous en donne ? Ce n'est pas la tâche de la poésie et moins encore du roman, d'émettre un système complet de métaphysique. Le livre de Spiridion n'est qu'un chant d'avenir et de progrès ; après avoir condamné le passé, il annonce splendidement le triomphe de l'intelligence. Le dernier mot de cette nouvelle profession de foi du Vicaire savoyard est une promesse ; il s'écarte de l'école sceptique et commence une ère nouvelle.

George Sand a abordé aussi les questions politiques, et semble se faire le chantre d'une espèce de communisme. C'est toujours l'espoir au lieu du doute, le progrès après le scepticisme, et la réaction est complète.

Digitized by Google

V.

Que va-t-on reconstruire? Je me garderai bien d'ériger un système à mon tour et d'élever une petite torche bien prétentieuse en criant: Voilà le soleil! Longtemps encore peut-être, ballottée entre les efforts et les découragements, la poésie ira de l'espoir au doute et de la foi au désespoir; mais elle a conquis les hautes régions philosophiques et sociales, et sa conquête est inaliénable. Le poëte a repris son antique mission. Chez les Hébreux Moïse guide le peuple et fait des merveilles en chantant des hymnes sacrées; les psalmistes et les prophètes instruisent les rois et les nations et semblent la voix de Dieu; chez les païens les premiers poëtes adoucissent les mœurs, fondent les villes, instituent la société et montrent le chemin de la vie, comme dit Horace; la poésie n'a pas manqué aux premiers siècles de l'ère moderne; la chevalerie poétique adoucit les mœurs des nouveaux barbares; son culte de la femme et de l'honneur, n'est-ce pas la civilisation portée dans les guerres et dans les familles? C'est aux hymnes des poëtes de toutes les nations que s'ouvrent les croisades, que les milles petites sociétés locales, resserrées dans une sphère étroite et égoïste, s'unissent pour la première fois et forment les peuples; que ces peuples s'unissant à leur tour forment une Europe qui se lève et marche comme un seul peuple de frères. A toutes les époques de rénovation, la poésie apparaît fidèle à cette mission, elle est en avant des esprits et les guide en chantant l'avenir; plus tard, quand les sociétés sont assises, lorsque le principe qui les forma porte ses fruits et qu'ils sont murs, cette mission semble se perdre; la poésie n'a plus que celle de plaire, et d'offrir l'aliment le plus élevé aux besoins infinis du cœur de l'homme, devoir noble et souvent méconnu. On n'y voit plus qu'un art d'agrément, inutile; on doute d'elle, mais, que la société usée tombe et appelle une autre vie, que le moment de la renaissance arrive, vous la retrouverez fidèle à ses fins sublimes, ses chants excitent le phénix au réveil; elle marche encore à la tête de l'humanité.

Nous sommes dans une de ces époques; mais une philosophie plus élevée, des études sociales plus avancées ont agrandi la mission du poëte. Un avenir immense est ouvert à sa pensée; il devient philosophe, non pas comme Lucrèce pour une œuvre didactique,

Digitized by Google

mais comme Moïse et Orphée, comme Job et Dante ; le roman, l'ode, la chanson, le drame, le pamphlet descendent dans les masses et y portent le culte de l'intelligence ; l'écrivain va chercher, dans les rangs infimes, l'âme engourdie qui n'a pas conscience d'elle-même, il l'éveille et l'allume ; des parias il fait des hommes et les prépare, en leur donnant la vie de la pensée, à cette culture qui seule fait la civilisation et seule mène au progrès.

Dans ce travail, l'humanité a pour guides les deux astres sublimes de la société moderne ; dévoilés peu à peu, ils ont soulevé le monde en de violents orages, ils ont embrasé l'âme des penseurs ; enfin voilà qu'ils brillent pour toutes les classes au ciel élargi de la poésie, et la muse puissante suivra désormais ces deux grandes lumières : le spiritualisme et la liberté.

C. Potvin.

Digitized by Google

POUR UN ANNIVERSAIRE.

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

I.

T'en souviens-tu, dis-moi, du jour de fête,
Du jour d'hiver, qui nous parut si beau,
Où d'oranger l'hymen parant ta tête
Aux feux d'amour alluma son flambeau ?
Ils sont bien loin, ces transports de jeunesse ;
L'amour pourtant, rapprochant les tisons,
Revient parfois sourire à la vieillesse,
Il est des fleurs pour toutes les saisons.

II.

Combien de fois, dans ces vingt-cinq années
De pleurs, de jeux, de calme et de combats,
Nous disions-nous, aux fraîches matinées,
« Un jour suit l'autre, et n'y ressemble pas. »
Car pour guérir toute humaine misère,
Tyrans, cafards, envie ou trahisons,
De ton sourire, ô nature, ô ma mère,
Naissent des fleurs dans toutes les saisons.

III.

Un jour d'été, du haut des barricades,
T'en souviens-tu ? parut la Liberté,
Nous ramenant, au bruit des fusillades,
Sa noble sœur, la sainte Égalité.
Croissez, lauriers, palmes, rameaux du brave !
Un cri nourrit le feu des bataillons :
« Mourir martyr plutôt que vivre esclave ! »
Il est des fleurs pour toutes les saisons.

Digitized by Google

IV.

Mais tant de gloire, hélas! fut éphémère.
Le vil troupeau des gens du lendemain
A la curée accourt de dessous terre,
Et salit tout de son avide main.
Palmes, lauriers, tout se fane. En leur place
Le bouton d'or étale ses rayons;
L'Égalité fuit en voilant sa face;
Il est des fleurs pour toutes les saisons.

V.

Et maintenant, que les arts et l'étude
Viennent du moins charmer nos derniers jours;
Hôtes constants de notre solitude,
Sans les chasser, qu'ils disent aux amours:
« Enfants, l'hiver va, de ses doigts de glace,
Semer bientôt ses neiges sur leurs fronts,
A leur foyer, enfants, faites-nous place;
Il est des fleurs pour toutes les saisons. »

VI.

Et toi surtout, Amitié, de tes ailes
Viens ombrager mon tranquille séjour,
Effeuille ici ton bouquet d'immortelles,
Ta fleur survit aux roses de l'amour!
De temps en temps la mousse du champagne,
Quelque vieux livre et nos vieilles chansons,
De vrais amis, une douce compagne,
Voilà les fleurs de toutes les saisons!

A. Baron.

Digitized by Google

WEIMAR EN 1845.

(SUITE*)

J'avais une lettre pour un monsieur K...., ancien secrétaire et ami de Goethe; je le nommai donc à mon commissionnaire en lui ordonnant de me conduire.

Nous nous mîmes en route, et j'eus plus tard l'occasion de m'apercevoir que le trop scrupuleux Weimarien m'avait fait traverser sans nécessité de vilaines ruelles, afin d'avoir la satisfaction de s'écrier en chemin: « Voici la maison qu'habita le docteur Wieland; et voici celle où demeura M. de Schiller. »

L'aspect des habitations de ces hommes célèbres devait cependant agir sur moi en raison inverse de la déférence que cet homme du peuple affectait de montrer pour leurs anciens propriétaires; autant la maison de l'auteur d'Obéron paraît vaste et commode, autant celle de Schiller semble pauvre et modeste. Elle est néanmoins située dans l'une des plus belles rues de la résidence grand-ducale et rappelle involontairement l'ermitage de Jean-Jacques, par ses murailles blanches, ses contrevents verts et son toit de tuiles rouges. J'arrivai enfin chez le ci-devant secrétaire de Goethe, où je fus cérémonieusement introduit dans un salon d'attente, après avoir remis à son factotum féminin ma carte et la lettre dont j'étais porteur.

J'ai toujours eu l'habitude, puérile peut-être, de me faire une idée du caractère des personnes à qui je rends une première visite, d'après leurs serviteurs et d'après leurs meubles, ces muets témoins, dont elles sont incessamment entourées. — Je commençai donc une inspection d'autant plus minutieuse que je me trouvais dans un pays dont les mœurs sont différentes des nôtres; mais je l'interrompis bientôt et tombai dans une sérieuse comptemplation devant un cadre d'une singularité étrange; j'avais déjà vu ailleurs une cravate

* Voyez page 351.

Digitized by Google

de Gustave-Adolphe de Suède [1], sous une cloche de verre, et un autographe de Luther au milieu d'un ouvrage en tapisserie; cependant jamais je n'avais rencontré des reliques aussi complètes que celles que j'avais sous les yeux.

Le milieu du tableau était occupé par le portrait de Goethe dans un médaillon d'or, entouré d'une couronne de laurier, qui avait dû accompagner le diplôme décerné à l'illustre poëte par quelque société savante.

Deux nœuds de ruban, qui soutenaient cette couronne, retenaient en même temps des plumes d'oie, artistement disposées en faisceaux, et d'autant plus respectables qu'elles étaient toutes déchiquetées et noircies d'encre.

Dans le bas du cadre se trouvaient rangés, avec assez de symétrie, les objets suivants : un feuillet d'un album de jeune fille, illustré par Goethe en 1813; des empreintes en cire de son cachet armorié et de son cachet officiel, et deux mèches de cheveux blancs que Monsieur K.... avait coupées lui-même le lendemain de la mort de son maître.

Je trouvai plus naturelle et plus convenable la présence d'un magnifique buste de Goethe d'après David, que je découvris alors sur une console d'ébène, mes yeux s'étant peu-à-peu habitués au demi-jour qui régnait dans l'appartement; mais j'avais d'autant plus de peine à m'expliquer cette singulière exhibition d'objets précieux sans doute, mais dont la réunion n'avait à mes yeux ni piquant ni bon goût, que l'on m'avait dit à Francfort que, tout en professant une profonde vénération pour la mémoire de Goethe, son ancien secrétaire était un homme d'un trop grand sens pour appartenir à cette

« Cette cravate célèbre, dont l'authenticité est attestée par nombre d'historiens, se trouve encore de nos jours en la possession de la famille *Fensterlin* d'Augsbourg, ainsi qu'un document explicatif, que je me permets, vu son originalité, de citer en entier :

« Diesen Kragen hat Gustavus Adolphus, Kônig in Schweden, getragen und meiner « Eheliebstin, Jacobina Lauber, gebornen Augsburgerin, nebst villen Pretiosis verehrt, « um willen sie zie derselben Zeit, als gedachter Koenig in Augsburg gewesen, die « schoenste Jungfrau alldawar. Daher sie auch von hoechstgedachter Majestaet gewurdigt « worden, dass dieselbe mit ihr bei einem angestellten Ball oefters getanst : die Ursache « aber, warum der Koenig ihr diesen Kragen verehrt, war diese, weil sie sich, als der « Koenig sie gnaedig liebkoste, aus Schamhaftigkeit en etwas geweigert, mithin mit ihren « Fingern die an dem Kragen befindlichen Loecher gerissen hatte. »

C. R.

Digitized by Google

légion d'admirateurs maladroits nommés si plaisamment *Goethakoraxes* par Müllner [1].

Mes amis de Francfort doivent cependant avoir raison, me disais-je quelques instants après, lorsque je vis entrer un vieillard dont le visage respirait cette franchise bienveillante qui persuade et entraîne.

Quelques paroles et quelques compliments affectueux étaient à peine échangés, que persiennes et rideaux s'écartèrent pour donner passage à des flots de lumière, et de parfums.

Des devoirs de famille m'engageaient à abréger ma visite, mais elle se prolongea sans que j'y songeasse, grâce aux souvenirs pleins d'intérêt de M. K... qui fit revivre pour moi l'époque de la duchesse Amélie et du grand-duc Charles Auguste. —

J'ai bien regretté depuis de ne pas posséder la rare faculté de ces messagers de l'Iliade qui rendaient les choses dans les mêmes termes qu'ils les avaient entendues; je n'ai point leur précieuse mémoire et ne puis vous redire les anecdotes piquantes, et inédites pour la plupart, dont le modeste savant animait sa conversation. — La position qu'il avait occupée auprès de Goethe, l'avait non-seulement mis à même de pouvoir mieux que tout autre pénétrer le mystère de cette nature exceptionnelle, mais encore d'étudier les secrets du système littéraire, de l'Allemagne.

— Chez Goethe, me disait M. K..., la voix du génie était plus forte que celle du cœur; aussi écoutait-il rarement cette dernière, tant il était convaincu que sa mission ne lui permettait pas de disposer de son temps. Si le pauvre Schiller avait vécu plus longtemps, on ne peut douter que sa douce influence n'eût effacé à la longue les aspérités du caractère de Goethe, et cella avec d'autant plus de raison, qu'on retrouve à peine dans les ouvrages de ce dernier, qui se rapportent à l'époque de leur liaison, cette raideur dans les formes et cette inflexible austérité de jugement, qui reparurent plus tard. »

Je ne cite cette appréciation du caractère de Goethe que parce

[1] Adolphe Müllner, qui fut collaborateur du *Morgenblatt*, rédacteur de l'*Hécate* (1825) et plus tard du *Mitternachts zeitung*, avait une critique mordante et incisive, qui ne reculait pas devant les personnalités.

On ne parvint jamais à lui arracher son terrible fouet, malgré les nombreux procès qui lui furent intentés dans les dernières années de sa vie.

Digitized by Google

qu'elle diffère éminemment des opinions émises par la plupart des biographes de ce grand écrivain. — Avant que les portes d'une sépulture princière ne se fussent refermées sur le dernier des quatre héros de Weimar, Jéna en été et Weimar en hiver possédaient dans leurs murs bon nombre de curieux de toutes les nations, qui venaient voir « *the great german master* » comme l'appelait lord Byron. Maintenant les pèlerinages en l'honneur de Schiller et de Goethe ont cessé : le temple est resté ouvert, mais nul n'a encore osé prendre la place des prêtres disparus. Aussi l'Allemagne offre-t-elle le triste spectacle d'une grande nation qui, pour ne point mourir de famine littéraire, se contente de cette fade nourriture qu'on appelle : *Traductions*.

Pauvre Allemagne, dans la honte de ta stérilité tu accuses même la mémoire de ton ancienne idole ! Goethe, dis-tu, est cause de ton dénûment ; il aurait obéi aux exigences de l'étroite politique de tes souverains, en conseillant à la génération actuelle de se passer d'amour et de liberté, ces deux sources éternelles de l'inspiration poétique, et c'est ainsi que tes plus nobles aiglons s'en vont maintenant languir sur la terre de l'exil, pour s'être révoltés contre tout esclavage moral. . . . . .

. . . . . .

En promenant ainsi mes rêveries dans le parc dont les allées ombragées offraient le double attrait de la solitude et d'une délicieuse fraîcheur, je n'accordais qu'une assez faible attention aux merveilles de l'art, qui, dans leur orgueilleuse concurrence avec les beautés de la nature, sont tellement multipliées que le promeneur doit s'y heurter à chaque pas : ici un châlet ou un temple ruiné comme on en voit à Cassel et à Schweitzingen ; là une grotte tapissée de lierre et remplie du doux murmure d'un ruisseau qu'on voit se perdre dans l'Ilm.

J'errais depuis une heure à travers les bois, lorsque des cris d'enfants, dont je suivis la direction, me rendirent le témoin d'une scène pleine de charme. Devant moi s'élevait une chapelle du rit grec, gracieuse et svelte comme une vierge d'Orient au teint bruni ; assis sur un banc de pierre, un vieux pope [1], réchauffait au soleil

[1] Le clergé grec de Weimar se compose d'un prévôt ou proto-pope, confesseur de S. A. R. la grande duchesse, d'un proto-diacre, et d'un diacre ou maître des chœurs. *C. R.*

Digitized by Google

d'été ses membres engourdis, et souriait avec aménité aux joyeux et bruyants ébats des jeunes étourdis, dont l'arrivée avait interrompu sa lecture. Un d'eux, la joue empourprée par l'ardeur du jeu, s'était approché du vieillard et regardait avec des yeux que la curiosité agrandissait encore, le lourd volume ouvert sur les genoux du prêtre; les caractères surtout paraissaient l'intriguer vivement. Le pope passa ses doigts dans la chevelure bouclée de l'enfant, qui ne quittait pas le livre des yeux, et devinant son muet désir, il le prit sur ses genoux, lui fit voir les gravures et les expliqua avec une touchante bonhomie. La satisfaction du petit espiégle, la noble figure du ministre, sur laquelle on ne lisait ni sévérité ni sombres soucis, m'impressionnèrent vivement et je me dis en m'éloignant que j'eusse volontiers touché la main du digne vieillard.....

La famille grand-ducale était encore plongée dans le sommeil, lorsque je visitai le lendemain sa splendide demeure. Le château de Weimar n'a pas, comme son voisin de Gotha, la prétention d'inspirer aux populations qui l'entourent le respect et la crainte; il ne date que du siècle dernier.

L'ami de Goethe, le grand-duc Charles-Auguste, fut l'architecte de cette demeure princière, et l'on reconnaît de suite qu'il s'est inspiré des bons modèles, pendant son séjour en Italie; tout y est grandiose et élégant, et forme un ensemble harmonieux avec les environs. La cour d'honneur est fermée par un grillage, qui fait face au parc et touche à gauche à un antique donjon, dont la présence interrompt désagréablement la pureté des lignes; mais on lui pardonne sa longue existence, lorsqu'on connaît son histoire.

Il a survécu sept fois à la féodale demeure des ducs de Saxe, dévorée par l'incendie, et sept fois le château reconstruit est venu s'appuyer contre son front de pierre [1]. N'est-il pas naturel que la famille de Saxe ait voué un attachement presque religieux à ce sombre monument qui a vu passer tant de générations? —

J'avais entendu parler de la décoration somptueuse des grandes salles du palais de Weimar, mais je ne m'attendais pas à y rencontrer encore les quatre inséparables: Goethe, Wieland, Herder et Schiller. Chacune de ces gloires a son temple, dont les dimensions

1 Voyez pour plus de détails: Historisch-statistische Nachricht von der berühmten Residenzstadt Weimar, 1 vol. in-8°, Elberfeld, 1811.

Digitized by Google

semblent être strictement prises sur son degré de renommée. Il va sans dire, que la salle de Goethe est la plus vaste; Schiller, Weiland et Herder suivent sans se disputer la préséance.

Un bon goût exquis a présidé à l'ameublement de ce Walhalla littéraire ; il fait autant l'éloge du prince, qui sait honorer ainsi la mémoire des plus nobles de ses sujets, que celui des artistes, dont le travail remarquable m'a paru ne pouvoir donner prise à la critique la plus pointilleuse. Les bustes des quatre enfants de Weimar sont de David (d'Angers), de Rauch et de Danecker, et les plus belles fresques de Bernard Neher [1] ; ils dénotent une inspiration élevée et un ciseau d'une vigueur, d'une hardiesse peu communes.

Au moment de quitter le palais, je revins sur mes pas, et ce ne fut pas sans étonnement que je lus au-dessous du buste de Schiller ces hautaines paroles [2] :

« Mich baelt kein Band, mich fesselt keine schranke,
« Frei schwing'ich mich durch alle Raüme fort ;
« Mein uner messlich reich ist der gedanke,
« Und mein geflügelt werkzeug ist das wort.

Ce n'aurait certes pas été Goethe qui eût fait cette inscription !

Il savait mieux que tout autre que Schiller, qui fut à la fois l'André Chénier et le Millevoye de l'Allemagne, s'épuisa dans une lutte incessante, et, qu'au rebours de la citation allemande, son âme de poëte, loin de pouvoir s'élancer à loisir dans les régions de l'idéal, ne parvenait pas à secouer complétement les liens et les fardeaux qui pesaient sur elle. Puis, l'auteur de Faust se serait dit, non sans raison, qu'il avait donné Schiller à l'Allemagne. —

Lorsqu'en 1773 Goethe passa à Stuttgart en compagnie de Charles-Auguste de Saxe-Weimar, qu'il avait rencontré en Italie, le duc de Wurtemberg oublia presque le prince pour fêter le célèbre écrivain. Ce souverain, qui s'occupait plus de son collége de la

1 Un tableau de ce peintre a figuré en 1845, à l'exposition ouverte par la société de Philantropie au temple des Augustins à Bruxelles.

2 Ces vers sont tirés de la pièce intitulée : *L'homme des sciences*, que Schiller composa à l'occasion de l'entrée à Weimar de la grande-duchesse actuelle. (Voyez au 6e volume de l'édition in-12, des œuvres de Schiller publiées par Cotta, 1838.)

Nul lien ne me retient, nulle barrière ne m'arrête ;
Je m'élance librement à travers les espaces.
La pensée est mon empire immense,
La parole me transporte sur ses ailes.
Littéralement : est pour moi un instrument *ailé.*

Digitized by Google

Solitude que du gouvernement de ses états, fit voir à Goethe sa création. Or, parmi les élèves qui durent *parader* en cette circonstance, se trouvait le jeune Frédéric Schiller, pour lequel la présence du poëte que l'Allemagne entière saluait alors de ses acclamations enthousiastes, devint un événement qui décida de son avenir [1].

« Ce fut, disait Schiller devenu chirurgien, comme une révélation, « quand je vis passer au milieu de nous cet homme, qui portait si « noblement au front l'auréole brillante et dans les regards le feu « de Prométhée. »

Quinze ans plus tard Schiller à son tour impressionnait vivement Goethe qu'il n'avait pas revu depuis sa visite à la « *Solitude.* » Leur rencontre eut lieu dans une des premières maisons de Rudolstadt, et quelques mois après, grâce aux démarches de l'auteur de Werther, dont l'influence à la cour de Weimar grandissait tous les jours, Schiller fut appelé à la chaire d'histoire de l'université d'Iéna, bien qu'il eut alors pour seuls titres : *son histoire des révolutions et des conspirations remarquables du moyen-âge,* qui venait de paraître [2].

Telles furent les circonstances qui rapprochèrent les deux grands poëtes, et donnèrent naissance à cette bonne et solide amitié qui fit tant de jaloux dans le monde savant. Au sortir du temple des Muses, je passai, toujours accompagné du plus humble des concierges, dans les domaines poudreux de la science ! Les archives de la maison Ernestine de Saxe occupent l'étage inférieur. — Ce dépôt considérable, qui n'a encore été exploré qu'assez imparfaitement par M. Jean-Sébastien Mueller, auteur des annales saxonnes de 1400 à 1700, est sans contredit l'un des plus précieux qu'il y ait en Allemagne. Il échappa à l'incendie de 1774, qui détruisit la magnifique galerie de tableaux où l'on admirait les chefs-d'œuvre des Cranach et de leur école, et elle s'enrichit, dans les premières années de ce siècle, de la partie des archives de Wittemberg concernant les maisons de Saxe. On a suivi pour la classification et le discernement des actes, la méthode de *Gatterer ;* et sur la demande que j'en fis à l'un des employés, on eut la complaisance de me montrer le vétéran du dépôt, une charte d'Othon-le-Grand, qui

[1] Voyez : Schiller's Heimathjahre von Hermann Kurtz. Stuttgart bei Franckh. 1843, 3 vol. in-12.

[2] C'est sous ce titre que parut pour la première fois chez S. L. Crusius à Leipzig, (1788.) son histoire de la défection des Pays-Bas.

Digitized by Google

portait, si je ne me trompe, la date de 944. — En quittant les archives, je traversai l'esplanade qui sépare le palais grand-ducal de la bibliothèque [1], avec une précipitation qui prouvait suffisamment que la vue ou l'odeur des poudreux parchemins avait réveillé mes anciens goûts bibliographiques.

Ici encore le génie de Goethe a exercé sa magique influence. On avait transféré en 1766 la bibliothèque de Weimar dans le château du duc Jean Guillaume, et soit incurie de la part du gouvernement ou incapacité du bibliothécaire, l'organisation n'en était pas encore achevée, lorsque dix ans plus tard Goethe fut appelé à l'inspection des établissements scientifiques. Une ère nouvelle s'ouvrit pour les collections de l'université d'Iéna et pour la bibliothèque de Weimar, qui serait digne d'être l'ornement d'une capitale ou d'une ville universitaire. Elle compte aujourd'hui 143,000 volumes imprimés et de nombreux manuscrits, modernes pour la plupart, que l'on a catalogués avec un soin qui permet d'obtenir à l'instant les ouvrages qu'on désire. — Le local de ce bel établissement va encore être agrandi, et sera réuni à une ancienne construction dont les combles s'élèvent en dôme, et qui est occupée par la *Bibliothèque militaire*, donnée en 1825 à la ville de Weimar par Charles-Auguste. Ce nouveau département, regardé comme la spécialité la plus complète de ce genre qu'on possède en Allemagne, se compose de 10,000 volumes et de plus de 7,500 atlas, cartes et plans. Je m'y arrêtai plus longtemps que dans les salles du petit château, qui ne sauraient donner lieu à des observations importantes. Ici au contraire l'œil peut embrasser toute la collection du grand-duc Charles-Auguste, qui, distribuée en cinq galeries, s'élève jusqu'aux combles de l'édifice. C'est une création à la fois originale et gracieuse que celle de cette menuiserie délicatement travaillée qui se déroule le long des murs; et le regard se perd avec complaisance à travers les balustrades qui se croisent, et les frêles escaliers qui rattachent les galeries les unes aux autres, en se tordant dans l'espace.

Au rez-de-chaussée les livres sont plus rares et cèdent la place aux œuvres d'art. Ce sont d'abord les bustes de Napoléon et de

[1] Henr. Leon. Schurzfleischii notitia bibliothecae principalis vinariensis. Wittemb. 1712, in-4°.

J. B. C. d'Ansse de Villoison. Epistolae Winariensis, Zürich. 1789, in-4°.

Digitized by Google

Goethe vis-à-vis de ceux de Bernard-le-Grand de Saxe-Weimar et de Schiller, puis les portraits de *Musaus*, de *Seckendorff*, de *Knebel*, d'*Einsiedel*, de *Bottiger* [1] et d'une foule d'autres membres de cette brillante pléiade littéraire qui illustra Weimar dans les dernières années du XVIIIe siècle. . . . . .

. . . . . .

J'étais déjà depuis plusieurs heures en chaise de poste, que j'avais encore présents à l'esprit les traits de ces savants dont la duchesse Amélie aimait tant à s'entourer, et je me mis à fredonner, sur un air de fantaisie, ce dernier couplet de la chanson composée par Goethe sur les plaisirs que la résidence grand-ducale offrait de leur temps : »

« Und es schlingt ununterbrochen
« Immer sich der Freudenkreis
« Durch die zwei and fund funfzig Wocken,
« Wenn man's recht zie führen weiss
« Spiel und fanz, gesprach, theater ;
« Sie erfrischen unser blut ;
« Lasst den Wiener ihren Prater,
« Weimar, Iena, das ist gut. [2] »

CHARLES RAHL.

[1] La plupart de ces portraits sont de Gérard de Kugelgen, et l'on en possède une description publiée en 1806, à Weimar, par Madame Jeanne Schappenhauer, le fécond romancier.

[2] « Sans interruption le cercle des joies entoure les cinquante-deux semaines si l'on sait bien s'y prendre. Les jeux, la danse, la conversation, le théâtre nous rafraîchiront le sang. Laissez aux Viennois leur Prater, nous avons Weimar, Iéna. »

Digitized by Google

APRÈS UNE LECTURE D'HOMÈRE.

Je lis Homère : le calme, la paix profonde que respire cette poésie, me font réfléchir sur le contraste qui règne entre elle et notre poésie fiévreuse. L'homme de l'antiquité, le poëte grec surtout, agit ; il jouit et souffre de la réalité, mais il n'aspire pas au-delà ; il ne connaît pas le mécontentement de ce qui est, de ce qu'il est lui-même ; il vit tranquille sur sa destinée. Son âme n'est pas agitée de cette éternelle poursuite, de cette douloureuse recherche de l'inconnu, qui bouleversent l'esprit et le cœur de l'homme moderne. Sa vie est en harmonie avec la nature, sa pensée reste donc vraie, simple, calme : la douleur la plus forte est encore une douleur dont on peut espérer la fin, car on en connaît la cause ; tandis que les souffrances exprimées par notre poésie sont inguérissables parce qu'elles ont leur source en elles-mêmes.

Notre poésie ne peut donc jamais donner du calme à l'âme : ses joies mêmes laissent une impression de douleur, parce qu'elles nous emportent au-délà du naturel, parce qu'elles ne donnent pas la satisfaction nécessaire aux désirs qu'elles éveillent. Il y a du sublime, mais il n'y a pas de bonheur en elle : c'est le délire de l'humanité, ce n'est pas le chant de l'homme heureux !

D'où vient cette fatale différence entre la poésie antique et la poésie moderne ?

Dans le beau temps de la littérature grecque, l'humanité s'était constituée sous les rapports matériels et moraux. La société s'était formée, et ses plus grandes révolutions n'étaient plus que le progrès logique de la pensée souveraine. Nul doute sur les principes constitutifs. Le citoyen ne cherchait plus la base de la vie politique. Les luttes avaient pour but quelque chose de bien connu, de bien défini : le combat politique n'ôtait donc pas le calme à l'âme. Sous le rapport moral, l'homme se reposait sur une croyance séduisante : il possédait une religion que nul doute n'affaiblissait encore. On ne se

Digitized by Google

demandait pas : Puis-je croire ? On était convaincu qu'on possédait la vérité. Et quelle vérité ? — la plus facile à l'homme. En effet, le paganisme est-il autre chose que l'adoration de la nature elle-même ? Le culte des divinités n'est en réalité que le culte des besoins moraux et physiques de l'homme : le paganisme ne défendait à l'homme aucune jouissance ; il ne lui imposait aucun sacrifice de sa nature physique ; il réglait, guidait, ennoblissait toutes les passions, ces sources de la vie humaine, en jetant sur elles le voile d'une religion poétique. Chaque désir avait une divinité à laquelle il pouvait adresser sa prière ; chaque jouissance était un acte sanctifié par la religion. Quelle croyance facile ! quelle vie heureuse ! —

L'organisation sociale ouvrait la carrière à toutes les facultés humaines.

Le citoyen grec, — l'esclave n'existait pas comme homme ; c'était une chose, un moyen de félicité pour ses maîtres : tache affreuse dans ce tableau si riant ! — le citoyen grec vivait calme, parce qu'il croyait à une religion facile, et heureux, parce qu'il usait sans crainte, sans remords, de tous les plaisirs de la vie. En deçà de la tombe, sa nature physique n'était contrariée par aucun obstacle ; son esprit n'était inquiété par aucun doute, ni bouleversé par des frayeurs chimériques : nulle recherche d'une félicité inconnue, supérieure à celle qu'il possédait, ne lui donnait la tristesse d'une vague aspiration vers une existence meilleure.

Au-delà de la tombe sa croyance continuait pour lui le beau rêve de la vie réelle. Le méchant était puni ; — mais la vertu ne consistant pas encore dans le sacrifice de notre nature, il était si aisé de rester vertueux ! L'homme, aimé des Dieux, était destiné à des plaisirs éternels ; les Champs-lÉysées n'avaient rien d'inconnu, rien de nouveau, si ce n'est l'absence de toute interruption dans le bonheur. Rien, dans la vie ni dans l'avenir, ne jetait donc alors le trouble dans les âmes. L'homme était content : la poésie devait être semblable à l'homme, calme, douce, bienfaisante.

Je connais les objections qu'on fait et qu'on peut faire avec plus ou moins de raison à cette vie, à cette religion. Aussi ne donnerai-je pas cet exposé imparfait comme une apologie de cette civilisation ; je ne proposerai pas le panthéisme et l'existence politique de la Grèce comme le dernier mot de l'humanité. Je ne fais qu'expliquer ; j'ai cherché dans l'histoire la réponse à cette question : Pourquoi la

Digitized by Google

poésie grecque est-elle libre de l'agitation maladive, qui trouble la nôtre ? Je crois l'avoir trouvée dans l'état de la société.

Mais l'humanité marche, et cettereligion si riante, si indulgente, finit par être mise en doute et elle devait l'être, car elle avait, en étendant les conséquences de son principe, dépassé les bornes. Ce qui dans les beaux jours de la Grèce n'avait été qu'un matérialisme réglé, moralisé, devenait corruption. Jupiter, ce dieu si sévère malgré ses faiblesses, ne régnait plus. Priape, cette divinité de l'homme transformé en brute, l'avait remplacé. Vénus avait jeté au loin sa ceinture ; les Grâces avaient quitté son cortège, la horde des Bacchantes échevelées se ruait sur ses pas.

Le panthéisme n'avait plus rien de divin : il était devenu immoral. Ce n'était plus une religion. L'homme ne pouvait y trouver le repos de l'âme, et le calme quitta le poëte et le penseur.

Socrate et Platon ne sont point des Grecs de ces temps primitifs si heureux; leur pensée n'est plus calme et riante, ils pensent noblement, mais il souffrent ; la recherche de l'inconnu les agite, les trouble.

L'ère paisible de la littérature est passée : le doute existe, la lutte commence. Aristophanes défend l'Olympe contre le Ciel du Christianisme; car la doctrine de Socrate et de Platon, c'est le Christianisme grec; c'est l'anathème lancé contre le matérialisme par le spiritualisme révolté de la dépravation de l'homme. Mais ce n'était pas en Grèce que pouvait apparaître un Christ. Le dogme du spiritualisme absolu, cette négation complète de la matière, ne pouvait encore être compris; ni le pays, ni l'époque n'étaient convenables à sa naissance. La Grèce ivre encore du long banquet du panthéisme ne pouvait prêter le serment de l'abstinence; la chair parlait encore trop haut pour qu'on eût pu comprendre cette parole : « Bienheureux sont ceux qui souffrent. » Il fallait encore trois siècles, il fallait que le dégoût remplaçât l'ivresse, et la souffrance la joie de la vie. La coupe d'Hébé devait être vidée jusqu'à la lie pour pouvoir être remplacée par le calice. D'ailleurs une religion nouvelle ne peut naître au milieu d'un peuple penseur, raisonneur, avide de jouissances. Socrate but la ciguë et Platon ne devint que le chef d'une école philosophique, bientôt défigurée par ses disciples. Le glaive de Rome et la hache des barbares devaient encore, l'un briser la tribune de l'*Agora*, l'autre les divinités animées par le ciseau des Phidias.

Digitized by Google

L'humanité devait avoir perdu toutes les félicités que lui présentait le panthéisme : elle devait pleurer sa profonde misère, pour pouvoir comprendre la parole du Christ : « Bienheureux ceux qui « souffrent, car ils seront consolés. »

Les hommes devaient connaître le désir d'une autre patrie que cette terre foulée par les hordes barbares, pour trouver une consolation et une espérance dans ces mots : « Mon royaume n'est pas « de ce monde. » Mais lorsque le Christ fit entendre sa parole aux pauvres, aux hommes malheureux du peuple, elle devait être comprise, car ceux qui l'écoutaient souffraient et portaient en eux le désir d'une meilleure vie.

La soumission absolue du corps à l'esprit, la victoire de l'abstinence sur tous les désirs et tous les besoins de l'homme physique, le mépris de ce que la nature offre de jouissance, renoncer à la félicité de cette terre pour se préparer par des privations au bonheur inconnu d'une autre existence, — voilà des pensées qu'un Grec, même du temps de Platon, n'eût pas accueillies.

Mais les peuples de ces tristes siècles de la domination des barbares les comprirent, car ils étaient préparés par des souffrances terribles à cette doctrine.

La terre n'était plus riante comme aux beaux jours de la Grèce, et ceux qui d'un cœur ardent demandaient à leur religion une pensée élevée, une émotion sublime, se détournaient avec horreur et dégoût des saturnales de l'Olympe dégradé.

Le Christianisme était une nécessité du temps ; il ressortait de l'état de la civilisation. Le panthéisme, — cette divinisation du matérialisme, — avait parcouru toute sa carrière. Le monde était sans principe de morale, il était vide ; mais la grande loi de la pesanteur gouverne le monde moral comme le monde physique.

Si le soleil qui vivifie notre système venait à disparaître, il y aurait déjà à côté de lui un autre astre pour le remplacer, car le désordre ne peut exister dans la nature.

Le Christianisme était ce nouveau soleil, il fit naître un nouveau monde.

L'homme n'était plus ce corps dont la beauté et la vie étaient si bien comprises par les Grecs : l'homme, c'était pour le Christianisme l'âme, être abstrait, mystérieux, devenu tout-à-coup une réalité, une existence à part du corps.

Digitized by Google

Le chrétien ne vivait plus pour la terre, sur la terre ; son corps était la prison de l'âme, la vie elle-même était une punition : le but de l'homme n'était plus le bonheur ici-bas, mais la félicité au ciel. Vivre, c'était se préparer. Tout était transporté au-delà de la tombe. La matière était vaincue, l'esprit régnait, le monde était sauvé. Sans ce spiritualisme absolu du Christianisme l'humanité eût succombé sous les misères de ces siècles.

Aussi pour la seconde fois l'homme trouva-t-il, — et cette fois-ci malgré les peines matérielles, — le calme et la confiance dans sa destinée. Si le Grec traversait la vie avec joie parce qu'il y trouvait tout ce qu'il désirait comme homme, le chrétien la supportait avec une résignation, avec une tranquillité d'âme inconnue jusque-là : les souffrances de l'homme faisaient le bonheur du croyant. Son regard passait serein par-dessus les douleurs de ce monde pour en contempler un autre : c'était un pèlerin qui se console des fatigues de la route par la certitude de l'asile qui lui promet le repos.

Le Christianisme fit donc pour la société du moyen-âge ce que le panthéisme avait produit pour l'antiquité. L'humanité possédait une vérité, — elle croyait. Les facultés morales avaient reçu un développement immense par le spiritualisme : l'infini, l'éternité étaient descendus dans l'esprit de l'homme; mais il n'était pas effrayé de toutes les immenses conséquences de ce dogme, car la simplicité d'une foi naïve et pure le sauvait encore du doute.

C'était le beau temps de la poésie chrétienne, le temps des légendes, des chroniques. C'est là qu'il faut chercher le calme, la confiance du chétien en lui-même et en sa destinée.

Mais la domination absolue du Christianisme sur l'esprit n'était point destinée à durer longtemps : elle ne le pouvait, elle ne le devait pas. Cette abnégation complète de la nature matérielle, ce mépris de la terre, était la religion du malheur, du désespoir de l'humanité. Lorsque la terre redevenait un séjour agréable, l'homme s'y attachait; lorsque les plaisirs étaient de nouveau possibles, l'homme les recherchait, et le spiritualisme absolu qui maudit la jouissance, qui méprise la terre, cessait d'être la religion nécessaire et le dogme naturel d'un monde qui retournait aux joies du matérialisme. La croyance disparaissait : le doute entra dans le monde. L'homme recherche encore la vérité !

Mais l'humanité est vieille; l'enthousiasme est plus difficile. Tout

Digitized by Google

semble être connu, tout semble être usé. Le matérialisme et le spiritualisme absolus ont gouverné les sociétés, et on n'a pu y trouver un repos éternel. Où est la vérité ?

Voilà la grande question des temps modernes, — voilà la cause du trouble, du malaise qui nous agitent.

Plus le spiritualisme a développé les besoins de l'âme, plus celle-ci a senti de désirs, de vide, en perdant la foi naïve qui résolvait toutes les questions du chrétien.

Le monde est encore chrétien par les besoins immenses de la nature spirituelle, mais il est déjà païen par les passions du corps. L'homme ne croit plus, et il veut jouir : il ne peut plus retourner au panthéisme poétique, il ne peut plus supporter la sévère abstinence du christianisme.

Nous sommes tous atteints de cette grande maladie de notre siècle : les poëtes ne sont que les voix puissantes de cette douleur universelle.

Lamartine est l'expression la plus complète de cette immense souffrance d'un monde qui se sent incapable de conserver sa foi, qui cherche une autre croyance, et qui gémit de ne pas trouver l'inconnu.

Jocelyn, — ce prêtre qui renonce à l'amour, qui quitte la femme et la nature pour prêter, dans l'horreur d'un cachot, un serment trop lourd pour lui, Jocelyn qui souffre parce qu'il n'a plus la foi, — voilà l'humanité chrétienne du XIXe siècle.

Elle supporte encore en partie la domination du spiritualisme absolu, mais elle en souffre ; — elle cherche, — elle attend.

Le calme rentrera dans la poésie quand il sera rentré dans la pensée humaine par une nouvelle croyance.

Quand ? et laquelle ? questions dont le temps seul peut donner la solution.

Victor Marigny.

Digitized by Google

SALON DE GAND.

(1er ARTICLE.)

Matérialistes et penseurs. — M. Portaels. — L'École d'Anvers. — — Les peintres hollandais. — Marines et paysages. — Les élèves de M. Navez. — Le portrait de M. Van Meenen.

Les journaux se sont depuis quelques années attachés à prouver que l'art s'en va, que nous sommes en pleine décadence; c'est là une fort triste mission, et nous ne les en félicitons point. Les artistes s'étaient d'abord alarmés de ces clameurs, mais bientôt ils ont eu le bon esprit de ne plus s'en inquiéter; ils ont reconnu la profonde ignorance de ceux qui se croyaient le droit d'être leurs juges, ils se sont souvenus de l'âne caché sous la peau du lion, et l'anathème lancé par les *organes de l'opinion* plus ou moins *publique*, a cessé d'avoir le pouvoir de les troubler dans leurs travaux. Ce calme, cette impassibilité n'ont pas fait taire les malencontreux Aristarques, et cette fois encore nous les avons entendus s'écrier que l'exposition de Gand est faible, très-faible. Avec un superbe mépris, ces messieurs lui ont à peine consacré sept ou huit colonnes de feuilleton, en ayant grand soin de faire entendre que le Salon n'est point digne d'une plus longue attention.

Nous sommes vraiment au regret de n'être point de cet avis; nous avons sérieusement étudié les œuvres envoyées à Gand, et nos observations ont eu pour résultat de nous convaincre que le pays doit se réjouir des tendances nouvelles qui se manifestent chez nos peintres. La pensée n'est plus nulle, et de son côté le public devient chaque jour meilleur juge. Il y a quinze ans on s'inquiétait médiocrement du choix du sujet, de la pureté des lignes, de l'harmonie de la composition; un coloris vigoureux, éclatant, des chairs éblouissantes, des étoffes reproduites avec perfection vous assuraient le succès. C'était le beau temps de l'École d'Anvers. Aujourd'hui les idées sont plus élevées, les esprits ne se contentent plus de ces qualités matérielles qui ne sont souvent que du savoir-faire. On se

Digitized by Google

sent irrésistiblement entraîné vers les penseurs, vers les artistes-poëtes. De là, la faveur légitime avec laquelle on accueille les œuvres des Gallait, des Simonis; de là le succès plus récent de M. Portaels.

M. Portaels est une de ces natures privilégiées qui doivent tout à elles-mêmes; c'est un de ces hommes qui se font un nom, par leur seule volonté, sans le secours d'aucune coterie. Peu d'artistes ont eu autant de difficultés à vaincre; ancien élève de M. Navez, il lui a fallu des efforts extraordinaires pour oublier, comme il l'a fait, la couleur, le dessin, les idées de son premier maître. M. Portaels a vu l'Italie et l'Orient, et il s'est inspiré de cette poétique nature. *La Sulamite* et le *Souvenir du Caire* se distinguent par un beau dessin, par une couleur toujours sage, toujours harmonieuse. Cela est sévère, cela est grand. Nous aimons moins le *portrait de Méhémet-Ali*; il est incontestablement bien peint, mais le vice-roi passe pour un homme de génie, et franchement le pinceau de M. Portaels ne nous montre qu'un assez vilain personnage, dont la ressemblance avec les magots de Chine est peu agréable. Ce qui est surtout remarquable, c'est le *souvenir du Caire*, souvenir bien doux, assure-t-on, et qui prouverait que l'artiste a la mémoire du cœur. Cette femme assoupie est d'une suprême beauté; il est difficile d'imaginer un type plus noble; on contemple avec bonheur ces cils soyeux, ces sourcils merveilleusement arqués, ces superbes tresses d'ébène entremêlées de sequins; il y a un charme infini dans toute cette toile. Nous n'aurions pas de moindres éloges à accorder à *la Sulamite*, si ce tableau ne nous rappelait pas autant la manière d'Horace Vernet. S'il ne s'agissait pas de M. Portaels, c'est-à-dire d'un des peintres sur lesquels la Belgique fonde ses plus chères espérances, nous n'exprimerions aucun blâme contre l'artiste qui demanderait des inspirations à l'école française, école de penseurs par excellence; mais notre jeune compatriote est trop richement doté, il possède des qualités trop éminentes pour qu'il lui soit permis de n'être pas toujours original. Nous ne dissimulons pas nos sympathies pour M. Portaels, aussi espérons-nous qu'il comprendra que le seul intérêt de sa renommée nous dicte cette légère critique [1].

[1] M. Portaels doit nous quitter bientôt pour aller reprendre ses travaux à Rome. Un grand seigneur vénitien lui a commandé un tableau dont le sujet est tiré des annales de

Digitized by Google

Les chefs de l'École d'Anvers se sont abstenus, et ils ont eu tort. L'an dernier ils n'ont guère eu à se féliciter de leur succès; ils se devaient à eux-mêmes une revanche, et en se retirant sous la tente ils laissent aujourd'hui le champ libre à des suppositions qui ne leur sont pas toujours favorables. Ont-ils reculé devant la lutte? N'ont-ils pas osé affronter de nouveau le jugement du public? — Telles sont les questions qu'on s'adresse, et que pour l'honneur de l'École, les maîtres eussent dû prévenir en acceptant franchement le combat. Aujourd'hui ils s'exposent à s'entendre dire qu'ils ne se sentent plus assez forts pour descendre dans la lice.

La plupart des envois d'Anvers sont excessivement pauvres. MM. E. Dujardin et B. Weiser qui s'intitulent *professeurs à l'Académie*, ont exposé *Mina et Brenda* et une *Chaste Susanne*, sur lesquelles — dans leur intérêt — nous garderons le plus profond silence. Nous agirons de même à l'égard de M. P. Kremer. Que dire de M. Slingeneyer? — *La mort de Jacobsen* était inférieure à l'épisode du *Vengeur*, et aujourd'hui la *Bataille de Roosebeeke* est une déplorable erreur. La composition est nulle, le dessin n'est pas à louer. Il y a bien encore des qualités de coloriste, mais une palette brillante ne suffit pas pour exécuter un bon tableau. L'échec de M. Slingeneyer à qui nous sommes loin de refuser du talent, servira de leçon aux débutants qu'un premier succès éblouit; à l'avenir ils seront moins pressés d'abandonner l'école. Un début heureux les engagera à travailler davantage, à compléter leurs études, et ils ne se laisseront plus aussi aisément enivrer par des félicitations enthousiastes et rarement sincères.

Le *Nabuchodonosor* de M. Verhas n'aurait pas été exposé si le maître de cet élève avait le sentiment de ses devoirs; il faut avoir assez d'influence sur ses disciples pour ne pas leur permettre de se faire connaître par de pareilles œuvres.

M. JOHAN (sic) Janssens, qui n'en est pas à ses premiers pas, n'est pas plus digne d'attention. Quant à M. P. J. Verreydt, il nous eût fait grand plaisir en ne rendant pas ridicule le *Corsaire* de Byron. *Jacob et Rachel* par M. J. Bellemans sont d'un aspect au moins singulier. *Angélique et Médor* prouve que M. Van Derius comprend l'Arioste

la république déchue. Puisse M. Portaels ne pas s'éloigner de sa patrie pour se fixer à l'étranger!

Digitized by Google

de la même façon que M. Verreydt interprète lord Byron. Goethe n'est pas plus heureux, grâce au pinceau de M. H. Gregoir. *Faust* a également inspiré M. Jean Swerts; on pouvait espérer mieux de ce jeune peintre. *Vive St Basile* qui ne valait rien au Louvre, n'est pas meilleur à Gand; cela est indigne de M. Verheyden, et nous lui pardonnons d'autant moins une pareille œuvre, qu'il s'est souvent montré homme de goût. Quelques artistes français, et M. Lepoittevin en tête, — *Quantùm mutatus ab illo!* — se sont lancés récemment dans le style égrillard; ils peignent des panneaux à la douzaine, et MM. Regnier et Bettanier s'empressent de les lithographier pour la plus grande joie des piliers d'estaminet et des Lovelaces de Mabille et du Château-Rouge. *Le passe-partout et la bonne mesure*, pitoyables compositions de M. Verheyden ont obtenu l'insigne honneur d'occuper une place dans cette galerie appelée fort improprement *le Musée des rieurs*. Est-ce que ce succès de très-mauvais aloi engagerait par hasard l'auteur des *Jeunes filles au bois* à persévérer dans cette voie ? — Un monsieur Van Sevendonck a exposé un *Christ sur le genoux de la Ste Vierge* (style et orthographe du catalogue, page 31.), cette désignation est accompagnée de la note suivante : *peint pour une place sombre*. Il est fâcheux que la commission n'ait point eu l'attention de placer cette œuvre dans quelque souterrain, le public n'eût pas réclamé et le peintre n'aurait pas été en droit de se plaindre. M. H. Dillens est inférieur à lui-même. Son *Espiéglerie de jeunes femmes* est une pauvre espiéglerie. Ce qui vaut mieux, c'est *le Billet* par M. Ad. Dillens. La scène représente une place publique. Un vieux mari va ouvrir la porte du logis et remettre sous les verroux sa chère moitié, à laquelle il donne le bras. Pendant que le bonhomme travaille à ouvrir la serrure, la belle lance un regard amoureux à un brillant cavalier qui très-lestement lui glisse dans la main une épître galante, à la barbe du Sganarelle. — Le coloris de cette toile est brillant, et les expressions des personnages sont bien rendues.

Nous espérions beaucoup de M. Verlat, et voilà que ce jeune homme semble prendre à tâche de n'être qu'un coloriste, — très-distingué, il est vrai, — mais rien qu'un coloriste. — Ses *deux rivaux* brillent par l'absence de toute idée; c'est toujours une femme entre un oiseau et un chien prêts à se disputer; une autre fois l'oiseau se remplace par un chat, et le chien par un singe; puis on reviendra au perroquet et à l'épagneul, et ainsi de suite.

Digitized by Google

Faim et froid, par M. De Block, s'appelait, il y a sept ans, à Bruxelles : *Ce que peut souffrir une mère.* L'artiste n'a changé que le titre de son tableau qui est toujours très-remarquable, mais nous ne nous rendions pas compte de l'exposition d'une œuvre aussi connue, lorsqu'on nous a donné à ce sujet des explications qui nous ont fort surpris. Van der Haert est mort, et il s'agit de le remplacer dans la direction de l'Académie de Gand ; or, il avait d'abord été question de nommer M. Van Ysendyck, directeur de l'Académie de Mons, choix qui semblait d'autant plus naturel que cet artiste avait été le concurrent de Van der Haert, lors de la nomination de ce dernier ; puis on a songé à M. Portaels. Aujourd'hui on a imaginé de donner *des successeurs* à Van der Haert, et l'un d'eux serait M. De Block. *Faim et froid* n'aurait été envoyé à Gand que pour appuyer cette étrange candidature. Le peintre de garde-champêtre et des villageois en goguette, directeur d'Académie ! — Nous n'y croirons que lorsque la nomination sera officielle. Quant à l'idée de partager la direction entre plusieurs personnes, nous la trouvons peu heureuse. Un maître a déjà bien souvent du mal à gouverner, que sera-ce lorsqu'il y en aura plusieurs? C'est tout au plus s'ils parviendront à s'accorder entre eux.

Les ouvrages exposés par M. De Block sont loin de plaider à égal degré en sa faveur. Le sujet emprunté à Hoffman est entièrement manqué comme composition ; le dessin est fort peu irréprochable, et la couleur montre à quels excès on peut se laisser entraîner sous prétexte de se montrer grand coloriste. Il y a sous ce rapport moins à blâmer dans *les Joueurs* DES *billes* (style du catalogue). *Un vieux* est un petit panneau irréprochable, c'est un véritable bijou que chacun envie à M. le baron de Normand. Nous aimons moins le pendant représentant *une vieille.*

M. Diddaert a une riche palette ; les fonds de ses tableaux sont préférables à ses avant-plans.

M. J. J. Eeckhout est bien déchu ; c'est encore un artiste qui s'égare à force de chercher le soleil. Qu'il se souvienne de ses anciens tableaux.

Voici enfin quatre anversois dont nous pouvons louer les tendances. Ceux-ci ont compris qu'il faut abandonner les sentiers battus; ils ont reconnu que l'esprit, le style sont indispensables pour produire des œuvres complètes. M. Gustave Buschmann, qui aime

Digitized by Google

le moyen-âge avec passion, s'est mis à étudier Salvator Rosa et sa peinture s'en est heureusement ressentie. *L'embuscade* est une toile bien composée, bien exécutée. Les personnages sont dessinés avec goût; les costumes sont d'une grande fidélité; le paysage est sauvage, il a de la grandeur. C'est par erreur, croyons-nous, que le catalogue donne comme étant de M. Buschman le tableau intitulé : *Préparatifs pour le bal masqué.*

Nous avons dit le succès obtenu à Paris par M. Hamman. Un bel avenir est réservé au peintre de *Zurbaran* et de *Dante*. La petite toile envoyée à Gand est largement traitée. L'idée de l'artiste est traduite avec beaucoup de bonheur. C'est bien là le *Repentir*. Le vieillard est plein de noblesse, la tête de la jeune fille est pleine d'expression. Son bras gauche est peut-être un peu long, mais on oublie presque ce défaut en présence d'une composition si simple, si digne.

M. Th. Venneman, tout en restant flamand, a la prétention de mettre de l'esprit dans ses ouvrages. Il croit qu'on peut faire autre chose que les éternelles kermesses de M. De Block, et il le prouve. Son tableau est très-bien peint; ses paysans ont tous des types excellents; ce sont ou de rusés compères, ou de vrais modèles de stupidités; ses filles de cabaret ont un petit air déluré qui ne leur messied point, et ses fermières sont de rudes commères auxquelles il ne fait pas bon de s'attaquer. Le n° 360 représente un jeu flamand que peu de personnes connaissent. C'est fort bien de nous donner les coutumes et les plaisirs populaires, mais il faudrait que le catalogue se chargeât d'instruire les ignorants, et, nous l'avouons, nous sommes de ce nombre. La *Fête flamande* de M. E. J. Venneman fils est pleine de lumière. Les moindres détails sont vrais, l'ensemble est charmant.

Il y a de bonnes parties dans l'*Indolence*, de M. J. Lies, mais son *Avant-poste militaire* est une œuvre supérieure sous tous les rapports. Le sujet est traité avec une rare intelligence; les costumes indiquent de consciencieuses recherches; les types sont bien choisis; chaque personnage est à l'action; en un mot cette composition se distingue par une harmonie remarquable, par une disposition pleine de goût, par une couleur sévère. M. Lies a reconnu que les ivrognes et les gardes-champêtres les plus respectables ont fait leur temps, de même que les Christ *empruntés* à Van Dyck et les Madones entourées d'anges *imités* de Rubens. Nous disons *imités* pour rester poli. On

Digitized by Google

veut du neuf, de l'original. Les derniers artistes dont nous venons de parler n'ont plus voulu marcher dans les sentiers battus, et le succès couronne leurs efforts. Il serait à souhaiter que l'École hollandaise les suivit dans la voie du progrès. Nos voisins du Nord se complaisent dans le *statu quo*. Ils ne s'occupent guère de la nature, mais bien de Terburg, de Metzu, de Van de Velde ou d'Ostade qu'ils copient presque tous avec une patience de bénédictin. Il sont en vérité les *conservateurs-bornes* de la peinture. M. Van Hove nous a envoyé deux pendants qui sont tout ce qu'il vous plaira, excepté des tableaux. Un tableau exige un sujet, et les compositions de M. Van Hove, sont d'une absurdité, d'une nullité impardonnables. Cela ne s'appelle point de l'art. Puis pour combler la mesure, les figures sont beaucoup trop grandes pour les intérieurs, il leur serait impossible de passer sous les portes sans se heurter le front. M. Corneille Kimmel s'est chargé de nous donner une idée peu flatteuse de l'Académie de Middelbourg dont il est le directeur. Quant à M. Verveer, c'est incontestablement un homme de talent; la lumière est bien répandue dans son tableau, mais il possède un malheureux défaut de ses compatriotes pour qui tout dans la nature semble être de pierre grise. Le ciel de M. Verveer est une de ces erreurs qui ne sont pas habituelles à cet artiste. L'*hiver* de M. Hoppenbrouwers, étoffé par Rochussen, n'est pas inférieur au tableau envoyé au dernier Salon de Bruxelles. Ces messieurs ne peuvent désirer un plus bel éloge. M. Van Schendel a peint avec son talent ordinaire son même *Marché hollandais*, mais cédant aux conseils de la critique, il a essayé autre chose. Sa *Vue de rivière* nous prouve que nos conseils étaient mauvais. M. Van Schendel fera sagement en n'abandonnant plus un genre ennuyeux, il est vrai, mais qu'il traite en maître. La marine de M. P. J. Schotel est loin de nous plaire. Les eaux sont lourdes, le coloris manque de transparence. Tout est petit dans cette immense toile. Il en est de même de la marine de M. Kannemans. Nos peintres ont mieux réussi. La palme appartient toujours à MM. Lehon et Francia. Ce dernier a fait des progrès extraordinaires. Sa *Vue de La Haye* a des qualités solides. Elle est bien dessinée, elle est d'un coloris calme comme le pays que l'artiste a voulu reproduire. Il est fâcheux que l'imitation de Waldorp soit flagrante. — L'échouement du *Douglas*, par M. Clays, est préférable à l'abandon du brick *le Dauphin*, du même peintre. L'*Effet du soir*

Digitized by Google

par M. G. Van Der Ven se recommande par un beau ciel, mais l'ensemble de cette toile est monochrome et les fonds ne sont pour ainsi dire pas indiqués. Les clairs de lune de M. Van Bomberghen sont des souvenirs trop fidèles de Van Der Neer.

En dépit des envieux, en dépit de ses propres erreurs, le peintre de marines par excellence est toujours M. Gudin. Oui, il a eu le tort de consentir à signer de son nom, — d'un nom illustre, — des esquisses à peine dignes du plus faible de ses élèves, mais il faut savoir pardonner aux hommes supérieurs leurs heures d'égarement, surtout quand ils se relèvent comme vient de le faire Gudin. *L'Approche d'un orage, au soir, sur la côte de Scheveningue*, peut soutenir la comparaison avec les toiles les plus parfaites du maître. Nous nous sommes oublié près d'une heure à contempler cette magnifique peinture. Une vérité frappante, une profondeur immense, un faire magique, distinguent cette composition pleine de grandeur. Malgré les vastes proportions de son cadre, M. Schotel est resté petit; Gudin, avec de moindres dimensions produit l'effet le plus grandiose. *Le retour de la pêche* est d'un aspect neigeux; quant au *Naufrage sur la côte d'Afrique*; c'est moins qu'une esquisse, les flots ressemblent à de l'écume de savon.

Les paysages sont assez nombreux; malheureusement la qualité n'est guère en rapport avec la quantité. Nous commencerons par les étrangers, en vertu des lois de l'hospitalité. M. Funk a obtenu, l'an dernier à Anvers, un très-légitime succès. Son tableau de Gand est fort poétique, il vous attire dès votre entrée au Salon, mais le charme diminue à mesure que vous approchez du cadre. Vous apercevez alors des tons d'une extrême dureté, vous voyez que les premiers plans sont tout au plus brossés, et vous ne pouvez vous empêcher de blâmer le feuillé vert-de-gris du bouquet d'arbres jeté à droite de la toile.— On a beaucoup critiqué le *Souvenir de l'Oberland bernois* de M. Keelhoff, et nous en cherchons vainement la raison. Pour se permettre de soutenir que *cela n'est pas nature*, il faudrait au moins avoir vu le pays qui a inspiré l'artiste. De toute façon il est ridicule de contester à M. Keelhoff un dessin noble, une touche hardie, vigoureuse.

Le *Paysage de l'Odenwald*, par M. Reiffenstein, a un aspect étrange qui tient, croyons-nous, au site lui-même; il y a des parties très-estimables dans cette vue boisée. — Nous sommes en âme et conscience le très-humble serviteur de M. l'électeur de Hesse;

Digitized by Google

l'illustre hobereau que cela vous fait ! — Il faut à la Cour en miniature de M. l'électeur un *peintre ordinaire!* On lui découvre très à point un M. Joseph Firmenich, qui est bien le plus réjouissant personnage de la chrétienté, M. l'électeur de Hesse excepté, cependant : son choix le place de droit au premier rang. Son M. Firmenich (Joseph) est, nous assure-t-on, un ancien élève en médecine. Il a imaginé d'appliquer l'anatomie au paysage ; l'idée a fort souri à M. l'électeur, et l'ex-chirurgien s'est mis à couvrir, en l'honneur et gloire de son petit prince, d'immenses toiles de plantes, de montagnes, d'arbres merveilleusement disséqués. Il vous est loisible de compter les linéaments de chaque feuille, les pétales de la fleur la plus imperceptible, les rugosités de la moindre pierre. Quel peintre ! mais aussi, quel électeur !...

Le petit tableau de M. Cinnier, de Lyon, est bien dessiné ; l'air circule librement. — Les vues prises dans la campagne de Rome, par M. A. Benonville et par M. V. Papeleu sont d'un beau style, mais le coloris est vraiment inconcevable, les couleurs ne se fondent pas. M. Ph. Surmon de Volsberghe a rapporté du royaume de Naples, une vue du rocher d'Ischia qu'il aurait prudemment fait d'y laisser. Il nous est impossible de louer M. Surmon de la sécheresse de son dessin et de son pinceau. — Nous attendrons pour parler de M. Fourmois qu'il ait transporté sur la toile une des esquisses executées par lui en Suisse. Nous dirons alors si son voyage a modifié sa manière et surtout ses idées. Nous préferons le *Coup de vent* de M. Kindermans à son *Fragment des Ardennes*. Il y a beaucoup à espérer de ce jeune paysagiste. — Grâce à son coloris, la *Vue de Savoie*, par M. P. Dutreick, rappelle à s'y méprendre, les gâteaux du même nom. *La Tête de Flandre* est un peu mieux ; ce dernier ouvrage semble annoncer l'intention de s'abstenir désormais de peindre feuille à feuille, ce qui mène tout droit au succès désopilant de M. Firmenick. M. Dutreich fera sagement de ne pas s'en tenir à l'intention. — M. Verwée dont nous avions constaté avec plaisir les progrès, vient à notre grand étonnement de faire un pas en arrière. Quant à M. Verbeéck, ses paysages ont un aspect grisâtre. M. E. De Vigne se distingue toujours par le choix heureux de ses sites. Sa peinture n'est pas à l'abri de la critique. — Les *Environs de Namur* sont bien vrais ; M. Delfosse devait seulement tâcher d'être moins uniforme de tons, et enlever de sa palette ce vert un peu cru

Digitized by Google

qui donne un aspect désagréable à ses arbres. — Comme composition, le tableau de M. Tavernier dont on a fait l'acquisition pour la loterie, est l'un des meilleurs du Salon ; le sujet très-ingrat s'éloigne de la manière habituelle de ce peintre, nous dirions qu'il a complétement triomphé de cette difficulté, si cette fois il ne péchait pas la couleur. La lumière manque dans certaines parties, tout le côté droit est trop sombre. Le pastel de M. Lauters est digne de cet habile artiste, c'est une œuvre d'un excellent aspect; nous engageons fort M. Lauters à persévérer dans ce genre peu cultivé en Belgique et dans lequel il obtiendra certainement de grands succès. — M. Stocquart est un coloriste habile, mais nous ne nous expliquons pas l'espèce d'enthousiasme de quelques journaux pour ses deux études. — M. De Marneffe se nommait jadis François, le catalogue nous révèle la transformation de ce prénom en celui de Franc; c'est beaucoup plus moyen-âge, nous l'avouons, mais cela n'améliore nullement l'inévitable *souvenir de la Forêt noire*. — M. Marinus est un pauvre directeur d'Académie ; nous n'en félicitons pas Namur. Quant à M. Ducorron, il a eu ses beaux jours ; aujourd'hui il est un peu noir, ses tableaux ont presque l'air mal-propre, mais M. Ducorron n'est plus jeune, et il faut lui savoir gré, à lui, vieux vétéran de l'art, d'avoir le courage d'affronter encore la lutte.

— M. Navez n'a rien exposé à Gand. Mais quelques-uns de ses disciples se sont chargés de représenter l'École. Ils ont assumé une terrible responsabilité. M. Sudot a fait comme les Ingristes forcenés, il est parvenu à *imiter* si parfaitement son maître, en ayant bien soin de n'oublier aucun de ses défauts, qu'on le reconnaîtrait entre mille pour un élève de M. Navez. *Les Glaneuses* ne sont qu'un décalque des Souvenirs d'Italie du peintre de *Vert-Vert* et de *Notre-Dame consolatrice des affligés*.

Nous avons promis d'aller revoir le portrait de M. Van Meenen, par M. Navez et nous tenons parole. C'est décidément une belle œuvre et nous éprouvons à le dire, un extrême plaisir. Ce n'est certes pas une toile extraordinaire, mais cela est sage, vrai, habilement entendu, en un mot cela est bien. Près du cadre on lit cette triste dédicace :

Témoignage de reconnaissance offert à l'Université de Bruxelles, pour les preuves d'affection que ses membres ont données à feu mon fils Auguste.
1846. F. J. Navez.

Le père a fait retrouver au peintre son pinceau des meilleurs jours.
Gand, 2 septembre 1847. L. Van Roy.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Histoire de Bernadotte Charles XIV-Jean, roi de Suède et de Norwège, etc., par M. B. Sarrans, jeune. 2 vol. in-8°, Paris, comptoir des imprimeurs-unis.

La France ne peut oublier que dans les conseils de la coalition comme dans les champs de Groos-Beeren, de Dennewitz et de Leipsig, dans les plaines de la Champagne, sous les murs de Paris, l'influence de Bernadotte lui fut fatale et que ce fut réellement par la main d'un de ses enfants que périt sa puissance. Elle lui reprochera éternellement d'avoir par ses intrigues, ses incitations et ses armées, préparé, précipité et accompli la chute du grand empire. On conçoit ses rancunes contre cet homme dont on a fait, à tort, un Coriolan, oubliant que sur les marches du trône de Suède il n'était plus Français, et ne pouvait, ne devait avoir à cœur que les intérêts suédois. Or, ces intérêts étaient évidemment menacés par les projets de Napoléon qui dans l'ex-prince de Ponte-Corso comme dans les rois de sa famille, persistait à ne voir que des lieutenants couronnés. Ainsi demander à la Suède, comme il le fit en 1810, des matelots et des soldats, l'introduction d'un tarif frappant d'un droit de 50 pour cent les denrées coloniales, et l'établissement de douaniers français à Gothembourg, c'était faire acte de souveraineté, c'était exiger des actes de vasselage. Certes, on ne peut se défendre de prêter à Bernadotte des vues personnelles ; peut-être était-il incité par ses propres passions ; mais ne nous arrêtons pas à de tels mobiles et ne considérons les résultats de sa conduite que pour la Suède. C'est à sa nouvelle patrie qu'il appartient de juger ce prince. Or, son jugement lui sera sans doute des plus favorables. Sous son règne en effet, elle redevint une puissance et jouit d'une prospérité inaccoutumée et d'une véritable liberté. Elle n'oubliera pas qu'il osa s'isoler de l'Europe despotique et avouer son drapeau, sa morale

Digitized by Google

et son culte pour la liberté des Suédois ; elle se rappellera son respect pour les droits des citoyens, sa sollitude pour les misères du peuple.

Cette dernière période de la vie de Bernadotte, M. Savane l'a traitée avec bonheur ; dégagé d'une partialité qu'il lui était impossible de dominer, il a attribué aux qualités de l'homme les actions qui remplissent la troisième partie de la vie de ce prince. Quant à la première et à la seconde partie de cette histoire, elles sont pleines de faits nouveaux, narrés avec beaucoup de lucidité et souvent expliqués avec une saine critique.

Ce livre écrit avec beaucoup de talent est un épisode de l'histoire du Consulat et de l'Empire que l'auteur se propose de publier, et que l'on doit attendre avec impatience à cause des insinuations contenues dans l'Histoire de Bernadotte. Suivant M. Sarrans la trahison minait le trône impérial dès son origine, et il dirige les accusations les plus graves contre plusieurs sommités de l'Empire. Pour nous, nous eussions voulu voir l'histoire annoncée précéder ou du moins suivre immédiatement l'histoire de Bernadotte. Insinuer est un moyen de chantage déjà si fréquemment employé, que pour ne pas s'exposer à en être accusé, il faut, comme M. Sarrans, jouir d'une réputation bien honorable. L'histoire ne doit pas accuser, elle doit condamner sommairement et les preuves à la main ; c'est la dégrader que d'en faire un instrument de passion ou de parti.

A. H.

FEUILLETS D'ALBUM *par Paul Marbois.* Brochure in-8° de 24 p. Bruxelles, Périchon éditeur, rue de la Montagne.

Voici un poëte, et un poëte très-jeune et très-modeste. Le fait est assez rare pour qu'on s'y arrête. L'auteur a lu Montaigne et il s'est souvenu de ce passage des *Essais* qu'il a choisi pour épigraphe : *J'ai veu un mien amy, par manière de passe temps, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suitte, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il estait souvent entrelardé de mots propres.....*

Quel bonheur pour M. Paul Marbois de n'avoir point affaire à un critique vertueux, à un critique morose!.... L'admirable occasion de déclamer contre messieurs les poëtes! — Les *Feuillets d'Album* se composent de vingt-quatre morceaux, — le plus long à vingt-quatre vers. — Il n'y est question que de fleurs, d'amour, de vagues

Digitized by Google

aspirations, d'adorables jeunes filles et parfois aussi — doux et triste constraste — de ces mélancoliques rêveries qui nous font tressaillir au début de la vie, et dont nous cherchons en vain à découvrir la cause. Tout cela est fort inutile à la société, s'écrieront les gens graves et posés qui ne lisent pas — c'est perdre son temps, selon eux, — et qui, par conséquent, ne se font pas faute de traiter à tort et à travers de sottise, de niaiserie, ce qu'ils ne connaissent pas, ce qu'ils comprennent moins encore. Pour nous, nous avons lu et relu les vers de Paul Marbois, ils nous ont fait un véritable plaisir; nous n'en avons pas rencontré de mauvais, il en est certainement de médiocres, mais les bons vers sont en très-respectable majorité, et nous louons de grand cœur toute cette poésie où, sous un ciel d'azur, environné d'étoiles éblouissantes, vous enivrant de parfums, prêtant l'oreille à l'écho lointain de la cascade, vous foulez des sentiers semés de fleurs éternelles, sans songer au lendemain, libre de soucis, vivant de fantaisie et convaincu que ce rêve de bonheur ne doit jamais finir. Sans doute c'est être bien prodigue de ses richesses, c'est les jeter à pleines mains! c'est le propre de la jeunesse; cette insouciance est la source de ses joies les plus vives, et il faudrait être cruel pour blâmer toutes ces généreuses illusions qui s'envoleront toujours trop tôt. Nous n'aurons pas ce triste courage. Continuez à chanter, dirons-nous, vous avez du talent, vous avez aussi des défauts, mais ces défauts sont de ceux que le temps corrige, et en ce siècle de prosaïsme, d'agiotage et de corruption, il faut presque se réjouir de les posséder.

Plusieurs morceaux des *Feuillets d'Album* rappellent, par leur concision et par la pensée, les pièces les plus gracieuses de l'Anthologie grecque. Les femmes feront preuve de reconnaissance en gardant leurs plus doux sourires pour M. Paul Marbois. Les derniers vers du *Prophète infaillible* surtout auront leur assentiment unanime :

« ..... Je sais un prophète à la voix éloquente,
« C'est un regard de femme.... et ce qu'il te dira
« Nul prophète jamais ne le démentira. »

Quant aux hommes, je les suppose trop galants pour n'être pas de l'avis flatteur échappé au cœur plein de jeunesse du poëte.

Nous avons retrouvé sous le numéro XIX, des vers bien connus des lecteurs de la *Revue de Belgique*, et avec une sagacité vrai-

Digitized by Google

ment remarquable, nous nous sommes dit que M. Paul Marbois pourrait bien être l'ami le plus intime de l'auteur de *Fleurs au berceau, fleurs à la tombe.*

L. N.

Publications de l'Académie royale des Sciences, des Belles Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

L'Académie vient de publier successivement, mais coup sur coup, le tome XX de ses Mémoires, et les tomes XIX, XX et XXI des *Mémoires couronnés et des Mémoires des Savants étrangers.* Ces volumes, ainsi que tous ceux qu'elle a publiés précédemment traitent pour ainsi dire exclusivement de matières scientifiques; excepté le beau travail de M. Britz sur la Jurisprudence et la Législation des Pays-Bas, et des principautés de Liége, de Bouillon et de Stavelot. L'Histoire n'est représentée que par de rares opuscules. Quant à la Littérature et aux Beaux-Arts, ils figurent pour mémoire dans le réglement organique de l'Académie.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser les mémoires contenus dans ces volumes. Il suffira d'en indiquer les titres, pour appeler l'attention sur les travaux de nos académiciens, et nous nous bornerons à exprimer les observations que quelques-uns de ces mémoires nous ont suggérées.

Dans le tome XX des *Mémoires de l'Académie*, nous trouvons :

1° Un travail fort remarquable de M. Van Beneden, sur l'embryogénie, l'anatomie et la physiologie des oscidées simples.

2° Des recherches pour servir à la Flore cryptogamique des Flandres, par M. J. Kickx.

3° Un deuxième mémoire de M. P.-F. Verhulst, sur la loi d'accroissement de la population.

4° Un mémoire de M. André Dumont sur les terrains ardennais et rhénans de l'Ardenne, du Rhin, du Brabant et du Condros.

Et 5° un mémoire de M. Gachard, de la classe des lettres, sur l'acceptation et la publication aux Pays-Bas de la Pragmatique Sanction de l'empereur Charles VI.

Ce dernier mémoire a vingt pages et ne mérite ni son titre, ni son insertion dans les publications d'un corps savant. C'est un article

Digitized by Google

fort ordinaire, n'expliquant ni ne rectifiant aucun fait historique, et narrant simplement les formalités plus ou moins intéressantes de l'acceptation de la Pragmatique Sanction de Charles VI. Cet acte ne rencontra aucune opposition dans nos provinces, car on ne peut appeler opposition les discussions auxquelles donnèrent lieu les formalités à remplir pour sa publication. C'est un résumé sans critique de quelques pièces officielles relatives à un événement qui suscita de fatales conséquences, mais qui n'eut aucun retentissement dans les Pays-Bas autrichiens.

Avant d'en finir avec ce prétendu mémoire, nous ferons observer à M. Gachard que Ferdinand II n'est pas le premier qui ait déterminé l'ordre de succession de ses états héréditaires entre ses enfants, et que déjà Charles V, par son testament du 28 février 1535, modifié par les codicilles du 5 novembre 1539 et du 28 octobre 1540, en avait donné l'exemple.

Parlant du marquis de Prié, M. Gachard dit : « Ce ministre, « par ses manières, plus encore peut-être que par ses actes, s'était « attiré l'animadversion des Belges. » M. Gachard qui a publié la correspondance de ce ministre intrigant, a voulu dire sans doute : « par ses manières, *non moins que* par ses actes. » Comment qualifier en effet les actes posés par de Prié dans l'inique et ignoble affaire qui se termina par le supplice du malheureux Agneessens ? Que penser des actes d'un ministre accusé par la voix publique d'avoir favorisé de faux monnayeurs ? Nous le répétons, M. Gachard, qui a mis au jour les turpitudes du marquis de Prié et de son maître, M. Gachard a commis un *lapsus calami*. Nous ne voulons pas lui supposer un repentir de commande. M. Gachard n'a pas manqué de terminer son mémoire par la phrase de rigueur à l'Académie : « le règne prospère de Marie-Thérèse dont le souvenir vit « encore dans la mémoire des peuples !!! » Eh ! MM. les académiciens, finissez-en une bonne fois avec votre bonne Marie-Thérèse qui fit du Spithberg cette affreuse prison dont les pierres suintent le sang et les larmes, et avec ce règne prospère qui acheva l'anéantissement de notre commerce et de notre industrie. La Belgique en effet doit être bien reconnaissante à cette princesse qui, ne prenant aucun souci de sa défense, la laissa ravager par des ennemis que les hordes appelées par elle des frontières de la Turquie avaient poussés à de terribles représailles ; à cette princesse qui en offrit une partie

Digitized by Google

à la Prusse, à cette princesse dont tous les cates respirent un insolent despotisme, et à laquelle on veut continuer le rôle de bonne épouse, de bonne mère, de bonne reine, qu'elle jouait si convenablement. Cessez donc d'employer de fausses couleurs pour représenter la domination étrangère à un jeune pays qui a si besoin d'avoir foi et amour dans sa nationalité, et laissez à nos grand'mères le soin de regretter le temps où avec cinq sols elles faisaient leur marché.

Les observations des phénomènes périodiques, par M. Quetelet, qui terminent ce volume, présentent un grand intérêt. Le système d'observations adopté par la classe des sciences prend chaque jour de nouveaux développements, et un grand nombre de sociétés savantes lui prêtent leur appui. *L'association britannique pour l'avancement des sciences* lui a donné récemment un brillant témoignage de sympathie, en faisant traduire et insérer dans son rapport les instructions de Bruxelles, et en les signalant à l'attention des naturalistes anglais.

Le tome XIX donne deux mémoires couronnés : celui de M. Verlooren, docteur en sciences à Utrecht, sur la circulation dans les insectes, et celui de M. l'abbé Carton sur l'éducation des sourds-muets. Le mémoire de M. Verlooren est divisé en deux chapitres : dans le premier qui a pour objet de démontrer l'existence *de la circulation* chez les insectes, il combat victorieusement les opinions des naturalistes qui n'accordent point de cœur aux animaux de cette espèce, et dans le second il indique le résultat de ses observations et conclut en considérant la partie cordiaque du vaisseau comme un seul appartement. L'auteur fait preuve d'une grande érudition et d'une grande connaissance des langues, par les citations de nombreux ouvrages écrits dans toutes les langues de l'Europe. Toutefois il y a peu de données nouvelles sur ce sujet qui a occupé déjà les anatomistes les plus distingués, et qui cependant est loin d'être épuisé.

Le mémoire de M. l'abbé Carton sera l'objet des méditations des philanthropes et spécialement de ceux qui s'occupent de l'instruction des sourds-muets. Directeur de l'institut des sourds-muets et des jeunes aveugles à Bruges, M. l'abbé Carton a pu présenter des observations et des faits fondés sur l'expérience et éclaircis par une étude approfondie. Il expose d'abord les divers systèmes proposés pour l'éducation intellectuelle et morale des sourds-muets, et conclut que ni les impressions reçues par le dessin, ni le langage des signes

Digitized by Google

ne peuvent remplacer la langue, et qu'il est impossible de se borner à leur emploi exclusif, aujourd'hui que l'expérience et la logique ont suffisamment démontré la possibilité d'enseigner la langue au sourd-muet. Son système diffère entièrement de celui de l'abbé de l'Épée. Celui-ci, on le sait, avait composé une langue mimique complémentaire qui est celle des signes méthodiques. « Nous nous servons « des signes, dit l'abbé Carton, pour établir le rapport entre un « objet et le mot qui le désigne ; entre l'action et le verbe ; entre « la qualité et son expression ; entre la relation et les propositions « ou les conjonctions ; mais, dès que nous le pouvons, nous employons « les mots et les phrases connus, pour interpréter d'autres mots par « l'analogie, par le secours des contrastes, en procédant du simple « au composé, et, de cette manière, nous élargissons le cercle des « connaissances de nos élèves. La langue reçue de foi et comprise « par l'interprétation naturelle des choses et des faits visibles, « devient un instrument de conception. »

Après avoir présenté l'enseignement des langues comme le seul système logique, l'auteur fait un exposé de l'art d'instruire les sourds-muets, et rapporte à l'Espagne la gloire d'avoir découvert et appliqué les vrais principes de leur éducation intellectuelle. Dans son examen des nombreux ouvrages publiés sur la matière, on reconnaît une grande érudition jointe à un sain esprit de critique ; il rectifie en effet plusieurs erreurs et porte la lumière dans diverses parties obscures de cet important sujet.

Établissant un parallèle entre les principales institutions ouvertes aux sourds-muets, l'auteur indique les objets de l'enseignement, les moyens d'instruction employés et le degré d'extension donné à ces moyens dans les établissements qu'il a visités, ou qu'il connaît par ce qu'on en a publié. Ce parallèle est suivi de l'indication des instruments qui, selon lui, doivent être employés à l'instruction des sourds-muets. Enfin, il traite la question de l'enseignement philosophique de la langue, et applique ses principes par des leçons normales, constatant la possibilité de ne jamais donner aux élèves plus d'une difficulté à la fois, et d'employer cette difficulté à en surmonter une autre.

L'abbé Carton divise son cours d'instruction en trois sections :

« Dans la première, il mène son élève à la connaissance de la phrase complète, c'est-à-dire à toutes les parties du discours. Dès

Digitized by Google

que l'enfant manie la phrase la plus simple, il attire son attention sur l'étude de la nature et l'observation de ce qui se passe en lui, afin d'en faire ressortir l'idée d'un Être Suprême et la connaissance de l'âme et de ses facultés.

Dans la seconde section il utilise les connaissances que l'élève a de la phrase normale ou régulière pour lui enseigner toutes les modifications que nous y introduisons dans le discours, en commençant par la modification la plus simple, et en remontant à la plus compliquée.

Enfin, après avoir familiarisé l'élève avec toutes les modifications phraséologiques, il le fait passer à la troisième section, particulièrement destinée à compléter l'instruction. »

En payant à l'auteur notre tribut d'éloges, nous devons féliciter l'Académie d'avoir donné le jour à ce beau travail.

Dans le même tome, il y a quatre mémoires de savants étrangers :

Un *Essai sur la coordination des causes qui précèdent, produisent et accompagnent les phénomènes électriques*, par M. Ath. Peltier.

Un *Mémoire sur les tremblements de terre dans le bassin du Rhin*, par M. A. Perrey.

Un *Mémoire sur les espèces du genre Lis*, par M. De Spae.

Un *Mémoire sur la conjugaison française, considérée sous le rapport étymologique*, par M. Auguste Scheler.

Le tome XX, formé de deux volumes, est entièrement affecté au mémoire de M. Britz : *Histoire de la jurisprudence et de la législation des Pays-Bas et des principautés de Liége, de Bouillon et de Stavelot.* Ce mémoire, un des plus remarquables que l'Académie ait été dans le cas de publier, mérite d'être sérieusement examiné. Il appartient aux juges compétents d'en faire une critique raisonnée ; quant à nous, nous nous bornerons à louer la méthode et l'ordre observés dans ce volumineux ouvrage, ainsi que la clarté et la concision du style de l'auteur.

Le tome XXI est composé de deux mémoires couronnés : *mémoire sur les points singuliers des surfaces, par* M. Benjamin Amiot et *De Basilicis libri tres,* auct. A. C. A. Zestermann, et des trois mémoires *sur la fertilisation des landes dans la Campine et les Ardennes, considérée sous le triple point de vue de la Création de forêts, de prairies et de terres arables*, par MM. Raingo, Bivort et Du Trieu de Terdonck, mémoires auxquels l'Académie n'a pas

Digitized by Google

cru pouvoir décerner une médaille, mais dont elle a voté l'impression à cause des propositions utiles qu'ils contenaient.

Il y a encore dans ce tome trois mémoires de savants étrangers; *mémoire sur diverses lieues géométriques du second degré, déterminées par la géométrie descriptive*, par M. J. B. Brasseur.

Nouvelles conjectures sur la position du Camp de Q. Cicéron, à propos de la découverte d'anciennes fortifications à Assche. Description de ces fortifications, par M. Louis Galesloot, et *Notice sur un dépôt de monnaies découvert à Grand-Halleux, province de Luxembourg, en* 1846, par M. G. J. C. Piot.

La découverte d'anciennes fortifications à Assche est de nature à fixer définitivement la position du camp devant lequel vint se briser l'impétuosité des Nerviens. Le Mire, Boucher, Vinchent ont placé le Camp de Q. Cicéron à Mons, et leur opinion a été adoptée par Dewez; Wendelin à Vaudrez, entre Mons et Binche; De Schriek à Velsig, entre Gand, Alost et Audenaerde; d'autres à Tournay; (à quelle sauce ne nous a-t-on pas servi l'antiquité de cette ville?) M. Baert, à Castres, village situé à deux lieues de Hal; enfin, MM. Des Roches et Roulez l'ont fixé à Assche, opinion qu'ont partagée les auteurs de l'histoire de la ville de Bruxelles, et à laquelle la découverte de M. Galesloot donne définitivement gain de cause. Ajoutons que les distances indiquées par César, s'appliquent parfaitement à cette position, en faveur de laquelle on peut invoquer encore la topographie des environs d'Assche et le nom de Strythem (domus pugnæ) que porte la commune où succombèrent les Nerviens.

La numismatique a été de nos jours une source intarissable de mystifications; aussi n'abordons-nous jamais sans crainte et sans une extrême réserve ce qui a trait à cette science. M. Piot, dépositaire de maint secret, appréciera parfaitement nos craintes et excusera notre silence sur sa notice. Qui ne connaît en effet la fabrication de ces médailles et de ces monnaies des anciens rois tournaisiens dont l'authenticité est devenue un article de foi pour des hommes doués pourtant d'un incontestable talent? Que d'opinions étayées sur des moules complaisants! Que de dupeurs et de dupes! On ferait un livre avec les anecdotes qui circulent sur maint numismate.

A. H.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

THÉATRES ROYAUX. — Trois bonnes nouvelles : Mlle Bouvard nous reste, elle ne jouera plus que les rôles écrits pour Mme Stolz ; Mlle Julienne, après bien des hésitations, a fini par être engagée pour tenir à la fois l'emploi des Falcons et des Stolz. C'est une excellente acquisition. M. Henri Alix s'est décidé à se retirer devant les sifflets qui protestaient contre un troisième début frauduleux. Enfin !... ce n'est pas sans peine. — *La jolie fille de Gand* n'ayant pas obtenu le succès espéré, nous aurons bientôt *la Péri*. On a repris les études de *Robert Bruce* depuis l'admission de M. Lac, ténor qui est loin de valoir M. Boulo, mais dont la voix est pourtant assez agréable. Comme comédien, M. Lac a tout à apprendre ; tel qu'il est nous le préférons encore à M. Laborde. Une bruxelloise, Mlle Plunkett, devenue première danseuse à l'Opéra où elle double la Carlotta, a fait une apparition dans sa ville natale et a procuré aux amateurs de l'art chorégraphique l'occasion de l'applaudir. Au moment où nous mettons sous presse, *les Girondins*, le nouveau drame monstre d'Alexandre Dumas et d'Aug. Maquet, le plus intime de ses collaborateurs, fait son apparition sur la scène de la Monnaie. M. Raucour de la Porte S^t^.-Martin, et l'une des célébrités du drame échevelé, a commencé ses représentations au théâtre dit de l'Opéra-Comique, où nous avons eu l'occasion d'applaudir deux débutantes, Mlles Corrès et Mayer ; nous apprécierons leur talent lorsqu'elles aurons subi leur dernière épreuve. Même observation pour Mlle Larché, notre nouveau premier rôle. — Le théâtre du Parc est pour ainsi dire abandonné. Un M. Lasschott y a cependant donné des représentations qui ont obtenu quelque succès. Ses *Tableaux fondants* sont un spectacle assez curieux.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — M. Rosey après avoir enlevé M. Neuville au théâtre des Galeries et M. Lasschott à la salle du Parc, s'est occupé de réorganiser sa troupe. Il y avait nécessité. M. Meriel est engagé pour l'emploi de premier comique et

Digitized by Google

M. Osmond pour les premiers rôles. Plusieurs reprises importantes ont eu lieu, et chaque semaine quelque vaudeville nouveau se charge de calmer l'impatience du public qui réclame *la Biche au bois*. La merveilleuse féerie sera décidement montée pour les fêtes de septembre. Un artiste italien qui a peint les décors de Paris est arrivé pour partager les travaux de M. Lamy. On n'a reculé devant aucune dépense ; c'est le seul moyen d'obtenir des succès durables. M. Rosey a ramené de Paris le gracieux animal qui est un des personnages les plus importants de l'ouvrage. S'il faut en croire les bruits de coulisse, la biche de MM. Cogniard se trouve être un cerf ; mais messieurs les directeurs de la Porte St-Martin ne sont pas obligés de rivaliser de science avec les professeurs du Jardin des Plandes, et ils ont cru pouvoir se permettre une légère licence qui donnait à leur pièce un titre plus heureux que *le Cerf au bois*.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — Malgré les supplications, malgré les larmes des abonnés, malgré le charme de la poésie de Millevoie, M. David (pensionnaire du roi) est resté inflexible. Un instant il a été sur le point de succomber, mais il a bientôt retrouvé cette vertu sévère qui allait l'abandonner, lui, le sociétaire de la Comédie Française. Pour ne plus encourir de tels dangers, le pudique directeur a cédé sa collection plastique au rigide *Prado*. Le *Prado* a la fibre poétique très-développée, et il paraît que les trappistes de l'endroit se sont laissé vaincre par les soupirs élégiaques empruntés à Millevoie. Cependant on continuait à demander autre chose à M. David. M. David a aussitôt déterré un Clairville assez mal embaumé ; le Clairville en question est intitulé *les Marocains*. C'est tout simplement un motif pour vous montrer le personnel féminin montant la garde, exécutant la charge en douze temps, et dansant des pas qui annoncent de brillantes dispositions pour le saut de carpe, la cabriole et autres exercices non moins ébouriffants. On parle beaucoup d'un vaudeville écrit ou dessiné exprès (à votre choix) pour le théâtre de la rue de l'Évêque. Toute l'action se passerait sur la corde raide, et nous verrions l'amoureux peindre sa flamme avec ou sans balancier, et l'ingénue recevoir cet aveu flatteur, tout en tendant négligemment le pied au garçon de théâtre chargé de le frotter de craie. La pièce se terminerait par une pyramide humaine composée des sujets les plus distingués, et éclairée par des feux de Bengale. — Tableau ! —

Digitized by Google

— L'éditeur Paulin vient de publier à Paris une septième édition des *Fables* de M. le baron De Stassart, de l'Académie royale de Belgique. Cette élégante édition est augmentée d'un huitième livre. Nous avons lu avec infiniment de plaisir, dans *l'Illustration* du 5 septembre, un excellent compte-rendu de M. Léon Halévy. Nous nous occuperons bientôt à notre tour du recueil de notre spirituel fabuliste.

— La librairie Philippart [1] édite une nouvelle histoire de la Belgique depuis 1830. La première livraison contient un beau portrait du duc de Brabant, dû au crayon distingué de M. Schubert. Nous attendrons pour porter notre jugement, la dernière livraison du livre de M. Poplimont.

— *La Revue contemporaire et rétrospective* a changé de nom et de format. *La Flandre libérale*, tel est le nouveau titre adopté par cet intéressant recueil.

— *La Bibliothèque illustrée a offert tout récemment à ses souscripteurs une histoire de l'Inde*, par miss Corner.

— M^r^. L. Polain vient de publier le second volume de l'*Histoire de l'Ancien Pays de Liége* [2]. C'est une de ces productions consciencieuses qu'on est heureux de voir apparaître dans ces temps de calme-plat littéraire. L'auteur y réunit au plus haut degré ces brillantes qualités qui recommandent ses précédents ouvrages. Il est impossible d'offrir un tableau plus fidèle et plus intéressant des anciens jours de la cité liégeoise. Nous n'en dirons pas plus, un de nos collaborateurs se proposant de rendre un compte détaillé de ce livre dans une de nos prochaines livraisons.

— *La Revue Médicale*, qui paraît à Liége [3], continue à servir régulièrement ses abonnés. Le succès ne peut manquer de répondre aux efforts intelligents de son directeur, M. le docteur Detienne fils. Son recueil habilement varié, satisfait à toutes les exigences.

— MM. Mayer et Flatau [4] ont reçu d'Allemagne un ouvrage d'une haute importance intitulé *les Prolétaires*. L'auteur est le docteur Bensen. Nous nous proposons de commencer incessamment la traduction des principaux chapitres de cet écrit remarquable.

— Un des jeunes gens qui s'intéressaient le plus à l'avenir de

[1] Galeries St-Hubert.
[2] A Liége, imprimerie de J. Ledoux, rue St-Jean, 4.
[3] J. G. Lardinois, éditeur, rue Vinave-d'Ile, 25-52.
[4] Rue de la Madeleine, 5.

Digitized by Google

notre littérature, M. Gaspard De Cort, vient de mourir à Anvers. Nous nous proposons de donner à nos lecteurs une des dernières nouvelles dues à sa plume.

— L'Industrie a son exposition, l'agriculture aura aux fêtes de septembre une solemnité du même genre. C'est une idée très-heureuse et dont les hommes impartiaux de tous les partis félicitent le ministre de l'intérieur, M. Ch. Rogier. L'exposition comprendra les productions agricoles, l'horticulture, et les divers instruments qui s'y rattachent. Les récompenses seront très-nombreuses.

— Nous venons de voir au Musée les nouveaux modèles pour la monnaie. Il est difficile d'imaginer un concours moins satisfaisant. M. Weiner seul, pour qui l'on a fait trop de bruit, a exposé une œuvre de mérite; mais l'accusation portée par ses concurrents, les défauts que présente comme pièce de monnaie la médaille due à son burin, empêchent la commission de prononcer un jugement définitif. Il serait prudent, croyons-nous, d'annuler un concours qui n'offre point de meilleurs résultats.

— M. Jules Perrier, notre collaborateur, vient de publier à Paris[1] une brochure dans laquelle il démasque un des chefs de la Bohême littéraire. M. Perrier prouve de la manière la plus formelle que M. Houssaye, dans son *histoire de la peinture flamande et hollandaise*, apillé avec un aplomb imperturbable le bel ouvrage de notre compatriote, M. Alfred Michels, le livre de Deschamps, un article sur les Van Eyck par M. Schœlcher, la biographie de Michaud et jusqu'aux *Belges Illustres*. Le doute n'est pas possible; le plagiat est constamment mis en regard du texte. M. Perrier s'est ensuite donné la peine de répondre à l'accusation lancée contre l'*histoire de la Peinture allemande*, de M. Michiels; nous ne nous arrêterons pas à cette question, il suffit de lire la préface de cet ouvrage pour faire justice de la colomnie de M. Arsène et de ses pareils. Ce qui est beaucoup plus intéressant, ce sont les erreurs monstrueuses commises par le directeur de *l'Artiste*. Nous citons au hasard :

« Comme jamais rien de semblable à ce livre n'a été imprimé en France, comme on pourrait penser que nous nous divertissons de bouffonneries créées à plaisir, nous prions instamment le lecteur de ne pas nous croire sur parole; qu'il aille lui-même aux sources. Tout ce que nous avons révélé jusqu'ici, tout ce que nous allons

[1] *Un entrepreneur de littérature*, brochure in 8° de 44 p., Paris J. Renouard et Cie.

Digitized by Google

révéler encore est de la plus austère exactitude. Nous n'écrivons point une diatribe où le sarcasme tient lieu de vérité. Mais aussi pour nous contredire, il faudra employer le mensonge, arme dangereuse en certains cas, et qui serait ici purement méprisable, car il s'agit d'actes publics, de volumes datés et enregistrés, de sorte que nous briserons l'imposture dans les mains maladroites qui voudraient s'en servir.

« Et d'abord, M. Houssaye nous annonce qu'il a beaucoup voyagé, puis beaucoup lu. Or, dans le cours de ces voyages, il a eu le plaisir d'admirer à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles quatre tableaux magnifiques, peints par Rogier Van der Weyden : « Ils sont, dit-il, d'un effet saisissant; celui qui frappe le plus vivement représente un vieillard au lit de mort : il embrasse son fils convaincu d'un crime, mais en même temps il l'égorge pour le punir lui-même. Sa tête est terrible et majestueuse, c'est le caractère de la douleur humaine et de la vengeance céleste [1] ! » Nous sommes ravis de l'émotion et de la joie que ces peintures ont causées au nouveau Sindbad. Mais nous nous permettrons de lui faire observer qu'elle nous surprend quelque peu, attendu que ces ouvrages n'existent plus depuis cent cinquante ans. Ils ont péri, selon toute apparence, dans l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, lorsque les troupes de Louis XIV bombardèrent Bruxelles en 1695.

« Voulant se donner l'air d'avoir lu un livre qu'il n'a jamais eu entre les mains, M. Houssaye en indique le titre de cette façon : *De omnid scientid picturæ artis.* Il latinise ainsi de sa propre autorité l'adjectif *omnius, omnia, omnium*, que n'ont jamais connu les Romains [2].

« Selon le directeur de l'*Artiste,* il y aurait à l'Académie de Bruges une *Adoration des Mages*, très-assombrie, exécutée par Hubert Van Eyck. Or, le monument ne renferme aucune production du vieux peintre, ni claire, ni sombre.

« A la page 115, où il est question d'Albert Van Ouwater, on lit cette phrase : « Hemskerck rapporte qu'il a souvent été voir et admirer ce tableau avec son fils, qui fut son élève, sans pouvoir apaiser son admiration. » Voici comment elle est tournée dans Descamps : « Hemskerck a souvent été voir et admirer ce tableau avec son fils, son élève, sans pouvoir s'en rassasier. » M. Houssaye, pour faire le savant, cite le peintre lui-même comme autorité, au lieu de mentionner l'historien qu'il dépouille. Un artiste qui n'a pas

[1] Tome Ier, page 105.

[2] Tome Ier, page 77.

Digitized by Google

laissé une ligne, se trouve de la sorte métamorphosé en écrivain !

« Selon notre industriel littéraire, « Hemling a laissé son portrait dans l'*Adoration des mages;* c'est un malade de l'hospice, penché à une lucarne derrière le roi nègre; on le reconnaît à sa robe. » Descamps avait dit : « A travers une fenêtre, on voit le portrait du peintre représenté avec la robe des malades. » On s'était beaucoup amusé de cette phrase, car dans le tableau mentionné, on n'aperçoit que la tête et même que la figure du personnage *portant la robe des malades.* M. Houssaye a encore insisté : il assure qu'on reconnaît le peintre à cette robe invisible et chimérique. Et il bafoue sans pitié l'honnête Descamps ! « Ce n'est, dit-il, qu'un maladroit et fidèle compilateur, prolixe et confus, qui juge au hasard. Son livre est à peine curieux comme document. » Traiter de la sorte un homme que l'on déshabille pour se couvrir ! c'est peu délicat.

« Dans son deuxième volume (page 275) M. Michiels cite un passage latin sur Rogier Van der Weyden. *Hoc oratorium a magistro Rogel, magno et famoso Flandresco, fuit depictum.* Ce texte ayant d'abord été imprimé par Fiorillo, dans son Histoire des arts du dessin en Allemagne, l'auteur des *Souvenirs d'Angleterre* écrivit après la citation : *Fiorillo, 2e volume, page* 314. M. Houssaye copie la phrase latine, mais, pour première bévue, l'applique à Hemling, malgré la différence de son nom avec celui de Rogier. M. Michiels, supposant l'ouvrage de Fiorillo assez connu, s'était dispensé d'en transcrire le titre. Quoique M. Houssaye l'eût mentionné parmi les livres qu'il dit avoir lus, ce simple nom propre l'embarrassa beaucoup. « Fiorillo, c'est très-bien, mais où Fiorillo a-t-il rapporté ce document ? » Or, il s'agit d'un tableau envoyé en Espagne. « Ma foi, reprit le savant directeur, ce doit être dans une histoire de la peinture espagnole ! » Et il mit bravement : Fiorillo, *Histoire de la peinture en Espagne.* Malheureusement ce livre n'existe pas, et le lecteur serait bien désappointé, s'il voulait y recourir. Comment trouvez-vous la facétie ? (Houssaye, tome 1er, page 207).

« Lorsqu'il parle de Lucas de Heere, Descamps imprime cette phrase : « On a perdu la *Vie des peintres flamands* qu'il avait écrite en vers. » M. Houssaye, avec une faiblesse d'attention qui accompagne toujours la faiblesse de l'intelligence, promène sur ces lignes un regard distrait. Il y voit mentionné un ouvrage historique et se

Digitized by Google

figure qu'on le possède encore. Il le juge donc et blâme la manière dont l'auteur l'a exécuté. « Il est regrettable qu'avec un vif sentiment de l'art et un excellent esprit critique, *Lucas de Heere* n'ait point laissé un monument durable sur les peintres flamands de la première époque. Ses strophes, il faut bien le dire, sont plutôt une nomenclature qu'une histoire. » (Tome 1er, page 219.) Nous voilà donc bien renseignés touchant un livre perdu ! un livre qui n'a jamais été imprimé ! M. Houssaye ne s'en tient pas là ; il veut que la bouffonnerie devienne plus réjouissante encore, et s'acharnant dans son erreur, il cite de loin en loin Lucas de Heere au bas de ses pages, comme une respectable autorité....

« Wenceslas Koeberger, peintre anversois, fixé à Naples, ayant fait don d'un tableau à l'Académie de sa ville natale, on admira beaucoup ce chef-d'œuvre. Mais un envieux coupa pendant la nuit deux belles têtes de femme, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'auteur du dommage. La difficulté de le réparer força d'envoyer le panneau à l'artiste. M. Houssaye trouve ce détail dans le premier volume de Descamps et le reproduit. Mais il veut faire parade de science, et au lieu de mettre tout simplement : *on renvoya le tableau*, il met : « *Houbracken* renvoya le tableau à Koeberger. » Houbracken, l'artiste-écrivain, aurait sans doute pu rendre ce service au peintre. Je n'y vois qu'un obstacle ; c'est qu'il fit son entrée dans le monde cent dix ans après la naissance de Koeberger ; celui-ci datait de l'année 1550 ou des années voisines ; Houbracken reçut le jour en 1660. Pour un *homme d'esprit* comme M. Houssaye, l'invraisemblance est un peu forte.....

« Ayant à parler de l'Angleterre, M. Houssaye emploie cette expression : « *Dans les Quatre Royaumes*, (t. II, p. 12). Le lecteur s'arrête plein d'embarras. Tout le monde sait que la Grande-Bretagne se compose de trois royaumes, jadis séparés, maintenant réunis : ceux d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. M. Houssaye a entendu dire qu'il y en avait plusieurs, mais n'en connaît pas au juste le nombre, et il en met quatre au lieu de trois. Un royaume de plus ou de moins, la différence n'est pas grande. Il en aurait mis sept ou huit, tout comme il en aurait supprimé un, sans aucune hésitation. Il n'y tient pas, je vous jure, et l'on aurait tort de l'inquiéter à ce propos. Il vous répondrait, d'un air digne, que cela lui est parfaitement égal.... »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

— Nous publierons dans notre prochain n° un second article sur l'Exposition de Gand ; par M. T. Decamps.

— Nos abonnés recevrons avec la livraison du 15 octobre la table des matières, l'errata et la couverture du 4e volume.

ERRATA :

Page 430, strophe 2e, vers 3e (Ode à Charlemagne.)
Parmi les *armes* et les chênes
Lisez : Parmi les ormes et les chênes
Page 454, vers dernier (Cordes de fer.)
Sur les derniers os du *butin*.
Lisez : Sur les derniers os du festin.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco : Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco : Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance.*

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google